UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

ED 514 – EDEAGE – ÉTUDES ANGLOPHONES,
GERMANOPHONES ET EUROPÉENNES

Center for Research on the English-Speaking World

Thèse de doctorat en Études anglophones

Magali Renault-Monin

THÉODORE ROOSEVELT, PERSONNAGE DE CARICATURE

LES MOMENTS CLÉS DE LA SATIRE POLITIQUE

Thèse dirigée par le Professeur Serge Ricard

Soutenue le 27 novembre 2015

Jury

James Cohen, professeur à l'Université Paris 3
Claire Delahaye, maître de conférence à l'Université Marne-la-Vallée
Annie Duprat, professeur émérite à l'Université Cergy-Pontoise
Bernard Genton, professeur à l'Université de Strasbourg
Serge Ricard, professeur émérite à l'Université Paris 3

THÉODORE ROOSEVELT, PERSONNAGE DE CARICATURE : LES MOMENTS CLÉS DE LA SATIRE POLITIQUE

Plusieurs études de la « couverture » médiatique accordée à la vie personnelle, publique et privée, de Théodore Roosevelt montrent qu'il attira plus d'attention journalistique que nombre de ses successeurs. L'on ne saurait sous-estimer la contribution capitale des caricaturistes, même les plus sévères, à l'inaltérable popularité de Roosevelt pendant quelque trente ans. Il y a lieu de penser que nul autre président ne fut pour eux une source d'inspiration aussi constante et aussi réjouissante. Le but de la présente thèse est de replacer l'émergence de l'image caricaturée de Roosevelt dans le contexte d'une prise de conscience globale du pouvoir de la caricature sur l'opinion publique. L'humour devenant un formidable outil d'opposition ou de propagande lorsqu'il est associé à la politique, il convient d'explorer les caractéristiques de l'humour politique à l'époque de Roosevelt, et notamment en quoi il se distingue d'autres formes de critique du pouvoir en place. Est proposé dans un premier temps une rétrospective historique de la caricature politique en Europe et son émergence aux États-Unis, suivie de l'analyse en détail du « moment décisif », avec le très célèbre Thomas Nast, de l'histoire de la caricature américaine. Vient ensuite une évaluation de l'impact des caricatures sur la carrière politique de Théodore Roosevelt au moyen de plusieurs études de cas, identifiés comme les moments clés, dont la finalité est de vérifier s'il existait une véritable corrélation entre les actions du président et son image médiatique : cow-boy légendaire, homme politique au destin national, héros militaire, chef de l'exécutif controversé.

THÉODORE ROOSEVELT ; CARICATURES ; POLITIQUE ; MÉDIA ; HUMOUR ; OPINION PUBLIQUE.

THEODORE ROOSEVELT AS A CARTOON CHARACTER: DEFINING MOMENTS OF POLITICAL CARICATURE

Several studies of the media coverage of Theodore Roosevelt's personal, public and private life reveal that he attracted more media attention than many of his successors. The importance of the contribution of even the most caustic cartoonists to his enduring popularity for thirty years should not be underestimated. There are reasons to believe that no other president offered a more constant and delightful source of inspiration. The objective of this dissertation is to contextualize several cartooned images of Roosevelt within the growing awareness of the power of cartoons on public opinion. When combined with politics, humor becomes a tremendous tool for the spreading of official propaganda or of the opposition's creed. We will therefore assess the characteristics of political humor during Roosevelt's age and how it is distinct from other types of criticism of the establishment. We will first present a brief history of political cartoons in Europe and their rise in the United States, followed by a detailed assessment of the legacy of the famous cartoonist Thomas Nast, which represents a « defining moment » in the history of American political cartoons. This will be followed by an evaluation of their impact on Theodore Roosevelt's political career by means of several case studies of decisive moments. The objective will be to determine whether there is a correlation between Roosevelt's actions and his media image: mythical cowboy, politician with a national destiny, war hero, controversial chief executive.

THEODORE ROOSEVELT; CARTOONS; POLITICS; MEDIA; HUMOR; PUBLIC OPINION.

Remerciements

Fruit de plusieurs années d'une enthousiaste, humoristique et parfois désespérante enquête, ce travail a bénéficié de l'appui et des encouragements d'un certain nombre de personnes que je tiens ici à remercier.

Je voudrais tout d'abord souligner le soutien de M^me^ Noëlla Leblanc, gestionnaire des communications à l'Association canadienne de protection médicale, qui a activement œuvré à l'obtention d'un congé sabbatique salutaire à l'étape critique de rédaction.

Mon travail de recherche a été grandement facilité par l'accueil chaleureux qui m'a été réservé par les personnels de la bibliothèque *Houghton* à l'Université d'Harvard et du *Roosevelt Study Center* à Middleburg. Je voudrais remercier M^me^ Heather Cole, conservatrice à la bibliothèque Hougton qui m'a assistée dans mes démarches, ainsi que MM. Cornelis A. van Minnen et Hans Krabbbendam, respectivement directeur et directeur adjoint, du *Roosevelt Study Center*. Je leur suis reconnaissante d'avoir accepté que je consulte les ressources du centre peu avant la tenue d'un séminaire doctoral en 2013, auquel j'ai eu le privilège de participer. Je tiens également à souligner l'aide précieuse de M. Wallace Finley Dailey, ancien conservateur de la bibliothèque *Houghton*, qui a continué d'aiguiller mes recherches longtemps après son départ et a généreusement partagé sa connaissance approfondie de la *Theodore Roosevelt Collection*.

Le Professeur Serge Ricard mérite une mention toute spéciale pour son soutien indéfectible à une « éternelle étudiante » qui aura abusé jusqu'au bout de son indulgence, de sa patience et de son expertise. Je lui suis extrêmement reconnaissante de m'avoir ouvert les portes de deux des centres détenteurs de la *Theodore Roosevelt Collection* dont l'accès a joué un rôle déterminant. Par ailleurs, j'ai tout particulièrement apprécié nos discussions à bâtons rompus et nos échanges épistolaires sur notre fascination commune pour Roosevelt. Je suis fière et heureuse qu'il m'ait tant aidée à tenir la promesse que je lui avais faite un certain matin d'hiver de 1996.

Pour finir, je souhaite remercier mon conjoint Pierre-Yves et mes enfants, Chloé, Dorian et Nathan, qui m'ont soutenue, chacun à sa manière, au gré de mes trop rares bons moments et de mes fréquents découragements. Ce projet aurait été totalement impossible sans leur foi inébranlable dans ma capacité à le mener à bien.

Merci à vous tous du fond du cœur !

Sommaire

Sommaire i

Table des illustrations iv

Table des images viii

Avant-propos ..... a

INTRODUCTION 17

1.1 Caricature, dessins de presse, bandes dessinées : définition de la problématique 18

1.2 Théodore Roosevelt et les dessins de presse : une relation ambiguë 24

1.3 Études de cas : choix méthodologiques 32

PREMIÈRE PARTIE : LA CARICATURE POLITIQUE AUX ÉTATS-UNIS 22

1. Rétrospective historique 42

1.1 L'héritage européen 42

1.1.1 Développement de la caricature politique en Europe 47

1.1.2 Les « grands maîtres » européens 56

1.1.3 Charles Philipon, père de *La Caricature* et du *Charivari* 58

1.2 Débuts de la caricature politique aux États-Unis 64

1.2.1 Benjamin Franklin 64

1.2.2 L'influence de *Punch* : le « *Charivari of London* » 70

1.3 Thomas Nast, « Prince des caricaturistes » 74

1.3.1 Biographie sommaire 75

1.3.2 Naissance d'une légende 80

1.3.3 Chute de « Boss » Tweed 87

1.3.4 L'éphémère aventure de *Punchinello* 117

1.3.5 Aperçu du contexte financier 134

1.3.6 « Inventeur » du bestiaire politique américain ? 147

DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES DE CAS 170
2. Théodore Roosevelt et les caricatures 171
2.1 Débuts en politique et premières représentations graphiques 172
2.2 Naissance de *Puck* 192
2.3 Émergence de Roosevelt sur la scène satirique nationale 193
2.4 Roosevelt, les caricaturistes et la Convention nationale républicaine de 1884 213
2.4.1 James Gillespie Blaine, l'« Homme tatoué » de Gillam 215
2.4.2 La Convention nationale républicaine de Chicago 225
2.4.3 James Gillespie , Blaine, le « Chevalier empanaché » de Nast 243
2.4.4 La contre-attaque républicaine 246
2.5 Épilogue de la campagne de 1884 255
3. Deuxième étude de cas : la guerre hispano-américaine de 1898 260
3.1 Genèse d'une image 263
3.1.1 Roosevelt, incarnation du mythique cow-boy de l'Ouest 270
3.2 Naissance du « Yellow Kid », symbole de la presse à sensation 286
3.2.1 Débuts du « Yellow Journalism » 299
3.2.2 Roosevelt et les Rough Riders – un cow-boy à la guerre 306
4. Troisième étude de cas : Roosevelt, entre réification et controverses 335
4.1 La présidence « accidentelle » 339
4.2 Relations de Roosevelt avec le monde des caricaturistes 342
4.3 L'histoire du « Teddy Bear » 347
4.4 Roosevelt et le « Gridiron Club », une relation sous-estimée 356
5. Conclusion 387
6. Bibliographie 394
6.1 Sources primaires 394
6.1.1 Sources primaires non publiées 394

6.1.2 Sources primaires publiées 394
6.2 Sources secondaires 398
6.2.1 Ouvrages généraux 398
6.2.2 Théodore Roosevelt : Ouvrages et biographies 409
6.2.3 Théodore Roosevelt et les caricatures 410
6.2.4 Théodore Roosevelt, héros militaire : La guerre hispano-américaine 411
6.3 Articles 412
6.3.2 Mémoires et thèses 417
6.3.3 Vidéos, podcasts 419
6.3.4 Principaux sites internet consultés 419
Annexe 1 – Chronologie sommaire de la caricature 420

Table des illustrations

Illustration 1 - Lucas Cranah l'Ancien, Passional Christi und Antichristi, Wittenberg, 1521, p. 6. ..... *45*
Illustration 2 - Lucas Cranah l'Ancien, Passional Christi und Antichristi, Wittenberg, 1521, p. 7. ..... *46*
Illustration 3 - 1878 - "AND THERE IS MINE!" *48*
Illustration 4 - - J. Keppler, "POPE THEO THE FIRST" *50*
Illustration 5 - Charles Philipon, "La Métamorphose du roi Louis-Philippe en poire" *60*
Illustration 6 - La Caricature, 24 novembre 1831 ..... *61*
Illustration 7 - Benjamin Franklin, « Hercules and the Waggoner », 1747 ..... *66*
Illustration 8 - Benjamin Franklin, « JOIN, or DIE », 1754 ..... *67*
Illustration 9 - « The American rattlesnake presenting Monsieur his ally a dish of frogs », 1782 ..... *68*
Illustration 10 - Paul Revere, The bloody massacre perpetrated in King Street Boston on March 5th 1770 by a party of the 29th Regt., 1770 ..... *70*
Illustration 11 - Punch, no. 1 (July 17, 1841) *73*
Illustration 12 - Th. Nast, « The Van Dwellers : A Strenous Quest for a Home », 1902 ..... *76*
Illustration 13 - Th. Nast, "I Still Live" *79*
Illustration 14 - Th. Nast, "Compromise with the South", 1874 ..... *86*
Illustration 15 - Th. Nast, "The Irish Vote", 1892 ..... *95*
Illustration 16 - Th. Nast, "ROBERT ROOSEVELT", 1892 ..... *97*
Illustration 17 - Th. Nast, "THE AMERICAN RIVER GANGES", 1871 ..... *99*
Illustration 18 - J. Leech, "REMARKABLE CROCODILE FOUND IN IRELAND", 1851 ..... *100*
Illustration 19 - J. Leech, "THE RAILWAY JUGGERNAUT", 1845 ..... *101*
Illustration 20 - F. Opper, "TOMMY SEES SNAKES AGAIN", 1876 ..... *103*
Illustration 21 - Th. Nast, "BIG SIX'S TIGER LOOSE", 1869 ..... *107*
Illustration 22 - Thomas Nast, « The Tammany Tiger Loose : What are you going to do about it ? », 1871 ..... *108*
Illustration 23 - Thomas Nast, « Under the Thumb », 1871 ..... *110*
Illustration 24 - Th. Nast, "TWEED-LE-DEE AND TILDEN-DUM", 1876 ..... *113*
Illustration 25 - Punchinello, 1870 ..... *119*
Illustration 26 - THE HOUSE THAT JACK BUILT *129*
Illustration 27 - Th. Nast, "THE THIRD-TERM PANIC", 1874 ..... *149*
Illustration 28 - Th. Nast, « STRANGER THINGS HAVE HAPPENED », 1879 ..... *154*
Illustration 29 - FOR GOOD BOOTS AND SHOES, 1860 ..... *155*
Illustration 30 - "THE ELEPHANT IS COMING", 1864 ..... *155*
Illustration 31 - "VICTORY. VICTORY!", 1864 ..... *155*
Illustration 32 - "WHOEVER SAYS THIS ISN'T A REAL ELEPHANT IS "A LIAR!", 1872 ..... *157*
Illustration 33 - "THE PRAIRIES ON FIRE FOR LINCOLN!", 1860 ..... *158*
Illustration 34 - "GO IT BOOTS", 1860 ..... *159*
Illustration 35 - "BOOTS, SHOES & LEATHER", 1860 ..... *160*

Illustration 36 - "I WILL ALWAYS WIN", 1861 ..... *161*
Illustration 37 - "THE NORTHERN ELEPHANT", 1861 ..... *161*
Illustration 38 - J. G. Wells, "LET ME ALONE", 1861 ..... *161*
Illustration 39 - D. Murphy's Son, "THE UNION CONSTITUTION LIBERTY AND LAWS!!", 1861 ..... *161*
Illustration 40 - "JEFF. SEES THE ELEPHANT", ca. 1861-1862 ..... *164*
Illustration 41 - Th. Nast, « A LIVE JACKASS KICKING A DEAD LION », 1870 ..... *166*
Illustration 42 - J. Leech, "HANNIBAL CROSSING THE ALPS", 1850 ..... *167*
Illustration 43 - J. Leech, 1850 ..... *168*
Illustration 44 - F. Opper, "SOMETHING OF WHICH EUROPEANS REALLY HAVE NO NOTION - AMERICAN FUN", 1881 ..... *170*
Illustration 45 - The Harvard Lampoon, 1880 ..... *187*
Illustration 46 - Th. Nast, "A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM" *196*
Illustration 47 - J. Tenniel, "BOTTOM'S DREAM", 1872 ..... *198*
Illustration 48 - "BOTTOM'S DREAM", 1884 ..... *199*
Illustration 49 - F. Graetz, "MAKE HIM HARMLESS!", 1884 ..... *202*
Illustration 50 - Th. Nast, "WHAT THE PEOPLE MUST DO ABOUT IT", 1871 ..... *204*
Illustration 51 - B. Gillam, "CLEVELAND:-"I THOUGHT I HAD HIM TAMED!", 1883 ..... *205*
Illustration 52 - F. Graetz, "MADE HARMLESS AT LAST!", 1884 ..... *208*
Illustration 53 - Th. Nast, "REFORM WITHOUT BLOODSHED", 1884 ..... *210*
Illustration 54 - S. H. Bennett, "RACE FOR THE CINCINNATI STAKES", 1876 ..... *217*
Illustration 55 - B. Gillam, "THE NATIONAL DIME-MUSEUM", 1884 ..... *220*
Illustration 56 - J. Keppler, "THE ROYAL TATTOO", 1875 ..... *224*
Illustration 57 - B. Gillam, "PHRYNE BEFORE THE CHICAGO TRIBUNAL", 1884 ..... *229*
Illustration 58 - J. Gérôme, "Phryné devant l'Aréopage", 1861 ..... *230*
Illustration 59 - A. Le Petit, "La nouvelle Phryné", 1871 ..... *233*
Illustration 60 - "HON. THEODORE R. ROOSEVELT", 1884 ..... *236*
Illustration 61 - "THE TATOOED CANDIDATE", 1884 ..... *236*
Illustration 62 - J. Keppler, "THE WRITING ON THE WALL", 1884 ..... *240*
Illustration 63 - J. Gillray, "THE HAND-WRITING UPON THE WALL", 1803 ..... *241*
Illustration 64 - Th. Nast; "VERY DEMOCRATIC", 1884 ..... *244*
Illustration 65 - Th. Nast," THAT'S WHAT'S THE MATTER", 1871 ..... *244*
Illustration 66 - Th. Nast, "AN INDEPENDENT VICTORY", 1884 ..... *246*
Illustration 67 - F. Beard, "THE MISTAKE OF A LIFETIME", 1884 ..... *248*
Illustration 68 - F. Waddy, "AUTHOR AND ACTOR", 1873 ..... *254*
Illustration 69 - W. McDougall, "BELSHAZZAR BLAINE AND THE MONEY KINGS AT DELMONICO'S", 1884 *257*
Illustration 70 - Détail d'une caricature de F. Graetz dans Puck (1882) *264*
Illustration 71 - J. Keppler, "UNCLE SAM'S NEGLECTED FARM", 1882 ..... *265*
Illustration 72 - Détail de la caricature de J. Keppler en page centrale de Puck (1882) *266*

Illustration 73 - J. Keppler, "MEN MAY COME, AND MEN MAY GO", 1884 ..... *267*
Illustration 74 - J. Keppler, "BRANDED BUT NOT "BROKEN", 1900 ..... *269*
Illustration 75 - B. Gillam, "THANKSGIVING DAY, 1884", 1884 ..... *271*
Illustration 76 - R. Walker, "OUR POLITICAL MOVING PICTURE SHOW", 1910 ..... *279*
Illustration 77 - New York World, "THE COWBOY AND THE LOCOMOTIVE", 1886 ..... *281*
Illustration 78 - J. N. "Ding" Darling, "THE LONG LONG TRAIL", 1919 ..... *283*
Illustration 79 - R. F. Outcault, "FEUDAL PRIDE IN HOGAN'S ALLEY", 1894 ..... *288*
Illustration 80 - R. F. Outcault, "GOLF - THE GREAT SOCIETY SPORT AS PLAYED IN HOGAN'S ALLEY", 1896 ..... *289*
Illustration 81 - L. W. Dalrymple, "HE'S GETTING WORSE AND WORSE", 1893 ..... *295*
Illustration 82 - Frank Leslie's Illustrated Newspaper, "NEW YORK CITY", 1885 ..... *296*
Illustration 83 - L. Barritt, "THE BIG TYPE WAR OF THE YELLOW KIDS", 1898 ..... *306*
Illustration 84 - G. Y. Coffin, "A ROOSEVELT TO THE RESCUE", 1895 ..... *308*
Illustration 85 - L. W. Dalrymple, "PATIENT WAITERS ARE NO LOSERS", 1897 ..... *312*
Illustration 86 - J. Keppler, "HONOR TO McKINLEY!", 1898 ..... *315*
Illustration 87 - The Herald, "MATTERS APPEAR TO BE APPROACHING A CRISIS", 1898 ..... *316*
Illustration 88 - Bart, "WAR HAS BEEN DECLARED", 1898 ..... *316*
Illustration 89 - J. Udo Keppler, "THE PEACE MAKER", 1898 ..... *320*
Illustration 90 - W. H. McDougall, "TEDDY ROOSEVELT IN WAR AND PEACE", 1898 ..... *325*
Illustration 91 - G. Hamilton, "THE SPANISH BRUTE", 1898 ..... *329*
Illustration 92 - J. Udo Keppler, "THE ROUGH RIDERS", 1898 ..... *329*
Illustration 93 - F. Remington, "The Charge of the Rough Riders At San Juan Hill", 1898 ..... *334*
Illustration 94 - Theodore Roosevelt in buckskin with rifle, 1885 ..... *337*
Illustration 95 - G. Hamilton, "IS IT ONLY A SHADOW?", 1898 ..... *338*
Illustration 96 - W. H. Walker, 1902 ..... *339*
Illustration 97 - New Tribune, "THE BUCKING BRONCHO", 1900 ..... *340*
Illustration 98 - C. K. Berryman, "THE PASSING SHOW", 1902 ..... *352*
Illustration 99 - C. K. Berryman, "AFTER A TWENTIETH CENTURY BEAR HUNT", 1902 ..... *355*
Illustration 100 - Exemple de disposition des tables en forme de gril - Dîner du "Gridiron Club" *361*
Illustration 101 - Carton d'invitation au président Théodore Roosevelt - "Gridiron Club", 1902 ..... *362*
Illustration 102 - Florhi, "COLONEL ROASTVELT PREPARING FOR A NATIONAL GRIDIRON-CLUB DINNER", 1907 ..... *363*
Illustration 103 - Zim, "A WARNING", 1907 ..... *367*
Illustration 104 - Flohri, "DO I LOVE MY TEDDY BEARS?", 1907 ..... *367*
Illustration 105 - Couverture de la partition de "Carve Dat Possum", 1876 ..... *369*
Illustration 106 - Couverture de la partition "All Coons Look Alike To Me", 1896 ..... *371*
Illustration 107 - The Minneapolis Tribune, "TRYING TO BLOCK HIS WAY", 1905 ..... *376*
Illustration 108 - W. H. Walker, 1907 ..... *377*

Illustration 109 - A. W. Brewerton, "WHERE TEDDY'S ANNOUNCEMENT CAUSED JOY", 1912..... 385

Table des images

Image 1 - Pape Léon XIII..... *51*
Image 2 - Theodore Roosevelt, "ASSEMBLY MAN", ca. 1881-1882..... *185*
Image 3 - George William Curtis..... *250*
Image 4 - Roosevelt's "Rough Rider's"[sic] arrival at Tampa, Fla., U.S.A. *330*

Avant-propos

Dans un essai intitulé « Quelques caricaturistes français », Charles Baudelaire écrit sur la période qui succéda à la Révolution de 1830 en France :

> C'est un tohu-bohu, un capharnaüm, une prodigieuse comédie satanique, tantôt bouffonne, tantôt sanglante, où défilent, affublées de costumes variés et grotesques, toutes les honorabilités politiques. Parmi tous ces grands hommes de la monarchie naissante, que de noms déjà oubliés ! Cette fantastique épopée est dominée, couronnée par la pyramidale et olympienne *Poire* de processive mémoire. On se rappelle que Philipon, qui avait à chaque instant maille à partir avec la justice royale, voulant une fois prouver au tribunal que rien n'était plus innocent que cette irritante et malencontreuse poire, dessina à l'audience même une série de croquis dont le premier représentait exactement la figure royale, et dont chacun, s'éloignant de plus en plus du terme primitif, se rapprochait davantage du terme fatal : la poire. "Voyez, disait-il, quel rapport trouvez-vous entre ce dernier croquis et le premier ?" On a fait des expériences analogues sur la tête de Jésus et sur celle de l'Apollon, et je crois qu'on est parvenu à ramener l'une des deux à la ressemblance d'un crapaud. Cela ne prouvait absolument rien. Le symbole avait été trouvé par une analogie complaisante. Le symbole dès lors suffisait. Avec cette espèce d'argot plastique, on était le maître de dire et de faire comprendre au peuple tout ce qu'on voulait[1].

Or, selon l'historien Richard Neustad, l'efficacité d'un président est un sous-produit de sa capacité à convaincre autrui de son pouvoir sur d'autres groupes ou institutions[2]. Il semble que les caricatures politiques représentent une arme politique, ou à tout le moins un « argot plastique » qu'il convient d'étudier au même titre que les autres sources primaires pour mieux comprendre comment le pouvoir présidentiel peut s'exercer. Ainsi, les caricatures, « objets d'adoration ou de destruction »[3] représentent pour l'historien :

> une source primaire inestimable d'informations sur les modes et mœurs mouvantes des générations qui passent. En effet, l'éclairage qu'elles

[1] Charles Baudelaire, « Quelques caricaturistes français », dans *Curiosités esthétiques* (Paris : Michel Levy frères, 1868), p. 120.

[2] Richard E. Neustadt, *Presidential Power and the Modern Presidents : The Politics of Leadership from Roosevelt to Reagan* (New York: The Free Press, 1990).

[3] Frédéric Elsig, « L'image satirique comme arme de propagande massive », *Le journal de l'UNIGE*, n° 80, du 1 au 24 octobre 2013, p. 2.

> offrent est si révélateur des attitudes et réactions « officieuses » des gens ordinaires qu'Emerson les a un jour qualifiées « de l'histoire la plus authentique de notre époque »[4].

Comme souligné par Champfleury dans son « Histoire de la caricature antique »,

> (…) c'est là l'utile côté de la caricature, que de rendre des détails intimes auxquels se refuse le grand art : par ses indications précises ou symboliques, en leur enlevant la carapace satirique qui les recouvre, la caricature devient historique pour ainsi dire[5].

Cependant, contrairement à Champfleury qui considérait la caricature comme un art mineur (par rapport à la peinture notamment) et en voie d'extinction, de nombreux chercheurs se sont penchés au cours des trente dernières années, sur la place de la caricature pour l'historien, et pas seulement pour l'historien de l'art. Il s'agit donc de ne plus considérer ces objets comme de seules illustrations, mais comme des « objets d'histoire »[6]. Ainsi, selon Michel Costantini, les images n'intéressent plus seulement le sémioticien qui dans le modèle triadique référent / signifiant / signifié s'intéresse au couple signifiant / signifié ; mais également l'historien qui s'intéresse à celui de signifiant / référent. L'ancien clivage entre ces deux points de vue semble s'être progressivement résorbé, ce qui permet de tirer profit de plusieurs « leçons » que nous propose Costantini. La première de ces leçons est que « l'historien a tout à gagner de la perspective sémiotique pour traiter l'image ; il y puise des réserves de sens interconnecté avec d'autres secteurs de son domaine, car il entrevoit grâce à elle la possibilité d'une intertextualité plus dense »[7]. La deuxième leçon est que « l'historien a tout à gagner de la perspective sémiotique, car il y puise des correctifs au sens intuitivement postulé, ou déduit par des éléments

---

[4] John Geipel, *The Cartoon: A Short History of Graphic Comedy and Satire* (South Brunswick and New York : A. S. Barnes and Company, 1972), p. 10. Albert Shaw, l'un des auteurs des trois principaux recueils de caricatures sur Théodore Roosevelt, fait également remarquer que « les caricaturistes, en effet, reflètent plus fidèlement les phases changeantes de l'opinion publique que ne le font les écrivains d'éditoriaux ». (« The cartoonists, indeed, reflect more faithfully the changing phases of the public mind than do the writers of editorial articles. » Albert Shaw, ed., *A Cartoon History of Roosevelt's Career* (New York : The Review of Reviews, 1910), p vii.

[5] Champfleury [Pseud. pour Jules-François Félix Husson Fleury], *Histoire de la caricature antique* (1865 ; Paris, E. Dentu, 1866), p. 46.

[6] Voir notamment la présentation en ligne du colloque « L'historien et les images » par André Gunthert qui s'est tenu du 31 janvier au 3 février 2006 à l'École normale supérieure à Paris. Voir le programme du colloque à l'adresse suivante : http://www.arhv.lhivic.org/index.php/2006/01/26/100-colloque-l-historien-et-les-images

[7] Michel Costantini, « Pertinence de la sémiotique visuelle dans la recherche historique » dans Hélène d'Almeida Topor, Michel Sève, dir. *L'historien et l'image : de l'illustration à la preuve*, Centre de recherche histoire et civilisation de l'Université de Metz, Actes du Colloque tenu à l'Université de Metz, 11 – 12 mars 1994, pp. 89-98. p. 93.

externes mal contrôlés »[8]. Costantini en vient à conclure qu'« une lecture critique – c'est-à-dire, pour [lui] sémiotique – de l'image, est profitable et j'irais même jusqu'à dire *nécessaire* à l'historien »[9]. Cependant, même si nous convenons de ne pas perdre de vue l'apport de la sémiotique dans notre étude, il est à noter que la caricature politique possède des caractéristiques propres qui la distinguent de toute autre forme d'image ou de satire graphique. Ainsi, Annie Duprat, dans le même collectif, permet de nuancer le propos comme suit :

> Iconologie savante et caricatures se préoccupent de lisibilité ; à la première ont été consacrés nombre d'ouvrages théoriques. Peut-on donner aux secondes une « grammaire des signes » qui ne soit ni trop complexe ni fluctuante ? Assurément non, tant l'iconographie caricaturale s'efforce de « coller » à des signifiés éphémères et contradictoires dans les périodes de crise qui les produisent. Et quelle part concéder à la psychologie de l'artiste et à celle des spectateurs aux diverses époques de production et de lecture ? Les questions sont nombreuses, d'autant plus que la caricature politique qui dénonce et détruit le réel, occupe également le champ vide des imaginaires sociaux lors des périodes de crise et contribue ainsi à produire de nouveaux référents iconiques pour l'avenir, comme il a été montré pour la figure de la République[10].

Ainsi, nous convenons ici, comme le souligne Charles Press dans l'une des études les plus complètes sur les caricatures politiques : « La plupart des caricatures politiques représentent une forme de commentaire journalistique conçu pour influencer leur public à l'égard d'un événement politique spécifique du moment, tout comme l'éditorial tente généralement de le faire »[11]. Par ailleurs, ainsi que le souligne encore Charles Press « le caricaturiste fait partie intégrante d'un processus de liaison qui relie le public avec ses leaders politiques – selon le rude principe du donnant donnant à l'origine de ce que les sondeurs appellent l'opinion publique ». Si nous partageons l'idée que la caricature influence l'opinion publique, il convient également de ne pas perdre de vue que l'expression de ces caricatures s'est faite au sein d'un pays soucieux de maintenir un lien démocratique avec ses citoyens. Or, les rôle et place de la caricature ne sont

---

[8] *Ibid*., p. 95.

[9] *Ibid*., p. 96.

[10] Annie Duprat, « De l'iconologie savante à l'étude (sémiologique ?) des caricatures politiques (1789-1835) » dans Hélène d'Almeida Topor, Michel Sève, éd. *L'historien et l'image : de l'illustration à la preuve*, Centre de recherche histoire et civilisation de l'Université de Metz, Actes du Colloque tenu à l'Université de Metz, 11–12 mars 1994, pp. 33-43. p. 42.

[11] « Most political cartoons are a form of journalistic comment designed to influenced viewers with regard to specific political events of the day, just as the editorial usually tries to ». Press, *The Political Cartoon*, p. 14.

pas les mêmes selon que le contexte politique permet ou réprime la liberté d'expression. Charles Press en vient notamment à la conclusion suivante :

> L'autre conclusion qui découle de cette analyse des caricatures dans des pays démocratiques, à l'exclusion de l'Amérique, est que le commentaire politique exprimé par l'intermédiaire d'une caricature semble demeurer en contact avec l'opinion dominante du moment. Le caricaturiste démocratique joue le rôle de critique et de correcteur, mais il ou elle est façonné(e) également par les tendances de l'opinion publique du moment. Les caricaturistes ne sont ni les miroirs passifs que certains suggèrent, ni les acteurs indépendants que d'autres imaginent. Ils nagent dans la même mer de mélasse que nous tous[12].

C'est donc en gardant à l'esprit les contingences liées à la production, la situation politique, sociale et économique, sans perdre de vue l'héritage iconographique que nous aborderons l'étude des caricatures qui suivront.

[12] « The other conclusion that emerges from this review of the cartoons of democracies outside America is that political comments through cartoons seems to remain in touch with current opinion in democracies. The democratic cartoonist plays a role of critic and corrector, but he or she is shaped as well by the current trends of public opinion. The cartoonist is neither a passive reflector, as some suggest, nor the independent actor that some envisage. He or she is swimming in the same sea of molasses along with the rest of us ». *Ibid*., p. 368.

Outside of basic intelligence, there is nothing more important to a good political cartoonist than ill will

Jules Feiffer

(En dehors d'une intelligence ordinaire, il n'y a rien de plus important pour un bon caricaturiste politique que la mauvaise foi)

INTRODUCTION

Théodore Roosevelt a fait l'objet de centaines de biographies, d'études, d'articles et de livres. Peu d'hommes en général, et d'hommes politiques en particulier, semblent avoir suscité un tel intérêt de la part de ses contemporains comme de générations d'historiens. Depuis ses premières apparitions sur la scène publique, cet intérêt ne s'est jamais démenti. Ainsi, une étude même sommaire de l'historiographie du 26e président des États-Unis donne une idée des multiples facettes de Roosevelt, l'homme politique, le père, le chasseur, l'ornithologue, l'historien, l'écrivain, l'aventurier, le soldat, l'éditorialiste, l'environnementaliste. Lors d'une cérémonie en hommage à Roosevelt en février 1919, le patron de presse George Haven Putnam fit la lecture de plusieurs lettres dont une du naturaliste John Burroughs dans laquelle ce dernier déclare : « Roosevelt possédait plusieurs facettes, chacune étant semblable à une pile électrique »[1]. La quantité d'ouvrages, d'articles, de thèses portant sur Roosevelt est tout simplement étourdissante. Il paraît donc ambitieux, voire présomptueux, de se lancer dans un nouvel éclairage, tant les opinions personnelles, que la politique et la vie du 26e président des États-Unis d'Amérique, semblent avoir été traitées *in extenso*.

La présente étude tente de proposer une nouvelle lecture de cette passionnante période de l'histoire américaine sous l'angle du « regard oblique »[2] que les caricaturistes contemporains ont porté sur Roosevelt, mais aussi comment ce regard a lui-même forgé l'image publique de l'homme, jusqu'à lui conférer une dimension quasi mythologique. Mais n'était-ce pas justement le souhait intime de Roosevelt ? Est-il impertinent d'évoquer les efforts personnels de ce fascinant personnage de la vie politique américaine pour voir l'Histoire lui réserver une place toute particulière? L'objectif principal n'est pas ici de rejoindre les autres ouvrages iconoclastes rédigés sur Roosevelt, mais en proposant l'humour comme lecture, non pas de la personne, mais du « personnage ». C'est en ce sens que la caricature prend une dimension toute particulière dans notre étude. En effet, c'est la convergence entre la personne de Roosevelt et son « personnage »

---

[1] « Roosevelt was a many-sided man, and every side was like an electric battery. » John Burroughs, « Theodore Roosevelt », *Natural History : The Journal of the American Museum,* vol. 19 (1919), p. 6.

[2] Anne-Marie Bouchard, « Le marché de l'art vu par l'Assiette au beurre : quelques perspectives ouvertes par un regard oblique », in *L'art de la caricature* sous la direction de Ségolène Le Men (Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest, 2011).

mis en scène avec une intelligence politique inédite qui, encore aujourd'hui, rend l'analyse de cette période particulièrement ardue. Sans nécessairement tomber dans une démarche iconoclaste donc, il convient de reconnaître les efforts avoués de Roosevelt pour façonner et préserver son image pour la postérité. De nombreux témoignages soulignent son souci constant de cette image publique parfois malmenée, mais toujours contrôlée. C'est d'ailleurs très certainement en cela que Roosevelt vient se placer au tout premier rang des présidents modernes.

1.1 Caricature, dessins de presse, bandes dessinées : définition de la problématique

Il est difficile, voire impossible, de définir ce qui est comique ou risible. L'humoriste américain E. B. White met en garde d'ailleurs contre toute tentative d'analyse de l'humour dans la préface de son ouvrage intitulé « *A Sub-Treasury of American Humor* » : « L'humour peut être disséqué comme une grenouille, mais la chose meurt dans l'opération et les entrailles rebutent quiconque à l'exception du pur esprit scientifique »[3]. Néanmoins, ce n'est pas tant la définition de ce qui fait rire ou encore de ce qui est propre à exciter le rire qui nous intéresse ici, que le rire sous sa représentation visuelle, en tant qu'« objet d'histoire »[4]. Ainsi, dans son article intitulé « La caricature et l'historien », l'historienne Laurence Von Ypersele aborde la difficulté d'appréhender l'histoire par le biais des caricatures :

> Ayant la force d'un message qui s'impose au regard même distrait, la caricature n'est toutefois pas toujours d'un abord aisé pour l'historien. En effet, il lui faudra d'abord retrouver, par le biais d'autres sources, l'actualité mise en scène, pour comprendre les allusions, percevoir les références et reconnaître les personnages. Car il est vrai que « la caricature, cet instantané de l'esprit, est mortelle » (Ph. Robert-Jones, 1963, p. 3). Cela situe à la fois les limites et l'enjeu de la caricature

[3] Cette citation, et toutes celles qui suivent, sont des traductions libres de la citation originale en anglais.
« Humor can be dissected, as a frog can, but the thing dies in the process and the innards are discouraging to any but the pure scientific mind. » Cette citation de E. B. White est très souvent paraphrasée comme suit : « Analyzing humor is like dissecting a frog. Few people are interested and the frog dies of it » (« Analyser l'humour revient à disséquer une grenouille : cela n'intéresse pas grand monde, et à la fin la grenouille meurt »). E. B. White, préface de *A Sub-Treasury of American Humor* by E. B. White and Kathrine S. White, eds. (New York : Coward-McCann, Inc., 1941).

[4] Jacques Le Goff, « Une enquête sur le rire », in *Annales : Histoire, Sciences sociales,* 52e année, nº 3. Paris : Armand Colin, 1997, p. 449.

> comme source pour l'histoire. La caricature nous fait les contemporains affectifs de ceux auxquels elle s'adressait : c'est l'image de la réalité que l'on saisit, bien plus que la réalité elle-même. Mais la fiction n'est-elle pas souvent plus forte que le réel ? C'est l'histoire des représentations mentales qui est concernée, bien plus que l'histoire politique. Mais le caractère passionnel des événements ne met-il pas en lumière bien des décisions politiques ?[5]

La caricature, qu'elle soit littéraire ou graphique, semble échapper elle aussi à toute tentative de définition et rejoint en ce sens de nombreuses autres formes d'art. La définition de Marc Thivolet, selon laquelle « la caricature (de l'italien *caricare*, charger) est l'expression la plus évidente de la satire dans le graphisme, la peinture et même la statuaire »[6] est celle qui semble aujourd'hui faire consensus en français. Le terme est cependant encore plus ambivalent en anglais car, outre qu'il désigne une illustration satirique, il a également été utilisé pour décrire toute forme de dessin utilisant les conventions du genre (déformations physiques, expressions faciales exagérées, phylactères, etc.) mais qui ne comporte pas nécessairement d'objectif diffamatoire ou humoristique[7]. Ainsi, la caricature peut être définie comme :

> Tout dessin ayant pour but soit de faire rire par la déformation, la disposition ou la manière dont est présenté le sujet, soit d'affirmer une opinion généralement d'ordre politique ou social, par l'accentuation ou la mise en évidence d'une des caractéristiques ou de l'un des éléments du sujet sans avoir pour ultime but de provoquer l'hilarité[8].

Il convient de souligner ici la double fonction de la caricature qui peut à la fois dénoncer les abus, les corruptions et faire donc œuvre moralisatrice, mais également devenir un puissant outil de propagande par la création ou l'entretien de mythes propres à la société dans laquelle elle s'inscrit.

On pourrait ainsi affirmer que l'art donne à voir, tandis que la caricature donne à penser. Il s'agit donc moins de la valeur esthétique de l'œuvre que de celle du message qu'elle véhicule.

---

[5] Laurence Van Ypersele, « La caricature et l'historien », dans Luc Courtois et Jean Pirotte (dir.), *Images de la Wallonie dans le dessin de presse (1910-1961). Une enquête dans la presse d'action wallonne*, Louvain-la-Neuve, Fondation wallonne Pierre-Marie et Jean-François Humblet, 1993, p. 113.

[6] Marc Thivolet, « Caricature », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 3 janvier 2012 à l'adresse suivante : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/caricature/

[7] Geipel, p. 14.

[8] Philippe Roberts-Jones, *La caricature du Second Empire à la Belle Époque, 1850-1900*, Paris, 1963, p 21. Cité dans Laurence Van Ypersele, « La caricature et l'historien », p. 113.

Cela veut-il nécessairement dire que les caricatures d'hier, par leur qualité esthétique, étaient comparativement moins audacieuses que celles de nos jours ? La qualité esthétique des œuvres de Thomas Nast ou d'Honoré Daumier, pour ne citer que les plus renommées, nuit-elle à la « charge » de leurs dessins ? Ce serait oublier que les caricatures ont, contrairement aux autres types de représentation graphique, un « message » clairement défini et très clairement perçu par le public à qui elles s'adressent. Avec le temps, le message est souvent perdu, tant la caricature s'inscrit dans la culture de son époque. C'est au détriment de sa signification, qu'il cède la place aux qualités esthétiques de l'œuvre. Ce phénomène peut facilement conduire à surestimer l'influence de certaines œuvres sur l'opinion publique. Il serait en effet tentant d'attribuer l'influence d'une caricature à sa valeur esthétique. De la même manière, si le talent artistique du caricaturiste est insuffisant, la charge satirique seule, aussi virulente soit-elle, est également insuffisante. Le succès de l'œuvre se jauge donc à l'équilibre subtil entre la forme stéréotypée et celle du message. En ce sens, une fois la forme bien établie auprès du public, le message peut prendre toute sa place. La caricature se distingue donc du dessin humoristique par sa nature satirique et par l'aptitude du caricaturiste à translittérer ses idées sous forme de lignes sur le papier[9]. Il s'agit là d'une caractéristique essentielle de la caricature, à défaut de quoi, elle se résume à une banale illustration. Elle se doit de susciter des questions du type : « de qui parle-t-on ? », « de quoi ? », « à qui ? ». Sans nécessairement conclure qu'à chaque artiste correspond un public, force est de constater que rares ont été les dessinateurs ayant fait consensus sur l'ensemble des couches sociales. Néanmoins, on note comme dénominateur commun aux caricaturistes d'exception, la capacité à s'adresser à plusieurs publics simultanément, par le caractère universel de leur message notamment. La caricature fait participer le lecteur de manière active en l'obligeant à compléter le message du caricaturiste à l'aide de différents « indices » laissés par ce dernier. Le plaisir que procure une caricature provient de cette « résolution » et de la complicité intellectuelle qui s'établit alors entre le caricaturiste et son public, ainsi que des effets de la charge, portée en toute impunité, contre les institutions et les représentants de l'autorité. Cette caractéristique rapproche les caricatures, qu'elles soient politiques ou morales,

[9] *Ibid*., p. 20.

des œuvres littéraires satiriques du Siècle des Lumières[10]. Le dessin de presse est donc l'héritier d'une longue tradition d'exploitation du ridicule à des fins de dénonciation[11].

D'après Jurgen Fritz, il convient de distinguer quatre types de caricatures selon l'intention qui les motive. La première catégorie est la caricature à visée satirique-politique, la deuxième est le dessin humoristique, la troisième le portrait-charge qui n'a pas nécessairement de portée satirique, et enfin la caricature éditoriale[12]. On retrouve d'autres tentatives de catégorisation en trois principaux « genres », à savoir le « portrait-charge qui fait de personnalités choisies ses victimes ; la caricature de type, construction presque allégorique qui suscite les attaques indirectes ; la satire de mœurs qui observe et raille les attitudes collectives » [13].

En ce qui concerne la bande dessinée, même si ses origines remontent à la caricature, elle ne possède pas nécessairement les aspects satirique et politique du dessin de presse. Les bandes dessinées ou « comic strips », avaient à l'origine un objectif publicitaire et commercial qui s'est progressivement effacé au profit de celui de simple divertissement. La consultation des journaux et magazines du tournant du siècle montre l'émergence de la bande dessinée comme un genre très distinct du dessin de presse, qui illustre ou commente la ligne éditoriale du journal dans lequel il est publié[14] et dont les ressorts humoristiques font plus généralement appel au *katagelos*, un rire condescendant et polémique qui opère une distanciation vis-à-vis de sa victime. Comme souligné par Baudelaire dans son étude sur le rire, « la caricature est double : le dessin et l'idée, le dessin violent, l'idée mordante et voilée »[15]. Ceci souligne une certaine férocité attachée à cette variante

---

[10] La caricature satirique a été très largement utilisée dans la littérature du 17e siècle. On pourrait ainsi citer plusieurs pièces de Molière, qui illustrent la célèbre épigraphe de Jean de Santeul : « castigat ridendo mores » [(La comédie) change les mœurs par le rire].

[11] Pour une analyse plus détaillée des enjeux du rire, voir Bruno Roche, *Le rire des libertins dans la première moitié du XVIIe siècle* (Paris : Éditions Honoré Champion, coll. « Libre pensée et littérature clandestine », 2011).

[12] Les termes « caricature politique », « caricature éditoriale » ou encore « dessin de presse » seront utilisés de manière interchangeable pour désigner les caricatures étudiées.

[13] Michel Dixmier *et al.*, eds, *Quand le crayon attaque : Images satiriques et opinion publique en France 1814-1918* (Paris : Éditions Autrement, 2007), p. 48.

[14] Il est à noter qu'en dehors du travail de quelques caricaturistes exceptionnels, pouvant travailler à la pige et dont les dessins seront « syndiqués », le dessin de presse devient rapidement le fruit d'un travail d'équipe, surtout dans les magazines tels que *Punch* en Angleterre ou *Puck* aux États-Unis (voir John Overton Wesson, « Buried in Hyperbole: Searching for Theodore Roosevelt Through Political Cartoons » (Cambridge, MA : Harvard UP, 1990), p. 22).

[15] Charles Baudelaire, « De l'essence du rire, et généralement du comique dans les arts plastiques », dans *Curiosités esthétiques* (Paris : Michel Levy frères, 1868).

du comique que Baudelaire rattache à la caricature britannique et qui finit de la distinguer de formes plus « innocentes » d'exploitation du ridicule, tels le grotesque ou le burlesque. Notre étude s'intéressera donc aux dessins de presse et non aux bandes dessinées ou aux caricatures de mœurs ou caricatures sociales qui constituent des « charges » qui attaquent et dénoncent les abus d'une époque, même si la frontière entre les deux peut parfois s'avérer difficile à déterminer[16].

Par ailleurs, comme le souligne déjà Thomas Wright en 1875, « la caricature exprime quelquefois plus impartialement que le journal une situation politique ». En parlant des artistes présentés dans un ouvrage qu'il préface, Jean-Noël Jeanneney, président du conseil scientifique des « Rendez-vous de l'histoire de Blois, » précise l'influence de ces artistes et les difficultés inhérentes à l'exercice que nous nous apprêtons à faire :

> Rien n'est plus ardu, tant est complexe la diversité des facteurs qui font le cours des événements, en surface ou en profondeur, que d'apprécier ce qu'a pu peser dans les péripéties de notre histoire politique et sociale le talent de ceux qui sont ici évoqués. Mais les esprits même les plus conventionnels et les plus guindés sont forcés de convenir que ces artistes ont été des éditorialistes souvent plus influents, avec leurs traits vengeurs, leurs ironies lucides, leurs gaietés désinvoltes, que leurs confrères journalistes qui étaient (je parle des vedettes de la profession) pourtant placés plus haut qu'eux, en leur temps, dans la considération sociale[17].

En plus des difficultés exposées par Jeanneney, il semble s'ajouter, dans le cas de Roosevelt, l'application d'une autocensure systématique sur la correspondance portant sur des sujets polémiques ou potentiellement controversés. Ceci contraste avec l'image d'impulsivité et d'hyperactivité qui semble caractériser le 26e président des États-Unis à la lecture de ses biographes[18].

---

[16] On pensera en particulier à plusieurs caricatures d'Homer Davenport sur la dénonciation des monopoles notamment.

[17] Michel Dixmier *et al.*, eds, *Quand le crayon attaque*, p. 5.

[18] Il suffit d'évoquer notamment une lettre (qui n'apparaît d'ailleurs pas dans le seul recueil de lettres de TR publié à ce jour : Theodore Roosevelt, *The Letters of Theodore Roosevelt,* Elting E. Morison, John M. Blum, and Alfred D. Chandler, eds. 8 vols. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1951-1954) datée du 27 janvier 1890 au crayon papier et rédigée à l'encre comme suit :

« 1820, Jefferson Place, dimanche

Mon cher M. Dunnel;

J'avais compris qu'il n'y aurait aucune publication de nos discours la nuit dernière. J'ai donc parlé avec beaucoup plus de liberté que je ne l'aurais fait dans le cas contraire. J'ai été informé que l'édition du *Post* de ce matin a

Il convient donc de s'interroger sur les ressorts de la caricature politique pour parvenir à ses fins et notamment en termes de son poids et de ses interactions avec le pouvoir. Reflet de la culture et de la mentalité d'une société, mais aussi de la santé de sa démocratie, la satire et la caricature politiques permettent de dénoncer tout haut, ce qu'en résonance avec l'opinion publique, le propriétaire du journal ou l'éditorialiste pense tout bas. À l'instar de Victor S. Navasky, il est intéressant de s'interroger sur la raison pour laquelle les caricatures suscitent des réactions pouvant être extrêmement violentes (peines d'emprisonnement, voire appels à l'assassinat pour leurs auteurs, attentats à la bombe contre les journaux qui les publient), alors qu'elles sont généralement considérées comme « ridicules », « insignifiantes » ou « non pertinentes ». Les vives réactions et polémiques suscitées de nos jours par la publication des caricatures du prophète Mahomet, notamment dans *Charlie Hebdo*, témoignent en effet du pouvoir encore très vif qu'exercent les dessins satiriques sur l'opinion publique. Navasky conclut sa réflexion en soulignant qu'il est très difficile de réagir de manière appropriée à une « attaque » présentée sous la forme d'une caricature[19]. Il suffit de penser à la fameuse tirade du nez dans *Cyrano de Bergerac*, qui ne trouve sa pertinence que dans la force de sa rhétorique. Il est difficile d'imaginer quelle aurait pu être une réponse aussi efficace que cette tirade dans l'hypothèse où l'attaque aurait pris la forme d'un portrait-charge.

---

publié un résumé qui déforme ce que j'ai dit. Ceci m'apparaît être un ~~autre~~ abus de confiance de la part de Hatton. Pourriez-vous passer me voir demain aux bureaux de la Commission?
Cordialement,
Théodore Roosevelt ».

(« 1820 Jefferson Place, Sunday
My dear Mr Dunnel,
I understood that there was to be no report of our speeches last night, and so spoke much more freely than I would have done. I am informed that in this morning's Post there is a garble abstract of what I said. This seems to me like another a breach of faith on Hatton's part. Can you not drop in at the Commission Rooms to see me tomorrow?
Sincerely yours,
Theodore Roosevelt »)

Roosevelt, Theodore, 1858-1919. Correspondence and compositions, 1772-1946 (inclusive) 1873-1919 (bulk). MS Am 1540 (271-303). Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass. (303) Letter to G. P. Dunnell (Seq 67). Consulté le 09 juillet 2012 à l'adresse suivante : http://nrs.harvard.edu/urn-3:FHCL.Hough:4736041. Rien ne mentionne qu'il est fait allusion ici au souper annuel du *Gridiron Club* qui s'est tenu la veille, …comprenne qui pourra. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de constater qu'un phénomène similaire s'est produit pendant la Crise bancaire de 1907, alors que TR se trouve en Louisianne et qu'il confesse à son épouse avoir le cœur brisé à l'idée de devoir détruire ses lettres.

[19] Victor S. Navasky, « Why are Political Cartoons Incendiary ?», *New York Times*, November 12, 2011, consulté le 5 février 2013, à l'adresse suivante : http://www.nytimes.com/2011/11/13/opinion/sunday/why-are-political-cartoons-incendiary.html?_r=1&#

Finalement, nous reprendrons comme ligne directrice de notre travail la définition que donne de la caricature Jules François Félix Husson, dit Champfleury : « La caricature est avec le journal le cri des citoyens. Ce que ceux-ci ne peuvent exprimer (…) traduit par des hommes dont la mission consiste à mettre en lumière les sentiments intimes du peuple »[20]. Elle se place donc comme héritière en ligne directe des bouffons et autres guignols servant d'exutoire à l'opinion publique. Néanmoins, cette étude s'intéressera moins à la capacité des caricatures de susciter le rire qu'aux aspects sociaux et surtout politiques qui alimentent les caricatures et sont alimentés par elles. Nous tenterons notamment de déterminer si la relation sans précédent dans l'histoire politique américaine de Théodore Roosevelt avec les humoristes et les caricaturistes en particulier, a été le fruit d'une conjonction d'événements fortuits, ou le résultat d'une approche construite de longue date par un politicien visionnaire.

1.2 Théodore Roosevelt et les dessins de presse : une relation ambiguë

Si la fonction historique de l'humour est « [d'] écorcher les puissants », selon la formule de Claude G. Charron (*Le Devoir*, 31 mars 2002), l'humour, lorsqu'il prend la forme d'une caricature, devient donc un formidable outil d'expression politique et de propagande. Après avoir souffert d'un certain désamour parmi les historiens jusqu'à une date relativement récente les caricatures politiques suscitent de nouveau l'intérêt des historiens pour qui cette forme de contestation populaire offre désormais un éclairage audacieux, pertinent et critique. On remarquera, à ce propos, l'écart de plusieurs dizaines d'années entre les premières publications sur le sujet de TR et les caricatures et les ouvrages les plus récents sur le sujet. Par ailleurs, comme pour confirmer que l'étude des caricatures impose une approche multidisciplinaire préconisée notamment par Laurence Van Ypersele et qui semble s'éloigner de la démarche historique conventionnelle :

> (Enfin) un dernier apport de ce type de source pour l'historien se situe dans l'ouverture de l'histoire sur d'autres disciplines telles la sémiotique, la psychologie sociale et l'anthropologie. L'analyse de la caricature rend la démarche interdisciplinaire nécessaire. Cette nécessité est la chance de l'historien, elle élargit considérablement la démarche historique et

[20] Champfleury (pseud.), *Histoire de la caricature moderne* (Paris : E. Dentu, 1865), p. vi.

apparaît, dès lors, comme un rendez-vous à ne pas manquer ![21]

Comme le souligne Jean-Noël Jeanneney,

> (Mais) le citoyen ne résiste bien qu'en riant. Et son rire restitué informe sur les déséquilibres d'une société, sur les injustices d'un pouvoir, sur l'alchimie d'une vie collective plus sûrement que bien des traités austères. Voilà exactement pourquoi les dernières décennies ont vu fleurir des travaux neufs sur l'évolution du dessin de presse et de la caricature depuis la fin de l'Ancien Régime[22].

En parlant de l'intérêt renouvelé pour la III[e] République, Jeanney précise que cet intérêt « a profité à la connaissance des dessinateurs de presse trop longtemps négligés et qui ont pourtant influencé si fort, sous ce régime-là, et sur divers bords, les actions et les réactions politiques. »

Un des enjeux consiste donc à mettre en perspective l'interprétation nécessairement subjective de l'historien avec celle, non moins subjective, des contemporains de l'œuvre. L'hypothèse est que les caricatures viennent compléter le regard partiel et partial que tout individu jette sur le passé[23]. Ceci semble d'ailleurs se vérifier même lorsque l'étude est réalisée par un témoin « privilégié ». Comme l'a souligné John Wesson, « les caricatures nous indiquent où l'image de Roosevelt s'est construite, et leur influence sur l'imaginaire historique est évidente, car ces caricatures ont formé en partie le vocabulaire utilisé par les biographes pour le décrire ».[24] Il est important de noter à ce stade que de nombreux ouvrages et articles traitent de l'intérêt des caricatures pour l'historien. Par ailleurs, comme mentionné plus haut, on ne compte plus les quantités de documents consacrés au personnage. Plusieurs ouvrages traitant des relations entre Roosevelt et la presse abordent le rôle et l'impact des caricatures sur sa carrière politique. On peut notamment citer l'excellent article de George Juergens intitulé *Theodore Roosevelt and the Press* dans lequel il affirme :

> Plus encore que de le maintenir sous les feux de l'actualité, le traitement généralement bienveillant accordé à Roosevelt par les caricatures a servi à

---

[21] Laurence Van Ypersel, *La caricature et l'histoire*, p. 117.

[22] Jean-Noël Jeanneney, *Préface*, in Michel Dixmier *et al*, eds, *Quand le crayon attaque*, p. 4.

[23] John Wesson, *Buried in Hyperbole*, p. 4.

[24] « […] The cartoons show us where the creation of Roosevelt's image began, and their influence on the historical imagination is evident because these images have formed part of the vocabulary through which biographers have described him. ». *Ibid.,* p. 4.

> l'humaniser. Il est devenu quelqu'un que tous les Américains connaissaient, car ils pouvaient voir son image tous les jours dans les journaux[25].

Néanmoins, et à l'exception du mémoire de maîtrise de John Wesson et de traitements sommaires dans quelques documents, aucun ouvrage, ni aucun article, ne s'est intéressé principalement aux relations complexes entre Roosevelt et les caricatures, ainsi qu'à l'évolution de son image à travers les caricatures[26]. Néanmoins, comme l'affirme Topuz,

> La caricature est l'essence d'une situation. (…) Elle vise à l'universel, elle est une schématisation du réel. Quand elle parle d'hommes politiques, elle traite du personnage et non de la personne ; éventuellement, elle le crée (…) condamnant par là de temps en temps la personne, c'est-à-dire l'homme, à ressembler à son propre personnage, tel que le caricaturiste a aidé à le créer[27].

Dans le cas de Roosevelt, si l'objectif inavoué de figurer en bonne place au panthéon de l'histoire américaine a été atteint, cela a été sans doute au prix d'un enfermement dans une dialectique outrancière dans laquelle la personne Roosevelt s'est progressivement effacée derrière son personnage. L'étude des caricatures contemporaines permet d'illustrer ce progressif enfermement, dans lequel l'image créée échappe finalement à son objet, telle une créature échappant au contrôle de son créateur[28]. Ce projet de recherche vise donc à explorer les

---

[25] « More than keeping him in the public eye, the generally favorable cartoon treatment accorded Roosevelt served to humanize him. He became somebody all Americans knew because they looked at his likeness each day in their newspapers. » George Juergens, « Theodore Roosevelt and the Press », *Daedalus*, 111, no. 4, Print Culture and Video Culture (Fall 1982), p. 124.

[26] Il est à déplorer l'absence totale de documents sur le sujet en français. En anglais, on retrouve quelques albums de caricatures ou biographies illustrées, telles que celle de Raymond Gros, ed., *T.R. in cartoon*, (New York : Saalfield Publishing Co., 1910) ; Albert Shaw, *A Cartoon History of Theodore Roosevelt's Career. Illustrated by Six Hundred and Thirty Contemporary Cartoons and Many Other Pictures,* (New York: The Reviews of Reviews Company, 1910) ; Rick Mashall, *Bully!, The Life and Times of Theodore Roosevelt,* (Washington, D.C. : Regnery Publishing, Inc., 2011) ; John T. McCutcheon, *T.R. in Cartoons* (Chicago : A. C. McClurg & co., 1910) ; David Valaik, *Theodore Roosevelt, An American Hero in Caricature* (Buffalo, NY: Canisius College, 1993). Il est d'ailleurs surprenant de constater que des ouvrages plus généraux tels Donald Dewey, *The Art of Ill Will: The Story of American Political Cartoons* (New York et Londres : New York University Press, 2007) ou encore l'excellent ouvrage de Roger A. Fischer, *Them Damned Pictures, Explorations in American Political Cartoon Art* (North Haven : Archon Book, 1996) ne fassent pratiquement aucune allusion au traitement caricatural de Roosevelt !

[27] Hifzi Topuz, *Caricature et société* (Tours : Mame, 1974), p. 8.

[28] Ce parallèle permet d'illustrer les efforts que Roosevelt consentira pour se réapproprier son image. On pense notamment à Frankenstein et de son monstre. Il est d'ailleurs à noter que la créature de Frankenstein « ne tuera pas directement son père : son crime sera 'indirect' dans la mesure où Frankenstein mourra des difficultés provoquées par une poursuite acharnée de sa propre créature. » Joanna Pomian, « Le monstre de Victor Frankenstein : une créature communicante », *Quaderni*, 1991, vol. 15, nº 15, p. 48.

caractéristiques des caricatures les plus efficaces à l'époque de Roosevelt, et notamment en quoi elles se distinguent d'autres formes de critique du pouvoir en place. Plusieurs études de la « couverture » médiatique accordée à la vie personnelle, publique et privée, de Roosevelt montrent qu'en tant qu'individu, il attira plus d'attention journalistique que nombre de ses successeurs et que ces nouvelles à caractère personnel comptent pour une grande partie de sa « couverture » totale. En d'autres termes, sa personnalité généra de l'information autant que sa politique. Roosevelt détient peut-être le record de médiatisation pour sa participation à des cérémonies officielles, un moyen infaillible d'occuper l'avant-scène dont il usa adroitement pour accroître sa « visibilité » à peu de frais. Il en va de même de sa vie sociale, également plus commentée que celle de ses successeurs de la première moitié du 20e siècle. Il est également l'un des grands hommes ayant été le plus caricaturé. Connaissant les attentes du public et les habitudes de la presse, il suffisait à ce fin stratège de la communication d'annoncer ses activités à l'avance, voire le nom des participants ou invités, pour obtenir un maximum de publicité. Fonctions officielles et vie sociale comptent pour beaucoup dans son exposition médiatique personnelle. On pourrait y ajouter ses contacts avec les « petites gens » — autre source non négligeable de médiatisation de la personnalité présidentielle. Autant d'épisodes qui non seulement firent couler des flots d'encre éditoriale, mais inspirèrent aussi une multitude de caricatures. L'on ne saurait sous-estimer la contribution capitale des caricaturistes, même des plus sévères, à l'inaltérable popularité de Roosevelt pendant près de vingt ans. Il y a lieu de penser que nul autre président ne fut pour eux une source d'inspiration aussi constante que réjouissante comme l'exprime le célèbre caricaturiste John T. McCutcheon, dans la préface de son ouvrage sur Roosevelt :

> L'historien qui à l'avenir se penchera sur les archives journalistiques des années 1900 à 1909 comprises, en viendra à l'inévitable conclusion que la nouvelle la plus importante de cette période était M. Théodore Roosevelt. (…) Les choses que M. Roosevelt a dites et les choses qu'il a faites et particulièrement la manière dont il les a dites et faites ont fait de lui une source inestimable et inépuisable d'inspiration pour le caricaturiste[29].

[29] « The historian of the future who delves through the newspaper files of the years 1900 to 1909, inclusive, will come to one inevitable conclusion. He will conclude that the most important news of that period was Mr. Theodore Roosevelt. (…) The things that Mr. Roosevelt has said and the things that he has done, and, particularly, the way he has said and done them, have made him an inexhaustible Golconda of inspiration for the cartoonist. » John T. McCutcheon, *T.R. in Cartoons* (Chicago : A. C. McClurg & co., 1910), p. 3.

Par ailleurs, alors qu'il n'est encore que préfet de police de New York,

> Roosevelt cherche délibérément à faire les gros titres; dans le cadre d'une stratégie publicitaire soigneusement calculée, la presse devient l'auxiliaire de sa croisade moralisatrice, voire son fer de lance, car ses pouvoirs de décision comme préfet de police sont limités. La méthode gagnera en sophistication et en efficacité lors de ses combats politiques ultérieurs, au point, notamment, de presque devenir un mode de gouvernement dans l'exercice de ses fonctions de gouverneur du New York, puis à la direction du pays de 1901 à 1909[30].

Il sera donc intéressant d'explorer l'impact des caricatures sur la carrière politique de Roosevelt et de vérifier s'il existait une corrélation entre les actions du président et son image médiatique. Il s'agira donc de tester un certain nombre d'hypothèses et notamment s'il y a eu ou non utilisation délibérée du pouvoir de la presse à des fins politiques. Si l'on s'accorde à qualifier Roosevelt de « manipulateur hors pair, tacticien surdoué de l'exposition médiatique comme arme politique »[31], peut-on aller jusqu'à dire qu'il a sciemment exploité son histoire personnelle, son image, sa famille ? A-t-il manipulé les médias et l'opinion publique en vue d'atteindre ses objectifs politiques ? Quel rôle jouèrent les artistes de cette presse en pleine mutation dans la diffusion de l'image du cow-boy et de l'Ouest américain, du « Rough Rider » de la guerre hispano-américaine ou encore du chasseur de bêtes féroces ?[32] À l'inverse, il conviendra de se demander dans quelle mesure les décisions politiques ont été influencées ou pas par les dessins satiriques publiés dans les journaux populaires pendant et après le mandat présidentiel de Roosevelt, car sa carrière politique se poursuivit bien après son départ de la Maison-Blanche[33].

La première partie de cette étude débutera par une rétrospective historique de la caricature politique aux États-Unis. Dès les débuts d'une presse nationale, on note une perte progressive d'influence de l'héritage britannique associée à l'émergence de symboles et stéréotypes qui

---

[30] Serge Ricard « Théodore Roosevelt et l'avènement de la présidence médiatique aux États-Unis », *Vingtième Siècle, revue d'histoire* 51 (juillet – septembre 1996) : 17.

[31] *Ibid*., p. 15.

[32] Voir également son rôle dans la construction de sa propre légende (Serge Ricard, « L'histoire mythifiée : Théodore Roosevelt et la conquête de Cuba en 1898 », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine,* tome 34, n° 4 (1987), pp. 660-668 (version française de « War and Myth : Rough Riding at San Juan » dans *Interface : Essays on History, Myth and Art in American Literature,* ed. Daniel Royot (Montpellier : Publications de l'Université Paul-Valéry, 1985), pp. 61-69.

[33] Voir également Laurence Van Ypersen, « La caricature et l'histoire », pp. 113-117.

formeront rapidement le vocabulaire de la caricature américaine. Si la première caricature politique a, selon toute vraisemblance, été réalisée par Benjamin Franklin, ce sera sous le crayon de celui que les caricaturistes qualifient encore aujourd'hui de « père de la caricature politique américaine », Thomas Nast, qu'apparaîtra ou sera exploitée l'iconographie politique américaine. Nous verrons donc l'influence considérable de Nast sur ses confrères et successeurs, sur l'opinion publique et sur Roosevelt lui-même. Il faudra également prendre en considération Joseph Keppler, l'autre grand artiste de la période, sans oublier plus tard, Richard F. Outcault, W. A. Rogers, John McCutcheon, Clifford K. Berriman ou Homer Davenport, entre autres.

La campagne de 1884 marque un tournant dans le rôle désormais reconnu de la caricature américaine sur l'opinion publique par tous les acteurs essentiels de la vie politique. Aussi, une partie de notre étude s'attardera à comprendre comment s'est opéré ce tournant et notamment la dimension d'éditorial visuel que ce médium prend.

Il serait par ailleurs impossible d'analyser la caricature politique à l'époque de Roosevelt sans explorer le contexte social, économique et culturel au tournant du XX^{e} siècle. En effet, les États-Unis connaissent alors une forte croissance industrielle, associée à une urbanisation croissante, elle-même stimulée par une importante démographie et une immigration non contingentée. Ainsi, la couverture de la rubrique « Magazine » de l'édition du dimanche du *World* titre le 29 avril 1906 : « 12 néo-Américains par minute ». L'auteur de l'article s'émerveille que 45 000 personnes soient arrivées à Ellis Island la semaine précédente et rapporte que des foules s'y rassemblaient pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux concitoyens[34]. Cette immigration massive aura des impacts notoires et durables sur la société américaine et sur le fonctionnement de la presse. La modernisation des techniques d'impression et de reproduction va lancer une guerre des tirages entre deux des principaux journaux du pays à New York, qui représente pour encore quelques années la plaque tournante de la presse aux États-Unis. Cette guerre des tirages entre le *Journal* de Hearst et le *World* de Pulitzer profitera directement aux caricaturistes et aux publicitaires. Les premiers étendront rapidement leur activité aux quotidiens, et non plus aux seuls magazines, travailleront de plus en plus en équipe pour répondre à des

[34] « Throngs gathered at the Battery to welcome our fledgling citizens » dans *The World, Magazine Section*, « 12 New Americans a Minute », April 29, 1906. Cité dans Nicholson Baker, Brentano Margaret, *The World on Sunday: Graphic Art in Joseph Pulitzer's Newspaper (1898-1911),* (New York : Bulfinch Press, 1st ed., 2005), p. 85.

délais serrés et délaisseront une partie des allégories et stéréotypes « classiques » rendus hermétiques à la vaste majorité du lectorat[35], tandis que les seconds connaîtront une expansion considérable proportionnelle à l'industrialisation effrénée de l'économie du pays.

C'est à cette période qu'apparaîtra le très influent personnage de Richard Felton Outcault, le « Yellow Kid », qui donna son nom à la presse à sensation de l'époque. En effet, le « Yellow Kid » sera non seulement à l'origine des bandes dessinées, il constituera un véritable support de commercialisation tel qu'on le conçoit de nos jours, ciblant cette nouvelle population très hétérogène et dont les aspirations se distinguent irrévocablement de celles des générations précédentes. De nos jours, la caricature « dit », ou plutôt « raconte » souvent, ce qu'il serait impossible, inapproprié, voire interdit de « dire ». Ceci n'a pas toujours été le cas et les chercheurs s'accordent pour souligner que la caricature a longtemps été un « langage pour une minorité cultivée », les artistes étant généralement commissionnés par l'Église ou par des organisations corporatives pour réaliser des œuvres professionnelles[36]. Avant l'avènement de la presse, chaque dessin était en fait une œuvre d'art suffisamment onéreuse pour n'être accessible qu'aux classes moyennes qui s'étaient enrichies par le commerce :

> Réservés exclusivement aux classes sociales les plus élevées, (les dessins politiques) étaient utilisés comme arme dans les rivalités des puissants, qu'il s'agisse de questions religieuses, politiques ou simplement d'une histoire scandaleuse nécessitant une illustration. Par conséquent, les armoiries allégoriques des dessins reprenaient celles de l'Humanisme classique, lequel impliquait un solide bagage culturel ou plus précisément, une connaissance de l'attirail culturel de la classe dirigeante[37].

Non seulement l'utilisation de symboles et d'allégories hermétiques aux classes populaires relevait d'une tradition séculaire, mais elle s'avérait utile pour éviter les foudres de la censure tout en atteignant le public ciblé des « faiseurs d'opinion ». Comme le souligne très justement Robert Philippe,

---

[35] La vaste majorité des nouveaux arrivants n'a pas reçu l'éducation nécessaire pour interpréter des caricatures faisant allusion aux légendes ou allégories grecques et latines. Sur une période de moins de 10 ans, les caricatures se « popularisent » en favorisant des thématiques plus accessibles (allusion à la littérature populaire contemporaine, « messages » plus explicites, etc.).

[36] Robert Philippe, *Political Graphics. Art as a Weapon*, trans. James Ramsay (Oxford, Oxfordshire : Phaidon, 1982), p. 16.

[37] *Ibid.*, p. 20.

> La caricature n'existait quasi pas en dehors de sa fonction partisane et ne gagnait les couches populaires que lorsque l'un des partis ou l'une des factions nécessitait de mobiliser les masses dans sa lutte pour le pouvoir. Néanmoins, en règle générale, la caricature reflétait soumission et fidélité aux pouvoirs en place. L'ampleur de sa critique était donc limitée et son mordant jamais suffisant pour militer en faveur d'un renversement ou d'un changement dans la hiérarchie sociale[38].

Les bouleversements apportés par les nouvelles techniques d'impression et l'utilisation de plus en plus généralisée du télégraphe vont changer radicalement la perception du rôle et de l'importance de l'opinion publique et transformer le journalisme d'opinion en journalisme d'information. Désormais, Roosevelt va bénéficier d'une presse qui a évolué pour se transformer en grande industrie. Des millions de dollars d'investissement en capital sont dorénavant en jeu et les marchés exercent une importante pression sur les lignes éditoriales[39]. Dans cette perspective, il sera par ailleurs intéressant d'étudier plus en détail la brillante carrière de Outcault et de ses liens avec notamment Thomas Edison, William Randolph Hearst et Joseph Pulitzer pour mieux comprendre les enjeux que les dessins de presse, et notamment la caricature ont représentés à cette époque clé. Nous verrons également comment l'influence reconnue des caricatures, notamment pendant la guerre hispano-américaine, sera propice à la retranscription de certaines d'entre elles sous forme de représentations cinématographiques, précurseurs de nos journaux télévisés. Comme souligné par l'historien Robert C. Allen, « l'écran a souvent été décrit et conçu comme un "journal visuel" sur lequel pouvaient se combiner sous différentes formes les nouvelles, les informations d'intérêt public, les satires politiques, les sketches courts semblables aux caricatures et la page des sports ».[40]

Parallèlement à ces bouleversements sociaux, économiques et culturels, on note un déplacement du pôle de l'attention médiatique qui semble coïncider avec l'émergence de

---

[38] *Ibid.*, p. 22.

[39] Selon Lincoln Steffens, un des plus grands quotidiens new-yorkais opérait avec un budget annuel de 2 millions de dollars dans les années 1895 et employait 1 300 personnes à temps plein. De même, le retour sur investissement était également très impressionnant, le *New York Herald* et le *New York Telegram* pouvant compter sur des profits annuels d'un million de dollars au tout début des années 1890. Cité dans George Juergens, *News from the White House* (Chicago: The University of Chicago Press, 1981), p. 5.

[40] « The screen was often described and conceived as a "visual newspaper," where news items, human interest material, political satires, short cartoon-like stekches, and the sports page could all be combined within a variety of format. » Robert C. Allen, « Contra the Chaser Theory », *Wide Angle* 3, nº 1 (1979), pp. 4-11; repr. in Fell, ed., *Film Before Griffith*, pp. 105-15, cité dans Charles Musser, *Before the Nickelodeon. Edwin S. Porter and the Edison Manufacturing Company*, (Berkely, Los Angeles, Oxford : University of California Press, 1991), p. 162.

Roosevelt sur la scène politique nationale. On note que les nouvelles provenant de Washington gagnent ainsi en importance au détriment de celles de New York. Ce bouleversement du paysage médiatique et politique américain semble également lié à la personnification du politique, et notamment de la présidence américaine. Ce phénomène, propulsé à des niveaux inédits sous l'impulsion de Roosevelt, s'est traduit par une popularité grandissante des caricatures, qui par leur essence, s'appuient sur ce type de procédés. En effet, toute politique est empreinte de symboles dont la force réside essentiellement dans l'émotion qu'ils suscitent. Il en va de même des dessins de presse, ce qui explique la promulgation de lois de censure à leur encontre et témoigne de l'influence grandissante des caricatures politiques sur l'opinion publique à quelque période historique étudiée que ce soit et quelles que soient les institutions politiques en place. De nombreux ouvrages témoignent de ces tentatives, souvent vaines dans les États démocratiques, de censure des caricatures politiques[41]. Aux États-Unis, alors que plusieurs États promulguent des lois « anti-cartoon »[42], on observe une progressive subordination des caricatures politiques aux intérêts financiers des grands argentiers et industriels actionnaires des plus importants organes de presse qui appuieront, puis déserteront Roosevelt à mesure qu'il affirmera avec plus de vigueur ses orientations progressistes.

1.3 Études de cas : choix méthodologiques

La dernière partie de cette étude abordera l'analyse d'un certain nombre de caricatures, issues de magazines ou de quotidiens, de moments charnières de la carrière de Roosevelt. Bien que ce dernier ait également fait l'objet de nombreuses caricatures publiées à l'étranger, les principaux documents seront, pour des raisons d'accessibilité, essentiellement tirés de documents parus aux États-Unis. Nous verrons que les caricatures ne ciblent pas nécessairement le même public selon la ligne éditoriale du support et surtout selon le type de support ; journal ou magazine. Parmi les sources les plus intéressantes pour notre étude, nous serons principalement amenés à utiliser les magazines *Puck* et *Judge*, sans oublier la section « Caricatures du mois » de

---

[41] On peut notamment citer Jean-Michel Renault, *Censure et caricatures : Les images interdites et de combat de l'histoire de la Presse en France et dans le monde (*Montpellier : Pat à Pan, 2006).

[42] On peut déjà citer l'État de New York en 1897, dans une célèbre affaire impliquant le Sénateur Thomas Platt que nous détaillerons plus tard, suivi de la Californie, de la Pennsylvanie, de l'Alabama et de l'Indiana.

l'*American Monthly Review of Reviews* qui représente une source non négligeable de caricatures parues dans des quotidiens aux États-Unis et ailleurs dans le monde. Par ailleurs, étant donné le nombre très important de dessins disponibles sur cette période, ainsi que l'ampleur de l'action présidentielle, les études de cas se limiteront au traitement satirique national d'événements à portée nationale ou internationale.

C'est dans le contexte d'un mythe de la frontière déjà bien établi et sous l'impulsion de caricaturistes talentueux que la guerre contre l'Espagne de 1898 propulsera Roosevelt au rang de véritable icône vivante[43]. À cette occasion, nous aborderons notamment les liens d'amitié entre l'inventeur de l'image la plus définitive du cowboy, Owen Wister et la possible influence de son œuvre sur Roosevelt. Ainsi, dans un article établissant un parallèle entre les « Rough Riders » de Théodore Roosevelt et les « Kentucky Hunters » d'Andrew Jackson, John A. Barness déclare :

> Bien que ses biographes, à une exception près, attribuent l'organisation des Rough Riders (1re compagnie de cavalerie volontaire) de Roosevelt à ses convictions personnelles qu'un homme se doit de se battre pour son pays, la transmutation d'un secrétaire de la marine efficace, mais inconnu, en un officier de cavalerie héroïque, mais inepte sur le plan militaire, semble davantage tenir d'une initiative calculée venant d'un habile politicien que la simple réponse de l'appel au devoir d'un héros naturel.[44]

L'épisode du Canal de Panamá et la lutte contre les monopoles vont par la suite offrir aux caricaturistes d'autres opportunités de développer les diverses facettes du personnage, exacerbant plus encore les critiques à l'égard du Président au sein de sa propre famille politique. Cependant, alors que l'image de cowboy héroïque, associée à celle de chasseur téméraire, finit par perdre de sa vigueur, plusieurs graves incidents avec notamment l'« Affaire Brownsville » en 1906, suivi de celui de la Panique bancaire de 1907 vont avoir des retentissements politiques sur la carrière

---

[43] La bibliothèque Houghton de l'Université d'Harvard possède d'ailleurs les dessins originaux d'un projet de publication d'un recueil de caricatures sur le parcours de Théodore Roosevelt accompagnées de vers humoristiques commentant ces caricatures. Leur auteur est un vétéran de la guerre contre l'Espagne : Jesse « Vet » Anderson. Le projet, formé entre 1911 et 1916, n'a malheureusement jamais vu le jour et la plupart de ces magnifiques dessins sont donc quasi-inconnus du public.

[44] « Though his biographers, almost to a man, attribute Roosevelt's organization of the Rough Riders – the First Volunteer Cavalry – to his personal belief that a man owed his country the duty to fight, the transmutation of an effective but unknown naval secretary to an heroic but militarily ineffective cavalry officer seems more the calculated move of a consummate politician than it does the simple response to duty of a natural hero. » John A. Barseness, « Theodore Roosevelt as Cowboy : The Virginian as Jacksonian Man » (*American Quarterly*, vol. 21, no. 3 (Autumn, 1969), p. 610.

de Roosevelt et le destin du Parti républicain. Les caricatures politiques offrent un éclairage inédit de ces épisodes et illustrent de manière particulièrement pertinente l'évolution de l'image, non seulement de l'homme, mais également de sa fonction, qui tombe par la même, aux mains d'une opinion publique qui ne lui est plus totalement acquise. C'est donc un président au bilan controversé, animalisé et chosifié sous le trait de crayons parfois acerbes, et ne bénéficiant plus de l'appui des grands argentiers du pays à qui il s'est opposé, qui quitte la Maison Blanche en 1909. On peut alors se demander dans quelle mesure Roosevelt n'a pas finalement été la première victime de cette « surmédiatisation » qu'il a dans un premier temps délibérément encouragée, avant de chercher à la contrôler, avec plus ou moins de succès. En effet, l'étude de ces moments clefs à travers le prisme de l'image caricaturale montre que cette dernière suit la même évolution que l'opinion publique. Dans son autobiographie, intitulée « This is the Life », le caricaturiste Walt Mc Dougall note :

> La confrérie des caricaturistes estime généralement que chaque candidat à Présidence sélectionne son caricaturiste de la même manière qu'il le fait de son responsable de campagne. En fait, ceci n'arrive qu'à de rares occasions. En règle générale, le candidat ne sait même pas que le caricaturiste existe. Un responsable de la publicité compétent, de l'un ou de l'autre parti, s'occupe de sélectionner non pas un, mais plusieurs caricaturistes qui se retrouvent sur la fiche de paye du parti et contribue ainsi à faire grossir les frais de campagne. En 1904, Davenport a été choisi par Roosevelt, et a créé un dessin intitulé « Il est assez bon pour moi !» parmi d'autres qui ont sans aucun doute eu une incidence sur les votes. Davenport a eu toutefois beaucoup de difficulté à se faire payer la somme qui lui avait été promise. En 1911, j'ai commencé à me rapprocher du Gouv. Wilson et à le préparer à l'idée qu'il avait tout à fait le droit de choisir un artiste. J'ai rapidement réalisé que la caricature était un domaine qu'il avait totalement négligé. Il semblait plutôt inconscient de l'importance et de l'ampleur de ce moyen d'influencer l'opinion publique, et n'était pas particulièrement disposé à en apprendre davantage à ce sujet[45].

[45] « It is generally supposed by the cartooning fraternity that each Presidential candidate selects his cartoonist just as he does his manager. As a matter of fact he does once in many years. Usually he does not know a cartoonist exists. The able publicity manager, of either party, takes care of the picking, not of one but many alleged cartoonists, who go on the pay rolls of the party and help swell the bills. In 1904, Davenport was chosen by Roosevelt, making one cartoon, 'He is Good Enough for Me!' among others, that doubtless affected many votes, but he had much difficulty in getting paid the money promised him. In 1911, I began to flirt with Gov. Wilson and prepare his mind for a vigorous assertion of his rights to have a hand-picked artist, but I found very quickly that cartooning was a branch that he had totally neglected. He seemed quite unaware of the importance or the extent of this means of influencing public opinion, nor was he particularly disposed to learn anything about it. » Walter H. McDougall,

Il est d'ailleurs à noter que si les caricatures politiques ont une influence notoire sur l'opinion publique, l'inverse n'en semble pas moins vrai, surtout à mesure que la pratique de la profession se formalise et que les caricatures sont « syndiquées » :

> Les caricatures ont une envergure nationale en ce qu'elles atteignent toutes les villes du pays. Des milliers de personnes qui n'auraient pas lu un document imprimé, même placé entre leurs mains, savourent une caricature dans ses moindres détails, les yeux brillants de plaisir et l'impression dominante qu'elles gardent de la victime est celle qui leur est ainsi présentée[46].

Nous tenterons également de déterminer si les caricatures ont anticipé, orienté ou suivi l'opinion publique. En effet, « le caricaturiste cherche à indigner ou à faire rire : c'est pourquoi, moins que

---

This is the Life, (New York : A. A. Knopf, 1926), p. 300. L'auteur de cette autobiographie a dessiné la célèbre caricature intitulée « The Royal Feast of Belfazaar Blaine and the Money King » publiée le 30 octobre 1884 et que nous étudierons plus en détail lors de l'analyse du rôle des caricatures dans la campagne présidentielle de 1884. Cette autobiographie est tout particulièrement intéressante dans la mesure où son auteur s'est lié d'amitié avec Roosevelt alors qu'ils étaient tous deux enfants ; « amitié qui n'a été perturbée qu'à un seul moment : c'était lorsqu'il est devenu Commissaire de police et que j'ai réalisé les horribles caricatures toutes 'de lunettes et de dents'. (…) J'ai rapidement appris qu'il avait été profondément offensé, mais son indignation a encore augmenté lorsque, le jour de sa prise de fonction, ou le soir même, une soirée froide et pluvieuse, j'avais anticipé son projet de passer personnellement en revue les forces de police et sans même me déguiser, mais en adoptant toutefois un très large sourire tout en dents, un journaliste et moi avons arpenté la Sixième avenue ; dispersant tous les flics, visitant tous les postes de police, terrorisant lieutenants et sergents, et semant l'effroi parmi tous les policiers rencontrés sans susciter la moindre suspicion, et à la seule faveur de quelques questions cinglantes et du port d'un chapeau à larges bords que Roosevelt, tout comme moi, affectionnait à l'époque. Que je lui ressemble assez pour tromper ceux qui n'avaient vu de lui qu'un portrait était à la base de cette blague qui, lorsqu'elle fut relatée dans la presse, provoqua un certain amusement, mais aussi beaucoup de dégoût parmi les policiers. Cela a été terriblement douloureux pour Teddy et nos relations ne sont pas revenues à ce qu'elles avaient été avant qu'il ne devienne gouverneur et que le bibliothécaire de l'État, Hugh Hastings, l'encourage à me pardonner. Je n'aurais jamais imaginé qu'il s'offusque d'une telle chose, car personne ne savait mieux que lui la valeur d'une telle publicité. » (« Only for a time was our friendship disturbed ; this was when he became Police Commissioner and I perpetrated the awful eyeglass-and-teeth caricatures. (…) I soon heard that he was deeply offended, but his indignation was increased when on the day of his taking office, or that evening, a rainy, chilly night, I anticipated his projected personal inspection of the force and without disguise, but adopting a wide, toothsome grin, I, with a reporter, strolled up Sixth Avenue, dispersing every cop, visiting every station, appalling lieutenants and sergeants, and, without exciting the least suspicion, threw a general scare into every policeman I encountered, simply by dint of a few snappy questions and a broad-brimmed hat which I, as well as Roosevelt, at that time affected. That I resembled him closely enough to deceive those who had seen only his portraits was the secret of the success of this prank, the story of which when printed created some amusement and much disgust in police circles, but it made Teddy exceeding sore, and it was not until he became Governor, and State Librarian Hugh Hastings induced him to forgive me, that we entered upon our old relations. I never would have dreamed of his taking offense at such a thing, for no man knew better the value of such advertising. »). *Ibid.*, pp. 130-131.

[46] « The caricature is national, and reaches every city in the country. Thousands who would not read the letter-press if placed in their hands, revel in the details of the caricature with delighted eyes; and their dominant impression of the victim is the one they thus receive. » J. A. Mitchell, « Contemporary American Caricature » (*Scribner's Magazine*, vol. 6, issue 6, December 1889), p. 728.

tout autre artiste, il ne saurait se passer du public »[47]. Les caricatures illustrent donc de manière pertinente d'un point de vue historique la progression, l'apogée et le début de déclin de l'image hégémonique de Roosevelt, qui ne sera jamais totalement éclipsée de la scène médiatique nationale et internationale. Cette analyse permettra également de mettre en valeur la participation opportune des caricatures, par l'universalité de leur langage, au creuset social et politique américain ; passant tout à tour de véhicule de propagande à celui de dénonciation.

Afin d'uniformiser l'analyse de ces dessins, il a été décidé d'adopter la méthodologie de Samuel G. Thomas que l'on peut résumer selon les cinq étapes suivantes [48]:

1. Identifier la thèse et les arguments qui l'étayent dans chaque représentation;
2. Comprendre le cadre de référence et les biais de l'auteur ;
3. Connaître le ou les événement(s) à l'origine de la caricature ;
4. Comparer le message, et plus précisément le point de vue du dessinateur par rapport à celui exposé par d'autres sources contemporaines ;
5. Évaluer l'intention, la fiabilité, l'exactitude et l'utilité de la caricature pour l'éclairage historique.

Même si l'on ne peut conclure que Roosevelt ait été conscient de l'ensemble des effets que les dessins de presse auraient sur sa carrière[49], ces études de cas démontrent qu'il a pris une part active et délibérée dans la construction d'une mythologie américaine pérenne qui a contribué à forger les paradigmes politiques actuels, notamment sur le rôle de l'exécutif. Même si l'on peut déplorer que les caricaturistes aient contribué à un certain culte de la personnalité, que l'on peut mesurer à l'aune du succès commercial du célèbre « Teddy Bear », on ne peut nier que ces

---

[47] Jacques Lethève, *La caricature sous la III^e^ République*, Paris, 1986, p. 5. Cité dans Laurence Van Ypersele, « La caricature et l'historien », p. 113.

[48] D'après Samuel J. Thomas, « Teaching America's GAPE (Or Any Other Period) with Political Cartoons: A Systematic Approach to Primary Source Analysis » (*The History Teacher*, vol. 37, no. 4, August 2004), pp. 425-446.

[49] On peut d'ailleurs déplorer le peu d'importance accordée à la personnalité de TR dans la plupart des biographies les plus sérieuses. Tel que souligné dans l'introduction au *Companion to Theodore Roosevelt* : « Aucune biographie n'a, toutefois, appréhendé TR dans son ensemble, en soulignant tout à la fois les multiples facettes de sa personnalité et son habileté politique hors pair ». Serge Ricard, « Introduction : An All-Time Historian's Favorite » dans Serge Ricard ed., *A Companion to Theodore Roosevelt*, (Chichester, R.-U. : Wiley-Blackwell, 2011), p.3.

nouveaux paradigmes représentent également un des nombreux héritages de ce président dont l'exceptionnelle modernité a influencé à jamais le destin de son pays.

S'il n'existe que peu de ressources sur les liens entre Théodore Roosevelt et la caricature ou les caricaturistes, il est possible de s'appuyer sur un certain nombre de travaux réalisés sur l'histoire de la caricature, de la relation entre la presse et le pouvoir et les médias en général, ainsi que quelques ouvrages essentiels à la compréhension du domaine. Trois ouvrages généraux, mais très anciens, permettent un éclairage très instructif pour mieux appréhender l'héritage dont a bénéficié la caricature aux États-Unis. Il s'agit de l'ouvrage traduit de Thomas Wright, intitulé « Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art », dont la publication originale date de 1865, et de deux ouvrages écrits par Jules François Félix Husson, dit Champfleury, intitulés « Histoire de la caricature au Moyen Âge » paru en 1867 et « Histoire de la caricature moderne » paru en 1870. Ces lectures générales ont été complétées par des ouvrages plus récents, mais spécifiques de la caricature en France.

Notre travail de recherche a beaucoup bénéficié de l'ouvrage de Paul P. Somers intitulé *Editorial Cartooning and Caricature: a Reference Guide*. Il s'agit d'une étude historiographique qui débute par une analyse détaillée des caricatures aux États-Unis depuis le célèbre « Join or Die » de Franklin jusqu'à la fin du XX^{e} siècle. L'ouvrage se poursuit par l'énumération des principaux travaux traitant des caricaturistes ou des caricatures et s'avère une source précieuse pour les recherches portant notamment sur un artiste en particulier. Le dernier chapitre aborde les ouvrages généraux, les périodiques ainsi que les sources primaires. Les annexes renferment de nombreuses pistes de recherches permettant d'élargir la documentation en utilisant les différentes collections disponibles par état. La date de publication et l'évolution constante de ce domaine de recherche rendent cet ouvrage indispensable, mais malheureusement insuffisant.

Toutefois, plusieurs collections sont désormais accessibles en partie ou en totalité sur l'Internet. On peut notamment citer la Division des manuscrits à la Bibliothèque du Congrès, qui en plus de détenir la collection des archives de Theodore Roosevelt[50] et offrir l'accès à plusieurs

---

[50] La collection, divisée en 15 séries, est accessible à l'adresse suivante : http://lcweb2.loc.gov/ammem/trhtml/trhome.html. Il est à noter que la sous-catégorie J de la série 13, intitulée « Clippings. 2 boxes. Not filmed » est en réalité disponible sous microfilms. Elle comprend divers documents d'intérêt divers pour cette recherche et plusieurs coupures de journaux d'épisodes souvent peu développés tels que l'Affaire Morris. L'importance politique de cet incident oublié, qui s'est produit au début de l'année 1906, a été de

caricatures numérisées et parfois commentées[51], propose les copies numérisées de dizaines de journaux publiés entre 1836 et 1922[52]. Cependant, le *Theodore Roosevelt Center* de la *Dickinson State University* représente certainement la source d'informations numérisées la plus complète à ce jour. En effet, le centre a créé, il y a quelques années, une bibliothèque numérique et a procédé à la numérisation de l'ensemble des microfilms de la Bibliothèque du Congrès, d'une partie des documents disponibles à la bibliothèque Houghton à Harvard, ainsi que de certains documents des sites historiques suivants : *Theodore Roosevelt Birthplace, Sagamore Hill, Theodore Roosevelt Inaugural, Theodore Roosevelt Island, Mount Rushmore, and Theodore Roosevelt National Park.*[53] En ce qui concerne les caricatures sur Théodore Roosevelt, il existe une source importante de dessins, malheureusement non référencés, ni commentés : http://www.theodore-roosevelt.com/trcartoonsprompt.html. Le site permet une consultation par sujet et par revue. Il convient par la suite d'effectuer une recherche pour déterminer la date, voire l'auteur du dessin.

C'est pourquoi, en dépit de l'apport considérable de l'Internet au travail du chercheur, il est encore indispensable de se documenter à l'aide d'ouvrages au format papier, consultables uniquement en bibliothèque. On peut citer à cet égard, l'excellent livre publié en 1968 et cosigné par Stephen Hess et Milton Kaplan, à savoir « The Ungentlemanly Art: A History of American Political Cartoons ». Il s'agit d'une étude détaillée des illustrations et de leur période, et comportant également les sources et les informations historiques. L'autre ouvrage de Hess, publié en 1996 et cosigné par Sandy Northrop cette fois, vient compléter cette première étude en se concentrant notamment sur les caricatures politiques jusqu'à la fin du XX^{e} siècle. Il s'agit de « Drawn and Quartered : A History of American Political Cartoons ».

---

nouveau soulignée à l'occasion de la publication du deuxième volume de l'autobiographie de Mark Twain au mois d'octobre 2013.

[51] Voir la Collection « Swann » à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/pictures/collection/swa/

[52] Voir la Collection « Chronicling America » à l'adresse suivante: http://chroniclingamerica.loc.gov/

[53] Voir le site du Centre à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/. Il est à noter que si le module de recherche permet de retrouver plus de 1800 caricatures, aucune des caricatures détenues à la bibliothèque d'Harvard (représentant environ 4000 dessins montés, dont 529 originaux), n'a cependant été numérisée à ce jour, à l'exception de celles que nous avons expressément demandées.

Le Centre propose néanmoins plusieurs ressources extrêmement utiles aux fins de notre recherche, notamment un blogue qui offre depuis le 23 janvier 2014, une série intitulée « Serious Cartooning », voir http://www.theodorerooseveltcenter.org/Blog/2014/January/22-Serious-Cartooning-Boer-Lilliputian.aspx

Malheureusement non réédité, et désormais difficilement accessible, « Political Cartoons » de Charles Press, publié en 1981 est également un ouvrage très utile pour comprendre l'histoire de la caricature politique. En plus de nombreuses illustrations américaines, anglaises ou européennes, Press a réuni des dessins de l'ancienne Union soviétique, de l'Europe de l'Est et même du Mexique et offre une analyse des relations des dessinateurs avec le pouvoir en place. Ce rapport est notamment exploré sur quelques pages dans le troisième chapitre intitulé « No Honest Man Need Fear Cartoons » de « Drawn to Extremes : the Use and Abuse of Editorial Cartoons », par Roger A. Fischer. Pour une discussion détaillée de l'apport de Thomas Nast à cette forme d'art aux États-Unis, on pourra consulter le premier chapitre de « Them Damned Pictures : Explorations in American Political Cartoon Art » de Roger A. Fisher, et surtout Morton Keller avec « The Art and Politics of Thomas Nast ».

Ridiculum acri fortius et melius magnas plerumque secat res.

(Mieux vaut souvent, pour trancher les plus grandes difficultés, une saillie qu'un discours âcre et véhément)

Horace, Satire (1. X)

PREMIÈRE PARTIE : LA CARICATURE POLITIQUE AUX ÉTATS-UNIS

1. Rétrospective historique

Un large consensus au sein de la communauté des spécialistes du sujet semble faire remonter la naissance de la caricature à celle de l'humanité. Certaines fresques préhistoriques ont d'ailleurs été considérées comme les toutes premières formes de satire graphique. On retrouve ainsi ce que certains considèrent comme les tout premiers exemples de caricatures sur les murs de Louxor, d'Herculanum et de Pompéi, sur les vases grecs ou étrusques. Certains auteurs vont jusqu'à considérer certaines représentations pharaoniques comme des prémices de cet art. Cependant, si les débuts de la caricature sont très anciens, il faut attendre le XVI^{e} siècle pour observer une utilisation politique de la caricature et le XVII^{e} siècle pour une généralisation de cette utilisation par l'intermédiaire de journaux ou magazines dont les perspectives politiques sont ouvertement satiriques.

1.1 L'héritage européen

Dans son *Histoire des marionnettes en Europe depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Charles Magnin évoque un parallèle entre l'histoire du théâtre et celui des marionnettes :

> Chose surprenante ! nous allons rencontrer dans l'histoire des acteurs de bois identiquement les mêmes phases de développement (hiératiques, aristocratiques et populaires), que nous avons autrefois signalées et dont nous nous sommes servis comme d'utiles jalons dans l'histoire du grand et véritable drame.[1]

Lorsque l'on parcourt rapidement des recueils de caricatures, et notamment l'ouvrage très bien illustré du caricaturiste contemporain Jean-Michel Renault[2], nous sommes tentés de soutenir que l'histoire de la caricature a très probablement suivi ces mêmes phases de développement, et qu'en ce sens, les marionnettes[3] ne constitueraient finalement qu'une représentation satirique animée[4].

---

[1] Charles Magnin, *L'histoire des marionnettes en Europe, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours* (Paris : Michel Lévy Frères, 1852), p. 9.

[2] Jean-Michel Renault, *Censure et caricatures : Les images interdites et de combat de l'histoire de la Presse en France et dans le monde* (Montpellier, France : Pat à pans, 2006).

[3] Il est à ce titre intéressant de souligner que Champfleury reproduit une « vignette » de Cruikshanck représentant Punch battu par sa femme, dans laquelle il voit « M. Thiers malmené par la caricature » (Champfleury, (pseud.). *Histoire de la caricature moderne* (Paris : E. Dentu, 1865), p. 44) ou encore qu'il cite Charles Magnin, lui-même,

Ainsi, nous allons voir que la caricature va successivement passer d'illustrations symboliques sacrées, à des représentations satiriques destinées à des aristocrates, pour enfin se diffuser plus largement comme vecteurs de messages sociaux, moraux et encore politiques destinés aux couches populaires de chaque société l'ayant laissée prospérer.

Avant de poursuivre, il convient d'expliquer plus en détail la prééminence de l'image (satire graphique) sur la plastique (satire animée). Comme le souligne encore Magnin, « la nécessité du secret et l'opposition systématique à la matérialité païenne portèrent les premiers chrétiens à ne figurer les objets de leur culte que sous le voile d'images symboliques »[5]. Il ajoute :

> La plastique, comme on le voit, n'a point été la base et le principe générateur de l'art chrétien, ainsi qu'elle l'avait été de l'art hellénique. La peinture a devancé chez les modernes, et a constamment primé la statuaire. Cette différence s'explique par la contrariété des doctrines. La sculpture, expression directe et saillante de la beauté des formes, était la langue naturelle du sensualisme païen. La peinture, moins matérielle, plus transparente en quelque sorte, plus apte à refléter la beauté intérieure et à traduire les impressions morales, est un langage plus compréhensible et mieux approprié à la spiritualité de nos croyances[6].

Ainsi, la première caricature politique utilise habilement les propres armes de ceux qu'elle vise à dénoncer. Cette première utilisation reconnue de dessins à des fins de propagande remonte à l'époque du schisme entre l'Église de Rome et le mouvement de réforme mené en Allemagne par Luther au début du XVI[e] siècle. De nombreux artistes à Wittenberg et Nuremberg, gagnés aux thèses luthériennes vont participer à la dissémination des idées protestantes dans toute l'Allemagne. Lucas Cranah l'Ancien, un illustre peintre et graveur, devient proche de Luther et produit en 1520, un pamphlet dénonçant le pape et le clergé intitulé *Passional Christi und Antichristi*, considéré comme une déclaration de guerre contre l'Église de Rome. Ce pamphlet

---

« l'historien des *Marionnettes* » au moment de retracer l'arbre généalogique de Polichinelle (Champfleury, *Histoire de la caricature antique,* p. 238).

[4] Il n'est que de penser aux *Shadoks*, aux *Guignols de l'Info* en France, à *Spitting Image* en Angleterre, à *South Park* aux États-Unis ou encore à *Laflaque* au Québec.

[5] Magnin, p. 54.

[6] *Ibid*., p.55

met en scène des épisodes de la vie du Christ opposé à une scène comparable, illustrant la dépravation de la papauté (*Antichristi*) et du clergé[7].

[7] Frédéric Elsig, *op. cit.*



Illustration 1 - Lucas Cranah l'Ancien, Passional Christi und Antichristi, Wittenberg, 1521, p. 6.



Illustration 2 - Lucas Cranah l'Ancien, Passional Christi und Antichristi, Wittenberg, 1521, p. 7.

Les images ci-dessus font partie des 26 illustrations présentées en vis-à-vis dans le pamphlet de Luther. L'une illustre le Christ qui lave et embrasse les pieds de ses disciples. L'autre représente le pape Léon X auprès duquel plusieurs têtes couronnées se pressent pour lui baiser le pied. Chacune des illustrations est suivie d'un court commentaire qui s'adresse plus particulièrement aux laïques éduqués que ces textes tentent de rallier contre l'Église. L'omniprésence des représentations de scènes bibliques, notamment à l'intérieur et sur les façades des lieux de culte, permet à Luther de détourner l'iconographie connue de la population illettrée, utilisée par l'Église à des fins de propagande, au profit de sa contre-propagande. Ce détournement, en plus des progrès technologiques, participe probablement au succès de la Réforme. Cette œuvre de Cranah l'Ancien, qui fait bien entendu scandale, constitue « un tournant dans l'histoire des idées. Pour la première fois, en effet, l'image devient le principal vecteur de la propagande religieuse »[8]. Les progrès des techniques d'impression permettent une diffusion rapide et large de cet outil qui vise toutes les classes de la société. Comme le souligne Thomas Wright, les délais de production des caricatures avant les progrès que connut l'imprimerie, avaient réduit leur pertinence et ne permettaient pas d'étendre leur diffusion au peuple. Si cette œuvre établit une norme qui sera unanimement partagée par les caricatures qui lui succéderont, du fait de son utilisation de situations ou de personnages largement connus, nous verrons que le texte sera progressivement abandonné et que d'autres techniques permettront de s'adresser à plusieurs publics[9].

1.1.1 Développement de la caricature politique en Europe

Trois cent cinquante ans plus tard et sur un autre continent, les représentations du pape que nous allons étudier n'ont plus pour objectif de dénoncer les abus du clergé et de la papauté, mais une situation politique locale que le caricaturiste met en scène de façon à évoquer l'opposition entre Luther et l'Église. L'artiste convoque en quelque sorte les fantômes d'un passé collectif lointain au service de son message politique. Les deux images satiriques illustrées ci-dessous ont

---

[8] Frédéric Elsig, *op. cit.*

[9] « On regarde et on a compris », s'exclame Charles Baudelaire au sujet de l'œuvre lithographique de Daumier. Cité dans « Daumier : L'écriture du lithographe », Fiche pédagogique, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2008, p. 2.

été choisies délibérément, car celle représentant le pape Léon XIII et Otto von Bismarck dans un article intitulé « Bismarck in Caricature », publié le 13 août 1898 dans *Harper's Weekly*, peut être rapprochée d'une caricature de Roosevelt cette fois, intitulée « Pope Theo the First », publiée dans le magazine *Puck* près de 20 ans plus tard en 1907.



[10]

Illustration 3 - 1878 - "AND THERE IS MINE!"

L'auteur de l'article sur les caricatures d'Otto von Bismark, Henry W. Fisher, explique que la caricature ci-dessus, publiée en 1879 et dont l'artiste n'est pas identifié, a été réalisée à l'occasion du rétablissement de relations amicales avec les autorités pontificales. Elle montre le pape Léon XIII qui, assis sur le trône papal et tendant son pied vers Bismarck « conformément à la coutume », lui propose de lui baiser le pied. Bismarck, qui selon Fischer veut « traiter avec le Pape sur un pied d'égalité », est représenté en tenue militaire, debout face au souverain pontife ; il lève son propre pied vers le Pape et répond « Et voici le mien ! ».[11] Une recherche approfondie sur cette caricature nous apprend que son titre est en réalité « Modus vivendi »[12]. Elle a été réalisée par Wilhem Scholz et publiée le 8 mars 1878 dans un très populaire magazine satirique

[10] Tiré de Henry W. Fisher, « Bismarck in Caricature », Harper's Weekly, 13 août 1898, p. 795.

[11] Voir le site de l'Université d'Heidelberg à l'adresse suivante : http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/klabismarck1890/0112. Consulté le 25 février 2014.

[12] L'expression latine « modus vivendi » signifie « manière de vivre » et désigne un arrangement, un compromis entre deux parties en litige.

allemand intitulé *Kladderadatsch*. Elle se veut une illustration de la fin de la première phase du *Kulturkampf* (combat pour la culture) au cours duquel le chancelier Otto von Bismarck présente les catholiques comme des « ennemis de l'empire » germanique.[13] On retrouve le dialogue suivant au bas de l'image :

> Pontifer : « Nun, bitte, geniren Sie fich nicht ! »
>
> Kanzler : « Bitte gleichfalls ».[14]

Cette caricature est une allusion très claire à l'œuvre de Cranah dans la mesure où elle reprend non seulement sa composition, mais également fait référence à un contexte d'opposition politico-religieuse, ce qui n'est pas le cas de la caricature suivante.

Une iconographie comparable est reprise dans une caricature de Roosevelt par Udo J. Keppler, fils de Joseph Keppler fondateur du magazine *Puck* en 1871, publiée le 2 janvier 1907[15]. Cette caricature porte le titre de « Pope Theo the First ». On peut y voir deux personnages vus de profil dans une salle comportant une large colonne dorée. Le personnage de gauche est assis sur un fauteuil tapissier à franges de couleur rouge qui est installé sur une plateforme. Il porte une longue tunique blanche dont le bord inférieur est richement brodé et une imposante couronne à trois niveaux typiquement portée par les souverains pontifes. Un des pieds de ce personnage est dénudé (on peut voir une chaussure blanche en forme de babouche au premier plan) et repose sur un coussin également de couleur rouge. Le personnage tient sa main gauche levée, l'index (qui porte une très grosse bague) et le majeur sont joints et dressés en signe de bénédiction à la manière de ceux du Christ sur les icônes. Son visage, qui arbore un large sourire, est baigné de lumière. L'autre personnage, un homme avec quelques rares cheveux blancs, porte une sorte de toge de couleur violette sur une tunique vert brun. Son front est serré d'une bandelette frontale sur lequel on peut lire : « The Senate ». Il se penche vers l'avant, un des bras

---

[13] Pour plus de détails sur le *Kulturkampf*, consulter un ouvrage ancien qui offre cependant un éclairage intéressant : George Goyau, *Bismarck et l'Église, Le Culturkampf 1870- 1878*, Tome premier (Paris : Perrin et Cie, 1922).

[14] Pontife : « Maintenant, s'il vous plait, ne vous gênez pas »
Chancelier : « Je vous en prie, faites de même ! ». (Traduction de l'auteur)

[15] *Pope Theo the first*. 2 janvier 2007. Prints and Photographs division. The Library of Congress. http://www.theodoreroosevelteenter.org/en/Research/Digital-Library/Record/ImageViewer.aspx?libID=o285676. Theodore Roosevelt Digital Library. Dickinson State University.

replié sur la poitrine, un genou à terre et les lèvres charnues tendues comme pour donner un baiser.



[16]

Illustration 4 - - J. Keppler, "POPE THEO THE FIRST"

[16] *Pope Theo the first*. 2 janvier 2007. Prints and Photographs division. The Library of Congress.

Alors que l'on retrouve dans les deux premiers exemples des représentations de personnes dans leur position sociale réelle, cette dernière illustration représente le président américain sous les traits du Pape et le Sénat sous ceux de l'homme agenouillé à ses pieds. Théodore Roosevelt est vêtu de la toge traditionnelle du pape et porte le trirègne, ou tiare papale. La tiare n'est pas un symbole liturgique, mais l'héritière du bonnet phrygien. Le port de cette triple couronne a été abandonné par Paul VI en 1970 qui fait dessiner une tiare plus simple, fuselée, pour son couronnement.

> Devenue l'emblème du Saint-Siège, la tiare est remise au pape lors de son couronnement : « Recevez la tiare ornée de trois couronnes et sachez que vous êtes le père des princes et des rois, recteur de l'univers et sur terre vicaire de Jésus-Christ notre Sauveur. » Elle symbolise aussi la triple royauté du pape sur l'Église universelle (militante, souffrante, triomphante) ainsi que son triple pouvoir comme roi (gouverner), prêtre (sacrifier) et prophète (enseigner)[17].

Le pape qui se trouve à Rome au moment de la publication de la caricature est Pie X, or le titre de la caricature fait allusion au pape Léon XIII que l'on peut voir ci-dessous coiffé de la tiare papale :

[18]

Image 1 - Pape Léon XIII

S'il semble donc que TR soit une représentation du pape Léon XIII, l'autre personnage non identifié, porte des vêtements antiques et ne semble donc pas contemporain de ce pape. Par ailleurs, et pour ajouter à la confusion, si l'inscription sur la bandelette frontale semble indiquer que le personnage représente le Sénat, il ne porte pas les vêtements traditionnels portés par les sénateurs de la Rome antique, à savoir la tunique blanche au-dessus de laquelle se porte la toge

---

[17] Gérard Blais. « Tiare pontificale », Le furet biblique, Centre biblique Har'el, Chronique du 10 décembre 2004. Consulté le 20 mars 2014 à l'adresse : http://www.interbible.org/cbharel/furet/2004/fub_041210.htm

[18] Le pape Léon XIII, qui régna entre 1878 et 1903, coiffé de la tiare papale. Image sur le site : http://www.diocese-frejus-toulon.com/De-la-mitre-a-l-ombrelle.html

blanche avec une bande pourpre. Par ailleurs, les sénateurs romains ne portaient pas de bandelette frontale, laquelle était réservée aux généraux romains victorieux et aux rois helléniques. Cette hypothèse semble confirmée par la couleur du vêtement porté par le personnage. Il s'agit d'un violet profond, également appelé violet royal ou pourpre de Tyr. Dans l'Antiquité, seuls les *imperators*[19] avaient le droit de porter un vêtement entièrement de cette couleur. C'est également, selon les Évangiles, la couleur du manteau militaire porté par le Christ lors de sa Passion, le *paludamentum*[20]. Outre les similitudes dans la mise en scène, l'allusion à l'ouvrage de Cranah l'Ancien nous semble d'autant plus claire que le nom du pape Léon en anglais est « Pope Leo ».

Cette analyse du dessin de Keppler souligne l'allusion à peine déguisée aux caricatures scandaleuses de Cranah, mais nous autorise peut-être à proposer une interprétation plus audacieuse encore de cette caricature. En effet, il est possible qu'un lecteur intrigué par les vêtements portés par le personnage représentant le Sénat, ne puisse s'empêcher de se demander à quel sénateur il est fait allusion par le caricaturiste. Quel sénateur, membre du 59^{e} congrès serait susceptible de porter les vêtements désignant un général victorieux portant une bandelette frontale et un manteau de pourpre ? Un militaire victorieux du monde antique ayant un lien avec un Sénat pourrait évoquer le récit mythique de Lucius Quintus Cincinnatus, que de nombreux Américains associent à Georges Washington, autre héros de la nation, premier président de la Société des Cincinnati[21]. Ici, on pourrait postuler que l'artiste joue sur l'inconscient collectif suscité par l'image d'opulence et de toute puissance politique d'un TR représenté sous les traits du Pape, image qui contraste avec l'humilité de la posture d'un homme pouvant représenter le « Cincinnatus de l'Ouest »[22]. Par ailleurs, les derniers débats qui ont lieu au Sénat avant les fêtes

---

[19] Le terme « imperator » désigne en latin un général en chef honoré. Ce terme a plus tard désigné l'empereur (*princeps*).

[20] Le *paludamentum* était un manteau de pourpre porté d'abord par les généraux, puis par les empereurs romains.

[21] Tout comme le héros romain antique du V^{e} siècle, George Washington retourna à sa ferme du Mont Vernon, ce qui apaisa ses contemporains soucieux qu'il n'utilise ses pouvoirs pour devenir un dictateur militaire. Les comparaisons entre les deux hommes abondent dans la littérature pendant la révolution et les premières années de la jeune République américaine.

[22] Voir ces dernières strophes de l'Ode à Napoléon de Lord Byron à l'adresse suivante : http://agora.qc.ca/documents/napoleon_bonaparte--ode_a_napoleon_par_george_gordon_lord_byron

« Sur qui donc l'œil lassé peut-il se reposer,
En fixant les grands hommes, bien souvent,
Sur qui la gloire coupable n'ose briller,
Ni la pompe, ni le très vil argent?
Sur un seul, le premier, le dernier, le meilleur,

de fin d'année en 1906 concernent presque exclusivement l'Affaire Brownsville[23] portée par le Sénateur Joseph B. Foraker. Or ce dernier, vétéran de la guerre civile américaine, est sénateur de l'État de l'Ohio, après avoir notamment été élu juge de la Cour supérieure de Cincinnati en 1879. Le lien entre la célèbre caricature de Cranah et celle non moins connue de Wilhem, qui illustrent toutes deux des tensions politico-religieuses, et l'œuvre de Keppler peut difficilement s'expliquer autrement dans le contexte de sa publication en date du 2 janvier 1907. En effet, il n'y a aucune actualité politico-religieuse pouvant expliquer qu'une telle allusion soit utilisée. Par ailleurs, plusieurs autres caricatures de Keppler confirment que la légende de Lucius Quintus Cincinnatus lui était parfaitement connue[24]. En ce qui concerne l'allusion à Martin Luther, Keppler la reprendra quelques semaines plus tard avec la caricature intitulée « Martin Luther Roosevelt »[25] parue dans *Puck* le 17 avril 1907. En plus du jeu de mots entre « Leo » et « Theo », peut-on expliquer autrement que TR personnifie ce pape en particulier et non le pape Pie X ? L'historien Samuel J. Thomas a établi de manière convaincante que Joseph Keppler père avait la conviction que l'Église catholique représentait « une menace sérieuse pour les fondements constitutionnels de la nation »[26] et qu'il n'avait eu de cesse de lier l'Église de Rome aux démocrates corrompus de Tammany Hall à New York dans l'esprit de son public. Il semble toutefois curieux que Keppler fils choisisse de représenter TR sous les traits de Léon XIII sur le seul fait de l'homophonie de son prénom, et cela plus de quatre ans après le décès de ce dernier. Par ailleurs, le seul lien entre Roosevelt et la papauté en cette fin d'année 1906 semble l'affaire Roosevelt-Storer sur les allégations d'appui de Roosevelt à l'élévation de l'évêque de Saint Paul, Mgr Ireland, au

---

Le Cincinnatus de l'Ouest, l'homme de cœur,
Que l'Envie n'osa haïr pourtant,
Et laissa le nom de Washington, ce tribun,
Pour qu'on rougisse qu'on n'en trouve qu'un! »

[23] Au terme de plusieurs incidents à caractère racial, une fusillade éclate dans la nuit du 13 au 14 août 1906, entre les habitants blancs de Brownsville, une petite localité du Texas, et des soldats noirs du 25e régiment d'infanterie stationnée à fort Brown non loin de là. L'incident fait un mort et un blessé du côté de la population blanche qui exerce de nombreuses pressions pour que le régiment soit renvoyé. Malgré l'instance des autorités, les soldats nient en bloc toute implication, ce qui conduit Roosevelt à les radier avec la mention de déshonneur. Foraker, dont les motivations électoralistes sont manifestes, se porte à la défense des soldats. Nous verrons plus tard les détails de cette affaire en l'illustrant notamment des caricatures publiées au moment de sa divulgation.

[24] Voir notamment, « Cincinnatus Roosevelt - but no summons in sight! » également dessinée par Keppler et publiée dans Puck le 23 août 1911. Accessible à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/pictures/item/2011649055/

[25] Uddo Keppler, « Martin Luther Roosevelt », *Puck*, v. 61, no. 1572 (17 avril 1907).

[26] Samuel J. Thomas, « Mugwump Cartoonists, the Papacy, and Tammany Hall in America's Gilded Age », *Religion and American Culture : A Journal of Interpretation*, vol. 14, no 2 (Été 2004), p. 213.

cardinalat. Si tel était le cas, comment expliquer la personnification du Sénat ? Il nous semble au contraire qu'en choisissant de représenter TR sous les traits du pape Léon XIII, Keppler réactive la vieille analogie utilisée par son père pour dénoncer à fois la papauté et la corruption alléguée de la machine politique new-yorkaise dont Roosevelt est issu à l'égard des pouvoirs exécutifs constitutionnels. Si cette hypothèse est avérée, quelle pourrait être la menace aux « fondements constitutionnels de la nation » à laquelle Keppler semble associer directement TR ? Une publication en date du 14 décembre 1906 dans le *Commoner* rapportant les déclarations du Sénateur Foraker au Sénat offre un éclairage intéressant à cette question :

> La résolution de Foraker a été comprise comme une démarche hostile et cette idée est corroborée par le fait que dans de nombreuses régions du pays les nègres [*sic*] organisent des clubs Foraker, dont le but est de pousser la candidature de M. Foraker à la nomination du Parti républicain pour [les élections de] 1908. Faisant référence à sa résolution, le sénateur Foraker a déclaré « Je n'ai aucune raison de soulever la question raciale, car la question est bien plus large que cela et il serait malheureux de la limiter en dressant une frontière raciale. Cette question concerne aussi bien les soldats blancs que ceux de couleur. Il s'agit d'une question de *pouvoirs constitutionnels d'un côté* et de droits constitutionnels et légaux de l'autre.[27]

---

[27] « Foraker's resolution was understood to be hostile, and his idea his upheld by the fact that In various sections of the country negroes are organizing Foraker clubs, such organization to be used for the purpose of pushing Mr. Foraker's boom for the republican nomination in 1908. Referring to his resolution Senator Foraker said: "I have no purpose of raising the race question. The question involved is broader. It would be unfortunate to have It narrowed by drawing a color line. It concerns white as well as colored soldiers. It is a question of constitutional power on the one hand and constitutional and statutory rights on the other. » (Italiques ajoutés). *The Commoner*, « News from the National Capital », December 14, 1906, p. 4. *The Commoner* est l'organe de presse du Parti démocrate, son propriétaire étant William J. Bryan, candidat malheureux aux élections présidentielles de 1896, 1900 et 1908. Voir également *The Salt Lake Tribune*, *« Senator Foraker Explains », (*Salt Lake City, Utah), Dec. 04, 1906, p. 1. Plusieurs quotidiens reprennent également une déclaration de Foraker devant le Sénat le 19 décembre 1906, selon laquelle « le Président a mal compris ses pouvoirs constitutionnels lorsqu'il a banni les troupes et il a également mal compris les témoignages sur lesquels il a appuyé son action » (« The president misconceived his constitutional power when he discharged the troops and he also misconceived the testimony on which his action was based. ») *The Evening Star*, « Foraker Wants Facts », Dec 20, 1906, p. 1, entre autres. Voir également les dernières strophes d'un poème d'Irwin Wallace, intitulé « The Ballad of Grizzly Gulch », paru en 1911 dans un recueil de textes humoristiques (Marshall Pinckney Wildner, ed. *The Wit and Humor of America*, New York and London : Funk and Wagnalls Company, vol. VI, 1911, p. 1075) :

« So backward, backward from the hunt
The monarch lopes once more.
The Constitution rides behind
And the Big Stick rides before
(Which was a rule of precedent
In the reign of Theodore). »

Même si cette dernière hypothèse n'est pas retenue, cette analyse montre comment un motif iconographique inscrit dans l'inconscient collectif est repris sur une période de plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines d'années, pour véhiculer un message compréhensible par une très large portion de la population. Par sa nature même, l'image permet donc cibler plusieurs publics quel que soit leur niveau de culture ou de « littératie » visuelle[28]. Nous verrons plus tard, à l'occasion de l'étude de caricatures en particulier, que cette caractéristique signe les caricatures politiques de qualité. L'image prend le dessus, rendant tout signifiant textuel superflu et constituant une arme politique particulièrement destructrice tout en plaçant souvent l'artiste et son œuvre à l'abri des efforts de censure. Cependant, même si la caricature politique connaît une évolution sur plusieurs décennies depuis les œuvres de Cranah l'Ancien, elle reste le fait d'une frange de chaque société dans laquelle elle est produite. En dehors des risques inhérents à la dissémination d'opinions considérées comme subversives, voire anarchistes[29], par le pouvoir en place, on note également des motifs très pragmatiques aux freins imposés à cette forme d'expression. Ainsi, tel que le souligne Annie Duprat,

> Les précautions méthodologiques imposent tout d'abord de se replacer tant dans le contexte matériel de la production des images que dans la sphère mentale des auteurs. De la même manière que l'invention de l'imprimerie a marqué le début de la Renaissance, on ne peut nier l'influence du support matériel sur le message produit (…)[30].

En effet, la production d'une caricature imposait de sculpter le motif sur une pièce de bois avant de l'imprégner d'encre et de la mettre sous presse avec une feuille de papier. Ce processus est long et coûteux ce qui explique, comme nous l'avons détaillé plus haut, les raisons pour lesquelles les caricatures, qu'elles soient politiques ou non, représentent un luxe que seuls quelques privilégiés peuvent se permettre.

---

[28] Une des compétences associées à la littératie est la « littératie visuelle » dont on retrouve la définition suivante : « La *littératie visuelle* est la capacité d'interpréter, de traiter et de tirer un sens d'une information présentée visuellement. La discipline est fondée sur l'idée que l'image peut être lue et qu'une signification peut en être ainsi tirée ». Jacques Doyon affirme ainsi : « La banque d'images est une archive structurée par des modalités de sélection, d'indexation et de recoupement thématique qui conditionnent ses usages. Les artistes s'approprient ce dispositif pour explorer les enjeux de notre culture visuelle et le devenir contemporain du "musée virtuel" préfiguré par Malraux. Ils plaident fondamentalement pour une lecture attentive des images et une pleine prise en compte du legs historique de la culture visuelle ». Jacques Doyon, « Littératie visuelle / Visual Literacy » dans *Ciel variable : art, photo, média, culture*, n° 80, 2008-2009, p. 1.

[29] Un caricaturiste a d'ailleurs été brûlé vif pour avoir croqué Louis XIV en compagnie de ses maîtresses.

[30] Annie Duprat, « De l'iconologie savante », p. 35.

1.1.2 Les « grands maîtres » européens

Nous ne pouvons parler de la caricature politique aux États-Unis sans mentionner les influences française et anglaise. Après le développement de la caricature en Allemagne, il s'en suit plusieurs siècles d'une sorte de « guerre de l'image » servant de terreau fertile pour le développement et l'apogée de cet art en Angleterre, sensible aux idées protestantes. Tel que souligné par Thomas Wright, l'influence des caricatures allemandes prend fin dès le milieu du XVI^{e} siècle, au moment où les caricatures politiques gagnent en importance en France, jusqu'à l'arrivée de Louis XIV sur le trône de France, date à laquelle « la liberté de la presse, sous toutes ses formes, cessa d'exister et les caricatures ayant trait à la politique française, à moins de venir du parti de la cour, durent être publiées dans d'autres pays, spécialement en Hollande »[31]. Ainsi, avant 1789, graveur et marchand sont passibles d'emprisonnement, les caricatures sont confisquées et détruites.[32] À l'approche de la Révolution française, des burins anonymes se déchaînent en France, notamment sur les membres de la famille royale et le clergé. S'il est relativement aisé d'établir le début des caricatures révolutionnaires à l'année 1789, nous sommes tentés de dire que cette période s'achève avec le décret du 21 juillet 1792 qui prévoit des poursuites contre les auteurs de libelles ou de caricatures.

En Angleterre, qui connaît depuis 1642 une monarchie parlementaire favorisant la liberté d'expression et offrant les meilleures conditions à l'expansion des caricatures, on note un intérêt très vif pour les caricatures politiques, notamment celles ciblant la situation politique en France[33]. En effet, « l'exemple de la liberté de parole et de l'invention graphique est venu d'Angleterre »[34]. C'est d'aussi d'Angleterre que viennent les attaques contre-révolutionnaires :

> La production anglaise est caractérisée par une très grande liberté de ton, un sens de la dérision et une férocité à l'égard de la Révolution française qui s'expliquent sans doute par la distance que les Anglais ont rapidement

---

[31] Thomas Wright, *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, 2^{e} éd. (1867) ; Paris : Alphonse Delahays, 1875), p. 325.

[32] André Blum, *Caricature révolutionnaire* (Paris : Jouve et Cie, éd., 1916), p. 10.

[33] Intérêt entretenu par de forts sentiments anti-jacobinistes, comme le laisse à penser la contribution de James Gillray dans la revue « Anti-Jacobin ».

[34] Annie Duprat, « La caricature, une arme redoutée : 1814–1848 » dans Michel Dixmier *et al.*, dir., *Quand le crayon attaque : Images satiriques et opinion publique en France 1814-1918* (Paris : Éditions Autrement, 2007), p. 13.

> prise à l'égard de la Révolution française, dont les auteurs de caricatures stigmatisent la brutalité et la violence.[35]

Toutefois, ce n'est pas avant le début du XVIII[e] siècle que l'Angleterre voit naître « une caricature purement anglaise, tout à fait indépendante des caricaturistes du continent »[36]. La caricature politique anglaise ne prend de véritable essor qu'avec le ministère de sir Robert Walpole à partir de 1721. L'intérêt pour les caricatures ne cesse de s'accroître et on peut les voir jusque sur les éventails des femmes. Pourtant, c'est sous la forme d'une satire morale, sociale plutôt que politique, que l'Angleterre va connaître son premier maître caricaturiste. Comme c'est souvent le cas à cette époque pour les caricaturistes de renom, il s'agit avant tout d'un peintre : William Hogarth (1697–1763). Il va inspirer toute une génération de caricaturistes anglais : de Thomas Rowlandson à James Gillray, en passant par George Cruikshank.

Ainsi,

> toute l'entreprise de l'artiste, bien que parfois maladroite ou partiale, a véritablement ouvert la voie au progrès d'une vraie culture visuelle en Angleterre. L'utilisation qu'il fit de la gravure et la promotion de celle-ci, qui facilita la diffusion des tableaux dans la société, ainsi que la théorie qu'il exposa dans l'*Analyse de la beauté* (1753), lui permirent de s'adresser à toutes les couches de la société et se révélèrent cruciales pour faire de l'art anglais une réalité crédible et ambitieuse.[37]

L'écrivain et dramaturge Henry Fielding, qui connaît Hogarth personnellement, déclare : « Les figures des autres peintres *respirent*, celles d'Hogarth *pensent* ». Même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'un caricaturiste politique étant donné que son œuvre constitue principalement une satire picturale des mœurs de la société britannique[38], donner à penser est une des principales caractéristiques des caricatures politiques. Par ailleurs, nous allons voir qu'il a

---

[35] Annie Duprat, « Circulation des images en Europe et aux Amériques » dans Association des Historiens Modernistes des Universités Françaises, *Révoltes et Révolutions en Amérique et en Europe* (Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005), p.50.

[36] Wright, *Histoire de la caricature*, p. 33.

[37] Voir le mini-site du Musée du Louvre consacré à Hogarth et Rembrandt à l'adresse suivante : http://mini-site.louvre.fr/hogarth-rembrandt/

[38] Dans sa préface à l'*Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art* de Wright, l'éditeur Amédée Pichot affirme : « Je dirais volontiers d'Hogarth que ce n'est pas un peintre, mais que c'est un moraliste à la manière de Molière » dans Thomas Wright, *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, trad. Octave Sachot, Amédée Pichot, éd. (Paris : Bureau de la revue britannique, 1867), p. xiii.

joué un rôle dans la genèse de la caricature aux États-Unis en raison de son influence sur l'auteur de la première caricature américaine, à savoir Benjamin Franklin.

1.1.3 Charles Philipon, père de *La Caricature* et du *Charivari*

De par son influence sur les caricaturistes tant en Angleterre qu'aux États-Unis, il convient ici d'accorder une attention particulière à Charles Philipon, dessinateur, graveur, journaliste et directeur de plusieurs publications satiriques, à savoir *La Silhouette* (1829), *La Caricature* en 1830 et surtout *Le Charivari* en 1832, qui offrent une tribune de choix à l'un des plus grands noms de la caricature française : Honoré Daumier[39], parmi une équipe talentueuse d'illustrateurs et d'écrivains (Balzac, Grandville, Traviès). C'est dans le contexte du développement de la presse satirique en France et de la dénonciation d'une petite bourgeoisie ventripotente et vénale qu'éclate la célèbre « affaire des poires » qui constitue un tournant dans l'histoire de la caricature politique française. Le roi Louis-Philippe vient d'exclure du pouvoir son cousin Charles X, monarque réactionnaire et dernier représentant de la branche aînée des Bourbons, au terme d'une campagne de trois jours lancée, le 27 juillet 1830, par des journalistes et éditeurs parisiens soucieux de préserver la liberté de la presse. Louis-Philippe fait la promesse d'une totale liberté de la presse, ainsi que de l'abolition de toute censure. C'est ainsi que quelques mois plus tard, Charles Philipon fonde *La Caricature* et apprend très vite, à ses dépens, que le roi n'a pas l'intention de tenir ses engagements. Voici ce que Charles Philipon, désabusé, écrit à un ami le 7 juillet 1846 au sujet de *La Caricature* :

> Mon cher Roslje,
>
> Voici ce journal auquel j'ai dû une réputation d'un jour et une captivité de treize mois — je ne compte plus les saisies, les mandats d'arrêt, les procès, les duels, les injures, les attaques et les taquineries de tous genres — pas plus que le voyageur ne compte les cahots du voyage, je suis parti de … et je suis arrivé à…

---

[39] Tel que souligné très justement par Michel Melot dans le cadre de l'exposition intitulée « Daumier et ses héritiers » organisée par la Bibliothèque nationale de France du 4 mars au 8 juin 2008, « la stature accordée à Daumier par les collectionneurs et les universitaires s'est largement construite en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Grande-Bretagne et bien sûr aux États-Unis. George Lucas, le premier collectionneur d'art moderne américain à Paris sous le Second Empire, acquit des aquarelles de Daumier dès les années 1860. » (Michel Melot, *Daumier dans l'histoire de France : La cause républicaine*, en ligne à http://expositions.bnf.fr/daumier/arret/04_1.htm)

> Je suis parti le 4 novembre 1830 du pays des illusions libérales et je suis arrivé en septembre 1835 dans le royaume des plus tristes réalités. (…)
>
> En 1830, j'ai crû naïvement à la liberté de la presse. La censure ne devait plus être rétablie. Il ne devait plus y avoir de procès faits aux journaux. C'étaient les propres paroles du Roi-citoyen, du Prince libéral que nous avions choisi. J'éprouvai le besoin de prendre ma part à ce festin de l'intelligence ; et je fondai LA CARICATURE MORALE, RELIGIEUSE, LITTÉRAIRE ET SCÉNIQUE. Tu vois qu'elle ne se proposait pas de parler politique.
>
> En effet, à quoi bon traiter de politique ! Nous étions en plein âge d'or. Les Français étaient tous frères, tous d'accord. Notre Roi-révolutionnaire ne voulait point de cour, point d'argent, point de blason ; ses fils étaient nos frères, nos camarades de collège, nous n'avions point de maîtres, la politique n'existait plus.
>
> L'âge d'or n'a pas duré longtemps ; tu verras, après une douzaine de numéros, poindre la caricature politique, douce d'abord, peu agressive, et tu la verras revenir plus souvent — plus souvent encore, et plus vive jusqu'à ce qu'elle occupe seule le Journal et devienne sanglante, impitoyable[40].

Il est désormais interdit de s'en prendre à la personne du roi sous peine de crime de lèse-majesté : les dessins sont interdits, voire saisis. Au cours d'un des nombreux procès intentés contre lui, Philipon tente de persuader les juges que « tout peut ressembler au roi » en dessinant une esquisse ressemblante du visage du monarque qu'il transforme progressivement en poire.

[40] L. Carteret, *Le trésor du bibliophile : époque romantique, 1801-1875* (Paris : L. Carteret, éditeur, 1927), p. 124. En effet, dès 1832, le titre est changé pour devenir : « *La Caricature politique, morale, littéraire et scénique* ».

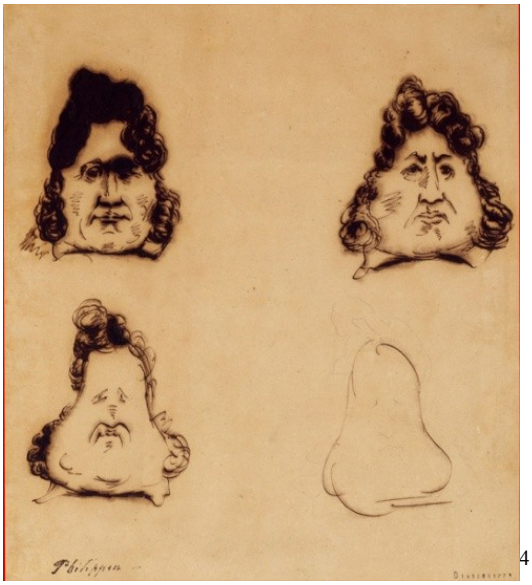
[41]

Illustration 5 - Charles Philipon, "La Métamorphose du roi Louis-Philippe en poire"

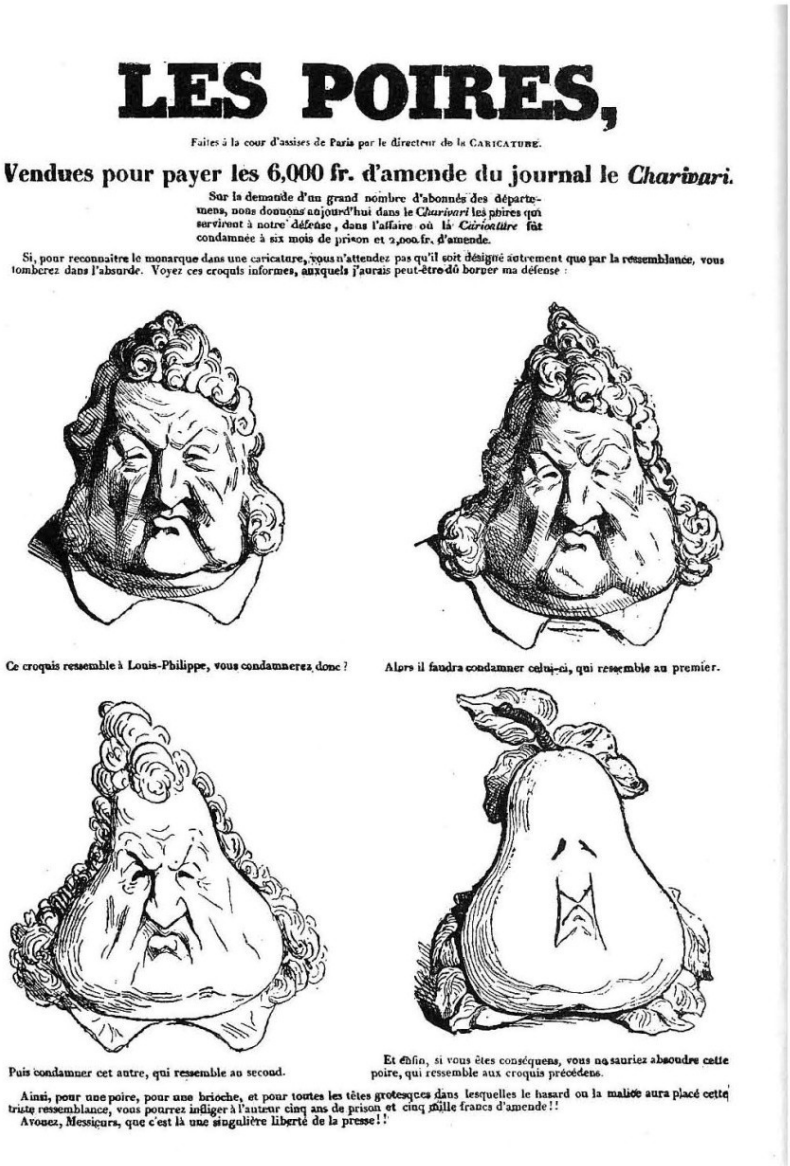
Philipon écope d'une peine de six mois de prison et de 6 000 francs d'amende. Dans la lettre à Roslje, Philipon poursuit :

> *La Caricature* n'a encore que six mois d'existence, et tu vois que la politique commence à l'envahir. Cela ne fera qu'augmenter encore, car tous les jours, les hommes de la Révolution voient plus clairement qu'ils ont été trompés; et leur dépit se traduit en émeutes dans la rue, en articles virulents dans la grande presse, et en charges et caricatures dans les petits journaux. (…)
>
> Ce numéro fut saisi et donna lieu au premier procès dans lequel je fus condamné. Cette condamnation fut de 6 mois de prison et 6 000 francs d'amende. On en trouvera plus loin le compte rendu. C'est dans ce procès-là, pendant ma défense, que je fis le croquis de la poire. (…)
>
> Voici sur ce procès quelques particularités peu connues. J'étais certain à l'avance d'être condamné, non parce que notre image était vraiment coupable, mais parce que le hasard aidé par le tirage légal des jurés m'avait composé un jury impitoyable. Mes juges se trouvaient tous des employés supérieurs du Gouvernement ou des ennemis exaltés des idées radicales. Dans la prévision d'une condamnation certaine je voulus me venger de cette rigueur en vulgarisant par la publicité des débats (Les débats des procès politiques sont publics et tout ce qui s'est dit et passé dans l'enceinte des cours et tribunaux pendant ces procès peut être publié

[41] Charles Philipon, *La Métamorphose du roi Louis-Philippe en poire*, Estampes et photographies, Rés. B16-boîte, Bibliothèque Nationale de France

> sans donner lieu à des poursuites, si la publication n'en est pas mensongère), en vulgarisant, dis-je, une image plus vive que celle pour laquelle j'allais être condamné. Je préparai donc ma fameuse poire; j'en fis le croquis et la description aux débats, et je publiai le lendemain de ma condamnation et mon croquis et son explication[42].

Philipon demande à Honoré Daumier de retoucher l'illustration pour une publication en première page de *La Caricature* :



LES POIRES,

Faites à la cour d'assises de Paris par le directeur de la CARICATURE.

Vendues pour payer les 6,000 fr. d'amende du journal le *Charivari*.

Sur la demande d'un grand nombre d'abonnés des départemens, nous donnons aujourd'hui dans le *Charivari* les poires qui serviront à notre défense, dans l'affaire où la *Caricature* fut condamnée à six mois de prison et 2,000 fr. d'amende.

Si, pour reconnaître le monarque dans une caricature, vous n'attendez pas qu'il soit désigné autrement que par la ressemblance, vous tomberez dans l'absurde. Voyez ces croquis informes, auxquels j'aurais peut-être dû borner ma défense :

Ce croquis ressemble à Louis-Philippe, vous condamnerez donc ?

Alors il faudra condamner celui-ci, qui ressemble au premier.

Puis condamner cet autre, qui ressemble au second.

Et enfin, si vous êtes conséquens, vous ne sauriez absoudre cette poire, qui ressemble aux croquis précédens.

Ainsi, pour une poire, pour une brioche, et pour toutes les têtes grotesques dans lesquelles le hasard ou la malice aura placé cette triste ressemblance, vous pourrez infliger à l'auteur cinq ans de prison et cinq mille francs d'amende!!

Avouez, Messieurs, que c'est là une singulière liberté de la presse!!

Illustration 6 - *La Caricature*, 24 novembre 1831

[42] *Ibid*. p. 125.

Philipon poursuit :

> Ce que j'avais prévu arriva. Le peuple saisi par une image moqueuse, une image simple de conception et très simple de forme, se mit à imiter cette image partout où il trouva le moyen de charbonner, de barbouiller, de gratter une poire. Les poires couvrirent bientôt toutes les murailles de Paris et se répandirent sur tous les pans de mur de la France[43].

Cette dernière affirmation est confirmée par Victor Hugo qui relate dans *Les Misérables*, au chapitre 8 intitulé « Où on lira un mot charmant du dernier roi », l'incident suivant entre un « gamin » et le roi Louis-Philippe :

> Quelquefois ce moucheron — c'est ainsi qu'il se qualifie lui-même — sait lire; quelquefois il sait écrire, toujours il sait barbouiller. Il n'hésite pas à se donner, par on ne sait quel mystérieux enseignement mutuel, tous les talents qui peuvent être utiles à la chose publique: de 1815 à 1830, il imitait le cri du dindon; de 1830 à 1848, il griffonnait une poire sur les murailles. Un soir d'été, Louis-Philippe, rentrant à pied, en vit un, tout petit, haut comme cela, qui suait et se haussait pour charbonner une poire gigantesque sur un des piliers de la grille de Neuilly; le roi, avec cette bonhomie qui lui venait de Henri IV, aida le gamin, acheva la poire, et donna un louis à l'enfant en lui disant: *La poire est aussi là-dessus*.

La Caricature cesse de paraître en 1835, sous la pression des lois de censure promulguées au mois de septembre de la même année, pour réapparaître en 1838 sous le titre de *La Caricature provisoire*, période à laquelle la caricature politique est progressivement abandonnée au profit d'une satire graphique des mœurs et de la société.

Également créé par Philipon, en 1832, *Le Charivari* est largement utilisé pour tenter d'éponger les dettes contractées par *La Caricature.* Contrairement à *La Caricature*, *Le Charivari* attend le Second Empire[44] pour adopter une ligne éditoriale essentiellement politique, bien après la mort de Charles Philipon en 1862. Quant à Honoré Daumier,

> Le besoin de s'attaquer aux puissants, et de faire rire aux dépens du roi et de ses ministres, marque le point culminant du talent de Daumier. Toutes les charges bourgeoises qu'il abordera plus tard, après les lois sur la presse, ne vaudront jamais ces premières œuvres. Le sujet nécessitait presque toujours une légende longue, alambiquée, que des tiers

[43] L. Carteret, *op. cit.*

[44] Ce tournant s'opère sous la plume de plus en plus amère de Daumier dans les années 1868-1869.

composaient pour lui, et qui mettait trop de littérature dans son dessin. Le *Charivari*, dont il avait un peu fait la fortune, et dont il avait suivi les transformations, lui continuera son hospitalité jusqu'à la fin[45].

[45] Henri Bouchot, *La lithographie* (Paris : Librairies-imprimeries réunies, 1895), p. 132.

1.2 Débuts de la caricature politique aux États-Unis

À la différence du développement de la caricature sur le continent européen, et à l'instar de l'œuvre polémique de Luther, on peut affirmer sans trop se risquer que la caricature américaine est d'emblée politique. Publiée en 1754 dans la *Pennsylvania Gazette*, la très célèbre caricature intitulée « Join or Die » est considérée comme la première caricature véritablement américaine. Probablement réalisée par Benjamin Franklin lui-même, un des pères de la Constitution américaine, elle est le fruit d'une longue tradition qui a accompagné la colonisation britannique du nouveau continent. Certains spécialistes des caricatures américaines pré-révolutionnaires, soulignent l'existence d'une toute première caricature parue en 1747. Même s'il est difficile de retracer l'engouement des colons pour les caricatures, il est à noter quelques éléments qui vont conduire à l'expression d'une forme de satire graphique proprement américaine. La nature politique de la caricature dans les colonies britanniques en Amérique nous amène à nous interroger sur les conditions qui ont favorisé ce développement.

1.2.1 Benjamin Franklin

Né à Boston en 1706 (ou 1707[46]), Benjamin Franklin est le dernier fils d'une famille de dix-sept enfants. Destiné à des études cléricales, il est un piètre élève qui fait le désespoir de son père, fabricant de savons et de chandelles. Ce dernier l'envoie en apprentissage auprès d'un de ses fils les plus âgés, imprimeur. La relation entre les deux frères se détériore progressivement jusqu'à pousser Benjamin à s'enfuir pour rejoindre New York dans un premier temps, puis Philadelphie en Pennsylvanie. Il y fait rapidement la rencontre de Sir William Keith, gouverneur de la colonie qui l'encourage à établir son propre atelier d'imprimerie. Ayant échoué à obtenir un appui financier auprès de sa famille, Benjamin Franklin se décide à partir pour Londres en novembre 1724 pour acquérir le matériel et l'expérience nécessaires à son projet. L'aide financière promise par le gouverneur, réputé pour ne jamais tenir ses promesses, ne se concrétisera jamais. Franklin mettra dix-huit mois à accumuler un pécule suffisant pour repartir pour le Massachusetts en juillet 1726. C'est probablement à l'occasion de ce séjour qu'il

[46] Suite à l'adoption du calendrier grégorien en 1752, il existe une certaine confusion quant à l'année de naissance exacte de Benjamin Franklin.

découvre l'œuvre de William Hogarth[47]. Une autre rencontre va probablement susciter son intérêt pour la satire graphique. Il s'agit du D[r] Alexander Hamilton, un médecin écossais, installé dans le Maryland. Il est connu pour avoir publié un récit de voyage qu'il effectue pour des raisons de santé en 1744 entre Annapolis (Maryland) et York (Maine). Il est également connu pour avoir été le secrétaire du *Tuesday Club*. La raison pour laquelle ce club est connu des historiens de cette époque est qu'Hamilton en a publié les minutes, puis l'histoire[48]. Cet ouvrage est copieusement illustré de gravures à la plume et au lavis[49]. Hamilton est en effet féru d'illustrations, notamment celles d'Hogarth qu'il tente maladroitement d'imiter. Il insère un autoportrait sous forme de caricature dans son « Record of the Tuesday Club »[50]. C'est grâce à ces ouvrages que l'on sait avec certitude que Benjamin Franklin a assisté à une réunion du *Tuesday Club* le 22 janvier 1754. La consultation d'une large base de données permet d'apprendre que le D[r] Hamilton a fait importer une cargaison d'Angleterre en 1755 contenant plusieurs reproductions de William Hogarth. Il en fait la publicité dans la *Pennsylvania Gazette* entre les mois de mai et d'août 1755 et cite dans l'encart publicitaire les trois œuvres suivantes :

- *The Gate of Calais* or *On the Roast Beef of Old England* (1748),
- *The Enraged Musician* (1741),
- *The Distressed Poet* (1736),
- *Humours at the Fair* (plus tard intitulée *Southwark Fair*) (1733).

Ceci atteste de l'intérêt marqué d'Hamilton pour la satire graphique et l'œuvre de William Hogarth en particulier. Cet intérêt était d'ailleurs partagé par celui qui allait devenir un ami : Benjamin Franklin.

---

[47] Il fera d'ailleurs l'acquisition à deux reprises d'œuvres de l'artiste pour la *Library Company of Philadelphia*, la toute première bibliothèque en Amérique. Voir J. A. Leo Lemay, *The Life of Benjamin Franklin : Journalist 1706–1730*, vol. 1 (Philadelphia, Pa. : University of Pennsylvania Press, 2006), p. 261.

[48] Il s'agit de *The History of the Ancient and Honorable Tuesday Club*. Cité dans Kevin J. Haynes, « Dr. Alexander Hamilton » in Kevin J. Haynes, ed., *The Oxford Handbook of Early American Literature* (New York : Oxford University Press, 2008), p. 248.

[49] *Ibid*., p. 248.

[50] J. A. Leo Lemay, *Men of Letters in Colonial Maryland* (Knoxville : The University of Tennessee Press, 1972), p. 229.

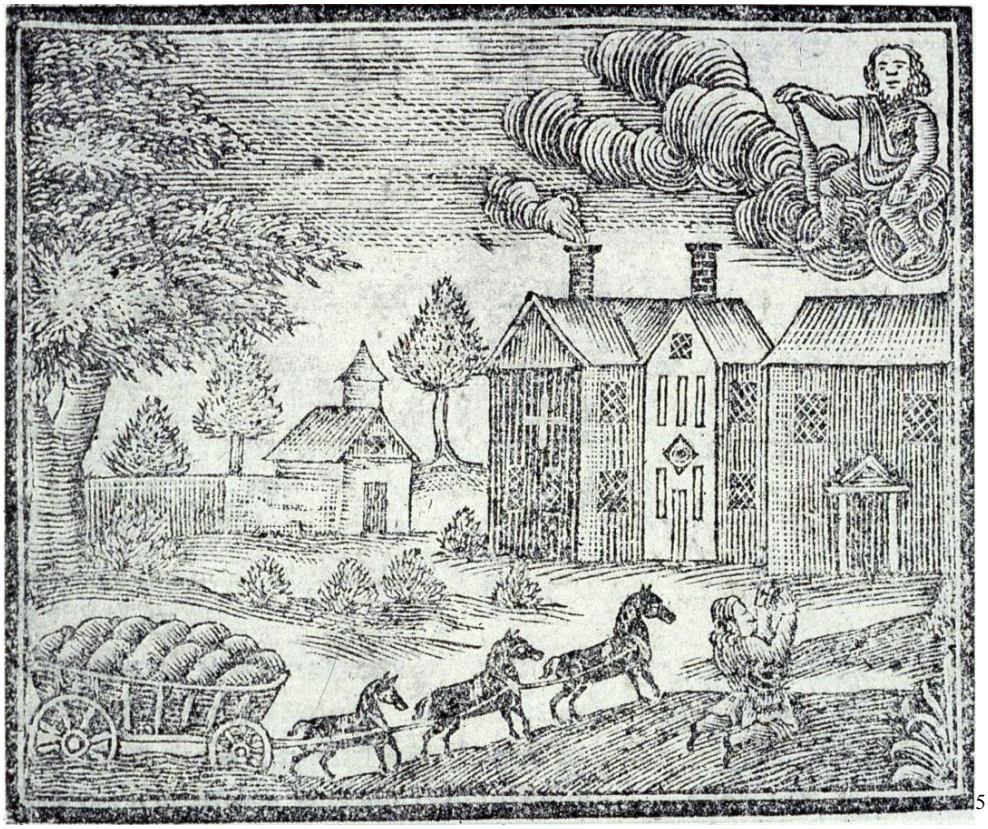
[51]

Illustration 7 - Benjamin Franklin, « Hercules and the Waggoner », 1747

L'historien J. A. Leo Lemay, auteur d'une remarquable biographie de Benjamin Franklin en trois volumes, émet l'hypothèse d'une rencontre entre Hamilton et Franklin dès 1744[52]. Ce qui rend cette date intéressante c'est qu'elle précède de trois ans la première caricature publiée par Franklin à la page verso de son pamphlet *Plain Truth* paru en 1747. Intitulée « Le bouvier et Héraclès »[53], cette caricature a pour objectif de susciter un élan patriotique en défense de la Pennsylvanie contre les incursions de Français qui font suite au début de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). Inquiet de la vulnérabilité de la colonie, Franklin publie cette illustration d'une fable d'Ésope, qui se résume par « aide-toi et le ciel t'aidera ». Lemay souligne l'impact de

---

[51] Benjamin Franklin, « Hercules and the Waggoner », 1747. The John Carter Brown Library, Brown University, Providence, RI 02912

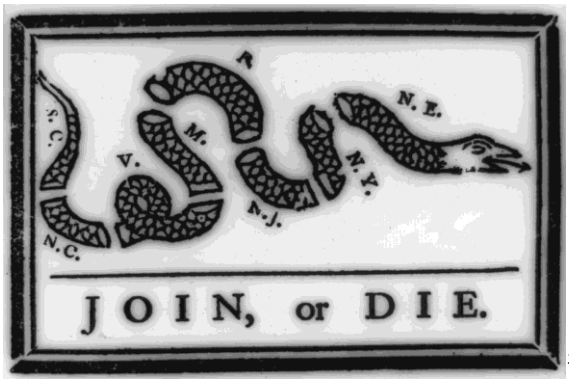
[52] J. A. Leo Lemay, *The Life of Benjamin Franklin : Soldier, Scientist and Politician 1706–1730*, vol. 3 (Philadelphia, Pa. : University of Pennsylvania Press, 2006), p. 340.

[53] Un bouvier menait un chariot vers un village. Le chariot étant tombé dans un ravin profond, au lieu d'aider à l'en sortir, le bouvier restait là sans rien faire, invoquant parmi tous les dieux le seul Héraclès, qu'il honorait particulièrement. Héraclès lui apparut et lui dit : « Mets la main aux roues, aiguillonne tes bœufs et n'invoque les dieux qu'en faisant toi-même un effort ; autrement tu les invoqueras en vain ». Ésope (trad. Émile Chambry), *Fables* (Paris : Société d'édition « Les Belles Lettres », 1927), p. 34.

cette publication dans un contexte politique véritablement américain et l'étendue des connaissances de Benjamin Franklin en matière d'arts visuels :

> De nombreux imprimeurs, y compris Franklin, réalisaient leurs propres gravures sur bois et concevaient avec soin l'aspect de leurs feuillets, journaux, pamphlets et livres. L'utilisation par Franklin des arts visuels se distingue de celle des autres imprimeurs des colonies par sa créativité artistique et par l'intérêt et les connaissances académiques qu'il possède sur le sujet en général. Il collectionnait et étudiait les ouvrages et manuscrits sur les arts, l'héraldique et les emblèmes[54].

Une autre caricature politique de Benjamin Franklin a également joué un rôle primordial dans la genèse de la caricature américaine. Il s'agit de la très célèbre caricature « Join or Die » qui a contribué à fédérer les colonies américaines pour lutter contre les Français en 1754 lors de la Guerre de Sept Ans.



[55]

Illustration 8 - Benjamin Franklin, « JOIN, or DIE », 1754

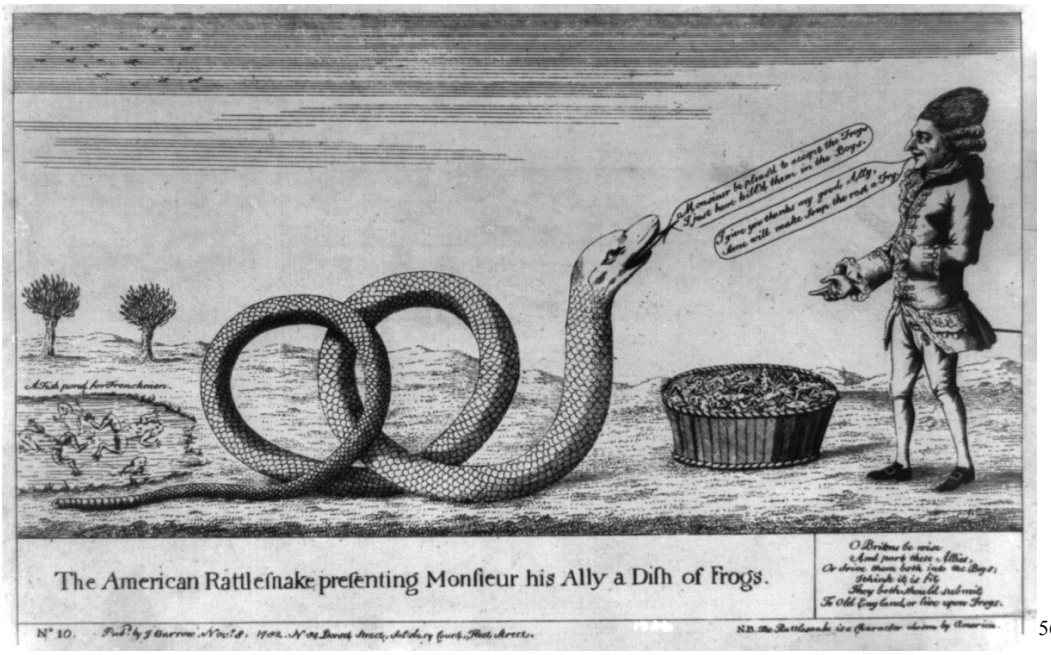
On peut y voir un serpent coupé en huit sections représentant les colonies britanniques (à l'exception de la Géorgie et du Delaware) à l'époque selon une légende voulant qu'un serpent coupé en plusieurs morceaux pût revenir à la vie si ces morceaux se rassemblaient avant le coucher du soleil. Cette caricature a fait l'objet de nombreuses reproductions dans les années 1765-1766 et a d'ailleurs été reprise vingt après sa première publication par le graveur Paul

[54] J. A. Leo Lemay, « The American Aesthetic of Franklin's Visual Creations », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 61, no. 4, October 1987, p. 465.

[55] Benjamin Franklin, « JOIN, or DIE », 1754. Illus. in Newspaper [Newspaper & Current Periodical RR], Library of Congress, Washington, D.C. 20540 USA.

Revere sur le bandeau du *Massachusetts Spy*, une publication radicale pro-indépendantiste. Elle sert encore pendant la guerre civile et on la retrouve encore quelques fois de nos jours.

Cependant, il serait faux de penser que seuls les caricaturistes partisans de l'indépendance ont utilisé le serpent comme représentation de l'Amérique. On le retrouve ainsi sous la plume de caricaturistes britanniques dans une caricature publiée à Londres en 1782 pour dénoncer l'alliance franco-américaine et sur laquelle apparaît un *nota bene* indiquant que « le serpent à sonnettes est un personnage choisi par l'Amérique ». L'utilisation de ce symbole, comme le silence sur les raisons ayant motivé le « choix », permet d'en détourner la symbolique initiale et d'inciter le lecteur à adopter celle du bestiaire biblique, à savoir le serpent comme symbole du Mal et de la traîtrise.



[56]

Illustration 9 - « The American rattlesnake presenting Monsieur his ally a dish of frogs », 1782

La période révolutionnaire donne naissance à de nombreuses autres caricatures politiques dont la plupart sont réalisées à Londres ou Paris en raison des nombreuses difficultés rencontrées lors de la publication de ce type d'œuvres en temps de guerre[57]. Parmi les caricatures réalisées dans les

[56] « The American rattlesnake presenting Monsieur his ally a dish of frogs », 1782. Library of Congress, *The American Revolution in drawings and prints : a checklist of 1765-1790 graphics in the Library of Congress*, Washington : U.S. Library of Congress : for sale by the Supt. of Docs., U.S. Govt. Print. Off., 1975, p. 364.

[57] Library of Congress, *op. cit.* p. ix.

colonies, il convient de citer la très célèbre caricature de Paul Revere intitulée « The bloody massacre perpetrated in King Street Boston on March 5th 1770 by a party of the 29th Regt », qui a tout particulièrement participé à attiser la colère et la haine des colons à l'égard de la Mère patrie. Un souci de réalisme pousse Revere à représenter la phase de la lune correspondant bien à celle de la nuit des événements illustrés[58] et à corriger l'horloge après une première impression inexacte[59]. La colorisation, confiée à Christian Remick, permet une association visuelle frappante entre le rouge de l'uniforme des soldats et celui du sang versé par les patriotes. Ceci est peut-être motivé par le souci de donner du crédit à l'ensemble de cette illustration qui, bien qu'inspirée de faits réels, ne constitue pas simplement une représentation historique des événements illustrés, mais un moyen d'exacerber l'indignation de l'opinion publique américaine à l'encontre des troupes britanniques. À ce titre, certains considèrent cette œuvre comme l'un des éléments déclencheurs du soulèvement patriotique qui conduira, cinq ans plus tard, à la guerre d'indépendance américaine. Malgré la polémique qui a suivi sa publication à la fin du mois de mars 1770[60], cette caricature marque un tournant dans l'histoire des États-Unis en tant que puissant outil de propagande indépendantiste. Ainsi, l'effet de cette illustration « sensationnaliste »[61] diffusée massivement auprès de la population, a très certainement été proche celui que nous pouvons ressentir de nos jours, face à des images choquantes retransmises en direct.

---

[58] Voir commentaires de M. David Lanier : « From what I can tell the most accurate picture listed here ironically is the Paul Revere which shows the moon to be after the "new moon." On March 5, 1770 the moon would actually be more full since the first quarter occurs on March 4th at 20:53. It is interesting that if Paul Revere "liberally borrowed" from Pelham that Revere actually got the moon phase correct and Pelham got it wrong... ». (D'après ce que je vois, l'image la plus exacte est ironiquement celle de Paul Revere qui montre la lune [telle qu'elle est] après la « nouvelle lune ». Le 5 mars 1770, la lune serait en fait plus pleine puisque le premier quart s'est produit le 4 mars à 20 h 53. Il est intéressant que si Paul Revere « a librement emprunté » à Pelham, c'est Revere qui a représenté la phase de la lune correctement et Pelham non ». Consulté le 7 mai 2013 à l'adresse suivante : http://www.pbs.org/wgbh/roadshow/fts/boston_201201F01.html

[59] Voir http://www.gilderlehrman.org/history-by-era/road-revolution/resources/paul-revere%E2%80%99s-engraving-boston-massacre-1770

[60] Il semble que la plupart des chercheurs s'accordent aujourd'hui pour dire qu'Henri Pelham, caricaturiste et ami de Revere, était bien l'auteur de l'esquisse originale intitulée « The Fruits of Arbitrary Power, or The Bloody Massacre ». (http://legacy.www.nypl.org/research/chss/spe/art/print/exhibits/revolution/captions/54188.html).
À cette époque où la plupart des caricatures étaient anonymes et le droit d'auteur non protégé, la réutilisation était une pratique courante. Pour plus de détails sur cette controverse, consulter la note 53 dans David Hacket Fischer, *Paul Revere's Ride* (New York : Oxford University Press, 1994), p. 377.

[61] Voir le descriptif résumé de cette caricature sur le site de la Librairie du Congrès à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/pictures/item/2008661777/



62

Illustration 10 - Paul Revere, The bloody massacre perpetrated in King Street Boston on March 5th 1770 by a party of the 29th Regt., 1770

1.2.2 L'influence de *Punch* : le « *Charivari of London* »

Les caricatures publiées dans les années 1790, à la suite de la guerre d'Indépendance, furent globalement les produits de talents artistiques anonymes, invariablement politiques dans leur contenu et visuellement très chargées[63]. La lithographie[64], une invention née en Allemagne en

---

[62] Paul Revere, *The bloody massacre perpetrated in King Street Boston on March 5th 1770 by a party of the 29th Regt.*, Boston : Engrav'd Printed & Sold by Paul Revere, 1770. Consulté le 1er février 2014 à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/pictures/item/2008661777/

[63] « America in a Mirror: Caricature as History », *The Quarto*, The Clements Library Associates, vol. 1, no. 3, April 1995, p. 13.

[64] Cette nouvelle technique développée par Aloys Senefelder a été popularisée en France sous l'impulsion d'hommes tels que Godefroy Engelman ou Louis-François Lejeune, avant de traverser l'Atlantique à la faveur de l'installation d'éditeurs français sur le nouveau continent, à l'instar de la Maison Goupil en 1848 ou de la formation d'éditeurs

1796 et rendant la production d'illustrations plus économique et rapide, va permettre aux caricatures de prendre un véritable essor en Europe, puis en Amérique. Cependant, le début du XIX[e] siècle est marqué par une satire graphique encore très largement inspirée des œuvres d'artistes britanniques[65] tels que James Gillray[66], justement considéré comme le premier artiste spécialisé en caricature politique[67]. Comme nous l'avons vu, l'art de la caricature atteint son apogée vers la fin du XVIII[e] siècle en Angleterre. En France, cet « âge d'or de la caricature » s'observe au début du XIX[e] siècle, près de 40 ans plus tard[68], à la faveur de conditions historiques, mais surtout du développement de la lithographie[69], puis de la chromolithographie[70]. À la différence de la caricature anglaise qui a abandonné la technique de la gravure à l'eau-forte au profit de celle sur bois de bout[71], les caricaturistes français adoptent majoritairement la gravure sur pierre. Ainsi, Julien Schuh affirme :

> On peut attribuer ce choix à plusieurs causes, dont la censure des imprimés, qui fluctue selon les régimes qui se succèdent rapidement, mais peut expliquer que les dessins satiriques soient reproduits par le biais

---

américains en France et en Allemagne dans les années 1820 à 1830. La lithographie donnera naissance à la chromolithographie, puis à l'impression offset moderne.

[65] On peut notamment citer les œuvres de William Charles, un artiste écossais émigré à Philadelphie en 1808.

[66] James Gillray (1757-1815) est l'un des trois grands représentants de la caricature britannique de l'époque avec Thomas Rowlandson (1756-1827) et Isaac Cruikshank (1756-1811). Parmi les nombreux travaux réalisés en France sur les caricatures de cette époque, on peut notamment citer ceux de Michel Jouve, de Pascal Dupuy ou encore d'Annie Duprat.

[67] Thomas C. Blaisdell, Jr., Peter Selz and Seminar, ed., *The American Presidency in Political Cartoons : 1776-1976* (Salt Lake City and Santa Barbara, 1976), p. 12-13.

[68] Comme le souligne Pierre Albert dans son ouvrage « Histoire de la Presse », ces avancées technologiques ont permis à la presse de faire des progrès considérables au cours des deux premiers tiers du XIX[e] siècle, et cela dans tout l'Occident ; la presse populaire moderne héritant d'une phase initiale d'industrialisation et de démocratisation.

[69] Pour une étude plus détaillée de l'impact des techniques et autres médias utilisés ou disponibles à l'époque, sur la forme et le contenu des caricatures, voir : Julien Schuh, « Les caricatures franco-britanniques au XIX[e] siècle à la lumière de leurs techniques de reproduction », Colloque international « Regards croisés sur les représentations des dirigeants politiques dans la caricature française et britannique de la fin du dix-huitième siècle à nos jours », mars 2012, Brest, France. Université de Bretagne occidentale, p.19-29.

[70] On peut notamment citer Louis Prang, connu comme le « père de la carte de vœux » et l'un des principaux éditeurs américains de chromolithographie de cette période.

[71] Inventée par Thomas Bewick (1753-1828), la technique de la gravure sur bois de bout utilise des bois très durs découpés perpendiculairement au sens des fibres ce qui permet l'utilisation des outils très fins de gravure traditionnels sur cuivre. Cependant, l'atout majeur de cette technique est qu'elle permet l'utilisation des mêmes presses que celles utilisées pour le texte, rendant plus aisée l'insertion des illustrations dans un texte. Cependant, comme la gravure sur bois traditionnelle, elle implique le report du dessin sur le bois, puis le travail d'un graveur sur bois à l'aide d'un burin. La forte demande d'illustrations a conduit à une simplification du dessin, découpé en blocs répartis entre plusieurs artisans.

> d'une technique certes plus difficile à mettre en œuvre que le bois de bout (les pierres lithographiques sont d'un maniement peu aisé et le tirage des estampes ne peut se faire en même temps que celui des textes), mais bénéficiant des mêmes avantages que l'eau-forte (le dessinateur n'a pas besoin de connaissances techniques, pouvant travailler directement sur la pierre ; le coût de production est réduit et l'image peut être rapidement produite et retouchée, permettant une réaction immédiate à l'actualité)[72].

C'est l'ensemble de ces facteurs, en plus de la professionnalisation des métiers d'imprimeur, de graveur et d'éditeur, qui conduira à sceller le destin de la caricature politique à celui de la presse populaire.

C'est le célèbre quotidien satirique parisien, *Le Charivari*, qui va inspirer la création en Angleterre de *Punch*[73] le 17 juillet 1841, dont le sous-titre est d'ailleurs « The London Charivari ». Cette filiation entre les deux magazines explique sans doute la réflexion suivante de M. H. Spielmann au sujet du succès de *Punch* :

> Pouvoir et popularité, même pour un journal (*surtout* pour un journal), ne vont pas de pair, et un important tirage n'apporte pas nécessairement de pouvoir d'influence. Il peut être affirmé sans risque que si la rubrique sociale de *Punch*, y compris les sujets artistiques et littéraires, lui a valu sa grande popularité, son pouvoir, qui fût en son temps, d'une importance inimaginable pour un observateur d'aujourd'hui, a été quant à lui, principalement obtenu par ses satires politiques au crayon et à la plume[74].

Ce sont d'ailleurs les positions politiques de *Punch* qui entraînent à de nombreuses reprises son interdiction en France[75]. Après une période difficile, *Punch* connaît enfin le succès. John Leech[76] est l'un des caricaturistes de renom ayant travaillé pour le magazine. Il y contribue dès le premier numéro paru le 17 juillet 1741 et jusqu'à sa mort en 1864. Dans une critique d'une compilation des dessins de Leech intitulée « John Leech's Pictures of Life and Character, From the

---

[72] Schuh, p. 9.

[73] « Punch est tout uniment le nom de notre ami Pulchinello, un peu altéré et contracté par le génie monosyllabique de la langue anglaise ». Magnin, p. 232. On retrouve d'ailleurs la représentation de Polichinelle dans un théâtre de marionnettes sur la couverture de Punch (voir premier tirage du 17 juillet 1841 ci-dessous).

[74] M. H. Spielmann, *The History of "Punch"* (London, Paris and Melbourne : Cassell and Co. Ltd, 1895), p. 185. Les italiques sont de l'auteur.

[75] *Ibid*., p. 191.

[76] Leech a produit plus de trois mille dessins pour *Punch*. Il est également connu pour avoir illustré l'œuvre de C. Dickens, *A Christmas Carol*. Charles Dickens, *A Christmas Carol in Prose: Being a Ghost Story of Christmas,* Ill. John Leech (London : Chapman and Hall, 1843).

Collection of Mr Punch », William M. Thackeray, son ami, affirme que ce « livre est encore meilleur que le plum-cake de Noël »[77] et il ajoute :

> On ne peut hésiter à dire que John Leech est l'homme de confiance dans le cabinet de M. Punch. Peut-on imaginer un numéro de Punch sans les dessins de Leech ! Combien paieriez-vous pour cela ? Ces messieurs lettrés qui prêtent leur plume pour le magazine estiment certainement que, sans lui, autant laisser tomber. Il n'y a qu'à regarder la concurrence attirée sur ce marché par la popularité de Punch : des épigones de M. Leech, à leur manière. Combien leur crayon est inférieur au sien sur le plan de l'humour, pour dépeindre les mœurs et pour surprendre et amuser la nation[78].

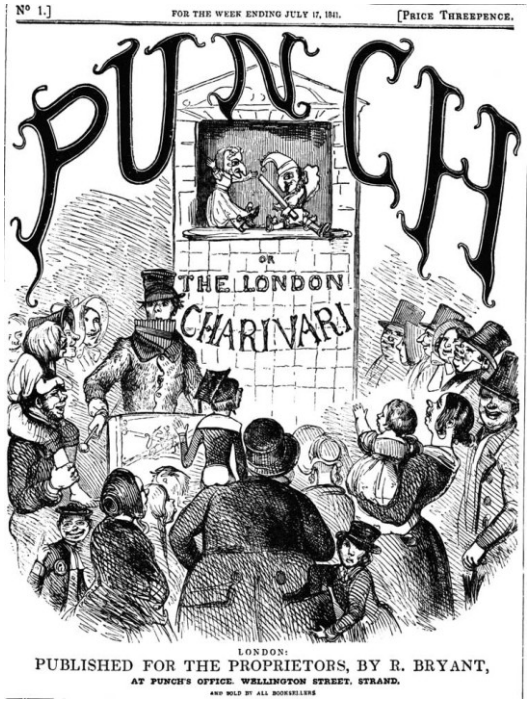


Illustration 11 - Punch, no. 1 (July 17, 1841)

---

[77] « This book is better than plum-cake at Christmas. It is an enduring plum-cake, which you may eat and which you may slice and deliver to your friends; and to which, having cut it, you may come again and welcome, from year's end to year's end. » (« Ce livre est meilleur que le plum-cake de Noël. C'est un plum-cake durable, que l'on peut manger, couper en morceaux pour en offrir à des amis et que vous pouvez, après l'avoir entamé, retrouver du début jusqu'à la fin de l'année ».) William Makepeace Thackeray, « John Leech's Pictures of Life and Character », *Quarterly Review*, 191 (December 1854) : 82. Voir également Gordon Norton Ray, *The Illustrator and the Book in England from 1790 to 1914* (Mineola, N.Y. : Dover Publications, 1992), p. 85.

[78] « There is no blinking the fact that in Mr. Punch's cabinet John Leech is the right-hand man. Fancy a number of *Punch* without Leech's pictures! What would you give for it? The learned gentlemen who write the work must feel that, without him, it were as well left alone. Look at the rivals whom the popularity of Punch has brought into the field; the direct imitators of Mr. Leech's manner—the artists with a manner of their own—how inferior their pencils are to his in humor, in depicting the public manners, in arresting, amusing the nation. » Thackeray, p. 82.

Punch devient rapidement une véritable institution britannique et fait de nombreux émules, notamment aux États-Unis. Le cas de *Punchinello* (1870), une revue satirique éphémère (le tirage n'a duré que quelques mois) directement inspirée de *Punch* est particulièrement intéressant. Il illustre typiquement l'intérêt populaire suscité par ce type de magazines, aussi bien que la prise de conscience de l'impact des caricatures sur l'opinion publique. Nous y reviendrons plus tard, car il existe un lien indirect et méconnu entre *Punchinello* et Thomas Nast, le premier grand caricaturiste américain[80]. Quelques mois avant la mort de Nast, un article paru le 23 mars 1902 dans *The Washington Post*[81] souligne l'influence de ce dernier sur la vie politique américaine, et notamment sur Théodore Roosevelt :

> Thomas Nast a, certes, cédé sa place dans l'arène à des hommes plus jeunes, mais il n'a pas perdu son appétit pour une bonne bagarre. Le Président Roosevelt était préfet de police quand le vétéran de la caricature, charmé par les efforts du réformateur pragmatique, a rendu visite à Roosevelt pour le féliciter chaudement de son travail en faveur d'un meilleur gouvernement. À sa grande surprise, il eut le plaisir d'être chaudement accueilli ; Roosevelt affirmant : « M. Nast, j'ai appris ce que je sais en politique de vos caricatures publiées dans *Harper's Weekly*. »[82].

1.3 Thomas Nast, « Prince des caricaturistes »

---

[79] Tiré de Spielmann, p. 27.

[80] Grant Wright, *The Art of Caricature* (New York : Baker Taylor Co., 1904), p. 16.

[81] *The Washington Post* (comme d'autres journaux « syndiqués ») reprend cette anecdote d'un article initialement paru dans le numéro d'avril de *Pearson's Magazine* intitulé « What the books say » par Tudor Storrs Jenks (1857-1922), auteur, poète et journaliste. Cette rubrique annonçait la sortie prochaine de la biographie de Nast par Bigelow Paine.

[82] « Thomas Nast has left the arena to younger men, but he has lost none of his interest in the good fight. When President Roosevelt was a Police Commissioner, the veteran cartoonist was so delighted with the efforts of the practical reformer that Nast made a call upon him and heartily congratulated Commissioner Roosevelt upon his work for good government. To his surprise and delight, Nast was heartily welcomed, and Roosevelt said, "Mr. Nast, I learned politics from your cartoons in *Harper's Weekly* ». Tudor Jenks, « What the books say », *Pearson's Magazine*, vol. 7, April 1902, p. 449. Voir également la biographie de Nast par Paine, qui ajoute que Roosevelt aurait fait savoir à Nast qu'il avait l'intention de faire encadrer le petit croquis envoyé par ce dernier en guise de remerciement, avant de le mettre « à un endroit en évidence afin que [ses] enfants puissent le voir » (« I shall have it framed and kept in a prominent place for my children to see. ») Albert Bigelow Paine, *Th. Nast: His Period and His Pictures* (1904; New York : B. Blom, 1971), p. 553.

1.3.1 Biographie sommaire

Il est très surprenant qu'à l'exception d'ouvrages lui faisant référence ou tout simplement utilisant une de ses nombreuses caricatures, il n'existe peu ou prou aucune biographie de Nast[83] depuis la biographie « officielle » d'Albert Bigelow Paine en 1904 faisant suite à une série d'entretiens entre le célèbre biographe et l'artiste. Elle constitue d'ailleurs le seul témoignage qu'il nous reste des quinze premières années de la vie de Nast, dont on ne sait finalement que peu de choses[84]. Ce n'est pas tant par manque d'intérêt que par le fait qu'ayant quitté l'école très jeune, Nast ne fût jamais très à l'aise avec l'écriture et qu'aucune correspondance n'a donc été conservée. Il ne faut donc pas s'étonner que l'artiste préfère répondre à ses correspondants sous la forme d'un rapide dessin. Celui montré ci-dessous a été envoyé à son biographe Albert Bigelow Paine à l'occasion de la sortie en 1901 de l'ouvrage de Paine intitulé « The Van Dwellers : A Strenous Quest for a Home » et reprend, sous forme humoristique, le dessin de la couverture de l'ouvrage.

[83] Pour une analyse très détaillée de l'œuvre de Nast dans son contexte politique, voir Fiona Deans Halloran, « The Power of the Pencil : Thomas Nast and American Political Art », Ph. D., University of California, Los Angeles, 2005.

[84] John Chalmers Vinson, *Thomas Nast : Political Cartoonist*, (Athens, Ga : University of Georgia Press, 2014), p. ix.

[85]

Illustration 12 - Th. Nast, « The Van Dwellers : A Strenous Quest for a Home », 1902

Né en 1840 à Landau, une petite ville bavaroise proche de la frontière française, Nast est élevé dans une famille pauvre, au cœur de tensions politiques qui finiront par secouer l'Europe en 1848. Le père, musicien dans un régiment, embarque sur un navire marchand américain. La mère et les deux enfants survivants du couple s'installent à New York en 1846, où ils seront rejoints par Nast père en 1850. Malgré un déménagement dans le quartier germanophone de Williams Street, suite à une première expérience traumatisante à l'école primaire d'un quartier de Manhattan, le jeune Nast reste davantage intéressé par son cahier de dessin que par l'école. À l'âge de 14 ans, il persuade ses parents de le laisser intégrer une école d'art sous le patronage du peintre allemand Theodore Kaufman, dont on dit qu'il a hérité le goût pour l'illustration d'allégories[86]. En 1855, à seulement 15 ans, il parvient à convaincre Frank Leslie[87], éditeur de l'un des tout premiers hebdomadaires illustrés, de l'engager comme artiste pour le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*.

---

[85] Tiré de Tudor Jenks, « What the books say », *Pearson's Magazine*, vol. 7, April 1902, p. 449. Voir également Paine, p. 550 pour d'autres « croquis ».

[86] Puran Singh Khalsan, « Thomas Nast and *Harper's Weekly* : 1862-1886 », Ph. D., University of California, Santa Barbara, 1984, p. 23.

[87] Né en Angleterre sous le nom de John Carter en 1821, Frank Leslie est publié sous son nom d'artiste dans le tout premier magazine hebdomadaire illustré, *Illustrated London News*, où il fait ses armes à titre de graveur. Le succès de cet hebdomadaire publié jusqu'en 2003, a largement inspiré la création du *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*, et celle de *Harper's Weekly*. Leslie importera aux États-Unis les dernières techniques d'impression européennes en matière d'illustration.

Même s'il espère rejoindre *Harper's Weekly*[88] dès sa création, Nast n'est pas embauché par le célèbre hebdomadaire illustré avant 1862. Cette collaboration entre *Harper's* et Nast jouera un rôle central dans la carrière de ce dernier. En effet, le décès d'un des frères Harper, mentor et protecteur de Nast, Fletcher Harper[89], en 1877, marque un changement dans la ligne éditoriale du magazine. La longue rivalité entre l'éditeur George William Curtis et le célèbre caricaturiste sur la ligne éditoriale du magazine s'envenime au point d'affecter la relation entre Nast et la famille Harper, ce qui conduit Nast à espacer ses contributions[90], puis à quitter définitivement le magazine à la fin de 1886. Malgré son immense popularité et les cachets touchés à l'occasion de ses très populaires tournées[91], la gloire et la fortune du caricaturiste connaissent alors un inéluctable déclin jusqu'à le conduire au bord de l'indigence[92], qui lui sera épargné par un poste d'ambassadeur en Équateur. Il était coutumier pour les artistes américains à la retraite de bénéficier de postes diplomatiques. Lorsqu'en 1901, au bord du désespoir, Nast s'adresse à son ami de longue date, le secrétaire d'État John Hay pour obtenir un tel poste, on peut présumer, à l'instar de Halloran et de Vinson[93], qu'il espère être affecté à Berlin ou à Londres. Cependant, les

---

[88] Publié initialement comme mensuel sous le titre de *Harper's Monthly* en 1850, le tirage sera suffisant pour justifier d'une parution hebdomadaire à partir du 3 janvier 1857.

[89] Fletcher Harper consacrera, jusques dans les derniers mois qui précèderont son décès, toute son énergie à la gestion de l'entreprise fétiche qu'il avait créée. Voir Joseph Henry Harper, *The House of Harper: A Century of Publishing in Franklin Square* (New York and London: Harpers and Brothers Publishers, 1912), p. 132.

[90] Donald Dewey, *The Art of Ill Will : The Story of American Political Cartoons* (New York and London : New York University Press, 2007), p. 10.

[91] En 1867, Nast prend notamment un congé d'un an du *Harper's Weekly* pour concevoir un péristréphorama, ou panorama mobile, intitulé « Nast's Grand Caricaturama ». Présenté au public sur Broadway en décembre 1867, ce panorama mobile est constitué de 33 allégories politiques représentant un rêve de l'artiste (premier et dernier panneaux) sur des événements importants de l'histoire des États-Unis, notamment l'indépendance et la guerre civile, la reconstruction et l'administration d'Andrew Johnson. Véritable succès populaire, le spectacle s'avère un désastre financier. Le site *HarpWeek* y consacre un « mini-site » commenté et très complet intitulé « Nast on Broadway : His Grand Caricaturama of 1868 » (http://staging.thomasnast.com/Activities/NastCaricaturama/default.asp). Pour plus de détails sur le phénoménal engouement des années 1850 pour les panoramas mobiles aux États-Unis, voir Erkki Huhtamo, *Illusions in Motion :* Media Archaeology of the Moving Panorama and Related Spectacles (Cambridge, Mass. : The MIT Press, 2013), p. 172. Par ailleurs, Nast entreprend en 1873 une tournée de conférences dans tout le pays, intitulée « The Prince of Caricaturists » and « Destroyer of Tammany Hall ».

[92] Nast perd une partie de sa fortune investie dans un « schéma de Ponzi » élaboré par un homme surnommé le « Napoléon de la finance », l'escroc Ferdinand Ward, qui s'était associé au fils du président Ulysses S. Grant et au président lui-même. La faillite de la firme Ward-Grant en 1884 entraînera la banqueroute de Grant et de sa famille. Un investissement hasardeux dans une mine d'argent et l'échec d'une publication illustrée portant son nom achèveront de ruiner Nast.

[93] Voir Halloran, p. 369 et Vinson, p. 39. Halloran précise que Nast se déplacera jusqu'à Washington dans l'espoir d'obtenir un meilleur poste. Il finit par accepter l'Écuateur et quitte les É.U. pour prendre ses fonctions le 1er juillet 1902.

relations avec l'Angleterre et l'Allemagne à cette date sont particulièrement sensibles et nécessitent la présence d'un diplomate aguerri. Par ailleurs, on peut également estimer que l'affectation à un tel poste d'un ancien caricaturiste ayant une vision politique très dichotomique aurait pu constituer un faux pas diplomatique. En effet, « pendant toute sa carrière, il n'a conçu les problématiques qu'en termes de croisades morales pour le bien absolu contre le mal abject et traduit ses convictions en déclarations graphiques sans équivoque, qui laissaient rarement indifférent. »[94]. Il est également aisé d'imaginer, pour Roosevelt, les dividendes potentiels que représentait auprès des caricaturistes, cette main salvatrice tendue à un membre éminent de la profession. Qui plus est, ce soutien à un « moraliste » intransigeant pourrait également être compris comme un message adressé en filigrane aux membres de « la classe des riches criminels » [95]. Il décède six mois plus tard le 7 décembre 1902 après avoir contracté la fièvre jaune et laisse sa famille au bord de la ruine malgré une production totale de plus de 3 000 caricatures[96]. Tel que souligné par le premier biographe de Thomas Nast, Albert Bigelow Paine :

> Aucune grande carrière ne prit fin de manière plus brutale et totale. L'homme et le journal n'avaient fait qu'un pendant trop de temps pour que l'un ou l'autre puisse être inchangé après leur séparation. Ce qui a fait dire, bien plus tard, au Colonel Watterson : « En quittant *Harper's Weekly*, Nast perdit sa tribune : en le perdant, *Harper's Weekly* a perdu son importance politique[97,98].

Cette affirmation est cependant nuancée par Fiona Deans Halloran qui souligne que si Nast a effectivement perdu une tribune pour ses idées politiques, il est convaincu de pouvoir exploiter d'autres moyens de les communiquer. Quant au *Harper's Weekly*, Halloran estime que son influence est restée importante jusqu'à la défaillance financière de la maison d'édition Harper, associée au décès de Curtis en 1892[99]. Cependant, Fisher affirme : « Ses conversations avec

---

[94] Vinson, p. 6.

[95] Edmund Morris, *The Rise of Theodore Roosevelt* (New York : Random House, 1979), p. 177.

[96] Sarah Burns, « Thomas Nast, William Holbrook Beard, and the Bears of Wall Street », *American Art Journal*, vol. 30, no. 1/2 (1999), p. 10.

[97] Albert Bigelow Paine, *Th. Nast: His Period and His Pictures* (1904; New York : B. Blom, 1971), p. 528.

[98] Vétéran de l'armée confédérée, Henry Watterson journaliste et éditeur du *Louisville Courrier Journal* depuis les années 1860 jusqu'à la Première Guerre mondiale, a été l'un des éditorialistes les plus lus de son époque. Il a été membre du Congrès et a écrit un ouvrage richement illustré sur la guerre hispano-américaine qui souligne les leçons à tirer selon lui de la guerre sur le plan naval.

[99] Halloran, p. 356.

Paine en 1902, étaient les souvenirs d'un homme fier, mais oublié ; à tel point qu'il passait ses journées à réfuter les références au « regretté Thomas Nast » »[100].



101

Illustration 13 - Th. Nast, "I Still Live"

Il semble que plusieurs facteurs expliquent les raisons pour lesquelles Nast semblait totalement oublié du public au tournant du XIX[e] siècle. Halloran détaille plusieurs de ces facteurs et notamment : la personnalité flamboyante du caricaturiste, sa ruine financière dans une économie en mutation, l'évolution de l'environnement politique des années 1880, et la modernisation du monde de la caricature[102]. Ainsi, ce n'est qu'après son décès que se construira la légende de celui qui aurait, par la seule force de ses caricatures, contribué à la victoire de l'Union, à l'élection de trois présidents (Grant, Hayes et Cleveland), mais surtout à la chute de William Magear Tweed,

[100] Fischer, p. 8.

[101] Cf. Paine, p. 553 ; Halloran, p. 363. Le cri « Je suis encore en vie » attribué à « Dan Webster » est une allusion aux derniers mots prononcés par le sénateur Daniel Webster sur son lit de mort, étonné d'être toujours en vie après avoir temporairement perdu connaissance. John Frost, *Life of Daniel Webster, the Statesman and the Patriot* (Philadelphia : Lindsay and Blakiston, 1853), p. 272.

[102] Halloran, p. 329.

dit « Boss Tweed », chef de Tammany Hall[103], la machine politique du Parti démocrate qui domine la vie politique new-yorkaise à cette période.

1.3.2 Naissance d'une légende

Ardeur défenseur de la cause de l'Union, Nast verra sa légende se construire à la faveur de la couverture médiatique réservée à la guerre civile qui déchire le pays pendant quatre années. « En effet, le succès connu par Nast a été le résultat de l'heureuse rencontre entre sa personnalité et la crise de la nation »[104]. Par ailleurs, le prix des livres et l'étendue du territoire ont favorisé le recours aux magazines pour traiter les informations d'enjeu national et répondre à la forte demande du public pour les illustrations. Cependant, le journalisme d'opinion étant la norme à l'époque, il nous semble difficile, voire impossible, de déterminer quelle a été la portée réelle des illustrations[105] de Nast publiées par *Harper's Weekly* pendant la guerre civile. Nous pouvons, néanmoins, avancer quelques pistes de réponse. Selon John Chalmers Vinson, la réputation de Nast aurait gagné les armées confédérées et ce dernier aurait reçu des lettres de menaces[106]. Par ailleurs, « un des amis de Nast lui rapporta qu'il serait brûlé sur le bûcher s'il tombait entre les mains des soldats confédérés »[107]. Même si, à l'instar de Vinson, on peut douter de la réalité d'une telle menace, elle témoigne néanmoins à la fois de la popularité grandissante de l'image sur le mot et de la virulence de la réaction populaire suscitée par ces dessins. Par ailleurs, Frederik S. Voss, dans un article intitulé « Adalbert Volk : The South's answer to Thomas Nast » relate que lors du classement en 1905, des documents d'archive liés à la guerre civile, le

---

[103] La *Tammany Society* ou *Columbia Order*, mieux connue sous le nom de *Tammany Hall*, du bâtiment qu'elle occupa à New York, a été créée en 1786 en tant que club social patriotique. Le nom de l'organisation est tiré de celui du chef autochtone Tamanend des Lenni-Lenape qui aurait accueilli William Penn à New York en 1682 et dont une statue en marbre ornait la façade du bâtiment qui abritait l'organisation. L'utilisation des titres de « warriors » ou de « braves » pour désigner les membres, et de « sachems » pour désigner les leaders, ou encore de « wigwam » pour désigner le lieu des rencontres s'explique également par cette affiliation à la tribu autochtone. Quand, en 1868, l'organisation quitte les locaux qu'elle avait occupés pendant 55 ans, c'est pour intégrer un bâtiment dont elle loue une partie pour des activités de divertissements, et notamment un spectacle de marionnettes appelé « Mr. Punch and Judy ».

[104] Vinson, p. 5.

[105] Essentiellement objets de propagande militaire, il ne nous semble pas possible de considérer les dessins de cette période comme des « caricatures ». Ce sont davantage des illustrations partisanes, dénuées d'humour, et dont le but avoué est de dénoncer la « barbarie » des armées confédérées que Nast considère comme le mal incarné.

[106] Vinson, p. 6.

[107] Chris Lamb, « Drawing Power », *Journalism Studies*, 2007, 8 (5), p. 719. Cf. Halloran, p. 122.

responsable de la Bibliothèque du Congrès, Herbert Putnam confirme l'identité véritable d'un artiste à l'origine d'une série d'illustrations contre l'Union publiées sous le pseudonyme de V. Blada[108]. Il s'agit d'un dentiste de Baltimore, né en Bavière, tout comme Nast, dénommé Adalbert Johann von Volck[109]. On ignore ce qui pousse cet émigré allemand, « Forty-Eighter »[110] de surcroît, à épouser la cause confédérée. Cependant, selon son seul biographe, « ce que Nast … devait faire pour le Nord, … Volck l'a fait pour le Sud »[111] ; à ceci près que si *Harper's* pouvait se targuer de vendre son magazine hebdomadaire à plus de 100 000 exemplaires[112], Volck ne pouvait comptait que sur 200 abonnés, des « Copperheads » du Maryland, en plein cœur du territoire nordiste. Ce nom a été attribué péjorativement par les républicains pour désigner les démocrates pour la paix (« Peace Democrats ») qui dans le Nord s'opposaient à la guerre, à la conscription (notamment pendant l'été 1863 à New York qui avait entraîné des émeutes très violentes), et s'étaient ralliés derrière le slogan « l'Union telle qu'elle est, la constitution telle qu'elle était. »[113]. C'est sans doute avec ce slogan à l'esprit qu'Abraham Lincoln « répondra » à l'éditeur en chef du *New York Tribune* (et futur candidat des républicains libéraux (« Liberal Republicans ») avec le soutien des démocrates, à l'élection présidentielle de 1872), Horace Greeley, dans l'une de ses plus célèbres lettres : « Je sauverai l'Union. Je la sauverai aussi

---

[108] Frederik S. Voss, « Adalbert Volk : The South's answer to Thomas Nast », *Smithsonian Studies in American Art*, 2 (3) (Autumn, 1988), p. 66.

[109] Au moment de s'installer aux États-Unis, Volck abrège son nom et abandonne sa particule. Il est intéressant de souligner qu'il fût fondateur à Baltimore du *Wednesday Club*, un club social à l'exemple du *Tuesday Club* d'Annapolis dont nous avons parlé plus tôt. Volck se chargeait notamment de dessiner des croquis qui illustraient l'ordre du jour du club.

[110] Ce terme fait référence au « Printemps des peuples » qui eut lieu en l'Europe en 1848 et qui conduisit de nombreux ressortissants allemands à s'expatrier (notamment aux États-Unis). Il est à noter qu'à ce titre on peut considérer comme des « Forty-Eighters » le père de Thomas Nast (même si l'exil familial se concrétisa un peu avant les événements), tout comme le peintre allemand Theodore Kaufman qui a supervisé sa formation. Voir à ce sujet Keller, p. 7.

[111] « What Thomas Nast … was to do for the North, Volck … did for the South ». George McCullough Anderson, cité dans Mark E. Neely, Jr., Harold Holzer, Gabor S. Boritt, *The Confederate Image: Prints of the Lost Cause* (1987, Chapel Hill and London: University of North Carolina Press, 2000), p. 44.

[112] Vinson, p. 5.

[113] August Laugel, « Un homme d'État américain : Le sénateur Charles Sumner », *Revue des deux mondes* (Paris : Imprimerie J. Claye, 15 juin 1874), p. 731.

rapidement qu'il est possible selon la Constitution. Plus rapidement l'autorité nationale sera restaurée, plus proche serons-nous de "l'Union telle qu'elle était." »[114].

L'influence des *Copperheads* sur l'issue du conflit a fait l'objet de nombreuses controverses parmi les historiens de la guerre de Sécession. Il est toutefois intéressant de souligner que cette guerre fratricide qui fit 681 000 morts[115], davantage dans les rangs nordistes que sudistes, était loin de susciter l'engouement et l'unanimité au sein des populations fraîchement débarquées à New York d'un continent européen en proie à de nombreux et sanglants conflits populaires qui n'avaient pas eu les résultats escomptés[116]. Un discours de Charles Sumner prononcé à Boston peu de temps après la Proclamation d'émancipation apporte d'ailleurs un éclairage intéressant sur les enjeux du conflit :

> On a prétendu quelques fois, dit-il, que l'objet de cette guerre est de rétablir la constitution telle qu'elle existe et l'Union telle qu'elle existait. C'est là une erreur, si par la première de ces expressions, on entend le droit de garder et de poursuivre des esclaves, si par la seconde on veut revenir aux jours où le scrutin était violé dans le Kansas, où la liberté de discussion était violée dans le sénat, où l'on tendait des chaînes autour du tribunal de Boston pour garder un esclave fugitif. Cette guerre n'a pas été entreprise pour détruire l'esclavage, elle a été entreprise pour vaincre une rébellion; mais il se trouve que cette rébellion ne peut être vaincue, si l'esclavage ne l'est pas[117].

« Compromise with the South », une des illustrations les plus célèbres de Nast pendant le conflit, illustre son mépris pour les *Copperheads*. Cette œuvre a non seulement influencé l'issue des élections de 1864, mais la carrière de Nast, ce qui justifie que l'on s'y attarde. Selon Halloran, « pour comprendre les caricatures politiques que Nast a produites plus tard dans la

---

[114] « I would save the Union. I would save it the shortest way under the Constitution. The sooner the national authority can be restored; the nearer the Union will be "the Union as it was." » Lettre d'Abraham Lincoln à Horace Greeley en date du 22 août 1862 dans Roy P. Basler *et al*. ed., *Collected Works of Abraham Lincoln*, The Abraham Lincoln Association (New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press, 1953), vol. 5, p. 389. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://quod.lib.umich.edu/l/lincoln/

[115] Voir une description plus complète des pertes subies par les deux camps, voir l'encart intitulé « Le prix du sang » dans Philippe Conrad, trad. *Les guerres américaines : La Sécession* (Paris : Éditions Atlas, 1985), p. 226.

[116] Même si Paine reconnaît certains autres facteurs, il est soumis aux préjugés de l'époque et n'hésite pas à déclarer : « 61 a été une année turbulente, particulièrement à New York, où le maire de l'époque, Fernando Wood non seulement applaudissait le sud sécessionniste, mais recommandait la sécession de la métropole elle-même. Il y avait à New York un grand nombre d'immigrants étrangers dont l'instinct naturel semblait être la destruction de la nation même qui les avait accueillis ». Paine, p. 69.

[117] Laugel, p. 371.

guerre, il convient d'abord d'examiner ses illustrations sentimentales antérieures »[118]. Selon elle, Nast aborde les questions politiques « non par la raison et l'intelligence, voire la satire, mais par le cœur » [119]. Toutefois, il nous semble qu'il s'agit non point uniquement d'illustrations visant à susciter des émotions, mais surtout de la traduction de principes moraux en conventions graphiques typiques de la caricature américaine de l'époque.

Publiée le 3 septembre 1864 dans *Harper's Weekly* peu de temps après la Convention nationale du Parti démocrate à laquelle elle est « dédicacée », et deux mois avant l'élection présidentielle, cette œuvre est une dénonciation acerbe des efforts de « paix à tout prix »[120] du camp des « défaitistes »[121] et contribue à propulser le jeune Nast sur la scène nationale[122]. On peut y voir un soldat nordiste mutilé qui, se voilant la face, tend la main à un soldat confédéré au-dessus d'une tombe sur laquelle est écrite l'épitaphe suivante : « En mémoire des héros de l'Union tombés dans une guerre inutile ». Au pied du soldat nordiste se trouve une jeune femme agenouillée qui pleure : il s'agit de Columbia, la représentation allégorique[123] de l'Amérique. Le soldat confédéré est probablement Jefferson Davis[124], président des États Confédérés, qui, l'air hautain, brise en l'écrasant du pied une épée posée sur la tombe et sur laquelle on peut lire « Pouvoir du nord ». Contrairement au soldat nordiste mutilé et désarmé, Davis est lourdement

---

[118] Halloran, p. 127.

[119] *Loc. cit.*

[120] Paine, p. 70.

[121] Un synonyme de « Copperhead ». Voir William Safire, *Safire's Political Dictionary* (New York : Oxford University Press, 2008), p. 151. Fin août 1864, Lincoln lui-même affirme : il est « excessivement probable que cette Administration ne sera pas réélue ». Basler, p. 514.

[122] Vinson affirme que « l'illustration eût un succès phénoménal ; une augmentation du tirage de *Harper's* a été nécessaire pour satisfaire la demande. On rapporte que pendant la campagne, un million de copies sous forme de feuillet ont été imprimées et distribuées. » (« The drawing was a sensational success; an increased edition of Harper's was necessary to meet the demand. It was reported that during the campaign, a million copies were printed as hand bills and distributed. ») Vinson, p. 7.

[123] Nous verrons bientôt la contribution exceptionnelle de Nast aux représentations allégoriques et au bestiaire politique américain.

[124] Vinson, p. 10. Halloran estime que « l'antagonisme affiché de Nast pour les Confédérés suggère, cependant, qu'il n'avait pas l'intention d'évoquer un soldat légitime, mais plutôt la violence incontrôlée du « Jayhawker », « bushwacker » et, plus tard, du KKK ». Halloran, p. 105. Une telle affirmation nous paraît infondée tant la ressemblance avec les portraits de l'époque est frappante. Par ailleurs, si ce soldat ne porte aucun signe indicatif de son rang, les lettres *CSA* sur la boucle de son ceinturon tendraient à infirmer justement la thèse d'un « brigand ».

armé. Outre son épée et un révolver[125], il tient dans sa main gauche un « cat o'nine tails »[126] (rappel de la cruauté de l'esclavage) qu'il semble prêt à utiliser sur le soldat de l'Union ou sur la famille d'esclaves enchaînés à l'arrière plan. La main gauche (*sinistra* en latin) est fortement connotée au mal. Dans la tradition chrétienne, il s'agit également du signe de l'autorité temporelle qui s'oppose à l'autorité spirituelle symbolisée par la main droite. Le geste est renforcé par le drapeau des Confédérés sur lequel on peut lire « Trahison » et une liste de crimes de guerre attribués aux sudistes et qui fait écho à celui que l'on peut voir à gauche : le drapeau de l'Union à l'envers. Les mots inscrits sur la bannière de l'Union étant également inversés, on peut se demander s'il s'agit d'une erreur du sculpteur ou d'une volonté délibérée de Nast. Ceci pourrait également représenter une autre mise en opposition graphique. On note ainsi que la composition peut se résumer aux principales oppositions suivantes :

Oppositions	Gauche	Droite
Mise en page	Nord	Sud
	Drapeau nordiste à l'envers (liste de bataille ? à l'envers également)	Drapeau confédéré à l'endroit, sur lequel on peut lire liste de crimes de guerre
Éclairage	Très sombre, noir	Clair/lumière qui éclaire le soldat confédéré
Personnages à l'avant-plan	Soldat nordiste avec une jambe de bois et qui s'appuie sur une et béquille. Il est désarmé Columbia (figure allégorique de l'Amérique) Tombe avec l'épitaphe « En mémoire des héros de l'Union tombés dans une guerre inutile »	Soldat confédéré lourdement armé
Attitudes des personnages à l'avant-plan	Soldat nordiste : • Face voilée (honte ?) • Tête nue, il tient son képi à la main • Courbé vers l'avant • Main faible tendue au soldat confédéré Suggère humiliation et faiblesse Columbia :	Soldat confédéré : • Tête haute, • Porte un chapeau à larges bords • Regard porté loin devant • Main droite qui se ferme sur celle de l'autre soldat • Pied droit posé sur la tombe qui brise une épée symbolisant le « Pouvoir du Nord ».

[125] La position inhabituelle de l'étui évoque un symbole phallique qui renforce encore l'impression de virilité et d'autorité.

[126] Fouet composé de neuf lanières et typiquement utilisé par les propriétaires d'esclaves.

Oppositions	Gauche	Droite
	• Agenouillée sur la tombe • Pleure dans ses mains Suggère le chagrin	• Lourdement armé (« cat o'nine tails », épée et révolver) Suggère l'autorité et l'arrogance
Personnages et éléments à l'arrière-plan	Dépouilles de civils (un homme et une femme) gisant au pied des ruines (de leur maison ?) en flammes Suggère la cruauté et le déshonneur	Famille d'esclaves enchaînés, dont le corps est tourné vers la droite : l'homme, qui semble porter l'uniforme nordiste, a le visage vers le ciel tandis que celui de la femme semble regarder vers le nord avec ressentiment. Quelques corps de soldats Suggère l'abandon de la cause abolitionniste



Illustration 14 - Th. Nast, "Compromise with the South", 1874

[1] Thomas Nast, « Compromise with the South », *Harper's Weekly*, September 3, 1874. Accessible en ligne sur le site *HarpWeek*, à l'adresse suivante : http://www.harpweek.com/09Cartoon/BrowseByDateCartoon.asp?Month=September&Date=3

C'est probablement le succès de cette caricature qui a entretenu les récits apocryphes sur le rôle des illustrations de Nast sur l'issue du conflit et sur les élections présidentielles[1].

1.3.3 Chute de « Boss » Tweed

C'est à partir de 1870 que Nast décide de s'en prendre au chef du *Tammany Hall* : William Magear[2] Tweed. Comme le souligne Fisher, cet épisode constitue

> l'élément central de la biographie révérencieuse d'Albert Bigelow Paine (qui) a été ensuite repris par tous les ouvrages ou essais sur Nast et par presque tous les ouvrages généraux sur la caricature politique, tandis que de nombreuses études sur l'histoire politique et la vie urbaine du Gilded Age[3] y rendent hommage[4].

À la tête de cette puissante organisation, « Boss » Tweed est le fils d'un commerçant prospère d'origine écossaise. Adolescent, il sait comment s'imposer par les poings après avoir grandi dans le quartier populaire de l'*East River* et s'engage dans la brigade de pompiers volontaires du quartier : l'*Americus « Big Six » Company*[5] sur laquelle il s'appuiera pour se

---

[1] Ainsi Abraham Lincoln aurait dit : « Thomas Nast a été notre meilleur sergent recruteur » (Vinson, p. 5) tandis qu'Ulysses Grant aurait déclaré en 1868 : « Deux choses ont contribué à mon élection : l'épée de Shéridan et le crayon de Thomas Nast » (Laurence Bertrand-Dorléac, « L'histoire croquée sur le vif », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* N°27, juillet-septembre 1990, p. 111). Le chapitre 5 de l'ouvrage de Vinson s'intitule d'ailleurs « President Maker ». Nous verrons plus en détail les élections présidentielles de 1884 qui ont vu le crayon de Nast au service de la campagne de Cleveland. Nast, qui se qualifie lui-même de *Mugwump*, se positionne alors très clairement en faveur du candidat démocrate (« Cartoonist Nast on Cleveland », *The Washington Post*, April 4, 1887).

[2] À l'instar de Fisher (p. 10), Dewey (p. 27) souligne que de nombreux ouvrages et encyclopédies indiquent faussement que le deuxième prénom de Tweed serait « Marcy ». Il s'agit en fait d'une allusion de Nast à William Marcy, sénateur démocrate qui aurait été l'auteur de « to the victor belongs the spoils » (le butin va au vainqueur) pour justifier le système du patronage politique qui sera en vigueur jusqu'à l'instauration du *Pendleton Act* de 1883 (Voir Alexis Zarca, *L'égalité dans la fonction publique* (Bruxelles : Éditions Bruylant, 2014), p. 17).

[3] Expression popularisée par le titre d'un ouvrage coécrit par Mark Twain et Charles Dudley Warner en 1873. L'œuvre se veut la satire d'une période qui s'étend de 1868 à 1901, marquée par d'importants problèmes sociaux sous la « dorure » d'une outrageuse prospérité économique. Voir le site du Sénat américain à l'adresse suivante : https://www.senate.gov/reference/reference_item/gilded_age.htm. Mark Twain souhaitait que Nast se charge des illustrations, mais ce dernier refusa pour des raisons financières et par manque de temps. Augustus Hoppin est alors choisi, mais son salaire élevé oblige l'éditeur à faire intervenir également deux autres illustrateurs (True Williams et Henry Louis Steffens) qui ne satisferont pas aux attentes de Twain. Pour plus de détails, voir Leonard Schlup, « Gilded Age: A Tale of Today » dans Leonard C. Schlup, James Gilbert Ryan, ed., Historical Dictionary of the Gilded Age (New York : M. E. Sharpe, 2003), p. 187.

[4] Fisher, p. 2.

[5] Ce serait la tête d'un tigre du Bengale rugissant, peinte sur les camions de cette brigade de pompiers, qui aurait inspiré Nast pour symboliser *Tammany Hall.* Voir Paine, p. 9.

lancer en politique[6]. Il devient « alderman »[7] (échevin) de la ville de New York pour *Tammany Hall* en 1852, puis membre du Congrès en 1853. De 1856 à 1861, il occupe plusieurs postes (membre de la commission scolaire, superviseur du comté, puis commissaire adjoint à la voie publique) avant de se voir désigné pour prendre la direction de *Tammany Hall* à partir de janvier 1863, quelques mois avant les soulèvements violents causés par la conscription.

Pour mieux comprendre comment « cette confrontation (entre Tweed et Nast) a permis d'établir une fois pour toutes la présence durable d'un art jeune, la caricature, dans la culture politique américaine »[8], il convient de souligner une particularité de l'organisation politique urbaine aux États-Unis. En effet, à partir de 1870, et jusqu'en 1950, la vie politique américaine est dominée par les « machines politiques », des organisations conçues « pour gagner les élections en mobilisant des clientèles dans le cadre de relations personnelles et de solidarités ethniques »[9]. Fruit de l'urbanisation rapide des villes côtières sous l'effet d'une immigration massive, notamment irlandaise, la machine politique est tout à la fois une solution pour permettre à un parti de prendre le pouvoir et de mettre la main sur les ressources gouvernementales au niveau local, mais aussi une organisation sociale permettant de redistribuer ces ressources selon des solidarités ethniques. Ces ressources rentrent dans le cadre d'un système de récompenses et de favoritisme, notamment lors de la nomination à des postes de la fonction publique. En effet, les « emplois et les faveurs faisaient gagner plus de voix que les promesses ou les programmes de réforme »[10]. À l'instar des réformateurs, on ne peut s'étonner, dans ces conditions, du « caractère systématique de la corruption dans le système clientélaire »[11].

En termes d'organisation structurelle, le « boss » (ou « Grand Sachem » à New York) chapeaute l'organisation, secondé par un ou plusieurs « lieutenants ». La ville est découpée en plusieurs circonscriptions électorales (*precincts*) placées sous la responsabilité d'un « capitaine »

---

[6] Kenneth D. Ackerman, *Boss Tweed : The Rise and Fall of the Corrupt Pol Who Conceived the Soul of Modern New York* (New York : Carroll and Graf Publishers, 2005), p. 18.

[7] Il rejoint ainsi un groupe connu sous le nom des « Quarante voleurs ». Ackerman, p. 19.

[8] Fisher, p. 3.

[9] François Bonnet, « Les machines politiques aux États-Unis : Clientélisme et immigration entre 1870 et 1950 », *Politix*, 2010/4 n° 92, p. 10.

[10] Vinson, p. 15.

[11] Bonnet, p. 20.

qui exerce souvent une fonction municipale. Les « capitaines » les plus performants peuvent s'occuper d'un district (*ward*) formé de 30 à 40 circonscriptions, sous le leadership de « chefs de districts » (*ward leaders* ou *ward « heelers »*[12]) qui relèvent du « boss » et que l'on retrouve souvent au poste de conseiller municipal[13].

Même si l'on retrouve des « machines » républicaines, « les machines urbaines américaines sont principalement le fait de politiciens irlandais, en lien avec des clientèles irlandaises, dans le cadre du Parti démocrate »[14]. En effet, la famine de la pomme de terre qui touche l'Europe dans les années 1840, mais principalement l'Irlande, entraîne une émigration irlandaise massive, estimée à plus d'un million de personnes, notamment vers les États-Unis, et plus particulièrement New York. Majoritairement sans argent et sans emploi, ils ne peuvent être d'une grande utilité avant d'avoir été naturalisés, afin de pouvoir exercer leur droit de vote. C'est ainsi qu'à New York, les tribunaux à la solde de *Tammany Hall*, feront naturaliser jusqu'à 150 personnes à la fois[15]. L'emprise de Tweed et de sa « clique » sur la ville se fait ainsi sentir à tous les niveaux. Les classes populaires bénéficient de ses largesses, les classes supérieures ferment les yeux sur les pratiques frauduleuses en échange du maintien de la paix sociale, les postes à la fonction publique sont distribués en échange de faveurs et ont s'assure de la bienveillance des juges. Comme le souligne Ackerman,

> Tweed avait son nez partout. 'N'oubliez pas de faire adopter notre législation sur la pêche' lui écrit, lors de la session de 1870, Robert B. Roosevelt, oncle du futur président Théodore Roosevelt, et à cette époque, commissaire à la Pêche de New York[16].

En effet, Robert Barhill Roosevelt bénéficia du soutien de *Tammany Hall* pour devenir membre du Congrès en mars 1871, ce qui ne l'empêcha pas de dénoncer les pratiques de

---

[12] « A hanger-on, waiting, as Micawber would say, for something to turn up; as a political appointment, or a government contract. » John Russell Bartlett, *Dictionary of Americanism : A Glossary of Words and Phrases Usually Regarded as Peculiar to the United States* (1848 ; 1859 ; 1860 ; Boston : Little, Brown and Company, 4e édition, 1877), p. 282. « On les surnommait ainsi en raison de leurs chaussures usées » Ackerman, p. 21.

[13] Bonnet, p.13.

[14] *Ibid*., p. 6.

[15] « En 1868 seulement, 41 112 personnes ont été naturalisées par Tammany ». Vinson p. 15.

[16] « Tweed had his finger in every pie. "Do not forget to put through our fishery law," Robert B. Roosevelt, uncle of future president Theodore Roosevelt and then a New York's Fisheries Commissioner, wrote him during the 1870 session ». *Ibid*., p. 66.

l'organisation dès le mois de septembre de la même année au cours d'une réunion qu'il présida et rassemblant une centaine de politiciens opposés à *Tammany Hall*[17]. Quelques jours après cette réunion, Tweed, amer, s'exclame dans une interview au *New York Evening Mail* : « Quoi, qui est ce Roosevelt ? Personne ne le connaissait avant que nous ne le mettions en avant et l'envoyions au Congrès : il n'avait jamais été à l'avant – personne ne le connaissait – nous l'avons fait. »[18].

Les caricatures de Nast ne constituent pas le seul, ni même le principal facteur, de la chute de Tweed et de *Tammany Hall*. Les révoltes Orange de l'été 1870 et surtout 1871[19] marquent en effet un tournant. Comme le souligne Edward Kohn, « en règle générale, les fils des meilleures familles de New York se tenaient loin de la politique municipale »[20]. La corruption et le détournement de fonds avaient été tolérés à la seule condition que la paix sociale soit assurée par Tweed et ses lieutenants. Ces incidents renforcent ainsi le mouvement de réforme qui se fait sentir à la fois dans les rangs des démocrates « réguliers » et des républicains, et qu'attise le sentiment « nativiste »[21] cultivé par certains membres des classes moyennes à supérieures

---

[17] Voir la une du *New York Tribune* du 21 septembre 1871. Robert Roosevelt fera partie du « Comité des soixante-dix » qui lancera une enquête sur les allégations de détournements de plusieurs millions de dollars du Trésor public. (cf McCullough, p. 149). Théodore Roosevelt, Sr. lui-même s'associe aux efforts de lutte de son frère contre *Tammany Hall* : il fréquente Samuel J. Tilden (que sa femme Mittie refuse de recevoir) et John Hay, alors journaliste au *New York Tribune* et qui sera le secrétaire d'État de William McKinley et de TR (cf. Morris, *The Rise*, p. 32). Dalton, pp. 48-49.

[18] *Nashville Union and American* (September 24, 1871). Voir également Ackerman, note p. 228.

[19] Une première émeute entre Irlandais catholiques et protestants éclate en juillet 1870 lors d'une parade organisée par des Orangistes en célébration de la Bataille de Boyne. L'émeute fait 8 morts. L'année suivante, craignant de nouveaux heurts, les autorités municipales interdisent la manifestation. Cette décision provoque la colère des élites protestantes qui y voit l'aveu explicite que la ville est sous l'emprise des Irlandais catholiques. Les dénonciations de cette décision dans les journaux de la ville et la pression des élites conduisent le gouverneur de New York à renverser la décision et à autoriser la parade sous haute protection (près de 1 500 policiers et 5 000 hommes de la Garde nationale). La parade qui traverse des quartiers majoritairement catholiques est rapidement assaillie. On dénombrera 65 morts. Kathleen Dalton estime que le père de TR, qui était anti-catholique, aurait « indirectement participé à faire éclater l'émeute » après avoir décrié, avec d'autres patriarches de la cité, la tentative d'interdiction. Cependant, le « carnage n'a fait que confirmer sa conviction que New York était en crise et que pour se battre contre les pécheurs, les 'meilleurs hommes' devaient se réapproprier la politique municipale. » (« (the) carnage only confirmed his belief that New York was in a state of crisis and to struggle agains sinners "the best men" should reclaim urban politics ». Dalton, note 5 p. 540.

[20] Edward P. Kohn, *Heir to the Empire City : New York and the Making of Theodore Roosevelt* (New York : Basic Books, 2014), p. 47.

[21] Tout d'abord organisé sous la forme d'une société secrète, le mouvement nativiste des « Know-Nothing » (après des révoltes anti-irlandaises sanglantes, ses membres affirmaient à la police qu'ils ne « savaient rien ») devient un véritable parti politique en 1854 en se joignant à l'*American Party*. La même année, William M. Tweed, de retour à New York après son mandat à Washington, refuse à plusieurs reprises une nomination des nativistes, « ce qui le rend populaire auprès des immigrants irlandais et allemands qui gonflent déjà les quartiers les plus pauvres de New York ». Ackerman, p. 21.

protestantes. Par ailleurs, les événements des années 1870-1871 coïncident avec une campagne médiatique qui semble avoir été lancée conjointement par le *New York Times* et par *Harper's Weekly*.

Les raisons qui ont poussé le *Times* à se joindre aux efforts de *Harper's* ne sont pas claires. Néanmoins, il semble que, dans le contexte d'agissements des membres du « Ring » de plus en plus scandaleux et d'une paix sociale somme toute fragile, le chantage exercé par le « boss » sur les lucratifs contrats de publicité accordés par la ville aux différents journaux new-yorkais, avait fait long feu[22]. Selon Ackerman, il est également probable qu'en s'attaquant à Tweed, Jones espérait « stimuler les ventes et accroître l'envergure du journal auprès de l'élite républicaine »[23]. En effet, les années 1868 à 1872 ont été marquées par « une hystérie publique sur la question de la corruption politique et par les efforts opportunistes d'une presse de plus en plus indépendante visant à déballer de telles combines scandaleuses, et souvent inventées de toutes pièces, afin d'attirer de nouveaux lecteurs »[24]. On peut donc y voir les balbutiements de la presse à sensation qui atteindra un paroxysme avec le traitement journalistique et caricatural de la guerre hispano-américaine, et le journalisme d'opinion cèdera la place au journalisme d'investigation. Par ailleurs, le *New York Times* soutenait ouvertement les républicains et son positionnement était donc diamétralement opposé à tout ce que Tweed et ses lieutenants représentaient. Il est fort possible que Fletcher Harper, ancien actionnaire du *Times* et partenaire commercial de son propriétaire, George Jones, dans les années 1850, ait suggéré une telle alliance[25]. Si le décès d'Henry Raymond avait laissé Jones vulnérable face à certains actionnaires et membres du conseil d'administration, dont James B. Taylor, actionnaire dans l'imprimerie dirigée Tweed : la

---

[22] Selon Vinson, 89 journaux à New York et dans la région métropolitaine bénéficiaient du budget publicitaire de la ville ; la survie de 27 d'entre eux en dépendait. (Vinson, p. 16) En juillet 1868, le contrôleur financier de la ville « Slippery Dick » Connolly refuse de régler une facture de 13 764 dollars en frais de publicité au motif que le gouverneur Reuben Fenton (un républicain) n'avait pas signé l'arrêté d'imposition permettant de financer ces dépenses. Ackerman, p. 98. « Entre le 1er janvier 1869 et la fin du mois de juin 1871, plus de 2,7 millions de dollars ont été versés aux journaux de la ville. ». Hy B. Turner, *When Giants Ruled : The Story of Park Row, New York's Great Newspaper Street* (New York : Fordham University Press, 1999), p. 88. Pour plus de détails sur la répartition de cette somme colossale, voir Ackerman, p. 97.

[23] Ackerman, p. 99.

[24] « (The years…) were characterized by public hysteria over political corruption and by the opportunistic efforts of an increasingly independent press to use lurid, often fabricated exposés of such chicanery to attract new readers. ». Fisher, p. 11.

[25] Ackerman, p. 99.

New York Printing Company[26], le décès de Taylor et la nomination à l'automne 1870 du républicain Stewart Woodford pour les élections au poste de gouverneur vont changer la donne et permettre à Jones et son nouvel éditeur d'origine britannique, Louis Jennings de s'associer aux efforts de Nast et Curtis. C'est ainsi que « le Boss s'aperçut rapidement qu'il avait perdu un ami puissant, car dans les jours qui suivirent le décès de Taylor, le 20 septembre, *The Times* lança la première attaque éditoriale de sa croisade historique »[27] pour dénoncer les « immenses fortunes accumulées par ces hommes qui poussent comme des champignons »[28] : « Nous aimerions avoir un traité de M. Tweed sur l'art de devenir riche en autant d'années qu'il est possible de compter sur les doigts d'une seule main. Cela serait instructif pour les jeunes hommes et servirait à la fois d'exemple et d'avertissement »[29]. Par ailleurs, Jones « détestait les amis de Tweed, Jay Gould et Jim Fisk »[30] et Jennings[31], alors correspondant du *London Times*, avait déjà déclaré en août 1865 :

---

[26] Interrogé en janvier 1869 dans le cadre d'une enquête d'un Comité de la Chambre des représentants, spécialement constitué pour enquêter sur les allégations de fraude électorale à New York, Charles E. Wilbour déclare : « Les actionnaires sont au nombre de cinq, chacun possédant 5 000 dollars d'actions. Il y a trois démocrates et deux républicains. Les démocrates sont Wm. M. Tweed, un homme de Tammany, je pense ; James M. Sweeney, greffier à la Cour supérieure, également un homme de Tammany, Cornelius Corson, démocrate (de la branche) Mozart. Les républicains étaient moi-même, que je compte comme radical, et James B. Taylor, également un radical. (…) M. Taylor possède un grand nombre d'actions du *New York Times*. J'ai des intérêts dans la *Tribune Association*. J'ai été employé par le *New York Tribune* pendant 10 ans. » (« The stockholders are five in number, each owning $5,000 worth of stock. There are three democrats and two republicans. The democrats are Wm. M. Tweed, a Tammany man, I believe ; James E. Sweeney, clerk of the superior court, also a Tammany man; Cornelius Corson, a Mozart democrat. The republicans are myself, whom I count as a radical, and James B. Taylor, also a radical. (…) Mr. Taylor is largely interested in the stock of the New York Times. I have an interest in the *Tribune* association. I was employed on the *New York Tribune* for 10 years. ») United States, *The Reports of Committees of the House of Representatives, Made During the Third Session of the Fortieth Congress* (Washington : Government Printing Office, 1869), vol. 2, n° 31, p. 448. Le *New York Tribune*, fondé en 1841 par Horace Greeley, avait été transformé en coopérative en 1849 après avoir émis 100 actions de 1000 dollars chaque, qu'il avait proposées aux employés intéressés.

Ce que Wilbour « oublie » néanmoins de préciser c'est qu'en plus de gérer le journal de Tweed, *The Transcript*, il était également « sténographe au Bureau des élections pour un salaire annuel de 3 000 dollars ; sténographe à la Cour supérieure pour un salaire annuel de 2 500 dollars et vérificateur des comptes pour un salaire annuel de 3 500 dollars ». Lynch, p. 340.

[27] Denis Tilden Lynch, *"Boss Tweed": The Story of a Grim Generation* (New York: Boni and Liveright, 1927), p. 341.

[28] Ackerman, p. 100.

[29] *New York Times*, September 20th, 1870. Cité dans Ackerman, p. 99.

[30] Ackerman, p. 96. Comme nous le verrons plus tard, ces deux hommes à la réputation sulfureuse feront partie, avec Tweed, des quatre investisseurs du journal satirique *Punchinello*.

[31] Au décès prématuré d'Henry Jarvis Raymond, co-fondateur et éditorialiste du *New York Times*, George Jones embauche fin 1869, le jeune et talentueux Louis Jennings.

> Déjà aux États-Unis, des hommes sérieux déplorent le fait que le vote des personnes instruites soit noyé par celui de personnes à peine capables de lire ou d'écrire. Ils se plaignent amèrement de ce que les émigrants sont si rapidement mis au même niveau que les citoyens de naissance, en dépit de leur inaptitude, de par leur ancienne vie, leurs coutumes et leurs pouvoirs réels, d'exercer le privilège d'hommes honnêtes et patriotiques. On estime qu'il est particulièrement grave que des hordes d'Irlandais, qui débarquent ici ignorants et esseulés, dépourvus intrinsèquement de sentiment d'appartenance nationale ou de principes propres à faire d'eux de bons citoyens, puissent neutraliser le vote de la classe des hommes qui ont un intérêt vital à la conduite des affaires publiques [32].

Ces sentiments anti-irlandais constituent un leitmotiv des caricatures de Nast[33], même si, comme le précise l'historien Morton Keller,

> ses attaques ont pris diverses formes. (…) Mais le véritable pouvoir de son œuvre réside dans sa capacité à trancher au cœur des questions

---

[32] « Already thoughtful men in the States lament the fact that the votes of the educated are swamped by those of persons who are barely able to read and write. They complain bitterly of the circumstance that emigrants are so soon placed on a level with the native-born citizen, however unfitted they may be, by their past lives, their habits, and their actual powers, to exercise the privilege of honest and patriotic men. It is especially felt to be a serious evil that hordes of Irish, who land here utterly ignorant and forlorn, with no sentiment of nationality in their nature and with no principles which can possibly render them good citizens, should be able to neutralize the votes of the class which has a vital stake in the conduct of public affairs ». Our Own Correspondent, « The United States », *Times* (London, England), 8 Aug. 1865 (6).

Accessible sur le site *The Times Digital Archive* à l'adresse suivante: http://find.galegroup.com/ttda/infomark.do?&source=gale&prodId=TTDA&userGroupName=unipari&tabID=T003&docPage=article&searchType=AdvancedSearchForm&docId=CS100966664&type=multipage&contentSet=LTO&version=1.0. Voir également Ackerman, p. 96.

On notera qu'à plus de 17 ans de distance, les mêmes préjugés pousseront TR à utiliser quasiment les mêmes termes pour décrire ses opposants d'origine irlandaise à l'Assemblée législative, dans un journal qui relate ses deux premiers mois comme représentant à Albany. Cf. *Diary kept by Theodore Roosevelt during the New York Assembly* (1882), Theodore Roosevelt Inaugural National Historic Site. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o283076. Voir également Morris, p. 145. Même si 10 ans s'étaient écoulés, l'affaire Tweed était encore très vive dans les esprits et il est à noter que Roosevelt était à Albany le 12 avril 1882 lorsque le Comité d'audit des comptes de l'État de New-York a été saisi d'une requête de règlement d'un montant de 81 717 dollars introduite par la succession de William C. Conner, sheriff de la ville et du comté de New York qui avait été chargé de l'arrestation de William M. Tweed. Cf. New York State, *Documents of the Assembly of the State of New York : One Hundred and Sixth Session* (Albany : Weed, Parsons and Company, 1883), vol. 1, p. 169.

[33] Il est d'ailleurs intéressant de noter que la première charge de Nast contre le cercle de Tweed (« Œcumenical Council : Excommunication of Modern Civilization », 24 décembre 1869) montre le gouverneur John Hoffman sous les traits du Pape, entouré d'autres prélats de l'église catholique (Peter Sweeny sous les traits du cardinal Antonelli, W. M. Tweed, R. Connolly, A. O. Hall, Jay Gould et Jim Fisk sous ceux d'évêques). On peut voir des gardes suisses représentés par des Irlandais au visage de singe. Voir Khalsa, p. 101.

> morales et idéologiques soulevées par le cercle de Tweed, ainsi que l'alliance entre son indignation et un talent pour la caricature féroce[34].

Par ailleurs, lorsque Nast « croque » Robert B. Roosevelt en 1892 à l'occasion de la campagne présidentielle, ce dernier détient un poste particulièrement important au sein du parti Démocrate : il est trésorier du Comité national démocrate. Une première caricature est publiée le 29 octobre 1892, dans le plus important quotidien en Virginie occidentale, le *Wheeling Intelligencer*[35].

---

[34] « His attack took a variety of forms. (…) But the true power of his work lay in his ability to cut to the heart of the moral and ideological issues raised by the Tweed Ring — and in the marriage of his indignation to a gift for ferocious caricature. » Morton Keller, *The Art and Politics of Thomas Nast* (1968, New York : Oxford University Press, 1975), p. 180.

[35] Le journal bénéficia du soutien financier des républicains dès 1858. Il fournissait « un véhicule avec lequel les idées républicaines pouvaient atteindre une population régionale largement désabusée par les leaders démocrates du Sud en Virginie ». Pour plus de détails, consulter « About *The Wheeling Daily Intelligence. (Wheeling, W. Va.) 1865-1903* » sur le site de la bibliothèque du Congrés à l'adresse suivante : http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84026844/



[36]

Illustration 15 - Th. Nast, "The Irish Vote", 1892

On peut y voir Robert Roosevelt assis, le ventre bedonnant[37] et les pieds de travers. Il tient un long texte qui reprend un passage d'une satire intitulée « Five Acres Too Much » qu'il avait publiée en 1869 et dans laquelle on peut lire la description suivante du peuple irlandais :

> Les habitants de l'île d'émeraude constituent une race assurément magnifique…s'ils ne mentaient pas, ne volaient pas, de trichaient pas, ne dérobaient pas, ne tuaient pas, ne se saoulaient pas, ne se parjuraient pas,

[36] Thomas Nast, « The Irish Vote », *The Wheeling Daily Intelligencer*, October 29, 1892.

[37] Le ventre exagérément enflé de Roosevelt, que les boutons de son gilet retiennent à peine, évoque une outrageuse opulence.

> ne se querellaient pas, ne se battaient pas, ou n'insistaient pas pour obtenir des compensations déraisonnables, ils seraient presque aussi bons que les autres[38].

Le personnage est encadré par deux phrases. Celle du dessus fait référence à la question des tarifs douaniers qui divisait la classe politique à cette époque. Les républicains, représentant les industriels et travailleurs du secteur manufacturier dans les villes du Nord, étaient en faveur de mesures protectionnistes permettant de protéger le marché intérieur. Les démocrates, représentant principalement les agriculteurs de l'Ouest et du Sud qui dépendaient de l'exportation, étaient partisans du libre-échange[39]. Le slogan « Tariff for Revenue Only » (qui signifiait un tarif douanier à seules fins de recettes publiques, autrement dit pour alimenter le Trésor public et non pour protéger des intérêts privés) a été utilisé par les démocrates dans les États du Nord (comme la Pennsylvanie ou le New Jersey) sensibles à la question d'une barrière douanière sur certains produits manufacturés. Cette position répondait aux critiques qu'un « soutien rigide au libre-échangisme » soulevaient au sujet de la « volonté des démocrates de collecter l'impôt et gouverner de manière responsable »[40]. La deuxième phrase se présente sous la forme d'une accusation qui s'adresserait directement à Roosevelt : « Ce ne serait pas la première fois que vous dupez les Irlandais, n'est-ce pas ? ». Comme nous l'avons vu, les Irlandais constituaient la base électorale du Parti démocrate new-yorkais. D'ailleurs, cette caricature bénéficie d'une sorte de texte explicatif pour s'assurer que le lecteur prête attention au texte brandi par le personnage. Son auteur ajoute à la suite de l'extrait : « C'est après avoir écrit

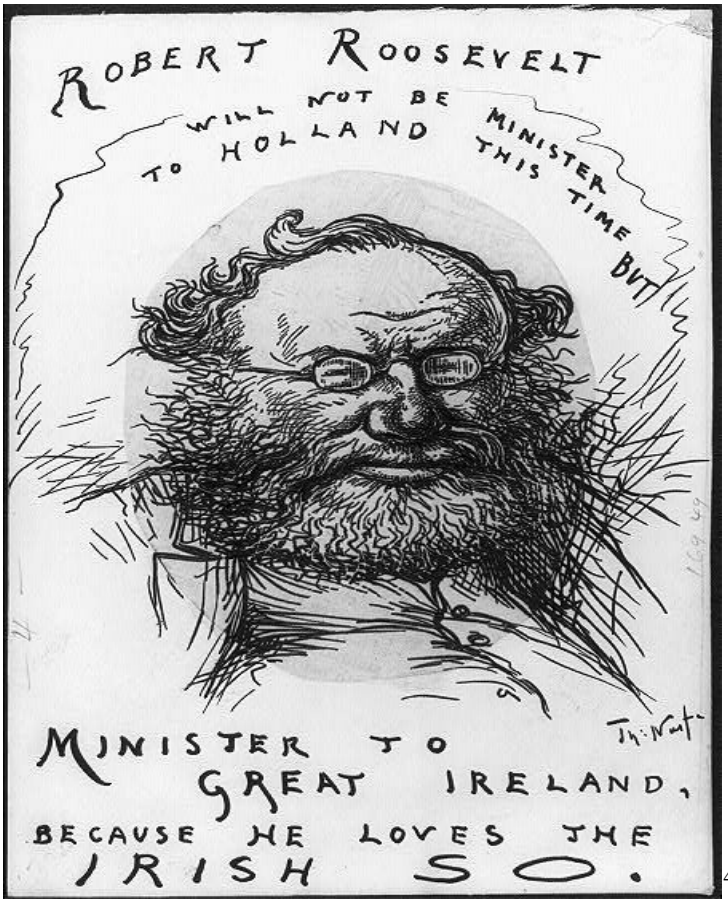
---

[38] « The inhabitants of the Emerald Isle are certainly a magnificent race...and if they do not lie, steal, cheat, rob, murder, get drunk, perjure themselves, quarrel, fight and insist upon damages unreasonably, they would be almost as good as other nations. » Robert B. Roosevelt, *Five Acres Too Much* (New York : Harper and Brothers, 1869), p. 50.

[39] Ces questions économiques ont agité toute la fin du XIX[e] siècle tant aux États-Unis qu'en Europe. On peut notamment citer le tarif McKinley en 1890 et les mesures protectionnistes au Japon à partir de 1899. L'année 1892 est d'ailleurs marquée en France par l'entrée en vigueur de la « loi Méline » qui impose un double tarif douanier sur les produits agricoles importés. Pour plus de détails sur les effets de ces mesures protectrices, voir aussi Alain Broder, « Le tarif de 1892 et les industries nouvelles : une première approche » extrait du colloque « Le commerce extérieur français de Méline à nos jours » organisé par le Comité pour l'histoire économique et financière le 3 juin 1992. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.um.es/hisminas/wp-content/uploads/2014/05/Broder-1992-Tarif-1892.pdf

[40] Alfred E. Eckes, Jr., *Opening America's Market : U.S. Foreign Trade Policy Since 1776* (Chapel Hill : University of North Carolina Press), p. 35.

ceci que Cleveland a confié un poste important à Roosevelt. Il est à présent un des responsables du Parti démocrate au plan national »[41].



[42]

Illustration 16 - Th. Nast, "ROBERT ROOSEVELT", 1892

Moins d'un mois plus tard et quelques jours après les résultats des élections présidentielles conférant une large victoire à Grover Cleveland, Nast publie le 19 novembre 1892, une version remaniée de cette caricature. Il ne conserve que le visage et esquisse quelques traits autour. Aucun texte « explicatif » ne l'entoure et rien ne permettrait ici de relier Roosevelt à son œuvre « Five Acres Too Much ». Le titre, « Robert Roosevelt aime tant les Irlandais qu'il ne sera pas ambassadeur en Hollande cette fois, mais auprès de la noble Irlande »[43], a été modifié pour ne

[41] « It was after writing this that Cleveland gave Roosevelt a high position. He is now one of the national Democratic managers. » *The Wheeling Intelligencer*, 29 Oct. 1892.

[42] Thomas Nast, *Nast's Weekly*, November 19, 1892.

[43] « Robert Roosevelt will not be minister to Holland this time but minister to great Ireland, because he loves the Irish so ».

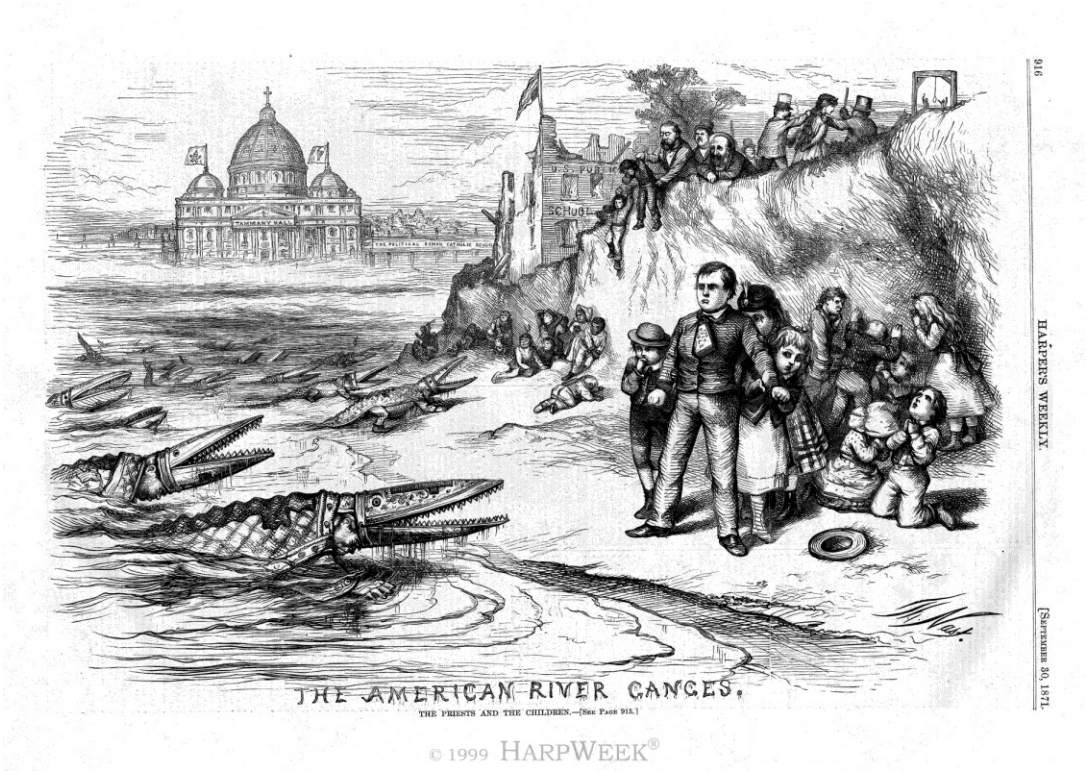
plus mentionner la question du tarif douanier et la charge ne repose plus que sur la seule connaissance du contexte par le lecteur. L'ironie du titre de cette caricature s'appuie donc sur une connivence avec un lecteur contemporain. Nast a peut-être voulu respecter les droits de reproduction du *Wheeling Intelligencer*, mais il est plus probable qu'étant partisan de Cleveland et de sa réforme douanière, il ait tout simplement décidé d'alléger la charge de la première caricature avant de la publier dans son propre magazine. Il s'agit d'un rare, voire unique exemple qui contredit l'indépendance proverbiale du caricaturiste à l'égard de la ligne éditoriale. On peut également constater que, près de trente ans après les « Émeutes de la conscription » (*Draft Riots*)[44], le sentiment anti-Irlandais de Nast est toujours aussi vif. Comme le souligne Brad Rousse dans « 'Them Damned Pictures' : Thomas Nast's Not-so-hidden Campaign against the Irish », le conflit entre Tweed et Nast « a également révélé que Thomas Nast, par ses caricatures se moquant de Tweed, s'attaquait en réalité aux citoyens irlandais de New York, car ils permettaient à *Tammany Hall* de causer la ruine économique et la corruption de la cité »[45]. Par ailleurs, « le catholicisme et les Irlandais étaient intrinsèquement liés dans l'esprit et le travail de Nast »[46]. Publié dans l'édition du 30 septembre 1871, quelques semaines après les violentes émeutes orangistes de l'été, « The American River Ganges » constitue une violente charge des liens entre Irlandais et catholicisme sur le fond d'un débat houleux sur la question des écoles publiques et privées.

---

[44] Comme nous l'avons rapidement abordé plus tôt, New York a été secouée par de violentes émeutes au courant de l'été 1863, après l'adoption d'une règle de conscription rendant le service militaire obligatoire aux hommes âgés de 18 à 35 ans. Cependant, moyennant 300 dollars, il était possible d'être exempté d'un seul appel, tandis que pour 1 000 dollars les familles fortunées pouvaient payer un remplaçant; l'exemption devenant ainsi permanente. C'est d'ailleurs cette exemption qui permit au père de Théodore Roosevelt d'éviter d'être enrôlé (McCullough, *Mornings on Horseback* (New York : Simon & Schuster, 1981), p. 57) et ainsi de combattre les membres de sa belle-famille, les Bulloch, une riche famille de planteurs georgiens. Cet arrangement, qui rapporta un total de 12 millions de dollars au Trésor (*loc. cit.*), attisa le resentiment des immigrants, notamment Irlandais, qui découvraient que leur citoyenté, quasi imposée par les membres de Tammany, leur conférait non seulement le droit vote mais qu'il était assorti d'un devoir civil à l'égard de leur nouvelle patrie en guerre.

[45] « (…) also showed that Thomas Nast, through his cartoons mocking Tweed, was in fact attacking the Irish citizens of New York for allowing Tammany Hall to bring economic ruin and corruption to the city ». Brad Rousse, « "Them Damned Pictures": Thomas Nast's Not-so-hidden Campaign against the Irish », *Spectacles* (Selinsgrove, Pa. : Susquehanna University, vol. 2, 2007), accessible en ligne à l'adresse suivante : http://comenius.susqu.edu/journals/spectacles/2007/rousse.htm

[46] Halloran, p. 191. « Irish, Catholic and Democrat were evils individually and collectively in Nast's eyes. ». (« Irlandais, catholiques et démocrates étaient des maux individuels et collectifs aux yeux de Nast. »). Vinson, p. 20.



47

Illustration 17 - Th. Nast, "THE AMERICAN RIVER GANGES", 1871

On peut y voir Boss Tweed en train de contempler l'arrivée de plusieurs évêques animalisés en crocodiles qui, on le devine, s'apprêtent à dévorer de jeunes enfants descendus par le maire de New York, Oakley Hall, sur les rives d'un « Gange » américain. Comme dans « Compromise with the South », on peut également constater que le drapeau flotte à l'envers au-dessus d'un bâtiment en ruine sur lequel est inscrit « Écoles publiques des États-Unis ». Il s'agit d'un des dessins les plus célèbres de Nast et comme le souligne très justement Morton Keller,

> « il est remarquable que les attaques de Nast sur l'Église ont étroitement coïncidé avec sa grande condamnation du cercle de Tweed. Chacune de ces attaques représentait une menace d'une intensité émotionnelle inhabituelle à l'égard de la doctrine sociale de Nast ; et chacune a provoqué chez lui une œuvre d'une puissance et d'une passion exceptionnelle »[48].

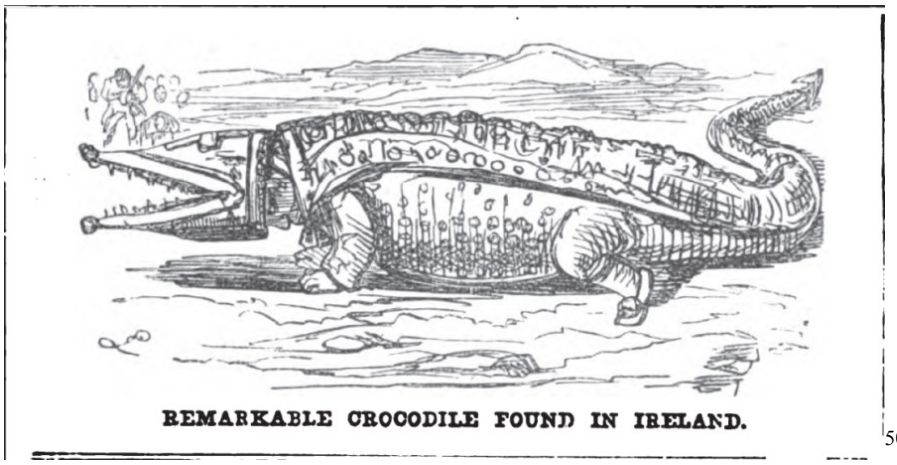
---

[47] Thomas Nast, « The American River Ganges : The Priests and the Children », *Harper's Weekly* (September 30, 1871)

[48] Keller, p. 162.

Comme l'explique Robert C. Kennedy, il est très probable que Nast ait puisé son inspiration d'une caricature de Leech publié dans *Punch* le 6 septembre 1851, vingt ans plus tôt presque jour pour jour. En effet,

> Pour les Victoriens, à cette époque, le crocodile fonctionnait comme un puissant symbole de l'autre parce que colonisé ou par sa race, et fortement associé à l'exotisme et l'orientalisme. Toutefois, en dehors du contexte colonial, les liens entre le crocodile et l'hypocrisie ou l'appétit vorace prédominaient[49].



[50]

Illustration 18 - J. Leech, "REMARKABLE CROCODILE FOUND IN IRELAND", 1851

Il est à noter que l'idée d'un animal mi-crocodile mi-humain avait déjà été exploitée par John Leech dans une autre caricature pour *Punch* publiée en 1845 à l'occasion d'une immense spéculation autour des chemins de fer de Leeds[51].

---

[49] « For Victorians, then, the crocodile functioned as a potent symbol of the colonized or racial other, with powerful associations with exoticism and Orientalism. However, outside the colonial context, the crocodile's associations with hypocrisy and voracious appetite predominated. » Mary Elizabeth Leighton and Lisa Surridge, « The Empire Bites Back: The Racialized Crocodile of the Nineteenth Century » in Deborah Denenholz Morse and Martin A. Danahay, eds., *Victorian Animal Dreams: Representations of Animals in Victorian Literature and Culture* (Aldershot, Hampshire, England and Burlington, Verm., United States : Ashgate Publishing Company, 2007), p. 260.

[50] John Leech, « Remarkable Crocodile Found in Ireland », *Punch: The London Charivari*, September 6, 1851.

[51] Ironie de l'histoire, les deux hommes d'affaires Jay Gould et James Fisk, Jr., proches de Tweed, avait acquis leur sulfureuse réputation dans les années 1866-1868, après l'émission de titres frauduleux de la compagnie de chemins de fer Erie afin d'en ravir le contrôle à son actionnaire principal, Cornelius Vanderbilt. Peu de temps après avoir réussi leur manœuvre, ils nomment William M. Tweed directeur de la compagnie en échange de dispositions réglementaires favorables à leurs intérêts. Voir également Ellen Terrell, « Robber Barons : Gould and Fisk » in *Inside Adams*, Library of Congress, September 26, 2012. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://blogs.loc.gov/inside_adams/2012/09/robber-barons-gould-and-fisk/.



THE RAILWAY JUGGERNAUT OF 1845. [52]

Illustration 19 - J. Leech, "THE RAILWAY JUGGERNAUT", 1845

Par ailleurs, même si Théodore Roosevelt ne s'est pas laissé aller à

> l'orgie publique d'anticatholicisme, d'antisémitisme et de xénophobie incontrôlée de la fin du dix-neuvième siècle, il s'est vu accusé de nativisme. (…) Par ailleurs, les violents démentis ne peuvent occulter le fait que Roosevelt, comme la plupart des Américains de souche de son époque, présentait des symptômes passagers de préjugés antisémites et anticatholiques, et de "nativisme"[53].

Cependant, contrairement à Nast qui a nourri ces sentiments toute sa vie, Roosevelt professe au tournant du siècle, le credo d'une « américanisation » inévitable, à laquelle l'esprit teuton lui-même ne saurait résister[54]. La popularité de Nast et sa tendance personnelle à se dessiner

---

[52] Cette caricature a été reprise récemment, le 29 janvier 2013, dans un article du *London Times* accessible à l'adresse suivante : http://www.thetimes.co.uk/tto/life/article3671022.ece

[53] Thomas G. Dyer, *Theodore Roosevelt and the Idea of Race* (Baton Rouge : Louisiana University Press, 1980), p. 124.

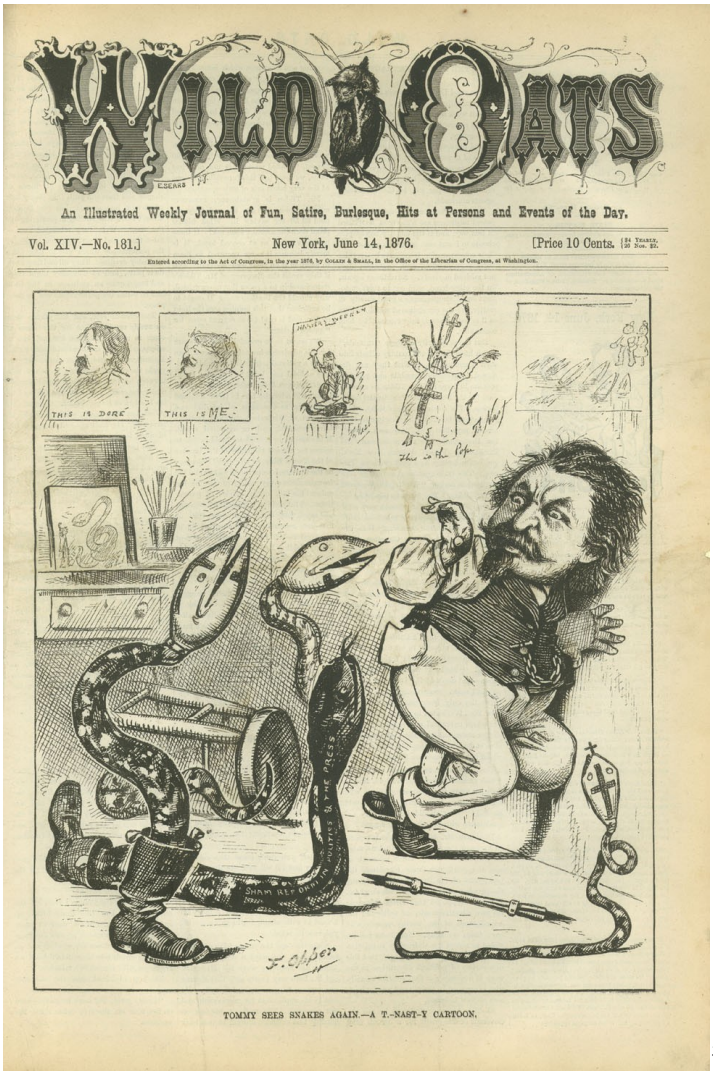
[54] « Le système d'éducation publique et l'énergie omniprésente de la vie américaine se sont avérés des solvants auxquels rien ne résiste, pas même la ténacité germanique ». (« (…) the public-school system and the all-pervading energy of American life proved too severe solvents to be resisted even by German tenacity. » Theodore Roosevelt,

conduiront ses frères d'armes à le prendre pour cible[55]. Ainsi, le magazine illustré *Wild Oats* publie le 14 juin 1876, une caricature de Nast qui se moque de son anticatholicisme. Il s'agit d'une œuvre du célèbre caricaturiste Frederik B. Opper, qui signe là une de ses toutes premières œuvres. Parmi les dessins affichés sur les murs derrière le personnage de Nast, on aperçoit très clairement une esquisse qui reproduit grossièrement « The American River Ganges ». Geipel note également que la « caricature d'Opper contient une offense graphique encore plus cruelle et plus personnelle à l'encontre de Nast : des portraits presque identiques de Nast et Doré, accrochés au mur du studio derrière l'artiste, expriment l'opinion d'Opper selon laquelle Nast était un plagiaire du grand caricaturiste français »[56].

New York in Edward A. Freeman, William Hunt, ed. *Historic Towns* (London and New York : Longmans, Green, and Co., 1891), p. 184.

[55] Fisher consacre un chapitre (pp. 26-43) à ce phénomène inhabituel qu'il fait remonter au changement d'allégeance de l'artiste lors de la campagne de 1884. « Although a willingness, often unto glee, to lampoon a target unmercifully and often unfairly had become a hallmark of the profession, it was Nast who had elevated graphic assassination to an art, an Nast who continued to straddle the thin line between commentary and downright defamation. His celebrity fed jealousies. » (« Bien qu'une volonté, souvent jubilatoire, de ridiculiser une cible impitoyablement, et souvent injustement, était devenu une caractéristique de la profession, c'était Nast qui avait élévé l'assassinat graphique au rang d'art, Nast qui continuait de cheminer sur la ligne mince qui sépare le commentaire de la diffamation pure et simple. »). Fisher, p. 26.

[56] « Opper's cartoon contains an even crueller and more personal graphic slight against Nast; almost identical portaints of Nast and Doré, pinned to the studio wall behind the artist, convey Opper's opinion that Nast is a plagiarist of the great French caricaturist. » Geipel, p. 31.



[57]

Illustration 20 - F. Opper, "TOMMY SEES SNAKES AGAIN", 1876

En 1891, Théodore Roosevelt publie *New York* dans lequel il consacre un chapitre à l'histoire récente de la ville de 1860 à 1890. Même s'il se félicite que les Irlandais « avaient pris que peu

[57] Frederic B. Opper, « Tommy Sees Snakes Again: A T.- Nast-y Cartoon », *Wild Oats*, 14 juin 1876. Il est intéressant de noter que deux mois après son lancement en février 1870, comme magazine mensuel illustré, *Wild Oats* est suffisamment populaire pour passer à un tirage bi-mensuel. Dans un article en ligne, Richard Samuel West précise que *Wild Oats* était le principal magazine humoristique de l'époque. Pour plus de détails sur cette publication, voir Frank L. Mott, *A History of American Magazines, 1865-1885* (Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press, 1938), vol. 3, p. 265-266 ; ainsi que l'article en ligne suivant : Richard Samuel West, « Wild Oats (1870-1881) – edited by George Small, aka Bricktop », *Yesterday's Paper*, 29 juin 2012. Accessible à l'adresse suivante : http://john-adcock.blogspot.ca/2012/06/wild-oats-1870-1881.html. L'image est tirée de cette publication en ligne. Par ailleurs, un article du *New York Tribune* publié le 2 octobre 1871, rapporte que le maire de la ville, Oakley Hall, tente de faire taire la publication d'une caricature intitulée « Too Thick – The Tammany as the People Propose to have it – What they are going to do about it ». Nous verrons un peu plus tard à quoi la phrase « what they are going to do about it » fait allusion.

de par aux mouvements anarchiques et socialistes », ils « avaient, bien qu'il s'agisse là d'une qualité plus douteuse, maîtrisé les subtilités de la politique locale avec une facilité déconcertante. »[58]. Au sujet du vote étranger en général, il déclare :

> La masse d'électeurs vicieux et ignorants (particulièrement parmi ceux d'origine étrangère) constitue une arme tranchante à leur[59] main et représente une menace constante à notre prospérité ; et l'indifférence égoïste et sans clairvoyance des honnêtes hommes est à peine moins dangereuse[60].

C'est très certainement cette indifférence « coupable » qui, en plus d'un profond désir de revanche sur le destin de son père dont la carrière politique avait été brisée par des manigances de la « machine » républicaine[61], qui ont poussé Roosevelt à jouer un rôle politique[62]. Cet engagement a été mal vu par les membres de l'élite sociale dont Roosevelt faisait naturellement partie, qui le considéra alors comme « un traître à l'égard de sa caste »[63]. Cependant, comme le souligne notamment Edmund Morris,

---

[58] « (…) they have taken little part in anarchical and socialistic mouvements and — though this is a quality of a more doubtful kind — they have mastered the intricacies of local politics with astonishing ease. » Roosevelt, *New York*, p. 186.

[59] Celles de ceux que Roosevelt qualifie de « mercenaires politiques » (« political mercenaries »). Roosevelt, *New York*, p. 209.

[60] « The mass of vicious and ignorant voters — especially among those of foreign origin — forms a trenchant weapon forged ready to their hand, and presents a standing menace to our prosperity; and the selfish and short-sighted indifference of decent men is only one degree less dangerous ». *Loc. cit.*

[61] Morris souligne que « c'était la machine républicaine de l'État de New York, encore contrôlée par Boss Roscoe Conkling, qui avait détruit Théodore père ; se pourrait-il que Théodore fils, en maîtrisant ses techniques, utilise cette même machine pour se venger ». (« It had been the New York State Republican machine, still controlled by Boss Roscoe Conkling, that had destroyed Theodore Senior; might not Theodore Junior, by mastering its techniques, use that same machine to avenge him? ») Morris, *The Rise*, p. 124.

[62] Aux « hommes aux goûts raffinés et à la vie facile » qui se moquent de ses intentions et lui disent que la politique est « vulgaire », que les organisations ne sont pas dirigées par des « gentlemen », Roosevelt rétorquait : « que si c'était le cas, cela voudrait simplement dire que les personnes que je connaissais ne faisaient pas partie de la classe dirigeante, contrairement aux autres personnes – et que j'avais l'intention de faire partir de la classe dirigeante. » (« The men I knew best were the men in the clubs of social pretension and the men of cultivated taste and easy life. When I began to make inquiries as to the whereabouts of the local Republican Association and the means of joining it these men–and the big business men and lawyers also–laughed at me, and told me that politics were "low"; that the organizations were not controlled by "gentlemen" (…) I answered that if this were so it merely meant that the people I knew did not belong to the governing class, and that the other people did–and that I intended to be one of the governing class. » Theodore Roosevelt, *An Autobiography* (New York : The Macmillan Company, 1913), p. 63.

[63] Cité dans Morris, *The Rise*, p. 125.

> les Roosevelt, en tant que vieille famille de Knickerbockers[64], avaient eu une influence politique jusqu'à la guerre civile. Le mépris pour le monde sordide de la politique était un phénomène relativement récent, dont les scandales liés à Boss Tweed et à l'administration Grant des années 1870 étaient largement responsables[65].

Toujours dans *New York*, Roosevelt fait une brève analyse des événements qui conduisent à la chute de Tweed :

> Les agissements du « Cercle de Tweed » ont conduit la situation à son paroxysme. William M. Tweed était l'esprit suprême des politiciens de son propre parti, mais il avait également assuré son emprise sur un certain nombre de leaders républicains locaux de la pire espèce. C'était un homme vulgaire, jovial, habile et dénué de tout scrupule. Il avait organisé tous ses alliés politiques et associés dans un gigantesque « cercle » dans le but de piller la ville. Des sommes incroyables ont été détournées, en particulier lors de la construction du nouveau tribunal. Lorsque la fraude a été dévoilée, Tweed, assuré de son pouvoir, a lancé cette question désormais proverbiale : « Qu'allez-vous y faire ? ». Mais cela s'est terminé en 1871, lorsque des citoyens respectables, tous partis confondus, se sont ralliés à l'appel des journaux, et particulier le *Times* et le *Harper's Weekly* (l'essentiel du mérite de la défaite de Tweed revenant en effet à la presse de la ville). Lors des élections pendant l'automne, les candidats du

---

[64] Ce terme désigne les colons fondateurs de la Nouvelle Hollande et plus généralement les membres de l'aristocratie de Manhattan.

[65] « But the Roosevelts, as Knickerbockers, had been influential in politics until Civil War times. Disdain for grubby politics was a comparatively recent phenomenon, owing much to the Boss Tweed and Grand Administration scandals of the 1870s. » Morris, *The Rise*, p. 806. Par ailleurs, comme nous l'avons déjà montré, le clan Roosevelt a pris une part active à la chute de Tweed. Ainsi, Kathleen Dalton affirme « L'Association des Citoyens opposée à Tweed, qui était si largement financée et publiquement gérée par des personnes parmi les plus proches de Théodore qu'on la désignait comme une oligarchie rooseveltienne, a fini par évincer Tweed du pouvoir quand Théodore était adolescent. Avant qu'il ne soit assez vieux pour se raser, il avait appris de l'intense activité politique de ses oncles et de son père comment utiliser les révélations et scandales exposés dans les journaux pour attiser l'indignation du public afin de susciter les réformes » (« The anti-Tweed Citizens Association, so heavily funded and publicly led by Theodore's closest relatives that it was called a Rooseveltian oligarchy, finally ousted Tweed from power when Theodore was in his teens. Before he was old enough to shave, he had learned from his intensely political uncles and his father how to use newspaper exposés and scandals to arouse public outrage and bring about reforms. »). Dalton, p. 16. Toutefois, l'Association des Citoyens que Dalton crédite de la chute de Tweed ne semble pas avoir échappé à l'influence de ce dernier. Ainsi, en mars 1871, l'Association appuie la nouvelle chartre de New York conçue par Tweed afin de priver encore davantage le gouverneur de son pouvoir législatif sur les décisions municipales. « Fin 1870, l'Association des Citoyens n'était plus que l'ombre d'elle-même. Tweed avait si bien réussi à affaiblir l'Association des Citoyens, qu'au printemps 1871, un groupe de new-yorkais de la classe supérieure établirent une nouvelle organisation réformatrice (le Conseil pour la réforme politique de la ville de New York) afin de rassembler l'opposition à Tweed ». (« By 1870, the Citizens' Association was only a shadow of its former self. Tweed had been so successful in weakening the Citizens' Association that in the spring of 1871 a group of upper-class New Yorkers established a new reform organisation – the New York City Council of Political Reform – to drum up opposition to Tweed. »). Seven Beckert, *The Monied Metropolis : New York City and the Consolidation of the American Bourgeoisie, 1850-1896* (New York : Cambridge University Press, 2001), p. 185.

> cercle ont été largement battus et les principaux malfaiteurs ont été par la suite poursuivis. Plusieurs d'entre eux ont été mis en prison ; Tweed lui-même est décédé dans une cellule pour criminel. Les juges délinquants ont été destitués ou ont fui à temps pour éviter leur destitution »[66].

Le nouveau tribunal commandé par Tweed, dont la construction avait été estimée à 600 000 dollars, avait fini par coûter près de 13 millions de dollars aux contribuables new-yorkais. Les premières attaques de Nast commencent en septembre 1869, se poursuivent en 1870 lors du rapprochement avec le *Times*, pour culminer à l'approche des élections, début novembre 1871, avec la très célèbre caricature « The Tammany Tiger Loose : 'What are you going to do about it?' »[67]. Un article du *Times* salue d'ailleurs cette publication et déclare : « Il s'agit probablement de l'image politique la plus impressionnante jamais produite dans ce pays »[68]. Aucune mention n'est faite cependant de la une du *Evening Telegram* du 10 septembre 1869, plus de deux ans auparavant et qui présente une caricature saisissante du tigre Tammany. Le jour de cette

---

[66] « Matters reached their climax in the feats of the 'Tweed Ring." William M. Tweed was the master spirit among the politicians of his own party, and also secured a hold on a number of the local Republican leaders of the baser sort. He was a coarse, jovial, able man, utterly without scruple of any kind; and he organized all of his political allies and adherents into a gigantic "ring" to plunder the city. Incredible sums of money were stolen, especially in the construction of the new Court House. When the frauds were discovered, Tweed, secure in his power, asked in words that have become proverbial, "What are you going to do about it?" But the end came in 1871. Then the decent citizens, irrespective of party, banded together, urged on by the newspapers, especially the *Times* and *Harper's Weekly*, — for the city press deserves the chief credit for the defeat of Tweed. At the fall elections the ring candidates were overwhelmingly defeated; and the chief malefactors were afterward prosecuted, and many of them imprisoned, Tweed himself dying in a felon's cell. The offending judges were impeached, or resigned in time to escape impeachment. » Roosevelt, *New York*, p. 207-208.

[67] Adler et Hill estiment que l'absence d'esquisse préliminaire à « The Tammany Tiger Let Loose » « suggère que la caricature tire directement ses origines d'une reproduction d'"Ave Caesar de Gerôme". (« There is no known preliminary sketch for any part of "The Tammany Tiger Let Loose," suggesting that the cartoon evolved directly from a print of Gérôme's "Hail Caesar." ») Adler and Hill, p. 162. Ce tableau de Jean Léon Gérôme intitulé « Ave Caesar ! Morituri te salutant » date de 1859 et a connu un succès immédiat lors de sa présentation l'Exposition universelle de Paris en 1867. Fiona Halloran, Richard Samuel West et Donald Dewey soulignent que Nast s'est largement inspiré d'une caricature de Joseph Keppler parue à peine trois semaines plus tôt dans la version en allemand et en anglais de *Puck* avec le titre bilingue « Wer Wird Seigen » et « Who Will Conquer ». Dewey précise également que Nast s'est possiblement aussi inspiré d'une caricature de Tenniel parue dans *Punch* le 22 août 1857 et intitulée « The British Lion's Vengeance on the Bengal Tiger ». L'œuvre de Keppler semble être toutefois la source la plus directe de l'inspiration de Nast. Voir Richard Samuel West, *Satire on Stone : The Political Cartoons of Joseph Keppler* (Urbana and Chicago : University of Illinois Press, 1988), p. 48-49 ; Dewey, p. 19. Pour plus de détails sur les allégations de plagiat dont Nast a été la cible de son vivant, notamment de la part d'Alfred R. Waud, un confrère chez *Harper's*, voir Halloran, p. 140.

[68] « The is probably the most impressive political picture ever produced in this country ». *New York Times*, « Minor Topics », November 2, 1871, p. 4.

publication, le *New York Herald* avait publié un encart publicitaire du *Evening Telegram* encourageant les lecteurs à se procurer « la meilleure caricature à ce jour »[69].



THE EVENING TELEGRAM.

VOL. III.—NO. 681. NEW YORK, FRIDAY, SEPTEMBER 10, 1869. TWO CENTS.

BIG SIX'S TIGER LOOSE.

BLOATED ARISTOCRAT—"ANGELS AND MINISTERS OF GRACE, DEFEND US!"

70

Illustration 21 - Th. Nast, "BIG SIX'S TIGER LOOSE", 1869

[69] « The greatest cartoon yet », *New York Herald*, Septembre 10, 1869, p. 10.

[70] Thomas Nast, « Big Six's Tiger Loose », *The Evening Telegram*, September 10, 1869, p. 1. Contrairement à la caricature de Nast de 1871, cette caricature ne s'adresse pas à la même clientèle que celle du *Harper's*. Il s'agit ici d'une œuvre délibérement sensationaliste, aux traits moins travaillés et n'offrant pas d'allusion culturelle accessible aux seules élites. La signature ressemble à celle de Nast, à la différence que ce dernier signait très lisiblement Th. Nast. Il est plausible que les lecteurs du quotidien à 2 cents, peu familiers du magazine *Harper's* cinq fois plus onéreux, puissent être trompés. Il pourrait donc s'agir de l'œuvre d'un artiste ayant cherché à profiter de la notoriété du célèbre caricaturiste. Nast aurait eu d'aucun moins de scrupule à s'approprier le symbole du tigre dans la caricature suivante.



[71]

Illustration 22 - Thomas Nast, « The Tammany Tiger Loose : What are you going to do about it ? », 1871

En parlant de son emprise sur la ville, le Boss se serait exclamé : « Tant que je peux compter les bulletins de vote, qu'allez-vous y faire ? ». En réalité, comme le démontre de manière convaincante Leo Hershkowitz, dans un ouvrage qui, près de cent ans après le décès du « Boss » tente de réhabiliter ce dernier, ce serait Nast lui-même qui serait à l'origine de ce « cri de ralliement »[72] des réformateurs. Hershkowitz mentionne un article du *New York Times*, datant du 1er juillet 1871 dans lequel le journal interpelle les lecteurs, des « citoyens intelligents », qui ont très certainement été alertés par le Conseil des réformes politiques[73] sur les escroqueries perpétrées par le « Ring » :

> Tous les citoyens intelligents l'ont entendu ; les contribuables l'ont entendu – et qu'ont-ils fait ? Ils ont joint leurs mains et, les yeux écarquillés, se sont écriés « Quel scandale ! ». Le « Ring » aussi a pu l'entendre, et qu'ont-ils fait ? Les mains plongées dans leurs poches

---

[71] Thomas Nast, « The Tammany Tiger Loose : What are you going to do about it ? », Harper's Weekly, November 11, 1871, p. 1056-1057.

[72] Khalsa, p. 107.

[73] Comme nous l'avons vu, le Conseil pour la réforme politique avait succédé à l'impuissante Association des Citoyens. Pour plus de détails, voir Beckert, p. 185-186.

> remplies de l'argent dérobées au peuple, ils ont demandé d'un air provocant, « Eh bien, qu'est-ce que vous allez faire à ça ?[74].

En réalité, comme le souligne Hershkowitz, le *Times* a repris le sous-titre d'une caricature intitulée « Under the Thumb » que Nast avait publiée dans *Harper's* le 10 juin de la même année. Cependant, « dans l'esprit du public, c'était Tweed qui avait fait cette déclaration » [75]. Il est très possible que l'erreur vienne du fait que de nombreux biographes font dater (ou évitent tout simplement de dater) cette caricature du 19 août 1871[76]. Tout comme Hershkowitz, John Adler crédite Nast de cette « invention » qu'il n'hésite pas à qualifier de « coup de maître de sa carrière »[77].

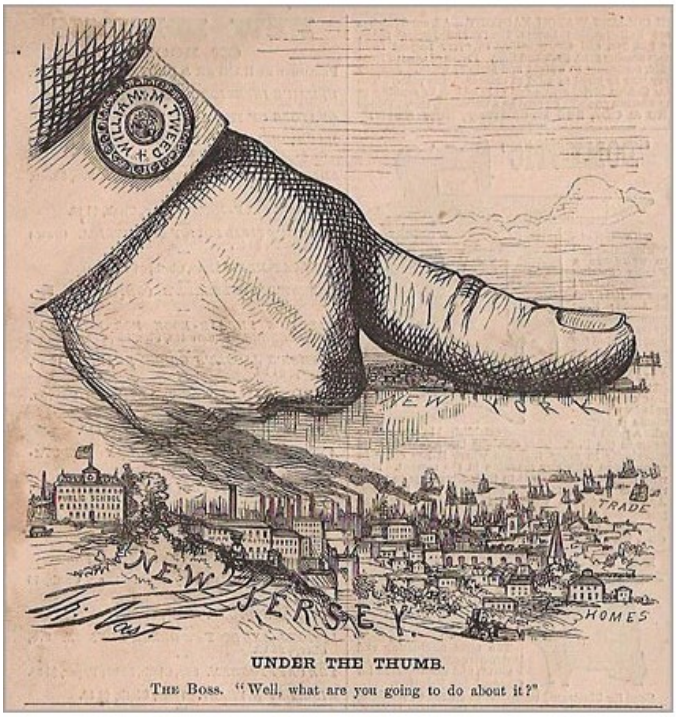
---

[74]« All intelligent citizens have heard it; tax payers have heard it –and what have they done? They have folded their hands, opened wide their eyes, and said, "What an outrage!" The 'Ring,' too, may have heard it, and what did they do? Thrusting their hands in their pockets, filled with money filched from the people, they have defiantly asked, « Well, what are you going to do about it? ». *New York Times*, July 1, 1871, p. 4.

[75] Leo Hershkowitz, *Tweed's New York: Another Look* (New York: Anchor Books-Doubleday, 1977), p. 174-175. Comme le fait remarquer Brad Rousse, l'auteur est l'un des rares et certainement le plus féroce critique de Nast (Brad Rousse, p. 2). Par ailleurs, il est intéressant de noter que l'extrait cité par Hershkowitz dans son ouvrage n'est pas exactement celui reproduit plus haut et ajoute grandement à la nature provocante de l'affirmation. Ainsi, Suzanne R. Weaver publie dans *Commentary*, un magazine néoconservateur, une revue de *Tweed's New York*. Elle y déclare, au sujet des efforts de l'auteur pour réhabiliter Tweed : « La défense de la machine est devenue aussi pieuse et partisane que ne l'étaient les réformateurs eux-mêmes » (The defense of the machine has become as pious and partisan as the reformers were). Suzanne R. Weaver, « Tweed's New York : Another Look by Leo Hershkowitz », *Commentary*, March 1, 1977. Accessible en ligne à l'adresse suivante : https://www.commentarymagazine.com/article/tweeds-new-york-another-look-by-leo-hershkowitz/

[76] Ni Vinson, ni Paine ne donnent de date (Vinson, p.15 ; Paine, p.164). Quant à Keller, il donne la date du 19 août (Keller, Ill. 117, p. 193) et Fisher, qui donne la date exacte, mais semble s'étonner du « défi vanté de Tweed (…) : une affirmation idiote dans la bouche d'un homme qui dépend de l'allégeance d'Irlando-Américains pauvres mais immensément fiers et indépendants, ainsi que d'autres groupes ethniques de la ville de New York » (« Tweed's vaunted challenge (…) –an idiotic statement for a man dependent upon the allegiance of the poor but immensely proud and independent Irish-Americans and other New York City ethnics ». (Fisher, p. 8.

[77] « one of the masterstrokes of his carreer ». Pour plus de détails sur l'histoire de cette célèbre phrase, voir John Adler and Draper Hill, *Doomed by Cartoon: How Cartoonist Thomas Nast and The New York Times Brought down Boss Tweed and His Ring of Thieves* (Garden City, N. Y. : Morgan James Publishing, 2008), p. 100.



Under the Thumb

Harper's Weekly
June 10, 1871
Woodcut
5"h x 4 3/4"w

The Boss.
"Well, what are you going to do about it?"

[78]

Illustration 23 - Thomas Nast, « Under the Thumb », 1871

Le tirage du *Harper's Weekly* triple à l'occasion de la publication du tigre de Tammany pour passer à 300 000 exemplaires par semaine. On rapporte des rumeurs de pots de vin et d'annulation du contrat octroyé à la maison *Harper* par la ville pour la production des manuels scolaires[79]. Ceci n'empêche pas *Harper's* de poursuivre sa « croisade ». Nast publiera un total de neuf caricatures reprenant la fameuse phrase, sur la période des cinq mois qui précèderont les élections :

- Under the Thumb (June 10, 1871)
- The Glorious Fourth (July 22, 1871)
- Something That Will Not "Blow Over" (July 29, 1871)
- All Cut and Dried (Aug. 26, 1871)
- What the German Democrats Have Done About It (Sept. 23, 1871)

---

[78] Thomas Nast, « Under the Thumb », *Harper's Weekly*, June 10, 1871. Tiré du site Internet www.greatcaricatures.com à l'adresse suivante : http://www.greatcaricatures.com/articles_galleries/nast/html/1871_0610_thumb.html

[79] Vinson, p. 17.

- "That's What's The Matter"[80] (Oct. 7, 1871)
- The City Treasury (Oct. 14, 1871)
- The Tammany Tiger Loose "What Are You Going to Do About It?" (Nov. 11, 1871)
- Going Through the Form of Universal Suffrage (Nov. 11, 1871)

Ces attaques répétées, couplées à celles du *New York Times* et des journaux concurrents, résistants de la dernière heure, viennent à bout du « boss ». Il ne faut pas sous-estimer l'« effet cumulatif »[81] de ce matraquage graphique et éditorial, au point qu'il est aujourd'hui difficile de déterminer la paternité de certaines allégations[82]. Ainsi, au cours de l'été 1871, *Harper's Weekly* se targue qu'à la vue des dessins de Nast, Tweed aurait dit qu'« il se fiche comme d'une guigne de ce que l'on écrit à son sujet, la vaste majorité de son électorat étant analphabète, [mais] ces illustrations [de Nast], dont la signification peut être comprise d'un seul coup d'œil, l'affectent énormément »[83].

Après un premier procès qui ne parvient pas à un verdict, Tweed est condamné pour des délits mineurs, en décembre 1873, à douze ans de prison, qui seront réduits à une année par une cour supérieure. Libéré sur paiement d'une caution de 12500 dollars, il profite d'une permission de sortie pour fuir vers Cuba. Il est retracé par le gouvernement américain qui tente de l'intercepter. Tweed apprenant cette tentative, parvient, avec l'aide du consul américain à Cuba à rejoindre l'Espagne qui n'a pas d'accord d'extradition vers les États-Unis. Cependant, les autorités sont rapidement mises au courant et chargent l'ambassadeur américain en Espagne, Caleb Cushing, de s'assurer que Tweed soit discrètement retourné à Cuba. Cushing, qui avait prévu de partir en vacances, confie la tâche à son jeune attaché, Alvey Adee. N'ayant aucune photo de Tweed, ce

---

[80] Le titre de cette caricature fait référence à la célèbre chanson populaire éponyme, écrite par Stephen Collins en 1862, en soutien de l'effort de guerre de l'Union. Une version sonore avec le baryton allemand Thomas Hampson est disponible en ligne sur le site de *YouTube* à l'adresse suivante: https://youtu.be/zecH1M8sHXw

[81] Fisher, p. 11.

[82] Nast se serait vu offrir 500 000 dollars (l'équivalent de 100 ans de salaire) pour faire un tour en Europe ; et cela aurait été même 5 millions de dollars pour que le *New York Times* arrête ses éditoriaux. Voir Fisher, p. 2.

[83] « he doesn't care a straw for what is written about him, the great majority of his constituency being unable to read, [but] these [Nast] illustrations, the meaning of which everyone can take in a glance, play mischief with his feelings. » Ackerman, p. 185. Il existe plusieurs versions de cette citation, dont la paternité n'est pas non plus confirmée et dont la plus célèbre est : « Arrêtons ces p— de dessins….Je me fous de ce que les journaux écrivent à mon sujet : mes électeurs ne savent pas lire, mais b—, ils peuvent voir ces images » (« Let's stop them d—d pictures … I don't care so much what the papers write about me — my constituent can't read; but d—d it, they can see pictures. » *Loc. cit.* ; Fisher, p. 2.

dernier confie aux autorités espagnoles, une copie d'une caricature de Nast parue dans *Harper's Weekly* le 12 juillet 1876, intitulée « Tweed-le-dee and Tilden-dum ». Tweed n'aura pas le temps de débarquer qu'il sera arrêté après une pénible traversée de quarante-deux jours. Afin d'éviter toute complication légale, l'Espagne décide de le livrer directement au commandant du navire de guerre américain affrété pour le retourner à New York.



[84]

Illustration 24 - Th. Nast, "TWEED-LE-DEE AND TILDEN-DUM", 1876

[84] Thomas Nast, « Tweed-le-dee and Tilden-dum », *Harper's Weekly*, July 1st, 1876.

En livrant Tweed, l'Espagne avait obtenu une faveur diplomatique : Tout en haut de sa liste de desiderata : le droit d'agir à sa guise à Cuba, celui d'exiger l'extradition des rebelles cubains cherchant à obtenir l'asile aux États-Unis et de continuer l'arrestation « d'aventuriers » américains qui se mettaient en travers de son chemin[85].

Tweed ne sortira jamais de prison, en dépit d'aveux complets obtenus en échange d'une promesse de libération du procureur général de l'État de New York, Charles Fairchild, que ce dernier ne tiendra jamais. Il meurt le 12 avril 1878 à la prison de Ludlow Street, seul et abandonné de tous. La question de l'ampleur de son implication dans cette affaire reste toutefois ouverte. En effet, le rôle des caricatures de Nast, dont la célébrité et la fortune ont été considérablement amplifiées par cet épisode[86], brouille sensiblement les cartes. À l'instar de Leo Hershkowitz dans les toutes premières pages de son ouvrage publié en 1977, il semble légitime de s'interroger sur le véritable Tweed « derrière les caricatures nargueuses de Thomas Nast »[87]. Afin d'illustrer le pouvoir que les caricatures de Nast continuent d'exercer, Hershkowitz rapporte l'incident suivant :

> Lors d'un récent procès pour évasion fiscale, le ministère public intentait une poursuite pour non-déclaration de revenus, qui auraient été, par ailleurs, obtenus illégalement. Au cours du procès, une caricature agrandie de "Boss Tweed" par Nast a été présentée pour illustrer la similitude des crimes. Le jury a déclaré l'accusé coupable. Fait intéressant, la Cour d'appel des États-Unis a renversé la décision, en partie car elle a estimé que l'utilisation de cette caricature avait influencé le jury[88].

---

[85] « By turning over Tweed, Spain had earned a diplomatic favor ; Topping its wish list: the right to do as it pleased in Cuba, to demand that America return Cuban rebels seeking refuge and to continue arresting American "adventurers" who got in the way. » Ackerman, p. 308-309.

[86] Voir Halloran, p. 197. Fin octobre 1870, Nast illustre le premier d'une série de cinq almanachs qui seront publiés entre 1871 et 1875. Pour l'année 1871, l'almanach qui contient des textes rédigés par Mark Twain, se vend très facilement. Le caricaturiste devient non seulement célèbre, il devient riche. Ainsi, le revenu annuel de Nast pour la seule année 1879 s'élève à 25 000 dollars, soit plus du triple du salaire annuel d'un sénateur et plus du double de celui du vice-président ou des membres du cabinet. Nast devint, grâce à l'affaire Tweed, le plus célèbre artiste graphique de son temps. Ackerman, p. 355.

[87] « (It all sounds so plausible, but does it help Tweed emerge from) behind Thomas Nast's leering cartoons? » Hershkowitz, p.xvi.

[88] « In a recent tax-evasion case, the prosecution charged a defendant with failure to report income allegedly obtained illegally. During the course of the trial, an enlarged Nast cartoon of "Boss Tweed" was produced to illustrate the similarity of the crimes. The jury voted for conviction. Interestingly, the United States Court of Appeals reversed the verdict partly because the court felt use of the cartoon had prejudiced the jury. » *Ibid.*, p. xiii.

On peut également s'interroger sur l'indépendance réelle de Nast et jusqu'à quel point Tweed ne lui a pas servi de bouc émissaire au service de sa postérité[89]. Il est ainsi à noter que les premières attaques sur *Tammany Hall* ciblent indifféremment les membres prééminents de l'organisation. Cependant, les caractéristiques physiques du Boss, sa corpulence, ses petits yeux, son nez énorme, son goût tapageur pour les objets de luxe, en fait rapidement une cible de choix pour le célèbre caricaturiste[90], dont les efforts se solderont par la création d'« un symbole mythique impressionnant et durable de la malversation politique des grandes villes »[91]. Qui plus est, un article publié en 1882 dans le *Washington Post* aborde, sous la forme d'un dialogue entre deux personnes anonymes, la question de la rémunération des caricaturistes. Après avoir précisé que certains des artistes les plus connus sont embauchés à titre d'employés permanents, l'auteur précise que la plupart refusent tout engagement contractuel pour être libres de « vendre leurs idées et leurs croquis »[92]. On ne saurait donc dissocier Nast de la ligne éditoriale de Curtis dans *Harper's* ou de celle de Jones dans le *New York Times*. Le caricaturiste John McCutcheon, du *Chicago Tribune*, déclare d'ailleurs que « le rôle du caricaturiste est de produire la même chose par le dessin que l'éditeur par l'écriture. La caricature est un outil de l'arsenal éditorial. Il ne doit pas œuvrer à l'encontre d'un seul objectif éditorial du journal »[93].

Comme le souligne Ackerman,

> le pouvoir des journaux, amplifié par les nouvelles technologies graphiques et d'impression de masse par des presses actionnées à la vapeur, a fait endosser aux éditeurs et maisons d'édition, une nouvelle et importante responsabilité. Les images visuelles de Nast ne se fondaient

---

[89] *Ibid.*, p. xix.

[90] L'ouvrage d'Hershkowitz s'ouvre ainsi : « William M. Tweed, le célèbre "Boss" Tweed, est l'un des grands mythes de l'histoire de l'Amérique. Ses traits vilains, ses petits yeux de fouine, son nez énorme en forme de banane, son allure de rapace et son corps boursouflé sont l'archétype de la corruption des grandes villes ». (« William M. Tweed, the notorious "Boss" Tweed, is one of the great myths of American history. His ugly features, small beady eyes, huge banana-like nose, vulturish expression and bloated body are the personification of big-city corruption. ») Hershkowitz, p. xiii.

[91] « (The crowning result of Nast's handiwork) was a compelling and enduring symbol of big-city political sleaze. » Fisher, p. 10.

[92] *The Washington Post*, « Our Humorous Artists : An Interesting Conversation with Regard to Salaries and Work », Sep. 9, 1882, p.2.

[93] « (a) cartoonist's role is to produce the same thing in drawing as the editorial writer does in writing. The cartoon is a tool in the editorial arsenal. It must not work against a newspaper's single editorial purpose. » Cité dans Fisher, p. 13.

> pas sur les faits, comme en témoigne sa capacité à faire tenir à Tweed des propos incriminants (que ce dernier les ait réellement prononcés ou non) et les maintenir à force de répétition. Le *New York Times* lui-même, mélangeait souvent l'établissement de faits et leur analyse avec les injures, la diffamation et la grandiloquence morale[94].

Ceci est également noté par Fisher qui affirme que les années qui séparent l'ascension de Tweed de sa chute pathétique

> ont été marquées par une hystérie publique à l'égard de la corruption politique et par les efforts opportunistes déployés par une presse de plus en plus indépendante, pour faire des révélations sensationnelles, souvent fabriquées de toutes pièces, sur ce type d'arnaque, dans le but d'attirer de nouveaux lecteurs. (…) Cet élément d'opportunisme, associé à l'inventivité de Nast, à ses tours de passe-passe artistiques et sa franche démagogie politique, contribue davantage à établir sa vendetta contre Boss Tweed comme étant le "moment déterminant" de la caricature politique américaine, que tous les hymnes pieux à la vérité, la justice et aux principes américains professés par la myriade d'admirateurs de l'artiste[95].

Quant à Nast,

> vers la fin de sa vie, il était dans sa nature de tout ressentir intensément, même pour des questions de détail. Toutefois, son mépris et sa haine de l'organisation corrompue qui pillait New York devinrent une véritable obsession, qui s'est reflétée dans les caricatures qu'il lançait véritablement, semaine après semaine, à l'encontre de Tweed et de ses affidés[96].

---

[94] « The power of newspapers, magnified by new technologies of visual image and mass steam printing, placed heavy new responsibility on editors and publishers. Nast's visual images did not depend on facts to support them, as seen in his ability to place incriminating words in Tweed's mouth—whether he said them or not—and make them stick by repetition. The *New-York Times* [sic] too, often mixed fact-finding and analysis with name-calling, slander, and moral grandstanding. » Ackerman, p. 354.

[95] « This element of opportunism, plus Nast's invention, artistic sleight-of-hand, and downright political demagoguery, does more to establish his vendetta against Boss Tweed as the "defining moment" of American political cartooning than do all the pious paeans to truth, justice, and the American way proffered by the artist's myriad admirers. »

[96] « To the end of his life it was his nature to feel intensely, even in small matters. But his scorn and hatred of the corrupt organization that was looting New York became a positive mania, which was reflected in the cartoons which he literally hurled week after week against Tweed and his satellites. ». Arthur Bartlett Maurice, Frederic Taber Cooper, *The History of the Nineteenth Century in Caricature* (New York : Dood, Mead and Company, 1904), p. 256.

Cependant, si on ne saurait croire que Tweed fut le seul artisan de cette monumentale fraude, on peut s'étonner qu'il ait été le seul de toutes les personnes impliquées a être jugé et condamné pour délit, qui plus est à douze ans de prison[97]. On ne peut toutefois totalement exonérer Tweed sur le seul argument que Nast ait pu rechercher argent et postérité, ou qu'il ait voulu s'en prendre à quelque chose qui, en son âme et conscience, « méritait le pire sort possible »[98]. Conscient du pouvoir des images de Nast, Tweed porte un grand intérêt à la presse en général, et à la presse humoristique en particulier, avec sa participation au financement de l'éphémère magazine *Punchinello* que nous allons aborder ici plus en détail. Cette tentative, qui se voulait probablement une réponse du berger à la bergère, n'offrira pas le sursis escompté au *Boss* et les salves graphiques de Nast s'intensifieront dès l'annonce de son échec.

1.3.4 L'éphémère aventure de *Punchinello*

À l'origine de cette éphémère aventure, deux artistes qui seront les éditeurs de cette nouvelle tentative d'établir un magazine humoristique entièrement américain[99] : l'éditeur et journaliste

---

[97] Ni A. Oakey Hall, ni Peter B. Sweeny, ni encore Richard Connolly n'ont été condamnés. Hall a été jugé à trois reprises sans qu'aucun jugement ne soit prononcé. Il se lança dans une courte carrière d'acteur puis d'avocat avant de mourir en octobre 1898. Sweeny s'exile à Paris pendant douze ans avant de retourner à New York où il meurt en 1911. Quant à Connolly, il s'enfuit en Égypte avant de gagner la Suisse, puis la France où il meurt. Quant à la condamnation de Tweed, elle est prononcée au motif qu'il n'a pas audité les réclamations faites à la ville, un délit ne justifiant pas une peine de douze ans de prison. Pour rappel, le meurtrier de James Fisk, Edward Tiles Stockes, échappe à la peine de mort et ne fera que quatre années à la prison de Sing Sing sur les six pour lesquelles il avait été condamné.

[98] « I have never allowed myself to attack anything I did not believe in my soul to be wrong and deserving of the worst fate that could befall it ». Cité dans Fred Lewis Pattee, *A History of American Literature since 1870* (New York : The Century Co; 1915), p. 43.

[99] Dans un article paru en août 1875, intitulé « The Comic Periodical Literature of the United States », J. Brander Matthews dénombre 46 magazines humoristiques hebdomadaires et une douzaine d'autres annuels publiés aux États-Unis dont seuls 13 existaient encore à l'époque. Il est intéressant de noter que sur les 46 magazines hebdomadaires répertoriés par Matthews, la plupart (26) ont été publiés à New York, 5 ont paru en 1871, 17 en 1872, dont 11 faisaient partie des 13 magazines « survivants ». Ces rapides calculs nous permettent d'établir qu'il y a véritablement eu, à New York en particulier, un engouement pour les magazines humoristiques après l'« affaire Tweed ». De même, à la disparition de *Punchinello* cette liste nous permet d'affirmer qu'il n'existait aucun concurrent à la charge graphique de Nast dans *Harper's*. Matthews, sur un ton humoristique, déclare : « (…) l'histoire du journalisme humoristique en Amérique se résume à une liste de pierres tombales. Les *Punch* américains sont semblables aux cocktails Américains, faits pour être détruits. Ils libèrent leur parfum dans l'air libre et vague pendant quelques brèves semaines, avant de flétrir et disparaître. La mortalité des journaux humoristiques américains est épouvantable. Ils ont toujours dû lutter et se battre pour exister, mais cela n'a pas eu pour effet la survivance des plus aptes. Les morts sont honorés, les vivants méprisés ». (« (…) the history of comic journalism in America is merely a list of tombstones. American Punches are like American cocktails, made but to be destroyed. They shed their fragrance upon the empty vagrant air for a few brief weeks, and then they withered away and die. The mortality among American comic papers has been terrific. They have had a constant strife and struggle for existence. It has not resulted in the survival of the fittest. The dead are honoured, the living are

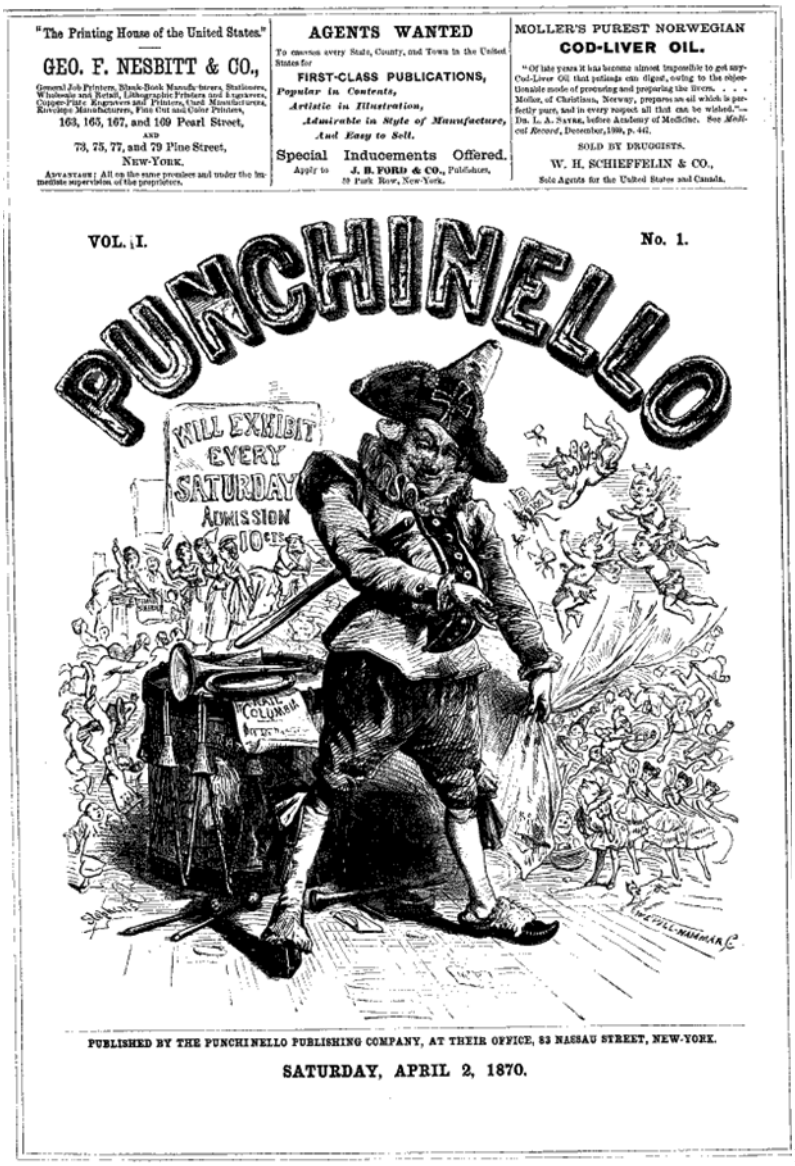
d'origine canadienne Charles Dawson Shanly et l'illustrateur Henry Louis Stephens, qui avaient contribué à la version américaine du magazine illustré britannique *Vanity Fair*. Charles Dawson Shanly, né à Dublin en 1811, a 25 ans lorsque ses parents décident de quitter l'Irlande pour s'installer au Canada. Après avoir envisagé une carrière littéraire, il accepte un travail au sein du bureau des Travaux publics du Haut-Canada, tout en poursuivant ses aspirations d'écrivain. En 1849, il écrit plusieurs éditoriaux anonymes pour *Punch in Canada*, dont il conçoit la page de couverture. Comme l'illustre magazine britannique qui l'a inspiré, *Punch in Canada* présente un polichinelle, qui cette fois est très chaudement emmitouflé. Un avertissement humoristique au lecteur est inscrit en grosses lettres au bas de la page : « Les artistes ne sont pas des machines à vapeur et les coupes de bois ne poussent pas ; par conséquent, Mons. Ponche ne peut pas dire quand il réjouira de nouveau le monde (du Canada) d'une deuxième apparition »[100]. Le magazine ne paraît que jusqu'en 1850. Shanly s'installe ensuite à New York en 1857 pour se consacrer entièrement à l'écriture. C'est ainsi qu'il participe, avec les frères Stephens, à la création de *Vanity Fair*, un hebdomadaire humoristique qui sera publié de 1859 à 1863[101]. Quant à Henry Louis Stephens, après l'échec de *Vanity Fair* et de *Mrs Grundy*, qu'il met sur le compte d'un manque de financement, il se lance dans l'aventure de *Punchinello*.

---

despised. »). Et l'auteur de conclure sévèrement : « En bref, le *Punch* américain est semblable au roman américain ou à la littérature américaine : une chose possible mais jamais acquise. » (« In short, the American Punch, is like the American Novel and the American Literature — a thing to be expected but never acquired. ») J. Brander Matthews, « The Comic Periodical Literature of the United States » in *The American Bibliopolist*, Aug. 1875, p. 201.

[100] *Punch in Canada*, Jan. 1, 1849. La totalité des numéros est accessible en ligne à l'adresse suivante : http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1816683

[101] Mott, vol. 3, p. 520.



[102]

Illustration 25 - Punchinello, 1870

Ainsi, au début de l'année 1870, Shanly et Stephens persuadent quatre hommes d'investir dans un nouveau magazine humoristique et satirique. Ces quatre investisseurs étaient Jay Gould et James Fisk de la compagnie de chemins de fer *Erie Railway,* ainsi que William M. Tweed et

[102] *Punchinello*, April 2, 1870. Page de couverture du premier numéro de *Punchinello*. Illustration tirée du mini-site web « Making of America » de la bibliothèque de l'Université Cornell qui offre une version numérisée de l'ensemble des 39 numéros du magazine. http://digital.library.cornell.edu/p/punc/

Peter B. Sweeny de *Tammany Hall*, également directeurs de la *Erie Railway*. Tel que souligné déjà par Frank L. Mott dans le chapitre qu'il consacre à *Punchinello*[103],

> Il est difficile de dire si cet "argent sale" a constitué un handicap pour *Punchinello*. Le journal ne peut être considéré comme un organe de *Tammany*, bien qu'il ait effectivement fustigé les "Jeunes démocrates" pendant la campagne à l'automne. Il se moquait à l'occasion de Fisk et de Sweeny ; et a, de temps en temps, mollement dénoncé les abus liés au pavage des rues ou le maire Hall. Ses satires n'ont jamais été très mordantes et il n'a jamais semblé capable de grandes indignations. »[104]

La sortie de *Punchinello* est largement annoncée dans les journaux nationaux. Le premier numéro paraît le 2 avril 1870, mais le lancement est annoncé dès le 10 février dans *The Evening Telegraph*. L'auteur de l'article espère que la nouvelle publication ne suivra pas le destin de *Vanity Fair* ou de *Mrs Grundy*[105]. « J'ai beaucoup de compassion » dit-il « pour le ou les pauvres diables qui consacrent argent et intelligence à ce type d'entreprise »[106]. Toujours dans *The Evening Telegraph*, mais plus d'un mois plus tard, on peut lire que le premier numéro de *Punchinello* est probablement disponible, ce qui n'a manifestement pas été le cas. Cependant, de manière étrangement prophétique, le journal affirme :

> Si échec il devait y avoir, ce serait le service des illustrations qui en serait probablement responsable. D'une manière ou d'une autre, nos artistes ne sont pas aussi spirituels que nous le souhaiterions. Nous avons ici à New York, un certain nombre d'hommes dont la plume est astucieuse, mais comparativement très peu sont en mesure de traduire en dessin leur sens de l'humour. Si ces brillants artistes ne les rejoignaient pas, il y aurait peu de chance que *Punchinello* s'avère être ce que *Punch* fût, et qu'il n'a pas été depuis un bon moment. Je crois que Nast apportera sa contribution[107].

---

[103] Voir Mott, vol. 3, pp. 440-442.

[104] *Ibid.*, p. 441.

[105] Ce magazine humoristique bi-mensuel est paru du 8 juillet au 23 septembre 1865. C'est peut-être en raison de la contribution de Nast à la couverture que cette tentative de résurrection de *Vanity Fair* est encore (relativement) connue de nos jours.

[106] « I always compassionate any poor devil, or set of devils, who devote their money and brains to an entreprise of this sort ». *The Evening Telegraph*, « Punchinello », Feb. 10, 1870, p. 5.

[107] « If there is any failure at all it will probably be in the pictorial department. Somehow or other our artists are not so witty as we might wish them to be. We have here in New York any quantity of men who can write smartly, by comparatively very few who can make their sense of fun serviceable to them as draughtsmen. Unless these sprightly artists are forthcoming, there is little chance that *Punchinello* will prove to be what *Punch* was, but what

Toutefois, après seulement huit mois, l'hebdomadaire jette l'éponge et publie son dernier numéro le 24 décembre 1870. Les éditeurs Shanly et Stephens annoncent l'arrêt de la publication :

> Nous avons dépensé notre argent sans compter pour rétribuer des artistes et auteurs américains, en n'acceptant rien dans nos colonnes qui ne fut totalement original et préparé exclusivement à notre intention. Nous nous sommes scrupuleusement efforcés de maintenir un ton qui ne soit jamais un outrage à la moralité. Mais après une expérience de près d'un an, nous avons déterminé qu'il n'y avait que deux issues possibles pour nous : soit d'abaisser le ton du journal et particulièrement le caractère de ses illustrations pour satisfaire la tendance du moment, soit de l'arrêter. La dignité nous interdisait la première voie ; il ne nous restait donc plus que la deuxième[108].

Si l'*Union Nashville and American* trouve « lamentable que plus un journal offre des textes et des images tapageuses, plus il est recherché »[109], le *New York Tribune* se réjouit et déclare :

> Le défunt hebdomadaire n'avait aucune raison de durer. Il était d'un ennui indescriptible. Le perspicace A. Ward[110] a déclaré un jour qu'il pensait qu'un journal humoristique était amélioré par la publication d'une blague de temps à autre. Mais lorsqu'un journal est aussi sinistre que celui-ci l'était, il est même dangereux d'y admettre un brin de facétie qui contraste affreusement avec l'absolue absurdité du reste. Il y a toujours eu quelque chose d'un peu saisissant à ce que *Punchinello* imprime une bonne blague ; laquelle plongeait le lecteur dans un sentiment d'incongruité, un peu comme une musique dansante pendant un

---

it has not been for many a long week. I believe Nast is to furnish some contributions. » *The Evening Telegraph*, Mar. 21, 1870, p. 5.

[108] « We have spent our money liberally upon American artists and authors, admitting nothing to our columns that was not entirely original and prepared expressly for us, and have scrupulously endeavored to preserve a tone that would give no offence to morality; but after an experience of nearly a year we have decided that there can be but two ways open to us: first, to lower the tone of the paper, and especially the character of its illustrations, to suit the dominant taste of the hour; secondly, to discontinue it. Self-respect forbade the first, and therefore there remains nothing for us but the latter course. » *Nashville Union and American*, Dec. 22, 1870, p. 2.

[109] « It is a lamentable fact that the flashier a newspaper is in its literature and illustrations, the more it is sought after. » *Loc cit.*

[110] Artemus Ward était le nom de plume de Charles Farrar Browne, éditeur de *Vanity Fair* en 1860, auteur favori d'Abraham Lincoln, il décède de tuberculose en Angleterre où sa popularité à titre de contributeur à *Punch* et de conférencier était grande.

> enterrement. Mais dire que le journal est mort d'ennui est insuffisant. L'origine de son incurable stupidité reste à préciser.[111]

Le quotidien précise néanmoins la provenance du financement de *Punchinello* et en profite pour attaquer la machine démocrate :

> Les relents de Tammany avaient frappé *Punchinello* d'anathème dès sa naissance. Il a combattu sous le pavillon noir de ce club de vulgaires voleurs, trouvant ainsi ses seuls amis parmi ceux qui sont inaptes à apprécier une quelconque forme de littérature. L'esprit et le talent du pays sont à présent, comme toujours, principalement engagés du côté de la décence et de la justice. Comment des journalistes qui se respectent peuvent-ils collaborer à un journal détenu par ces hommes dont la malhonnêteté cynique en a fait un synonyme de notre ville et un affront pour un gouvernement démocratique ? (…) Aucun journal humoristique ne pourra jamais être produit dans ce pays s'il ne cherche pas ses lecteurs parmi les personnes lettrées et ses contributeurs parmi les hommes de réflexion et de progrès qui sont décents et honnêtes. Les responsables du Parti démocrate à New York réussissent passablement bien en volant des compagnies de chemin de fer, en achetant des juges et des danseuses, et en bourrant les urnes. Laissons-les se contenter de cela et ne pas tenter l'impossible ambition de suborner l'esprit et d'entrer par infraction dans le monde des lettres[112].

Plusieurs autres facteurs permettent d'expliquer l'échec de *Punchinello*, en dehors du simple fait que Nast ne contribuera jamais au magazine ou qu'il soit financé par de l'« argent sale ». En effet, *Punchinello* était notamment voué à l'échec en raison des coûts de production du

---

[111] « The late hebdomadal had no reason to live. It was dull beyond description. The sagacious A. Ward once said he thought it rather improved a comic paper to print a joke now and then. But when a paper is as dreary as this was, it is even dangerous to admit a flash of facetiousness, which lights up to frightful distinctness the dead level of surrounding inanity. There was always something rather startling in a good joke printed by *Punchinello*. It affected the reader with a sense of incongruity, like dance music at a funeral. But to say it died of dullness is not enough. The cause of its hopeless stupidity remains to be indicated. » *New York Tribune*, « A Matter of Course », Dec. 17, 1870, p. 4.

[112] « *Punchinello* was cursed from the beginning with the ill savor of the Tammany. It fought under the pirate flag of that club of vulgar thieves, thus making its only friends among those who have not capacity to appreciate any literature whatever. The wit and talent of the country are now, as always, mainly enlisted on the side of decency and justice. How could self-respecting journalists collaborate in a paper owned by the men whose cynical dishonesty has made our city a byword and a reproach to democratic government? (…) No humorous paper can ever live in this country which does not seek its audience among reading people, and its contributors among the wholesome and honest men of thought and progress. The managers of the Democratic party in New-York succeed indifferent well in stealing railroads, buying judges and dancers, and stuffing ballot-boxes. Let them be satisfied with that, and not attempt the impossible task of suborning wit, and breaking with burglary into the domain of letters. » *Loc. cit.*

magazine[113] et la réalité économique de la population de lecteurs qu'il ciblait. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que les attaques de Nast ayant commencé en 1869, elles s'étaient rapidement intensifiées à l'automne 1870, concomitamment au schisme politique du Parti démocrate entre, d'une part, les membres de *Tammany* et, d'autre part, les « jeunes démocrates ». Qui plus est, l'hebdomadaire des frères Harper, qui cible la clientèle argentée des républicains et qui est déjà bien installé depuis près de vingt ans, comporte de nombreux encarts publicitaires et offre une bien plus importante quantité d'illustrations et de gravures pour le même prix et le même nombre de pages. Le manque d'annonceurs, la probable faiblesse du tirage, associés à la concurrence rude de *Harper's* sur le terrain de la satire politique, qui n'était pas sa vocation première, auront raison des 20 000[114] dollars investis par le quartet Gould, Fisk, Tweed et Sweeny. Comme le note de nouveau Mott

> En dépit de ses efforts, ou peut-être à cause d'eux, *Punchinello* n'était pas très drôle et au mieux légèrement amusant. Sa meilleure blague a peut-être été celle qui il a joué au quartet de ses bienfaiteurs. C'étaient de riches canailles, et tous couraient droit au désastre en cette année de 1870 : *Punchinello* avait capté leur attention pendant un instant, l'avait retenue, leur avait demandé de rire à ses clowneries, les avait un peu ridiculisés, avant de jeter leur argent par la fenêtre[115].

Vers la fin de l'année 1870, toutefois, alors que les attaques de *Harper's* et du *New York Times* s'intensifient, l'un des frères Stephens, Henry Louis, décide de participer à l'illustration d'une célèbre comptine britannique, détournée par Mark Twain pour dénoncer les agissements de Jay

---

[113] Peu de temps avant la parution du premier numéro, *Punchinello* faisait paraître une publicité dans *The Evening Telegraph* faisant savoir qu' « il paie cinq dollars la colonne pour de la prose et dix pour de la poésie ». *The Evening Telegraph*, « The 'Black Domino' », Mar. 24, 1870. Pour rappel, le salaire moyen d'un ouvrier est d'un dollar par jour.

[114] Cette somme représente tout de même près d'un demi-million de dollars d'aujourd'hui, qui aura été engloutie en l'espace de 9 mois.

[115] « In spite of its efforts, or perhaps because of them, Punchinello was not very funny. At best it was mildly amusing. Perhaps its best joke was the one it played one its quartette of « angels. » They were rich rascals, and they were all headed straight for disaster in the year of 1870: Punchinello gained their attention for a moment, held them up, ask them to laugh at its clowning, ridiculed them a little, and dropped their money in a well. » Mott, p. 442. Voir également le jugement sévère de Richard Samuel West qui estime que parmi les pales imitations de *Punch*, « la palme de la stupidité revient à *Punchinello*, dont les créateurs étaient de tels abrutis qu'ils n'ont pas même su trouver un nom qui ne faisait pas écho à son modèle britannique. Les propriétaires ont repris la formule britannique en la poussant à son extrême, saisissant toutes les occasions de se dérober devant les situations polémiques, et publiant une succession de caricatures dignes d'oubli ». (« The number-one award for thick-headedness goes to *Punchinello*, whose creators were so stuporous taht they couldn't even come up with a name that didn't echo its English model. Its owners took the English formula to its extreme, shying away from controversy at every opportunity and publishing one forgettable cartoon after another. » West, p. 75.

Gould et de James Fisk dans le cadre de l'acquisition du *Erie Railway*[116]. L'ouvrage, qui s'intitule « Mark Twain's (Burlesque) Autobiography and First Romance », a été publié le 18 février 1871[117],[118] par Isaac Sheldon, éditeur du magazine *Galaxy*, auquel Twain consacra une rubrique mensuelle de mai 1870 à avril 1871. Il consiste en trois parties distinctes : l'« Autobiographie "burlesque" », la « Première romance », et finalement, de façon très intéressante, la série d'illustrations par Stephens, qui n'a aucun rapport avec les deux autres textes.

On connait très peu de choses sur cet ouvrage paru très tôt après la disparition de *Punchinello*. Il semble que Twain aurait souhaité que Edward F. Mullen[119], un artiste qui avait

---

[116] H. L. Stephens avait déjà illustré cette comptine dans un ouvrage imprimé à seulement 100 exemplaires en 1865 par l'atelier de lithographie Julius Bien. Voir *The Bookseller : A Handbook of British and Foreign Litterature*, June 2, 1868, p. 374 ; Frank Weitenpkampf, *American Graphic Art* (New York : Henry Holt and Company, 1912), p. 192-193.

[117] Mark Twain, *Mark Twain's (Burlesque) Autobiography and First Romance* (New York: Sheldon and Company, 1871). Twain aurait en effet souhaité que l'ouvrage soit publié pour la période des fêtes de fin d'année, mais la production prend du retard et l'Autobiographie ne sera publiée qu'en février de l'année suivante. Quelques mois plus tard, l'ouvrage a fait l'objet d'une publication non autorisée en Angleterre. R. Kent Ramussen, *A Critical Companion to Mark Twain : A Literary Reference to his Life and Work*, 2 vol. (1995 ; New York : Facts on File, 2007), vol. 1, p. 39. Des informations plus détaillées sont offertes par cet excellent ouvrage en deux volumes sur la vie et l'œuvre de Twain, même si l'auteur omet de préciser qu'une autre copie numérisée d'après le microfilm d'un original a également été publié en 1871 à Toronto au Canada par la maison « Canadian News and Pub. Co. (accessible à l'adresse suivante : https://archive.org/details/cihm_48148). Cet exemplaire est particulièrement intéressant car si les illustrations de la version de Sheldon sont signées par le « N. Y. Bureau of Illustrations », une société que l'illustrateur et aquarelliste, John Reuben Chapin avait installée dans les années 1865 à New York, cette version canadienne est signée du nom du graveur français Charles F. Damoreau, qui travaillait de longue date avec Chapin (notamment sur l'œuvre « Battle of Oriskany, State of New York », en 1857) et « aurait habité à Toronto de 1864 à 1871 » [David Karel, *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord : Peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes et orfèvres* (Québec : Presses de l'Université Laval et Musée du Québec, 1990), p. 212]. Fait également intéressant, John R. Chapin avait accepté, en 1860, d'« organiser et de superviser [le] département artistique [du *Harper's Weekly*] » (« Harper and Brothers started their weekly pictorial magazine in the 1850's and by 1860, they needed someone to organize and superintend their Art Department. John R. was approached for the job and he accepted the challenge. ») Judy Chapin Buzby, « The Illustrated Chapin: John Reubin Chapin » (1823-1904) » in *Western New York Heritage*, vol. 7, no. 3, Fall 2004, p. 46-51. L'étendue de l'inflence de Chapin sur Thomas Nast qui, à 22 ans débutait chez *Harper's* en 1862, sort malheureusement du cadre de notre présente étude.

[118] Au mois de novembre 1871, sans doute inspiré par cet ouvrage, William James Linton, maître graveur, poète et républicain radical, publie un pamphlet politique intitulé « The House that Tweed Built: Dedicated to Every True Reformer (Republican or Democrat) ». La signature qui accompagne les dessins, ainsi que plusieurs importantes différences graphiques nous incitent à la prudence avant de conclure à, l'instar du site du *Metropolitan Museum of Art* de New York, que l'ouvrage est l'œuvre de Thomas Nast. Voir le site à l'adresse suivante : http://www.metmuseum.org/collection/the-collection-online/search/370924

[119] Edward F. Mullen, alias Edward Mallen ou Mullin, était connu dans le milieu des « Bohémiens », un groupe d'artistes et d'écrivains qui se réunissait dans le caveau d'un restaurant-bar de spécialités allemandes, appelé Pfaff's à Manhattan. De nombreux « bohémiens » avaient contribué à la publication de *Vanity Fair*, qui se voulait une version américaine de *Punch*. On y retrouve aussi bien Walt Whitman, qui n'hésite pas à parcourir les six miles

collaboré à *Vanity Fair* réalise les illustrations de la satire sur le scandale du *Erie Railway* mais, ignorant que Mullen avait été rendu « sobre » par les « Sœurs »[120], il confie la tâche à Henry Louis Stephens. Il était courant que les artistes qui n'avaient pas de contrat régulier avec un magazine, offrent leur talent au plus offrant, voire simultanément à des journaux concurrents. Il ne faut donc pas s'étonner que Stephens ait accepté la tâche. Fait assez intéressant, Twain aurait craint que l'ouvrage nuise à sa réputation et décidé d'acheter l'ensemble des plaques d'impression en vue de les détruire. Il est à noter que des trois parties originales, seule l'« Autobiographie » a fait l'objet d'une réédition en 1906. La « Première Romance » et les illustrations qu'avait ordonnées Twain n'ont donc jamais été rééditées depuis 1871. La satire illustrée de Stephens, qui est reproduite dans son intégralité plus bas, provient de l'ouvrage détenu par la *Harvard College Library*[121]. Twain semble ne plus avoir jamais fait mention de cette œuvre et les raisons de son silence restent donc très énigmatiques. Il semble très probable

---

qui séparent sa résidence de Brookline, du bar ; mais également les illustrateurs Frank Bellew (qui participa concomitamment à *Harper's* et à *Punchinello* !) ou encore Thomas Nast, Charles Dawson Shanly. Il n'existe malheureusement pas d'étude détaillée sur le « bohémianisme » new-yorkais en français. Dans la fiche pédagogique préparée pour l'exposition « Bohèmes : Art de la liberté, liberté de l'art » qui s'est déroulée au Grand Palais, à Paris, du 26 septembre 2012 au 14 janvier 2013, on peut lire la description suivante qui s'applique également au mouvement du même nom à New York : « Début XIX^{e}, l'appellation bohème réunit ceux qui vivent en marge de la société : mendiants, vagabonds, saltimbanques, petits escrocs. Vers 1830, elle englobe tous ceux attirés par l'essor - et l'aventure - de la presse journalistique. L'élévation du niveau d'éducation, le développement du transport ferroviaire, l'attrait pour Paris, capitale de la vie intellectuelle, et la multiplication des titres a mis sur le marché une foule « d'ouvriers » de la plume comme les appelle Sainte Beuve. Tous rêvent de se faire un nom, survivent au jour le jour en étant chichement payés à l'article ou au dessin ; les cafés sont les points de ralliement de ces nouvelles tribus ». Par ailleurs, Whitman, qui devint un des principaux membres du groupe de bohémiens new-yorkais, déclare « J'allais au Pfaff presque tous les soirs. C'était un endroit agréable pour passer la soirée, après le travail du jour. Quand il commençait à faire sombre, Pfaff invitait tous ceux qui se trouvaient attablés dans le caveau qu'il possédait sous le trottoir, à aller s'asseoir à un autre endroit du restaurant. Il y avait une longue table qui s'étendait d'un bout à l'autre du caveau : et lorsque les Bohèmes arrivaient, Henry Clapp s'asseyait à l'extrémité de la table. J'estime que les conversations qui s'échangeaient autour de cette table valaient tout ce que le monde a connu en ce genre. Clapp était un homme de beaucoup d'esprit. Fitz-James O'Brien était très brillant. Ned Wilkins, qui était alors le critique dramatique du *Herald*, était également un homme fort intelligent. Il y avait là de vingt-cinq à trente journalistes, écrivains, artistes et acteurs, composant la société qui prit possession du caveau sous le trottoir ». Walt Whitman, *Selections from the Prose and Poetry of Walt Whiman*, ed. Oscar Lovell Triggs (Boston : Small, Maynard & Co., 1898), Introduction, pp. xxvi-xxvii; cité dans Léon Bazalgette, *Walt Whitman, L'Homme et son Œuvre* (Paris : Société du Mercure de France, 1908), p. 85-86.

[120] Voir la lettre adressée par Mark Twain à Elisha Bliss datée du 22 décembre 1870. Victor Fisher and Michael B. Frank, eds, *Mark Twain's Letters* (Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1995), p. 281.

[121] L'une des dix bibliothèques de l'Université de Californie possède un exemplaire auquel il manque malheureusement la dernière illustration. Cet ouvrage a été numérisé et se trouve sur le site *Internet Archive*. Il s'agit d'une bibliothèque en ligne, sans but lucratif, sur laquelle sont hébergés des millions de livres anciens, libres de droit. Le texte de l'ouvrage se trouve à l'adresse suivante : https://archive.org/details/burlesqueautobio00twairich.

qu'il ait tiré son inspiration de l'œuvre satirique très populaire[122] de William Hone, illustrée par le célèbre caricaturiste George Cruikshank, et intitulée « The Political House that Jack Built » qui avait été publiée en décembre 1819. Il également possible que Twain fasse aussi allusion à la célèbre lettre de Thomas Jefferson à Edward Livingston au sujet de la clause 18 du paragraphe 8 de l'article I de la Constitution relative aux pouvoirs du Congrès. Jefferson s'était insurgé contre l'extrême latitude d'interprétation de cette clause, officiellement appelée « Clause nécessaire et convenable », et que l'on surnomme « Clause élastique » en raison du potentiel d'expansion illimité des pouvoirs du gouvernement national[123]. Jefferson s'était moqué des tenants de la doctrine des pouvoirs implicites et remettait donc en question la constitutionnalité de l'octroi par le Congrès d'une charte fédérale à une compagnie minière, en comparant leur raisonnement à la célèbre comptine :

> Le Congrès est autorisé à défendre la nation. Les navires sont nécessaires à cette défense ; le cuivre est nécessaire pour les navires ; les mines, nécessaires pour le cuivre ; une société, nécessaire pour exploiter les mines ; qui pourrait mettre en doute ce raisonnement s'il a déjà joué à "Voici la maison que Jacques a bâtie" ?[124]

---

[122] « *The Political House*, in fact, became a kind of satirical mosaic that, during an especially tense historical moment, proved to be an extremely effective instrument in the contemporary movements for the protection of a free press and for a more general political reform. Some measure of the pamphlet's impact can be seen in the sales figures — probably about 100,000 copies sold between late 1819 and mid-1821. » « *La maison politique*, est devenue, en fait, une sorte de mosaïque satirique qui, au cours d'une période particulièrement tendue de l'histoire, s'est avérée être un outil extrêmement efficace pour les mouvements contemporains en faveur d'une protection de la liberté de la presse et d'une réforme politique plus globale. Le volume des ventes donne une idée de l'impact du pamphlet : on estime qu'environ 100 000 exemplaires ont été vendus entre fin 1819 et mi-1821 ». Kyles Grimes, « The Political House that Jack Built : Introductory Notes » in Kyles Grimes, ed., *The Political House that Jack Built by William Hone with engravings by George Cruikshank*, Romantic Circles Electronic Edition, March 1998. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.rc.umd.edu/editions/hone/intro.htm

[123] « Le paragraphe 8 de l'article I se termine en énonçant que le Congrès a aussi le pouvoir d'édicter toutes les lois qui seront "nécessaires et convenables pour mettre à exécution les pouvoirs énumérés et tout autre pouvoir conféré par la Constitution au gouvernement des États-Unis". Cette clause a été nommée "clause élastique" étant donné qu'elle a permis, au fil du temps, une augmentation considérable des pouvoirs du gouvernement national, en particulier ceux visant à réglementer le commerce entre les États, et à promouvoir le bien-être général. » Sanford F. Schram, « États-Unis d'Amérique », dans *Guide des pays fédéraux*, dir. Ann Griffith, trad. Louise Archambault et coll. (Montréal : McGill-Queen's University Press, 2005), p. 227-228.

[124] Au printemps 1800, l'arrière grand-oncle du père de Théodore Roosevelt, Nicholas J. Roosevelt avait déposé une pétition auprès du Congrès pour que la mine de cuivre Schuyler, qu'il exploitait en location, puisse obtenir une charte du gouvernement fédéral. En effet, à partir de 1798, l'Angleterre avait cessé d'approvisionner les États-Unis en cuivre, qui était nécessaire pour la protection de la coque des frégates de guerre contre les ravages causés au bois par les tarets et balanes. « The H. of R. sent us yesterday a bill for incorporating a company to work Roosevelt's copper mines in N. Jersey. I do not know whether it is understood that the legislature of Jersey was incompetent to this, or merely that we have concurrent legislation under the sweeping clause. Congress are authorised to defend the nation: ships are necessary for defence: copper is necessary for ships: mines necessary for

Le texte de la comptine commence ainsi :

1. This is the house that Jack built.

2. This is the malt
   That lay in the house that Jack built.

3. This is the rat,
   That ate the malt
   That lay in the house that Jack built. […][125]

Les illustrations s'arrêtent avec la strophe 10 :

10. This is the cock that crow'd in the morn,
    That waked the priest all shaven and shorn,
    That married the man all tatter'd and torn,
    That kissed the maiden all forlorn,
    That milk'd the cow with the crumpled horn,
    That tossed the dog,
    That worried the cat,
    That kill'd the rat,
    That ate the malt
    That lay in the house that Jack built.

Il est intéressant de noter que le texte a été très légèrement modifié. En effet, il existe plusieurs versions de cette comptine populaire très ancienne dans lesquelles certains mots ont

---

copper: a company necessary to work mines: and who can distrust this reasoning who has ever played at 'this is the house that Jack built?' under such a process of filiation of necessities the sweeping clause makes clean work. » Thomas Jefferson, « From Thomas Jefferson to Edward Livingston, 30 April 1800 » in Paul Leicester Ford, ed. *The Writings of Thomas Jefferson*, vol. VII, 1795-1801 (New York and London : G. P. Putnam's Sons, 1896), pp. 445-446. Pour plus d'informations sur cette histoire assez rocambolesque, voir les commentaires sur cette lettre à l'adresse suivante : http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-31-02-0460 (Founders Online, National Archives).

[125] James Orchard Halliwell, *The Nursery Rhymes of England : Collected Chiefly from Oral Tradition*, 4th ed. (London : John Russel Smith, 1846), no. 398, pp. 175-78. Accessible en ligne à l'adresse suivante : https://books.google.ca/books?id=7CkEAAAAQAAJ&printsec=titlepage&hl=fr#v=onepage&q&f=false.

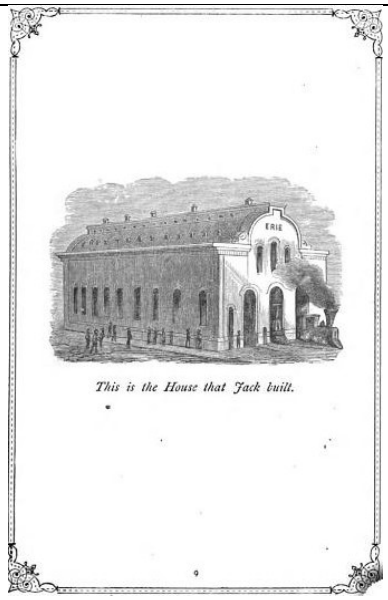
« Voici la maison que Jacques a bâtie. //Voici le riz /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie. //Voici le rat /Qui a mangé le riz /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie. //Voici le chat, /Qui a tué le rat, /Qui a mangé le riz, /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie. //Voici le chien tout essoufflé, /Qui a mordu le chat, /Qui a tué le rat, /Qui a mangé le riz, /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie. //Voici la vache à la corne roulée, /Qui a bousculé le chien tout essoufflé, /Qui a mordu le chat, /Qui a tué le rat, /Qui a mangé le riz, /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie. //Voici la servante toute désolée, /Qui trayait la vache à la corne roulée, /Qui a bousculé le chien tout essoufflé, /Qui a mordu le chat, /Qui a tué le rat, /Qui a mangé le riz, /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie. //Voici le fermier semant le blé, /Qui a épousé la servante toute désolée, /Qui trayait la vache à la corne roulée, /Qui a bousculé le chien tout essoufflé, /Qui a mordu le chat, /Qui a tué le rat, /Qui a mangé le riz, /Qui est dans la maison que Jacques a bâtie ». Marie Tenaille, Édith Barker, *Comptines d'hier et d'aujourd'hui* (Paris : Éditions Fleurus, 1974), p. 12.

été modifiés, dont celui de « malt » qui est remplacé par « cheese » dans la version la plus récente. Ici, l'illustration montre un barbu et le texte indique ainsi que la barbe du prêtre n'« est (pas) coupée ni rasée ».

Illustration 26 - THE HOUSE THAT JACK BUILT



1 Un homme à la tête d'âne, symbole du Parti démocrate, pose sa main droite sur les plans d'un bâtiment sur lequel est inscrit le mot « Depot »

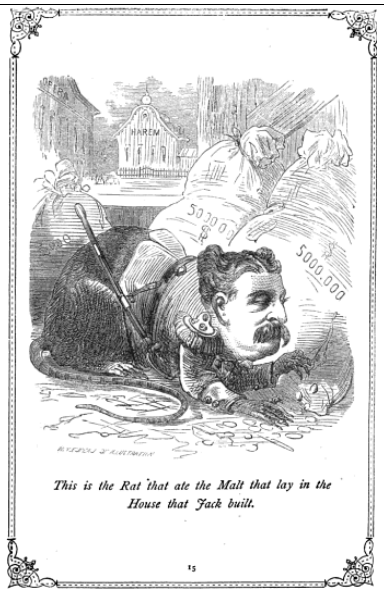


2 Gare sur laquelle est inscrit le mot « Erie ». On peut voir quelques piétons et un train qui s'apprête à sortir de la gare.



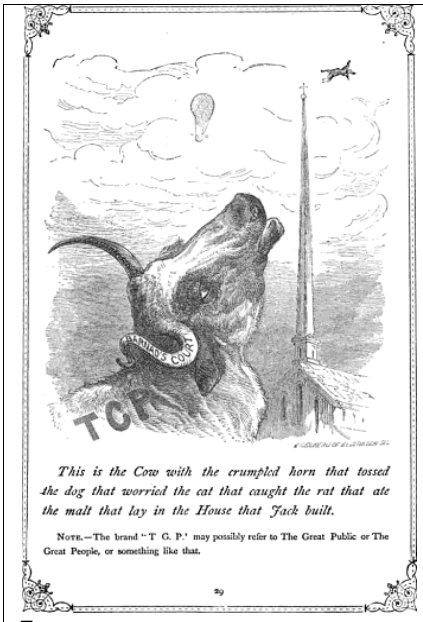
3 Sacs humanisés, le sourire en coin et d'où sort des pièces, probablement d'or[126].

[126] Gould et Fisk avaient utilisé le *Erie Railway* pour se lancer dans le plus ambitieux projet de « corner » sur l'or ayant conduit au « vendredi noir » de septembre 1869. En effet, pendant l'été 1869, ils tentent d'acheter le plus d'or disponible sur le marché, créer une pénurie artificielle et d'en augmenter ainsi le cours ; l'objectif étant de revendre massivement avant que les autres investisseurs ne se doutent de l'opération et empocher ainsi un important profit. Pour que l'opération réussisse, il fallait que Gould et Fisk agissent discrètement par l'intermédiaire de plusieurs courtiers et surtout qu'ils s'assurent que le gouvernement ne mettrait pas d'or sur le marché, ce qui aurait eu comme effet de maintenir le prix trop bas. En effet, en 1869, le prix du métal jaune était directement lié aux ventes mensuelles du gouvernement qui détenait 80 % de la quantité d'or disponible. Au lendemain de la guerre de Sécession, les administrations successives s'étaient fixées comme objectif d'assainir l'économie du pays en retirant les billets verts en circulation pour les remplacer par une monnaie garantie par de l'or. Pour s'assurer que l'administration Grant n'interviendrait pas, les deux escrocs achètent pour un million de dollars, la complicité du beau-frère du président Grant pour leur faire obtenir des informations de première main sur les intentions du président et même obtenir une entrevue afin de convaincre Grant que l'augmentation du prix de l'or aurait un effet positif sur les exportations agricoles et donc les fermiers de l'Ouest. Le 24 septembre 1869, le président Grant finit par soupçonner l'implication de son beau-frère et ordonne que le Trésor vende pour 4 millions de dollars d'or. Tandis que Fisk continue d'acheter, Gould, averti des intentions du gouvernement par une taupe au Trésor, le Général Daniel Butterfield, trésorier adjoint, solde ses positions juste avant que le cours ne s'effondre. Les répercussions de cette manipulation entraînèrent des pertes colossales pour des milliers d'investisseurs qui identifient immédiatement les deux hommes comme étant les seuls responsables. Pour sauver leur vie, ces derniers doivent se réfugier à l'Opéra, siège du *Erie* et propriété de Fisk que l'on peut voir sur l'illustration 4. En dépit de l'enquête du congrès, ni lui, ni Fisk ne furent inquiétés.

		
4 On peut voir un rat avec la tête de James Fisk. Il porte une tenue militaire en référence du grade de colonel qu'il avait obtenu en apportant des fonds nécessaires à la 9e milice de NY[127].	5 Il s'agit d'un chat avec, cette fois, la tête de l'éditeur du *NY Tribune*, Horace Greeley, qui attrape le rat « Fisk ».[128]	6 Greeley a repris forme humaine. On peut voir qu'il écrit à son pupitre, un exemplaire du *NY Tribune* sort de la poche de son manteau. Il est « inquiété » par un chien dont la tête est celle d'un homme qui est, d'après le nom sur collier, Charles Dana, éditeur du *Sun*.

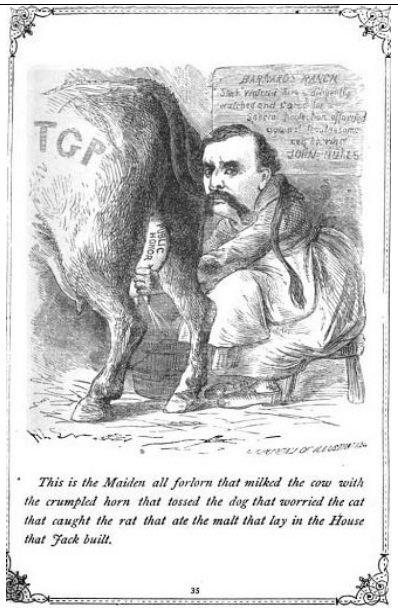
[127] Il participa à ce titre aux Émeutes de la conscription de 1863. Un montant de 5 000 dollars est inscrit sur chaque sac (en référence au montant investi par chacun des membres du quartet de *Punchinello* ?). L'Opéra que l'on peut voir sur cette illustration abritait le bureau de Fisk, et permettait à ce dernier de rejoindre discrètement l'immeuble de sa maîtresse, Hellen Josephine, alias, « Josie » Mansfield, par un accès que Fisk avait fait construire entre les deux bâtiments. Le mot « harem » fait probablement allusion aux autres jeunes « actrices » qui gravitaient autour de Fisk.

[128] Greeley, un républicain libéral bénéficiait du soutien de *Tammany Hall* et hésita avant de se joindre aux efforts de *Harper's* et du *Times*. Nast ne lui fit jamais confiance (Adler, p. 42-44) et attaqua Greeley avec véhémence lorsque ce dernier se lança dans la campagne présidentielle de 1872 contre la réélection du républicain Ulysses Grant. Voir également Vinson, p. 25.



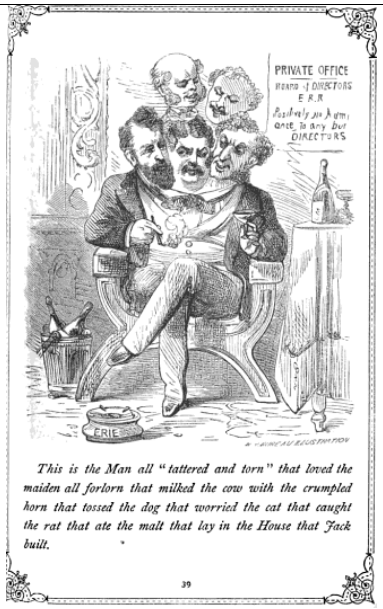
7

Une note du texte guide le lecteur pour l'interprétation de cette image : la vache est marquée des lettres « T.G.P » pour « le grand public » ou « la grande population » « ou quelque chose comme cela ». On peut également lire « Barnard's Court » sur la corne « tordue »[129].



8

La « jeune fille esseulée » représente le juge Barnard. Elle trait le lait de la vache précédente. On peut lire « honneur public » sur les pis de la vache. Une affiche en arrière joue sur le mot « stock » qui désigne à la fois le bétail et les actions d'une société[130].

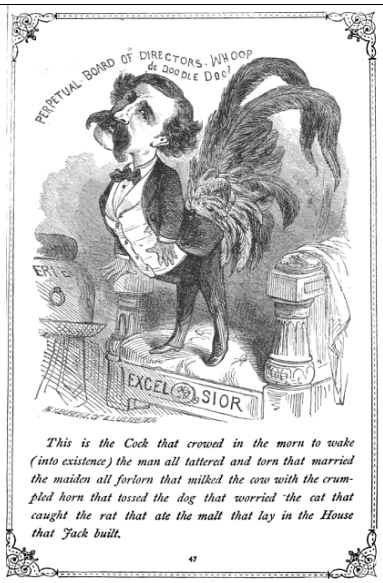


9

Un personnage à cinq têtes est assis dans un fauteuil de direction. Il fume le cigare (un cendrier à ses pieds porte l'inscription Erie) et boit du champagne. Il représente le conseil d'administration dont ce n'est pas la mise, mais la réputation qui est « toute écornée et déchirée ». On retrouve au premier plan, les têtes de Gould, Fisk et Vanderbilt

[129] Le juge George J. Barnard avait été impliqué dans le scandale du *Erie Railway* en permettant de laver Gould de tout soupçon, sur les consignes de William M. Tweed. La compagnie de chemins de fer avait été construite avec des fonds et sur des terres publiques. Pour plus de détails sur le juge, consulter la page de commentaires sur une caricature de Bellew à l'adresse suivante : http://www.nytimes.com/learning/general/onthisday/harp/0525.html#explanation

[130] Gould et Fisk, associés à Daniel Drew propriétaire peu scrupuleux du *Erie Railway*, avaient produit des actions frauduleuses de la compagnie de chemins de fer afin de « diluer » l'homme d'affaires Cornelius Vanderbilt qui souhaitait également mettre la main sur la compagnie. Le juge Barnard avait « légalisé » la manœuvre des trois escrocs. La lutte entre Gould, Fisk, Drew, gestionnaire du *Erie Railway*, d'une part et C. Vanderbilt d'autre part a été appelée la « guerre Erie ».

 10 Le prêtre aux longs doigts fourchus (Gould probablement) célèbre les noces de la jeune fille esseulée Barnard avec le Conseil d'administration-hydre à cinq têtes qui lui passe un gigantesque anneau : un jeu de mots sur « ring » à la fois « anneau » et « clique ».	 11 Debout sur un siège somptueux sur lequel est inscrit Excelsior (devise de New York), le coq « Hoffman », gouverneur de New York qui « éveille (à la vie) » l'homme-hydre	

En ce qui concerne Tweed, Hershkowitz, dont même les détracteurs reconnaissent le prodigieux travail de recherche, avoue qu'il ne sera jamais possible de connaître l'exacte ampleur des sommes détournées[131]. Il estime que Tweed était un bouc émissaire permettant de détourner l'attention des scandales qui ont secoué l'Administration Grant. Cependant, à l'instar de Suzanne R. Weaver dans sa critique de l'ouvrage d'Hershkowitz, force est de constater que

> « de nouveaux groupes sociaux devaient être intégrés dans le système politique municipal ; à savoir les immigrants irlandais et de nouveaux éléments de la communauté d'affaires qui bénéficieraient le plus de l'expansion géographique de la ville. Ceux qui, comme Tweed, choisissaient de construire leur carrière politique sur ces bases, devaient payer le prix de leur soutien. La monnaie d'échange : favoritisme et

[131] Le procès au civil porte sur une somme de 6,3 millions de dollars. Avec les années, le montant sera porté à des sommes colossales de plusieurs centaines de millions de dollars.

> système de pots-de-vin plus ou moins honnêtes dans le cadre des services publics et sociaux. Tout ça coûte de l'argent et la ville à l'époque de Tweed trouvait plus facile de se financer par l'endettement que par l'imposition de nouvelles taxes. En 1860, la dette active de New York s'élevait à 20 millions de dollars. Elle passa à 56 millions de dollars en 1869, puis 87 millions en 1871. Une frange de la communauté financière exigeait un leadership politique qui protègerait mieux leurs investissements municipaux. Ils trouvèrent des alliés auprès des réformistes en faveur d'une saine gouvernance qui étaient plus que désireux de s'attaquer frontalement à la corruption et à la fraude des fonctionnaires en poste[132].

En effet, alertés depuis 1869 par les caricatures de Nast dans *Harper's* et les « révélations » à partir de 1870 du *New York Times*, de l'état des finances municipales, les investisseurs étrangers les plus importants, et plus particulièrement la branche londonienne de la famille Rothschild, commencent à s'interroger sur la santé financière de la ville et menacent de ralentir le rythme de leur achat d'obligations municipales. Ainsi, « plutôt que d'augmenter les impôts pour financer tous [ces travaux publics], il suffisait à la ville de vendre davantage d'obligations, essentiellement à des investisseurs européens »[133].

Le contrôleur général, O'Connolly, parvient encore à financer les projets du « Boss » : le crédit continue d'affluer, mais les investisseurs se montrent plus prudents et le taux d'intérêt augmente si bien que le remboursement des seuls intérêts coûte 10 millions de dollars par an aux contribuables[134]. C'est ainsi que de riches New-Yorkais refusent de payer leurs taxes municipales avant qu'un audit des comptes ne soit réalisé. En juillet 1871, on peut facilement s'imaginer l'effet des émeutes new-yorkaises sur les investisseurs britanniques, témoins de la Commune de

---

[132] « There were new social groups to be incorporated into the city's political system—in this case both the immigrant Irish and the newer elements of the business community who would most benefit from the city's geographical expansion. Those who chose to build their political careers on these bases—like Tweed—had to pay something for their support. Coin of payment ranged from patronage and more or less honest kinds of graft to public and social services. All of this cost money. And the city in Tweed's time found it easier to raise that money through debt than through new taxes. In 1860, New York's outstanding debt was $20 million. It rose to $56 million in 1869 and $87 million by 1871. Parts of the financial community demanded a political leadership that would give better protection to their city-related investments, and they found allies in good-government reformers more than willing to open a frontal attack on existing officials' corruption and fraud. » Weaver, p. 2.

[133] « Rather than pay higher taxes for all this, the city simply sold more bonds, mostly to investors in Europe. » Ackerman, p. 144. Voir également Terry Golway, *Machine Made : Tammany Hall and the Creation of Modern American Politics* (New York and London : Liveright Publishing Corporation, 2014) p. 100.

[134] *Ibid*., p. 145.

Paris, ces sanglantes insurrections parisiennes qui pendant deux mois avaient agité la capitale de la France, de mars à mai 1871.

1.3.5 Aperçu du contexte financier

Il convient à ce stade, de s'attarder un moment sur les circonstances particulières qui ont mené à la crise de 1873 qui secoua l'ensemble du système financier européen, puis américain. Cependant, avant d'aborder ce sujet, nous souhaitons préciser que le propos de cet aperçu est moins de détailler les politiques monétaires en vigueur au cours du XIX^{e} siècle, que de proposer un fil conducteur permettant une meilleure appréciation des enjeux, à la fois en termes de prospérité économique nationale et d'influence politique dans les rapports commerciaux internationaux, auxquels Théodore Roosevelt dut faire face au tournant du XIX^{e} siècle et tout particulièrement lors de la crise financière de 1907. La crise de 1873 ; qui amorce la première grande dépression de l'histoire du capitalisme américain constitue à cet égard l'illustration d'une prise de conscience de la nécessité d'établir des conventions monétaires internationales, lesquelles intensifieront un phénomène d'internationalisation, que les colonisations africaine et asiatique et les guerres mondiales qui secoueront le siècle suivant finiront de porter sur les fonts baptismaux de l'Histoire.

En 1881, dans le contexte d'une forte tentation de retour à un standard monétaire international bimétallique en Europe, et surtout aux États-Unis, Émile de Laveleye, un économiste belge, affirme :

> Ce que l'on commence à voir clairement, – et c'est là un grand progrès, – c'est que la monnaie métallique, étant de sa nature un instrument d'échange universel, doit être réglée par traités. Ce sont les États-Unis surtout qui ont reconnu cette vérité, et c'est pour ce motif qu'ils ont pris deux fois déjà l'initiative des conférences monétaires. (…) On a vu, mieux que jamais, par l'exemple de la réforme monétaire allemande de 1873, que les mesures législatives adoptées par un pays, en fait de monnaie, exercent une influence parfois plus grande sur la situation des autres pays que sur celle de l'État légiférant[135].

[135] Émile de Laveleye, *La monnaie et le bimétallisme international* (Paris : Félix Alcan, éditeur, 2^{e} éd., 1891), p. vii-viii. Émile Louis Victor de Laveleye (1822-1892) est un économiste, historien et écrivain belge. Ardent défenseur du bimétallisme, il fut l'un des premiers en Belgique à propager les théories d'économie politique socialistes.

Comme nous l'avons déjà très rapidement abordé plus tôt à l'occasion des politiques protectionnistes adoptées aux États-Unis à la fin du XIX^{e} siècle, les questions de politique économique ont agité une grande partie de l' « Âge du Toc »[136] qui l'a précédé, et donnent naissance à des courants de pensée très polarisés : d'un côté les partisans du « laisser-faire », de l'ajustement naturel et « automatique » des marchés ; de l'autre, les tenants d'une participation active de l'État dans la vie économique pour légiférer et intervenir le cas échéant ; polarisation qui anticipe de manière classique, quoiqu'assez caricaturale, celle des approches de l'économiste américain Milton Friedman[137] et de son confrère britannique John Maynard Keynes[138], qui ont eu tous deux, une influence déterminante sur l'économie mondiale du XX^{e} siècle. On ne peut malheureusement offrir de comparaison entre Friedman et Keynes sur la question monétaire. En effet, si Friedman aborde cette question, s'attardant sur l'abandon du bimétallisme et l'adoption de l'étalon-or dans une perspective historique notamment, ce qui lui confère un intérêt particulier dans le cadre de notre étude, Keynes à l'opposé, semble s'en désintéresser. Ceci paraît être confirmé par les quelques commentaires sur l'économie internationale contenus dans son principal ouvrage économique et être cependant infirmé par son rôle et sa participation à la Conférence de Bretton-Woods en 1944. L'économiste québécois, spécialiste de la pensée économique de Keynes, Gilles Dostaler affirme ainsi :

> Keynes est généralement considéré comme le plus grand économiste de notre siècle, et l'un des plus influents dans l'histoire de cette discipline. L'économie était pourtant pour lui une chose secondaire. Il n'a commencé à s'y intéresser qu'à la fin de ses études universitaires, consacrées avant tout à la philosophie, à l'histoire, aux mathématiques et à la littérature. Il ne l'a étudiée de manière formelle que pendant huit semaines, sous la supervision d'Alfred Marshall, avant de renoncer, malgré l'insistance de ce dernier, à passer ses examens terminaux dans ce domaine. (…) On peut lire parfois que Keynes ne s'est intéressé que tardivement à l'économie internationale, à la faveur de son rôle durant la Deuxième Guerre mondiale. À juste titre, on attire l'attention sur le fait

---

[136] C'est ainsi qu'est parfois désigné le « Gilded Age » en français.

[137] Milton Friedman (1912-2006), prix Nobel d'économie en 1976, a été un fervent défenseur du libéralisme économique. Ses idées, qui ont inspiré plusieurs dirigeants dans les années 1980, sont diamétralement opposées à celles de John Maynard Keynes.

[138] John Maynard Keynes (1883-1946), a été un des plus influents théoriciens de l'économie du XX^{e} siècle. Il s'oppose au « laisser faire » et prône une intervention de l'État dans la vie économique. Ses idées ont dominé la politique économique américaine jusque dans les années 1980. Il a participé activement à l'élaboration des accords de Bretton Woods.

> que son œuvre majeure, la *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie,* concerne essentiellement une économie fermée, en dépit de la présence de remarques éparses sur l'économie internationale. On en déduit rapidement que la théorie keynésienne est celle d'une économie fermée. On ajoute souvent que cette caractéristique rend compte des limites du keynésianisme, et que la mondialisation de plus en plus poussée des économies est l'une des principales causes de l'échec des politiques keynésiennes[139].

Ainsi, même si comme le recommande Gilles Dostaler, on doit se garder de limiter « la théorie keynésienne à celle d'une économie fermée », « cette vision des choses [étant] irrecevable » selon Dostaler[140], force est de constater le péril, sans compter l'évident anachronisme, représenté par toute tentative d'interprétation keynésienne de l'histoire des politiques économiques et monétaires internationales, qui plus est au XIX^{e} siècle, période de l'histoire que Keynes, semble-t-il, détestait[141]. Nous nous limiterons donc à souligner les différents points de vue économiques qui ont été exprimés à, ou sur la période concernée, afin de les recentrer selon une perspective qui se veut essentiellement historique. Cette période couvre ainsi les années 1815 à 1900, date à laquelle les États-Unis adoptent officiellement l'étalon-or.

Pour en revenir à la question de l'internationalisation grandissante des échanges commerciaux au XIX^{e} siècle, il convient de noter que la plupart des pays fonctionnent encore à cette date sous un étalon bimétallique or-argent (France, Angleterre par exemple) ou monométallique argent

---

[139] Gilles Dostaler, « Keynes et Bretton Woods », *Interventions économiques : Pour une alternative sociale*, no 26, automne 1994 – hiver 1995, pp. 53-78 (Accessible en libre à l'adresse suivante : http://classiques.uqac.ca/contemporains/dostaler_gilles/Keynes_et_Bretton_Woods/bretton_woods.html).

[140] *Loc. cit.*

[141] Par ailleurs, dans un entretien accordé à Leo Rosten le 15 novembre 1978, le célèbre économiste Friederich A. von Hayek, ami de Keynes dont il ne partageait pas les convictions économiques, a souligné :

« ROSTEN : Quelle place l'histoire des théories et pensée économiques lui (Keynes) réservera-t-elle ?

HAYEK : Celle d'un homme ayant eu plusieurs grandes idées mais qui ne connaissait pas grand-chose à l'économie. Il ne savait rien en dehors de l'économie selon Marshall (professeur d'économie à Cambridge); il ignore totalement ce qu'il se passait ailleurs, il en savait même très peu au sujet de l'histoire économique du dix-neuvième siècle. Ses intérêts étaient très largement d'ordre esthétique. Il haïssait le dix-neuvième siècle et par conséquent il en savait très peu sur le sujet – même à l'égard de la littérature scientifique. »

(« ROSTEN: How do you think he will rank in the history of economic theory and thought?

HAYEK: As a man with a great many ideas who knew very little economics. He knew nothing but Marshallian economics; he was completely unaware of what was going on elsewhere; he even knew very little about nineteenth-century economic history. His interests were very largely guided by esthetic appeal. And he hated the nineteenth century, and therefore knew very little about it--even about the scientific literature. »)

Freidrich A. von Hayek *et al.*, *Nobel Prize-Winning Economist Friedrich A. von Hayek Interviewed by Earlene Graver, Axel Leijonhufvud, Leo Rosten, Jack High, James Buchanan, Robert Bork, Thomas Hazlett, Armen A. Alchian, Robert Chitester* (Los Angeles, University of California, 1983), pp. 118-119.

(Allemagne). Qui plus est, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la vaste majorité du monde se trouve alors sous un régime monométallique argent. En 1898, Paul Sée, auteur d'un court pamphlet intitulé « La question monétaire », fait ainsi remarquer qu'« il y a 32 peuples dans le monde et 1 400 millions d'habitants, dont 150 millions seulement à étalon d'or. 950 millions à étalon d'argent et le reste à étalon mixte »[142]. L'Angleterre, qui se trouve sous un système bimétallique or-argent, n'a pas modifié le rapport légal entre les deux métaux qui a été fixé en 1717 à 1 pour 15,21; son cours commercial d'alors. Cependant,

> en Espagne et en Hollande, avec lesquels les Anglais avaient des communications faciles, régnaient les rapports de 1 à 14 et de 1 à 14,50, respectivement. Il s'ensuivit que l'or anglais, pour lequel on donnait à Londres 15 kg 210 d'argent, quitta les pays où il n'obtenait que 14 à 14 ½ kilogrammes d'argent, et inonda l'Angleterre. (…) Le change monétaire créait à la France de grands embarras; en 1779, le mark d'or valait à Paris 10 onces d'argent de moins qu'à Madrid, 9 onces de moins qu'à Lisbonne, 5 onces de moins qu'à Londres; l'or glissait au-delà des frontières du royaume. Il fallait remédier à cette situation. Ce fut alors que M. de Calonne, abandonnant le rapport de 14 5/8, le plus bas de l'Europe, adopta celui de 15 ½. Ce rapport fut consacré par la loi de 1803[143].

Le phénomène de fuite d'argent et d'afflux d'or décrit ci-dessus et que connaît alors l'Angleterre est résumé par la « loi de Gresham »[144], selon laquelle : « Quand dans un pays deux monnaies légales sont en circulation, la mauvaise monnaie (monnaie en métal déprécié) chasse la bonne »[145]. Selon cette « loi », lorsque deux monnaies ont un cours légal et fixé par la loi, la monnaie dont le cours commercial, c'est-à-dire sur le marché libre, est supérieur à son cours légal, disparaît de la circulation monétaire : les acteurs du marché cherchent à faire un profit soit en échangeant immédiatement la monnaie « appréciée » contre la monnaie « dépréciée » sur le

---

[142] Paul Sée, *La question monétaire* (Paris : Félix Alcan, éditeur, 1898), p. 12.

[143] Ernest Van Elewick, « La monnaie et la loi », *Revue de Belgique* 40 (1882), p. 338.

[144] Du nom de Thomas Gresham (1519-1579), banquier anglais considéré comme l'un des fondateurs de la bourse de Londres. P. Schaefer, « Bimétallisme », *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Accessible à l'adresse suivante : http://www.universalis.fr/encyclopedie/bimetallisme/.

[145] L'une des principales conditions pour que la « loi de Gresham » puisse s'appliquer est que rapport légal entre les deux métaux soit fixé. Ainsi, en effet, « l'inconvénient pratique d'un tel système provenait d'une éventuelle discordance entre le rapport légal fixe et le rapport commercial résultant des cours libres de l'or et de l'argent, qui étaient déterminés par le volume des offres et des demandes de ces métaux. Ainsi, lorsque, par exemple, la valeur de l'argent avait baissé, il était possible de tirer un profit en faisant fondre des pièces d'or pour les échanger contre de l'argent à sa valeur commerciale, puis ensuite le faire frapper, ce qui lui donnait une valeur supérieure en or. Il en résultait un accroissement de la circulation de l'argent et une véritable disparition de la circulation monétaire de l'or qui était thésaurisé ou utilisé pour les règlements extérieurs ». *Loc. cit.*

marché national, soit en la thésaurisant dans l'attente d'une augmentation du rapport légal qui reflète le cours sur le marché libre ou encore en s'en servant au règlement des échanges commerciaux avec des pays qui acceptent la monnaie dépréciée, comme l'illustre l'exemple ci-dessus.

La guerre que l'Angleterre mène contre la France entre 1793 et 1815, oblige le pays à avoir recours au papier-monnaie pour financer son effort de guerre. « C'est après 1810 seulement, que l'excès d'émission des billets amena une hausse nominale des prix en papier, qui s'éleva jusqu'à 30 p. 100 »[146]. Dans les années 1815, cette inflation conduit l'Angleterre au bord de la faillite avec un endettement de près de 250 % de son produit intérieur brut[147]. Les secteurs de l'industrie et de l'agriculture, qui avaient bénéficié de l'expansion inflationniste naturellement créée en temps de guerre, souhaitaient la poursuite d'une politique inflationniste par la mise en œuvre d'un plan de relance économique sous la forme de gros chantiers d'infrastructure financés par le recours à l'emprunt. Ne cédant pas à cette politique monétaire inflationniste, la Banque d'Angleterre décide de reprendre ses paiements en espèces ce qui la conduit à abandonner, *de facto*, l'argent métal : les stocks d'argent étant épuisés, elle se retrouve ainsi sous un standard monométallique or[148]. Dans un article traitant de la question du bimétallisme d'un point de vue « théorique, pratique et historique », Milton Friedman affirme que « la décision de la Grande-Bretagne a eu un impact considérable sur la demande d'or et d'argent à l'époque, ainsi que plus tard, lorsque d'autres pays ont suivi son exemple »[149]. En effet, ce faisant elle contraint, pour ainsi dire, les pays avec lesquels elle a des échanges commerciaux à faire de même. C'est ainsi

---

[146] de Laveleye, p. 75.

[147] Manuel Llamas, « La leçon britannique de 1815 », *Contrepoints*, 5 janvier 2012. Accessible à l'adresse suivante : https://www.contrepoints.org/2012/01/05/63342-la-lecon-britannique-de-1815

[148] Comme l'observe encore Paul Sée de façon éloquente et qui, on le rappelle, s'exprime en 1898 : « Si l'Angleterre a adopté le monométallisme or c'est à cause de sa situation à la fois insulaire et créancière du monde entier. L'Angleterre a une circulation monétaire très faible comparativement à son immense commerce, grâce à son système de compensation, de plus elle a placé 60 milliards à l'étranger dont les intérêts et dividendes lui sont payés en or. Elle redoute d'elle payée en argent déprécié ou dépréciable, son principe est d'avoir le moins possible de métaux, cela lui constitue une situation privilégiée, mais peut-être dangereuse. Il y a eu en effet des crises monétaires terribles en Angleterre mais elle s'en est tirée tantôt, en émettant des petites coupures en papier tantôt en empruntant de l'or à la France. L'Angleterre a un tel crédit qu'elle peut presque compter sur le concours des pays à riche circulation comme la France. Cela ne veut pas dire que l'industrie et l'agriculture anglaises n'auraient pas intérêt à l'adoption du bimétallisme. Mais aussi bien que les lois Cobden ont sacrifié l'agriculture à l'industrie, aussi bien le monométallisme sacrifie l'industrie et l'agriculture à la haute banque ». Sée, p. 16.

[149] Milton Friedman, « Bimetallism Revisited », *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 4, no. 4 (Autumn 1990), p. 98-99.

qu'au lendemain de la guerre franco-prussienne de 1870, la toute jeune Allemagne réclame 5 milliards de francs-or à la France en indemnités de guerre, soit 25 % du produit intérieur brut français de l'époque. Cet or va permettre à la jeune république de frapper ses tout premiers « Goldmark », afin de s'aligner sur la politique monétaire de l'Angleterre, dont l'économie bénéficie à plein régime de la révolution industrielle. En effet, l'Allemagne profite de cet afflux massif d'or pour amorcer une réforme de sa politique monétaire ayant pour but de démonétiser l'argent, ce qui va entraîner une rapide et inéluctable dépréciation de ce métal par rapport à l'or. Comme l'analyse encore, Émile de Laveleye à titre d'observateur et d'ardent critique de cette démonétisation,

> L'Allemagne démonétise l'argent; elle force ainsi tous les autres États à suspendre la frappe de ce métal ; elle en diminue considérablement la valeur ; elle détruit une partie de la richesse de tous les détenteurs d'argent dans le monde entier : le paysan hindou, au fond des vallées de l'Himalaya, perd 20 p. c. sur son petit trésor, sur les colliers de sa femme et sur le métal de ses idoles ; les mineurs des montagnes Rocheuses ne gagnent plus leur journée habituelle; le trésor indien inscrit, chaque année, à son passif, 60 à 75 millions; le commerce anglais est désorganisé; le change-argent n'a plus nulle part de fixité; partout la circulation se contracte; les prix baissent, la crise sévit dans le monde entier. Pourquoi? Parce que M. Bamberger a écrit un livre, *Reichsgold*, et qu'il a persuadé à l'Allemagne que l'or est le seul métal digne d'un grand pays[150].

Néanmoins, il s'agit en réalité moins d'une question de « dignité », qui représente sans nul doute un enjeu trivial au regard des effets opérés sur « la masse d'or et d'argent (…), patrimoine commun de l'humanité »[151], que de l'ambition germanique de concurrencer l'Angleterre sur les échanges commerciaux internationaux. Par ailleurs, si l'adoption de l'étalon-or a été, comme nous l'avons vu, le résultat de circonstances particulières essentiellement liées à l'insularité et à la créance de l'Angleterre, celle de ce même étalon par l'Allemagne résulte d'une démarche délibérée qui ne devrait pas avoir manqué d'alimenter le ressentiment de ses partenaires commerciaux. À l'instar de nombreux économistes contemporains, l'Allemagne avait probablement lié la révolution industrielle britannique à son passage à l'étalon-or. Milton Friedman s'interroge sur la réelle corrélation entre cette période de prospérité économique et le

---

[150] de Laveleye, p. viii.

[151] *Ibid*., p. xi.

passage à l'étalon-or[152]. S'appuyant sur un ouvrage d'Albert Feavearyear intitulé « Pound Sterling », il souligne que

> l'adoption par la Grande-Bretagne d'un standard or monométallique en 1816 et la reprise, le 1er mai 1821, suite à l'acte Peel de 1819, de la convertibilité de la monnaie ayant cours légal en espèces sur la base de l'or, a été sans aucun doute le facteur clé à l'origine de la domination mondiale de l'or comme métal monétaire. Ceci résulte en partie du fait que la prédominance économique mondiale de la Grande-Bretagne a été très largement attribuée, à juste titre ou non, à son adoption d'un standard or strict, mais également en partie parce que cette prédominance britannique a conféré une importance particulière aux taux de change entre la livre sterling et les autres monnaies[153].

De même, dans un volumineux collectif sur le marché français au XIXe siècle, Marie-Thérèse Boyer Xambeu, Ghislain Deleplace et Lucien Gillard notent que contrairement à ce que l'on retrouve dans la littérature économique, la valeur commerciale des métaux dépendait moins de leur production mondiale ou du niveau général des prix des autres marchandises, que de « la relation entre la valeur marchande des matières précieuses dans un pays et le change de sa monnaie et donc une relation interne courante – c'est-à-dire son pouvoir d'achat en étalon(s) monétaire(s) – et la valeur externe de la monnaie »[154]. Ainsi, jusques dans les années 1850, l'argent tend à remplacer l'or. Cependant, la découverte de mines d'or en Californie (1848) et en Australie (1851) a fait momentanément accroître la production et baisser les prix de l'or, conduisant en France notamment, à un afflux d'or et à une perte d'argent, ce qui aurait conduit le pays à adopter l'étalon or, si les mines d'or ne s'étaient pas rapidement épuisées, en même temps que la production d'argent augmentait. La décision de l'Allemagne d'emboîter le pas à l'Angleterre a mis en terme à la prééminence économique de la France, qui avait jusque-là « absorbé dans sa monnaie en circulation plus de la moitié de la production mondiale d'or entre

---

[152] Friedman, « Bimetallism Revisited », p. 98-99.

[153] « Britain's adoption of a monometallic gold standard in 1816, and its subsequent resumption of convertibility of legal tender into specie on the basis of gold on May 1, 1821, as a result of Peel's Act of 1819, was undoubtedly the key factor that made gold the world's dominant monetary metal. It had that effect partly because Britain's subsequent rise to economic preeminence in the world was attributed, rightly or wrongly, in considerable measure to its adoption of a strict gold standard; partly because Britain's preeminence gave special importance to the exchange rates between sterling and other currencies. » *Loc. cit.*

[154] Marie-Thérèse Boyer Xambeu, Ghislain Deleplace, Lucien Gillard, « Les marchés de l'or et de l'argent à Paris au XIXe siècle » dans *Aspects quantitatifs des acteurs et des instruments à la Bourse de Paris*, dir. George Gallais Hamonno, volume 2 de *Le marché financier français au XIXe siècle*, dir. Pierre-Cyrille Hautcœur (Paris : Publications de la Sorbonne, 2007), p. 608.

1850 et 1870, tout en conservant une quantité presque constante d'argent »[155]. En effet, parallèlement à son adoption du standard or, l'Allemagne cherche à se délester d'une grande quantité d'argent dont elle demande l'échange contre un montant équivalent en or à l'Hôtel des monnaies de Paris et de Bruxelles, tirant partie d'une clause permettant le monnayage libre (*free coinage*) de l'argent aux pays de l'Union latine[156]. Ceci entraîne un afflux massif d'argent depuis l'Allemagne et un retrait important des stocks d'or des pays membres de l'Union latine, à savoir la France, l'Italie, la Belgique, la Suisse et la Grèce. Paul Sée note ainsi au chapitre exposant les arguments des bimétallistes, les conséquences en termes d'échanges commerciaux internationaux :

> Le métal blanc repoussé d'Europe y rentre sous forme de produits des pays où on l'accepte encore, Inde, Chine, Japon. Ces peuples immenses peuvent absorber les quantités énormes d'argent sans le voir baisser et sans que leurs produits haussent. Ces populations sans moyens de transport sont lentes à modifier leurs habitudes. Certes la loi de l'offre et la demande finira là comme ailleurs par s'imposer, mais trop lentement. En Europe le cours des marchandises varie tous les jours grâce au télégraphe. En Asie il faut des dizaines d'années pour modifier les prix[157] !

Cette fuite de l'argent métal entraîne une contraction de la monnaie en circulation et une baisse des prix. Selon les théories économiques qui dominent à l'époque[158], et de façon très schématique, une augmentation de la masse monétaire a un effet inflationniste, tandis qu'une contraction de la masse monétaire a un effet déflationniste. En période d'inflation, le niveau des prix augmente tandis que la performance de l'épargne baisse, créant une situation favorable aux emprunteurs et délétère aux créanciers. Dans un cadre strictement national, les premiers vont

---

[155] *Ibid*., p. 89.

[156] Napoléon avait cherché à imposer le système monétaire français (dit du Franc germinal en raison de la date de fondation de ce système, le 18 germinal an III ou 7 avril 1795) hors des frontières nationales dans une tentative de création d'un système monétaire international. Au terme des guerres napoléoniennes, la Belgique, la Suisse et l'Italie adoptent librement ce système. La crise de l'argent va pousser ces pays à se réunir une première fois en décembre 1865 pour établir l'Union latine, une union monétaire bimétallique jusqu'en 1874, date à laquelle elle met un terme au monnayage libre de l'argent.

[157] Sée, p. 14.

[158] Pour Milton Friedman, père de l'école monétariste, « l'inflation est toujours et partout un phénomène monétaire ». C'est un point de vue qu'il partage avec l'école quantitativiste qui domine les théories économiques jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle, selon laquelle l'inflation résulte d'une croissance excessive de la masse monétaire qui affecte négativement la performance des placements financiers, et notamment de l'épargne.

chercher à encourager une politique d'« argent facile » susceptible de favoriser l'investissement par un abaissement des taux d'intérêt et accroître la dépense, tandis que les seconds vont souhaiter une politique d' « argent rare », d'augmentation des taux d'intérêt qui encourage l'épargne. C'est le contraire qui se produit en situation déflationniste. Pour en revenir à la politique déflationniste britannique, l'objectif visé était de lutter contre l'expansion monétaire sous forme de papier monnaie imprimé pour financer la guerre contre Napoléon. L'impact de cette politique monétaire sur les autres pays européens a été limité du fait que l'Angleterre obtenait des débouchés pour son stock d'argent dans les pays ayant un étalon monométallique et ceux qui maintenaient un système bimétallique. Lorsque, pour les raisons déjà énoncées, l'Allemagne décide de passer d'un système monométallique argent à un système monométallique or, la plupart des autres pays prennent des mesures pour limiter le monnayage libre de l'argent, avant de constater sa disparition de la circulation monétaire ou de légiférer pour ne pas voir les stocks d'or s'évaporer. C'est ainsi que l'argent métal quitte les pays européens, ce qui entraîne une contraction de la masse monétaire et donc une déflation. Si les effets inflationnistes d'une expansion de la masse monétaire en or sont limités du fait de la rareté naturelle de ce métal[159], les effets déflationnistes d'une contraction monétaire en argent sont, quant à eux, très importants, surtout lorsqu'ils coïncident avec une augmentation considérable de la production d'argent métal. En effet, en même temps que s'amorce ce mouvement vers un standard monométallique or, la mise en exploitation d'importants gisements[160] aux États-Unis renforce la dépréciation du métal blanc.

Si l'on retourne sur le continent américain, la Constitution des États-Unis acceptée le 17 septembre 1787, accorde au Congrès le pouvoir de « battre monnaie, d'en déterminer la valeur et

---

[159] On peut sans trop se tromper affirmer que la ruée vers l'or des années 1850 n'a fait qu'empêcher le passage à l'étalon-argent dans de nombreux pays européens qui s'inquiétaient d'être inondés par l'or. Par ailleurs, concernant l'utilisation de papier monnaie à cours forcé (c'est-à-dire non convertible) en remplacement de l'argent, Paul Sée explique : « À ceux qui disent que la monnaie peut être avantageusement remplacée par des signes de valeur: papier des banques, d'émission, chèques compensateurs, warrants négociables, papier de commerce, etc., je répondrai que si ces signes ne sont pas soutenus par des équivalents monétaires ils disparaissent. Le billet de banque n'existe pas quand il n'est pas remboursable à vue ; les chèques et les effets de commerce représentent des transactions qui finalement donnent lieu à un remboursement en métal; les warrants n'ont qu'une circulation précaire par leur indivisibilité. Les papiers d'État non couverts sont les expédients des pays trop pauvres pour s'assurer une circulation métallique,-expédients onéreux si non ruineux. » Sée, p. 21-22.

[160] En effet, deux des plus importants filons d'argent du *Comstock Lode*, qui fut le plus important gisement d'argent de l'histoire des États-Unis, furent le *Crown Point Bonanza* et le *Big Bonanza*, découverts respectivement en 1871 et 1873.

celle de la monnaie étrangère, et de fixer l'étalon des poids et mesures »[161]. Sur recommandation d'Alexander Hamilton, premier secrétaire au Trésor, le Congrès adopte, le 2 avril 1792, le « Coinage Act » qui en plus de définir le dollar comme unité de valeur monétaire, d'adopter le système décimal pour les pièces complémentaires, et de définir la quantité d'argent et d'or ainsi que d'alliage contenu dans les pièces, autorise le monnayage libre de l'argent et de l'or selon un rapport établi à 15 pour 1 qui correspondait presque exactement au rapport commercial entre les deux métaux à cette date[162]. Ceci signifie que les États-Unis avaient adopté un système bimétallique. Très rapidement, cependant, le rapport commercial passe et se maintient au-dessus de la barre du rapport légal de 15 pour 1. En conséquence des effets de la loi de Greshaw que nous avons détaillée plus haut, les États-Unis se trouvent en réalité sous un système d'étalon-argent de 1792 jusqu'en 1834. C'est à cette date qu'une nouvelle réglementation pour le monnayage entre en vigueur pour refléter le changement des cours mondiaux des métaux précieux. Le président Andrew Jackson, hostile à l'influence grandissante des banques, oppose son véto au renouvellement de la charte accordée à la *Bank of the United States*, qui contrairement à ce que son nom laisserait supposer, était une banque privée faisant office de banque centrale, la prive de ses dépôts, et finalement oblige le règlement des terrains conquis à l'Ouest en or, ce qui entraînera la faillite de la banque en 1836. C'est ainsi qu'à partir de 1837 et jusqu'à la guerre de Sécession, la situation aux États-Unis s'inverse : le rapport légal passe à 16 pour 1, tandis que le rapport commercial s'établit à 15,5 pour 1 pour se conformer au standard légal en vigueur en France, ce qui fait passer les États-Unis à un standard or[163]. Comme nous l'avons vu, le financement de la guerre de Sécession par l'impression de papier monnaie inconvertible, les fameux « greenbacks » (du fait qu'ils étaient imprimés à l'encre verte) met transitoirement en suspend le règne de l'or. Les politiques monétaires des gouvernements qui succèderont à cette période cherchent à obtenir le retour à un standard non fiduciaire. Finalement, ce sont les conséquences de la guerre franco-prussienne de 1870, couplées à l'afflux massif d'argent métal sur les marchés et l'augmentation de la production d'argent métal qui pousse le

---

[161] Il s'agit du paragraphe 5 de la section 8 de l'article premier de la Constitution : « The Congress shall have Power (…) To coin Money, regulate the Value thereof, and of foreign Coin, and fix the Standard of Weights and Measures; » dont le texte complet et commenté est accessible à l'adresse suivante : http://www.senate.gov/civics/constitution_item/constitution.htm#a1_sec8

[162] Voir Milton Friedman, « The Crime of 1873 », *The Journal of Political Economy* 98 (December 1990) : 1160-61.

[163] Friedman, « Bimetallism Revisited » : 88.

gouvernement américain à démonétiser l'argent. Les États-Unis, pas plus que la France, ne souhaitent faire les frais de cette inflation de la masse monétaire en argent. C'est ainsi que le Congrès adopte, le 12 février 1873, le *Coinage Act* à raison de 110 voix contre 13 à la Chambre des représentants et de 36 contre 14 au Sénat[164]. Cette loi énumère les pièces à cours légal et omet délibérément le dollar argent en prévision de la chute des cours. Ceci met un terme au bimétallisme effectif des États-Unis et ce n'est qu'en 1876 que la plupart des producteurs qui font face à la chute effective du prix de l'argent métal, découvrent qu'ils ne peuvent plus le faire frapper.

La question finit par déborder du cadre purement monétaire pour gagner le débat politique. La question de l'étalon-argent et de l'étalon-or devient ainsi, tout parti confondu, un enjeu électoral jusqu'en 1900, date à laquelle les États-Unis adoptent explicitement l'étalon-or. Ainsi, comme le fait remarquer Friedman, au sujet des décisions du président Jackson en 1834 :

> Deux points sont à noter au sujet de cet épisode. Premièrement, en 1834, le « 16 pour 1 » était un groupe en faveur de l'or; dans les années 1890, le « 16 pour 1 » était un groupe en faveur de l'argent. Deuxièmement, dans les deux cas on observe la confrontation des deux mêmes forces politiques, à savoir en grande partie l'électorat des régions rurales, des petites entreprises, des classes inférieures du Sud et de l'Ouest partisans de Jackson en 1834 et de William Jennings Bryan en 1896 contre les banquiers, les financiers, les grosses entreprises et les classes supérieures des villes de l'Est et du Nord-Est[165].

La chute du cours du métal blanc qui avait entrainé une forte déflation associée à l'explosion de la bulle immobilière qui a lieu à Vienne dans la semaine de l'Exposition universelle de mai 1873 va provoquer la faillite de plusieurs banques en Autriche et en Allemagne, puis en France et en Angleterre, avant de se propager aux États-Unis où le financement de l'expansion du chemin de fer a fragilisé la plus importante banque d'affaires du pays : la *Jay Cooke & Company*. Ces faillites en cascades constituent la première crise boursière internationale et vont plonger l'Europe et les États-Unis dans une période de dépression économique qui durera vingt-trois ans

---

[164] Friedman, « The Crime of 1873 » : 1160.

[165] « Two points are noteworthy about this episode. First, in 1834, "16 to 1" was a golden club; in the l890s, "16 to 1" was a silver club. Second, in both cases it was wielded by much the same political constituency against much the same political constituency: the largely rural, small business, lower-class southern and western supporters of Jackson in 1834 and of William Jennings Bryan in 1896 against the bankers, financiers, big business, and urban upper classes of the East and Northeast. » Friedman, « The Crime of 1873 » : 1162-3.

et qui sera marquée par des cycles de croissance et de paniques boursières tels que nous les connaissons aujourd'hui. Il serait très fastidieux et complexe de détailler les événements qui suivirent cette panique bancaire. Si la fortune de la famille Roosevelt ne semble pas avoir été affectée[166], il n'en fut pas de même pour Tweed, ni pour Nast que l'on peut tout deux considérer comme des victimes collatérales de cette crise : l'un de part sa politique de financement de travaux municipaux par l'émission d'obligations ayant entraîné un surendettement de la ville de New York, et l'autre de par ses investissements spéculatifs dans une mine d'argent qui participeront à sa ruine[167]. Cet investissement minier, qui pourrait s'expliquer par le fait que Nast avait, de son propre aveu, une compréhension limitée des questions financières[168], semble contredire l'opposition que Nast exprime à l'égard des tenants d'une politique inflationniste. En 1874, le Congrès est, en effet, poussé par différents groupes d'intérêts (démocrates, « greenbackers », certains républicains) à passer une loi permettant d'augmenter la masse monétaire. Cependant, le président Grant, convaincu de la nécessité pour une monnaie d'être rattachée à l'or, oppose son véto. Nast, qui comme toujours soutient Grant, va produire une série de caricature sur le sujet de l'inflation :

> Les caricatures sur l'inflation ont créé une telle polémique que *Harper*'s s'est senti obligé de défendre son caricaturiste, soutenant que la caricature était un moyen tout à fait légitime de critiquer la politique. « Son objet », insista le journal « n'est pas simplement de provoquer le rire, mais de dire une grave vérité sur le ton de l'humour ». L'opposition de certains individus aux caricatures que Nast faisait d'eux ne faisait que démontrer leur ignorance de ce médium. Si Nast estimait que l'inflation « serait un désastre national » il devait alors exprimer ce point de vue. Dessiner l'inflation était impossible, aussi il choisit « ses plus ardents partisans

---

[166] McCullough, p.135. Dans son ouvrage consacré aux activités commerciales et financières de la famille Roosevelt, et plus particulièrement de celle de la branche « Oyster Bay » dont est issu Théodore Roosevelt, William T. Cobb écrit : « Grâce à leur prudence intrinsèque, ni la [banque Roosevelt & Son] ni ses principaux actionnaires ne furent lourdement atteints par la funeste tentative de Jim Fisk de réaliser un corner sur l'or, qui s'est soldé par le « Vendredi noir » de 1869, ni par la plus grave « Panique de 73 », qui a affaibli tant de vénérables établissements » (« Because of their inherently conservative attitude, neither the firm nor its principals had been crippled by the ill-fated attempt of Jim Fiske to corner gold, culminating in "Black Friday" of 1869, nor by the more serious Panic of '73, which brought low so many old houses. ») William T. Cobb, *The Strenous Life : The "Oyster Bay" Roosevelts in Business and Finance* (New York: William E. Rudge's Sons, 1946), p. 52.

[167]. Keller, p. 244.

[168] Halloran, p. 202.

> pour la symboliser ». Sa satire n'était pas personnelle, mais politique. Elle n'était pas liée à des sentiments, mais à la nature de son art[169].

Avant d'aborder la question de l'immense legs artistique que Nast va transmettre à la génération suivante de caricaturistes, il est nécessaire de rappeler que

> l'histoire politique des années 1876 à 1884 semble marquée par toutes les sortes de diffamation et de magouille dont les politiciens sont capables. Les trois élections présidentielles de cette période ont été les trois élections les plus serrées de l'histoire de l'Amérique ; les résultats de l'une d'entre elles faisant encore l'objet d'un débat. Les candidats étaient la cible de toutes sortes de médisance et de moquerie. Ils ont été insultés par leurs opposants dans des éditoriaux et des caricatures. Il leur arrivait d'être encensés par la presse de leur camp. Mais il était de coutume de détruire l'adversaire par tous les moyens possible. Au cours de cette période, les questions étaient davantage centrées sur les failles de l'opposant que sur un programme constructif visant le bien-être de la nation[170].

Comme le souligne également Halloran, la mort de Tweed en avril 1878 ne met pas un terme à la corruption politique. « Le triomphe de Nast sur Tweed a contribué à une meilleure supervision des finances municipales pendant un moment, mais *Tammany* s'est relevé »[171]. Comme nous le verrons plus tard,

> le lien entre les "mugwumps" des années 1880 et les "progressistes" des années 1900 s'est construit en partie sur l'opposition à *Tammany Hall*. Armées du pouvoir des images, les caricatures de Nast ont rendu cela

---

[169] « The inflation cartoons generated so much heat that *Harper's* felt obliged to defend its cartoonist. Harper's argued that cartooning was an entirely legitimate avenue for political criticism. "Its object," the paper insisted, "is not merely to raise a laugh, but to tell a serious truth humorously." The objections of certain men to Nast's caricatures of them only demonstrated their ignorance of the medium. If Nast believed that inflation "would be a national disaster," then he must express that view. Drawing a picture of inflation was impossible, so he had chosen "its most noted champions to symbolize it." His mockery was not personal but political. It related not to animus but to the nature of his art. » Halloran, p. 198.

[170] « The political history of the years from 1876 to 1884 seems to be a record characterized by all the types of vilification and chicanery that politicians are capable of. The three presidential elections of this period were three of the closest in American history, and the results of one of them is still a subject for debate. The candidates were the objects of all forms of mud-slinging and mockery, and they were reviled by their opposition in editorials and cartoons. Occasionally they were praised by their own press, but the common practice was to destroy the opponent by whatever means possible, issues during these years were concentrated more on the faults of the other party than on a constructive program directed toward the welfare of the nation. » Travis Edward Trittschuh, « The Semantics of Political Cartoon and Slogan in America: 1876-1884 » Ph. D., The Ohio State University, 1952, p. 1.

[171] « Nast's triumph over Tweed helped to ensure greater oversight over city finances for a time, but Tammany recovered. » Halloran, p. 143.

> possible. (…) Nast a montré que cette croisade était un exemple de ce que la caricature pouvait faire pour un candidat, un parti ou une cause. Plus encore, il a pris sa place parmi les réformateurs, assuré d'une légitimité sans égale[172].

1.3.6 « Inventeur » du bestiaire politique américain ?

Dans un article en date du 13 novembre 2013, le journal *Le Monde*, rapporte sur un ton humoristique le bestiaire utilisé par divers groupes contestataires :

> Au départ, il y avait les "pigeons", ou "geonpis". Entrepreneurs du secteur high-tech, poussés par des investisseurs à protester contre un projet de hausse de la fiscalité sur les plus-values à la revente de sociétés. Une campagne rondement menée, au départ sur Facebook et Twitter, et qui fit, en une semaine, reculer le gouvernement.
> Dès lors, il semble que tous ceux qui ont une revendication à faire entendre – surtout si elle est fiscale – aient besoin de se baptiser du nom d'un animal ou de s'affubler d'un accessoire vestimentaire pour capter l'attention des médias. (…) Après le succès-éclair (sic) des "geonpis", d'autre (sic) contestataires ont donné dans le volatile[173].

Le journal poursuit ainsi en présentant successivement « les Poussins », les « Dindons » de l'école, les « Dindons » (bis) des frontières, les « Abeilles » des assurances, les « Moutons » chez les indépendants, les « Tondus » des PME, les « Dodos » chez les concurrents des taxis, ou encore les « Cigognes » des sages-femmes[174]. Ce rattachement animalier symbolique a permis aux différents groupes de filer la métaphore animalière[175], empruntant une rhétorique contestataire très ancienne et à laquelle la caricature se prête tout particulièrement. Dans le chapitre portant sur le bestiaire politique consacré aux rois Henri III et Louis XVI, Annie Duprat fait remarquer que

---

[172] « the bridge between the Mugwumps of the 1880s and the Progressives of the 1900s was built in part by opposition to Tammany Hall. With the power of the visual, Nast's cartoon helped make that possible. (…) Nast pointed to the crusade as an example of what cartooning could do for a candidate, party, or cause. More, he took his place among reformers, secure with credentials that could not be bested. » *Loc. cit.*

[173] *Le Monde.fr*, « Des "pigeons" aux "bonnets rouges" : bestiaire des contestations » accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.lemonde.fr/politique/article/2013/11/13/des-pigeons-aux-bonnets-rouges-bestiaire-des-contestations_3512888_823448.html#O4CQr1yI2qXbtyMS.99

[174] *Loc. cit.*

[175] Si les « Poussins » ne veulent pas voir leurs « projets tués dans l'œuf », les « Dindons », « de la farce », tout comme les « Pigeons » ne veulent pas « se faire plumer », ni les « Moutons » « se faire tondre ». *Loc. cit.*

> si la présence d'animaux est ancienne, autant dans l'iconographie que dans la littérature, populaire ou savante, l'irruption, lors des crises de la fin du XVI[e] siècle, d'un bestiaire spécifiquement dédié à la contestation politique dans l'image et dans les textes, renouvelle considérablement le genre « caricature », en établissant, assez rapidement, de nouveaux codes de lecture. La caricature politique devient alors un art d'une efficacité souvent redoutable, même s'il n'est pas toujours aisé d'en mesurer l'impact[176].

Il ne s'agit pas ici d'effectuer une étude méthodique de l'iconographie politique américaine qui mériterait un examen plus détaillé. On se proposera plutôt d'analyser l'apport de Nast à l'égard des symboles animaliers les plus connus du bestiaire politique et d'en élucider le sens, le cas échéant. Dans notre travail d'« historien-iconographe », qui conduit « à pousser ses investigations jusqu'à détecter derrière le sens manifeste une signification cachée », nous chercherons à garder à l'esprit les mises en garde d'Annie Duprat à l'égard du risque de « sur-interprétation »[177] :

> L'image n'est pas un monde en-soi, un objet inerte : elle n'existe que dans le regard du spectateur qui, à son tour, la regarde avec sa culture et ses préoccupations personnelles : sa réception change selon les époques et les milieux considérés et, si l'on ne doit pas se laisser enfermer dans la question d'une hypothétique polysémie de l'image, il faut pourtant considérer que ce sont les questions que nous lui posons qui sont polysémiques et changeantes[178].

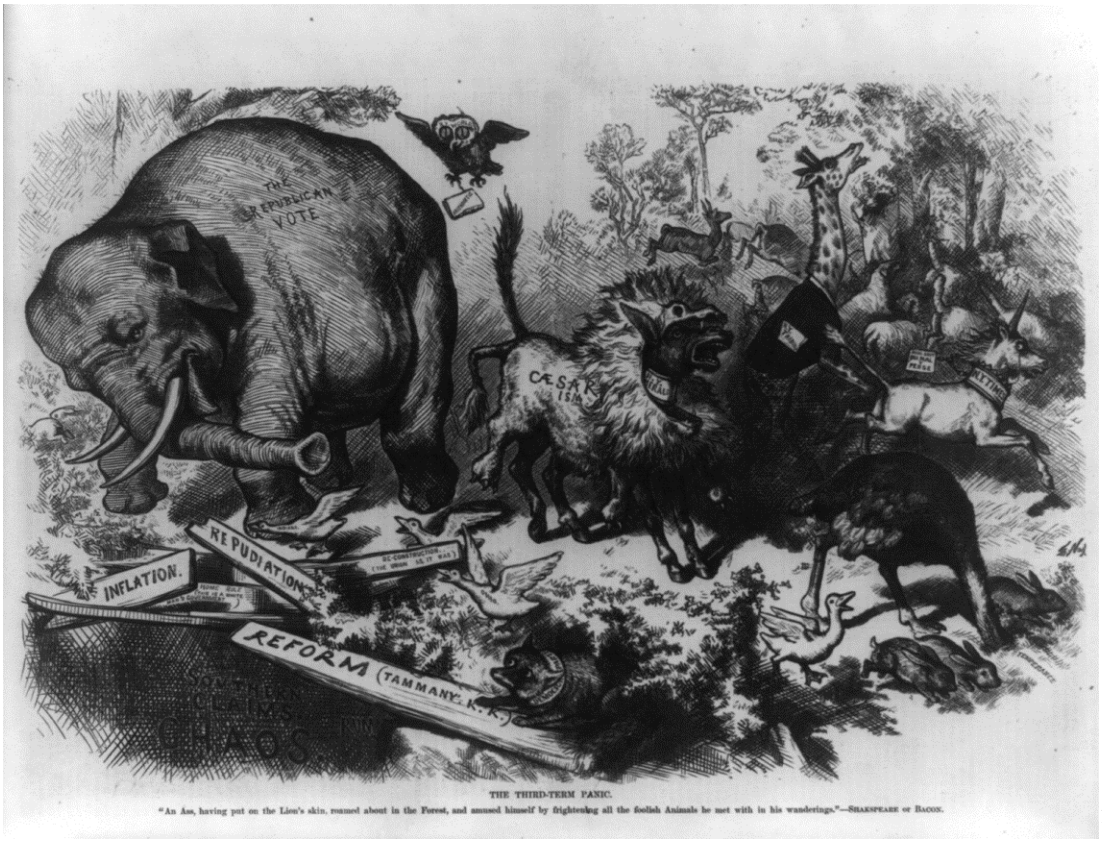
Si Nast n'est pas à l'origine de l'iconographie politique américaine, dont on peut retracer les premiers éléments dès les origines de la caricature en Amérique, son nom est immédiatement associé à deux éléments du bestiaire politique américain encore présents de nos jours : l'éléphant comme symbole du Parti républicain et l'âne comme celui du Parti démocrate. La plupart des historiens et biographes affirme que Nast a créé le premier et a popularisé le second ; quand ils n'attribuent pas à Nast la paternité des deux symboles. C'est ainsi qu'il est de coutume d'évoquer une caricature de Nast publiée le 7 novembre 1874 dans *Harper's Weekly* comme toute première utilisation de ces symboles.

---

[176] Annie Duprat, *Les rois de papier : La caricature de Henri III à Louis XVI* (Paris : Éditions Belin, 2002), p.203.

[177] Annie Duprat, *Images et Histoire : Outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques* (Paris : Éditions Belin, 2007), p. 16.

[178] *Loc. cit.*



[179]

Illustration 27 - Th. Nast, "THE THIRD-TERM PANIC", 1874

Ainsi, dans la toute première biographie de Nast par Bigelow Paine publiée en 1904, on peut lire :

> Toutefois, ce numéro du *Weekly* qui contient cette illustration est surtout remarquable pour une autre raison : on peut y voir la première caricature de l'"éléphant républicain". Ce symbole à présent familier, qui représente depuis si longtemps le *G. O. P.* (*Grand Old Party*[180]) dans la caricature américaine, a été créé par Nast sous le nom de « Vote républicain ». L'image montre l'ensemble des animaux de la forêt (qui représentent différents journaux, États et questions) effrayés par l'âne qui porte une peau de lion sur laquelle est inscrit « Césarisme ». Le vote républicain pachydermique, alerté comme les autres, est sur le bord d'un précipice vaguement recouvert de diverses planches hasardeuses. Le Parti démocrate, jusqu'à présent représenté par l'âne, qui est finalement devenu son symbole convenu, est incarné ici par un renard, dont le visage rappelle celui de M. Tilden. Cette caricature est non seulement frappante,

[179] Thomas Nast, "The Third-Term Panic", *Harper's Weekly*, November 7, 1874, p. 912.

[180] Autre nom du Parti républicain. Par commodité, l'abréviation « G. O. P » sera très couramment utilisée par les caricaturistes.

> elle est importante du fait qu'elle a introduit l'éléphant républicain dans la caricature américaine pour toujours[181].

Dans un article publié plus de trente ans plus tard et intitulé « Rise and Fall of Cartoon Symbols », William Murrell s'oppose à cette dernière affirmation. Citant le « Tailleur Retaillé » dans lequel Thomas Carlyle affirme que les formes et symboles qui habillent les croyances des hommes sont tels des vêtements terrestres qui passent avec le temps et dont il faut changer, Murrell affirme dès les premières lignes :

> Ceux qui soutiennent que l'éléphant républicain, l'âne démocrate et le tigre de Tammany sont des caractéristiques permanentes de la ménagerie politique ont une perception à courte vue de notre histoire, si brève qu'elle soit. Politique et caricatures existaient ici avant qu'aucun de ces symboles ne soit conçu et nous pouvons être sûrs que l'avenir apportera d'autres représentations graphiques uniques, nées des contraintes d'une époque et de l'imagination de ses artistes[182].

Quelques pages plus loin, Murrell déclare avec emphase que « le tigre de Tammany et l'éléphant républicain constituent des symboles exceptionnels dans la mesure où ils ont été créés par un seul homme : Thomas Nast, le grand maître caricaturiste de l'Amérique »[183]. Cette paternité est également soutenue en 1952 par Frank Weitenkampf[184] qui cite l'article d'un journaliste du *New York Times*, R. L. Duffus en date du 27 novembre 1932. Tout comme Paine, Murrell et Weitenkampf, Duffus fait remonter la première apparition de l'éléphant républicain à la caricature de Nast parue le 7 novembre 1874. L'article présente d'ailleurs une reproduction de la

---

[181] « The issue of the Weekly containing this picture, however, is chiefly notable for another reason, for in it appears the first "Republican Elephant" cartoon. This now familiar symbol, which so long has represented the G. O. P. (Grand Old Party) in American caricature, was originated by Nast, under the name of "The Republican Vote." The picture shows the collected animals of the forest—representing various papers, states and issues—being frightened by the donkey in a lion's skin crying "Caesarism." The elephantine Republican Vote, alarmed like the others, is on the verge of a pitfall which is covered loosely by various and deceptive planks. The Democratic party, hitherto represented by the Donkey, which eventually became its fixed symbol, is here impersonated by a fox, whose face suggests that of Mr. Tilden. The cartoon was not only a striking but important picture, introducing, as it did, the Republican Elephant into American caricature for all time. » Paine, p. 300.

[182] « Those who hold that the Republican Elephant, the Democratic Donkey, and the Tammany Tiger are permanent features in the political circus take but a myopic view of our history, brief though it be. We had politics and cartoons before any of these symbols was conceived and we may confidently expect the future will bring forth other singular graphic figurations born of the exigencies of the times and the imagination of the artist. » William Murrell, « The Rise and Fall of Cartoon Symbols », *The American Scholar*, vol. 4, no. 3 (Summer 1935), p. 306-7.

[183] « The Tammany Tiger and the Republican Elephant are exceptional symbols in that they are the creations of one man only – of Thomas Nast, America's great master of the cartoonist's art. » *Ibid.*, p. 312.

[184] Voir Frank Weitenkampf, « Our Political Symbols », *New York History*, vol. 33, no. 4 (October, 1952), p. 372.

caricature en question, sous laquelle on peut lire : « L'éléphant républicain : Sa première apparition, un dessin de Nast de 1874 »[185]. Par ailleurs, si dans son ouvrage de 1967, réédité en 2014, John Chalmers Vinson est moins catégorique que ses prédécesseurs sur cette question de paternité, il estime comme eux que Nast est « probablement (…) à l'origine des symboles animaliers pour les partis politiques »[186] ; Morton Keller déclare en 1968 que Nast « a introduit l'image de l'éléphant républicain »[187]. Il est rejoint plus récemment en 2007 par Donald Dewey qui affirme avec assurance que « Nast a bel et bien engendré l'éléphant républicain »[188] et en 2008 par John Adler et Draper Hill qui écrivent : « certains des symboles de Nast, vieux de 130 ou 140 ans sont encore utilisés quotidiennement. Les plus connus sont l'éléphant républicain qu'il a inventé, l'âne démocrate qu'il a popularisé et l'image du gros et joyeux Père Noël »[189]. S'appuyant en 1984 sur Keller dans le cadre d'un travail de doctorat sur la carrière de Nast au *Harper's Weekly*, Puran Singh Khalsa attribue également à Nast la paternité de l'éléphant[190]. Finalement, dans les toutes dernières pages de la plus récente biographie disponible sur Thomas Nast, publiée en 2012, Fiona Halloran se questionne sur l'héritage que Nast serait susceptible de reconnaître et affirme :

> Nast doit essentiellement sa renommée à trois choses. Il aurait aimé la première : la destruction de la clique de Tweed. La seconde était son « invention » de l'âne démocrate et de l'éléphant républicain. Il est probable que Nast aurait décliné cet honneur étant donné qu'il se savait ne pas être l'inventeur de l'âne. Celui-ci était largement utilisé avant la guerre de Sécession pour comparer explicitement les démocrates à des baudets, ou encore tout simplement pour évoquer l'entêtement obstiné. L'éléphant était un symbole qu'il aurait pu revendiquer, mais ce n'était

---

[185] « The Republican Elephant–His First Appearance, a Nast Cartoon of 1874 » dans R. L. Duffus, « The Tangled Tale of our Political Zoo : Elephant and Donkey, Moose and Rooster Are Symbols Evolved by Cartoonists », *New York Times* (Nov. 27, 1932), p. SM9.

[186] Vinson, p. 10.

[187] Keller, p. 281.

[188] Dewey, p. 18.

[189] « Some of Nast's 130-140 year-old symbols are still in everyday use. Best known are the Republican elephant which he invented; the Democratic donkey which he popularized; and the fat, jolly Santa Claus image which he created. » Adler & Hill, p. 288.

[190] « The elephant image first appeared in Nast's cartoon, *The Third Term Panic* (Nov. 7 1874). » Khalsa, p. 202.

> qu'un élément mineur dans son univers caricatural riche en symboles et l'on peut s'interroger sur l'importance qu'il lui aurait accordée[191].

En effet, selon Robert C. Kennedy du site *HarpWeek* :

> La première utilisation que fit Nast d'un symbole animalier pour le Parti républicain date de 1871. (…) Pendant tout le reste des années 1870, Nast a associé différents animaux avec le Parti républicain : taureau, aigle, poisson, renard, cheval, agneau, coq et mouton (représentant des républicains du sud en difficulté). Après "The Third-Term Panic" ["La panique liée à un troisième mandat"] du 7 novembre 1874, Nast utilisa l'éléphant à sept reprises sur une période de dix-huit mois pour représenter le « Vote républicain ». Cependant, la caricature de Nast du 29 avril 1876 révèle que l'animal n'était pas encore le symbole exclusif du Parti républicain. (…) À partir des élections présidentielles de 1880, les caricaturistes d'autres publications avaient intégré le symbole de l'éléphant à leurs propres œuvres et dès le mois de mars 1884, Nast pouvait désigner l'image qu'il avait créée pour le Parti républicain comme étant l'« Éléphant Sacré »[192].

Toutefois, comme souligné ici par Kennedy et beaucoup d'autres, et comme on peut très clairement le constater, l'éléphant de Nast du 7 novembre 1874 représente l'électorat républicain (« The Republican Vote ») et non le parti du même nom, tandis que l'âne recouvert d'une peau de lion sur laquelle est inscrit « Césarisme »[193] représente le *N.Y. Herald*[194] ; le Parti démocrate étant

---

[191] « (Nast) is famous primarily for three things. The first would have pleased him: the destruction of the Tweed Ring. The second was his "invention" of the Democratic donkey and Republican elephant. It is likely Nast would have declined this honor, since he knew he had not invented the donkey. It was widely used before the Civil War, sometimes in explicit references to Democrats as jackasses, sometimes simply to connote thickhead obstinacy. The elephant was a symbol he might have claimed as his own, but it was a minor element in his richly symbolic cartoon world, and one wonders how important he would have considered it. » Halloran, p. 289.

[192] « Nast's first use of an animal symbol for the Republican Party came in 1871. (…) During the rest of the 1870s, Nast associated various animals with the Republican Party—bull, eagle, fish, fox, horse, lamb, rooster, and sheep (beleaguered Southern Republicans). Beginning with "The Third-Term Panic" of November 7, 1874, Nast used the elephant seven times over the following 18 months to represent the "Republican Vote." However, Nast's cartoon of April 29, 1876, indicates that the animal was not yet exclusively the symbol of the Republican Party. (…) By the 1880 presidential election, cartoonists for other publications had incorporated the elephant symbol into their own work, and by March 1884 Nast could refer to the image he had created for the Republican Party as "The Sacred Elephant." » Robert C. Kennedy, « Cartoon of the Day: The Third Term Panic » accessible à l'adresse suivante : http://www.harpweek.com/09cartoon/browsebydatecartoon.asp?month=november&date=7

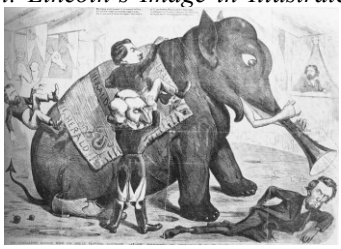
[193] Tout comme son équivalent en anglais (« caesarism »), le césarisme désigne « un régime politique institué par Jules César, consistant dans le gouvernement autoritaire d'un homme qui s'est fait porter au pouvoir par le peuple en se faisant conférer le pouvoir absolu ». Par ailleurs, le terme fait également référence dans les deux langues au pouvoir impérial et plus précisément au premier empire en français notamment où il est synonyme du terme « bonapartisme ». Voir la définition du terme sur le site du Trésor de la langue française informatisé à l'adresse suivante : http://www.tresor-de-la-langue-francaise-informatise.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=4044258945 et l'entrée du terme « caesarism » du

ici représenté par un renard et non par un âne. Ces simples constatations n'empêchent pas d'innombrables sources[195] de considérer que cette caricature constitue la toute première apparition de l'éléphant républicain. À la lumière des recherches effectuées, il nous semble toutefois que la caricature suivante, datée du 27 décembre 1879, corresponde plus exactement à la première apparition des deux symboles politiques en question sous la plume de Nast.

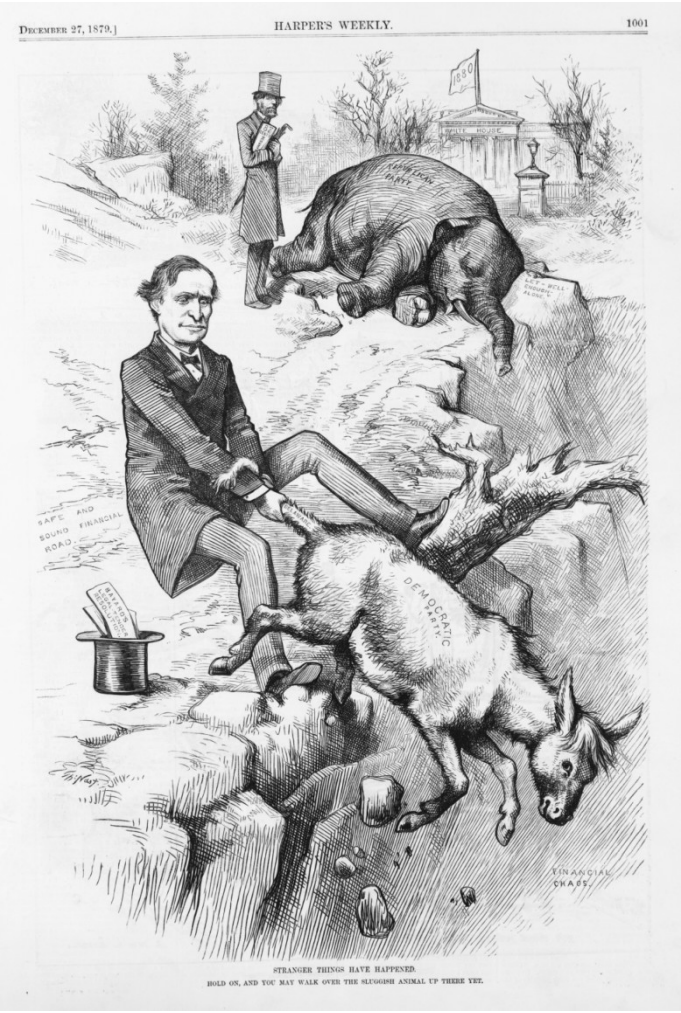
---

dictionnaire Merriam-Webster en ligne à l'adresse suivante : http://www.merriam-webster.com/dictionary/caesarism. Ce terme doit donc être rapproché du titre de la caricature qui fait allusion à la possibilité pour Grant de vouloir briguer un troisième mandat.

[194] En 1867, James Gordon Bennett Jr. (1841-1918) succède à son père à la tête du *New York Herald*, quotidien démocrate, pro-esclavagiste pendant la guerre de Sécession et bénéficiant d'un immense prestige sous la ligne Mason-Dixon, « où il était le quotidien du Nord le plus populaire ». (Turner, p. 60) Après avoir pris position contre la politique de Lincoln pendant la guerre, le *Herald* s'en est pris à l'Administration Grant, participant aux révélations sur le scandale du Crédit mobilier que nous avons abordé plus tôt. James Gordon Bennett père avait été, en 1864, la cible d'une caricature de Frank Bellew (voir plus haut) qui critique ses supposées ambitions à l'égard d'un poste dans un ministère ou une ambassade, le décrit comme « le Barnum journalistique avec son gros éléphant barrissant » (« the Journalistic Barnum with his great blowing elephant »). Un commentaire détaillé sur cette caricature parue en juin 1864 notamment dans le magazine illustré *Funniest of Phun* figure dans Gary L. Bunker, *From Rail-Splitter to Icon: Lincoln's Image in Illustrated Periodicals, 1860*-1865 (Kent : The Kent University Press, 2001), pp. 266-267.



[195] En plus des sources citées plus haut, il existe une multitude d'articles, de blogues et de sites sur Internet qui attribuent à Thomas Nast la paternité de ces symboles. Il convient d'ailleurs de souligner que la page de *Wikipédia* en anglais consacrée à Nast met en garde les lecteurs sur la croyance populaire prêtant à Nast la paternité de l'âne démocrate, tout en faisant référence à un article du *New York Times* en date du 2 août 1908 et intitulé : « The Historic Elephant and Donkey ; It was Thomas Nast "Father of the American Cartoon," Who Brought Them Into Politics. » pour déclarer que Nast a bien inventé l'éléphant républicain. La fiabilité de cette colossale encyclopédie en ligne de plus de trois millions d'entrées en anglais est sujette à caution, mais sa popularité est indiscutable. Si le débat concernant la problématique entourant la vérification du contenu sort du débat qui nous occupe, il n'en reste pas moins que la fiche en anglais sur Thomas Nast reprend des informations largement reconnues par les spécialistes.



[196]

Illustration 28 - Th. Nast, « STRANGER THINGS HAVE HAPPENED », 1879

Par ailleurs, dans un commentaire descriptif associé à la caricature de Nast publiée en 1874, et qui semble contredire ses affirmations citées plus haut, Robert C. Kennedy reconnaît deux précédents dont il minimise toutefois immédiatement l'importance :

> Un éléphant avait déjà été associé par deux fois avec le Parti républicain : une fois sur le dépliant de campagne de 1864 du président Abraham Lincoln intitulée *Father Abraham*, (et non pas le *Rail-Splitter* de 1860, comme il est souvent mentionné), et une fois dans *Harper's Weekly* pour représenter les républicains libéraux de 1872. Toutefois, aucune de ces deux caricatures n'a eu d'influence sur d'autres caricaturistes politiques, ni sur le public comme symbole du Parti républicain[197].

---

[196] Thomas Nast, « Stranger Things Have Happened », *Harper's Weekly*, Dec. 27, 1879, p. 1001.

[197] « An elephant had been associated twice before with the Republican Party, once in President Abraham Lincoln's 1864 campaign sheet, *Father Abraham* , (not *The Rail-Splitter* of 1860, as often cited), and once in *Harper's Weekly* to depict the Liberal Republicans of 1872. However, in neither case did the caricature have a lasting impact

Un autre article de Kennedy sur le site *HarpWeek*[198], qui complète le premier cité plus haut, oppose l'illustration parue en 1860 dans *Rail-Splitter*, décrite avec raison comme étant une illustration commerciale pour des bottes, avec les feuillets de campagne électorale de 1864 parus dans *Father Abraham*. Ces illustrations sont présentées ci-dessous :



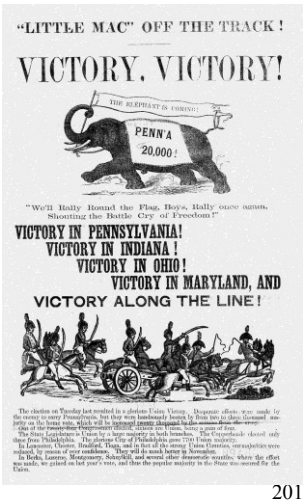
199

Illustration 29 - FOR GOOD BOOTS AND SHOES, 1860



200

Illustration 30 - "THE ELEPHANT IS COMING", 1864



201

Illustration 31 - "VICTORY. VICTORY!", 1864

Par ailleurs, Kennedy nous informe également que la publicité pour les bottes a été publiée à la dernière page de chaque numéro du *Rail Splitter*[202], le journal de campagne pro-Lincoln. L'auteur précise que la publicité était uniquement publiée dans l'édition de Chicago du *Rail Splitter* mais n'apparaît pas dans celle de Cincinnati, ce qui renforce son analyse de l'influence de cette image sur l'opinion publique qu'il détaille comme suit :

---

on other political cartoonists or the public as a symbol for the Republican Party. » Robert C. Kennedy, « Cartoon of the Day: The Third Term Panic » accessible à l'adresse suivante : http://www.harpweek.com/09cartoon/browsebydatecartoon.asp?month=november&date=7

198 *HarpWeek*, « First use of Republican Elephant », accessible à l'adresse suivante : http://elections.harpweek.com/1864/FA02.htm

199 Chicago *Rail Splitter*, June 23, 1860, p. 4. Tiré de http://elections.harpweek.com/1864/RS04.htm

200 *Father Abraham*, September 22, 1864, p. 2. Tiré de http://elections.harpweek.com/1864/FA02.htm

201 *Father Abraham*, October 18, 1864, p.3. Tiré de *HarpWeek*, « First use of Republican Elephant ». *Loc. cit.*

202 Le *Rail Splitter* est publié du 23 juin au 27 octobre 1860. La totalité des numéros est accessible sur le site Internet Archive à partir de celui de la *Lincoln Financial Foundation Collection* à l'adresse suivante : http://www.lincolncollection.org/collection/categories/item/?cat=15&page=9&item=42903

> Dans l'illustration présentée dans le numéro du 18 octobre 1864 de *Father Abraham*, le même emblème (sans les bottes) porte une bannière qui proclame : "L'éléphant arrive". L'animal est entouré d'un texte qui célèbre les victoires républicaines au niveau de l'État, qui étaient perçues comme prophétiques de la lutte pour la présidence qui aurait lieu quelques semaines plus tard au début du mois de novembre. Cette première apparition de l'éléphant républicain est passée aisément et rapidement du langage et de l'imagerie martiale à celle de la politique américaine. Comme mentionné plus haut, le symbole a indirectement dérivé de l'univers de la promotion commerciale. En 1872, *Harper's Weekly* a publié une caricature décrivant les républicains libéraux sous la forme d'un faux éléphant. Cependant, cette caricature symbolique n'a eu, ni en 1864, ni en 1872, un impact durable sur les caricaturistes politiques ou sur le public. Ce n'est pas avant le milieu des années 1870 que l'utilisation de l'éléphant par Nast pour représenter le Parti républicain n'a capté l'attention des autres[203].

La caricature publiée dans *Harper's* le 27 juillet 1872 à laquelle Kennedy fait allusion est présentée ci-dessous :

[203] « In the featured illustration from the October 18, 1864 issue of *Father Abraham*, the same emblem (minus the boots) bears a banner proclaiming, "The Elephant is Coming." The animal is surrounded by text celebrating Republican victories in state elections, which were seen as precursors of the presidential contest a few weeks later in early November. This first appearance of the Republican Elephant had transitioned smoothly and swiftly from the language and imagery of war to that of American politics. As mentioned above, the symbol indirectly derived from the business world of product marketing. In 1872, *Harper's Weekly* published a cartoon depicting the breakaway Liberal Republicans as a sham elephant. However, in neither 1864 nor 1872 did the symbolic caricature have a lasting impact on political cartoonists or the public. It was not until the mid-1870s that Thomas Nast's use of the elephant to represent the Republican Party captured the attention of others. » *Loc. cit.*



[204]

Illustration 32 - "WHOEVER SAYS THIS ISN'T A REAL ELEPHANT IS "A LIAR!", 1872

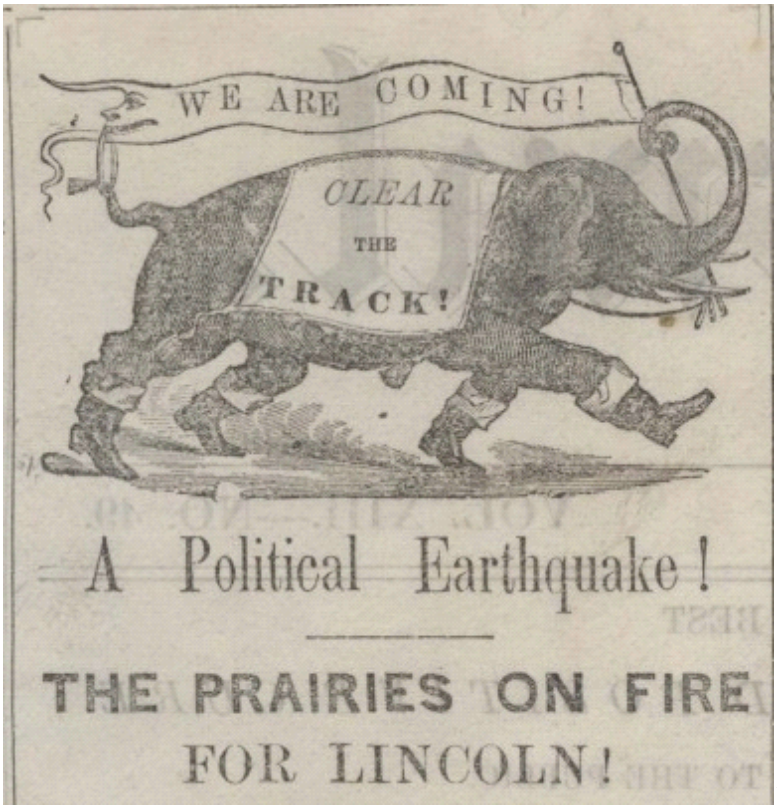
Le caricaturiste n'ayant pas signé de son nom complet, Kennedy estime qu'il s'agit probablement de C. S. Reinhart et reconnaît avec cette caricature une deuxième apparition du symbole de l'éléphant, sans toutefois y voir une allusion très directe, ne serait-ce qu'en termes de composition, à celui de la campagne de 1864.

Nous pourrions être convaincus par la solidité de l'argumentaire de Kennedy, si des recherches poussées ne nous avaient pas persuadés que Nast n'a fait que populariser ce symbole, tout comme il l'avait fait avec l'âne démocrate. Ainsi, dans un article paru en 1944 et intitulé « Origin of Political Symbols », Jay Monoghan[205] démontre clairement que la paternité de l'éléphant républicain ne peut être attribuée à Thomas Nast. En effet, Monoghan apporte la preuve que l'éléphant a été utilisé pour symboliser le parti républicain dès la campagne de Lincoln en 1860, soit quatorze ans plus tôt. En parcourant les archives du *Daily Illinois State Journal*, on retrouve ainsi la caricature suivante :

---

[204] *Harper's Weekly*, July 27, 1872, p. 592. Il est possible que cette caricature ait inspiré le dramaturge George Melville Baker (1832-1890). En effet, il publie en 1873, une courte pièce pour amateurs intitulée « Seeing the Elephant » et dans laquelle on retrouve, en dernière page des consignes pour l'apparition sur scène de « l'éléphant » accompagnées de l'illustration suivante : . George Melville Baker, « Seeing the Elephant », *All the World's a Stage : The Amateur Drama*, no. 10 (Boston : Geo. M. Baker & Co, 1873), p. 92.

[205] Jay Monoghan, « Origin of Political Symbols », *Journal of the Illinois State Historical Society*, vol. 37, no. 3 (Sep., 1944), pp. 205-212.



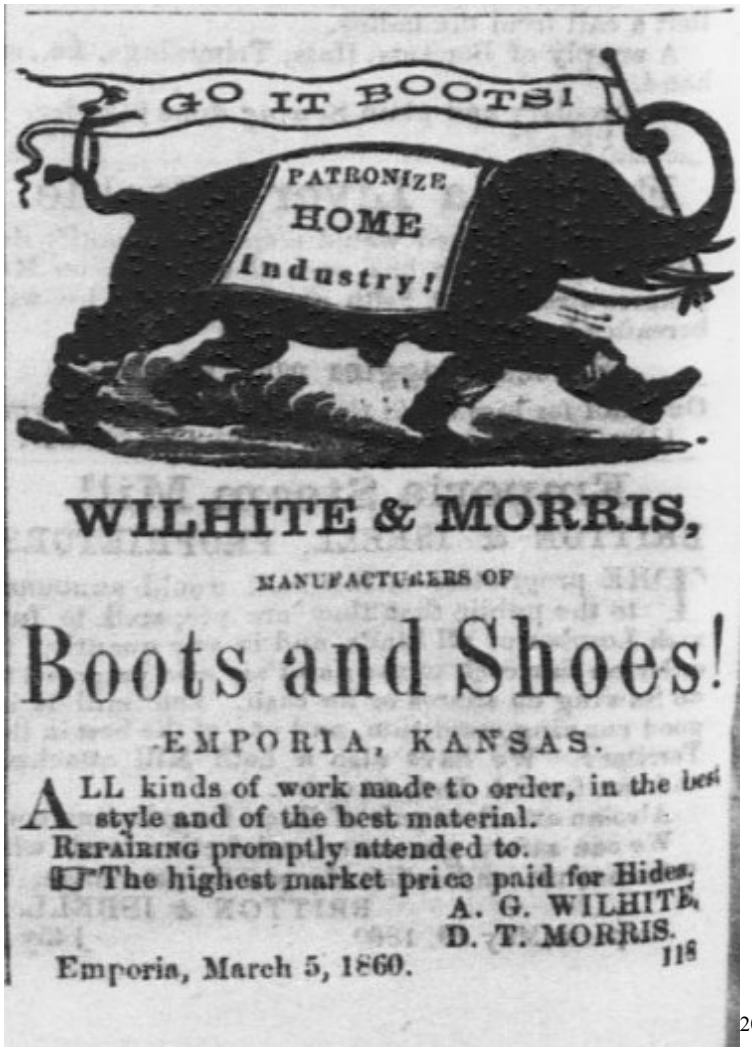
[206]

Illustration 33 - "THE PRAIRIES ON FIRE FOR LINCOLN!", 1860

Du fait de sa publication dans un journal de l'Illinois et plus précisément à Chicago, il nous semble que ce symbole évoque d'une part Lincoln, associé à l'État de l'Illinois dont il est le représentant de 1834 à 1846, mais également le Parti républicain puisque la Convention nationale du Parti républicain qui le désigne se tient à Chicago le 18 mai 1860. Par ailleurs, en ce qui concerne la publicité, on la retrouve non seulement dès le premier numéro du journal de campagne le *Rail-Splitter*, mais également toutes les semaines à la page de publicité du *Emporia News* publié à Emporia au Kansas, du 19 mai au 21 juillet 1860[207]. Cette fois, il s'agit de l'entreprise *Wilhite & Morris*, également spécialisée dans la fabrication de bottes et chaussures.

[206] *Daily Illinois State Journal*, Springfield, August, 9, 1860, p. 2.

[207] Cette publicité apparaîtra ainsi à dix reprises dans le *Emporia News*.

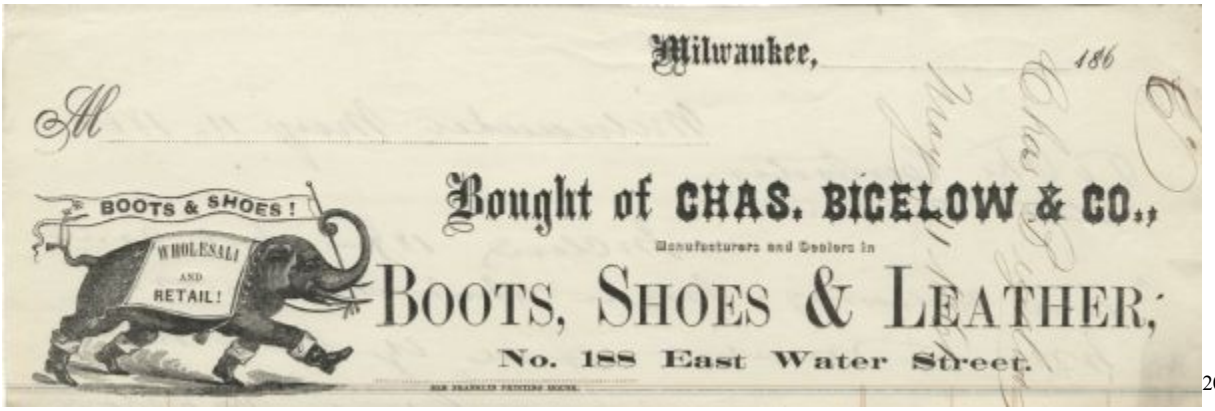


[208]

Illustration 34 - "GO IT BOOTS", 1860

Par ailleurs, on retrouve le même motif sur l'en-tête d'une facture pour une autre compagnie :

[208] *Emporia News*, May 19, 1860, p. 4



[209]

Illustration 35 - "BOOTS, SHOES & LEATHER", 1860

Comme le rappelle Kennedy dans les articles cités, « seeing the elephant » (« voir l'éléphant ») était une expression argotique pouvant désigner à la fois « l'engagement dans la bataille » et « être témoin de quelque chose d'exceptionnel ». Les expressions « to see the elephant » [210] ou « seeing the elephant » étaient si répandues et populaires qu'elles ont inspiré au moins quatre enveloppes patriotiques dès le déclenchement de la guerre au printemps 1861 :

[209] Wisconsin Historical Society, Auteur inconnu, « Chas. Bigelow and Co. », 88264, consulté en ligne à l'adresse suivante : http://www.wisconsinhistory.org/Content.aspx?dsNav=Ny:True,Ro:0,Nrc:id-7,N:4294963828-4294955414&dsNavOnly=N:1135&dsRecordDetails=R:IM88264&dsDimensionSearch=D:letterhead,Dxm:All,Dxp:3&dsCompoundDimensionSearch=D:letterhead,Dxm:All,Dxp:3

[210] Pour plus de détails sur l'origine de cet « américanisme », voir la page Wikipédia sur l'expression « seeing the elephant », accessible à l'adresse suivante : https://en.wikipedia.org/wiki/Seeing_the_elephant



211

Illustration 36 - "I WILL ALWAYS WIN", 1861



212

Illustration 37 - "THE NORTHERN ELEPHANT", 1861



213

Illustration 38 - J. G. Wells, "LET ME ALONE", 1861



214

Illustration 39 - D. Murphy's Son, "THE UNION CONSTITUTION LIBERTY AND LAWS!!", 1861

---

[211] Wisconsin Historical Society, Auteur inconnu, « I will always win », 75768, consulté en ligne à l'adresse suivante : http://www.wisconsinhistory.org/Content.aspx?dsNav=Ny:True,Ro:0,Nrc:id-7,N:4294963828-4294955414&dsNavOnly=N:1135&dsRecordDetails=R:IM75768&dsDimensionSearch=D:elephant,Dxm:All,Dxp:3,N:251&dsCompoundDimensionSearch=N:251,D:elephant,Dxm:All,Dxp:3

[212] Wisconsin Historical Society, Auteur inconnu, « The Northern Elephant », 75862, consulté en ligne à l'adresse suivante : http://www.wisconsinhistory.org/Content.aspx?dsNav=Ny:True,Ro:0,Nrc:id-7,N:4294963828-4294955414&dsNavOnly=N:1135&dsRecordDetails=R:IM75862&dsDimensionSearch=D:elephant,Dxm:All,Dxp:3,N:251&dsCompoundDimensionSearch=N:251,D:elephant,Dxm:All,Dxp:3

[213] Wisconsin Historical Society, John G. Wells, « Let me alone », 75856, consulté en ligne à l'adresse suivante : http://www.wisconsinhistory.org/Content.aspx?dsNav=Ny:True,Ro:0,Nrc:id-7,N:4294963828-4294955414&dsNavOnly=N:1135&dsRecordDetails=R:IM75856&dsDimensionSearch=D:elephant,Dxm:All,Dxp:3,N:251&dsCompoundDimensionSearch=N:251,D:elephant,Dxm:All,Dxp:3

[214] Wisconsin Historical Society, D. Murphy's Son, Print, « The Union Constitution Liberty and Laws!! », 76524, consulté en ligne à l'adresse suivante : http://www.wisconsinhistory.org/Content.aspx?dsNav=Ny:True,Ro:0,Nrc:id-7,N:4294963828-4294955414&dsNavOnly=N:1135&dsRecordDetails=R:IM76524&dsDimensionSearch=D:elephant,Dxm:All,Dxp:3,N:251&dsCompoundDimensionSearch=N:251,D:elephant,Dxm:All,Dxp:3

Ainsi, il nous semble que cette vaste campagne publicitaire s'est appuyée sur une expression très répandue, probablement liée à la popularité et la fascination exercées par l'animal lors des tournées de cirques et « ménageries » en vogue dès le début du XIX[e] siècle. Le sens de cette expression a évolué lors de la guerre de Sécession pour évoquer le spectacle saisissant du champ de bataille et rejoindre la sémantique martiale, puis politique dont elle est très proche. Nous pouvons ainsi en conclure que cette expression a non seulement inspiré les caricatures politiques du 22 septembre et du 18 octobre 1864, mais également, comme l'affirme Monoghan, celle plus précoce du *Illinois State Journal* d'août 1860, ainsi que les enveloppes patriotiques de 1861. Par ailleurs, l'éléphant républicain dans l'*Illinois State Journal* présenté plus haut date du mois d'août 1860, soit moins de trois mois après le premier numéro du *Rail-Splitter*, le 23 juin et moins de quatre mois après la Convention nationale du Parti républicain de Chicago du 18 mai. Il convient de noter que, le candidat républicain à la vice-présidence se prénomme Hannibal Hamlin. Quelques jours après sa nomination à la Convention de Chicago, il se trouve devant une foule immense à St Louis dans le Missouri en compagnie de Lincoln. Comme il est de coutume, plusieurs délégations de district brandissent des bannières portant des slogans tels que « Des maisons pour les sans-abris » (« Homes for the Homeless »), ou encore en une allusion spécifique au symbole de l'éléphant : « Hannibal Hamelin, le premier homme à avoir montré l'éléphant aux Romains » (« Hannibal Hamelin, the First Man who showed the Elephant to the Romans »)[215]. Ainsi, dans un article consacré à Hannibal Hamelin et publié sur le site du sénat américain, Mark Hatfield nous confirme que le vice-président portait le prénom du célèbre général carthaginois Hannibal Barca, qui avait traversé les Alpes à dos d'éléphants lors de la deuxième guerre punique qu'il livra contre les Romains en l'an 218 avant J. C.[216]. La symbolique de l'éléphant offre donc un moyen de couvrir un large champ sémantique qui évoque des relations que l'on pourrait schématiser ainsi : éléphant = puissance / fascination = guerre / bataille / campagne électorale = Parti républicain. C'est ainsi que l'on retrouve également une caricature remarquable en couleur publiée à l'occasion des élections de mi-mandat de 1862 et à propos de laquelle James

---

[215] *Daily Illinois State Journal*, « Lincoln in Missouri », May 24, 1860, p. 2.

[216] Mark O. Hatfield, with the Senate Historical Office, *Vice Presidents of the United States, 1789-1993* (Washington : U.S. Government Printing Office, 1997), p. 204. Consulté en ligne à l'adresse suivante : http://www.senate.gov/artandhistory/history/common/generic/VP_Hannibal_Hamlin.htm

David Moran de l'*American Antiquarian Society*, rejoint l'avis de Christopher Lane[217] pour déclarer lors d'une entrevue :

> nous pensons qu'il s'agit de la première fois que l'éléphant et l'âne sont illustrés ensemble pour représenter les partis républicain et démocrate. De nombreuses personnes attribuent l'apparition de l'éléphant comme symbole du Parti républicain à une caricature de Nast de 1874 mais il s'agit ici de 1862[218].

[217] Voir Christopher W. Lane, « The Kellogg Menagerie of Civil War Cartoons, » *Magazine Antiques*, vol. 152 (July 2006), p. 92-99.

[218] Cette déclaration a été faite dans le cadre d'une entrevue vidéo accordée le 19 octobre 2012 présentant certains des éléments les plus remarquables de la collection détenue par cette association. La vidéo est accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.c-span.org/video/?c4062297/jeff-sees-elephant. Il s'agit à notre connaissance de l'une des seules mentions de cette caricature, en dehors d'un ouvrage consacré à l'œuvre des frères Kellogg (Nancy Finlay, ed. *Picturing Victorian America : Prints by the Kellogg Brothers of Hartford*, Connecticut, 1830-1880 (Hartford, Conn. : The Connecticut Historical Society, 2009) et d'un catalogue d'antiquités de la maison *William Reese Company* à New Haven (Conn.) dont l'illustration présentée ici est tirée : William Reese Company, « The Civil War », *Americana Bulletin*, no. 28, p. 30. Le catalogue offre également une description sommaire de la caricature dont l'étude détaillée reste à réaliser.



[219]

Illustration 40 - "JEFF. SEES THE ELEPHANT", ca. 1861-1862

Il est d'ailleurs à noter un parallélisme entre la relative disparition du symbole de l'éléphant et le « déclin de l'esprit radical »[220]. Comme nous l'avons montré, le symbole de l'éléphant était étroitement lié, sur le plan politique, à l'image d'Hannibal Hamelin. Hatfield nous rappelle d'ailleurs que « pendant toute la guerre, Hamlin était davantage associé aux radicaux frustrés du Congrès qu'au président Lincoln, plus prudent »[221]. C'est pour cette raison qu'Hamlin est écarté par Lincoln lors de la campagne présidentielle de 1864, au profit du gouverneur sudiste Andrew Johnson, dans le but de donner une envergure nationale au Parti républicain :

---

[219] « Jeff. Sees the Elephant » Hartford: E.B. & E.C. Kellogg et New York : George Whiting [ca. 1861-1862].

[220] Keller, p. 217.

[221] « Throughout the war, Hamlin identified more with the frustrated congressional radicals than with the more cautious President Lincoln. » Hatfield, p. 206.

> Hamlin présuma que Lincoln soutiendrait son investiture, mais le Président, en politicien totalement pragmatique, doutait qu'Hamlin ajoute beaucoup de poids au « ticket » dans ce qui ne manquerait pas d'être une campagne de réélection difficile, avec la survie de la nation en jeu. Le Maine voterait républicain, qu'Hamelin soit choisi ou non, et ce dernier avait peu de poids dans les autres États[222].

Associé au radicalisme, l'éléphant devient pour ainsi dire politiquement encombrant jusqu'au début des années 1870[223], lorsque sa réapparition sous le crayon de l'indéfectible défenseur d'un républicanisme radical, est justifiée par la crise majeure qui secoue le Parti républicain, surtout après la panique bancaire de 1873 que nous avons abordée plus haut, et qui à la manière de la guerre menée dix ans plus tôt, menace l'Union.

En ce qui concerne le symbole de l'âne, comme déjà souligné par de nombreux chercheurs, il était à l'origine utilisé par les opposants du président démocrate Andrew Jackson dans les années 1830. Ce dernier décide de contrecarrer cette attaque médiatique en adoptant le symbole jusque sur les bannières de campagne. Ce qui était à l'origine un symbole d'entêtement stupide est habilement retourné par Jackson qui en fait le symbole du peuple américain dont il se fait le défenseur, en une allusion à peine déguisée à Benjamin Franklin[224]. Contrairement à l'éléphant républicain, l'âne démocrate est resté très présent, sous la plume des caricaturistes républicains qui n'ont jamais renoncé à l'utiliser. Les démocrates, quant à eux étaient davantage portés à utiliser le coq. C'est d'ailleurs pour cette raison que la dernière caricature de « The House that Jack Built » est un coq qui représente le maire démocrate Hall. Le symbole de l'âne n'a jamais été officiellement adopté par le Parti démocrate. En 1927, l'ancien secrétaire à la Marine de Wilson et propriétaire du *Raleigh News Observer*, Josephus Daniels, tente de faire éliminer l'âne

---

[222] « Hamlin assumed that Lincoln supported his nomination, but the president—an entirely pragmatic politician—doubted that Hamlin would add much strength to the ticket in what was sure to be a difficult reelection campaign, with the survival of the nation at stake. Maine would vote Republican whether or not Hamlin was on the ticket, and he carried little weight in any other state. » *Ibid.*, p. 207.

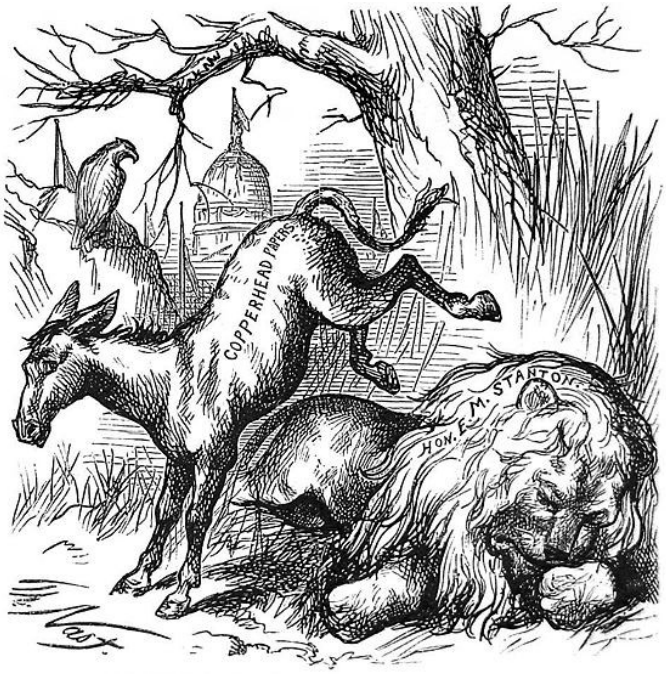
[223] Comme l'ont souligné de nombreux observateurs, les premiers éléphants de Nast coïncident avec le retour de Hamelin sur la scène politique nationale. Comme le note encore Hatfield, en 1868, son nom est avancé contre son gré, pour être candidat à vice-présidence avec Grant, mais c'est Schuyler Colfax qui sera finalement choisi. En 1869 il est réélu au Sénat où il siège pour deux ans. *Ibid.* p. 208

[224] Au lendemain de la guerre d'Indépendance, lors des débats sur le droit de vote soumis au droit de propriété, Benjamin Franklin aurait demandé, dans l'hypothèse qu'un fermier se rendant à dos d'âne en ville pour aller voter, ne puisse plus s'y rendre en raison de la mort de l'animal faisant ainsi perdre le droit de vote à son propriétaire, du quel entre l'homme et l'âne disposait réellement du droit de vote. En dépit des objections de Franklin, des restrictions fondées sur la propriété ont été posées jusque dans les années 1830 avec l'arrivée au pouvoir de Jackson qui se présentait en défenseur des pauvres. Monoghan, p. 210

au profit du coq comme symbole du Parti démocrate[225]. Dans son article du 27 novembre 1932, quelques jours après la victoire historique des démocrates avec l'arrivée au pouvoir de Franklin Delano Roosevelt, Duffus débute d'ailleurs par une allusion à cette tentative :

> La suggestion faite par Josephus Daniels, ancien secrétaire à la Marine, que le Parti démocrate soit digne de son nouveau statut en éliminant l'âne comme emblème officieux et en le remplaçant par le coq traditionnel, suscite des questions fascinantes sur comment et pourquoi les symboles des partis sont conçus, et ce qu'ils nous révèlent de la vie politique américaine[226].

Comme pour le premier éléphant républicain, le premier âne démocrate sous la plume de Nast ne désigne pas le Parti démocrate, mais la presse « Copperheads », les démocrates du Nord.



"A LIVE JACKASS KICKING A DEAD LION."
And such a Lion! and such a Jackass! 227

Illustration 41 - Th. Nast, « A LIVE JACKASS KICKING A DEAD LION », 1870

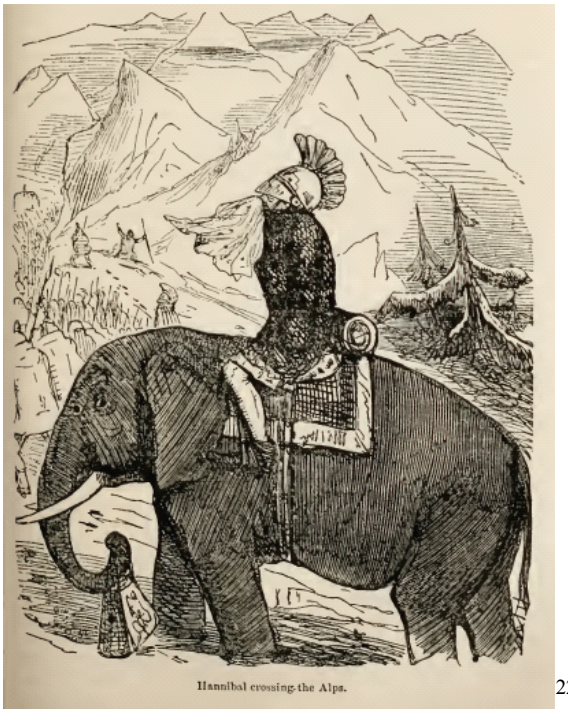
---

[225] Sur la page retraçant l'historique du journal on peut lire que le symbole du coq fut utilisé à la première page du *News Observer* pour annoncer une victoire démocrate jusqu'en 1976.

[226] « The proposal made by Josephus Daniels, former Secretary of the Navy, that the Democratic party live up to its new dignities by retiring the donkey as its informal emblem and replacing it with the traditional rooster brings up the fascinating question of how and why party symbols are developed and what they reveal about political life in America. » Duffus, p. SM 9.

[227] Thomas Nast, « A Live Jackass Kicking a Dead Lion », *Harper's Weekly*, January 15, 1870, p. 48.

Tout comme pour le motif des évêques changés en crocodiles que nous avons vu plus tôt, Nast semble avoir puisé son inspiration auprès de Leech qui avait illustré une histoire comique de Rome publiée par l'humoriste anglais Gilbert Abbott à Becker en 1850[228]. En effet, quelques pages avant une caricature du général Hannibal sur un éléphant,



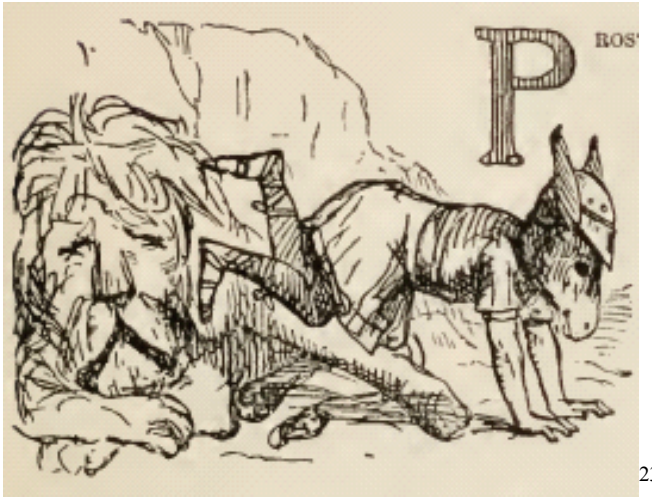
229

Illustration 42 - J. Leech, "HANNIBAL CROSSING THE ALPS", 1850

on retrouve la caricature suivante :

[228] Gilbert Abbott à Becker, *The Comic History of Rome : From the Founding of the City to the End of the Commonwealth*, ill. John Leech (London : Bradbury, Evans & Co, 1850).

[229] *Ibid.*, p. 176.



[230]

Illustration 43 - J. Leech, 1850

Si l'on ne peut attribuer la paternité de ces deux symboles politiques à Nast, il convient de reconnaître qu'il a joué un rôle essentiel en ajoutant au poids des éditoriaux de Curtis, la force de ses images. Selon Fisher, « [Nast] a exploité avec brio deux conventions utilisées depuis avec succès par les caricaturistes : un mélange de symbolisme et d'animalisme avec le tigre Tammany »[231]. Influencé par les grands maîtres anglais (Leech et Tenniel[232]),

> il a emprunté les effets dramatiques de Doré (qu'il idéalisait) et Daumier. Bien qu'il n'ait pas été un dessinateur aussi habile que Tenniel, Nast a fusionné simplicité et clarté morale. Contrairement à Daumier, Nast ne dessinait que rarement des caricatures humoristiques. Sous son influence, les caricaturistes ont abandonné l'hyperbole visuelle pour le didactisme moral. En tant qu'allégories morales graphiques, les caricatures de Nast entretiennent un lien de parenté étroit avec le théâtre : ses caricatures constituent une représentation graphique, quel que soit son éloignement

---

[230] *Ibid.*, p. 161. Ce parallèle entre Leech et Nast ne semble pas avoir été fait jusqu'à présent. Cependant, cette caricature, qui se trouve à la première page du chapitre 16 de l'ouvrage, est accompagnée d'une phrase qui ne laisse plus beaucoup de doute quant au lien qu'elle entretient avec la caricature de Nast de 1870. On peut ainsi lire : « Prostrate greatness always offers an inviting mark to upstart littleness; and the story of the Lion *couchant* kicked by the Jackass *rampant*, is as old, at least, as the days when Rome, exhausted by her wars with Carthage, was attacked by the imbecile inhabitants of the feeble city of Falerii » [Italiques dans le texte]. (« La grandeur avachie représente toujours une tentante invite pour la petitesse parvenue. L'histoire de l'âne « rampant » qui essuie une ruade du Lion « couchant » est au moins aussi ancienne que l'époque où Rome, épuisée par ses guerres avec Carthage, fut attaquée par les citoyens crétins de la faible cité de Falerii ». Les termes « couchant » et « rampant » sont des termes du vocabulaire héraldique qui étaient encore très compréhensibles par les contemporains de Leech.

[231] Fisher, p. 8

[232] John Tenniel (1820-1914) est un illustrateur et caricaturiste britannique célèbre pour ses caricatures politiques publiées pendant plus de cinquante ans dans *Punch* et surtout pour ses illustrations des *Aventures d'Alice au Pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll.

> de la réalité, des conséquences morales des actions humaines. Nast, qui était un metteur en scène de premier ordre, a créé des caricatures qui ont formé un tableau moral spectaculaire[233].

Nast « a démontré qu'il estimait que sa voix était l'égale de celle des intellectuels et des journalistes de son époque. Nast souhaiterait que l'on se souvienne qu'il choisissait lui-même les cibles de ses satires. Il était un commentateur politique à part entière, et non pas un simple outil entre les mains d'une plus vaste organisation »[234]. Un des présidents de la maison Harper and Brothers, cite un article du *New York Evening Post* : « le fait est que M. Nast a été le seul et plus important missionnaire de cette grande œuvre et cela lui revient, plus qu'à toute autre chose, que notre guerre municipale pour l'honnêteté soit passée d'une lutte locale à un conflit national »[235].

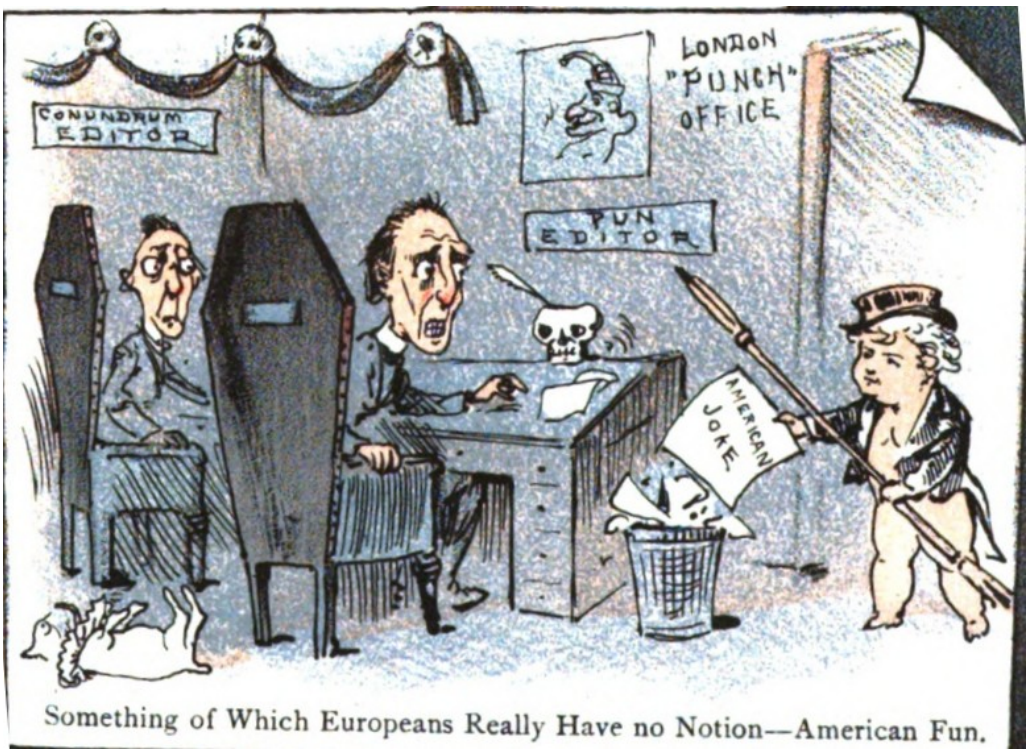
---

[233] « he borrowed the dramatic effects of Doré (whom he idolized) and Daumier. Although he was not as good a draftsman as Tenniel, Nast combined simplicity with moral clarity. Unlike Daumier, Nast rarely drew visually funny cartoons; under his influence cartoonists moved away from visual hyperbole towards moral didacticism. As visual moral allegories, Nast's cartoons had a close kinship with drama: cartoons are a graphic rendering, no matter how fantastic, of human action and its moral consequences. Nast, who was a superb stage designer, created cartoons that formed a dramatic moral tableau. » Andrew Whitmore Robertson, *The language of democracy : political rhetoric in the United States and Britain* (1995, Charlottesville : University of Virginia Press, 2005), p. 189.

[234] « Nast demonstrated that he believed his voice equal to the intellectuals and journalists of his time. Nast would want us to remember that it was he chose the subjects for his satire. He was a political commentator in his own right, not simply the tool of a larger organization. » Halloran, p. 291.

[235] « The fact is that Mr. Nast has been the most important single missionary in the great work, and it is due to him more than to any other cause that our municipal war for honesty has, from a local contest, widened to a national struggle. » Cité dans J. Henry Harper, *The House of Harper : A Century of Publishing in Franklin Square* (New York and London : Harper & Brothers Publishers, 1912), p. 297.

DEUXIÈME PARTIE : ÉTUDES DE CAS



[1]

Illustration 44 - F. Opper, "SOMETHING OF WHICH EUROPEANS REALLY HAVE NO NOTION - AMERICAN FUN", 1881

[1] Détail de Frederick Opper, « European Notions of American Manners and Customs », *Puck*, Vol. X., no. 245, November 16, 1881, p. 169. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://babel.hathitrust.org/cgi/pt?id=hvd.hnfj2f;view=2up;seq=314

2. Théodore Roosevelt et les caricatures

Théodore Roosevelt s'est fréquemment exprimé sur les questions du rôle et du pouvoir des journalistes et de la presse en général, notamment lors d'une célèbre allocution donnée le 17 mars 1906 au « Gridiron Club », et sur laquelle nous reviendrons. Il est toutefois beaucoup plus difficile de connaître son point de vue à l'égard des caricaturistes et des caricatures. En effet, si les archives présidentielles font état de rencontres régulières avec certains membres de la profession, il n'existe à notre connaissance aucune déclaration sur le sujet. Ceci nous paraît d'autant plus surprenant qu'il avait de nombreux amis journalistes et que, comme nous l'avons montré plus tôt, Roosevelt avait été témoin du pouvoir de la caricature sur l'opinion publique[1] et que l'homme, et non plus seulement le politicien, s'y intéressait particulièrement, comme en témoigne le fait qu'il ait choisi d'illustrer sa biographie de certaines caricatures le concernant. Nous devrons donc présumer de son opinion en fonction de ses réactions publiques, en retenant comme hypothèse de travail que les caricatures politiques constituent des éditoriaux graphiques. Ceci pose immédiatement une première question liée à la perception de l'opinion politique exprimée par le caricaturiste, car si « les opinions personnelles (du journaliste) sont présentées en tant que telles dans des rubriques identifiables par le public »[2], cette « catégorisation » n'est pas applicable aux caricatures. L'absence de catégorisation, mais également d'échappatoire, confère un pouvoir très important à cette forme particulière de commentaire. Comme le souligne Émilie

---

[1] Il est difficile d'offrir une définition satisfaisante de ce qu'est l'« opinion publique » tant celle-ci est fluctuante et que les outils pour la jauger sont ceux-là mêmes qui sont susceptibles de la former. Puissant outil de conformisme social au service d'un groupe dominant, voire de l'État même, par l'exercice d'une « violence symbolique » (Pierre Bourdieu), elle semble être le fruit d'une « société de communication » dans laquelle la vie sociale est conçue comme « une immense scène de représentation, où s'opère un travail généralisé de production de sens, d'images ». Érik Neveu, *La société de communication ?* (Paris : Monchrestien, 1994), p. 12. Cité dans François Buton, « Erik Neveu, La société de communication », *Genèses*, 1995, vol. 21, n° 1, p. 163. On se propose d'adopter la définition suivante offerte par « Le trésor de la langue française informatisé » : « Ensemble des attitudes morales, intellectuelles et sociales dominant dans une société, dans la manière dont elles se manifestent, s'appréhendent ou s'évaluent ». (Définition accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.tresor-de-la-langue-francaise-informatise.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?11;s=1320277800;r=1;nat=;sol=0).

[2] Émilie Lhoste, « William Randolph Hearst : Un magnat de la presse en politique, 1887-1907 », thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 2012, p. 19.

Lhoste dans un travail de doctorat sur un des magnats de la presse de l'époque, William Randolph Hearst,

> L'émergence du quatrième pouvoir, ainsi que la prise de conscience progressive de ses prérogatives, devoirs, obligations et possibilités de manipulation ou d'influence sur l'opinion publique, ont révélé l'existence d'une nouvelle sphère détentrice de pouvoir, dont il fallait à tout prix préserver l'indépendance. Une trop grande collusion entre les sphères politique et médiatique aurait pour conséquence de créer un ensemble incontrôlable, imparti d'un pouvoir aux possibilités infinies[3].

En octobre 2006, lors d'un séminaire international organisé par les Nations Unies intitulé « Dessiner pour la paix » et discutant de la responsabilité des caricaturistes, le secrétaire général de l'organisation, Kofi Annan, avait affirmé dans son discours d'ouverture que « hormis la douleur physique, peu de choses peuvent nous atteindre plus directement qu'une caricature de nous-mêmes, d'un groupe auquel nous appartenons ou, pire encore peut-être, d'une personne que nous respectons profondément »[4]. C'est en gardant à l'esprit ces aspects qui nous aborderons non seulement le traitement graphique de l'image de Roosevelt et son évolution en parallèle de l'actualité politique, mais également les éventuelles actions et réactions de ce dernier face à ce traitement.

2.1 Débuts en politique et premières représentations graphiques

Dans les premières lignes de son ouvrage paru récemment, l'historien Edward P. Kohn déclare :

> Les biographes de Théodore Roosevelt s'accordent pour dire qu'il était véritablement de l'Ouest, ou un homme partagé entre l'Est et l'Ouest. La personne la plus responsable de cette image était Roosevelt lui-même. Dans ses écrits, y compris son « Autobiographie » parue en 1913, il avait pris soin de se dépeindre comme un éleveur, un chasseur et un cowboy. (…) Cependant, bien que romantique, cette image de Roosevelt associée à

[3] *Loc. cit.*

[4] Nations Unies, « "Désapprendre l'intolérance" : la responsabilité des caricaturistes en débat aux Nations Unies », Centre d'actualités de l'ONU, 17 octobre 2006. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=13096

> l'Ouest est fausse et fait abstraction d'éléments centraux dans la vie de ce dernier[5].

Comme le souligne également Serge Ricard,

> Avec ses amis Owen Wister et Frederic Remington, autres intellectuels de la Nouvelle-Angleterre, issus respectivement de Harvard et de Yale, le futur président fut de ceux qui contribuèrent à renforcer, au tournant du siècle, le mythe d'un Ouest édénique, peuplé d'hommes à cheval ; il y gagna même une réputation d'autochtone, si bien que certains adulateurs finirent par oublier qu'il n'avait pas été élevé dans une cabane en rondins, mais dans un quartier chic de Manhattan[6].

En effet, Théodore Roosevelt Junior vient au monde en fin d'après-midi, le mercredi 27 octobre 1858, dans le confort d'une maison bourgeoise du 28 East Twentieth Street, à New York[7]. Il est le deuxième enfant et le premier garçon de Théodore Roosevelt, Sr. (« Thee », 1831-1878), héritier d'une longue et illustre lignée de riches marchands hollandais implantés à New York depuis le milieu du XVII^{e} siècle, et de Martha Bulloch (« Mittie », 1834-1884), fille d'un planteur de Georgie. En plus de Théodore, Jr., surnommé « Teedie », la fratrie comptera deux filles et un autre garçon : l'aînée Anna (« Bamie » ou « Bye », 1855-1931), qui deviendra en grandissant le pilier de la famille, à mesure que sa mère se désengagera des tâches domestiques,

---

[5] « Biographers of Theodore Roosevelt have come to a consensus that he was really a westerner, or a man torn between East and West. The person most responsible for this image was Roosevelt himself. In his writings, including his 1913 *Autobiography*, he carefully painted a portrait of himself as a rancher, hunter, and cowboy. (…) But, however romantic, the western image of Roosevelt is incorrect, and it ignores the central facts of Roosevelt's life ». Edward P. Kohn, *Heir to the Empire City : New York and the Making of Theodore Roosevelt* (New York : Basic Books, 2014), p. ix-x.

[6] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 133.

[7] Cette esquisse biographique s'appuie sur les principaux ouvrages suivants : Joseph B. Bishop, *Theodore Roosevelt and His Time Shown in His Own Letters*, 2 vols (New York : Scribner's, 1920) ; Kathleen M. Dalton, Theodore Roosevelt : A Strenous Life (New York : Alfred A. Knopf, 2002) ; Doris Kearns Goodwin, *The Bully Pulpit : Theodore Roosevelt, William Howard Taft, and the Golden Age of Journalism* (New York : Simon and Schuster Paperbacks, 2013) ; Edward P. Kohn, *Heir to the Empire City : New York and the Making of Theodore Roosevelt* (New York : Basic Books, 2014) ; McCullough, *Mornings on Horseback* (New York : Simon & Schuster, 1981) ; Edmund Morris, *The Rise of Theodore Roosevelt* (1979, New York : Random House, 2010) ; Henry F. Pringle, *Theodore Roosevelt, A Biography* (New York : Harcourt, Brace and Company, 1931) ; Serge Ricard, ed., *A Companion to Theodore Roosevelt* (Chichester, West Sussex: Blackwell Publishing, 2011) ; Serge Ricard, *Théodore Roosevelt : principes et pratique d'une politique étrangère* (Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1991) ; Theodore Roosevelt, *An Autobiography* (New York : Macmillan, 1913) ; Theodore Roosevelt, *The Letters of Theodore Roosevelt*, ed. Elting E. Morison and John M. Blum, 8 vols, (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1951-1954) ; William Roscoe Thayer, *Theodore Roosevelt, an Intimate Biography* (Boston and New York : Houghton Mifflin Company, 1919).

victime de l'épidémie de neurasthénie qui frappe les femmes de la « bonne société » victorienne[8], Elliot (« Ellie », 1860-1894), et enfin Corinne (« Conie », 1861-1933). Les biographes de Roosevelt soulignent à la fois son enfance choyée au sein d'un milieu privilégié, mais également marquée par des événements historiques majeurs qui affectent, voire déchirent sa famille, et des attaques d'asthme qui le handicapent pendant presque toute son enfance[9]. Son père, ancré dans les idéaux républicains de la société new-yorkaise de l'époque, est strict mais aimant. Malgré sa distance, voire sa totale absence résultant notamment de ses nombreux engagements philanthropiques[10], il est idéalisé par Théodore, influencé par les récits familiaux romantiques et chevaleresques d'un Sud mythifié, relatés par sa mère déracinée de sa Georgie natale. Roosevelt revendiquera plus tard ce double héritage et ne manquera pas de tirer un capital politique d'une identité supplémentaire qu'il se sera forgée à l'issue d'une désastreuse expérience d'élevage bovin dans les « Bad Lands » du Dakota du Nord : celle de l'homme de l'Ouest. Homme de tous les horizons donc, ces appartenances multiples expliquent que Roosevelt finira par incarner selon un de ses amis et tout premiers biographes, « l'Américain par excellence »[11,12].

---

[8] Dalton, p. 25, p. 49. McCullough rapporte qu'une rumeur parmi les descendants de la famille prête à Bamie la gestion des affaires domestiques aux environs de l'âge de 15 ans. Ceci semble infondé mais s'appuie sur les extraordinaires capacités pour l'époque de cette femme, à l'exemple de Louisa Schuyler, « qui possédait, dit-on, la volonté d'un capitaine d'industrie » (« like (…) Louisa Schuyler, who, as was said, had the will power of a captain of industry. ») McCullough, *Mornings*, p. 114.

[9] McCullough souligne les facteurs psychologiques de l'asthme pressentis au milieu du XIX^{e} siècle et que les premières études expérimentales confirmeront dans les années 1880, longtemps avant les études de Freud sur l'inconscient. McCullough, *Mornings*, p. 92.

[10] McCullough émet l'hypothèse que le jeune Roosevelt, comme de nombreux asthmatiques, utilisait sa maladie pour se soustraire à certaines obligations (sermons dominicaux entre autres) ou punitions, en plus de l'utiliser comme un moyen de se rapprocher de son père. Voir également Pringle, p. 5. Par ailleurs, comme nous l'avons vu plus tôt, alors que son fils n'a que deux ans et demi, Roosevelt père renonce à s'engager lors de la guerre de Sécession de 1861, ce qui n'était à l'époque, semble-t-il, « associé à aucune stigmatisation » (Kohn, *Heir*, p. 17). Il s'agit toutefois d'une décision inverse de celle de ses beaux-frères, ardents défenseurs de la cause confédérée, ou de son propre frère Robert qui s'engagera dans la *New York State Militia* (Dalton, p. 27). Il « préfère ne pas rejoindre l'armée et louer les services d'un remplaçant, comme nombre de ses amis fortunés. L'enfant [Roosevelt, Jr.] restera marqué par le souvenir de cette dérobade d'un homme de trente ans, jeune et robuste, qui tira parti d'une "législation de classe" pour se soustraire au devoir patriotique. L'étonnant mutisme du vingt-sixième président sur cet épisode serait presque un aveu de désapprobation, en regard de sa prolixité coutumière ». Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 128 ; Dalton, p. 61.

[11] Thayer, p. 445.

[12] Voir également Frederick S. Wood, ed., *Roosevelt as We Knew Him: The Personal Recollection of One Hundred and Fifty of His Friends and Associates* (Philadelphia and Chicago: John C. Winston Co., 1927), p. vii.

Mais avant de devenir le « fils adoptif de l'Ouest »[13], chasseur téméraire et cowboy infatigable qui poursuivra avec obstination les voleurs de sa barque à clins[14], l'enfant Théodore doit affronter des épreuves qui conditionneront le reste de sa vie et l'image qu'il laissera dans les yeux du public. En mai 1870, de retour d'un premier voyage familial en Europe, il est loin d'être conforme à l'image d'un petit garçon épris de récits de batailles ou d'histoire d'illustres généraux qu'il voudra se donner[15] ou que l'on pourrait s'imaginer en observant les caricatures de l'homme qu'il devint[16]. « Jusqu'à présent, Teedie avait vécu en l'absence totale de responsabilités. Il faisait à présent face à deux problèmes majeurs : le premier, et de loin le plus important, était de se construire une santé, et le second, de bâtir son éducation »[17]. Théodore père le prévient : « Théodore, tu as l'esprit, mais tu n'as pas le corps, et sans l'aide du corps l'esprit ne peut aller aussi loin qu'il le devrait. Tu dois construire ton corps »[18]. Un gymnase sera donc aménagé dans la maison pour l'ensemble de la fratrie et tout particulièrement pour Théodore, pour qui « il est vital de se débarrasser de son handicap physique »[19] à force d'interminables, et peu efficaces, séances de musculation[20].

Afin de parfaire sa culture et sa maîtrise des langues étrangères, notamment de l'allemand, Théodore est entraîné en octobre 1872 dans un deuxième voyage familial à l'étranger, au sujet duquel il dira : « Ce voyage a été particulièrement utile à mon éducation »[21]. Après avoir visité

---

[13] *Loc. cit.*

[14] Voir le site Internet du parc national Theodore Roosevelt dans le Dakota du Nord, à l'adresse suivante : http://www.nps.gov/thro/learn/historyculture/roosevelt-pursues-boat-thieves.htm

[15] Roosevelt, *An Autobiography*, p. 32.

[16] Pringle note que lors de ce premier voyage Théodore n'exprime dans son journal intime aucun intérêt pour les reliques militaires, notamment le tombeau de Napoléon. Pringle, p. 16.

[17] « Until then, Teedie had lived wholly without responsibilities. Now he faced two major problems. The first, and by far the more important, was building his health. The second was an education. » *Loc. cit.*

[18] « You have the mind but not the body, and without the help of the body, the mind cannot go as far as it should. You must make your body. » Ce sermon paternel est repris par la plupart des biographes dont Michael L. Collins, « The Education of Theodore Roosevelt », in *A Companion to Theodore Roosevelt*, Serge Ricard, ed. (Chichester, West Sussex: Blackwell Publishing, 2011), p. 10 ; Goodwin, p. 39 ; McCullough, *Mornings*, p. 112 ; Morris, p. 32 ; Pringle, p. 17.

[19] « Getting rid of physical ability was vital » Pringle, p. 16.

[20] Morris, *The Rise*, p. 35.

[21] Roosevelt, *An Autobiography*, p. 23. Cité dans Goodwin, p. 41. Ce voyage permet au jeune Roosevelt d' « obtenir une perspective globale que rare de ceux de sa génération obtiendront » (« (Teedie) had (…) gained a global perspective that few of his generation would ever possess. ») Collins, *The Education*, p. 11.

l'Égypte, la Palestine, le Liban, la Syrie, Athènes, Smyrne (aujourd'hui Izmir) et Constantinople, il effectue un séjour d'immersion linguistique d'environ cinq mois à Dresde, où ses parents l'ont laissé avec les deux autres enfants les plus jeunes. Roosevelt père, de retour à New York, en profite pour finaliser le déménagement dans une luxueuse nouvelle demeure qu'il a fait construire au 6 West Fifty-seventh Street[22]. Dès son retour à New York en novembre 1873, Théodore, Jr. commence à préparer, avec l'aide d'un précepteur, le concours d'entrée à l'université de Harvard.

> Harvard, lorsque Théodore y entra, était un respectable collège régional pour hommes, qui ambitionnait d'imiter Oxford et les méthodes britanniques, mais qui était teinté du brahmanisme[23] bostonien. Ce n'était pas encore l'université de recherche sélective, d'envergure nationale, qu'elle allait devenir au siècle suivant. Les deux tiers des camarades de classe [de Théodore] vivaient à moins d'une centaine de miles de Boston, et l'élite sociale d'Harvard reproduisait la hiérarchie brahmane. Les critères d'admission étaient bas et les bourses d'études rares. Pour la plupart des étudiants, les années de collège représentaient un plaisant interlude avant l'entrée dans le monde des affaires ou des professions, et on attendait beaucoup moins de travail académique sérieux des hommes d'Harvard de la génération de Théodore que de leurs petits-fils[24].

Ceci n'enlève rien au mérite du jeune Roosevelt qui parviendra à intégrer Harvard au bout d'un an et demi de séances d'études intensives sous la houlette d'Arthur Cutler, un tuteur lui-même diplômé d'Harvard, au lieu des trois années de préparation habituellement requises[25]. Le choix

---

[22] Kohn relève qu'« en tant que garçon grandissant dans le New York du milieu du dix-neuvième siècle, le jeune Théodore n'avait pas à voyager en Europe pour développer des réflexions profondes sur ce continent, ses peuples et religions. La ville a façonné la vision du monde de Roosevelt bien avant son départ pour l'Europe ». (« As a boy growing up in mid-nineteenth century New York, the young Theodore did not have to travel to Europe to develop profound ideas about that continent, its people, and its religions ».) Kohn, *Heir*, p. 23. Les émeutes de 1863, 1870 et finalement 1871 ne sont sans doute pas étrangères à la décision de Roosevelt père d'éloigner sa famille des bas quartiers de Manhattan et de la rapprocher de l'élite sociale qui gravite autour de Central Park et de la 5e avenue. L'héritage conséquent, suite au décès du grand-père C.V.S. Roosevelt en juillet 1871, permet aux Roosevelt de ne pas regarder à la dépense pour cette nouvelle demeure, dont la taille suffira à accueillir les cinq cents personnes invitées à l'occasion des débuts de leur fille aînée Bamie. McCullough, p. 126-127, p. 136.

[23] Le terme ne désigne pas ici la religion indienne homonyme, mais la classe fortunée et cultivée de la société de la Nouvelle-Angleterre dont Boston était le centre.

[24] « The Harvard Theodore entered was an academically respectable regional men's college eager to imitate Oxford and English ways but more deeply flavored by Boston Brahminism. It was not the selective national research university it became in the next century. Two-thirds of his classmates lived within a hundred miles of Boston, and the social elite at Harvard duplicated the Brahmin pecking order. Admission standards were lax and scholarships few. For most students, college was a playful interlude before entering business or the professions, and much less serious academic work could be expected of Theodore's generation of Harvard men than their grandsons. » Dalton, p. 61.

[25] Morris, *The Rise*, p. 53.

d'Harvard ne semble pas évident à première vue étant donné que « les représentants des grandes familles de New York qui fréquentait l'université, s'ils y allaient, choisissaient généralement Columbia, Yale ou Princeton, plus proches de leur domicile »[26]. Selon Kohn, plus que son expérience dans le Dakota du Nord ou encore ses longs séjours à Washington, D.C., les quatre années que Roosevelt passera à Boston seront les plus susceptibles de rompre définitivement ses liens avec New York. Harvard constitue donc un choix peu orthodoxe qui pourrait s'expliquer par la réputation de son président réformateur, Charles Eliot, mais également par le fait que Boston était devenu l' « Athènes d'Amérique »[27]. Comme l'explique un écrivain suisse dans un ouvrage de 1849,

> Cambridge a l'université la plus célèbre de l'Amérique. Au milieu d'une plaine de deux à trois lieues de circonférence, et comme perdus dans des marécages, des forêts et des champs cultivés, on y trouve un magnifique observatoire avec des instruments parfaits, un superbe jardin botanique, une bibliothèque de septante mille volumes, renfermée dans un bâtiment d'architecture gothique, des laboratoires de chimie et de médecine et toutes les constructions nécessaires aux meilleures études. Fondée déjà en 1638; richement dotée par John Harward [*sic*][28], l'université possède un fonds de deux à trois millions de francs (un demi million de piastres) et paie richement les professeurs qu'elle emploie. A peine cependant est-elle annuellement fréquentée par trois cents étudiants. Plusieurs professeurs ne donnent jamais de cours, et brillent là, non pas comme des flambeaux inutiles, mais comme des étoiles inconnues, que quelques adeptes seuls contemplent, et dont la lumière semble réservée pour d'autres générations. — Cambridge et Boston aussi ont plusieurs hommes de science dont la célébrité est bien méritée. Là est Agassiz notre célèbre compatriote, dont il serait inutile d'énumérer les travaux ; Gray le directeur du jardin botanique et le Candolle de l'Amérique, un homme à peine entré dans la fleur de l'âge, et dont les œuvres sembleraient avoir occupé toute une vie. Là aussi vient de se fixer notre ami le professeur Guyot qui, à peine arrivé en Amérique s'est fait un beau nom par la publication d'un cours sur la géographie physique. À Boston la science est dignement représentée par Jacson [*sic*] qui a inventé ou plutôt

[26] « The scions of New York's top families, if they attended college at all, usually went closer to home, to Columbia, Yale or Princeton ». Kohn, *Heir*, p. 26

[27] *Ibid.*, p. 27. Léo Lesquereux, *Lettres écrites d'Amérique destinées aux émigrants* (Neuchâtel : Imprimerie de H. Wolfrath, 1849), p. 82.

[28] Établie en 1636 par un vote de l'assemblée générale de la colonie de la baie du Massachusetts, l'université Harvard à Cambridge porte le nom de son premier bienfaiteur, le jeune pasteur John Harvard (1607-1638), qui légua à l'établissement, sa bibliothèque et la moitié de son patrimoine. Voir la page sur l'histoire d'Harvard à la page suivante : http://www.harvard.edu/history

> employé le premier l'éther pour l'enivrement et pour produire l'insensibilité; Gould, collaborateur de Lyell et d'Agassiz, un des meilleurs conchyliologistes de notre époque[29].

Si cette réputation d'excellence dans les domaines scientifiques explique ce choix, Boston est également connue pour la sévérité de ses codes moraux. Lesquereux semble associer cette caractéristique au développement de la tempérance résultant d'un amour immodéré de l'eau potable que la ville a eu tant de mal à obtenir. L'auteur s'interroge d'ailleurs un peu plus loin : « Dans l'Athènes antique on riait beaucoup. Comment se fait-il que dans l'Athènes moderne, c'est-à-dire, dans l'Athènes d'Amérique, ce qui est un peu différent, on ne rie plus du tout, et que la gaîté y semble prohibée sous des peines plus sévères encore que la fumée du cigare? »[30]. Sans doute cette rigidité morale, loin des débordements et de la débauche de New York, n'a pas été sans séduire Roosevelt père qui avait adressé à son fils ce conseil : « Prends soin de ta moralité d'abord, de ta santé ensuite et enfin de tes études »[31].

Lorsqu'il intègre Harvard, la première impression que livre Théodore est celle d'un jeune homme d'un mètre soixante-douze pour cinquante-six kilos, ce qui fait présumer que ses efforts pour se muscler et lutter contre ce corps rendu chétif par son enfance asthmatique, ont porté peu de fruits. Cette image contraste avec l'exubérante vitalité et le goût pour les activités masculines qui seront soulignées par les caricaturistes et les journalistes qui suivront son parcours. Sa voix est étrange et son rire qui ressemble à un grincement laisse découvrir deux larges rangées « de dents extrêmement blanches qui semblent hacher ses phrases en petits morceaux »[32]. Souffrant d'une importante myopie, il porte d'épaisses lunettes qui cachent son regard bleu-gris. « Les dents et les lunettes étaient les caractéristiques les plus remarquables »[33] ; caractéristiques que les caricaturistes ne se lasseront pas de dessiner pendant toute sa carrière politique. La une du *Shenandoah Herald* du 25 octobre 1901 reprend un article d'un journal californien, l'*Argonaute*,

---

[29] *Ibid*., p. 81-82. Louis Agassiz (1807-1873) est un imminent zoologiste et géologue américain d'origine suisse. Kohn note que pour Roosevelt père il était clair que Théodore avait un talent particulier pour les sciences naturelles et « sous la direction de Louis Agassiz, Harvard était devenue l'université chef de file dans ce domaine ». (« under Louis Agassiz, Harvard had become the leading university in the field »). Kohn, *Heir*, p. 27.

[30] *Ibid*., p. 82.

[31] Morris, *The Rise*, p. 73 ; Dalton, p. 63 ; Kohn, *Heir*, p. 27.

[32] McCullough, p. 160.

[33] *Ibid*., p. 161. Voir également l'anecdote du caricaturiste et ami d'enfance Walter H. McDougall relatée page 17 de la présente étude.

intitulé « Roosevelt et ses dents » et qui rapporte la réaction typique de ce dernier face à ce traitement caricatural :

> Les journalistes qui ont accompagné le président Roosevelt au cours de la campagne, l'automne dernier, affirment que lorsqu'ils entendaient un rire inhabituellement fort en provenance du compartiment du candidat à la vice-présidence, ils savaient que ce dernier avait mis la main sur un paquet de journaux contenant de stupides et hilarantes caricatures de sa personne.
> L'exagération de la taille de ses dents par les caricaturistes l'amusait tout particulièrement. Toutefois, lorsqu'il était préfet de police de New York et qu'à ce titre, il a fait l'objet d'un bon nombre de caricatures, il a été d'abord surpris de constater que ses dents constituaient une caractéristique si frappante de sa physionomie. « Je vous dirai tout ce qu'il convient que le public sache », déclara-t-il, « si, pour l'amour du ciel, vous n'écrivez rien sur mes dents. Qu'est-ce que mes molaires ont-elles donc à voir avec la conduite du département de police de New York ? ». Un large sourire découvrait alors ses belles, quoique proéminentes, dents blanches et les journalistes avaient bien du mal à se contenir de rire[34].

Sur un total de 29 cours, Théodore opte pour six cours en sciences naturelles et neuf cours en langues. S'il pèche en grec et surtout en français, il excelle par contre en sciences naturelles, et obtiendra d'ailleurs une moyenne de 97 % en « zoologie élémentaire » au cours de sa troisième année à Harvard[35]. C'est également en troisième année que Théodore opte pour un cours optionnel de philosophie présenté par le professeur en économie politique et doyen de la faculté, Charles Franklin Dunbar, offrant une introduction sur son domaine de spécialisation. C'est peut-être l'excellent résultat de Théodore à ce cours qui l'incite à solliciter l'autorisation de suivre le

---

[34] « The newspaper men who accompanied President Roosevelt during campaign last fall say that whenever they heard an unusual volume of laughter from the compartment of the vice-presidential candidate they knew he had got hold of a batch of newspapers containing uproariously idiotic cartoons of himself.
The cartoonists' accentuation of proportions of his teeth particularly amused him, although when he a police commissioner in New York and in that capacity came in for a good deal of caricaturing he was at first sometimes surprised to discover that his teeth formed so striking a feature of his physiognomy. "I will tell you everything proper for the public to know," he would say to newspaper interviewers at that time, "if in heaven's name you will only leave my teeth out of the stuff you write. What have my molars to do with the conduct of the New York police department?" And then he would smile so that his really fine if prominent teeth would flash out, and the newspaper men would have a lot of difficulty to restrain their chuckles. » *Shenandoah Herald*, « Roosevelt and His Teeth », October 25, 1901, p. 1.

[35] Morison, p. 25.

cours optionnel d'économie politique de Dunbar en quatrième et dernière année[36], et pour lequel il obtiendra une note, moins bonne, mais encore fort honorable et suffisante pour qu'il note dans son journal intime : « je suis devant tout le monde en zoologie et en économie politique »[37]. En anticipation de notre étude de la crise bancaire de 1907, il est intéressant de noter les ouvrages au programme de ce cours : « Cairnes's *Leading Principles of Political Economy*. — McLeod's *Elements of Banking*. — Bastiat's *Harmonies Economiques* »[38]. John Eliott Cairnes (1823 – 1875) est un économiste britannique d'origine irlandaise dont l'ouvrage principal a été « Some Leading Principles of Political Economy Newly Expounded » paru en 1874. On peut lire sur sa notice biographique dans *l'Encyclopædia Britannica* en ligne que

> ses "Essais sur la question de l'or" ("Essays on the Gold Question") (publiés dans "Essays in Political Economy" en 1873) sont considérés parmi les travaux les plus importants du 19e siècle sur la théorie monétaire. Ses recherches sur les effets des découvertes de gisements aurifères en Australie et en Californie ont ravivé le soutien à la théorie quantitative de la monnaie[39].

En ce qui concerne Henry Dunning MacLeod (1821 – 1902), il a particulièrement contribué à la théorie du crédit et expose dans *The Elements of Banking* la nature de la monnaie qui est « de représenter les dettes qui se forment lors d'échanges inégaux entre les hommes »[40]. MacLeod, qui serait à l'origine du terme « loi de Gresham »[41], a salué les travaux de l'économiste français Claude Frédéric Bastiat (1801–1850), dont l'un des principaux ouvrages est également au

---

[36] En effet, ce cours de niveau 3 n'était ouvert qu'aux étudiants ayant obtenu autorisation de l'enseignant. Voir Harvard University, *The Harvard University Catalogue, 1880* (Cambridge : Charles W. Sever, 1880), p. 83. Théodore obtiendra la note de 78 % à ce cours (au lieu de 89 % l'année précédente) possiblement en raison de la présence d'un ouvrage en français et de la faiblesse de Roosevelt dans cette langue qui lui vaudra la plus mauvaise note de son parcours académique (51 %). Morison, p. 25-26.

[37] Morris, p. 95.

[38] *Loc. cit.* Il est à noter que la note page 26 de l'ouvrage de Morison comporte de nombreuses erreurs sur les noms des auteurs et titres des ouvrages à l'étude. On lui préfèrera donc le Catalogue de l'université d'Harvard cité plus haut.

[39] « His "Essays on the Gold Question" (published in *Essays in Political Economy*, 1873) are considered among the most important 19th-century works on monetary theory. His research into the effects of the discoveries of gold in Australia and California revived support for the quantity theory of money. » Voir le site de l'encyclopédie en ligne à l'adresse suivante : http://www.britannica.com/biography/John-Elliott-Cairnes. Cette théorie a été reprise par Hayek que nous avons rapidement vu un peu plus tôt.

[40] Henry Dunning MacLeod, *The Element of Banking* (London : Longmans, Green, and Co., 1878), p. 15.

[41] François de Callataÿ, « Histoire monétaire et financière du monde grec », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques*, n° 139, 2008, p. 84.

programme. Ce dernier est méconnu en France, mais il connaît un franc succès auprès des économistes américains qui y voient un précurseur de la pensée libérale contemporaine[42]. Ainsi, dans son autobiographie, Roosevelt déclare :

> En ce qui concerne l'économie politique, lorsque j'étais à l'université, on m'a bien entendu, enseigné les doctrines de *laissez-faire*, l'une d'entre elles étant le libre échange, qui était le canon de l'époque. L'environnement et les études enseignaient à la plupart des garçons américains de mon âge certains principes très bénéfiques sur le plan de l'intérêt national, et d'autres qui étaient de beaucoup l'inverse. Les économistes politiques ne sont pas particulièrement coupables de cet état de fait : leur attitude générale était celle des écrivains qui s'adressaient à ceux de ma génération[43].

À propos de ses années universitaires à Harvard, il écrira encore : « J'ai énormément apprécié Harvard, et je suis certain que cela m'a été bénéfique, mais seulement sur le plan général, car très peu de mes études ne m'ont servi plus tard dans la vie »[44]. En effet, « au lieu d'élargir ses horizons intellectuels, ses professeurs ont essentiellement confirmé les idéologies dominantes de l'époque et tout particulièrement le double dogme du *laissez-faire* et du darwinisme social »[45].

Ce seront donc moins les séances de musculation, ou le parcours académique de Roosevelt à Harvard, qui participeront à sa « métamorphose »[46], que les amitiés et relations choisies parmi les « gentlemen » uniquement, qu'il y nouera, sans parler de la douloureuse épreuve de la perte de ce père exemplaire, qu'il n'aura de cesse d'imiter[47].

---

[42] Pour plus d'informations sur la vie et l'œuvre de Frédéric Bastiat, consulter le site éponyme à l'adresse suivante : http://bastiat.org/fr/.

[43] « As regards political economy, I was of course while in college taught the *laissez-faire* doctrines–one of them being free trade–then accepted as canonical. Most American boys of my age were taught both by their surroundings and by their studies certain principles which were valuable from the standpoint of National interest, and certain others which were very much the reverse. The political economists were not especially to blame for this ; it was the general attitude of the writers who wrote for us of that generation. » Roosevelt, *An Autobiography*, p. 30.

[44] « I thoroughly enjoyed Harvard, and I am sure it did me good, but only in the general effect, for there was very little in my actual studies which helped me in after life. » *Ibid*., p. 30.

[45] « Instead of extending the horizons of his mind, his professors had mostly confirmed the reigning ideologies of the day, particularly the dual dogmas of laissez-faire and Social Darwinism ». Collins, *The Education*, p. 12.

[46] Titre du chapitre 5 de la biographie de David McCullough, *Mornings*, p. 109.

[47] Ricard, *Theodore Roosevelt*, p. 130-131.

> Tout comme l'élite de Boston, Théodore Roosevelt père était un réformateur. Il s'était allié à des hommes comme Joseph Choate, et John Hay (de brillants avocats de New York) et J. Pierpont Morgan, directeur de la banque la plus puissante en Amérique pour former le Club réformateur républicain, un des premiers mouvements de pression en faveur d'une saine gestion des affaires municipales[48].

L'été 1876, « avant de partir pour la Convention nationale républicaine à la tête d'une délégation de soixante réformateurs, Roosevelt père avait reçu la consigne de "s'attaquer à tout prix à Conkling" »[49] et de s'assurer de la nomination d'un réformateur à la place du politicien corrompu James G. Blaine, que Conkling soutenait. La désignation de Rutherford B. Hayes, couronnent de succès les efforts des réformateurs. Devenu président au terme d'une des élections présidentielles les plus controversées de l'histoire américaine, Hayes décide de s'en prendre à la machine républicaine de New York et plus particulièrement son emprise sur le Bureau des Douanes où Conkling a placé un de ses « lieutenants » : Chester A. Arthur. En effet, l'organisation républicaine new-yorkaise est sous l'emprise du Sénateur Roscoe Conkling,

> un des hommes les plus fascinants et exubérants de l'époque et le républicain contre lequel tout réformateur serait heureux de s'allier. Conkling, un Stalwart (fidèle indéfectible de Grant) était plus grand que nature : grand, beau, excessivement doué dans l'art politique, et aux yeux des "éléments salvateurs", le diable incarné[50].

La désignation de Roosevelt père par le président Hayes pour remplacer Arthur se heurte au fait que le candidat doit préalablement obtenir l'accord d'un comité sénatorial dirigé par Conkling lui-même. En décembre 1877, Théodore père apprend que sa nomination vient d'être rejetée. Dans une lettre adressée à son fils, il exprime son soulagement que le Congrès n'ait pas appuyé sa candidature. Il est alors rongé par des douleurs insupportables qu'il a cachées à son fils, dont il ne veut pas affecter les études. « Lorsqu'il meurt emporté par une foudroyante et cruelle maladie, il vient de subir de la "machine" du puissant sénateur Roscoe Conkling (Rép. N.Y.) une pénible

---

[48] Kohn, *Heir*, p. 30.

[49] « And by the time he departed for the Republican National Convention, at the head a sixty-man reform delegation, Theodore had instructions to "fight Conkling at all events." » McCullough, *Mornings*, p. 152.

[50] « [Senator Roscoe Conkling] (…) was among the most fascinating, outrageous men of the era and the one Republican against whom every reformer could gladly join ranks. Conkling, a Stalwart (one steadfastly loyal to Grant), was considerably larger than life—tall, beautiful, enormously talented in the art of politics—and in the eyes of the "saving element," the devil incarnate. » *Ibid.*, p. 152.

humiliation dont son fils ne peut s'empêcher de penser qu'elle a hâté, sinon causé, sa fin »[51]. Par ailleurs, « en provoquant un conflit avec le sénateur Conkling et ses partisans républicains, le président avait provoqué un conflit entre factions au sein de son propre parti, au lieu d'un mouvement de réforme véritable »[52]. Ce conflit permet à Théodore de prendre conscience que

> les réformateurs de la fonction publique et ceux en faveur d'un meilleur gouvernement sont caricaturés (par la presse populaire) comme de précieuses créatures efféminées, ultra privilégiées et trop délicates pour se salir les mains en politique. Conkling avait tracé une ligne critique entre la mâle défense de la ligne du parti et le réformisme de femmelette. Ceci enseigna à Théodore que la fidélité au parti représentait le seul "domaine où l'on puisse faire preuve d'une authentique virilité et en être récompensé"[53].

Cependant, Roosevelt aura à cœur d'« équilibrer la loyauté envers le parti avec sa liberté personnelle »[54], et corriger l'image dégradante du réformateur en cultivant, toute sa vie durant, les activités viriles, voire téméraires. Peu de temps après la perte de son père, il décide d'abandonner ses aspirations scientifiques pour embrasser une carrière politique et, d'une certaine manière, relever le flambeau réformateur que son père avait laissé échapper[55]. Il est possible que la vocation politique de Roosevelt procède non seulement d'un désir de revanche sur les ennemis de son père, mais également de l'ambition de dépasser ce dernier et compenser ses échecs, comme en témoigne également sa détermination à participer activement à la guerre contre l'Espagne en 1898, que nous étudierons plus en détail dans les chapitres suivants.

---

[51] Ricard, *Theodore Roosevelt*, p. 132. Par ailleurs, McCullough soulique que « (…) si Théodore avait vécu, il serait finalement devenu receveur des douanes, et aurait eu un destin politique considérable. Au lieu de cela, il était mort en vaincu. S'il n'avait pas été littéralement éliminé par Conkling, celui-ci l'avait désarçonné, ridiculisé et rendu impuissant dans un conflit connu dans tout le pays. » (« (…) had Theodore lived, he would have been made Collector after all, and his political fortunes thereafter might have been considerable. Instead, he had died a loser. If not exactly killed off by Conkling, he had been unhorsed, made to look foolish and impotent in a battle know to the entire country. ») McCullough, *Mornings*, p. 191.

[52] « By provoking a conflict with Senator Conkling and his Republican followers, the president had simply made the battle one of factions within his own party, rather than a movement for real reform. » Kohn, *Heir*, p. 35. Dalton, p. 66

[53] « (the popular press, [which] caricatured civil service and other good government reformers as) effeminate and precious who were too fastidious and overprivileged to dirty their hands with politics. Conkling had drawn a crucial line in the sand between manly regular party politics and unmanly reformism. This told Theodore that regular party politics stood as the only "field upon which true manhood might be demonstrated and rewarded." » Dalton, p. 67.

[54] Morris, *The Rise*, p. 133.

[55] Ricard, *Theodore Roosevelt*, p. 131. Morris, *The Rise*, p. 95.

Le 18 octobre 1878, quelques mois après le décès de son père et après que ses avances ont été, semble-t-il, repoussées par son amie d'enfance Edith Carow, il rencontre et tombe éperdument amoureux d'une jeune fille de 17 ans, issue d'une riche famille de Boston : Alice Hathaway Lee. Si ses efforts vont finir par porter fruit, sa « précoce sentimentalité » sera l'objet de quolibets de la part de ses professeurs et camarades, auxquels il réagit avec embarras ou colère[56]. Après deux années de fréquentation assidue, la jeune fille consent finalement au mariage, qui aura lieu le 27 octobre 1880 ; Théodore fête le même jour ses 22 ans. Tandis que le jeune couple s'installe dans la demeure familiale avec Mittie, Roosevelt s'inscrit en droit à l'Université de Columbia, « dans l'espoir d'être ainsi mieux préparé pour son entrée en politique. Bien vite il s'offusque de l'antinomie qu'il perçoit entre le droit, notamment des affaires, et la simple justice, et décide d'embrasser la cause des réformes en militant au sein du parti de Lincoln »[57].

Le 28 octobre 1881, au lendemain de son 23e anniversaire, la candidature de Roosevelt à la députation à la Chambre basse à Albany est acceptée par le vingt et unième district de New York par seize voix contre neuf. « Soutenu par le *New York Evening Post*, le *New York Tribune*, le *New York Times*, ainsi que par la plupart des amis de son père, Joseph H. Choate, Morris K. Jesup et même l'ancien avocat de Boss Tweed, Elihu Root », il gagne facilement les élections, le 8 novembre 1881, par 3 502 voix contre 1 974 son opposant démocrate, Dr. W. W. Strew[58]. Comme le souligne Richard H. Collin, « le motif de sa première élection pourrait presque s'appliquer à toutes les autres campagnes qu'il remportera par la suite. Roosevelt faisait campagne à titre de gentleman-réformateur, laissant toutefois la machine politique obtenir les voix et faire le sale boulot »[59].

---

[56] Morris, *The Rise*, p. 105.

[57] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 131.

[58] « He was endorsed by the *New York Evening Post*, the *New York Tribune*, and the *New York Times* and most of his father's friends, Joseph H. Choate, Morris K. Jesup, and even Boss Tweed's former lawyer Elihu Root. » Dalton, p. 81.

[59] « The pattern of his first election could almost apply to all of his subsequent successful campaigns. Roosevelt ran as a reformer-gentleman, yet allowed the political machine to do most of the actual vote-getting and dirty work. » Richard H. Collin, « The Image of Theodore Roosevelt in American History and Thought, 1885-1965 », Ph.D, New York University, 1966, p. 7.



[60]

Image 2 - Theodore Roosevelt, "ASSEMBLY MAN", ca. 1881-1882

Lorsqu'il arrive à Albany, et contrairement aux attentes, le plus jeune député de la Chambre se fait rapidement remarquer par des prises de position qui le distinguent des réformateurs typiques de son époque[61]. Son allure ne passe pas non plus inaperçue :

> Dandy à l'accoutrement excentrique, il provoqua une franche hilarité dans une enceinte où la rusticité était davantage de mise que l'élégance tapageuse. Dans les mois qui suivirent, la presse ajouta au concert des quolibets. Il fallut à Roosevelt deux ans de frénétique labeur législatif pour que le respect l'emportât sur les lazzi. Ses adversaires, jusque dans son propre parti, apprirent à le prendre au sérieux et à ne plus se fier aux

[60] « Assembly Man », Roosevelt Class No. 520.13 in Theodore Roosevelt Collection photographs: pre-presidential political career, 1881-1901.

[61] Morris intitule d'ailleurs le chapitre 6 de son ouvrage « Un député cyclonique à la Chambre basse », à l'exemple de la presse de l'époque (Morris, *The Rise*, p. 140).

> apparences, car le jeune aristocrate à l'allure caricaturale se montra très vite tel qu'il serait toujours : fier, pugnace, féroce[62].

C'est que Théodore, qui apprécie déjà depuis longtemps l'humour, a appris à développer l'autodérision et finira par apprécier énormément les caricatures dont il sera l'objet, du moins tant qu'elles participeront à véhiculer l'image qu'il souhaite. Encore étudiant pour quelques semaines à Cambridge, il rédige une lettre à sa sœur Bamie à laquelle il joint une copie du magazine humoristique *Harvard Lampoon*, dont l'humour est, dit-il, local mais qu'elle « pourrait trouver amusant »[63].

---

[62] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 137 ; Morris, *The Rise*, p. 143-144.

[63] *Letter from Theodore Roosevelt to Anna Roosevelt*, May 19, 1880, Theodore Roosevelt Collection, MS Am 1834 (173), Harvard College Library. Disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record/ImageViewer.aspx?libID=o278346.
Le *Harvard Lampoon* est fondé par sept étudiants en 1876 sur le modèle de *Punch*, et peut-être aussi de *Puck* son équivalent américain fondé en 1871 et que nous allons aborder dans les pages suivantes. Ce magazine, encore publié de nos jours, contient plusieurs caricatures et sera par la suite dirigé par le célèbre magnat de la presse William Randolph Hearst. « La petite gazette humoristique rencontrait de sérieuses difficultés financières et Hearst eut alors tout le loisir de faire montre d'étonnantes capacités dans le domaine de la publicité. Comprenant immédiatement l'importance capitale de cette dernière pour éponger les dettes du journal, il se rendit chez les commerçants pour les convaincre d'acheter de l'espace publicitaire dans le *Lampoon* – à grand renfort de présents acquis grâce à l'argent familial, selon certains biographes. Sous l'impulsion de Hearst, le nouveau numéro du *Lampoon* comportait ainsi six pages de publicité, au lieu des quatre habituelles. Hearst écrivit ensuite aux anciens diplômés de Harvard pour obtenir d'eux une souscription s'élevant à trois dollars par an. Le résultat était là : le *Lampoon* fit un bénéfice net de six cent cinquante dollars, augmentant ainsi ses revenus de 300 %, tandis que le nombre d'abonnements enregistra une forte hausse, passant de trois cents à quatre cent cinquante. À l'échelle microcosmique, la réussite fut complète et Hearst se sentit pousser des ailes, ainsi qu'une vocation pour le journalisme ». Lhoste, p. 45.

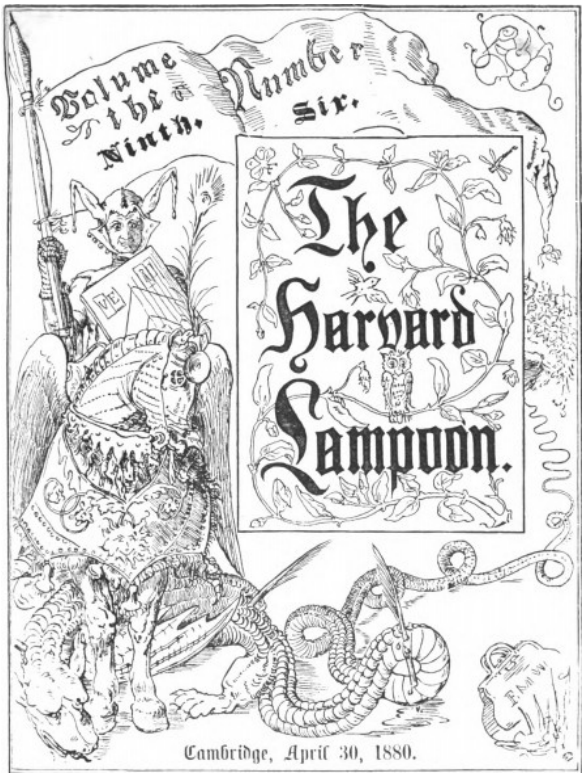


Illustration 45 - The Harvard Lampoon, 1880

Cependant, si « être capable d'autodérision prouve que l'on a gagné en flexibilité psychique et su mettre en place des mécanismes d'autoguérison »[64], Roosevelt a seulement pu en faire preuve après un traumatisme affectif encore plus violent que la perte de son père : celle quasi concomitante de son épouse et de sa mère. En effet, Théodore l'ignore encore lorsqu'il épouse Alice, mais cette dernière souffre d'insuffisance rénale chronique, une maladie sournoise autrefois appelée mal de Bright, ce qui pourrait expliquer non seulement son teint de porcelaine, sa maigreur, mais également ses difficultés à concevoir[65]. Selon Dalton, « TR regrettait que son

[64] Véronique Dhal, « Rire de soi, quelle thérapie ! », laNouvelleRépublique.fr, 11 avril 2015. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.lanouvellerepublique.fr/France-Monde/Actualite/Sante/n/Contenus/Articles/2015/04/11/Rire-de-soi-quelle-therapie-!-2290766

[65] Dalton s'appuie sur un recueil de conversations avec la fille d'Alice, Alice Roosevelt Longworth, qui affirme que sa mère souffrait d'un trouble gynécologique pour lequel elle avait été opérée. Dalton concède toutefois l'absence de source primaire à l'appui d'une telle assertion. (Dalton, p. 86) Il nous semble toutefois que l'insuffisance rénale chronique pourrait à la fois expliquer l'infertilité d'Alice et son décès (voir en autres M. Sahay, « Pregnancy in chronic kidney disease » *Indian Journal of Nephrology*, 2015; 25(4): 199-200 ; doi: 10.4103/0971-4065.147768). Cette pathologie ne provoque presque aucun symptôme avant que la capacité rénale ne soit affectée à 80 %, ce qui peut prendre quelques dizaines d'années. Au stade avancé, le patient peut présenter, en plus des symptômes déjà mentionnés, de la fatigue et des symptômes neurologiques tels que confusion mentale, désorientation et torpeur. C'est peut-être ce qui explique la description peu flatteuse que Roosevelt fait de sa jeune épousée dans une lettre qu'il adresse à sa sœur pendant son voyage de noces : « Alice est une excellente voyageuse. Lorsque j'arrive à la

(…) mariage reste infertile, ce qui n'était pas de bonnes nouvelles pour un homme qui aimait les enfants et qui était déjà sur ses gardes vis-à-vis de sa virilité »[66]. Après plus de deux ans de mariage, Alice est enfin enceinte. La naissance étant prévue pour le 14 février 1884, Alice reste confinée à New York pendant qu'à Albany, Théodore, élu pour un deuxième mandat en novembre 1883, livre bataille contre la corruption du département de la fonction publique de New York, en déposant un projet de loi de réforme qui portera son nom et le fera connaître pour la première fois sur la scène nationale et, de manière significative, dans les caricatures de *Puck* et *Harper's* que nous aborderons au chapitre suivant.

Dans la nuit du 12 au 13 février, Alice donne naissance à une petite-fille avant de sombrer dans un état semi-comateux dont elle ne sortira pas. Sa belle-mère, également malade, succombe la première d'une fièvre typhoïde au petit matin du 14 février. Roosevelt, qui a pris le premier train en partance pour New York, a tout juste le temps de lui faire ses adieux qu'Alice décède à son tour en début d'après-midi, le laissant ravagé par la douleur. Deux jours seulement après les funérailles, il retourne à Albany pour noyer sa peine dans une intense activité. Comme le souligne Collins,

> si beaucoup de ce qui a été dit et écrit à propos de l'état d'esprit de T.R. dans les semaines et mois qui suivirent la perte de sa femme et de sa mère est le fruit de conjectures, une chose est certaine : en dehors d'un bref hommage qu'il a écrit en l'honneur de " (l'être) le plus cher à son cœur ",

---

gare, je la laisse sur une chaise avec les paquets et elle reste là, les yeux tout ronds et l'air grave, mais parfaitement heureuse, jusqu'à ce que je sorte mes bagages, que je les place sur un fiacre et que j'ai tout arrangé ». (« Really, Alice is an excellent traveller; when I reach a station I leave her in a chair with the parcels, and there she stays, round eyed and solemn, but perfectly happy, till I have extricated my luggage, had it put on a hack and arranged everything. » Morison, *Letters*, vol. 1, p. 49. L'ironie des commentaires de Théodore pendant sa lune de miel, tout comme les signes avancés de la maladie semblent avoir échappé à l'historien Edmund Morris qui affirme : « Avant la fin du mois, lorsqu'ils embarquèrent sur une mer d'huile pour gagner l'Angleterre, Alice était devenue la meilleure compagne de voyage qu'il ait jamais connue. De nature sportive, elle était partante pour les excursions les plus difficiles, tout en étant assez féminine pour prétendre l'impuissance tandis qu'il jonglait avec les valises, les tickets et les conducteurs de fiacre ». (« By the end of the month, when they embarked on a glassy sea for England, Alice had become the best travelling companion he had ever known. Being athletically inclined, she was game for the most arduous excursions, yet was feminine enough to pretend helplessness while he juggled with suitcases, tickets, and hack-drivers. ») Morris, *The Rise*, p. 127. La « nature sportive » de la fragile Alice est plus tard infirmée par le récit teinté d'humour que Roosevelt fait du voyage qui conduit le couple en cure à Richfield Springs le 1er juillet 1883. Voir Morison, *Letters*, vol. 1, p. 60-61.

[66] Dalton, p. 86.

> il ne sera plus capable de prononcer même son nom en public – plus jamais »[67].

Lorsque la session parlementaire débute en janvier 1884, Roosevelt n'a pas pu se faire nommer *speaker* (président de la Chambre), mais il a la satisfaction d'être placé à la tête de la commission des Affaires urbaines (« Committee on Cities ») à laquelle il avait déjà participé au cours de ses précédents mandats et qui exerçait une influence importante sur la ville de New York. Il dépose ainsi rapidement trois projets de lois dans l'intention de briser l'emprise de *Tammany Hall* sur la ville[68] :

> le premier projet de loi visait à accorder un pouvoir total au maire, sans avis des échevins non élus, pour désigner les chefs de département. (…) Le deuxième projet de loi de Roosevelt appelait à limiter l'endettement municipal. (…) Son troisième projet de loi, finalement, cherchait à briser l'axe entre Tammany Hall et les bars en augmentant la patente des débits de boissons municipaux[69].

Ce dernier projet sera rejeté, mais le premier projet, également appelé Loi de réforme de la Charte, favorisant l'élection d'un maire réformateur et élargissant son pouvoir, permettra de faire connaître Roosevelt sur la scène nationale. Il est à noter que le renforcement du pouvoir exécutif devint un des traits caractéristiques de la pensée politique rooseveltienne[70]. Une autre caractéristique commence déjà à se manifester : celle de ses liens privilégiés avec les journalistes. Malgré les longues heures de travail qu'il s'impose, le jeune député n'hésite pas à entretenir d'étroites relations avec les journalistes. En effet, « afin de mobiliser le public pour cette lutte

---

[67] Collins, *The Education*, p. 16. Cette affirmation est cependant nuancée par Kathleen Dalton qui affirme : « En dépit d'un mythe persistant, il est tout simplement faux qu'il ne parla jamais plus d'elle après son décès », avant de souligner les conversations avec son ami Hal Minot à qui « il parla d'Alice librement ». (« Though the myth persists that he never spoke of her again after she died, it is simply not true. ») Dalton, p. 89.

[68] Goodwin, p. 79.

[69] « The first bill (…) would give the mayor complete power, without reference to the unelected aldermen, to appoint department heads. (…) Roosevelt's second bill called for limiting municipal indebtedness. (…) His third bill, finally, sought to break the Tammany Hall-saloon axis by establishing a high license fee to sell liquor in the city. » Kohn, *Heir*, p. 73.

[70] Kohn, *The Heir*, p. 83 ; Michael Nelson, *et al*, eds, *Guide to the Presidency and the Executive Branch* (London : Sage Publications, 2013), p. 120. Cette philosophie politique, connue sous le nom de la thèse du mandataire (« stewardship theory ») sera définie par Roosevelt lui-même dans son autobiographie : « Selon cette interprétation du pouvoir exécutif, j'ai réalisé ou entraîné la réalisation de nombreuses choses qui n'avait pas été faites par le Président ou les chefs de département. Je n'ai pas usurpé le pouvoir, mais j'ai effectivement grandement élargi l'utilisation du pouvoir exécutif » (« Under this interpretation of executive power I did and caused to be done many things not previously done by the President and the heads of the departments. I did not usurp power, but I did greatly broaden the use of executive power. ») Roosevelt, *An Autobiography*, p. 389.

pour la réorganisation du gouvernement municipal, Roosevelt lança des enquêtes dans divers bureaux municipaux, récoltant les gros titres par le biais de révélations sensationnelles de vénalité et d'exploitation de la confiance du public »[71]. Par ailleurs, en obtenant l'appui du gouverneur démocrate Grover Cleveland, qui ce faisant finit de s'aliéner les démocrates de *Tammany Hall*[72], Roosevelt démontre sa capacité à rallier les forces réformatrices et à se placer au-dessus des clivages partisans ou régionaux. Peu d'observateurs peuvent le percevoir, mais Cleveland note déjà qu'en dépit de sa jeunesse Roosevelt révèle d'étonnantes aptitudes politiques :

> Quand j'étais gouverneur, il était encore un très jeune homme, un simple membre de l'Assemblée, mais il était évident à mes yeux que déjà il cherchait à faire une carrière publique, qu'il étudiait les conditions politiques avec un soin démontré par aucun autre homme, à ma connaissance et qu'il était fermement convaincu qu'il occuperait un jour une place prééminente. Toutefois, je dois admettre que je n'aurais jamais présumé que la Présidence serait si précocement à portée de ses aspirations[73].

Dans son autobiographie, Roosevelt lui-même affirme :

> Il n'y avait pas vraiment de séparation entre les partis sur la plupart des affaires concernant la politique de l'État ; les républicains et les démocrates étant pour ou contre. Mes amitiés étaient formées non pas selon l'appartenance à un parti, mais parce que mes amis et moi avions les mêmes convictions sur les questions de principe et de politique. La seule différence était qu'il y avait davantage de ces hommes parmi les républicains que parmi les démocrates. Il était plus facile pour moi, dès le

---

[71] « To enlist public backing in the struggle to reorganize city government, Roosevelt launched investigations into various city departments, reaping headlines with dramatic exposés of venality and abuse of the public trust. » Goodwin, p. 79.

[72] Comme le souligne Terry Golway, le soutien offert par le « boss » « Honest John » Kelly à Grover Cleveland, au moment de la campagne pour le poste de gouverneur, n'empêchera pas les deux hommes de devenir, dès 1883, de féroces ennemis, notamment après le veto pour inconstitutionnalité que l'ancien maire de Buffalo, réputé anti-machine, et fraîchement élu au poste de gouverneur, opposera à un projet de loi visant à réduire le tarif du chemin de fer aérien à Manhattan. Golway, p. 136-137.

[73] « When I was Governor, he was still a very young man and only a member of the Assembly : but it was clear to me, even thus early, that he was looking to a public career, that he was studying political conditions with a care that I had never known any man to show, and that he was firmly convinced that he would some day reach prominence. I must, however, confess that I never supposed that the Presidency would come within the scope of his aspirations so early in life. » George F. Parker, *Recollections of Grover Cleveland* (New York : The Century Co., 1909), p. 250-251. Cité dans Morris, p. 181 ; Simon Wolf, *The Presidents I have Known from 1860-1918* (Washington, D.C.: Press of Byron S. Adams, 1918), p. 290.

> départ, de lier des liens avec les hommes qui pensaient comme moi, avec les républicains. Ils venaient pour la plupart des districts ruraux[74].

Quelques heures après le décès d'Alice et de Mittie, dans la soirée du 14 février 1884, un grand rassemblement de plusieurs milliers de personnes se tient à Cooper Union pour appuyer le projet de loi sur les échevins proposé par Roosevelt. Les reporters notent dans le public des noms prestigieux, notamment un ancien président, le général Ulysses Grant, ce qui permet en plus d'appuyer la loi, d'« accroître la stature de l'Honorable gentleman du 21e [district] »[75]. Le lendemain de la réunion, la « une » du *New York Tribune* mentionne laconiquement le double deuil de Roosevelt pour expliquer l'ajournement très exceptionnel de la session parlementaire et fait un compte rendu très détaillé de la réunion sur cinq colonnes et deux pages. Il est intéressant de noter qu'en plus « du général Grant, de l'ancien maire Grace, du professeur Dwight, d'Elihu Root, de Chauncey Depew et de deux des oncles de Roosevelt, James et Robert »[76], la liste des 270 vice-présidents de cette manifestation comprend de nombreuses personnalités du milieu de la presse et de l'édition telles que E. L. Godkin[77], rédacteur en chef du *New York Evening Post*, Charles Scribner, président de la maison d'édition *Charles Scribner's Sons*, et surtout Joseph W. Harper Jr., Joseph Abner Harper, et Joseph Henry Harper de la maison *Harper and Brothers*, ainsi que Joseph Keppler, cofondateur du célèbre magazine *Puck*. À ce stade, nous devons aborder plus en détail l'histoire de ce magazine étant donné le rôle notoire qu'il a joué dans l'histoire de la caricature politique américaine.

---

[74] « There was no real party division on most of the things that were of concern in State politics, both Republicans and Democrats being for and against them. My friendships were made, not with regard to party lines, but because I found, and my friends found, that we had the same convictions on questions of principles and questions of policy. The only difference was that there was a larger proportion of these men among the Republicans than among the Democrats, and that it was easier for me at the outset to scrape acquaintance, among the men who felt as I did, with the Republicans. They were for the most part from the country districts. » Roosevelt, *An Autobiography*, p. 65.

[75] Morris, *The Rise*, p. 226-227.

[76] « (the audience included) besides General Grant, ex-Mayor Grace, Professor Dwight, Elihu Root, Chauncey Depew, and two of Roosevelt's uncles, James and Robert ». Morris, *The Rise*, p. 230.

[77] Au cours de l'automne 1883, Godkin avait succédé à Carl Schurz au poste de rédacteur en chef. Ce dernier est également présent à la réunion de Cooper Hall. Opposé à la candidature de Blaine, il deviendra le leader des Indépendants, les *Mugwumps*.

2.2 Naissance de *Puck*

Comme nous l'avons vu, le développement aux États-Unis d'un magazine humoristique rentable s'est fait relativement lentement. Ce n'est qu'en 1877, après une première édition en langue allemande, que va paraître *Puck* en anglais. Le magazine connaît d'emblée un succès financier inespéré aux yeux de ses deux fondateurs : Joseph Keppler et Adolph Schwarzmann.[78]

Joseph Keppler est né à Vienne le 1er février 1838. En 1852, il intègre l'Académie des Beaux Arts à Vienne où il se familiarise avec le tout nouveau mouvement naturaliste. Après trois années d'études sous la direction de Peter Johann Nepomuk Geiger, il obtient son diplôme, mais n'a pas de travail et se voit contraint de retoucher des épreuves photographiques pour financer un voyage en Italie. Il séjourne quelque temps dans un monastère où il effectue quelques travaux de restauration. C'est toutefois son engagement auprès d'une compagnie de théâtre itinérante qui marquera sa vision de la feuille de dessin blanche comme d'une scène de théâtre[79]. Il considérait en effet la caricature comme une parabole graphique, avec "les acteurs de la fable …. dessinés de sorte que leur personnalité soit reflétée par leurs linéaments" ». Par ailleurs, ces "acteurs" étaient dessinés de façon à suggérer "l'action et non simplement …. la position…" »[80]. Entre 1863 et 1867, année de son départ pour les États-Unis, Keppler dessine une trentaine de caricatures pour *Kikeriki!*, un magazine humoristique viennois. Comme le souligne West, ces dessins ne constituent qu'un probable passe-temps pour Keppler, mais ils lui permettent de prendre

---

[78] Ces esquisses biographiques empruntent largement à l'ouvrage de Richard Samuel West, *Satire on Stone*, qui constitue une des rares ressources détaillant la vie de Keppler en plus de l'ouvrage que l'auteur a très récemment publié en collaboration avec Michael Alexander Kahn et qui est conçu comme un complément à la biographie de Joseph Keppler de 1988 : Michael Alexander Kahn and Richard Samuel West, *What Fools These Mortals Be!* (San Diego, Calif. : IDW Publishing, 2014), p. 324.

[79] West, p. 5. Cette perception semble rejoindre celle d'Érik Neveu (voir note 1, p.137), ainsi que la célèbre épigraphe latine attribuée à Pétrone, que Shakespeare avait fait graver sur l'enseigne de son théâtre représentant Hercule portant le monde : *Totus mundus agit histrionem* (alternativement traduit par « le monde est un théâtre » ou encore « tout le monde joue la comédie »).

[80] « "a picture parable, with "actors of the fable …. so drawn as to display their characters in their lineaments". Moreover, these "actors" were drawn in such a way to suggest "action, and not merely …. position…" » H.C. Bunner, ed., *A Selection of Cartoons from Puck by Joseph Keppler* (New York : Keppler and Schwarmann, 1893), pp. vi-vii, cité dans West, p. 5. « Bottom's Dream », l'une des toutes premières caricatures représentant Roosevelt en 1884 et que nous aborderons plus loin, illustre de manière frappante ce concept de théâtralisation. Keppler adopte d'ailleurs Puck, personnage de Shakespeare, à qui il prête les traits d'un chérubin en queue de pie et coiffé d'un haut de forme, pour illustrer l'en-tête du magazine, en plus d'utiliser comme moto la célèbre déclaration de Puck dans « Le songe d'une nuit d'été » : « Seigneur, que ces mortels sont fous ! » (*Lord, what fools these mortals be!*).

conscience que son éducation artistique ne se limitera pas à peindre des portraits. Au cours des trois années qui suivirent son installation à St. Louis dans le Missouri, Keppler consacre ses efforts à l'établissement d'un magazine satirique en langue allemande : d'abord *Die Vehme* en collaboration avec l'éditeur Heinrich Binder de 1869 à 1870, puis *Puck* en allemand, puis bilingue, de 1871 à septembre 1872, date à laquelle Keppler décide de s'installer à New York. Au mois de novembre de la même année, il rejoint en effet l'équipe artistique du *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*, après la publication d'une illustration qu'il avait envoyée au célèbre magazine. Il y fait une rencontre déterminante, celle d'Adolph Schwarzmann, responsable de l'impression de la version allemande du magazine. En 1876, ce dernier le persuade de quitter Leslie et de s'associer à lui pour relancer *Puck*. Le magazine connaît un succès commercial immédiat qui conduit les deux hommes à éditer dès 1877, une version en anglais, qui, après un début difficile, finira au début des années 1890, par supplanter celle en allemand[81]. Sensible aux idées des réformateurs, *Puck* est déjà bien implanté dans le paysage graphique américain à l'aube de 1884, année d'élection présidentielle, théâtre de l'une des campagnes d'attaques graphiques les plus féroces de l'histoire politique américaine.

2.3 Émergence de Roosevelt sur la scène satirique nationale

Le 20 février 1884, cinq jours après l'importante réunion de Cooper Union, *Puck* fait paraître les toutes premières caricatures du jeune député[82] en page principale, ainsi que sur l'imposante caricature centrale. La date du 20 février coïncide également avec le passage du projet de loi en troisième lecture à l'Assemblée d'Albany où il a été décidé lors de la réunion du fatidique jeudi qu'une délégation de cinquante personnes serait envoyée à l'appui du projet[83]. La

---

[81] Mott, *A History of American Magazines*, vol. 3, p. 522.

[82] Rick Marschall note que la toute première caricature de Roosevelt pourrait avoir été publiée par le rival du *Puck*, le magazine humoristique *Judge* le 3 mars 1883, à l'occasion du projet de loi rendant passible de flagellation au pilori public tout homme reconnu coupable d'avoir battu sa femme. Marschall, p. 43 ; Morris, *The Rise*, p. 181.

[83] « Cinquante personnes ont été sélectionnées pour former un comité qui se rendrait à Albany pour presser l'Assemblée d'adopter une loi conférant au maire les pouvoirs absolus sur la nomination de tous les responsables municipaux. On note la présence des personnes suivantes parmi les membres du comité : William M. Evarts, Morris K. Jesups, Theodore W. Dwight, Oswald Ottendorfer, Jesse Seligman, J. Pierpont Morgan, D. Willis James, Samuel D. Babock, Edward Patterson, Wheeler H. Peckham, Joseph H. Choate, Col. S. V. R. Cruger and John E. Parsons ». (« A committee of fifty was selected to visit Albany and urge the Legislature to pass a law giving the Mayor the absolute power of appointment of all city officers. Among the members of the committee are William

caricature centrale en couleur est remarquable à de nombreux points de vue et notamment sur le plan esthétique. La composition est riche d'allégories multiples et fait référence à une pièce de Shakespeare, sans préciser qu'il s'agit du *Songe d'une nuit d'été*, une œuvre complexe qui suscite encore de nombreuses interprétations. Comme le note Mathias Lehn dans un travail de doctorat publié récemment, *Le Songe d'une nuit d'été*, incidemment, pose également plusieurs problèmes de traduction et notamment en ce qui concerne le nom des artisans, bien que la version française de l'œuvre n'ait aucune pertinence dans notre étude.

> Les traducteurs ont cherché, avec plus ou moins de bonheur, à faire transparaître le métier dans le nom (Supervielle) ou à rester littéral (Hugo), voire à choisir un nom français qui évoque de façon plus allusive le métier (Castelain) ou alors un nom très court (Spaak). À cet égard, Bottom est le plus caractéristique, le jeu de mot fait sur son nom rendant nécessaire une explication : Jean-Michel Déprats propose : " […] on l'appellera *Le Rêve de Bottom*, parce que c'est un rêve insondable" ; François-Victor Hugo suggère, " […] elle s'appellera *le Rêve de Bottom,* parce que ce rêve-là est sans nom ", avec en note l'explication suivante : "impossible à rendre ou à transposer, si l'on n'a pas donné au personnage de Bottom un nom français équivalent " ; enfin, Maurice Castelain écrit: " […] on l'appellera *Le rêve de Lefond* parce qu'il n'a pas de fond "[84].

En plus des difficultés liées au thème choisi par l'artiste[85], on note que l'œuvre comporte plusieurs « histoires » qui constituent autant de « poupées russes graphiques » proposées par la caricature de 1884, on peut notamment souligner le cas de deux personnages sous forme de papillon de nuit qui se trouvent à hauteur du genou droit de Bottom : l'un porte la mention « 3 cts », tandis que l'autre porte la mention « 2 cts ». Si le site de la Bibliothèque du Congrès qui présente cette caricature indique que ce dernier est un « autre homme », le premier personnage y

---

M. Evarts, Morris K. Jesups, Theodore W. Dwight, Oswald Ottendorfer, Jesse Seligman, J. Pierpont Morgan, D. Willis James, Samuel D. Babock, Edward Patterson, Wheeler H. Peckham, Joseph H. Choate, Col. S. V. R. Cruger and John E. Parsons. ») *The Sun*, « More Power for the Mayor », February 15, 1884, page 3. On retrouve dans cette liste plusieurs personnalités ayant appuyé la candidature de Roosevelt lors de sa première campagne à la députation. Voir note 1 dans Morris, p. 55. Toujours le 20 février, une lettre adressée à l'éditeur du *New York Times*, affirme que le projet de loi de Roosevelt est menacé par la possible candidature à la réélection du président Chester A. Arthur.

[84] Mathias Lehn, *Le Personnage de Puck : Du modèle shakespearien à l'opéra contemporain (Britten, Vreuls, Delannoy, Gerber)* (Paris : Éditions Publibook, 2012), p. 132.

[85] Ni le site de la Bibliothèque du Congrès, ni celui du *Theodore Roosevelt Center* ne précisent l'auteur de la caricature. La signature en bas à droite semble ressembler à celle de Frederick Burr Opper, un artiste qui joua un rôle important dans l'histoire de la caricature américaine et que nous aborderons plus en détail à un moment ultérieur de sa carrière et de celle de Roosevelt.

est identifié comme étant Whitelaw Reid[86]. Avant d'avoir une brillante carrière politique, Reid avait longtemps occupé le poste de rédacteur en chef du *New York Tribune*. En septembre 1883, Reid abaisse le prix de la *Tribune* de 4 à 3 « cents » en réponse à la guerre des prix entamée par Joseph Pulitzer qui propose son journal *The World* à 2 « cents » la copie et le lendemain du jour où George Jones, éditeur du *New York Times*, a abaissé le prix de son journal à deux « cents » pour s'aligner sur le *World*. Le personnage non identifié pourrait alors être George Jones du *Times*, ce qui ne semble pourtant pas être le cas en raison du peu de ressemblance avec le personnage. L'ouvrage de Hy B. Turner sur les magnats de la presse new-yorkaise nous offre une piste de réponse. Il pourrait s'agir de James Bennett du *Herald* qui avait également été obligé de diminuer le prix jusqu'à deux cents[87]. Par ailleurs, en plus de la ressemblance physique avec le personnage de la caricature, Bennett avait fait l'objet d'une caricature de Nast parue fin 1873 dans *Harper's Weekly* lors de la campagne de réélection de Grant que le journal accusait de « césarisme », le titre de cette caricature était « A Midsummer Night Dream ».

[86] Voir le site à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/item/2012645176/

[87] Turner, p. 106.



88

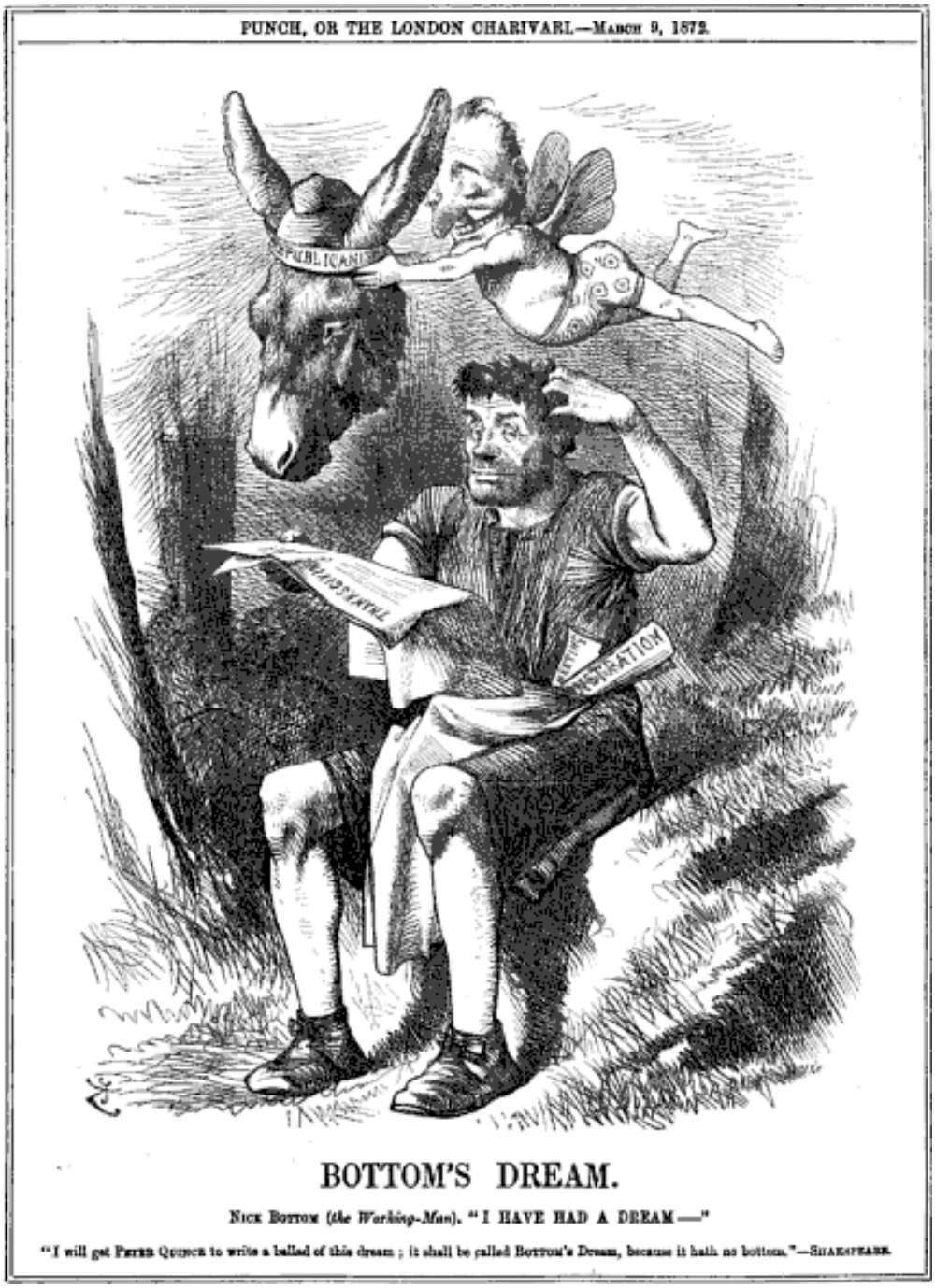
Illustration 46 - Th. Nast, "A MIDSUMMER NIGHT'S DREAM"

Il semble plausible que l'artiste se soit également inspiré d'une caricature de Tenniel[89] parue dans *Punch* le 9 mars 1872. En termes de composition, la filiation avec son œuvre semble d'ailleurs plus directe qu'avec celle de Nast. On peut y voir le personnage de Puck, génie farceur, enlever la tête d'âne sur laquelle on peut lire « Republicanism » (« Républicanisme ») du personnage de

[88] Paine, p. 279.

[89] John Tenniel (1820-1914) est un illustrateur et caricaturiste britannique célèbre pour ses caricatures politiques publiées pendant plus de cinquante ans dans *Punch* et surtout pour ses illustrations des *Aventures d'Alice au Pays des merveilles* et *De l'autre côté du miroir* de Lewis Carroll.

Nick Bottom qui représente ici l'ouvrier. Fin 1871, dix ans après la mort du prince consort Albert, la reine Victoria craint pour la vie de son fils Édouard, prince de Galles. Ce dernier a en effet contracté la fièvre typhoïde, la pathologie qui aurait emporté son père et époux bien-aimé de la reine. Les dépenses extravagantes de la famille royale, associées à l'avènement de la III^{e} République en France, avaient favorisé un élan ouvrier vers le républicanisme (ici représenté par la tête d'âne). Le rétablissement du prince avait été célébré par une messe d'Action de grâce (on peut lire « Thanksgiving » sur le journal tenu par Bottom) fin février 1872. Tenniel se moque ici de l'ouvrier qui, tel Bottom dans la pièce de Shakespeare, se réveille en pensant avoir rêvé la République (« J'ai fait un rêve » [*I have had a dream*]). La maladie du prince avait en effet « réveillé » l'attachement britannique à la famille royale.



[90]

Illustration 47 - J. Tenniel, "BOTTOM'S DREAM", 1872

[90] John Tenniel, « Bottom's Dream », *Punch*, March 9, 1872.



[91]

Illustration 48 - "BOTTOM'S DREAM", 1884

[91] « Bottom's Dream », *Puck*, vol. 14, n° 363, (February, 20, 1884): 392-393.

Cette remarquable chromolithographie, également intitulée « Bottom's Dream » (« Le rêve de Bottom »), se distingue très nettement de son illustre modèle, tant sur la forme que sur le fond et justifierait une analyse très détaillée[92]. Toutefois, nous nous limiterons à relever plusieurs différences et points communs entre les deux œuvres qui permettent de mieux appréhender l'image de Roosevelt, et d'apporter « une approche plus fine des imaginaires mentaux et culturels et des sensibilités »[93] de l'époque. Il convient de noter que dans les deux cas, le caricaturiste a choisi le moment de la pièce où Puck, génie farceur, retire la tête d'âne à Bottom qui s'interroge sur la nature de son rêve. Là où Tenniel propose une lithographie monochrome se concentrant sur trois éléments principaux (Puck, Bottom et la tête d'âne), l'artiste de *Puck* offre un tableau en couleur, riche d'une multitude de détails qui obligent l'observateur à s'attarder sur l'ensemble des personnages qui racontent différentes « histoires » qui n'ont pas nécessairement de lien avec la thématique principale. Si le paratexte fait directement allusion à Shakespeare, ce n'est plus en citant l'auteur comme chez Tenniel, mais en citant la fin de la tirade de Bottom qui s'éveille :

> J'ai fait un songe : c'est au-dessus de l'esprit de l'homme de dire ce qu'était ce songe. L'homme, qui entreprendra d'expliquer ce songe, n'est qu'un âne… Il me semblait que j'étais, nul homme au monde ne pourrait me dire quoi. Il me semblait que j'étais… et il me semblait que j'avais… Il faudrait être un fou à marotte pour essayer de dire ce qu'il me semble que j'avais[94].

Dans *Punch*, la caricature de Tenniel était précédée d'une « ballade » satirique. Pour la version de *Puck*, il nous semble de l'accent est placé sur la thématique du rêve fantastique et surtout de la folie. Ici, la tête d'âne ne porte plus le terme « républicanisme », mais on peut lire « démocratie » sur le col de la vareuse de Bottom. Il est à noter que les traits simiesques du visage, caractéristiques des Irlandais tels qu'ils étaient dépeints par Nast, indiquent que les préjugés culturels de l'époque du maître étaient encore très vivaces. En ce qui concerne Roosevelt, il est illustré sous les traits d'une fée chevauchant un escargot sur lequel est écrit « réforme de la ville

---

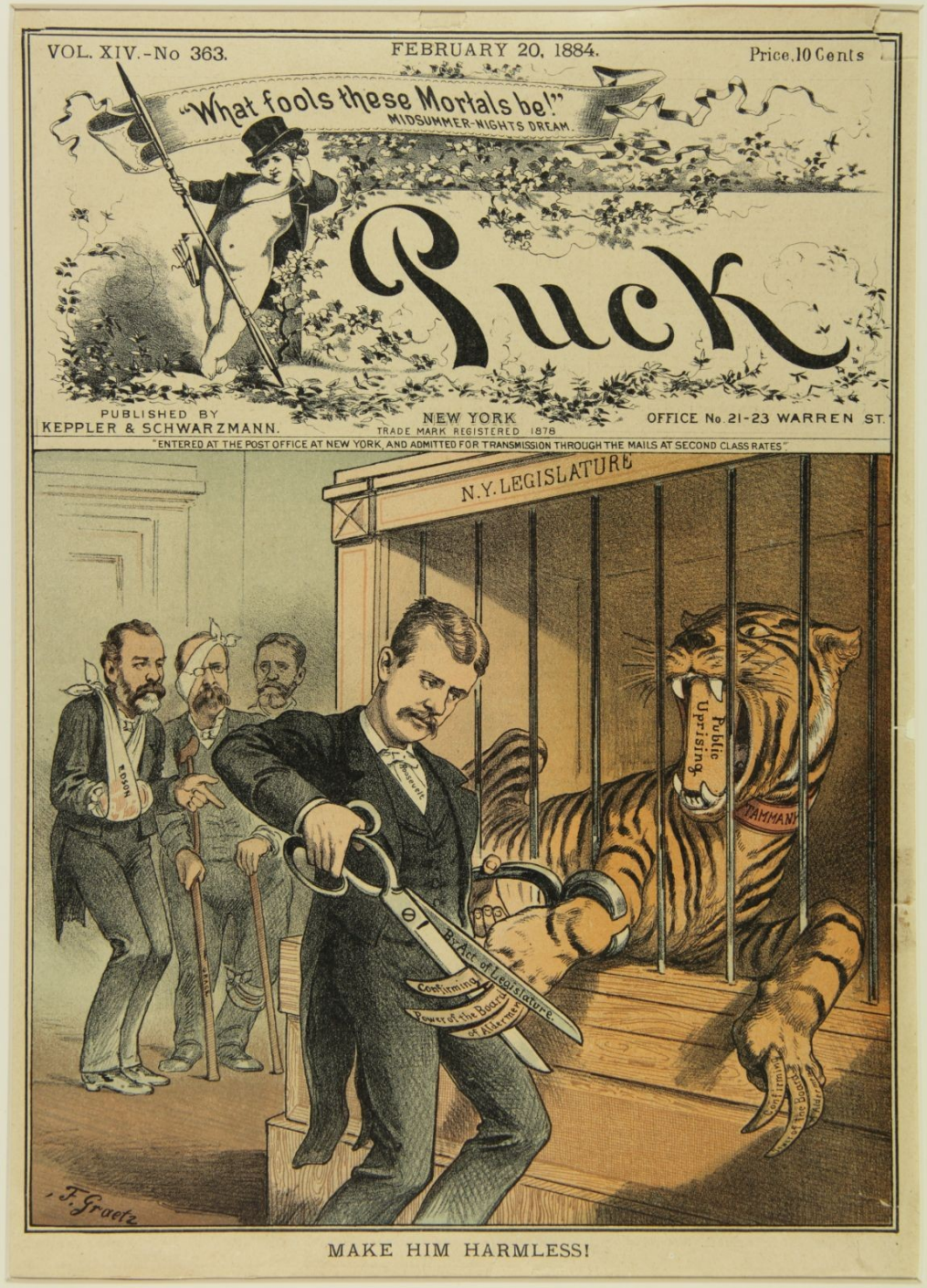
[92] Pour une étude plus détaillée de la figure de l'âne dans le texte de Shakespeare, voir : Anne Witte, « Shakespeare et le folklore de l'âne : la métamorphose de Bottom dans *Le Songe d'une nuit d'été* », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, 2002, vol. 55, p. 51-67.

[93] Annie Duprat, *Images et Histoire*, p. 95.

[94] François-Victor Hugo, trad., *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, Tome 2, Féeries (Paris : Pagnerre, Libraire-éditeur, 1865) p. 162-163. « I have had a dream – past the wit of man to say what dream it was. ... Man is but an ass if he go about to expound this dream. Methought I was – there is no man can tell what. Methought I was, and methought I had. But man is but a patched fool if he will offer to say what methought I had ». Acte IV, scène 1

de New York ». Le choix de la monture ne laisse aucun doute sur le jugement que le caricaturiste pose sur le rythme des réformes[95] et conforte l'exhortation de la caricature présentée à la une du magazine :

[95] Un article d'un correspondant régulier à Albany du *New York Tribune*, en date du 13 février 1884, mentionne des manœuvres administratives visant à retarder l'adoption du projet de loi par les deux chambres. « Election of City Officials », *New York Tribune*, February 13, 1884, p. 5. Voir également « Editorial Article 1 », *New York Times*, February 13, 1884, p. 4.



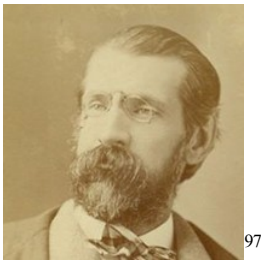
[96]

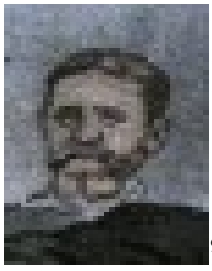
Illustration 49 - F. Graetz, "MAKE HIM HARMLESS!", 1884

Cette caricature en couleur de Friedrich Graetz, un des principaux caricaturistes de *Puck*, montre au premier plan un jeune homme dont le nom, inscrit sur la chemise permet, en plus de sa ressemblance frappante, de confirmer qu'il s'agit de Roosevelt, qui est sur le point de couper les

[96] Friedrich Graetz, « Make Him Harmless! », *Puck*, vol. 14, no 363, (February, 20, 1884): 385.

griffes d'un tigre enfermé dans une cage sur laquelle on peut lire « Assemblée législative de New York » (« N.Y. Legislature ») et dont les deux pattes avant sont munies d'énormes griffes sur lesquelles est écrit « Pouvoir d'approbation du conseil des échevins ». La gueule de l'animal est maintenue ouverte par un bloc de bois sur lequel est écrit « soulèvement populaire » (« public uprising ») et il porte un collier sur lequel on peut lire « Tammany » en référence à *Tammany Hall*. Roosevelt utilise une immense paire de ciseaux portant l'inscription « en vertu d'une loi de la législature » pour couper les griffes, tout en immobilisant la patte de l'animal dans une grosse tenaille. À l'arrière-plan on distingue trois personnages dont deux seulement sont identifiés : il s'agit de Franklin Edson et William R. Grace, respectivement maire et ex-maire de New York. Tous deux semblent avoir été blessés (probablement par le tigre), portent des bandages ensanglantés et s'appuient sur une béquille ou une canne. Comme nous l'avons déjà vu en introduction, un des plaisirs procurés par la caricature est la résolution d'une énigme que propose le caricaturiste pour amener le lecteur à une certaine conclusion sur le sujet traité. Étant donné que le projet de loi prive les échevins de leur pouvoir d'approbation sur les nominations décidées par le maire, il semblerait logique que le personnage non identifié soit également un ancien maire de New York. Il nous semble que cela pourrait être l'ancien maire de New York, A. Oakley Hall, qui présente une certaine ressemblance physique et dont le nom de famille permettrait au caricaturiste de faire allusion à une période où l'emprise de *Tammany Hall* sur la vie municipale new-yorkaise a été dénoncée avec le plus de véhémence.

[97]

[98]

Si notre hypothèse est avérée, il nous semble que le caricaturiste ferait également allusion à la caricature suivante, parue dans *Harper's Weekly* le 2 décembre 1871 et intitulée « What the people must do about it » (« Ce que le peuple doit faire à ce sujet ») en réponse à la célèbre

---

[97] Détail d'une photo tirée de la version *Kindle* de Michael Rubinaccio, *Abraham Oakley Hall : New York's Most Elegant and Controversial Mayor* (Seattle, Wash. : Pescara Publishing, 2011).

[98] Détail de la caricature ci-dessus montrant le troisième personnage non identifié.

question faussement attribuée à Tweed : « What are you going to do about it? »[99], que nous avons détaillée plus tôt.



[100]

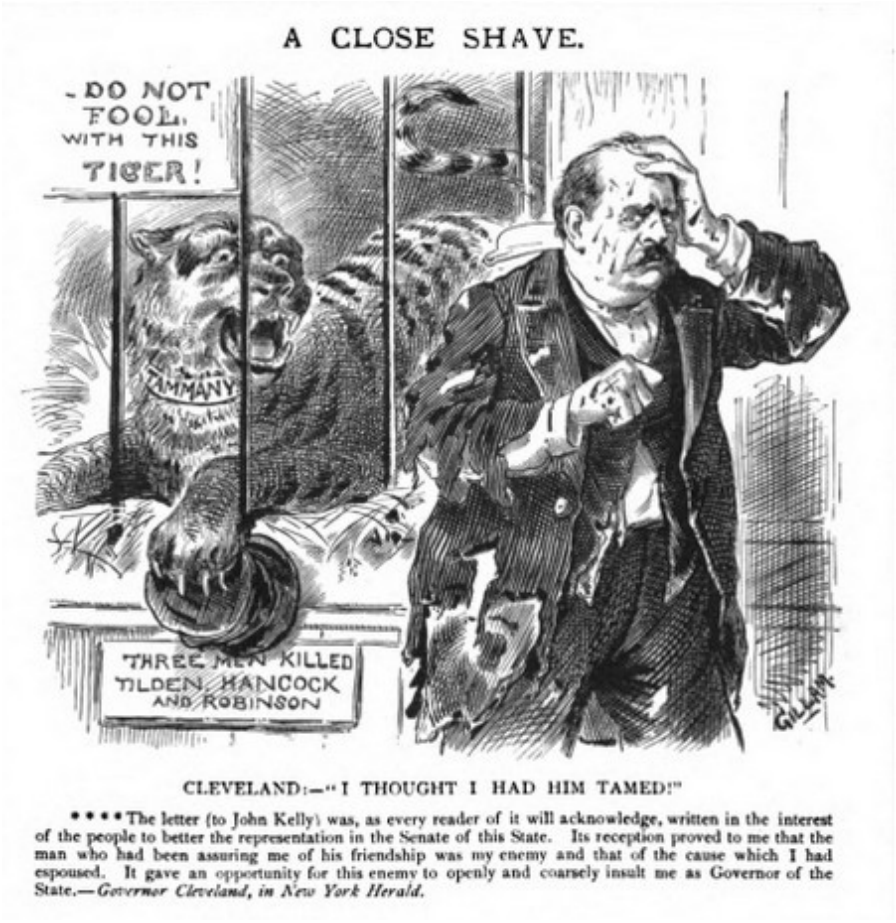
Illustration 50 - Th. Nast, "WHAT THE PEOPLE MUST DO ABOUT IT", 1871

L'évocation de Graetz à cette caricature de Nast, inciterait à penser que la privation du privilège des échevins est rendue nécessaire par le fait même qu'elle correspond à ce que « le peuple doit faire ». La renommée de Nast et le poids de l'histoire apportent encore plus de crédibilité à Roosevelt. La résolution de l'énigme que pose l'absence d'identification formelle de ce personnage permet de comprendre que le titre, « Make him harmless! » (« Rendez-le inoffensif ») est à la fois un ordre adressé au jeune député par les maires successifs de New York et une réponse visuelle, suggérée déjà par Nast et complétée par Graetz, à la question « qu'allez-vous y faire? ». Même s'il est difficile de déterminer l'influence d'une caricature, on note que moins de trois semaines après la publication de cette caricature, un article à la une du *New York Times* reprend l'image de l'ablation des griffes des échevins à la solde de John Kelly, auquel leur est symboliquement associé le tigre de *Tammany Hall*. On retrouve également le tigre Tammany

[99] Adler & Hill, p. 176.

[100] Thomas Nast, « What the people must do about it », *Harper's Weekly*, December 2, 1871. Voir aussi Paine, p. 201 ; Adler & Hill, p. 176.

sous la plume de Bernhard Gillam à l'origine de la série de caricatures intitulées « l'Homme tatoué » publiées quelques mois plus tard et qui joueront un rôle déterminant dans l'issue de la course à la présidence.



[101]

Illustration 51 - B. Gillam, "CLEVELAND:-"I THOUGHT I HAD HIM TAMED!", 1883

La signature de la « Loi Roosevelt » (« Roosevelt Bill »), tel que l'a surnommé la presse new-yorkaise, constituait, selon le *Times*, une épreuve déterminante pour le Gouverneur Cleveland, selon que ce dernier ait ou non des aspirations présidentielles. En effet, John Kelly ne pourrait soutenir la candidature de Samuel J. Tilden, leader des réformateurs démocrates, si « les griffes de ses échevins étaient coupées »[102] et accorderait par conséquent son appui à Cleveland, si celui-ci décidait de ne pas entériner la loi. Déjà le 20 février, date de la parution des premières

[101] Bernhard Gillam, « Cleveland : – "I thought I had him tamed!" », *Puck*, vol. 14, no. 352 (December 5, 1883): 215.

[102] « Mr. Kelly could never be expected to support Mr. Tilden if the claws of his Aldermen were clipped. » « The Governor's Crucial Test », *New York Times*, March 10, 1884, p. 1.

caricatures de Roosevelt, une lettre ouverte à l'éditeur du *Times* offre une analyse audacieuse des raisons qui, selon son auteur, motiveraient l'opposition à la « Loi Roosevelt » :

> Le passage de la "loi Roosevelt" qui retire le pouvoir d'approbation des mains du Conseil des échevins est sérieusement menacé par la candidature du président Arthur à un deuxième mandat. Tant que les échevins auront voix au chapitre quant à la nomination des fonctionnaires municipaux, chacune des factions rivales du parti démocrate se battra pour dominer le conseil. Ceci offre des occasions de transaction avec les hommes de la machine républicaine. Il est donc de l'intérêt du président Arthur, fin stratège politique, d'éviter que de telles occasions soient empêchées, dans l'éventualité de sa réinvestiture. Il sait pertinent que les caciques de la ville, mis au pied du mur, abandonneraient un président démocrate, plutôt que de perdre le contrôle du Conseil des échevins[103].

Seule une partie de cette analyse sera corroborée dans la mesure où Arthur, dont la présidence est entachée de soupçons depuis son accession au pouvoir à la suite de l'assassinat de l'ancien général de l'Union, James A. Garfield[104], voit son soutien politique s'éroder[105]. Le passage de cette loi connaît toutefois une très forte opposition de la part des machines démocrate[106] et républicaine dont les manœuvres ne parviennent pas à empêcher son adoption par les deux chambres et sa soumission au bureau du gouverneur Cleveland pour signature. La décision de ce dernier ne se fait pas attendre et le 17 mars le *New York Times* titrait : « Le pouvoir des échevins est éliminé ; La loi anti-validation a été signée par le gouverneur. Les politiciens des deux

---

[103] « The passage of the Roosevelt bill taking from the Board of Aldermen the confirming power is seriously endangered by the candidacy of President Arthur for a second term. So long as the Aldermen have a controlling voice in the appointment of the city officials so long will each of the contending Democratic factions struggle for supremacy in that board. This affords opportunity for deals with the machine Republicans. It is, therefore, in the interest of President Arthur, shrewd political manipulator that he is, to prevent anything being done which would remove the opportunity for trading should he be renominated; for he knows that the city Democratic bosses if driven to the wall would give up a Democratic President rather than lose control of the Board of Aldermen. » « Why they oppose the Roosevelt Bill », *New York Times*, February 20, 1884, p. 5.

[104] Le 2 juillet 1881, Charles Guiteau, un militant « Stalwart » déçu, avait assassiné le président James A. Gardfield en s'exclamant que par ce geste il permettrait au vice-président Chester A. Arthur d'accéder au pouvoir. Khon ajoute que ceci jeta le soupçon sur la présidence d'Arthur et rendit inévitable la lutte qui se produirait lors de la convention de 1884. Kohn, p. 56. Par ailleurs, Arthur est non seulement malade (il meurt en 1886), sa collaboration avec les caciques de la machine républicaine, Roscoe Conkling et Thomas Platt au cours de la campagne présidentielle de 1880, revient le hanter. Voir une anecdote en présence de Curtis et Nast, au cours de laquelle Arthur, « en pleurs » admet avoir concédé aux deux hommes l'attribution des postes de la fonction publique de New York en échange de leur appui à l'investiture. Voir Paine, p. 486-487.

[105] Morris, *The Rise*, p. 241.

[106] « John Kelly a remué ciel et terre pour conserver aux échevins leur pouvoir d'approbation des nominations du maire ». (« John Kelly has been moving heaven and earth to save to the Aldermen their power of confirming the Mayor's appointments »). « The Governor's Crucial Test », *New York Times*, March 10, 1884, p. 1.

machines politiques sont écœurés par ce que le gouverneur a fait et menacent de se venger »[107]. Selon le *Times*, ils estiment que Cleveland a pris une décision susceptible de « briser le parti et de le priver de toute chance d'élire le prochain président »[108].

Quelques jours plus tard, *Puck* publie une seconde caricature à sa une qui vient conclure l' « exhortation » de la première. Dans une biographie consacrée à George Benjamin Luks[109], Robert L. Cambone affirme que les caricatures de *Puck* n'étaient pas simplement une version colorisée des caricatures qui étaient parues jusque-là ; « elles contenaient une satire politique à forte dose popularisée en proposant que l'action des personnages crée, dans une image unique, un drame qui se révèle de façon continue »[110]. Ceci explique pourquoi, quelques semaines plus tard, Graetz reprenant la même thématique, fait de nouveau la première page de *Puck*, le 26 mars 1884. On note toutefois quelques différences qui sont autant d'indices sur une nouvelle « énigme ». Les tenailles, jetées à terre et sur lesquelles on peut lire « public sentiment » (« opinion publique ») n'ont pas seulement servi à immobiliser l'animal, mais également à l'édenter. Les énormes ciseaux, que Roosevelt debout à l'arrière-plan, tient encore en main, porte maintenant l'inscription « Roosevelt Bill », tel que l'avait popularisé les journalistes des principaux journaux de New York. Ceci permet également d'incarner les efforts des réformateurs au sein de l'assemblée dans la personne de Roosevelt.

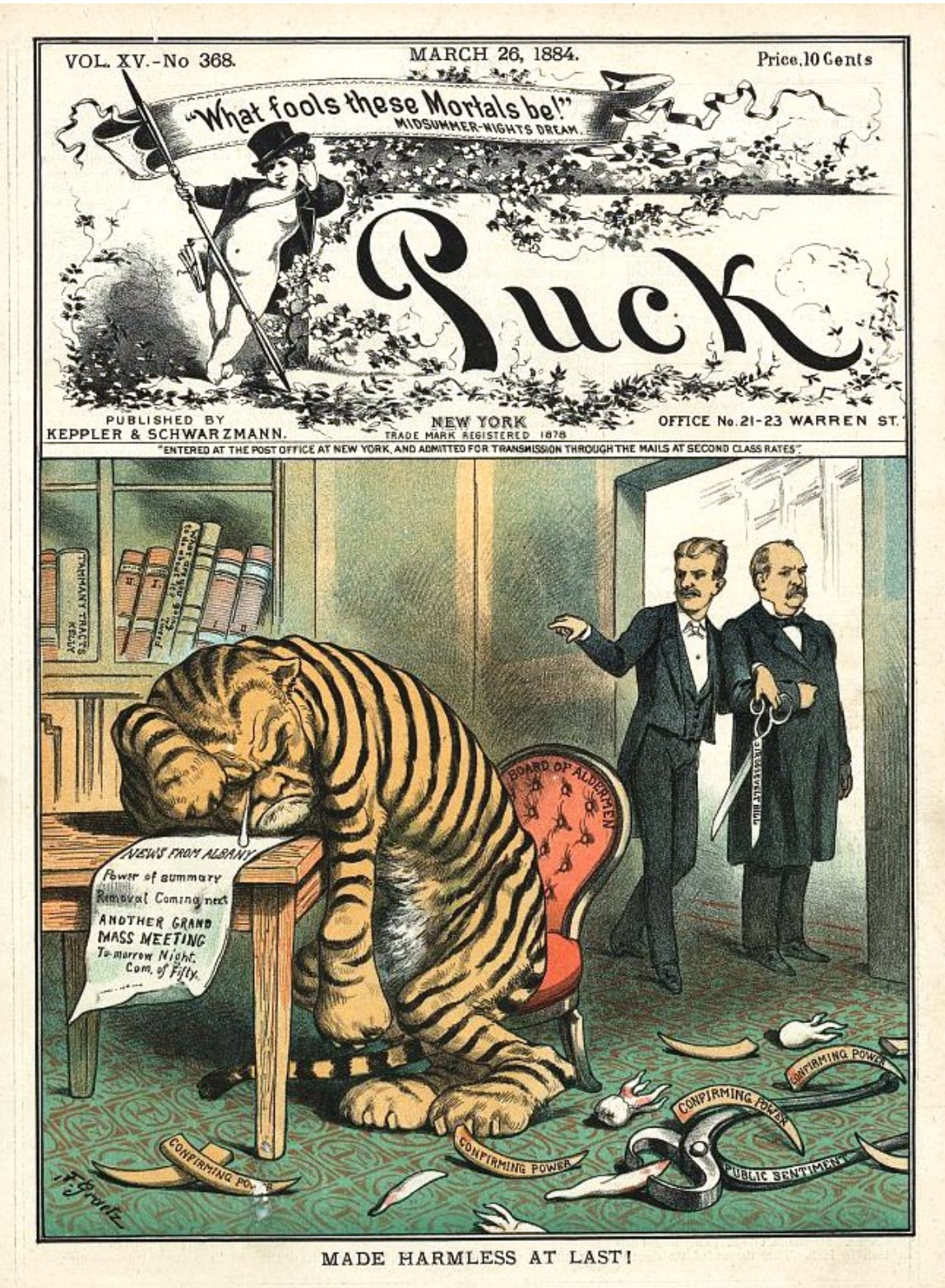
---

[107] « Aldermanic power gone ; The anti-confirmation bill signed by the governor. Machine politicians of both parties disgusted by the Governor's action and threatening vengeance », *New York Times*, March 18, 1884, p. 1.

[108] « They believed the Governor had done something which somehow was destined to break the party all up and deprive it of all earthly chance of electing the next President. » *Loc. cit.*

[109] Nous serons amenés à parler de nouveau de George Benjamin Luks (1867-1933) lorsque nous aborderons l'histoire du célèbre personnage « Yellow Kid » dans les années 1895.

[110] « they contained a strong dose of political satire and popularized the same through the suggestion of creating a continuously unfolding drama in the action characters assumed within a single framed image ». Robert L. Gambone, *Life on the Press: The Popular Art of George Benjamin Luks* (Jackson, Miss. : University Press of Mississippi, 2009), p. 19.



MADE HARMLESS AT LAST!

[111]

Illustration 52 - F. Graetz, "MADE HARMLESS AT LAST!", 1884

[111] Friedrich Graetz, « Made Harmless at Last! », *Puck*, vol. 15, n° 368, (March 26, 1884): 49.

Le tigre, qui cette fois a le visage du « boss » John Kelly, n'est plus en cage. Il est assis, la queue entre les jambes (signe de soumission) sur un fauteuil du « conseil des échevins ». Avachi sur une table, une longue larme est sur le point de couler sur un papier sur lequel on peut lire : « News from Albany - Power of Summary. Removal Coming Next. Another Grand Mass Meeting To-Morrow Night, Com. of Fifty » (« Nouvelles d'Albany – Pouvoir de punir. Élimination prochaine. Ce soir, un autre grand rassemblement, Comité des Cinquante »).

Cette victoire de Roosevelt est également saluée par une célèbre caricature de Nast publiée le 19 avril dans *Harper's Weekly*. Il est curieux de constater qu'aucun des trois principaux biographes de Nast, à savoir Keller, Vinson, et Halloran, ne mentionne cette œuvre, qui apparaîtra dans l'édition originale de l'autobiographie de Roosevelt en 1913[112].

[112] Voir Roosevelt, *An Autobiography*, p. 112. Cette illustration ne sera reproduite dans aucune des rééditions de l'ouvrage.



[113]

Illustration 53 - Th. Nast, "REFORM WITHOUT BLOODSHED", 1884

La jubilation de Roosevelt sera cependant de courte durée. De retour de la Convention républicaine du New York du 23 avril à Utica, il apprend par William Hudson du *Brooklyn Daily Eagle*, que Cleveland s'apprête à opposer son veto à une mesure susceptible d'impacter l'effet escompté de sa loi sur les échevins : le « Tenure of Office Bill »[114]. Ce texte visant à légiférer la durée du mandat des hauts fonctionnaires de la ville de New York faisait partie des neufs projets de loi de réforme du gouvernement municipal proposés après l'imposante enquête du comité de

[113] Thomas Nast, « Reform without bloodshed », *Harper's Weekly*, (April 19, 1884): 249. Voir également les commentaires de Robert C. Kennedy sur le site *HarpWeek* à l'adresse suivante : http://www.harpweek.com/09Cartoon/RelatedCartoon.asp?Month=April&Date=19

[114] Morris, p. 246-247.

Roosevelt. La « Loi Roosevelt » sur les échevins ne devait prendre effet qu'au 1er janvier 1885 afin de ne pas conférer au maire en poste, Franklin Edson, à la réputation sulfureuse, le pouvoir que cette nouvelle mesure lui permettrait d'exercer. Cependant, le mandat des deux principales fonctions municipales, à savoir celle du « commissaire » au Conseil des entreprises et surtout celle de « commissaire » aux Travaux publics détenue par Hubert O. Thompson, beau-frère du maire, prenait fin en décembre 1884, laissant le maire en position de nommer leurs successeurs selon l'ancienne législation. Il est donc décidé de légiférer sur la durée du mandat des fonctionnaires en poste pour corriger cette « anomalie », ce qui donne naissance au « Tenure of Office Bill ». Lorsque Cleveland examine l'ensemble des neuf projets de loi soumis, il constate plusieurs incohérences et avertit qu'il ne pourra signer les lois avant que ces erreurs ne soient corrigées. Cette relecture conduit le 9 mai 1884 à l'adoption à l'unanimité de l'Assemblée, d'un amendement proposé par le député Isaac Dayton. Motivé par le principe qu'un tient vaut mieux que deux tu l'auras, et dans sa précipitation à vouloir faire adopter le projet étant donné que le mandat de Cleveland est sur le point de prendre fin (le 15 juin), Roosevelt ne perçoit pas que l'amendement contredit le texte même du projet[115]. Ceci rend impossible la signature de Cleveland qui pose un jugement sévère sur le projet de loi : « De toutes les lois défectueuses et lamentables qui m'ont été soumises, celle-ci est la pire de toutes, et la moins excusable »[116]. De son côté, Roosevelt qui a quitté la côte Est pour rejoindre son ranch des Badlands, peu de temps après la Convention nationale républicaine de Chicago, n'est pas en reste. Le 14 août, il écrit à un collègue d'Albany, Walter S. Hubbell, dont il a pu apprécier la lettre de soutien que ce dernier a fait publier le 26 juillet dans le *New York Tribune*. Il suggère à son correspondant de faire publier

---

[115] « he (TR) admitted there was some force in Mr. Dayton's remarks. » (il (TR) a admit que les remarques de M. Dayton avaient un certain poids ») « The Tenure of Office Bill Passed in Both Houses », *New York Times*, May 9, 1884, p. 5. Quelques jours après la fin du mandat de Cleveland, un des éditoriaux du *Times* déclare : « L'objectif de cet amendement était évidemment hostile, ce qui avait échappé à la vigilance des sympathisants de cette mesure » (« The purpose of the amendment was evidently hostile, but it escaped the attention of the friends of the measure. ») « Editorial Article 7 », *New York Times*, June 18, 1884, p. 4. Cette intention malveillante avait également été soulignée, a posteriori, par le rédacteur du « Tenure of Office Bill », Francis M. Scott, dans une lettre à l'éditeur parue dans la même édition du *New York Times*. « The Tenure of Office Bill Veto », *loc. cit*.

[116] « Of all the defective and shabby legislation which has been presented to me, this is the worst and the most inexcusable. ». « Gov. Cleveland and the Bills », *The Sun*, June 15, 1884, p. 4.

Ce jugement est d'ailleurs partagé par Scott qui dans sa lettre au *Times* du 18 juin affirme que l'amendement a transformé le texte initial en « une loi lamentable, indigne de figurer au journal officiel » (« a shabby piece of legislation quite unfit to find a place in the statute book. » *Loc cit*. Morris précise que cette déclaration qui sera réimprimée par le *World* dans les dernières 24 heures de la course à la mairie de New York en 1886, constituera un sujet d'embarras pour Roosevelt. Morris, p. 353.

sa lettre dans ce même journal qui s'est positionné délibérément en faveur du candidat républicain James G. Blaine après la défection du *Times* et de *Harper's*, et sur laquelle nous reviendrons. Après avoir rapidement résumé le travail législatif accompli par les républicains au cours de la session parlementaire qui vient de s'achever, Roosevelt déclare :

> J'ai lu avec attention le message dans lequel il (Cleveland) donne ses raisons de ne pas entériner cette mesure ; lesquelles me paraissent tout à fait frivoles. Il est d'ailleurs difficile de croire qu'elles aient été offertes de bonne foi ou que le projet n'aurait pas été entériné s'il n'avait ciblé qu'un républicain ou un chef de Tammany et non le leader des démocrates de district. (…) La loi sur les échevins a été privée de son importance immédiate lorsque le « Tenure of Office Bill » a échoué. Ses effets ne se feront pas sensiblement sentir avant quelques années »[117]

La question n'est pas tant de savoir si ce veto était justifié ou non, que de noter le clivage définitif qu'il engendrera entre les deux hommes ; clivage qui a sans doute eu un impact immédiat et important sur le positionnement de Roosevelt à l'égard de la candidature de James G. Blaine, défendue par les « Stalwart » lors de la Convention républicaine à Chicago. Comme le souligne Morris, « ainsi pris fin le bref et improbable partenariat politique entre deux futurs présidents. Ils retravailleraient de nouveau ensemble un jour, en faveur de la même cause qui les souciait du temps d'Albany, mais leurs relations ne seraient jamais plus aussi amicales[118].

---

[117] « I have carefully read his [Cleveland] message giving his reasons for not allowing this measure to become a law; they certainly seem to me to be frivolous; and it is difficult to believe that they were offered in good faith, and that the bill would not have been signed if it had hurt only a Republican or a Tammany chief, and not the powerful leader of the County Democracy. (…) The Aldermanic bill was robbed of most of its immediate importance when the Tenure of Office bill failed; its effects cannot now be much felt for a couple of years. » Roosevelt to Walter Sage Hubbell, August 14, 1884, in *Letters of TR*, 8 vols., ed. Morison and Blum, vol. 1, p. 77. Comme convenu, Hubbell fera publier le 21 août cette réponse par la *Tribune*. Le lendemain, le *Times* lance une attaque féroce sur Roosevelt : « M. Roosevelt s'interroge sur la " bonne foi " du gouverneur Cleveland. Nous ne ferons pas de même quant à la sienne, mais souhaitons attirer son attention sur le fait qu'il s'agit là d'un argument qu'il est délicat pour lui de soulever. L'influence des ambitions personnelles sur l'action politique n'est tout simplement pas un sujet sur lequel le réformateur intransigeant de mai dernier peut à présent souffrir la comparaison avec le Gouverneur Cleveland. » (« Mr. Roosevelt questions the "good faith" of Gov. Cleveland. We shall not question his own, but we would call his attention to the fact that it is a delicate point for him to raise. The influence of personal ambition upon political action is not a matter as to which the uncompromising reformer of May last can just now challenge comparison with Gov. Cleveland. ») « Editorial article 2 », *New York Times*, August 22, 1884, p. 4.

[118] « Thus ended the brief and unlikely political partnership of two future Presidents. They would work together again one day, and for the same cause that preoccupied them in Albany, but their relations would never be as friendly. » *Ibid*. p. 246-247.

2.4 Roosevelt, les caricaturistes et la Convention nationale républicaine de 1884

Dans un ouvrage sur l'histoire de la caricature au XIX^e^ siècle publié en 1904, Arthur Bartlett Maurice et Frederic Taber Cooper notent que le traitement graphique par les artistes américains des questions de politique intérieure

> était largement dépourvu de la dignité et de la retenue caractéristiques de l'école britannique. Fondé sur la politique partisane, ses objectifs n'étaient pas tant de refléter l'opinion publique que de la forger ; d'en tirer un capital politique, de gagner des voix, par des moyens honnêtes si possible, mais de les gagner. Dès leurs débuts, *Puck* et *Judge*, en tant que porte-parole de leur parti respectif, ont exercé un pouvoir extraordinaire, dont il serait impossible de jauger la très vaste influence, tout particulièrement au cours des fébriles périodes de campagne présidentielle. Pendant ces périodes, l'animosité affichée par certaines de ces caricatures semble plutôt exagérée lorsqu'on les observe avec le recul plus sobre offert par les années qui suivirent. Des montagnes ont été faites de taupinières politiques et même de vulgaires invectives et de basses attaques personnelles (caractéristiques des campagnes politiques que, fort heureusement, nous abandonnons) ont été exploitées avec ardeur en vue d'une satire graphique. L'acrimonie, toute particulière, qui a marqué la campagne mémorable entre M. Cleveland et M. Blaine en 1884, se reflète parfaitement dans les caricatures politiques de l'époque et marque l'apogée des attaques purement personnelles dans l'art graphique[119].

En effet, cette campagne électorale, marquée par des attaques personnelles ciblant tout aussi bien le candidat démocrate, Grover Cleveland que son opposant républicain, James G. Blaine, présage de l'émergence de la presse à sensation, ou « Yellow Journalism », qui connaîtra son apogée lors

---

[119] « it was largely lacking in the dignity and restraint which characterized the British school. Being founded upon party politics, its purpose was primarily not to reflect public opinion, but to mold it; to make political capital; to win votes by fair means, if possible, but to win them. From their very inception *Puck* and *Judge*, as the mouthpieces of their respective parties, have exerted a formidable power, whose far reaching influence it would be impossible to gauge, especially during the febrile periods of the Presidential campaigns. At these times the animosity shown in some of the cartoons seems rather surprising, when looked at from the sober vantage ground of later years. Political molehills were exaggerated into mountains, and even those elements of vulgar vituperation and cheap personal abuse—features of political campaigns which we are happily outgrowing—were eagerly seized upon for the purpose of pictorial satire. The peculiar bitterness which marked the memorable campaign between Mr. Cleveland and Mr. Blaine in 1884 was strongly mirrored in the political caricature of the time. It marked the highwater line of the element of purely personal abuse in comic art. » Maurice and Cooper, p. 233.

de la guerre contre l'Espagne. Comme le note Harper dans son ouvrage « The Harper House » sur le caractère de la campagne électorale de 1884,

> De son côté, le *Weekly* avait protesté avec force et constance contre la désignation de Blaine. Les éditoriaux du *Weekly* avaient souligné que cette désignation diviserait et pervertirait le parti en le commettant à l'égard du vieux credo du système des dépouilles et des tarifs douaniers élevés, et que, par ailleurs, une campagne pour Blaine deviendrait, par la force des choses, une campagne d'explications, sur la défensive. Le *Weekly* affirma : "La campagne de cette année portera sur la personnalité des candidats qui sera examinée à la loupe en raison de l'absence de péril pour la nation ou de question de politique nationale qui captiverait l'attention de la population. Or, cette attention inédite (à la personnalité des candidats) est propice à l'échec". »[120].

Ainsi, le *Weekly* et Nast vont se positionner de nouveau en faveur du futur vainqueur des élections, mais une nouvelle génération d'artistes, portés par des magazines utilisant de nouvelles méthodes et techniques de production, va prendre le relais du célèbre artiste dont les œuvres les plus importantes relèvent dorénavant du passé. Vinson attribue d'ailleurs davantage le déclin de Nast à l'émergence de ses rivaux (principalement *Puck* et *Judge*) et à l'inexorable disparition du « forum qui avait été offert à Nast au tout début de sa carrière »[121] qu'à une inaptitude de l'artiste à s'adapter à son nouvel environnement. En effet, l'âge d'or des éditorialistes s'était achevé au début des années 1880, laissant la place aux « journalistes qui se sont alors imposés, tandis que les intérêts du public passaient de la page éditoriale à la première page, de la colonne d'opinion à celle des nouvelles. Parmi les nouvelles, la politique est devenue moins intéressante que les historiettes "d'intérêt humain" »[122]. Il ne faut pas non plus négliger le développement des réseaux de transport et de communication qui va se traduire par la création de nouveaux services telle la « syndication » ; qui consiste à accorder des droits de diffusion d'articles et d'illustrations. Ces

---

[120] « On the other hand, the WEEKLY had strongly and consistently protested against the nomination of Blaine, The WEEKLY editorials had pointed out that his nomination would divide the party and would debase it by committing it to the old creed of spoil and high tariff ; and that, furthermore, a campaign under Blaine must necessarily become one of explanation and defence. The WEEKLY said: The campaign of this year will be one in which the personality of the candidates will be more vigorously scrutinized than ever, because there is no great issue of national peril or national policy which will engross the attention of the people, and this scrutiny invites defeat." » Harper, p. 497.

[121] « The forum that had been provided Nast at the very outset of his career was now being withdrawn. » Vinson, p. 31.

[122] « Reporters now moved to the fore as public interest shifted away from the editorial page to the front page, from opinion to news. In the news, politics became less interesting than the "human interest" story. » Loc. cit.

nouvelles pratiques ont définitivement sapé l'hégémonie du *Weekly* dont le succès avait en partie résulté de l'influence de Nast.

Si la réputation de *Puck* s'est amplifiée au cours de la campagne présidentielle de 1880, la campagne de 1884 marque un tournant capital à la fois pour l'histoire du magazine et celle plus vaste de la caricature politique américaine. Début octobre 1881, des conflits personnels au sein de l'équipe d'artistes de *Puck* avaient poussé James Albert Wales[123], ainsi qu'un petit nombre d'autres artistes, à quitter *Puck* pour fonder leur propre publication. Ce sera *Judge*, dont le premier numéro paraîtra le 29 octobre 1881. Très semblable à *Puck*, *Judge* ne parvient pas concurrencer son rival dont la clientèle est déjà bien établie et le magazine ne tarde pas à connaître d'importantes difficultés financières. Comme le fait également remarquer Mott dans son volumineux ouvrage sur l'histoire des magazines américains, l'énorme impact de la campagne graphique que Keppler mena contre Blaine « ouvrit les yeux des leaders républicains sur l'efficacité d'un journal humoristique dans une campagne politique »[124]. En 1885, ils décident ainsi d'apporter un soutien financier conséquent à William J. Arkell pour l'aider à réorganiser le magazine afin de contrer l'influence de *Puck*. De son côté, Keppler attire de nouveaux artistes afin de compenser le départ de Wales, et notamment Bernhard T. Gillam[125] qui rejoint l'équipe artistique de *Puck* le 19 octobre 1881.

2.4.1 James Gillespie Blaine, l'« Homme tatoué » de Gillam

[123] James A. Wales (1852-1886) avait fait la connaissance de Keppler lorsque ce dernier travaillait encore pour le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper* (de 1876 à 1879). Il fut le principal caricaturiste de Puck de la refondation du magazine jusqu'à son départ le 5 octobre 1881. West, p. 433-434.

[124] (« [this phenomenon] opened the eyes of Republican leaders to the effectiveness of a comic paper in a political campaign. »). Mott, A *History of American Magazines*, vol. 3, p. 553.

[125] Bernhard T. Gillam (1856-1896) avait travaillé pour plusieurs magazines avant de rejoindre Puck : *Wild Oats*, *Leslie's Pictorial*, *Harper's Weekly* et finalement *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*. Il est l'auteur de la célèbre série de caricature sur l'« Homme tatoué » qui a, selon plusieurs historiens, fait pencher la balance en faveur de Cleveland. Ces attaques graphiques ne reflétant pas ses convictions politiques personnelles, et cédant à la proposition d'un poste plus rémunérateur, il rejoint *The Judge* en décembre 1885. (West, p. 429) Selon Wright, « on disait de Bernhard Gillam qu'il était le plus rapide caricaturiste au pays, si ce n'est pas au monde. Il est connu pour avoir exécuté, sous la pression, certaines de ses plus imposantes caricatures en seulement trois heures ». (Bernhard Gillam was said to be the most rapid cartoonist in the country, if not in the world. Under pressure he has been known to produce some of his largest cartoon in three hours. » Wright, p. 19.

Dans un article sur les caricatures de la campagne de 1884, Harlen Makemson[126] propose d'appliquer le concept d'« intertextualité du scandale » développé par James Hull et Stephen Hinerman pour expliquer comment le scandale évoqué par chaque caricature de la campagne non seulement s'alimente d'autres caricatures qui lui sont contemporaines, mais « est souvent compris à travers le prisme d'un scandale antérieur »[127]. L'étude des caricatures que nous nous apprêtons à faire illustre la pertinence de cette approche.

Peu d'hommes politiques peuvent se targuer d'avoir autant polarisé l'opinion publique que James Gillespie Blaine. Reconnu par certains pour ses talents d'orateur politique, au charisme « magnétique », il représente pour d'autres, l'archétype de la vénalité et de la corruption qui ont marqué la vie politique américaine à la suite de la guerre civile[128,129]. Sa réputation est en effet entachée par plusieurs affaires en lien avec les chemins de fer : le célèbre scandale du Crédit Mobilier en 1873[130], puis celui de la ligne de chemin de fer de « Little Rock » en 1876. Ce dernier scandale lui a fait perdre toute chance d'être désigné comme le candidat républicain à la présidence en 1876, mais également en 1880. La caricature suivante, parue dans un journal démocrate de la Nouvelle-Orléans, quelques jours avant l'ouverture de la Convention républicaine qui s'est déroulée du 14 au 16 juin 1876 à Cincinnati, est prophétique de cet échec. Comme l'explicite un article intitulé « Our Cartoon » placé juste en dessous,

> La caricature dans le *Democrat* de cet après-midi, illustre la lutte entre les leaders républicains pour la désignation à Cincinnati. Blaine, qui était devant, a trébuché sur les lettres de Mulligan et une pile d'actions des voies ferrées et se trouve ainsi à terre ; on peut voir Conkling en tête,

---

[126] Harlen Makemson, « One Misdeed Evokes Another: How Political Cartoonists Used "Scandal Intertextuality" Against Presidential Candidate James G. Blaine », Media History Monograph vol. 7, n° 2 (2004-05). L'auteur a également traité le sujet dans le cadre de sa participation à deux conférences de l'*Association for Education in Journalism and Mass Communication*, en 2003 et 2004 : « 'Neither Drunkards nor Libertines': Portraying Grover Cleveland as a Threat to the Family in Political Cartoons During the 1884 Campaign » Association for Education in Journalism and Mass Communication Convention, History Division, July 30-August 2, 2003, Kansas City, Mo.; « The Weapons of Character Assassination: 'Scandal Intertextuality' in Anti-Blaine Political Cartoons During the 1884 Presidential Campaign », Association for Education in Journalism and Mass Communication Convention, History Division, August 4-7, 2004, Toronto, Canada.

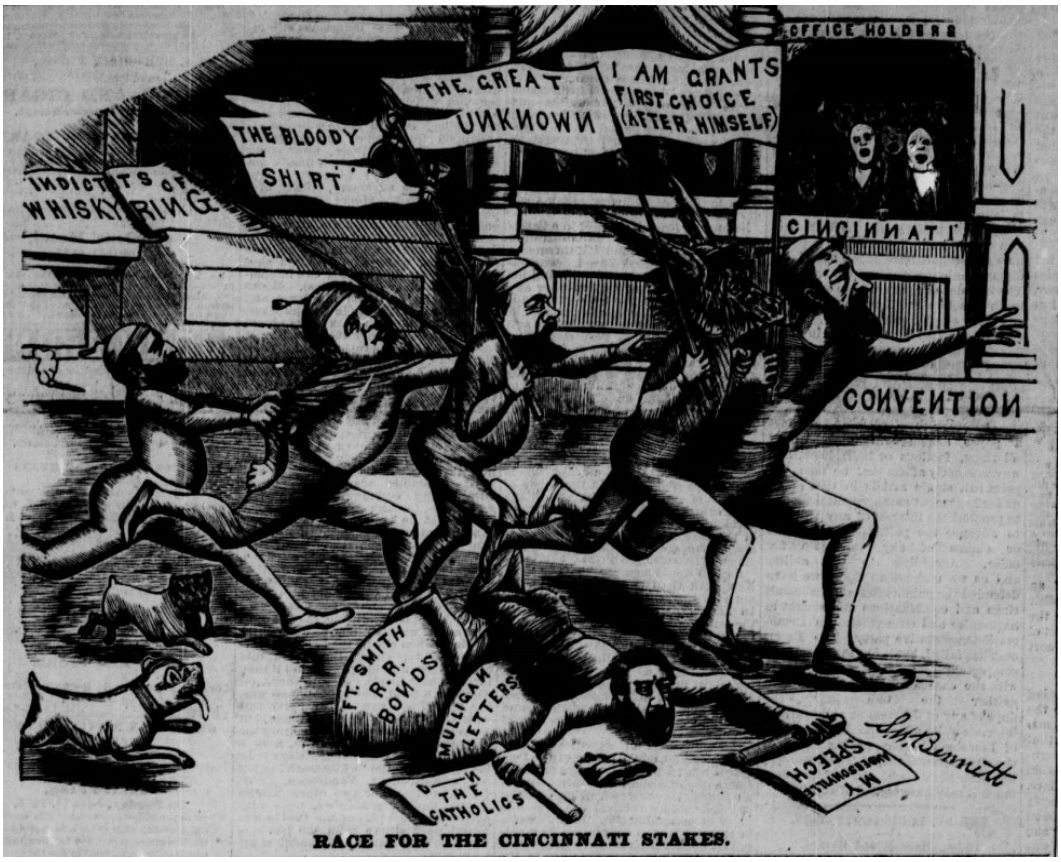
[127] *Ibid*., p. 2.

[128] Harlen Makemson, « Images of Scandal: Political Cartooning in the 1884 Presidential Campaign », Ph.D., University of North Carolina, Chapel Hill, 2002, p. 62.

[129] West, *Satire*, p. 279.

[130] Richard White, « Railroaded : The Transcontinentals and the Making of Modern America » (New York and London : W. W. Norton and Company, 2011), p. 66

suivi du Grand Inconnu, puis de Morton, tandis que Grant retient Bristow en arrière[131].



[132]

Illustration 54 - S. H. Bennett, "RACE FOR THE CINCINNATI STAKES", 1876

Deux mois avant la convention républicaine de 1876, Blaine avait déclaré n'avoir peur de personne à l'exception du « Grand Inconnu », sans se douter, comme l'ironise en juin le *New York Sun*, que ce « Grand Inconnu » serait Mulligan[133]. On peut lire en effet sur les deux obstacles « FT Smith R.R. Bonds » ainsi que « Mulligan Letters » qui font allusion à l'affaire des « Lettres de Mulligan » qui hanteront Blaine pendant tout le reste de sa carrière politique. On note également que Blaine tient deux documents : l'un, à sa main gauche, intitulé « Discours de New York et Epsonville » et l'autre, à sa main droite, « M…t catholiques ». Si l'inscription du

[131] « The cartoon in the DEMOCRAT this evening represents the struggle of the Republican leaders for the Cincinnati nomination. Blaine, who was in the front, has stumbled over the Mulligan letters and a pile of railroads bonds and gone down ; Conkling is seen in the lead, followed by the Great Unknown ; next comes Morton, while Grant is holding Bristow back. » « Our Cartoon », *New Orleans Democrat*, June 10, 1876, p. 1. Il est intéressant de noter que le « Grand Inconnu » est représenté ici avec une tête d'âne, animal populairement considéré comme stupide.

[132] S. H. Bennett, « Race for the Cincinnati Stakes », *New Orleans Democrat*, June 10, 1876, p. 1.

[133] *The Sun*, June 18, 1876, p. 4.

document à la main gauche est écrite à l'envers, l'insulte dirigée vers les catholiques est très nettement lisible, à l'endroit. Par ailleurs, on remarque que le regard est attiré à la fois par les « obstacles » et le document tenu par la main droite qui est, comme nous l'avons vu, associée au domaine spirituel ; ces trois éléments se trouvant positionnés juste au dessus du titre. Cette référence aux catholiques fait allusion au projet que Blaine avait eu d'amender le texte de la Constitution américaine pour y ajouter une clause interdisant le financement d'écoles confessionnelles par des fonds publics. Le système scolaire avait été, en effet, durement frappé par la crise financière de 1873 que nous avons abordée plus tôt. Dans son discours annuel au Congrès en décembre 1875, Ulysses S. Grant recommande ainsi aux États d'offrir un enseignement commun de qualité à chaque enfant, tout en veillant à ce que l'argent des contribuables ne soit pas distribué à des établissements sectaires. Agissant à l'initiative du Président et sur ses recommandations du président, Blaine introduit le 14 décembre 1875, une résolution conjointe visant à s'assurer qu'aucun impôt nouvellement collecté ne finance des écoles confessionnelles ou sectaires. L'amendement est très largement voté par la Chambre des représentants, mais quatre voix manqueront au Sénat. Selon Thomas E. Blantz[134], cette tentative était principalement motivée par des intérêts politiques et non par un présumé anticatholicisme de Blaine. Le débat sur le financement des écoles pendant toute la campagne présidentielle de 1876, permettait semble-t-il, de détourner l'attention sur une question ayant un retentissement électoral minimal pour le Parti républicain. Cela a toutefois profondément aliéné les catholiques républicains et notamment les immigrants irlandais de New York[135].

De plus, toujours pendant la campagne de 1876, des rumeurs circulent que Blaine aurait usé, au début des années 1870 de son influence politique pour faire obtenir une concession de terres fédérales à une compagnie de chemins de fer de l'Arkansas, « The Little Rock and Fort Smith Railroad ». En échange de son influence, Warren Fisher, l'un des actionnaires, lui aurait accordé des obligations de la compagnie, qui finalement dépose le bilan au mois de novembre 1874. La compagnie *Union Pacific Railroad* se porte alors acquéreur de la société en défaut et offre à cette occasion de racheter les obligations de Blaine à un prix très au-dessus de leur prix de

---

[134] Thomas E. Blantz, « James Gillespie Blaine, his family and "Romanism" », *The Catholic Historical Review*, vol. 94, n° 4 (Oct., 2008) : pp. 700-702.

[135] La question de l'anticatholicisme de Blaine resurgira au plus mauvais moment de la campagne de 1884. Certains historiens estiment que le vote catholique irlandais lui coûta New York qui lui était, semble-t-il, indispensable pour remporter les élections.

marché[136]. Alors que l'enquête sénatoriale exigée par les démocrates pour faire la lumière sur cette affaire piétine, un employé de Fisher, du nom de James Mulligan, affirme être en possession de plusieurs lettres échangées par Fisher et Blaine, prouvant que ce dernier avait effectivement touché un pot-de-vin en échange de faveurs politiques. Blaine parvient à mettre la main sur les lettres avant qu'elles ne soient produites devant le comité. L'enquête est finalement abandonnée après que Blaine a été nommé au Sénat, ce qui n'empêche pas l'intéressé de voir sa réputation définitivement entachée[137].

Comme lors des campagnes de 1876 et 1880, l'affaire des « lettres de Mulligan » vont refaire surface en 1884. Initiée par *Puck* et reprise par les caricaturistes d'autres journaux humoristiques, l'image de l'« Homme tatoué » « était devenue l'image de Blaine dans l'esprit de milliers de personnes incapables d'évaluer son bilan », ce qui a suscité l'intérêt de nombreux historiens[138]. Le 16 avril 1884, *Puck* publie la première caricature de Blaine sous les traits de l'« Homme tatoué ».

---

[136] Blaine était ainsi propriétaire d'une créance de la compagnie « Little Rock » alors qu'il n'avait pas réellement investi dans la compagnie. Le solde de cette créance aurait pu passer inaperçu si la compagnie n'avait pas fait faillite.

[137] Pour plus de détails sur la genèse de l'affaire des « Lettres de Mulligan », voir Makemson, pp. 10-11.

[138] Notamment dans les ouvrages suivants : Dewey, pp. 34-36 ; Kahn and West, p. 42 ; Marshall, pp. 57-59 ; Somers, pp. 9-11 ; West, p. 274, p. 279-288 ; Weitenkampf, pp. 277-278. On retrouve également plusieurs articles : Samuel J. Thomas, « The Tattooed Man Caricatures and the Presidential Campaign of 1884 », *Journal of American Culture*, 10, n° 4 (1997) : 1-20 ; et très récemment Richard R. John, « Markets, Morality, and the Media : The Election of 1884 and the Iconography of Progressivism » in Gareth Davies and Julian E. Zelizer, *America at the Ballot Box : Elections and Political History* (University of Pennsylvania Press, 2015), pp. 75-97.



[139]

Illustration 55 - B. Gillam, "THE NATIONAL DIME-MUSEUM", 1884

Parmi les nombreux personnages représentés, en plus de Blaine dont le corps est tatoué de ses « crimes », on peut noter Roscoe Conkling (femme à barbe debout, tenant un éventail), le président sortant Chester Arthur (charmeur de serpent), John Logan (« Zulu sauvage »), John Kelly (cochon jouant aux cartes pour former le mot « Deals » (« accords ») ainsi qu'une allusion à Roosevelt. Au centre du dessin se trouve en effet le tigre de Tammany empaillé, placé sur un piédestal sur lequel on peut lire « Tué par Roosevelt » (« Killed by Roosevelt »). L'équipe de Puck étant organisée en « conclave », ce qui est une des innovations du magazine, il est difficile de déterminer la paternité de l'« Homme tatoué »[140]. Selon un article publié dans *Art in Advertising*[141], l'idée ferait suite à une visite à un « Dime museum », sorte de musée populaire à dix sous[142].

---

[139] Berhnard Gillam, « The National Dime-Museum », *Puck*, vol. 15, no. 378, (April 16, 1884): 104-105.

[140] West, p. 280.

[141] Oliver Floorwalker, « The Making of "Judge" », *Art of Advertising*, vol. IV, n° 3 (1891) : 89-90.

[142] L'auteur mentionne le Musée Worth, mais ce dernier n'a ouvert ses portes qu'en 1888. Il s'agit plus probablement du « Eden Musée », ouvert en mars 1884, et célèbre pour ses statues de cire et sa « Chambre des horreurs ». Voir Andrea Stulman Dennett, *Weird and Wonderful : The Dime Museum in America* (New York and London : New York University Press, 1997), pp. 46-47.

> Le premier jet représentait Blaine sous les traits d'un clochard dont les vêtements rapiécés indiquaient les accusations portées contre lui. Sur le second jet, les accusations étaient cette fois inscrites sur la ceinture d'un Indien. Aucune de ces tentatives n'était satisfaisante, quand soudain l'idée du Capitaine Costentus (*sic*) a été évoquée. C'est ainsi que Blaine est apparu sous les traits de l'homme tatoué. À leur grande surprise, le journal s'est épuisé dans les deux heures qui suivirent sa mise en vente[143]. Peut-être que si M. Blaine avait ignoré l'attaque, ils seraient restés dans l'ignorance de la cause réelle de leur soudain succès. Cependant, le bureau fût informé que Blaine se préparait à les attaquer et l'idée fut immédiatement poursuivie. Plus de 300 000 copies se sont vendues et plus se seraient vendues si les pierres n'avaient pas été totalement usées[144].

Connu également sous le nom de « Grec tatoué », le Capitaine Costentenus auquel l'auteur fait allusion était un des phénomènes de foire proposés par le « Great Farini » ou le cirque P. T. Barnum, dans le cadre de « sideshows ». Il avait fait sensation lors de ses passages à Londres, à Paris comme à New York[145]. Embauché par le cirque de P. T. Barnum en 1876, le « Capitaine Costentenus » était « selon toutes probabilités, un immigrant italien ordinaire qui s'était fait tatouer dans le but de faire une carrière dans monde du spectacle. Mais son agent, G. A. Farini (…) raconta une toute autre histoire, beaucoup plus sensationnelle »[146]. Plusieurs versions de la légende de l'« Homme tatoué » sont relayées avec complaisance dans les journaux : Costentenus est tantôt « élevé dans des harems en Turquie et en Égypte et cajolé par des dizaines de femmes qui l'habillaient parfois comme une fille », tantôt « membre d'une expédition française en

---

[143] Zimmerman, l'un des artistes de Puck, se souvient que « The National Dime Museum avait pour but … d'être une satire comique et non pas une attaque personnelle à l'égard de James G. Blaine ». (« The National Dime Museum was intended to be a cartoon of comic satire, not a personal stab at James G. Blaine. ») Cité dans West, p. 280.

[144] « The original draft shows Blaine as a tramp, the patches bearing the charges made against him. The second as an Indian, with the charges lettered on the girdle. Neither were satisfactory, but Capt. Costentus suddenly came to mind, and Blaine appeared as The Tatooed Man. Much to their surprise the papers were all sold out two hours after reaching the stand, and perhaps if Mr. Blaine had ignored the attack, they would have remained in ignorance of the real cause of the sudden success. But word reached the office that Blaine was preparing to attack them, and the lead was immediately followed. Over 300 000 copies were sold, and as many more would have gone had not the stones given out. » Floorwalker, p. 89-90.

[145] Marc Hartzman, *American Sideshow : An Encyclopedia of History's Most Wondrous and Curiously Strange Performers* (New York : Jeremy P. Tarcher and Penguin, 2005), p. 31.

[146] « in all likelihood an ordinary Italian immigrant who got tattooed as a way to enter show business. But his manager, G. A. Farini (who also managed Krao, ''the Missing Link''), told a different, clearly more dramatic story. » Janet M. Davis, « The Circus Age :Culture and Society Under the Big Top » (Chapel Hill and London : The University of North Carolina Press, 2002), p. 180.

Cochinchine »[147]. On peut notamment lire l'article suivant, paru dans le *Evening Post*, en date du 28 janvier 1882[148] :

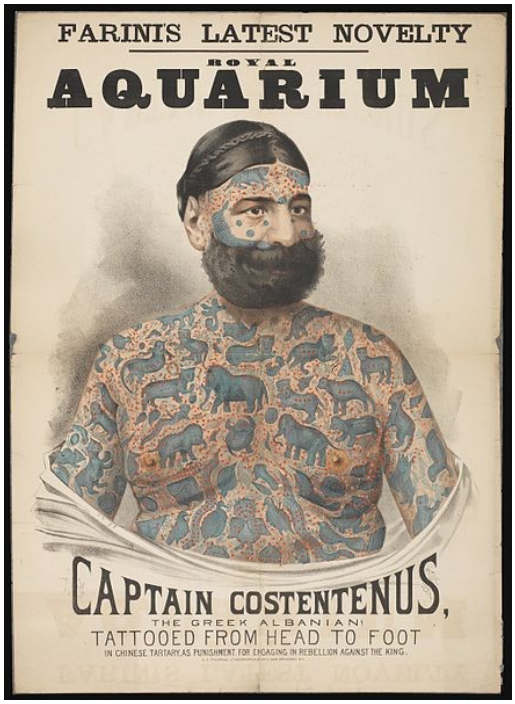
> Le « Capitaine Costentenus » dont le corps a été soumis à cet extraordinaire tatouage est un Grec albanais. En tant qu'orpailleur au service du Khan de Kashgar, il a été, avec un Anglais et un Américain, la tête d'une émeute des mineurs, qui a été réprimée. Les trois dirigeants ont été condamnés à être tatoués, un type de châtiment considéré comme pire que la mort. Ses compagnons ont succombé au cours de l'opération, mais après avoir enduré une terrible agonie, Costentenus s'est rétabli. Il a été vendu par le Khan à un marchand d'esclaves, qui l'a emmené en Perse et vendu dans le bazar aux esclaves à un généreux Américain, qui lui a rendu sa liberté. Comme il a été dit précédemment, l'ensemble du corps de l'homme est tatoué et entièrement recouvert de 388 figures, joliment dessinées en indigo et cinabre, d'animaux, d'oiseaux, de poissons, de reptiles, et de hiéroglyphes. On a calculé que pour arriver à ce résultat, il avait fallu pas moins de 7 000 000 de piqûres dans la peau. Costentenus mesure un peu moins de 1,80 m. C'est un homme bien fait, mais qui a aujourd'hui une légère tendance à l'embonpoint. Seuls les oreilles et le nez ne sont pas couverts de tatouages. [...] Lors de son exposition à Philadelphie, il a été examiné par le Dr Oliver Wendell Holmes et plusieurs autres membres de la profession médicale, qui ont signé un certificat conjoint stipulant que « c'est le spécimen le plus parfait de tatouage jamais observé. »[149].

---

[147] *Loc. cit.*

[148] Tiré du dossier d'exposition à destination des enseignants et de leurs classes préparé par le Musée du Quai Branly, qui précise que l'extrait a été traduit de l'anglais par Jean-Marie Baldner. Il n'a malheureusement pas été possible de retrouver l'article original en anglais. Ce dossier est accessible au format PDF à l'adresse suivante : http://www.quaibranly.fr/fileadmin/user_upload/enseignants/MQB_TATOUEURS-TATOUES_dossier-enseignants-et-classes.pdf

[149] Davis, p. 180.





150

La célébrité de Costentenus avait probablement inspiré Keppler lorsqu'il dessina, en février 1875, le premier « Homme tatoué », alors qu'il était encore à l'emploi de Frank Leslie. L'homme n'est pas Blaine, mais le Général Grant que le roi des Îles d'Hawaï, Kalakaua, tatoue à la manière de son pays en couvrant le corps du Président de tous les scandales qui frappent son administration. Selon l'ironique paratexte, le roi demande à Grant de rester tranquille, car « c'est un travail délicat et qu'il y a peu de place pour tout inscrire ».

[150] Tiré du dossier pédagogique proposé par le site internet du Musée du Quai Branly dans le cadre de l'exposition « Tatoueurs, Tatoués » qui se déroule jusqu'au 18 octobre 2015. Pour plus d'informations sur cette exposition, voir la page consacrée à l'exposition à l'adresse suivante : http://www.quaibranly.fr/fr/programmation/expositions/a-l-affiche/tatoueurs/autour-de-lexposition.html



151

Illustration 56 - J. Keppler, "THE ROYAL TATTOO", 1875

Un dossier publié sur le site du Musée du Quai Branly à Paris à l'occasion de l'exposition intitulée « Tatoueurs, Tatoués », précise que

> Dans les sociétés dites « primitives », issue des mondes orientaux, africains et océaniens, le tatouage a un rôle social, religieux et mystique et accompagne le sujet dans ses rites de passage en l'incluant dans la communauté. À l'inverse, en Occident, on retient qu'il fut marque d'infamie, de criminalité, attraction de cirque (avec le phénomène des *side-shows*) puis marque identitaire de tribus urbaines[152].

Le tatouage vu comme « marque identitaire de tribus urbaines », est un phénomène relativement récent. Pour l'Amérique victorienne de l'Âge du Toc, le tatouage est non seulement perçu comme

---

[151] Joseph Keppler, « The Royal Tattoo », *Frank Leslie's Budget of Fun*, February 1875. Tiré du site de la *New York Historical Society* à l'adresse suivante : http://www.nyhistory.org/web/grantandlee/var/keppler.xml

[152] Musée du Quai Branly, « Dossier d'exposition à destination des enseignants et de leurs classes », Tatoueurs, Tatoués, du 6 mai 2014 au 18 octobre 2015, p. 3. Ce dossier est accessible au format PDF à l'adresse suivante : http://www.quaibranly.fr/fileadmin/user_upload/enseignants/MQB_TATOUEURS-TATOUES_dossier-enseignants-et-classes.pdf

une « marque d'infamie, de criminalité » lorsqu'il est subi[153], mais également et surtout comme une atteinte sacrilège à l'œuvre de Dieu, lorsqu'il devient volontaire. Par ailleurs, un article consacré à l'histoire des tatouages note que la découverte de momies de femmes égyptiennes tatouées a longtemps laissé croire que ces marques indélébiles étaient réservées aux prostituées, ou qu'elles avaient pour objectif de les protéger contre des maladies sexuellement transmissibles[154]. Cette relation entre tatouage et prostitution est intéressante dans la mesure où la deuxième caricature de l'« Homme tatoué », qui aura un plus grand retentissement encore, s'inspire de l'histoire antique de Phryné, une célèbre hétaïre grecque. La Convention nationale républicaine nous donnera l'occasion d'étudier plus en détail cette remarquable caricature qui continue de susciter l'intérêt des spécialistes de l'histoire de l'art, comme celui des historiens de la période. Pour résumer, l'« Homme tatoué » de Gillam use d'une symbolique du tatouage permettant d'évoquer plusieurs concepts scandaleux sur le plan de la bienséance victorienne : la bestialité et son corolaire, la criminalité, ainsi que la prostitution.

2.4.2 La Convention nationale républicaine de Chicago

Le 23 avril 1884 se tient à Utica la Convention républicaine du New York, qui aura pour tâche de désigner quatre « super délégués » (« delegates-at-large ») qui se rendront à la Convention nationale républicaine de Chicago, en plus de 128 délégués de district et substituts. Tandis que sur le plan national Blaine semble recueillir la faveur d'une majorité de partisans, les républicains de l'État du New York semblent presque également divisés entre les deux autres candidats ; les « Half Breeds »[155] soutenant le président sortant Chester A. Arthur, et les « Stalwarts » soutenant son opposant, à la réputation sulfureuse, James G. Blaine. À la tête d'un groupe d'environ soixante-dix indépendants en faveur d'un candidat « honnête, travailleur, (mais) dénué

---

[153] L'« Homme criminel » de Cesare Lombroso, père de l'école italienne de criminologie, est également publié en 1876. L'auteur consacre une partie de l'ouvrage à l'étude des tatouages, qu'il associe à la criminalité. Jouant habilement sur ce registre à des fins mercantiles, Constantine lui-même se présentera comme un assassin. Voir Davis, p. 180.

[154] Cate Lineberry, « Tattoos : The Ancient and Mysterious History », Smithsonian.com (January 1, 2007). Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.smithsonianmag.com/ist/?next=/history/tattoos-144038580/

[155] Nom donné par dérision, par la faction républicaine rivale représentant les éléments conservateurs du parti républicain, les « Stalwarts ».

d'ambition et terne »[156], le sénateur du Vermont, George Franklin Edmunds[157], Roosevelt tire profit de l'état d'équilibre entre les deux factions, pour faire accepter aux partisans d'Arthur que « les quatre super délégués soient des indépendants favorables à Edmunds, à la condition qu'il n'y ait aucun risque qu'ils ne prennent finalement parti pour Blaine »[158]. Dans une lettre adressée en réponse à une demande d'esquisse biographique, Roosevelt écrit :

> J'ai été à la tête des indépendants dans mon district lors des primaires qui ont précédé la convention d'Utica, et qui, pour la première fois dans l'histoire politique de la ville de New York, ont gagné face aux hommes de l'appareil (*machine*), en dépit du soutien de l'ensemble du patronage fédéral et municipal. À Utica, j'étais le leader des hommes d'Edmunds, qui maintenaient l'équilibre du pouvoir entre les partisans de Blaine et ceux d'Arthur. En dépit du fait que n'étions pas plus de 70, à peine un septième des hommes présents à la convention, nous avons tiré profit de la situation pour obtenir que l'élection des quatre délégués désigne des partisans d'Edmunds[159].

---

[156] « [Edmunds] was honest, industrious, unambitious, and dull » Morris, p. 241.

[157] Comme nous l'avons vu plus tôt, Arthur avait obtenu, par l'appui du « boss » Roscoe Conkling, le poste de receveur des douanes du port de New York pour lequel président Hayes souhaite voir nommer Roosevelt père. McCullough note que Roosevelt semble toutefois ignorer qu'Edmunds se serait rendu à Washington à l'époque de la nomination de Roosevelt père au Bureau des douanes pour « pousser Hayes d'accepter un compromis avec Conkling en choisissant un autre homme, plus acceptable. (« to urge Hayes to compromise with Conkling and choose another, more acceptable man »). McCullough, p. 293. Il ne peut pas non plus se résoudre à soutenir Blaine en raison de son passé entaché (« mottled record ») comme l'écrit Roosevelt lui-même le 26 mai, peut-être sous l'influence inconsciente de la première caricature de l'« homme tatoué » parue au mois d'avril. Nous aborderons plus en détail cette série de caricatures qui, selon certains chercheurs a contribué à l'élection du premier président démocrate depuis la guerre de Sécession.

[158] « All four delegates-at-large could be Independents for Edmunds, as long as there was no danger of them ultimately switching to Blaine ». *Ibid.*, p. 243.

[159] « In the primaries before the Utica Convention, I led the independents in my district, who, for the first time in the history of New York City Politics, won against the machine men, though the latter were backed up by all the Federal and municipal patronage. At Utica, I led the Edmunds men, who held the balance of power between the followers of Blaine and of Arthur; we used our position to such good effect as to procure the election of all four delegates as Edmunds men, though we were numerically not over 70 strong, barely a seventh of the total number of men at the convention. » Roosevelt to an unidentified correspondent, May 1st, 1884 in Morison and Blum, *The Letters*, vol. I, p. 67. Contrairement à ce que de nombreux biographes et historiens ont pu déduire de l'affirmation de Roosevelt selon laquelle il avait été désigné comme le leader de la délégation, « un examen des comptes rendus officiels révèle que c'était Curtis qui avait en réalité agit à titre de porte-parole de la délégation new-yorkaise lors des appels nominaux et qu'à aucun moment Roosevelt n'a agit à ce titre pour la délégation. Lorsqu'il s'est exprimé pendant la convention, c'était toujours à titre de membre exprimant son point de vue personnel (« An examination of the official proceedings shows that it was Curtis who acted as spokesman for the New York delegation on roll calls, and that at. no time did Roosevelt act for the delegation in any capacity. When he spoke in the convention, it was always as an individual member voicing his personal views ») James C. Malin, « Roosevelt and the elections of 1884 and 1888 », The *Mississippi Valley Historical Review*, vol. 4, no. 1 (June 1927), p. 27. Voir aussi James Ford Rhodes, *The History of the United States from Compromise of 1850 to the McKinley Campaign of 1896* (New

Le 30 avril 1884, une semaine après la convention du New York, dans une lettre qu'il écrit à l'éditeur du *Morning Herald* d'Utica, Roosevelt est toutefois très lucide sur « la haine acrimonieuse et venimeuse que (lui) portent ces mêmes hommes politiques qui l'ont soutenu à Utica »[160]. Il ajoute : « J'ai parfaitement conscience de la nature tout à fait éphémère de l'emprise que j'ai sur les gens et de la très réelle hostilité que j'ai provoquée parmi les politiciens. Mais je ne resterai pas dans la vie publique si je ne peux le faire à mes conditions »[161].

Roosevelt se rend ainsi à Chicago dans l'espoir de rééditer son exploit d'Utica[162]. Il y retrouve un autre « super délégué » en faveur d'Edmunds, avec qui il a commencé à nouer des liens durables d'amitié, Henry Cabot Lodge[163]. Les deux hommes bénéficient du patronage politique et de l'influence du rédacteur en chef du *Harper's Weekly*, George W Curtis, qui fait partie également de la délégation new-yorkaise à titre de délégué de district[164], ainsi que d'autres figures prééminentes du monde de la presse qui se sont associées à lui depuis le début de l'année 1884 : George Jones du *New York Times*, et Edwin Lawrence Godkin, de la *Nation*, ou encore l'ancien secrétaire à l'Intérieur et rédacteur en chef du *New York Evening Post*, Carl Schurz. Un télégramme en provenance de Jones informe J. Henry Harper, qu'en cas de désignation de Blaine, ce dernier ne bénéficierait pas du soutien du *Times* et l'enjoint d'en informer Curtis si ce positionnement était partagé par le *Weekly*. Harper répond qu'il ne cherchera pas à influencer le vote de Curtis à la Convention, mais qu'ils ne soutiendront pas un ticket républicain avec Blaine à sa tête[165]. Nast, présent à la Convention, rapporte à Harper que plusieurs voix se font entendre pour pousser Curtis à monter sur la tribune pour y exprimer son point de vue. Selon Nast, qui comme le précise Harper « n'était pas un admirateur enthousiaste de Curtis », la désignation de

---

York : The Macmillan Company, 1920), vol. 8, p. 211. Pour plus de détails sur la convention d'Utica, voir notamment Morris, pp. 240-245 ; Harbaugh, pp. 36-37.

[160] « the bitter and venomous hatred with which I am regarded by the very politicians who at Utica supported me. » Roosevelt to Simon Newton Dexter North, April 30, 1884, in Morison and Blum, *The Letters*, vol. 1, p. 67.

[161] « I realize very thoroughly the absolutely ephemeral nature of the hold I have upon the people, and a very real and positive hostility I have excited among the politicians. I will not stay in public life unless I can do so on my own terms. » *Loc. cit.*

[162] Morris, p. 251.

[163] Dalton affirme que « Lodge s'est alors posé en père confesseur de son jeune ami dans le cadre d'une relation associant le mentorat du plus jeune à une alliance politique ». (« Lodge acted as his younger's friend father confessor, and their relationship combined mentoring for the younger man with a political alliance ») Dalton, p. 92.

[164] Harper, p. 497.

[165] *Ibid.*, pp. 497-498.

Blaine aurait pu alors être mise en échec, et Curtis lui-même aurait pu être désigné[166]. Selon Harper toujours, cet acte manqué a représenté un tournant capital dans la carrière politique de Curtis[167].

Le 4 juin, alors que s'ouvre la convention, plusieurs centaines de copies de la caricature suivante parue quelques jours plus tôt dans *Puck*, sont distribuées dans les hôtels qui hébergent les délégués[168]. Summers précise d'ailleurs que

> Les revendeurs ont été battus et leurs liasses saisies. Mais personne ne frappa le propriétaire et caricaturiste vedette de *Puck*, Joseph Keppler, qui était présent, son carnet de dessin en main, car seuls les journalistes l'ont reconnu. Des rumeurs ont circulé que les partisans d'Edmunds avaient organisé cette impression[169].

---

[166] « Nast said – and Nast was not, I regret to say, an enthusiastic admirer of Curtis- that if Curtis had gone up on the platform (…) he believed that Blaine's nomination might have been defeated, and that, in his opinion, it was quite possible that Curtis himself might have been nominated. » *Ibid*., p. 498.

[167] *Loc. cit.*

[168] Mark Wahlgren Summers, *Rum, Romanism, and Rebellion : The Making of a President* (Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2000), p. 137.

[169] « Distributors were beaten up and their bundles taken away, but no one beat up *Puck's* owner and top cartoornist Joseph Keppler, who was on hand with his sketch pad: only reporters recognized him. Rumors spread that Edmunds supporters had arranged for the printing. » *Loc. cit.*



[170]

Illustration 57 - B. Gillam, "PHRYNE BEFORE THE CHICAGO TRIBUNAL", 1884

Gillam s'est directement inspiré d'un célèbre tableau du peintre français Jean-Léon Gérôme, intitulé « Phryné devant l'Aréopage », qui avait fait scandale lors du Salon de Paris de 1861. Le sujet du tableau est l'histoire de l'hétaïre Phryné, une courtisane de la Grèce antique, célèbre pour ses tarifs très élevés, et la fortune que son exceptionnelle beauté lui a permis d'amasser. Accusée d'impiété pour avoir introduit un dieu étranger à Athènes, elle est défendue par Hyspéride, un de ses amants, devant l'Hélios, un tribunal du peuple. À court d'arguments, Hyspéride dévoile sa poitrine afin de convaincre les juges de l'innocence de Phryné tout en s'exclamant : « Comment une femme d'une telle beauté pourrait-elle se rendre coupable d'impiété ? ». Convaincus qu'elle est sous la protection d'Aphrodite, déesse de la beauté, les juges décident de l'acquitter. En effet, « pour les Grecs, un corps parfait ne peut pas appartenir à un personnage trompeur ou mauvais »[171], ce qui est résumé par l'expression *kalos kagathos* (littéralement « beau et bon »).

Contrairement à la légende, Jean-Léon Gérôme va plus loin et dénude totalement Phryné. Dans une récente thèse de doctorat en histoire de l'art portant sur la notion de détail et ses enjeux

[170] Bernhard Gillam, « Phryne Before the Chicago Tribunal », *Puck*, v. 15, no. 378, (June 4, 1884).

[171] Jean-Luc Martinez, conservateur du Louvre, dans une entrevue radiophonique accordée à RFI le 17 avril 2007.

entre 1830 et 1890, Érika Wicky note que « *Phryné devant l'aréopage* (…) apparaît être un prétexte pour mettre en scène la nudité de l'accusée. Le geste de Phryné, se cachant pudiquement les yeux de son bras alors que sa nudité s'expose aux regards ébahis des membres de l'aréopage comme à ceux des spectateurs du tableau, semble répondre à des désirs voyeuristes »[172].



Illustration 58 - J. Gérôme, "Phryné devant l'Aréopage", 1861

Considéré comme un peintre emblématique du mouvement académique, Gérôme a connu un important succès financier, notamment par le biais de son mariage avec la fille de la maison Goupil[173]. Il est la cible de nombreux commentateurs critiques de sa vive hostilité envers le

[172] Érika Wicky, « La notion de détail et ses enjeux, 1830-1890 », Ph. D. Université de Montréal, 2010, p. 240.

[173] Une exposition intitulée, « La maison Goupil, éditeur et marchand d'art, de Gérôme aux frères Van Gogh » s'est tenu du 4 avril au 5 juillet denier au musée Maison du Docteur Gachet, dans le Val d'Oise. Sur le site Internet du Musée d'Aquitaine, propriétaire de la collection présentée, on peut lire la succincte description suivante de la maison Goupil : « Amateur d'art et commerçant avisé, l'éditeur Adolphe Goupil s'associe dès 1829 au marchand d'estampes afin de créer ce qui deviendra rapidement une entreprise unique et prospère, spécialisée dans l'achat et la reproduction d'œuvres d'art. Le principe, assez simple mais très innovant, consiste à acheter une œuvre assortie de ses droits, et à la reproduire en différents formats et selon les techniques les plus en pointe, en faisant appel aux meilleurs spécialistes, afin de la revendre à un public d'amateurs toujours plus large. C'est ainsi que bien avant l'ère de reproduction massive que nous connaissons, et alors que les droits d'auteur et la propriété artistique n'étaient pas légalement encadrés, de nombreux artistes ont vu grâce à la maison Goupil leur popularité exploser, leurs gains démultipliés, et que le « grand » public a pu accéder à un art jusque-là réservé aux cimaises des musées

mouvement impressionniste et notamment de Zola qui, au sujet de « Phryné devant l'Aréopage », rédige cette critique acerbe qui mérite d'être citée dans son intégralité :

> Les œuvres de M. Gérôme tiennent un juste milieu entre les toiles propres et fines de M. Meissonier et les toiles voluptueusement classiques de M. Cabanel. Élève de Delaroche, l'artiste a appris chez ce peintre à ne pas peindre et colorier des images péniblement cherchées et inventées. Évidemment, M. Gérôme travaille pour la maison Goupil, il fait un tableau pour que ce tableau soit reproduit par la photographie et la gravure et se vende à des milliers d'exemplaires. Ici, le sujet est tout, la peinture n'est rien : la reproduction vaut mieux que l'œuvre. Tout le secret du métier consiste à trouver une idée triste ou gaie, chatouillant la chair ou le cœur, et à traiter ensuite cette idée d'une façon banale et jolie qui contente tout le monde. […] En outre, pour dissimuler le vide complet de son imagination, il s'est jeté dans l'antiquaille. Il dessine comme pas un les intérieurs classiques. Cela le pose en homme savant et sérieux. Comprenant peut-être qu'il ne pourra jamais prendre le titre de peintre, il tâche de mériter celui d'archéologue. La peinture, ainsi envisagée, devient une sorte d'ébénisterie. Je m'imagine M. Gérôme voulant faire un tableau, sa Phryné devant le tribunal, par exemple. Il commence par reconstruire la salle où l'hétaïre fut jugée ; ce n'est pas là un mince travail ; il lui faut consulter les anciens et prendre l'avis d'un architecte. Une fois la salle bâtie, il faut disposer le sujet. C'est ici qu'il est nécessaire d'empoigner le public. D'abord, l'artiste choisira le coup de théâtre historique, l'instant où l'avocat, pour défendre Phryné, se contente de lui arracher son vêtement. Ce corps de femme, posé gentiment, fera bien au milieu du tableau. Mais cela ne suffit pas, il faut aggraver en quelque sorte cette nudité en donnant à l'hétaïre un mouvement de pudeur, un geste de petite maîtresse moderne surprise en changeant de chemise. Cela ne suffit pas encore ; le succès sera complet, si le dessinateur parvient à mettre sur les visages des juges des expressions variées d'admiration, d'étonnement, de concupiscence ; ces rangées de vieilles faces allumées par le désir seront la pointe suprême du ragoût, les épices qui chatouilleront les palais les plus blasés. Dès lors, l'œuvre est assaisonnée à point ; elle se vendra cinquante ou soixante mille francs, et les reproductions qu'on en fera inonderont Paris et la province, et serviront des rentes à l'auteur et à l'éditeur. Lorsque M. Gérôme a donné le dernier coup de pinceau sur une toile, il se dit sans doute : « J'ai fait un tableau. » Eh ! non, monsieur, vous n'avez pas fait un tableau. C'est là, si vous le

---

et des salons, ou aux particuliers les plus fortunés. Certains artistes vont jusqu'à signer un contrat d'exclusivité avec la maison Goupil, s'engageant à lui céder l'intégralité de leur production. Des succursales et comptoirs de vente essaimeront dans le monde entier, jusqu'en Afrique du Sud, faisant rayonner la maison mère située dans le quartier très couru du boulevard Montmartre ». Site en ligne accessible à l'adresse suivante : http://www.musee-aquitaine-bordeaux.fr/fr/article/exposition-la-maison-goupil-editeur-et-marchand-dart-1829-1920-de-gerome-aux-freres-van-gogh. Voir également : Hélène Lafont-Couturier, « La maison Goupil ou la notion d'œuvre originale remise en question », *Revue de l'Art*, 1996, n° 112, pp. 59-69.

> voulez, une image habile, un sujet plus ou moins spirituellement traité, une marchandise à la mode. Mais jamais un ébéniste ne croit avoir fait une œuvre d'art lorsqu'il a établi élégamment et marqueté un petit meuble de salon. Vous êtes cet ébéniste ; vous savez à merveille votre métier, vous avez dans les doigts une habileté prodigieuse. Voilà votre talent d'ouvrier[174].

Au-delà de l'attaque virulente, on note que Zola critique tout particulièrement l'exploitation d'une image scandaleuse à des fins commerciales. Ceci qui nous semble être le véritable rapprochement entre l'œuvre de Gillam et celle de Gérôme et non pas le scandale suscité vingt ans plus tôt par l'exposition de la toile du peintre « pompier » au Salon de Paris comme le suggère Dewey quand il affirme : « la caricature de Gillam s'avéra aussi sensationnelle aux États-Unis que l'original de Gerome (sic) l'avait été en France »[175]. Sachant que Gillam, contrairement à Nast, n'exprimait pas ses convictions politiques personnelles à travers ses attaques graphiques dans *Puck*[176], il est possible de relire la critique de Zola en opérant quelques substitutions, telles que « Gérôme » par « Gillam », « Goupil » par « *Puck* », « tableau » par « caricature », tout en conservant la pertinence de la critique. Par ailleurs, l'œuvre de Gillam ne cherche pas uniquement à provoquer le même scandale que celui qu'avait inspiré l'histoire antique de Phryné, comme cela peut être compris de la caricature suivante de l'artiste de la revue humoristique *L'Éclipse*, Alfred Le Petit[177] et dont le paratexte indique : « d'après Gérôme ».

---

[174] Émile Zola, « Nos peintres au Champ-de-Mars » [1867], *Écrits sur l'art*, Paris, Gallimard, 1991, p. 183-185. Cité dans Wicky, pp. 241-242.

[175] (« the Gillam cartoon proved as much of a sensation in the United States as the Gerome original had been in France. ») Dewey, p. 35. Voir également l'allusion de West sur « l'huile scandaleuse récemment exposée de Gillam », (Gérôme's recently displayed scandalous oil ») West, p. 281.

[176] Dans son article sur la naissance de *Judge*, Floorwalker affirme que, depuis sa création au printemps 1884, la série de caricatures de Blaine ont tourmenté Gillam. (« In the Spring of '84 began that brilliant series of Blaine cartoons that have tormented Gillam ever since. ») Floorwalker, p. 89. Thomas conclut son article en déclarant : « on découvrit plus tard que Gillam était en réalité un partisan de Blaine et qu'il avait suggéré des idées pour des caricatures contre Cleveland au magazine républicain *Judge*, alors même qu'il attaquait Blaine dans Puck. Le jour de l'élection, il vota pour Blaine et un peu moins d'un an plus tard, alla travailler pour *Judge*, où il se mit à attaquer le nouveau président qu'il avait contribué à faire élire ». (« Gillam, it was later discovered, was actually a Blaine supporter and had been suggesting ideas for anti-Cleveland cartoons to the Republican magazine, *Judge,* even while he was attacking Blaine in *Puck.* On election day he cast his vote for Blaine, and little more than a year later went to work for *Judge,* where he proceeded to attack the new President he had helped to elect. ») Thomas, p. 19. Voir également West, p. 274.

[177] Cette caricature a été publiée le 3 septembre 1871 et se trouve en page 4 et non le 27 août 1871, en première page comme l'indiquent Kahn et West. Voir Kahn and West, p. 73.



[178]

Illustration 59 - A. Le Petit, "La nouvelle Phryné", 1871

De par son imitation extrême du tableau français, la caricature de Gillam du 4 juin tranche manifestement avec le traitement caricatural de l'« Homme tatoué » du « sideshow » du 16 avril qui faisait allusion à un divertissement populaire. Il s'agit d'une œuvre délibérément destinée aux délégués de la Convention, dont on peut présumer qu'ils ont reçu une éducation les ayant familiarisés avec les tableaux de Gérôme, qui étaient d'ailleurs prisés des collectionneurs américains.

Le tableau de Gillam reproduit celui de Gérôme, à la différence que le rôle de l' « Ardent avocat » est tenu par Whitelaw Reid, éditeur du *New York Tribune* et principal soutien au Parti républicain pendant la campagne. Il découvre Blaine (Phryné), tatoué de ses crimes présumés et portant un « bavoir magnétique » (allusion à son charisme), tout en s'exclamant : « À présent Messieurs, ne vous trompez pas dans votre décision ! Voici pour vous Pureté et Magnétisme … vous ne pourrez trouver mieux ! » (« Ardent Advocate–"Now, Gentlemen, don't make any mistake in your decision! Here's Purity and Magnetism for you–can't be beat!"). L'aréopage est constitué notamment des délégués républicains suivants : George Edmunds, sénateur du Vermont (homme debout qui tient sa barbe blanche), candidat des indépendants ; John Logan, futur nominé à la vice-présidence (homme pointant du doigt, l'air amusé) ; tout juste derrière Théodore

[178] Alfred Le Petit, « La nouvelle Phryné », L'Éclipse, 3 septembre 1871, page 4.

Roosevelt (assis au premier rang, les mains jointes). À la droite de Roosevelt se trouve l'ancien secrétaire au Trésor Benjamin Bristow[179] (bouche ouverte et yeux écarquillés), tandis qu'à sa gauche se trouve Carl Schurz, William Evarts et George William Curtis (tête tournée). Outre qu'il se trouve aux côtés de membres prééminents des indépendants, il est intéressant de noter que Gillam a choisi de représenter Roosevelt dans une attitude ambiguë qui reflète parfaitement le conflit interne que la candidature de Blaine représente aux yeux du jeune député.

> "Phryne Before the Chicago Tribunal" a connu un succès retentissant. Les démocrates l'ont adoré tandis que les républicains ont maudit *Puck* et ses propriétaires. Plusieurs journaux dans tout le pays ont crié au blasphème, ce à quoi Bunner a répondu : "Nous nous souvenons tous de l'époque où Tweed et ses compères ont été l'objet de caricatures qui étaient loin d'être flatteuses…et tout le monde trouvait les caricatures magnifiques et personne n'a jamais exprimé un mot de sympathie à l'égard du "Boss". (…) Ce n'est jamais un blasphème de caricaturer, ou plutôt de montrer un politicien sous son vrai jour, à moins qu'il ne s'agisse d'un républicain. C'est alors un péché et un délit…"[180].

Tard dans la soirée du 6 juin, exaspéré par ce qui représente son premier véritable échec, mais surtout à bout de nerfs, Roosevelt rencontre Horace White du *New York Evening Post* tandis que ce dernier rédige un télégramme à l'intention de son rédacteur en chef, E. L. Godkin[181]. « Selon White, TR a lu le télégramme et a déclaré : "Si je devais l'écrire je dirais : "Tout candidat décent désigné par les démocrates aura notre chaleureux soutien". »[182]. Cette déclaration ne sera toutefois pas révélée avant le mois d'octobre.

Le 9 juin, le « Rock Island Argus », « le seul quotidien démocrate dans le onzième district parlementaire » à Rock Island dans l'Illinois, publie un supplément consacré à la convention républicaine, accompagné de plusieurs illustrations. On y retrouve en deuxième page une illustration de Blaine, affublé de son désormais célèbre surnom, ainsi que plusieurs rares

---

[179] On se rappelle qu'il avait également tenté l'investiture républicaine en 1876. Voir la caricature du *New Orleans Democrat* plus haut.

[180] West, p. 281.

[181] Morris, p. 259 ; Dalton, p. 91.

[182] « According to White, TR read the telegram and said: "If I were to write it I would say, "Any proper Democratic nominee will have our hearty support.' " » Dalton, p. 91 ; Morris, p. 259.

illustrations du jeune député new-yorkais, juste au-dessous desquelles on peut lire le texte suivant[183] :

> Le pouvoir du crayon du caricaturiste et la valeur des illustrations dans les journaux ont été remarquablement démontrés pendant la semaine. Presque l'ensemble des journaux a tenté de présenter quelque illustration, sous une forme ou une autre, que ce soit le plan de la salle de la convention, ou des portraits des candidats potentiels ; le titre sous l'esquisse étant, dans ce dernier cas, le seul indice permettant de déterminer l'identité du personnage sur le portrait. L'arrivée d'un hebdomadaire humoristique bien connu, contenant une caricature de l'un des principaux candidats, a été jugée par les partisans de ce dernier comme un coup des plus sévères porté à la candidature de leur favori[184].

[183] Ce sont, à notre connaissance, les seules illustrations de Roosevelt parues dans un quotidien à cette période. Même si ce surnom fait directement allusion aux caricatures de Gillam, il n'est toutefois pas possible de considérer ces deux exemples comme des caricatures.

[184] « The power of the cartoonist's pencil and the value of illustration in the newspapers, was evidenced in a marked manner during the week. Nearly all the papers attempted the presentation of illustrations of some kind of other, from a diagram of the convention hall to portraits of possible candidates, in the latter instance the title under the cut being the only clue as to whose portrait was intended in each case. It was noticeable, nevertheless, that the papers containing the cuts were the most readily sold. The advent of a well know humorous weekly containing a cartoon on one of the principal candidates was looked upon by his supporters as a most severe blow to the chances of their favorite. » *The Rock Island Argus*, June 9, 1884, Supplement, p. 5.



185

Illustration 60 - "HON. THEODORE R. ROOSEVELT", 1884



186

Illustration 61 - "THE TATOOED CANDIDATE", 1884

Toujours le 9 juin, un article du *St. Paul Dispatch* affirme que Roosevelt aurait donné une entrevue dans laquelle il affirme que la plateforme républicaine est admirable et qu'il n'a aucune intention de refuser son soutien à Blaine. Quelques jours après cette publication, le *National Republican*, rapporte que le *Evening Post*, journal pro-indépendants, a décidé de s'assurer de l'authenticité de l'entrevue et des déclarations.

> New York, le 12 juin. Le Evening Post a envoyé mardi le message télégraphique suivant à Théodore Roosevelt : Le St. Paul Dispatch rapporte que vous avez dit que la plateforme républicaine est remarquable ; que vous ne refuserez pas votre support ; que vous n'avez aucune objection personnelle à l'égard de M. Blaine ; que M. Blaine remportera aisément dans l'Ouest et dans l'Ohio, et toute la Nouvelle-Angleterre ; et que vous ne pensez pas qu'il lui sera impossible de remporter New York. Est-ce que ceci reflète ce que vous avez déclaré ? Nous avons reçu la réponse suivante ce matin : « Medora, Dak., 12 juin 1884. N'ai eu à ma connaissance aucune entrevue aux fins de publication.

---

[185] « Hon. Theodore R. Roosevelt », *The Rock Island Argus*, June 9, 1884, Supplement, p. 5.

[186] « The Tatooed Man », *The Rock Island Argus*, June 9, 1884, Supplement, p. 2.

> N'ai jamais déclaré ce que vous rapportez. Ai peut-être dit opposer Blaine pour des raisons publiques et non à titre personnel. Théodore Roosevelt »[187].

Ce démenti évasif ne parvient pas à faire taire la polémique qui s'en suit[188]. Comme le note Dalton, « en privé, Théodore concédait qu'il était "impossible pour moi d'affirmer que je considère Blaine et Logan comme des candidats adéquats, ou comme des personnes décentes pour le poste de président et de vice-président". Mais en public, il déclarait qu'il soutiendrait Blaine »[189]. « Pris en flagrant délit de contradiction »[190], Roosevelt devient la cible des indépendants qui l'accusent de les avoir trahi pour assouvir ses ambitions politiques, tandis que plusieurs médias tels le *Evening Post*, le *Harper's Weekly*, le *Springfield Republican* et le *Chicago Daily News*,[191] ainsi que le désormais influent *Puck*, liguent leurs forces contre Blaine et soutiennent ouvertement le candidat démocrate, Grover Cleveland, désigné sans trop de difficulté au début du mois de juillet 1884. En effet, l'année qui précéda les élections, « il était devenu de plus en plus clair pour les démocrates que toute tentative porteuse d'espoir l'année suivante,

---

[187] « New York, June 12. The *Evening Post* telegraphed to Theodore Roosevelt on Tuesday: A *St. Paul dispatch* reports you as saying the republican platform is admirable; that you will not bolt; that you have no personal objections to Mr. Blaine; that Mr. Blaine will sweep the west and Ohio, carry New York, and you do not think it is impossible to carry New York, Does this represent what you have said? To this we this morning received the following answer: Medora, Dak.: June 12, 1884. – To my knowledge had no interview for publication. Never said anything like what you report. May have said I opposed Blaine for public reasons, not personal to myself. Theodore Roosevelt ». « Mr. Roosevelt Denies the Interview », *National Republican*, June 13, 1884, p. 1.

[188] Morris, à l'instar de Bishop (Bishop, *Theodore Roosevelt and His Time*, vol. 1, p. 36) affirme que Roosevelt s'est rendu directement à son ranch du Dakota « pour oublier le passé » (Morris, p. 259) et a pris plusieurs semaines de réflexion avant de faire une déclaration officielle. Selon Harper, il se trouverait en réalité à bord d'un train qui le ramène à New York en compagnie de Curtis avec qui il discute de la situation. Les deux hommes « en arrivent à la conclusion qu'il serait très difficile de soutenir fidèlement Blaine. Cependant, Roosevelt aura plus tard un entretien avec le Sénateur Lodge et finira par s'aligner derrière Blaine » (« Curtis returned from the convention in company with young Theodore Roosevelt, and they discussed the situation thoroughly on their trip to New York and came to the conclusion that it would be very difficult to consistently support Blaine. Roosevelt, however, had a conference afterward with Senator Lodge and eventually fell in line behind Blaine. ») Harper, p. 499. Les archives tendent à accréditer la version de Morris et Bishop, et Dalton confirme que Roosevelt a passé un weekend à la maison d'été de Lodge à Nahant. (Dalton, p. 91). Voir également, McCullough, p. 176 qui situe cet épisode à l'aller et non au retour de la Convention. Le 17 juillet le *Sun* s'interroge « Où est le jeune Théodore Roosevelt ? » (« Where is young Theodore Roosevelt? », *The Sun*, July 17, 1884, p. 2).

[189] « In private, Theodore admitted that it was "impossible for me to say that I consider Blaine and Logan as fit nominees, or proper persons to fill the offices of President and Vice President," but in public he said he would support Blaine. » *Ibid*., p. 92. Voir également Roosevelt to Henry Cabot Lodge, August 12, 1884 in Morison, *The Letters*, vol. 1, p. 77.

[190] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 141-142.

[191] Dalton, p. 92.

serait subordonnée à l'obtention du soutien du large groupe d'électeurs indépendants des états limitrophes du New York »[192].

En dépit des efforts des Indépendants, dont Roosevelt, et au grand désespoir de Curtis qui commet également l'erreur de participer à la désignation du candidat à la vice-présidence[193], Blaine obtient finalement, par 541 voix contre 207 pour Arthur et finalement 41 pour Edmunds,[194] la désignation qu'il espérait après ses échecs aux conventions républicaines de 1876 et 1880. La correspondance de Roosevelt compilée par Morison et Blum ne permet pas de déterminer avec certitude la chronologie des événements qui séparent la fin de la Convention à Chicago de l'annonce officielle du positionnement de Roosevelt en faveur de Blaine le 18 juillet, alors qu'il se trouve à Boston. Il est ainsi difficile de déterminer s'il a assisté à une « convention d'Indépendants » que les journaux annoncent le 13 juin, et qui se tiendra dans la soirée du 17 juin au domicile de Harper.

> Les républicains et démocrates indépendants, appelés Pharisiens ou « Mugwumps » pendant la campagne, se sont réunis à mon domicile sur Madison Avenue le 17 juin, à 20 heures, en réponse à une circulaire qui avait été envoyée à environ cent cinquante des indépendants les plus prééminents. L'invitation, privée et personnelle, indiquait : "Vous êtes invité à participer à une consultation sur les actions rendues nécessaires par les résolutions de la Convention républicaine. La consultation étant privée, vous êtes prié de remettre ce carton au réceptionniste après l'avoir signé à l'endos". La participation a été nombreuse et enthousiaste, les vastes pièces étant pleines de représentants prééminents des deux partis

---

[192] « It became more and more clear to the Democrats that, if a hopeful effort was to be made in the following year, the support of the great body of independent voters in the States surrounding New York must be secured. » George F. Parker, *Recollections of Grover Cleveland* (New York: The Century, Co., 1909), p. 68.

[193] Cette participation lui sera ensuite vivement reprochée par de nombreux partisans ; les « Stalwarts » du parti ayant alors beau jeu de souligner son manque de cohérence. « Curtis a été dénoncé comme traître ayant manqué à sa parole et Nast catalogué comme un tueur à gages » (« Curtis was denounced as a traitor who had broken faith; Nast was branded as a hired assassin. ») Paine, 496. En réponse à ces accusations, le *Weekly* publie un éditorial dans lequel on peut lire : « Une réponse courte et définitive peut être apportée à cette question. *Harper's Weekly* n'a jamais été l'organe de presse d'un parti. Il défend les principes républicains fondamentaux et soutient l'organisation qui représente au mieux ces principes ; mais il a toujours, et fermement, professé son indépendance à l'égard de tout parti ». (« There is a short and conclusive reply to this question. *Harper's Weekly* has never been a party organ. It holds to fundamental Republican principles, and supports the organization which best represents them; but it has always and emphatically declared its independence of party. ») *Harper's Weekly,* June 28, 1884, p. 406.

[194] McCullough, *Mornings*, p. 305.

> qui venaient de Chicago, de St. Louis, et d'autres villes de l'Ouest, ainsi que de la Nouvelle-Angleterre et de Philadelphie[195].

Le lendemain paraît dans *Puck* la caricature suivante, dont le thème sera repris par une caricature qui fera scandale l'avant-veille des élections, ce qui en fait un exemple frappant du concept d'« intertextualité » abordé plus tôt. Intitulée « The Writing on the Wall », (« L'inscription sur le mur »), il s'agit d'une allusion à un célèbre épisode biblique dans lequel le prophète Daniel interprète le mystérieux message qu'une main apparue d'une nuée a inscrit sur un mur de la salle du banquet que donne le roi tyran babylonien Belshazzar. L'interprétation de Daniel prophétise le meurtre du roi et la division son royaume entre ses ennemis[196].

---

[195] « The Independent Republicans and Democrats, called during the campaign Pharisees and Mugwumps, met at my house in Madison Avenue on June 17th, at eight o'clock, in response to a circular letter which had been sent out to about one hundred and fifty of the most important Independents. The invitation was private and personal, and read to this effect: You are invited to take part in the consultation in regard to the action necessitated by the resolutions of the Republican Convention. As the consultation is private, you are asked to hand this card to the attendant at the door, signing it on the back. As a result of this call, the attendance was numerous and enthusiastic, and the large rooms were crowded with prominent representatives of both parties, who came from Chicago, St. Louis, and other Western cities, as well as from New England and Philadelphia. » Harper, p. 499-500.

[196] Thomas, p. 6.



197

Illustration 62 - J. Keppler, "THE WRITING ON THE WALL", 1884

Le banquet ici rassemble des millionnaires et des journalistes ainsi que les candidats républicains à la présidence et à la vice-présidence : Blaine, toujours l'« Homme tatoué » et « Black Jack » Logan, qui tentent futilement de se protéger derrière des feuilles du *New York Tribune*. Au lieu de l'inscription hébraïque, on peut lire « Republican Revolt » (« Révolte républicaine »), en allusion sans doute aux indépendants menés par Curtis. On ne retrouve pas Roosevelt dans cette caricature, mais un personnage tourné vers l'inscription et placé juste à l'arrière de Blaine, porte les vêtements d'un cowboy ; le mot étant d'ailleurs lisible sur sa ceinture. Il se pourrait que Keppler fasse subtilement allusion au jeune député new-yorkais bien que le personnage ne soit pas très ressemblant.

Keppler avait dessiné une caricature similaire neuf ans plus tôt[198], pour laquelle il a pu être inspiré par la caricature suivante de Gillray, datée de 1803. Par ailleurs, Keppler a sans doute lui-même inspiré une caricature considérée comme ayant porté le coup fatal à l'élection de Blaine.

---

[197] Joseph Keppler, « The Writing on the Wall », *Puck*, (June 18, 1884): 248-249.



[199]

Illustration 63 - J. Gillray, "THE HAND-WRITING UPON THE WALL", 1803

Finalement, le 18 juillet, un article du *Boston Daily Advertiser* mentionne que Roosevelt avait officiellement déclaré qu'il voterait pour le ticket républicain[200]. Dans une analyse *a posteriori* de « ce revirement déconcertant »[201], Roosevelt explique qu'en choisissant la discipline, il préservait l'avenir, notamment ses chances de pouvoir œuvrer plus efficacement encore pour la cause des réformes. Ce jugement semble désormais être accepté par de nombreux historiens actuels qui, selon Collins, sont « beaucoup plus indulgents » à l'égard de Roosevelt, que ne l'ont été la presse

---

[198] West, p. 294.

[199] James Gillray, « The Hand-Writing upon the Wall », London : pubd. by Js. Gillray, August 24, 1803. Library of Congress Prints and Photographs Division [95501587].

[200] La date du 18 juillet est corroborée par trois lignes publiées dans le *New York Times* du 19 juillet (« General Notes », *New York Times*, July 19, 1884, p. 4) et un court article dans le *Sun* du 20 juillet (« Mr. Roosevelt joins the Mulligan Guards », *The Sun*, July 20, 1884, p. 4) qui rapportent tous deux une information relevée dans le *Boston Daily Advertiser* du 18 juillet. Ceci contredit la note de Morison et Blum qui datent cette déclaration du 19 juillet. Morison et Blum, *The Letters*, p. 73. Ce n'est malheureusement pas le seul exemple d'incohérence que nous notons dans Morison. Dans une lettre adressée à Lodge, datée du 18 juin, Roosevelt écrit : « Les indépendants ont certainement peu de raison de se féliciter d'un candidat au caractère moral de Cleveland, avec Barnum pour gérer sa campagne, et Hendricks pour la soutenir derrière lui. Le veto sur le "Tenure-of-Office Bill" était inexcusable. J'ai écrit à ce sujet une lettre à un confrère à l'Assemblée (Hubbell) qui je pense, sera prochainement publiée par la *Tribune* » (« Certainly the Independents have little cause to congratulate themselves on a candidate of Cleveland's moral character; with Barnum to manage his canvass, and Hendricks to carry behind. The veto of the "Tenure-of-Office Bill" was inexcusable; I have written a letter to a fellow Assemblyman (Hubbell) about it, which I think will be published shortly in the *Tribune*. » Roosevelt to Lodge, June 18, 1884 in Morison et Blum, *The Letters*, vol. 1, p. 74.
Cette lettre a plus probablement été rédigée ultérieurement (plausiblement fin juillet ou début août), étant donné que la convention nationale démocrate a eu lieu du 8 au 11 juillet et que la lettre ouverte d'Hubbell à la *Tribune*, à laquelle Roosevelt fait allusion est parue le 26 juillet. Voir également Catherine Hayes, « Walter Hubbell and Theodore Roosevelt » in *University of Rochester Library Bulletin*, vol. XIV, n° 2 (Winter 1959).

[201] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 141.

ou les historiens contemporains. Collins estime d'ailleurs que l'analyse suivante de William V. Shannon, publiée en 1954 « est probablement représentative » du point de vue actuel à l'égard des événements :

> Le bon sens instinctif de Roosevelt lui permit de voir que le genre d'indépendance [des Mugwumps] était le plus souvent un futile égarement. La loyauté à l'égard du parti constituait une première étape indispensable pour une responsabilité du parti à la base d'un gouvernement responsable. Son soutien pour Blaine en 1884 a été davantage dicté par des considérations intellectuelles plus fondamentales que le simple opportunisme personnel[202].

Il nous semble toutefois difficile de reconnaître au jeune député une telle prescience politique, tant la convention de 1884 a confronté Roosevelt à la « crise la plus grave de toute sa carrière »[203] ; Lodge et lui faisant l'objet de violentes attaques dans le cadre d'une campagne particulièrement acerbe. À l'instar de Serge Ricard, nous estimons que « son plus grand tort fut peut-être d'avoir tenu des propos à l'emporte-pièce et émis des jugements définitifs, un travers typiquement rooseveltien dont sa carrière donnerait par la suite maints autres exemples »[204].

---

[202] « Roosevelt with instinctive common sense saw that [Mugwump] kind of independence was most often an adventure in futility. Party loyalty was the indispensable first step to party responsibility could responsible government. His support for Blaine in 1884 was dictated by intellectual considerations more fundamental than mere personnal expediency. » William V. Shannon, « The Essential Teddy Roosevelt », *Commonweal*, LX (June 4, 1954), p. 226 dans Richard H. Collins, « The Image of Theodore Roosevelt in Americain History and Thought, 1885-1965 ». Diss. New York University, 1966 p. 12.

[203] Bishop, *Theodore Roosevelt and His Time*, vol. 1 p. 35.

[204] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 142.

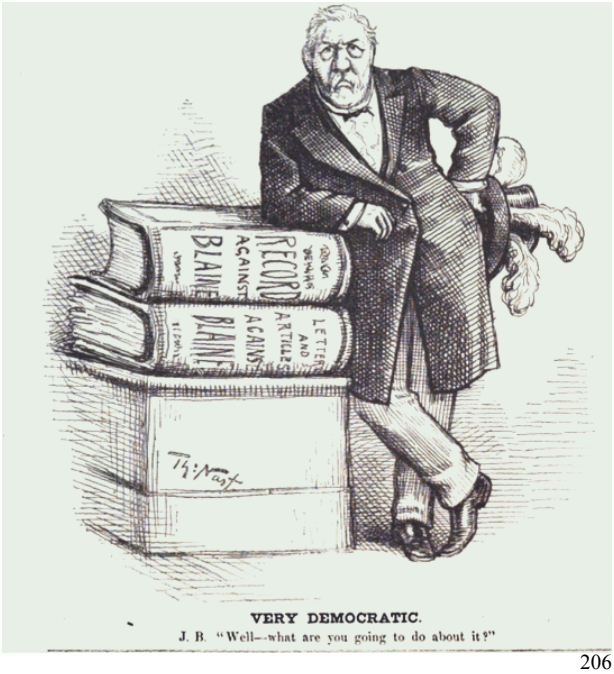
2.4.3 James Gillespie , Blaine, le « Chevalier empanaché » de Nast

Comme nous l'avons vu plus tôt,

> Après la convention, Curtis et les autres membres du conseil d'administration du « Journal of Civilization » répudièrent le binôme républicain. Pour une fois, Nast était de tout cœur en faveur de la politique de son supérieur. Il déclara en effet qu'il ne soutiendrait pas Blaine, même si les démocrates désignaient le diable lui-même. Peu de journaux et d'hommes, en dehors de *Harper's* et de Nast, avaient été aussi étroitement associés aux succès des républicains, et cela presque depuis les origines du parti. Leur défection représenta un coup dur pour le parti. Nast a été stigmatisé par des caricatures et des articles. *Judge* déclare ainsi :
>
> Pauvre, pauvre T. Nast
> Ton temps est passé
> Ton opposition est vaine, les jeux sont faits
> La pointe de ton crayon
> Est émoussée
> Tes derniers dessins ne sont que déception[205].

Dix jours après la première réunion des indépendants chez J. Henry Harper, et le lendemain de la seconde réunion au cours de laquelle ils ont officiellement désigné Cleveland comme leur candidat aux prochaines élections, le *Harper's Weekly* publie la caricature suivante de Nast (à gauche) :

[205] « After the convention, Curtis and the other members of the « Journal of Civilization's » board of directors repudiated the Republican ticket. For once, Nast was heartily in favor of his superior's policy. Indeed, he declared he would not support Blaine, even if the Democrats nominated the Devil ».



206

Illustration 64 - Th. Nast; "VERY DEMOCRATIC", 1884



207

Illustration 65 - Th. Nast," THAT'S WHAT'S THE MATTER", 1871

Nast fait ici directement allusion à sa campagne caricaturale contre Tweed. La composition se reflète en miroir pour souligner encore davantage les similitudes entre les deux personnages qui se tiennent tous deux dans la même position, debout jambes croisées. Tandis que Blaine s'appuie sur deux épais ouvrages intitulés « Dossier contre Blaine » et « Lettres et articles contre Blaine », Tweed s'appuie sur l'urne votive. Les deux ouvrages de Blaine font référence à la récente publication de ses mémoires à titre de membre du Congrès. Contrairement à la série des caricatures de l'« Homme tatoué » de Gillam, dont la cinglante satire est accentuée par de vives couleurs dans une large composition, le « Chevalier empanaché » de Nast manque cruellement de mordant. Le surnom attribué à Blaine fait directement allusion à la convention républicaine de 1876 durant laquelle Robert Green Ingersoll le compara, avec emphase à un « guerrier armé, un chevalier empanaché »[208]. Si l'allusion est pertinente, l'absence de couleur et la petite taille ont

---

[206] Thomas Nast, « Very Democratic », *Harper's Weekly*, (June 28, 1884): 420.

[207] Thomas Nast, « That's what's the matter », *Harper's Weekly*, October 7, 1871.

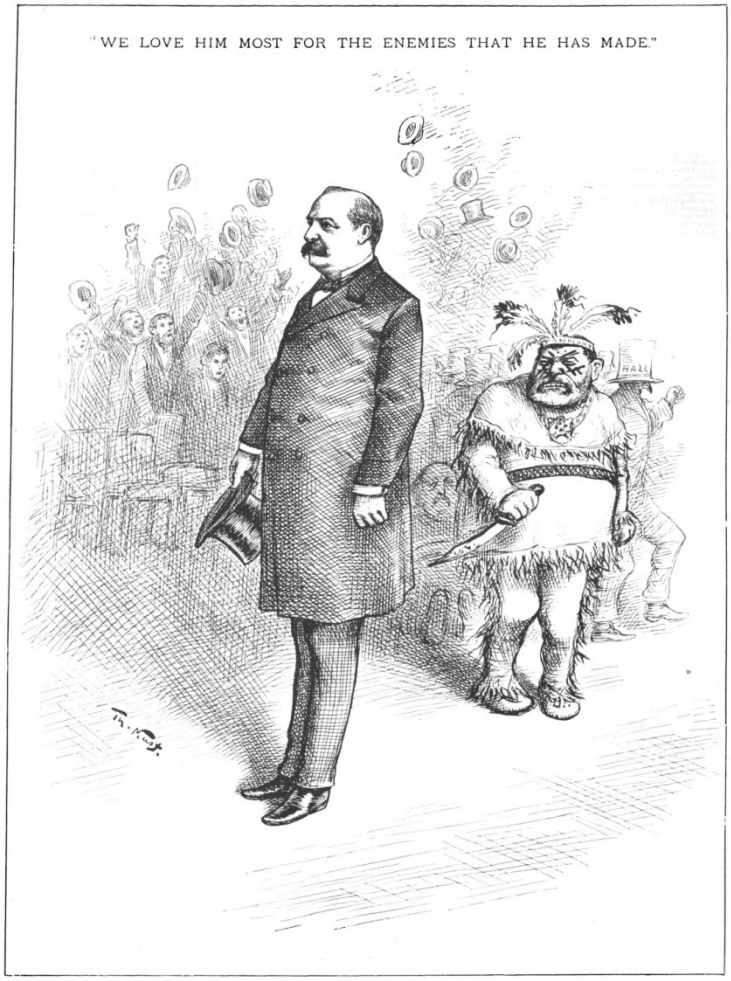
[208] « like an armed warrior, like a plumed knight ». Willis Fletcher Johnson, *Life of James G. Blaine "The Plumed Knight" : Editor, Representative, Speaker, Senator, Cabinet Minister, and True Patriot* (Philadelphia : Atlantic Publishing Co., 1893), p. 270.

du mal à dissimuler que Nast semble de plus en plus chercher l'inspiration. Il ne semble pas parvenir à trouver un angle d'attaque aussi pertinent qu'avait pu l'être sa série sur Tweed.

Le 19 juillet, au lendemain de l'annonce officielle de Roosevelt, le *Weekly* publie une caricature de Nast célébrant la désignation de Cleveland[209]. Le titre de cette caricature, « An Independent Victory », est suffisamment ambigu pour être interprété à la fois comme « Une victoire indépendante » et « Victoire des indépendants ». Comme le résume Harper, « le *Weekly* était d'avis que Grover Cleveland n'était pas un politicien au sens propre du terme. C'était un honnête homme à la personnalité et aux convictions fortes et qui cherchait sincèrement à faire son devoir. Il était largement soutenu par les indépendants en raison des ennemis qu'il s'était fait parmi les pires éléments de son parti »[210].

[209] La publication du 19 juillet faisait immédiatement suite à la convention nationale démocrate qui avait eu lieu du lundi 8 au vendredi 11 juillet ; le *Weekly* n'ayant pas disposé d'assez de temps pour publier les résultats dans son édition du samedi 12.

[210] « In the opinion of the WEEKLY, Grover Cleveland was not in the ordinary sense a politician. He was an honest man of strong nature and convictions, honestly seeking to do his duty, and he was largely supported by the Independents on acount of the enemies he had made among the worst elements of his party. » Harper, p. 497.



AN INDEPENDENT VICTORY.

The Democratic Party was Compelled to Nominate a man with a Clean Record—one whose knees will not yield, even to Boss Kelly. [211]

Illustration 66 - Th. Nast, "AN INDEPENDENT VICTORY", 1884

2.4.4 La contre-attaque républicaine

La défection des journaux traditionnellement associés au Parti républicain, et notamment du *Weekly*, plus encore que celle de leur rédacteur en chef, est perçue comme une trahison. Comme nous l'avons vu, Curtis est poussé à défendre le magazine d'être un organe du Parti républicain, et tout comme Nast, lui et son journal deviennent, entre autres, la cible des artistes de *Judge*[212]. Comme le précise Harper,

> Curtis et Nast devinrent les victimes de la violence des journaux et tous les organes de presse favorables à Blaine dans tout le pays, profitèrent de

[211] Thomas Nast, « An Independent Victory », *Harper's Weekly*, (July 19, 1884): 464.

[212] Fisher, pp. 26-43 ; Paine, 495-496

> presque chaque numéro pour souligner l'iniquité [des deux hommes] et prédire leur déchéance et leur ruine. Les lettres injurieuses reçues par la Maison [Harper] pouvaient être comptées par milliers ; certains correspondants allant jusqu'à déclarer qu'ils n'achèteraient plus jamais un seul périodique ou livre publié sous notre bannière.[213]

Les salves éditoriales et graphiques des républicains réguliers ont également des conséquences financières très tangibles pour le *Weekly* et pour Nast lui-même, qui finira par quitter l'équipe du magazine en 1886. « Lorsque nous avons décidé de nous opposer à la candidature de Blaine, nous avions calculé que cette décision entraînerait probablement pour la Maison [Harper] une perte de chiffre d'affaires d'environ une centaine de milliers de dollars. En réalité, ce chiffre a été largement dépassé »[214]. Selon Vinson,

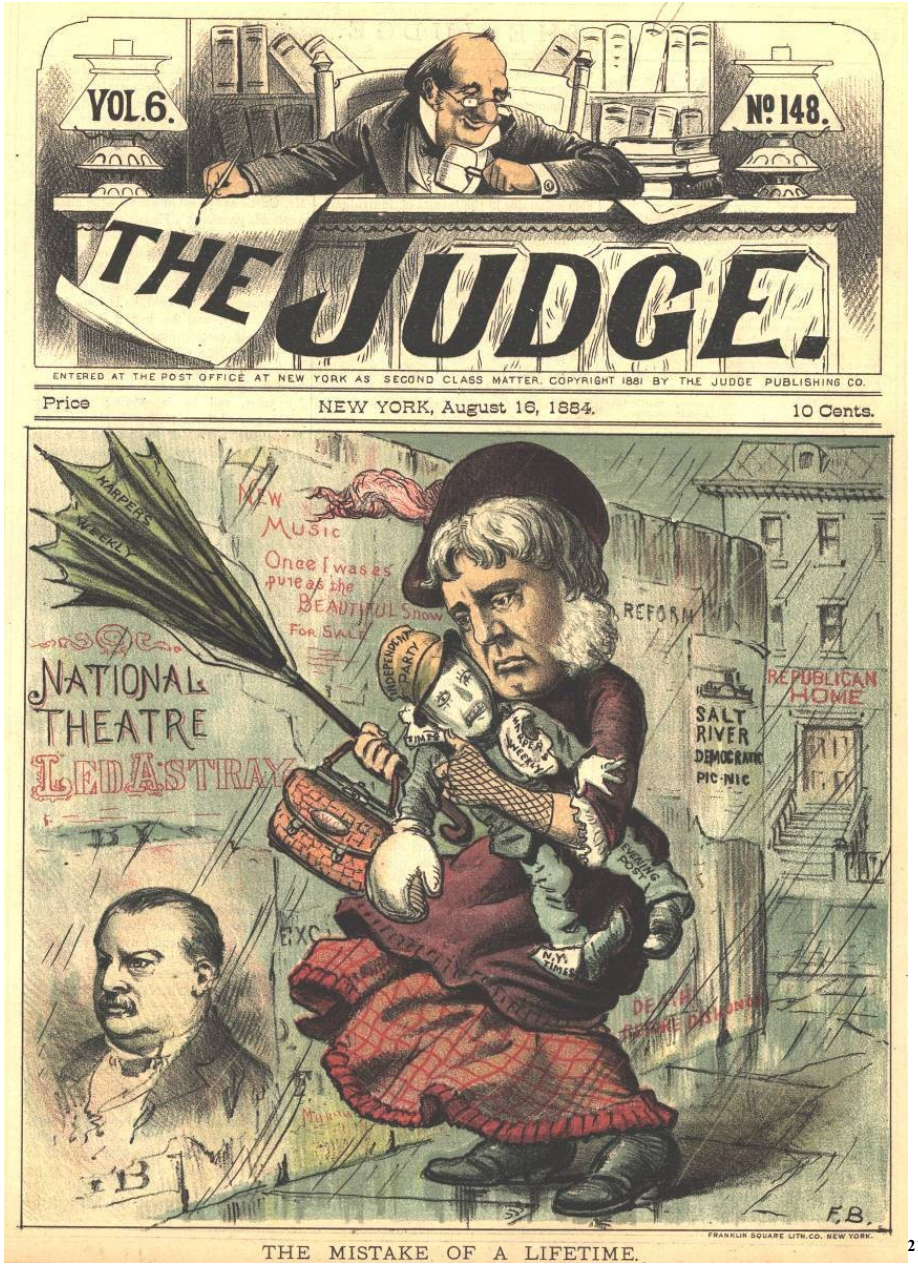
> sur le plan commercial, le "Journal of Civilization" avait commis une grave erreur. (…) Nast et l'équipe du *Harper's* s'étaient, une fois de plus, unis dans le feu de l'action, mais lorsque la lutte prit fin, l'unité qu'elle avait suscitée disparut rapidement. Il était plus que jamais nécessaire pour la direction de se préoccuper des profits et il n'était plus possible de se permettre la moindre tolérance pour un artiste aux idées personnelles bien arrêtées et totalement inconscient des considérations pratiques d'ordre commercial[215].

---

[213] « Curtis and Nast became the victims of newspaper violence, and all the Blaine organs in the land took occasion in almost every issue to point out their iniquity and to prophesy their imminent degradation and downfall. The abusive letters received by the House could be counted by the thousands, some correspondents going so far as to declare that they would never purchase another periodical or book with our imprint. We calculated, when we decided to oppose the Blaine ticket, that it would probably cost the House about a hundred thousand dollars in business losses; but, in reality, that figure was largely exceeded. » Harper, p. 503 ; Paine, p. 501.

[214] *Loc. cit*. Vinson cite la somme de 50 000 dollars. Vinson, p. 37.

[215] « commercially, the "Journal of Civilization" had made a serious mistake. (…) Battle heat had fused Nast and *Harper's* staff into a unit once more, but when the struggle ended, the unity it had brought soon faded. The management, now more than ever, had to be concerned with profits and could not afford tolerance for an artist who had very decided ideas of his own and was totally oblivious to the practical considerations of business. » Vinson, p. 37.



[216]

Illustration 67 - F. Beard, "THE MISTAKE OF A LIFETIME", 1884

En plus d'attaquer Curtis, cette caricature de Frank Beard[217] fait allusion à un autre scandale[218] qui touche cette fois le candidat démocrate. En effet, le 21 juillet, le *Buffalo Evening Telegraph* publie un article accusant Cleveland d'avoir eu un enfant hors mariage avec une veuve

---

[216] Frank Beard, « The Mistake of a Lifetime », *Judge*, vol. 6, no. 148, (August 16, 1884): 201.

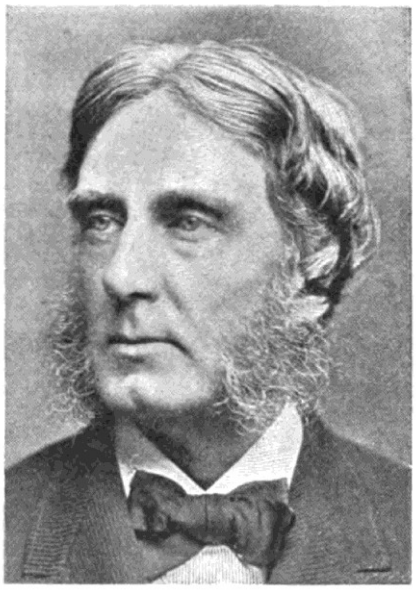
[217] Frank Beard (1842-1905), qui a travaillé pour *Harper's Weekly* et *Judge*, est davantage connu pour ses illustrations que pour ses caricatures.

[218] Voir Makemson, « Images of Scandal », p. 18.

dénommée Maria Halpin. Selon la version de Cleveland[219], il aurait veillé à placer le garçon dans un orphelinat pour le protéger des menaces représentées par sa mère alcoolique. Cette dernière aurait été, quant à elle, internée dans un asile d'aliénés. Tirant parti du fait que cette révélation se produit relativement tard pour assurer la candidature de Cleveland et suffisamment tôt dans la campagne pour en minimiser l'impact, les journaux démocrates soulignent qu'il s'agit d'une erreur de jeunesse et que Cleveland a assumé les responsabilités liées à une paternité incertaine.

La caricature ci-dessus présente une scène de nuit d'orage dans laquelle une femme au visage d'homme marche dans une rue. Le personnage tient une hideuse poupée de chiffon et semble vouloir protéger « l'enfant » du vent et de la pluie battante. Le vent, qui retourne complètement son parapluie et plaque sa robe mauve et ses jupons, vient de l'arrière, où l'on distingue l'entrée d'une maison bourgeoise. Le personnage, qui semble sortir de cette maison, longe une palissade sur laquelle on peut voir plusieurs affiches. La tête du personnage est sans nul doute possible celle de l'éditeur du *Harper's Weekly* et leader du mouvement « Mugwump », George William Curtis.

[219] Un journaliste a publié en 2011 une enquête qui, selon lui, démontrerait que la femme aurait été violée et sa réputation salie. Charles Lachman, *A Secret Life : The Lies and Scandals of President Grover Cleveland* (New York : Skyhorse Publishing, 2011). Selon Makemson, « un certain nombre de journaux républicains étaient sur le point de publier une déclaration sous serment, supposément signée par Maria Halpin selon laquelle Cleveland l'aurait violée » (« A number of Republican papers, including the *Chicago Tribune,* were about to publish an affidavit, allegedly signed by Maria Halpin, that Cleveland had raped her. ») Makemson, « Images of Scandal », p. 20. Voir également Summers, p. 281.



GEORGE WILLIAM CURTIS

Image 3 - George William Curtis

En plus de la frappante ressemblance avec la photographie ci-dessus, plusieurs indices confirment qu'il s'agit de Curtis :

- La poupée de chiffon est nommée « Parti indépendant ». Il s'en échappe ce qui pourrait être des morceaux de bourre sur lesquels on peut lire *N.Y. Times*, *Harper's Weekly*. Le nom d'un troisième journal « indépendant » est écrit sur une des jambes du pantalon de la poupée : l'*Evening Post*,
- le nom du *Harper's Weekly* sur le parapluie tenu par Curtis-Halpin,
- le mot « réforme » sur une des affiches,
- les initiales « W.C. » sur le sac à main,
- le personnage semble venir d'une maison bourgeoise sur laquelle on peut lire « Foyer républicain », en allusion à la défection de Curtis du Parti républicain ; sachant qu'il en a été un des fondateurs.

Plusieurs autres indices font directement allusion à la veuve Haplin :

- le titre de la caricature : « L'erreur d'une vie »,
- la solitude et les soupçons d'indigence que suggère la tenue vestimentaire (absence de manteau, mitaines en crochet) sont renforcés par l'expression faciale du personnage,
- l'affiche de campagne représentant Cleveland,
- la couleur mauve de la robe, traditionnellement associée au deuil,
- la vilaine poupée de chiffon, représentant le fils putatif de Cleveland.

Pour résumer, Beard sous-entend qu'en quittant « la maison républicaine », Curtis-Haplin et le Parti indépendant, fruit de sa liaison avec Cleveland, ont commis « l'erreur de sa vie ».

Afin de renforcer son message, qui va bien au-delà de la simple dénonciation de la liaison de Cleveland et de son enfant illégitime[220], l'artiste exploite également des sous-entendus plus subtils, ce qui lui permet d'obtenir plusieurs niveaux de lecture. Le dessin est là encore conçu comme un jeu d'allusions plus ou moins directes, à la manière d'un jeu des sept erreurs qui entraîne le lecteur dans de vertigineuses mises en abyme. On peut lire ainsi sur l'une des affiches : « Salt River Democratic Pic Nic » qui semble annoncer qu'un pique-nique démocrate aura lieu aux bords de la « Salt River ». Il s'agit là encore d'une allusion politique à une expression populaire (« To be sent up the salt river » ou « to row up salt river ») qui est adressée à « une personne ou un parti sévèrement battu lors d'une élection »[221]. Par ailleurs, une autre affiche mentionne « Death Before Dishonnor » et fait directement référence à une caricature de Nast datée du 21 juin 1884 et représentant une légende romaine dans laquelle Virginie, une jeune fille d'une grande beauté, est exécutée par son père qui préfère la savoir morte que déshonorée. En effet, Virginie aurait été enlevée par Appius Claudius, un patricien membre d'un décemvirat, après que cette dernière a résisté à ses avances. Le geste désespéré du père avait provoqué un soulèvement de la plèbe contre le pouvoir tyrannique des décemvirs[222]. La caricature de Nast associe donc Blaine à Appius Claudius et les républicains indépendants au père de Virginie. « Nast a fait valoir qu'il était préférable pour les républicains de quitter le parti et préserver leur honneur, plutôt que de salir le parti en soutenant un candidat impropre »[223]. Il nous semble cependant que Beard détourne le message de la caricature de Nast pour faire une allusion « à peine voilée » au scandale Haplin. Le crime d'honneur de la légende romaine peut être lu comme celui d'une jeune femme victime expiatoire de la lubricité d'un homme abusant de son autorité politique.

---

[220] Makemson, « Images of Scandal », p. 202-203.

[221] « the person or party that has been badly defeated in an election is "sent up Salt River." » Caxton, « Questions and Answers », Miscellaneous Notes and Queries, with Answers, vol. II, no 42 (December 1885), p. 667. L'auteur explique que l'expression vient d'une punition qui, à une époque antérieure à l'invention de la machine à vapeur (voir bateau à roues à aubes sur l'affiche) était infligée à des esclaves de l'État du Kentucky, chargés de faire remonter à la rame (« rowing up ») la rivière Ohio à des bateaux plats et des quillards, ce qui représentait une tâche particulièrement pénible. L'expression a pris ensuite un sens figuré dans un contexte politique à partir de 1856. La rivière « Salt River » est un affluent dangereux de l'Ohio au Kentucky qu'il était particulièrement périlleux de remonter à la rame. L'expression « sent up Salt River » combine la punition terrible et le péril associé à la « Salt River ». L'association esclaves et bateau à roues à aubes cible directement le Sud démocrate.

[222] Halloran, p. 259 ; Paine, p. 494 ; Fisher, p. 32.

[223] « It was better for Republicans to leave the party and preserve their honor, Nast argued, than to sully the party by supporting an unsuitable candidate. » Halloran, p. 259.

De plus, on note à l'instar de Makemson, que l'affiche de campagne semble avoir été placée à la hâte par des partisans de Cleveland sur celle d'un « Théâtre national » qui annonce une pièce intitulée « Led Astray »[224]. Là où l'affiche du théâtre s'arrête, on devine le mot « BY » qui devrait normalement annoncer le nom du dramaturge. Le mot est directement suivi du visage de Cleveland, de sorte que l'ensemble forme un nouveau signifiant, « Led Astray BY » ; ce qui pourrait se traduire par « induit en erreur par » ou « conduit sur le mauvais chemin par », sous-entendu, Cleveland. Ainsi, on se retrouve avec deux interprétations : Curtis/Haplin a été dévoyé/e par Cleveland. Cet artifice est d'autant plus habile que la pièce « Led Astray » a réellement existé[225]. Il s'agit de l'adaptation en anglais de *La Tentation*, une œuvre d'Octave Feuillet. La pièce de l'académicien français a été adaptée en 1873 par un acteur et dramaturge irlandais, Dion Boucicault, installé aux États-Unis et dont les pièces ont connu un vif succès, notamment en raison de l'utilisation d'effets de mise en scène « sensationnalistes »[226]. L'intrigue tourne autour de l'histoire d'un couple dans lequel le mari, un jouisseur égoïste principalement intéressé par ses chevaux et ses chiens, se rend coupable de négligence envers sa jeune seconde épouse ; laquelle se réfugie dans la lecture, avant de rencontrer son auteur favori, d'où « la tentation ». Un article du *Brisbane Courier* daté du mois d'août 1884, nous apprend que dix ans après sa création, la pièce était encore à l'affiche aux États-Unis et que l'intrigue était connue dans tout le monde littéraire anglo-saxon. Le journal précise que la pièce

> a été beaucoup moins jouée en Angleterre où elle a rarement reçu un accueil favorable, principalement en raison de sa tonalité malsaine. L'élément rédempteur se déroule dans la dernière scène lorsqu'un homme et une femme égoïstes se rendent compte à quel point ils se sont fourvoyés et ont échappé de peu aux amères conséquences de leur égarement[227].

---

[224] Makemson, « Images of Scandal », p. 179.

[225] Cette relation n'a pas été notée par Makemson qui semble être l'historien qui s'est le plus penché sur le rôle des caricatures dans la campagne de 1884 au cours de la dernière décennie.

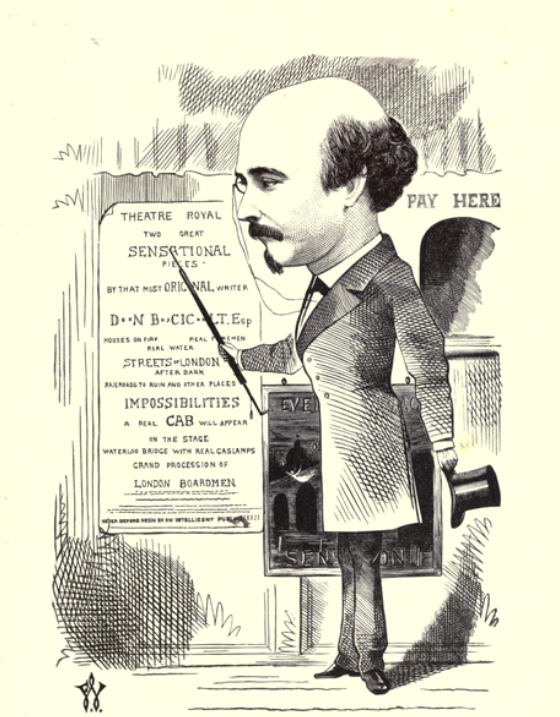
[226] Un véritable camion de pompier apparaît ainsi dans la scène finale de sa première pièce jouée à New York, *The Poor of New York*.

[227] « much and much less frequently in England. In the latter country it has seldom met with special favour, mainly because of its unhealthy tone. The redeeming feature of the piece is found in the last act, when a selfish man and woman learn how misguided they have been, and how nearly they have escaped bitter consequences from their folly. » « Theatre Royal : "Led Astray" », *Brisbane Courier*, August 15, 1884, p. 5.

Par ailleurs, dans une ultime ironie, peut-être involontaire, on note que la pièce s'ouvre avec un personnage assis en train de lire les gros titres d'un journal (faillites, divorces, meurtre, fraude financière) et se fait la réflexion suivante à haute voix : « Si je devais être le rédacteur en chef d'un journal, obligé de passer ma vie à fouiller les poubelles du monde pendant la nuit, pour en tirer les morceaux les plus répugnants et ensuite les vendre à la criée au matin, il est probable que je dégénèrerais physiquement en quelque chose entre une chouette et un chiffonnier »[228].

Finalement, et pour clore cette analyse, il est à noter que Dion Boucicault a lui-même fait l'objet d'une esquisse biographique anonyme, accompagnée d'une caricature réalisée par le caricaturiste britannique, Frederick Waddy. Cette caricature présente de nombreux éléments de comparaison avec l'œuvre de Beard sans qu'il soit possible de déterminer si le caricaturiste de *Judge* avait eu connaissance de cet ouvrage paru également en 1873. Les éléments de comparaison entre les deux œuvres sont : un personnage à « grosse tête » qui se tient devant une palissade recouverte de plusieurs affiches, dont une qui annonce une pièce au « Théâtre Royal » et qu'il désigne du bout de son parapluie.

[228] If I were the editor of a newspaper, obliged to pass my life in searching the dust-hole of society at night, to collect its most unsavory morsels and cry them for sale in the morning, I should degenerate physically into something between a screech-owl and a rag-picker. Dion Boucicault, *Led Astray, A Comedy in 5 Acts* (New York and London : Samuel French, 1873), Act I, p. 3.



229

Illustration 68 - F. Waddy, "AUTHOR AND ACTOR", 1873

Tandis que *Judge* se lance à son tour et sans réserve[230] dans des attaques graphiques ciblant la moralité de Cleveland, il est intéressant de noter que certains journaux républicains affirment ne pas vouloir s'abaisser à rapporter ces allégations. Un article paru dans l'*Emporia Weekly News* du 31 juillet affirme :

> Le *Buffalo Commercial Advertiser* dit de cette sale histoire : "Les journalistes républicains ont résisté, et il ne fait aucun doute qu'ils continueront à résister, à la tentation de rééditer les histoires qui ont débutées dans les journaux démocrates avant la désignation, et qui sont

---

[229] Tiré de *Cartoons Portraits and Biographical Sketches of Men of the Day : The Drawings by Frederick Waddy* (London : Tinsley Brothers, 1873), p. 10.

[230] La caricature que nous venons d'analyser se trouve à la première page d'un éditorial dans lequel le magazine affirmait vouloir se tenir loin de ce type d'attaque : « *The Judge* ne souhaite guère faire allusion à l'immonde scandale associé à la vie privée de Grover Cleveland (…). L'histoire a démontré que de grands vices privés sont parfaitement compatibles avec de grandes vertus publiques et que ce n'est pas selon son passé à titre d'individu, mais selon celui à titre de fonctionnaire au service de la nation, que la population jaugera Grover Cleveland et le trouvera déficient en novembre prochain ». (« "*The Judge* has little desire to refer to the foul scandal which has been associated with Grover Cleveland's private life… . History has shown that great private vices are perfectly compatible with great public virtues, and it is not on his record as a private individual but on his record as a public servant of the country that the people will weigh Grover Cleveland and find him wanting next November." ») *The Judge*, 16 August 1884, p. 2. Cité également dans Makemson, « Images of Scandal », p. 179.

> maintenant détaillées dans un journal du soir "indépendant" de Buffalo. Ce genre de journalisme est sordide et une telle lecture n'a pas sa place au sein des familles. Le *Commercial* estime que M. Cleveland peut être battu sans que l'on ait à recourir à de telles tactiques ; que son inaptitude à remplir les fonctions présidentielles peut être démontrée sans avoir à s'intéresser aux histoires de sa vie privée et à fouiller les détails salaces d'un scandale notoire. Ce sont ces principes qui ont guidé les actions des opposants républicains de M. Cleveland, il y a deux ans, en dépit de vives exhortations à utiliser les informations que des journaux démocrates et 'indépendants' moins scrupuleux sont semble-t-il, désireux d'exploiter aujourd'hui" [231].

Le vocabulaire du *Commercial Advertiser* évoque curieusement un célèbre discours que Théodore Roosevelt prononcera vingt-deux ans plus tard à titre de président, au dîner annuel du « Gridiron Club » [232], en dénonciation de ces mêmes pratiques et des journalistes qui s'y adonnaient, qu'il qualifiera de « remueurs de boue » (« Muckracker »). Nul doute que cette campagne d'attaques journalistiques et graphiques n'a pas manqué d'avoir un impact sur la perception que le jeune Roosevelt avait du monde de la presse et de l'importance, pour un homme politique, d'entretenir son image médiatique.

2.5 Épilogue de la campagne de 1884

Le 30 octobre, à quelques jours du vote, deux événements vont finir d'entacher la réputation déjà malmenée du candidat républicain. En effet, une rencontre est organisée dans un hôtel new-yorkais sur la cinquième avenue entre Blaine et des membres du clergé protestant. Un retard inopportun propulse Samuel D. Burchard, dans le rôle de maître de cérémonie. Tandis que Blaine

---

[231] « The Buffalo Commercial Advertiser says of the unclean tale that has been told: "Republican editors have resisted, and they will doubtless continue to resist, the temptation to reprint the stories started in the Democratic papers prior to the Democratic nomination, and now detailed in an 'independent' evening journal in Buffalo. Such journalism is not clean, such reading is not welcome in the family circle. The Commercial believes that Mr. Cleveland can be beaten without resort to such tactics; that his unfitness for the president's office can be demonstrated, without going into the stories of his private life, and raking over the prurient details of a notorious scandal. It was upon this conviction that the Republican opponents of Mr. Cleveland acted two years ago, though strongly urged to use the material which less scrupulous Democratic and "Independent" newspapers are apparently anxious to use now." » « The Cleveland Scandal », *Emporia Weekly News*, July 31st, 1884, p. 1.

[232] Harold Brayman, *From Grover Cleveland to Gerald Ford: the President speaks Off-the-Record; Historic Evenings with America's Leaders, the Press, and other Men of Power, at Washington's Exclusive Gridiron Club* (Princeton, N.J.: Dow Jones Books, 1976), p. 65.

se tient à ses côtés, le « volubile pasteur presbytérien »[233] déclare : « Nous sommes républicains et nous ne nous proposons pas de quitter notre parti pour nous identifier avec un parti ayant pour antécédents le rhum, le romanisme et la rébellion. Nous sommes loyaux envers notre drapeau, nous sommes loyaux envers vous »[234]. Comme nous l'avons vu précédemment, Blaine avait déjà été accusé d'anticatholicisme[235]. Son absence de réaction pendant les trois jours qui suivirent, que Morris attribue à l'inattention et Makemson à un quiproquo[236], va passer pour une approbation. Un sténographe qui avait pris des notes sur l'événement se rend immédiatement au quartier général de campagne de Cleveland. Dans les heures qui suivent, l'information est relayée par télégraphe à tous les journaux démocrates du pays qui en ont font leurs choux gras. L'affaire fait les gros titres et des milliers de tracts amplifiant l'insulte sont distribués. Si Morris semble associer la victoire de Cleveland à cette seule bourde monumentale[237], Makemson rappelle que le même soir, Blaine se rend à un souper donné en son honneur à *Delmonico's* un des meilleurs restaurant de New York et auquel assiste de riches financiers tels Jay Gould, John Jacob Astor, Andrew Carnegie et Cyrus Field. Cette réception serait de nos jours perçue comme une banale activité de souscription dans le cadre d'une campagne électorale. Elle va faire toutefois l'objet le lendemain matin, d'une caricature en première page du *New York World*[238] en reprenant le thème du banquet de Belshazzar que Keppler avait développé un peu plus tôt dans la campagne.

---

[233] Morris, p. 284.

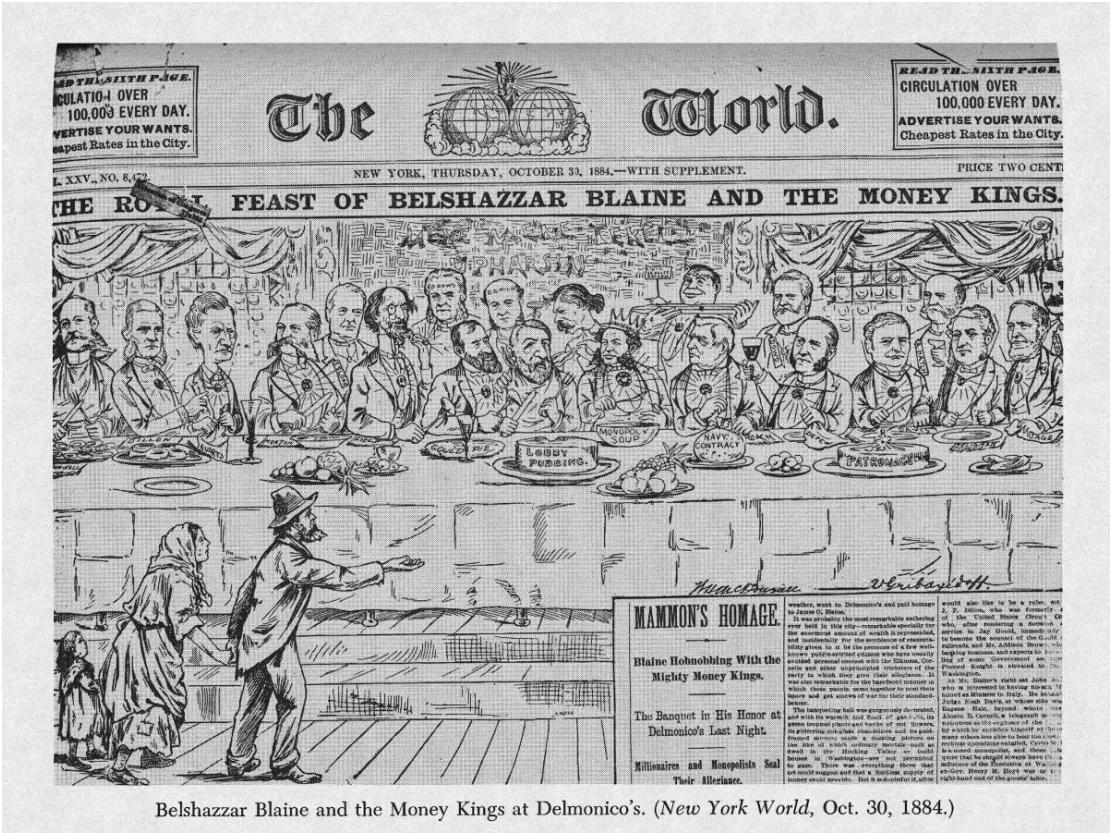
[234] « "We are Republicans, and don't propose to leave our party and identify ourselves with the party whose antecedents have been Rum, Romanism and Rebellion. We are loyal to our flag, we are loyal to you." » Cité dans Makemson, « Images of Scandal », p. 21. Voir également Arthur Wallace Dunn, *How Presidents Are Made* (New York and London: Funk and Walgnalls Company, 1920), p. 59.

[235] Sans toutefois mentionner que Blaine avait déjà été ciblé par des accusations d'anticatholicisme, Makemson rappelle que « Rhum, Romanisme et Rébellion » n'était pas une nouvelle insulte envers les démocrates, Garfield l'ayant utilisée pendant la campagne électorale de 1876 » (« "Rum, Romanism and Rebellion," was not a new insult toward Democrats, Garfield having used it during the election dispute in 1876. ») *Loc. cit.*

[236] Morris, p. 284 ; Makemson, « Images of Scandal », p. 21.

[237] « En l'espace d'une nuit, le soutien apporté à Blaine par les antiprohibitionnistes, les catholiques et les Sudistes fut considérablement réduit. À New York seulement, on estime qu'il perdit cinquante mille voix ».(« Overnight Blaine's support among anti-prohibitionists, Catholics, and Southerners shrank away. In New York alone he lost an estimated fifty thousands votes. ») Morris, p. 284.

[238] Nous reviendrons plus en détail sur ce quotidien et son illustre propriétaire Joseph Pulitzer dans le cadre du développement du « Yellow Journalism » et de la guerre des tirages qui l'opposera à un autre magnat de la presse, William Randolph Hearst.



Belshazzar Blaine and the Money Kings at Delmonico's. (*New York World*, Oct. 30, 1884.)

Illustration 69 - W. McDougall, "BELSHAZZAR BLAINE AND THE MONEY KINGS AT DELMONICO'S", 1884

Dans son autobiographie, le caricaturiste Walt McDougall nous apprend qu'il avait proposé, en vain, une ébauche à *Puck* au mois de juin précédent[239]. Richard John n'est cependant pas convaincu par le récit de l'artiste[240] qu'il soupçonne de vouloir dissimuler le lien de paternité avec l'œuvre de Keppler, que McDougall jalouse, selon l'auteur. Il ne fallut que deux heures pour que la caricature de McDougall soit prête pour l'impression[241], ce qui est révélateur du progrès réalisé en termes de techniques d'impression.

> Comme les républicains l'avaient fait vingt ans plus tôt, avec "Compromise with the South" de Nast, les démocrates se lancèrent dans la production de masse de la caricature de McDougall, jusqu'à la reproduire sur des panneaux d'affichage. Blaine finit par perdre New York de seulement mille cent voix. Étant donné qu'il aurait gagné les

[239] Dewey, p. 35.

[240] Richard R. John, « Markets, Morality, and the Media : The Election of 1884 and the Iconography of Progressivism » in Gareth Davies and Julian E. Zelizer, *America at the Ballot Box : Elections and Political History* (University of Pennsylvania Press, 2015), p. 92.

[241] *Ibid.*, p. 287, n33.

> élections s'il avait conquis cet État, plusieurs ont attribué la première victoire démocrate depuis James Buchanan en 1856 à "Balshazzar Blaine" et à l'Homme tatoué »[242].

Comme nous l'avons vu, plusieurs facteurs peuvent être avancés pour expliquer la défaite de Blaine[243], mais nous rejoignons Dewey lorsqu'il affirme que

> l'argument incontestable est que l'illustration du *World* a persuadé une fois pour toutes les éditeurs de quotidiens, que les caricatures ne devraient pas être laissées à *Puck*, *Harper's Weekly* ou d'autres magazines hebdomadaires. (…) De la même manière, l'intérêt grandissant de la presse quotidienne à l'égard de ce genre a représenté un coup dur pour les magazines[244].

Il nous semble que la campagne graphique, marquée d'emblée par une inégalité dans le rapport de force entre les différents magazines humoristiques[245], laisse à l'observateur le sentiment que le résultat reflète davantage une défaite de Blaine qu'une victoire de Cleveland. La campagne caricaturale va donner indirectement naissance au « Yellow Journalism », un genre journalistique en quête de sensationnalisme et motivé par des desseins mercantiles que la production de masse va alimenter. C'est dans l'exubérante adolescence de son développement qu'éclate en 1898, la guerre contre l'Espagne, un moment clé à la fois dans la carrière de Roosevelt et dans l'histoire de la caricature américaine.

---

[242] « As the Republican had done twenty years earlier with Nast's "Compromise with the South," the Democrats went into mass production of McDougall cartoon, even making billboards from it. Blaine ended up losing New York by only one thousand one hundred votes. Since he would have won the election if had carried the state, many attributed the first Democratic victory since James Buchanan in 1856 to "Balshazzar Blaine" and the Tattooed Man. » Dewey, p. 35.

[243] On peut notamment citer : la campagne graphique contre Blaine, la révolte des Mugwumps à laquelle Roosevelt a participé [voir Edward Kohn, « Crossing the Rubicon : Theodore Roosevelt, Henry Cabot Lodge, and the 1884 Republican National Convention », *Society for Historians of the Gilded Age and Progressive Era*, vol. 5, no. 1 (Jan., 2006) : pp. 18-45], les lettres de Mulligan, le commentaire du pasteur Burchard, le souper à Delmonico, voire le mauvais temps le jour des élections à New York.

[244] « The only point beyond dispute is that the World illustration persuaded daily publishers once and for all that cartoons shouldn't be left to Puck, Harper's Weekly and other weekly periodicals. (…) By the same token, the daily press's greater interest in the genre was a hard blow to the magazines ». Dewey, p. 35.

[245] Paine note que les indépendants étaient avantagés avec Gillam, Keppler et Nast de leur côté, avant de relever un commentaire moqueur du *London Pall Mall Budget* : « Si la caricature décidait de l'élection, les chances de M. Blaine seraient désespérées. Malheureusement, le ridicule ne tue pas aux États-Unis ». (« "If caricature decided the election, Mr. Blaine's chances would be hopeless. Unfortunately, ridicule does not kill in the United States." ») Paine, p. 502.

Avant de clore ce chapitre sur cette campagne électorale, nous souhaitons laisser la parole à un commentateur anonyme qui aurait affiché le message suivant devant la porte de Nast à Morristown :

LE *WORLD* DIT : LES INDÉPENDENTS L'ONT FAIT
LA *TRIBUNE* DIT : LES STALWARTS L'ONT FAIT
LE *SUN* DIT : BURCHARD L'A FAIT
BLAINE DIT : SAINT JOHN L'A FAIT
THÉODORE ROOSEVELT DIT : LE DÎNER À L'ARGENT DOUTEUX L'A FAIT
NOUS DISONS : LA RÉPUTATION DE BLAINE L'A FAIT
MAIS ON S'EN MOQUE DE QUI L'A FAIT
C'EST FAIT[246]

[246] « THE WORLD SAYS THE INDEPENDENTS DID IT
THE TRIBUNE SAYS THE STALWARTS DID IT
THE SUN SAYS BURCHARD DID IT
BLAINE SAYS SAINT JOHN DID IT
THEODORE ROOSEVELT SAYS IT WAS THE SOFT SOAP DINNER
WE SAY BLAINE'S CHARACTER DID IT
BUT WE DON'T CARE WHAT DID IT
IT'S DONE » Cité dans Paine, p. 507.

3. Deuxième étude de cas : la guerre hispano-américaine de 1898

Il existe une étroite relation entre l'image de soldat intrépide que Roosevelt obtiendra à la suite du bref conflit qui opposa les États-Unis et l'Espagne sur le terrain d'une île des Caraïbes, et celles de chasseur téméraire et de cowboy qui semblent se construire dès les premières semaines qui ont suivi la Convention de Chicago de 1884. Roosevelt fait lui-même, sans doute inconsciemment cette association, dès le 20 juillet dans la célèbre entrevue accordée au *Herald* de Boston et dans laquelle il déclare son allégeance au Parti républicain. Roosevelt y explique qu'« il est impossible d'associer les fonctions d'un chef de guérilla avec celles d'un colonel dans l'armée régulière »[247] juste avant de souligner qu'il se rend dans un jour ou deux, dans ses ranchs de l'Ouest et qu'il n'a pas l'intention de participer à la campagne qui s'annonce, engagement qu'il ne tiendra pas. Mais avant de poursuivre la genèse de l'image improbable de Roosevelt comme celle d'un cow-boy, qui deviendra l'un des motifs les plus constants des futures caricatures le concernant, nous devons aborder la notion de masculinité.

Sans vouloir nous lancer dans une étude sociologique sur les concepts de masculinité(s) et de virilité, il nous paraît nécessaire de rappeler que bien que de nombreux dictionnaires les présentent comme des synonymes, ces termes ont des définitions différentes. Selon le *Trésor de la langue française*, on entend par « masculinité », « caractère masculin, ensemble des caractères spécifiques – ou considérés comme tels – de l'homme. » et par « virilité », « ensemble des attributs, des caractères physiques de l'homme adulte. », mais aussi « ensemble des qualités (fermeté, courage, force, vigueur, etc.) culturellement attribuées à l'homme adulte. ». Ceci explique pourquoi un homme peut avoir l'ensemble des caractères spécifiques de l'homme sans pour autant être viril. On notera que le mot « vigueur » correspond chez Roosevelt à « strenous ». Ce dernier note qu'il aurait aimé utiliser l'expression « the vigor of life » comme titre de son ouvrage « The Strenous Life » après en avoir appris la traduction en italien « Vigor di Vita »[248].

---

[247] « [It is] impossible to combine the functions of a guerilla chief with those of a colonel in the regular army ». Cité dans Morris, n48, p. 821.

[248] Roosevelt, *An Autobiography*, p. 58.

En effet, il est à noter que l'image du soldat/cow-boy s'alimente d'une redéfinition de la masculinité telle que l'avait perçue la génération précédente, en cette fin de siècle marquée par l'érosion irréversible des valeurs et codes moraux victoriens. Comme le note Gina Farmer dans une analyse de l'image de Roosevelt et de la famille présidentielle, plusieurs facteurs incitent à la « définition d'une "nouvelle masculinité" »[249].

L'accroissement de l'immigration, les mouvements pour l'égalité des races et des genres, associés aux ralentissements économiques ont conduit les hommes à remettre en question leur identité individuelle et collective en tant qu'hommes. Au lieu de se distinguer de l'enfance, comme leurs pères l'avaient fait, les hommes blancs de la classe moyenne ont, à la fin du dix-neuvième siècle, estimé qu'ils devaient se distinguer des femmes et des immigrants. Ils ont été forcés de réinventer les vieux concepts de masculinité afin de réaffirmer leur place dans la société[250]. (…) La masculinité n'était plus un archétype de contrôle et de modération, mais plutôt, l'incarnation du désir et de l'autoglorification.

Sur le plan politique, Arnaldo Testi a fait remarquer que la mise en œuvre de réformes sous-entendait que l'on transcende le problème des sphères séparées entre les hommes et les femmes qui jusque-là avaient servi de matrice à l'identité masculine au dix-neuvième siècle[251]. L'auteur précise d'ailleurs :

Dans ce contexte, l'exaltation faite par Roosevelt du "caractère" et de "la vie intense" apparaît souvent comme une pathétique défense de la dernière frontière ; (…) Le politicien issu de la haute bourgeoisie dont il se proposa comme modèle pouvait unir les traditionnelles vertus viriles victoriennes avec les vertus féminines telles que la compassion sociale, la compréhension,

---

[249] Gina M. Farmer, « Center Stage : How Theodore Roosevelt and the Roosevelt Family Captivated America, 1884-1909 », M.A., Miami University, Oxford, Ohio, 2013, p. 9. Voir également le chapitre 4 de la thèse de doctorat de Harlen Makemson, et notamment les pages 243 à 250. Makemson, « Images of Scandal », chapter 4, pp. 209-265.

[250] « The increase of immigration, movements for racial and gender equality, combined with economic downturns led men to question their own self-worth, as well as their collective worth as men. Instead of differentiating themselves from boys, as their fathers had done, white middle-class men at the end of the nineteenth century believed that they needed to separate themselves from women and ethnic immigrants. They were forced to reinvent older notions of masculinity in order to reaffirm their place in society. (…) Masculinity was no longer an archetype of control and moderation, but rather an embodiment of desire and self-aggrandizement. » Farmer, pp. 9-10.

[251] Arnaldo Testi, « The Gender of Reform Politics: Theodore Roosevelt and the Culture of Masculinity », *Journal of American History* (March 1995) : 1524. Voir également, Kristin Hoganson, *Fighting for American Manhood : How Gender Politics Provoked the Spanish-American and Philippine-American Wars* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1998).

le zèle réformiste. Ces vertus féminines ne menaçaient pas sa masculinité, simplement parce qu'il les associait à une attitude dynamique, à un activisme débordant et à un style de masculinité agressive emprunté aux classes sociales inférieures[252].

Par ailleurs, dans une brillante analyse de l'anti-intellectualisme aux États-Unis, l'historien Richard Hofstadter affirme :

> Il semblait y avoir un besoin presque douloureux de la société pour le genre d'homme qui pouvait concilier la sphère des idées et des scrupules moraux avec les qualités viriles de l'action et de l'affirmation. Que les réformistes s'en soient véritablement rendu compte ou non, passer pour un être efféminé et inefficace devint pour eux un handicap, le symbole de leur isolement par rapport aux courants principaux de la politique américaine[253].

L'auteur ajoute plus loin qu'« en contraste avec un monde urbain, commercial, cynique et efféminé, Roosevelt représentait l'Ouest, l'extérieur, un style de vie vigoureux, énergique, viril, ainsi qu'une approche "sincère" et idéaliste »[254].

Toutefois, l'Ouest qui permet à Roosevelt d'incarner cette nouvelle masculinité, est en réalité un espace reconstruit, rendu artificiellement vierge de la présence de l'homme[255]. Cet espace représente le jardin primordial, terrain de jeu d'une élite masculine soucieuse de ne pas se laisser pervertir par une dévirilisante influence de la société[256]. La popularisation de cette construction a favorisé sa marchandisation (et réciproquement) par le biais de romans et surtout

---

[252] « In this context Roosevelt's exaltation of "character" and "the strenuous life" often appears as a pathetic defense of the last frontier; (…). The model of upper-class politician he proposed could unite traditional manly Victorian virtues with such womanly virtues as social compassion and understanding and reform zeal. Those womanly virtues did not threaten his manhood only because he blended them with his can-do attitude, his overwhelming activism, and his aggressive masculine style, stolen from the lower classes. » *Loc. cit.*

[253] « There seemed to be an almost painful need in this society for the kind of man who could join the sphere of ideas and moral scruples with the virile qualities of action and assertion. Whether or not the reformers fully realized it, the stigma of effeminacy and ineffectuality became a handicap to them, a token of their insulation from the main currents of American politics ». Richard Hofstadter, *Anti-Intellectualism in American Life* (1962. New York: Alfred A. Knopf, 1963), p. 191.

[254] « Against the urban, commercial, cynical, effeminate world, Roosevelt represented the West and the outdoors, the vigorous, energetic, manly style of life, and a "sincere" and idealistic outlook. » *Ibid*., p. 194.

[255] Il n'est que de rappeler que l'obtention de ce territoire mythique se fera au prix d'une multitude de conflits qui jalonneront l'histoire de la Conquête de l'Ouest, associés à des mesures de déportation des autochtones.

[256] Pour une analyse détaillée du rôle de l'Ouest dans genèse de l'idéologie nationaliste et impérialiste de Roosevelt, voir Ricard, *Théodore Roosevelt*, pp 193-202 ; Gail Bederman, *Manliness and Civilization : A Cultural History of Gender and Race in the United States*, 1880-1917 (Chicago : The University of Chicago Press, 1995), pp. 170-215.

d'attractions, notamment les spectacles de « Buffalo Bill » et autres « produits dérivés » (tableaux, « costume », etc.), entretenant le mythe à des fins commerciales. Parallèlement à ces spectacles itinérants, on observe l'émergence du genre « western », d'abord avec les films muets d'Edison, puis les films hollywoodiens[257], qui continueront d'exploiter le désir hybristique de domination de l'homme sur la nature.

3.1 Genèse d'une image

S'il est toutefois difficile de déterminer avec précision la date de la première représentation graphique de Roosevelt sous les traits d'un cowboy, on ne peut manquer de remarquer, à partir de l'année 1882, la présence parmi les caricatures de *Puck*, d'un jeune homme en chemise rouge, cache-poussière, et chapeau blanc à larges bords pour représenter un nouveau parti, le Parti indépendant[258]. La première représentation graphique est retrouvée sous la plume du caricaturiste Friedrich Graetz que nous avons déjà abordé ~~plus tôt~~, dans une caricature datée du 5 avril 1882. Comme nous allons le voir, ce motif ne sera plus exactement repris par les autres caricatures de l'équipe de *Puck* qui utiliseront ce personnage.

[257] Voir également Andrew Brodie Smith, *Shooting Cowboys and Indians: Silent Western Films, American Culture, and the Birth of Hollywood* (Boulder, Colo. : University of Colorado Press, 2003), p. 170.

[258] On dénombre quatorze représentations de ce personnage sur une période de vingt mois entre avril 1882 et décembre 1884. En plus des caricatures présentées dans cette étude, ce personnage est représenté dans les caricatures suivantes : *Puck*, January 3, 1883, vol. 12, no. 304, pp. 28-281 ; *Puck*, May 2, 1883, vol. 13, no. 321, pp.136-137 ; *Puck*, October 31, 1883, vol. 14, no.347, pp.152-153 ; *Puck*, June 25, 1884, 1884, vol. 15, no. 381, p. 257 ; *Puck*, July 16, 1884, vol. 15, no. 384 ; pp. 328-329 ; *Puck*, August 6, 1884, vol 15, no. 387, p. 353 ; *Puck*, October 22, 1884, vol. 16, no. 398, pp. 120-121 ; *Puck*, November 19, 1884, vol. 16, no. 402, pp. 184-185 ; *Puck*, December 3, 1884, vol.. 16, no. 404, pp. 216-217.



[259]

Illustration 70 - Détail d'une caricature de F. Graetz dans Puck (1882)

Le jeune homme porte une chemise rayée rouge et blanc, un chapeau blanc à larges bords, une veste, des pantalons blancs et un large nœud qui l'identifie comme le « nouveau parti ». Il chevauche avec peu d'assurance un taureau sauvage. Comme le précise Dewey,

> Pendant une brève période dans les années 1880, il y a eu un autre animal emblématique d'un parti : le taureau. C'était un des deux emblèmes du Parti indépendant promu par Keppler et son associé chez *Puck*, Adolph Schwarzmann, comme alternative aux républicains et aux démocrates. Encore plus visible sur les caricatures de *Puck* pendant plusieurs années, l'Électeur indépendant : un personnage en chemise rouge, bottes et chapeau mou qui traînait avec lui une hache pour détruire la corruption politique incarnée par les deux autres partis[260].

Contrairement à ce que cette affirmation pourrait laisser entendre, cette tentative d'introduction d'une nouvelle figure allégorique dans le paysage graphique américain n'a pas été

---

[259] Détail de la caricature en page centrale de *Puck*, April 5, 1882, vol. 11, no. 265, p. 107.

[260] « For a brief period in the 1880s, there was another party animal – the bull. It was one of two emblems of the Independent Party promoted by Keppler and *Puck* partner Adolph Schwarzmann as an alternative to Republicans and Democrats. Even more visible in *Puck* cartoons for several years was the Independent Voter – a figure in a red shirt, boots, and the slouch hat who carried around an axe for destroying the political corruption embodied by the two standing parties. » Dewey, p. 19.

constante. En effet, quelques mois après la caricature de Graetz, on note plusieurs changements importants comme le montre la caricature suivante :



261

Illustration 71 - J. Keppler, "UNCLE SAM'S NEGLECTED FARM", 1882

Il s'agit ici clairement de la représentation d'un fermier emblématique du « Nouveau Parti indépendant » auquel sont associés les efforts de réforme de la fonction publique. Finalement, au terme d'une dernière transformation et revêtu des couleurs du drapeau américain, le personnage est cette fois un chanteur d'opérette qui déclame « à l'intention du public » face au « Chœur des démocrates » : « *Eux* peuvent hurler, *je* peux tuer ; Je suis celui qui a la parole ; Comme ils s'en apercevront en quatre-vingt quatre ! »[262].

---

[261] J. Keppler, « Uncle Sam's Neglected Farm », *Puck*, vol. 11, no. 285 (August 23, 1882): 396-397. Voir aussi Kahn and West, p. 144.

[262] « Chorus of Democrats » ; « Independent New Party (aside to the Public): *They* can howl ; *I* can kill ; I'm the man who has the floor ; As they'll find in Eighty-four! ».



[263]

Illustration 72 - Détail de la caricature de J. Keppler en page centrale de Puck (1882)

La représentation semble finalement se stabiliser en 1883, année à laquelle on retrouve trois apparitions sous les traits du personnage dessiné par Keppler en novembre 1882. Cependant, c'est en 1884 que l'on note le plus grand nombre d'apparitions avec une altération significative à partir de juin 1884 : le personnage représente désormais l'« Électeur indépendant » et non plus le « Parti indépendant ». Comme on peut le voir sur la caricature suivante publiée dans *Puck* le 5 novembre 1884 au lendemain des élections présidentielles alors que l'équipe éditoriale ignore encore les résultats, le personnage porte une petite moustache semblable à celle de Roosevelt et a troqué ses outils de fermiers pour la hache d'un bûcheron et son mouchoir n'est plus rouge tacheté de bleu, mais totalement blanc.

[263] Détail de la caricature en page centrale de *Puck*, vol. 12, no. 298 (November 22, 1882) : 185.



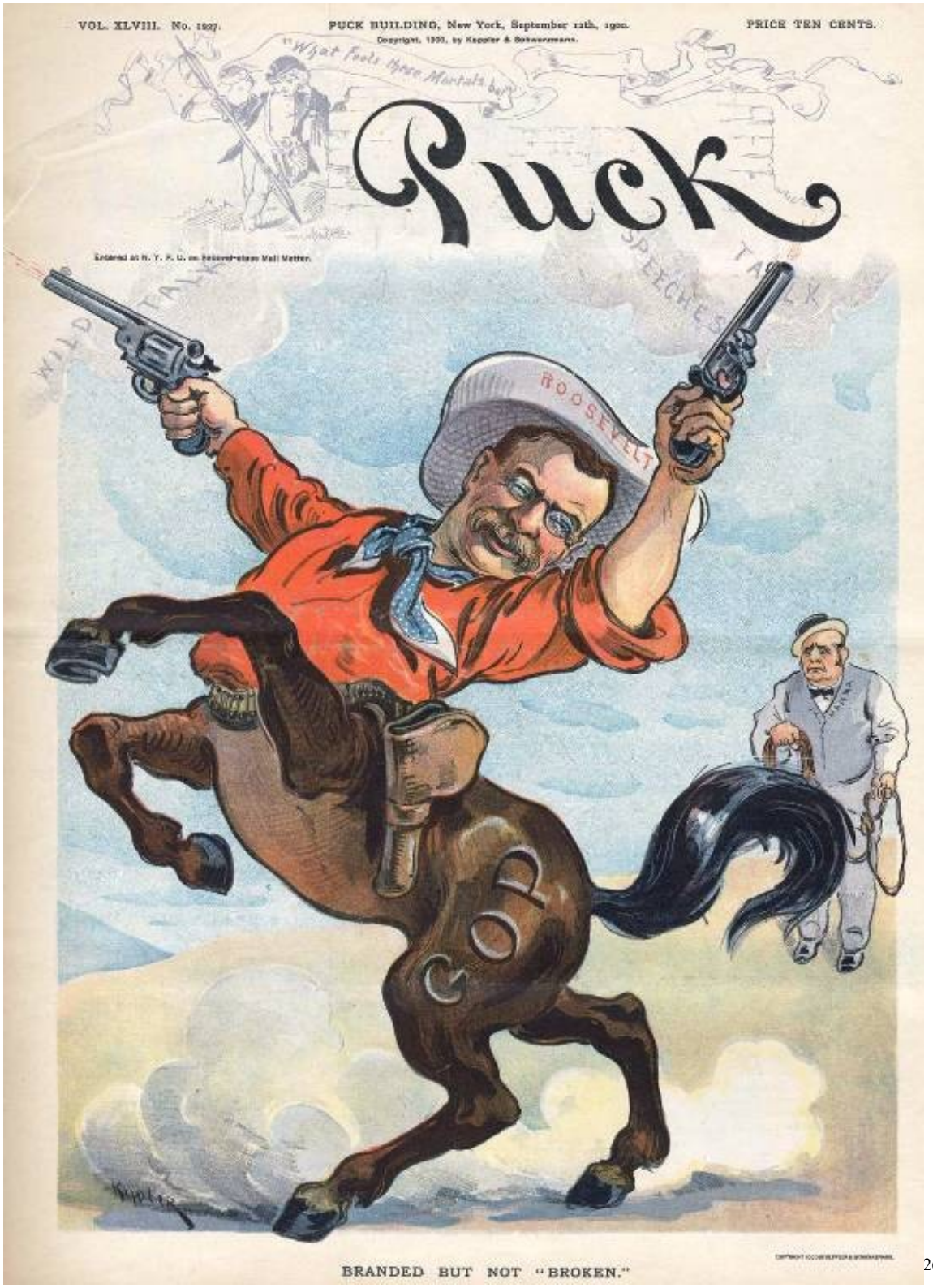
[264]

Illustration 73 - J. Keppler, "MEN MAY COME, AND MEN MAY GO", 1884

Il est ainsi très troublant de retrouver, plusieurs années plus tard, Roosevelt représenté sous les traits d'un fougueux centaure, une créature mi-homme mi-cheval de la mythologie grecque, mais

[264] J. Keppler, « Men May Come, And Men May Go ; But the Work of Reform Shall Go on Forever », *Puck*, vol. 16, no. 400, (November 5, 1884): 152-153. Voir également Marshall, p. 60.

dont le torse, normalement représenté dévêtu, porte ici la tenue du personnage vu plus haut. En effet, on retrouve la chemise rouge, le chapeau à larges bords blanc et le mouchoir, qui cette fois est bleu tacheté de blanc. Il est impossible de déterminer dans quelle mesure le choix de ces couleurs a été délibéré. Néanmoins, il s'agit des éléments qui composent le drapeau américain, pourraient avoir le pouvoir d'évoquer l'attachement aux valeurs patriotiques. Par ailleurs, et c'est peut-être l'élément le plus intéressant, la figure du centaure fait référence à la légende du combat des Centaures et des Lapithes qui symbolise le triomphe de la civilisation sur la barbarie. Or, ceci est un concept central à la construction du mythe de la Frontière. Il semble donc y avoir dans la caricature suivante un double message contradictoire : l'un destiné à l'ensemble du lectorat semble dire que Roosevelt est comparable à un cheval sauvage, une créature dotée d'une vigueur animale incontrôlable ; l'autre destiné aux lecteurs familiers de la mythologie antique qui sous-entend que le centaure sera finalement « rompu » (« broken »).



[265]

Illustration 74 - J. Keppler, "BRANDED BUT NOT "BROKEN", 1900

[265] Joseph Keppler, « Branded But Not "Broken" », *Puck*, vol. 48, no. 1227 (September 12, 1900).

3.1.1 Roosevelt, incarnation du mythique cow-boy de l'Ouest

Pour comprendre l'importance de l'Ouest dans le cheminement de la pensée rooseveltienne et sa traduction sous forme d'image satirique, il convient de revenir à l'année 1884 et notamment aux conditions politiques qui ont conduit Roosevelt à s'éloigner du centre de l'attention médiatique. En effet, il est intéressant de noter qu'après les caricatures du printemps 1884, il faut attendre plus de deux ans avant de retrouver une caricature, plutôt avantageuse, de Roosevelt dans *Puck*. Ceci est d'autant plus surprenant que les occasions ne manquent pas d'illustrer la cuisante défaite républicaine aux élections du mois de novembre. Par ailleurs, et comme le souligne Morris, le soutien offert à Blaine par Roosevelt devint plus tard

> quelque peu embarrassant pour les admirateurs de ce dernier, y compris pour le plus fervent d'entre eux, lui-même. Personne n'a jamais réconcilié de manière satisfaisante l'antagonisme passionné de Roosevelt envers Blaine en mai et juin, avec son esprit partisan tout aussi passionné en octobre et novembre, bien qu'il ait été avancé qu'en se pliant à la volonté du parti, il agissait simplement en parfait politicien professionnel[266].

Or le jeune réformateur brille par son absence sur les planches à dessin des caricaturistes et c'est plutôt son ami Lodge que l'on peut voir, la mine déconfite, juste derrière Blaine, dans l'acerbe caricature suivante célébrant la victoire de Cleveland au mois de novembre 1884.

---

[266] « [Roosevelt's support of the Plumed Knight proved] to be something of an embarrassment to his admirers, including that most ardent of them, himself. Nobody has ever satisfactorily reconciled Roosevelt's passionate antagonism to Blaine in May and in June with his equally passionate partisanship in October and November, although it has been argued that in bowing to the will of the party he was simply acting as a complete political professional. » Morris, *The Rise*, p. 283.



[267]

Illustration 75 - B. Gillam, "THANKSGIVING DAY, 1884", 1884

Certes, Roosevelt fait l'objet, tout comme Lodge, de critiques virulentes, mais bientôt la jeunesse du premier et son association délibérée avec la vigueur de la vie de l'Ouest vont apporter une distanciation à la fois géographique et psychologique qui fera défaut au second. Certainement blessé par les quantités de lettres « pathétiques et injurieuses »[268] qu'il reçoit plusieurs mois après la Convention de Chicago en plus des articles dans les journaux réformistes de la côte est qui le dénoncent avec force[269], Roosevelt s'est en effet réfugié dans les « mauvaises terres » du Dakota où il avait acheté deux élevages un an auparavant. On peut notamment lire dans l'éditorial d'un influent journal républicain du Nebraska, le *Omaha Daily Bee*, au lendemain de l'annonce du soutien de Roosevelt au binôme républicain : « Il est généralement entendu que les blessures politiques qu'il [Roosevelt] a reçu lors de la convention nationale républicaine ont

---

[267] Bernhard Gillam, « Thanksgiving day, 1884 - "let us be thankful!" », *Puck*, vol. 16, no. 403 (November 26, 1884).

[268] Fin juillet, Roosevelt écrit à Lodge : « J'ai été inondé de lettres, pathétiques et injurieuses, auxquelles j'ai répondu avec humeur ou férocité, selon les circonstances ». (« I have received shoals of letters, pathetic and abusive, to which I have replied with vivacity or ferocity, according to the circumstances of the case. Roosevelt to Lodge, July 28, 1884 in Morison and Blum, *Letters*, p. 76 ; Morris, *The Rise*, p. 272.

[269] Morris, *The Rise*, p. 272.

pratiquement cicatrisé à l'air fortifiant du Dakota et qu'il soutiendra Blaine »[270]. Le prix que Roosevelt paie pour sa fidélité au parti a probablement laissé un goût amer au jeune député, mais comme l'atteste avec une étonnante lucidité la coupure d'un journal non identifié, il pourrait s'agir d'un habile calcul politique :

> Le fait que M. Théodore Roosevelt trouve trop difficile de rompre les liens avec le parti n'est pas surprenant. (…) Ses "idéaux élevés", ses "motivations intègres" et tout, et tout, étaient teintés d'enthousiasme au début, mais après un moment, il a commencé à réfléchir. Il est riche, il s'est embarqué dans la politique comme profession et il est ambitieux. Il sait qu'il y a très peu d'hommes jeunes, riches et bien éduqués en politique aujourd'hui qui ne sont pas distraits par une activité commerciale accessoire. Ayant pris conscience de ses atouts, il souhaite en tirer le meilleur parti, dans la mesure des possibilités offertes par une ambition honorable. Mais la politique pratique lui a appris qu'il est fatal d'avoir la réputation d'un renégat. Il comprend qu'en dépit d'un crédit pour bonnes intentions, et cela même s'il s'oppose à une mesure républicaine à l'Assemblée législative du New York, sa jeune carrière serait exposée à un terrible coup de froid s'il devait ne pas soutenir le candidat à la présidence du Parti républicain. Tant qu'il reste au sein du parti, il sent qu'il peut se reposer sur quelque chose. Il n'aime pas la possibilité d'avoir à se débattre dans l'enfer glacé des "votes en conscience" en attendant qu'un nouveau parti se crée. Voyez-vous, on lui a parlé de la mairie, et du Congrès, un jeune comme lui, depuis qu'il a annoncé qu'il serait loyal envers le G.O.P. Pensez-vous qu'il n'aime pas cela ? Bien entendu il ne veut pas d'un poste pour de l'argent, mais il souhaite se faire un nom en politique et il a reçu de tels éloges l'an dernier qu'il ne voit pas ce qui l'obligerait à s'arrêter juste avant la plus haute fonction. De plus, il sait qu'un passé de partisan "fiable" sur les "principales questions" lui sera très précieux pour toute future candidature[271].

---

[270] « It is generally understood that his political wounds received at the republican national convention have about healed in the bracing air of Dakota, and that he will support Blaine. » *The Omaha Daily Bee*, July 21, 1884, p. 1.

[271] « The fact that Mr. Theodore Roosevelt finds party ties too hard to break is not a surprise. (…) His "high ideals," "pure motives" and all that were tinged with enthusiasm at the start, but after a while, he began to think. He is rich, he has taken up politics as a profession and he is ambitious. He knows that there are very few young, wealthy, finely educated men who are in politics today without the distraction of outside business; and realizing his advantages, he wants to make the most of them, so far as an honorable ambition can. But he has learned that in practical politics it is fatal to get the reputation of a « kicker ». He sees that while he may be credited for good motives, even though he opposes a Republican measure in the New York Legislature, his young career would be exposed to a terribly blighting frost if he should bolt the presidential candidate of the Republican Party. So long as he is within the party, he feels that he has something to stand on. He doesn't like the possibility of floundering around in the cold of « conscience votes » waiting for the formation of a new party. You see, he has been talked of for mayor and for Congress, young as he is, since he announced that he was faithful to the G.O.P. Do you suppose he doesn't like that? Of course he doesn't want office for money, but he does want to make a name in politics, and

L'article fait également référence à un discours que Roosevelt devait prononcer le soir même à Brooklyn, ce qui nous permet de dater cet article du 18 octobre 1884. Ce discours a été rapporté le lendemain par le *New York Daily Tribune* sous le titre : « Les indépendants qui ne s'opposeront pas » (« The Independents Who Would Not Bolt »). Lors de ce premier discours de campagne, Roosevelt souligne qu'il est heureux de s'exprimer devant

> les jeunes républicains de Brooklyn, qui ont gagné une réputation honorable pour leur honnête et courageuse indépendance et qui, de plus, ont eu le bon sens de montrer que, bien qu'indépendants, ils sont catégoriquement et clairement républicains, et qu'ils ont l'intention de réformer et non pas de détruire le parti auquel ils appartiennent[272].

Comme l'indique également la coupure de journal, des rumeurs avaient couru pendant l'été 1884 que Roosevelt pourrait présenter sa candidature au Congrès dans le Dakota[273]. Celui-ci dément ces rumeurs le 31 juillet 1884 dans un des principaux journaux du Dakota du Nord, le *Bismarck Weekly Tribune* qui a envoyé un journaliste l'accompagner à bord du train qui le ramène dans ses ranchs du Dakota ; il s'agit d'interroger « [l'étoile] politique montante, bien connue » sur les

---

he was so much praised last year that he doesn't see any necessity for stopping short of the highest office of all. And he knows that in any future candidature, a record as a "reliable" party man on the "main issues" will be very valuable to him. » *Clippings scrapbook, volume six, p. 166*. 1883-1894 Theodore Roosevelt Collection. R951.R67t (6). Harvard College Library. http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o288334. Theodore Roosevelt Digital Library. Dickinson State University.

[272] « I am glad, for many reasons, that my first speech in the present campaign should be made under the auspices of the young Republicans of Brooklyn, who have won for themselves so honorable a name for their upright and fearless independence, and who have yet had the good sense to show that, though Independents, they are emphatically and distinctly Republicans, and that they mean to reform and not to destroy the party to which they belong. » Theodore Roosevelt, « Campaigns and Controversies » in *The Works of Theodore Roosevelt: Memorial Edition*, ed. Herman Hagerdorn (New York: Charles Scriber's, 1925), vol. XVI, p. 73.

[273] On peut ainsi lire dans le *Bismarck Weekly Tribune* : « Une rumeur plutôt sensationnelle est dans l'air au sujet du jeune Théodore Roosevelt qui serait venu dans le Dakota le mois dernier pour y établir sa résidence dans le but de se rendre au Congrès cet automne à titre de délégué. On raconte qu'il a établi ses plans très à l'ouest de la rivière Missouri et qu'il ira se battre avec une solide délégation issue de cette région. Il vaut des millions, il est ambitieux et déterminé et ses amis soutiennent qu'il peut obtenir beaucoup plus pour le Dakota par le Congrès que bon nombre d'hommes déjà mentionnés pour le poste, y compris l'actuel délégué, J. B. Raymond. Une chose est certaine, il a décidé de se présenter, il coupera l'herbe sous les pieds de nombreux aspirants politiciens. Il reviendra de New York dans son ranch à Little Missouri dans quelques semaines ; les choses seront alors plus claires ». (« A rather sensational rumor is afloat that young Theodore Roosevelt came to Dakota last month to establish residence so that he may go to congress this fall as delegate. It is said he has laid his plans deeply west of the Missouri river, and will go into the fight with a solid delegation from that region. He is worth millions, is ambitious and persistent,' and his friends claim he could get more for Dakota through congress than any other man yet mentioned for the place, not excepting the present delegate, J. B. Raymond. One thing is certain, If he has made up his mind to run he will knock the calculations of many aspiring politicians in the head. He will return from New York to his Little Missouri ranch in a few weeks, when something more definite may be learned. ») *The Bismarck Weekly Tribune*, August 1, 1884, p. 4.

chances de victoire des différents partis et sur cette rumeur. Le journal rapporte le dialogue suivant :

> Journaliste : Avez-vous remarqué les déclarations dans les journaux que vous êtes venu au Dakota pour y obtenir une résidence et vous porter candidat pour le Congrès. Que souhaitez-vous déclarer à ce sujet ?
>
> Roosevelt : Oui, je l'ai noté pour la première fois ce matin. Je souhaiterais le plus sincèrement du monde que les circonstances soient telles que je puisse venir ici me lancer en politique, mais mes attaches à l'Est, sur le plan personnel et celui des affaires, sont telles que cela est impossible, du moins pour le moment. Il y a de la place ici pour l'expansion. J'aime le pays, le climat et les gens[274].

Ces différents extraits révèlent le soin jaloux pris par Roosevelt pour conserver un équilibre précaire entre l'image d'indépendance et de réforme associée aux réformateurs et celle du partisan loyal envers le Parti républicain ; tout comme l'image de touriste de l'Est fortuné avec celle d'un véritable cow-boy de l'Ouest. L'habileté qu'il déploiera pour faire tourner des situations désespérées à son avantage, relève d'une véritable prouesse d'équilibriste, caractéristique dominante de ses futures relations avec les médias. Cette habileté fera malheureusement défaut à son ami Cabot Lodge qui sera pilonné par les journalistes et perdra la campagne sénatoriale.

Plusieurs raisons non politiques peuvent être également avancées pour expliquer cet achat qui peut paraître surprenant de la part d'un membre de l'élite intellectuelle et sociale de New York. Dans une lettre rédigée fin novembre 1883, expliquant qu'il trouvait son travail à Albany « exténuant » Roosevelt écrit : « je me devais d'avoir une quelconque activité extérieure pendant l'été, et je possède maintenant un élevage de bovins dans le Dakota »[275]. Dans une biographie plus récente, Dalton spécule que Roosevelt « craignait qu'[Alice] devienne encore

---

[274] « Rep. — Have you noticed the statements in the papers that you have come to Dakota to gain a residence and become a candidate for congress and what do you desire to say on that subject?
Roosevelt — Yes, I noticed that for the first time this morning. I wish most sincerely that the circumstances were such that I could come out here and go into politics, but my attachments in the East, of both personal and business natures, are such that it is impossible, at least for the present. I would like to come out here and grow up with the country. There is room here to expand. I like the country, the climate and the people. » « Theodore Roosevelt Talks », *The Bismarck Weekly Tribune*, August 1, 1884, p. 8.

[275] « finding the work in Albany, if conscientiously done, very harassing, I was forced to take up some out-of-doors occupation for the summer, and now have a cattle ranch in Dakota. » Roosevelt to Jonas S. Van Duzer, New York, November 20, 1883, Morison and Blum, *The Letters*, p. 63.

plus dépendante de lui, et lorsque la session parlementaire prit fin au printemps [1883], il trouva des raisons de s'éloigner d'elle »[276]. Sans aller jusqu'à affirmer que « le rôle qu'il était le moins intéressé à jouer était celui de mari »[277], il convient de se souvenir que Roosevelt n'aura de cesse de corriger l'image d'enfant chétif et maladif, puis celle de dandy efféminé que son histoire personnelle, en plus de son statut social, semblait vouloir lui destiner. Comme le fait remarquer Serge Ricard dans un article abordant la vision rooseveltienne de la conquête de l'Ouest :

> Il n'est point surprenant que dès son arrivée à Little Missouri, dans le territoire du Dakota, en septembre 1883, il se soit employé avec acharnement à se faire accepter par ceux qui ne voyaient en lui qu'un snob un peu ridicule, qu'un dandy en mal d'émotions fortes. Il fut cow-boy, chasseur, puis éleveur ; il joua même les justiciers puisqu'il parcourut une fois presque cinq cents kilomètres en canot puis à cheval pour capturer et ramener trois voleurs de bétail[278].

Par ailleurs, et à l'instar d'autres riches entrepreneurs de la côte Est, Roosevelt pense certainement y faire un investissement rentable. En effet, dès le 27 juin, un article du *St. Paul Daily Globe* rapporte :

> Dans le *Cow Boy* des Bad Lands : M. Roosevelt se trouve encore au ranch de Ferris et Merrifield, pour chasser et jouer au cow-boy. Cela semble être une tâche plus agréable que de réformer la politique de l'État du New York. Il est totalement séduit par le profit de l'élevage de bétail dans les Bad Lands, comme en témoigne son énergique soutien aux frères Ferris et à Merrifield[279].

En septembre 1883, lors de l'expédition de chasse qui l'avait décidé à investir, il avait d'ailleurs écrit à sa femme enceinte restée à Chestnut Hill, « il y a une possibilité de faire pas mal d'argent, sans trop de risque, dans l'élevage de bovins »[280]. Il ne se doutait certainement pas que la

---

[276] « As if he feared she would become even more dependent on him, when the legislative session ended in the spring, he found reasons to be away from her ». Dalton, p. 87.

[277] « The role he seemed least interested in playing was husband. » *Loc. cit.*

[278] Serge Ricard, « Théodore Roosevelt : Historien de la "frontière" ou chantre de l'expansion? La conquête de l'Ouest vue par le 26e président des États-Unis », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* (1954-), T. 28e, No. 3 (Jul. - Sep., 1981) : p. 504-505.

[279] « Bad Lands *Cow Boy*: Mr. Roosevelt is still at Ferris & Merrifield's ranch, hunting and playing cowboy. It seems to be more congenial work than reforming New York state politics. He is thoroughly impressed with the profit of raising cattle in the Bad Lands, as his vigorous backing of Ferris Bros. & Merrifield testifies. » *The St. Paul Daily Globe*, June 27, 1884, p. 2.

[280] « "there was a chance to make a great deal of money, very safely, in the cattle business ». Cité dans Dalton, p. 87.

rentabilité vantée dans les articles publiés par les journaux de New York, ne serait jamais au rendez-vous, malgré les bons résultats obtenus au début des années 1880[281]. En effet, dès l'année 1885, le prix de la viande baisse à la faveur de l'implantation d'élevages de bétail au Sud et au Nord, dont la viande est plus appréciée par les citadins de la côte est que celle des « Longhorn »[282]. Pire encore, l'hiver 1886, dont l'impact sera aggravé par l'utilisation accrue par les ranchs de l'Ouest de fils barbelés, décimera le cheptel de Roosevelt et engloutira une grosse partie de son investissement initial de 80 000 dollars[283] et la moitié de son héritage.

Par ailleurs, Roosevelt répond aussi à un désir de participer, peut-être pour la dernière fois, à des aventures dignes de celles décrites dans les romans de son enfance. La frontière n'est pas encore officiellement fermée, mais on peut déjà sans doute sentir que l'expansion des voies de chemin de fer, du réseau télégraphique et des routes, si elle favorise le développement économique de la région, va également se faire au détriment d'un mode de vie que des romans et médias de la côte est ont idéalisé. Dans un ouvrage intitulé « Dreams of Adventure, Deeds of Empire », Martin Green souligne la corrélation au dix-neuvième siècle entre l'émergence du roman d'aventures et l'apogée de l'impérialisme. Il note également que les termes « empire », « frontière », « exploration » ont été tout particulièrement associés au « jeune homme », « l'élément clé ici n'étant pas tant la jeunesse que le célibat »[284]. Il ne faut donc pas s'étonner que

---

[281] Morison précise que ces bonnes récoltes « avaient nourri un optimisme excessif chez les fermiers et éleveurs de la région des Dakotas. Le terrible hiver de 1886-1887 a été le premier d'une série de mauvais hivers et d'étés arides qui ont détruit le bétail et les cultures dans toute la région. Les nouveaux venus, comme Roosevelt, ont abandonné leur expérience malheureuse. Cependant, la majorité, ruinée et désillusionnée, est restée et a exprimé son mécontentement par la voix du populisme ». « The extraordinarily good weather of the early 188o's had produced excessive optimism among farmers and stockmen in the region of the Dakotas. The severe winter of 1886-1887 was the first in a series of bad winters and arid summers which destroyed cattle and crops throughout the area. Many newcomers, like Roosevelt, abandoned their unhappy ventures. The majority, however, bankrupt and disillusioned, remained to give political expression of their discontent in Populism. » Morison and Blum, *The Letters*, n2, p. 127.

[282] La race bovine du bétail acheté par Roosevelt est précisée dans son autobiographie. Voir Roosevelt, *An Autobiography*, p. 103.

[283] Ceci correspond à un montant estimé à 2 millions de dollars actuels. « Je suis vert de rage au sujet du bétail ; c'est encore pire que je ne le craignais ; J'aimerais être sûr de ne pas perdre plus de la moitié ($80,000) de ce que j'ai investi ici. Je m'organise pour me sortir de là ». (« I am bluer than indigo about the cattle; it is even worse than I feared; I wish I was sure I would lose no more than half the money ($80,000) I invested out here. I am planning how to get out of it.) Roosevelt to Anna Roosevelt, April 16, 1887 in Morison and Blum, *The Letters*, pp. 126-127.

[284] « the key content of that phrase being not so much youth as bachelorhood. » Martin Green, *Dreams of Adventure, Deeds of Empire* (New York : Basic Books, Inc., Publishers, 1979), p.83.

libéré des contraintes du mariage et du carcan de la bonne société new-yorkaise, Roosevelt voudra profiter de sa jeunesse pour vivre les histoires héroïques des romans d'aventure.

Étant donné que l'achat du ranch de Roosevelt est postérieur à l'émergence du personnage symbolique, Keppler ne peut avoir voulu évoquer le jeune député d'Albany dans les toutes premières caricatures. Cependant, cette étroite relation et l'attrait pour ces images aux dimensions mythologiques avaient été clairement exprimés par Roosevelt lui-même dans une entrevue accordée en août 1895 à un journaliste de la *Review of Reviews and World's Work*, dans le cadre d'une série intitulée « l'Homme du mois ». Dès la première page, le journaliste précise que « de San Francisco et la Nouvelle-Orléans et de Bangor à Minneapolis, les quotidiens lui [Roosevelt] accordent la place conférée aux sujets les plus importants aux yeux de la population, et ici même à New York, Roosevelt est un personnage fascinant »[285]. Répondant à la curiosité du journaliste qui est « frappé à quel point il avait l'allure d'un soldat et lui demande s'il n'était pas un admirateur de la vie militaire »[286], Roosevelt répond :

> J'ai toujours eu la plus profonde sympathie pour la vie de soldat. (…) Un homme avec un cheval et un fusil est une image ou une idée qui a toujours eu pour moi de l'attrait (…). Les héros de Mayne Reid et la vie là-bas dans l'Ouest m'ont également toujours attiré. Je souhaitais voir par moi-même la vie rude, brute et formatrice de l'Ouest lointain, avant qu'elle ne disparaisse. J'y suis allé juste à temps[287].

Au sujet des livres de Thomas Mayne Reid, Roosevelt venait tout juste de préciser : « Je vais vous dire quels livres ont eu une grande influence pendant ma jeunesse. (…) Ceux de Mayne

---

[285] « From San Francisco and New Orleans to Bangor and Minneapolis the daily newspapers are giving to him the space that is allotted to the most important subject before the people, and here in New York Roosevelt is the absorbing figure. » Julian Ralph ; « Theodore Roosevelt : A Character Sketch », *Review of Reviews and World's Work*, vol. 12, (August 1895): p. 159.

[286] « I had the curiosity once, when the thought struck me that he was of distinctly soldierly appearance, to ask him if he was not an admirer of military life. » *Ibid.*, p. 163.

[287] « "I have always had the heartiest sympathy with the soldier's life," he said. "A man with a horse and a gun is a picture or idea that has always appealed to me," he said. "Mayne Reid's heroes and the life out West also always appealed to me. I wanted to see the rude, rough, formative life in the far West before it vanished. I went there just in time" ». *Loc. cit.*

Reid. Ils m'ont stimulé plus qu'aucun autre livre que j'ai pu lire. Ils étaient très populaires quand j'étais enfant et je les ai tous dévorés. Ils mettaient l'accent sur la virilité et le courage »[288].

Finissant par se considérer lui-même comme éleveur, il se portera volontiers à la défense du cow-boy dont l'image a été selon lui « outrageusement dénaturée dans les journaux de la côte est »[289]. Roosevelt consacrera également plusieurs ouvrages à l'Ouest, dont quatre volumes sur sa « conquête », ainsi qu'un ouvrage intitulé « Ranch Life and the Hunting Trail » (« la vie au ranch et les pistes de chasse) paru sous la forme d'une série d'articles dans le magazine *The Century* et dont les illustrations avaient été confiées à Frederick Remington. Cette commande de 83 illustrations a apporté la reconnaissance à Remington et scellé une amitié durable[290]. Un de ces articles mérite une attention particulière. Publié en février 1888, Roosevelt y décrit les mœurs de la vie dans l'Ouest et déplore avec lucidité que cette époque est désormais révolue. L'article est mentionné dans plusieurs journaux et une déclaration de Roosevelt selon laquelle les cow-boys « sont de bien meilleurs gars et des camarades plus agréables que les petits fermiers ou travailleurs agricoles, éclipsant également les mécaniciens et ouvriers des grandes villes »[291], n'échappe pas à quelques journalistes de l'époque. Cependant, on note que cette citation réapparaîtra douze ans plus tard, « rajeunie » de dix ans, et fera également l'objet de la caricature ci-dessous. Ce commentaire sera repris *ad nauseam* à chaque campagne présidentielle à laquelle Roosevelt participera, y compris celle de 1912.

---

[288] « I'll tell you what books did a great deal to influence me in my youth" (…) "Those of Mayne Reid. They spurred me more than any books I read. They were popular when I was a boy, and I devoured them all. They put a premium upon manliness and courage" ». *Loc. cit.*

[289] « They have been outrageously misrepresented in the Eastern newspaper ». Julian Ralph, « The Cowboys », *The News-Herald*, November 3, 1887, p. 3.

[290] Nous reviendrons plus tard sur le lien d'amitié entre Remington et Roosevelt au moment d'aborder la guerre hispano-américaine.

[291] « They are much better fellows and pleasanter companions than small farmers or agricultural laborers ; nor are the mechanics and workmen of a great city to be mentioned in the same breath ». Theodore Roosevelt, Ranch Life in the Far West. In the Cattle Country », *The Century Magazine*, vol. 35, no. 4 (February 1888): 502.



[292]

Illustration 76 - R. Walker, "OUR POLITICAL MOVING PICTURE SHOW", 1910

Il est peu probable que la caricature soit contemporaine de l'article étant donné que le journal *Appeal to Reason* n'a été fondé qu'en 1897 et que Roosevelt ne porte pas la tenue de cow-boy, mais celle des « Rough Riders », le régiment de volontaires de la guerre de 1898. De plus, l'année 1898 a été marquée par l'émergence des reportages de guerre au cinéma, comme nous le verrons plus tard. C'est également la date « choisie » par les journaux de l'époque pour dater l'article de Roosevelt. Par ailleurs, on note que le caricaturiste a non seulement enlaidi Roosevelt, mais qu'il a donné à son corps des formes féminines : deux « poches » arrondies, des hanches généreuses, des bottes lacées, et ce qui semble évoquer le sexe d'une femme. Fondé à Girard, une petite ville du Texas (et non dans l'Illinois), *Appeal to Reason* est devenu en quelques années le

[292] Tiré de Raymond Gros, ed., *T.R. in cartoon (*New York : Saalfield Publishing Co., 1910), p. 141.

plus important journal dans l'histoire du socialisme aux États-Unis. L'ouvrage d'Upton Sinclair, *The Jungle* qui donnera lieu au scandale de la viande avariée et au célèbre discours de Roosevelt sur les « remueurs de boue », fera l'objet d'une publication en série dans ce journal[293].

Finalement, comme l'a démontré de manière convaincante le sociologue Charles H. Cooley, « l'illustre et grand homme a pour fonction de servir de symbole (…) la véritable question n'est pas tant "Qu'êtes-vous ?" mais "Qu'est-ce que je peux croire que vous êtes ? "»[294]. On peut affirmer, à l'aune de cette réflexion, que la construction de cette image du cow-boy par Roosevelt, a parfaitement réussi.

Sur le plan historiographique, cette substitution de l'image de dandy de l'Est par le cow-boy de l'Ouest est illustrée de manière éloquente par une des biographies hagiographiques publiées peu de temps après le décès de Roosevelt et dans laquelle l'auteur tient à préciser que Roosevelt « n'était pas un gentilhomme éleveur, mais un véritable cow-boy dans la pratique, expert en marquage des bêtes »[295], tout en relatant quelques lignes plus loin, une anecdote dans laquelle on apprend que Roosevelt mettait du lait concentré dans son café. Néanmoins, cette image de « véritable cow-boy » de 1919 contraste avec celle présentée par plusieurs journaux contemporains. Ainsi, le 6 août 1884, on peut lire dans la *Daily Gazette* de Las Vegas :

> Le jeune réformateur Théodore Roosevelt prétend maintenant être un cow-boy de l'Ouest. Il est sur son ranch depuis trois semaines et sa peau est rendue tannée par de longues chevauchées sur des mustangs. Il affirme qu'au cours de ses vingt et un jours sur le ranch il a passé 200 heures en selle, rassemblant les troupeaux, et jouant au cow-boy pour son plus grand plaisir[296].

---

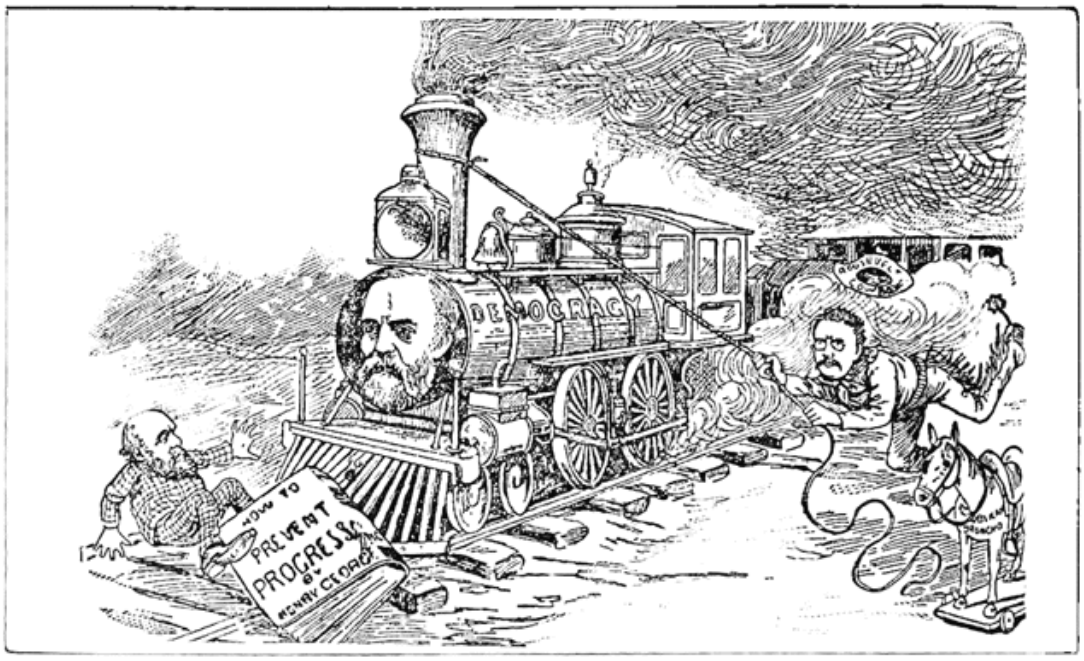
[293] Pour plus de détail sur le journal et le caricaturiste radical Ryan Walker, voir Michael Cohen, « "Cartooning Capitalism" : Radical Cartooning and the Making of American Popular Radicalism in the Early Twentieth Century » in Marjolein 't Hart [???] and Dennis Bos, eds., *Humour and Social Protest* (New York : Cambridge University Press, 2008), p. 51.

[294] « the function of the great and famous man is to be a symbol and the real question (…) is not so much, What are you? as, What can I believe that you are? » Charles Horton Cooley, *Human Nature and the Social Order* (1983. Piscataway, N.J. : Transaction Publishers, Rutgers, 2009), p. 341.

[295] « He was not a gentleman ranchman, but was an actual, practical cowboy, an expert cowpuncher »

[296] « The young reformer Theodore Roosevelt claim to be a western cowbov now. He has been on his ranch for three weeks and got brown as a berry by lone rides on mustangs. He says that during twentyone days on his ranch he spent 200 hours In the saddle, "rounding up" herds and playing cowboy to his intense delight. » *Las Vegas Daily Gazette*, August 6, 1884, p. 2. Il est à noter que 200 heures en selle sur une période de 21 jours correspond à une moyenne journalière de 9,5 heures ce qui nous semble très élevé. On note que deux lettres contemporaines de cette

L'image du cow-boy sera irrémédiablement inscrite dans l'iconographie de Roosevelt. En 1886, il reviendra de l'Ouest pour se marier avec son amie d'enfance Edith Carrow et porter les couleurs républicaines lors de la course à la mairie de New York, pour laquelle on le présentera comme le « Cow-boy des Dakotas » (« Cowboy of the Dakotas »)[297]. Ainsi, sur le plan de l'iconographie, l'image de Roosevelt sous les traits d'un cow-boy remonte au moins à la campagne pour la mairie de New York de 1886, comme l'atteste la caricature suivante.



THE COWBOY AND THE LOCOMOTIVE

A very simple little story of the political plains, plainly told. (Roosevelt, as the Republican "cow-boy" candidate for Mayor of New York, trying to lasso the Democracy, with Abram Hewitt at its head.)

From the *World* (New York), October 31, 1886

298

Illustration 77 - New York World, "THE COWBOY AND THE LOCOMOTIVE", 1886

Catalogué en tant que caricature sur les sites internet de la Bibliothèque du Congrès et du *Theodore Roosevelt Center*, le dessin reproduit ci-dessous a été publié dans le *New York Tribune* quatre jours après l'annonce du décès de Roosevelt le 6 janvier 1919. Il s'agit de l'œuvre d'un célèbre caricaturiste, J. N. « Ding » Darling. Comme le note John A. Barsness à propos de ce

---

période rapportent une journée de 13 heures à cheval, ce qui est impressionnant pour un « dude » de l'Est. Voir Roosevelt to Anna Roosevelt, June 17, 1884, Morison and Blum, *The Letters*, p. 73 ; et Roosevelt to Henry Cabot Lodge, June 18, 1884, Morison and Blum, *The Letters*, p. 74.

[297] Laura McCall, « Introduction » in *Across the Great Divide: Cultures of Manhood in the American West*, p. 1.

[298] Tiré de Shaw, p. 13.

dessin reproduit dans une biographie de Roosevelt par son ami Owen Wister, l'écrivain qui a établi l'image du cowboy dans le folklore américain :

> Personne, et surtout pas Wister, n'a un quelconque sentiment d'incongruité à la vue de cette illustration de l'aristocrate de Sagamore Hill et Oyster Bay, descendant de propriétaires terriens néerlandais, immortalisé dans la tenue qu'il portait, il y a fort longtemps, pendant ces quatre années d'élevage de bétail dans les Badlands du Dakota[299].

En effet, on peut voir Théodore Roosevelt en habits de cow-boy caracolant sur un fougueux cheval. À l'arrière, on aperçoit le Capitole des États-Unis, en allusion à la ville de Washington, siège du gouvernement américain. Levant très haut un chapeau de cow-boy, Roosevelt semble se tourner vers le lecteur dans un dernier salut avant de rejoindre la piste (« trail » en anglais) empruntée par une très longue caravane de chariots bâchés et de pionniers à cheval qui se dirigent vers de hautes montagnes dessinées dans une vaste nuée. Il pourrait s'agir d'une allusion à l'une des pistes les plus connues de la conquête de l'Ouest, à savoir la Piste de l'Oregon qui part des rives du Missouri, rejoint la rivière Platt et son affluent la North Platt, avant de traverser les montagnes Rocheuses et atteindre les rives du Pacifique. Le choix de cette piste en particulier pourrait s'expliquer par la volonté de l'artiste de faire allusion au célèbre spectacle itinérant « Buffalo Bill's Wild West » fondé en 1883 par William Frederick Cody, dit « Buffalo Bill » dans la région de North Platt au pied de la rivière du même nom, dans l'État du Nebraska.

---

[299] « No one, certainly not Wister, senses any incongruity in this sketch-the aristocrat of Sagamore Hill and Oyster Bay, the descendant of Dutch patroons, memorialized in the dress of those four distant years of cattle ranching in the Dakota badlands. » John A. Barsness, « Theodore Roosevelt as Cowboy: The Virginian as Jacksonian Man », *American Quarterly*, vol. 21, no. 3 (Autumn, 1969), p. 609.



[300]

Illustration 78 - J. N. "Ding" Darling, "THE LONG LONG TRAIL", 1919

L'aspect très épuré du dessin semble ne pas avoir été intentionnel, mais confère néanmoins une allure fantomatique au personnage, ce qui, en plus de la nuée et du titre[301], accentue la fonction d'éloge funèbre de cette illustration. Il est à noter que l'artiste s'est gardé de dessiner les dents de

[300] J. N. "Ding" Darling, « The Long Long Trail ». 1919 Theodore Roosevelt Birthplace National Historic Site. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o284925. Theodore Roosevelt Digital Library, Dickinson State University.

[301] « There is a Long, Long Trail » est le titre d'une chanson populaire pendant la Première Guerre mondiale.

Roosevelt qui, nous le verrons plus tard, ont été un des éléments de sa physionomie qui a été le plus caricaturé. En effet, il ne s'agit pas ici de ridiculiser les traits de Roosevelt en les exagérant. C'est la raison pour laquelle nous ne considérons pas ce dessin comme une caricature. L'intérêt principal réside dans la grande popularité que cette illustration va connaître auprès du public, en dépit de l'auto-évaluation très critique que l'artiste lui-même en avait faite.

> Ce dessin[302] a eu un début des plus précaires et il s'en est fallu de peu qu'il ne soit jamais publié. Je l'avais dessiné avant de le jeter au sol comme rebut, pour essayer d'en faire un meilleur. Je ne parvins pas en faire un deuxième à temps pour la première publication et le rédacteur en chef local publia "The Long, Long Trail" à reculons dans la première publication, tout en ayant l'intention de le retirer pour le remplacer dans les publications suivantes, par celui que j'avais sur ma planche à dessin. Comme j'étais sous pression pour réaliser un deuxième dessin, j'ai oublié d'annuler l'envoi des matrices[303] à la syndication et avant d'avoir pu terminer ce deuxième dessin, les matrices de "The Long, Long Trail" étaient produites et expédiées à 111 autres journaux. Le rédacteur en chef du *Herald Tribune* n'aimait pas non plus le dessin mais il l'a retenu avec l'espoir que je puisse en produire un meilleur pour la journée des funérailles de T.R. Le reste de l'histoire est bien connue. (Les reproductions de "The Long, Long Trail" dans des ouvrages, des calendriers et sous forme de réimpressions de luxe dépassent à présent les 25 000 000 d'exemplaires, sans compter les journaux réguliers sur la liste de syndication"[304].

La puissance de l'image mythique de la Frontière explique que trente-trois ans plus tard, Roosevelt ait pu continuer d'évoquer un cow-boy de l'Ouest, dénué cette fois de son corollaire

---

[302] Pour les raisons avancées plus haut, nous avons décidé de traduire le terme « cartoon » par « dessin ».

[303] Le mot « mat » est une abréviation commune dans le monde de l'impression pour désigner la matrice à imprimer. Pour plus de détail sur les techniques d'impression voir « How Cartoons Are Syndicated », *Popular Mechanics*, vol. 45, no. 3 (March 1926): pp. 451-456.

[304] « "That cartoon had a most precarious start," he writes, "and came darned near never being published. I had drawn it and thrown it on the floor as a discard and tried to make a better one. I couldn't get the second one done in time for the first edition, and the local managing editor only ran The Long, Long Trail under protest in the first edition, intending to pull it out and run the cartoon I had on my drawing board through the rest of the editions. Because I was in such a sweat to get the second cartoon done, I forgot to countermand the order for the mats to go out to the Syndicate, and before I got the second cartoon done, the mats on The Long, Long Trail were made and in the mail to 111 outside newspapers. The Herald-Tribune's managing editor didn't like the cartoon either, and held it up with the expressed hope that I might produce a better one for the day of T.R.'s funeral. The rest of the story is well known. (The reproductions of "The Long, Long Trail" in books, calendars, and deluxe reprints now number over 25,000,000 not counting the regular newspapers on the syndicate list). » Cité sur le site internet des bibliothèques de l'Université de l'Iowa à l'adresse suivante : http://www.lib.uiowa.edu/scua/msc/tomsc200/msc170/dingoncartooning.html

expansionniste et militariste[305]. Comme nous allons le voir prochainement avec la couverture graphique du conflit de 1898, l'image du cow-boy va être délibérément associée à celle du soldat. L'engouement populaire qui en résultera va contribuer à propulser la carrière politique de Roosevelt, au grand dam de ses opposants tant parmi les démocrates qu'au sein de sa propre famille politique.

[305] L'étude de l'étroite relation chez Roosevelt entre l'expansionnisme national et l'impérialisme mériterait une analyse plus poussée et sort malheureusement du cadre de notre travail qui se concentre sur les questions de politique intérieure. Pour une étude détaillée de Roosevelt « apologiste d'une démocratie expansionniste », voir Ricard, *Theodore Roosevelt*, pp. 173-210.

3.2 Naissance du « Yellow Kid », symbole de la presse à sensation

La publication par le *New York World* de la caricature de MacDougall fin 1884, marque l'aube d'une mutation de la profession de caricaturiste. Comme nous l'avons noté à plusieurs reprises, les magazines subissent la concurrence grandissante des quotidiens. Plusieurs caricaturistes n'ont pas pu ou su s'adapter aux nouvelles contraintes d'exécution imposées par ces nouveaux donneurs d'ordre, notamment en termes de rapidité et de mise en page. Ce sont ces nouvelles contraintes qui ont participé à l'émergence d'un nouveau genre d'illustrations, qui va se distinguer rapidement des caricatures politiques. Dans la foulée du travail de Nast chez *Harper's Weekly*, les magazines comme *Puck*, *Judge* ou *Life* avaient adressé aux adultes fortunés et cultivés des problématiques d'ordre essentiellement politique. Comme le soulignent Kahn et West, pendant la première décennie de son existence, les trois caricatures en couleur de *Puck*, c'est-à-dire celles de la page de couverture, des pages centrales et la quatrième de couverture, étaient consacrées aux questions politiques ou sociales[306]. À partir du milieu des années 1880, l'arrivée sur le marché du magazine *Life* « principalement reconnu pour ses caricatures sociales »[307] a poussé *Puck* à consacrer ses autres caricatures en noir et blanc à des sujets « purement et simplement »[308] humoristiques. Au début du XX^{e} siècle, constatant que l'humour seul faisait également vendre, *Puck* finit par éliminer purement et simplement la thématique politique. Kahn et West estiment que plusieurs nouvelles sources de divertissement se disputaient l'intérêt de la population, et notamment de la classe moyenne, comme les sports professionnels, l'automobile, ou encore le cinéma. Après la vente du magazine en 1914,

> le nouveau *Puck* tire quelque chose comme une fierté élitiste à offenser les prudes et les censeurs. Si on adopte un point de vue actuel, le magazine n'est pas bien choquant ; il ne laissait entrevoir qu'un peu de ses jupons, après s'être courbé pendant des années devant la moralité victorienne. La Première Guerre mondiale a de lourdes répercussions pour le magazine. *Puck*, tour à tour brillant et ennuyeux pendant ces

---

[306] Kahn and West, p. 272.

[307] « *Life* was (…) known primarly for its social satire. » *Loc. cit.*

[308] « [*Puck* began to explore] humor, pure and simple. » *Loc. cit.*

> années troubles, ne sembla pas trouver de formule gagnante. À la fin, aucun trait d'esprit, ni bonne humeur, n'a été en mesure de le sauver[309].

Avant de subir ce déclin inexorable, la guerre hispano-américaine de 1898 et l'émergence du « nouveau journalisme » ne manqueront pas de fournir à *Puck* et *Judge* de nombreux sujets susceptibles d'inspirer leurs caricaturistes vedettes et d'éveiller l'intérêt des lecteurs.

Inspiré par les quartiers populaires de New York, un dessinateur de l'Ohio, Richard Felton Outcault va créer en 1894 une série de dessins intitulés « Hogan's Alley » (« Ruelle Hogan »), qui va être le terrain de jeu d'un étrange personnage : le « Yellow Kid » ou « marmot jaune »[310][311]. Né en 1863 à Lancaster dans l'Ohio, Outcault avait déjà travaillé pour les magazines *Judge* et *Life* avant de connaître la célébrité avec le « Yellow Kid »[312].

---

[309] « the new Puck took something of an elitist pride in offending prudes and censors. Looking back from today's vantage point there is little shocking about the magazine; it was only showing a bit of ankle after years of bowing to Victorian morality. World War One took its toll on the magazine. Puck–at times bright, at times dreary during those troubling years–could not seem to find a winning formula. In the end, no amount of wit and good cheer was able to save it. » *Loc cit.*

[310] Nous avons repris ici la traduction de la presse française de l'époque, mais conserverons le surnom du personnage en anglais.

[311] Une multitude d'ouvrages et articles qui touchent aussi bien à l'histoire de l'art, aux études sur l'humour qu'à celles sur le journalisme et la littérature ont été publiées sur le sujet du « Yellow Kid ». Notre étude sur ce personnage de bande dessinée en particulier synthétise les informations tirées des principaux ouvrages et articles suivants : Bill Blackboard, Martin Williams, eds., *The Smithsonian Collection of Newspaper Comics* (New York : Harry N. Abrams, Inc., 1977) p; William J. Campbell, *Yellow Journalism: Puncturing the Myths, Defining the Legacies* (Westport, Conn. : Praeger Publishers, 2001) ; Judith Yaross Lee, *Twain's Brand: Humor in Contemporary American Culture* (Jackson, Miss. : University Press of Mississippi,2012) ; Joyce Milton, *The Yellow Kids, Foreign Correspondants in the Heyday of Yellow Journalism* (New York : Harper & Row, Publishers, Inc. 1989, Reprint New York : Harper Perennial, 1990) ; David E.E. Sloane, *American Humor Magazines and Comic Periodicals*, David E.E. Sloane, ed. (New York: Greenwood Press, 1987) ; David R. Spencer, *The Yellow Journalism, the Press and America's Emergence as a World Power* (Evanston, Ill. : Northwestern University Press, 2007) ; David R. Spencer, Review of *R. F. Outcault's The Yellow Kid* by Bill Blackbeard. *American Journalism* 14, Iss. 3-4 (1997), p. 541.

[312] Blackboard and Williams, p. 327.



313

Illustration 79 - R. F. Outcault, "FEUDAL PRIDE IN HOGAN'S ALLEY", 1894

Le personnage s'appelle en réalité Michael Dugan, un nom évoquant de possibles origines irlandaises[314], et qui sera rapidement abandonné pour le surnom que l'engouement populaire lui aura attribué en raison de la couleur jaune criard de la longue chemise qu'il arbore et qui sert souvent de support au dessinateur pour y écrire ses réflexions. Il s'agit d'un enfant aux larges oreilles et au crâne chauve, dont la bouche laisse entrevoir les deux incisives supérieures. Autant dire que son succès populaire ne s'explique pas par des raisons esthétiques. À l'exception du titre, le paratexte en anglais est sensé refléter le jargon des quartiers populaires de New York qu'« Hogan's Alley » cherche à représenter. Les premières représentations du « Yellow Kid » sont en noir et blanc et il faudra attendre le 5 mai 1895 pour une version du marmot en couleur et un an plus tard pour que la couleur jaune soit définitivement adoptée.

---

[313] R. F. Outcault, « Feudal Pride in Hogan's Alley », *Truth* (June 2, 1894): 4.

[314] Il semble que jusqu'en 2010, on retrouve plusieurs articles et ouvrages en français selon lesquels le « Yellow Kid » serait un jeune chinois. Dans un article en ligne bien documenté, Dominique Petitfaux dénonce plusieurs fausses allégations au sujet de ce personnage que l'on retrouve dans la documentation en français. Pour plus de détail sur la genèse de cette méprise, voir Dominique Petitfaux, « Chinoiseries à propos du "Yellow Kid" », BDZoom.com, 14 octobre 2010, accessible en ligne à l'adresse suivante : http://bdzoom.com/7279/patrimoine/chinoiseries-a-propos-du-yellow-kid/



[315]

Illustration 80 - R. F. Outcault, "GOLF - THE GREAT SOCIETY SPORT AS PLAYED IN HOGAN'S ALLEY", 1896

Il est à noter que R. F. Outcault a longtemps été considéré comme l'inventeur de la bande dessinée, mais qu'après plusieurs années de polémiques sur les critères qualifiant une œuvre de bande dessinée, les spécialistes se sont accordés pour considérer le Suisse Rodolphe Töpffer (1799-1846) comme l'inventeur et le théoricien de ce nouveau genre[316]. Dans un travail de doctorat publié récemment sur la bande dessinée québécoise, Sylvain Lemay écrit :

---

[315] R. F. Outcault, « Golf–The Great Society Sport as Played in Hogan's Alley », *New York World*, January 5, 1896. San Francisco Academy of Comic Art Collection, The Ohio State University Cartoon Research Library. Le premier dessin en couleur de « Hogan's Alley » est apparu plus d'un an plus tôt dans les colonnes du *New York World*.

[316] « Jusqu'à très récemment, on croyait que le premier phylactère en français était apparu en 1925, dans le *Zig et Puce* d'Alain Saint-Ogan. On a depuis retrouvé une utilisation antérieure de la bulle, dans le *Sam et Sap* (1908) de Rose Candide. Auteur de l'incontournable BDQ: Répertoire des publications de bandes dessinées au Québec des origines à nos jours, Michel Viau a réussi à faire prévaloir la préséance de l'œuvre de Bourgeois dans quelques publications européennes, notamment dans le chapitre de l'Encyclopédie Universalis consacré à la bande dessinée ». Denis Lord, « Bandes dessinées: le phylactère francophone célèbre ses 100 ans », *Le Devoir*, 28 mars 2004, accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/45950/bandes-dessinees-le-phylactere-francophone-celebre-ses-100-ans. Sans vouloir nécessairement établir une filiation à l'œuvre d'Outcault, il est intéressant de noter que ce dernier avait été envoyé à Paris par Edison dans le cadre de l'Exposition universelle de 1889. Outcault y était resté jusqu'en 1890 pour parfaire ses connaissances en arts avant de rejoindre New York. Il est donc très possible qu'il ait pu voir y une des toutes premières bandes dessinées françaises illustrant les aventures de la famille Fenouillard, et notamment « La famille Fenouillard à l'Exposition » qui paraît dans *Le Petit Français illustré*, du 31 août (n° 27) au 28 septembre 1889 (n° 31), accessible en ligne à l'adresse suivante : http://loicdauvillier.com/auguste-vimar-2/christophe-georges-colomb-1846-1945/

> deux auteurs clés du XIX^e^ siècle (..) ont forgé l'idée que l'on peut se faire de la bande dessinée : Rodolphe Töpffer et Richard Outcault. Si ce dernier va lier, et cela, pour très longtemps, bande dessinée et média de masse, nous pouvons considérer qu'avec Töpffer la bande dessinée a pris naissance en tant que langage. Conscient de la particularité formelle de ce qu'il publie, ces petits récits alliant l'image et le texte, cet écrivain suisse va également proposer une réflexion théorique sur sa création. En 1845, il publie son *Essai de physiognomonie* qui peut être considéré, à juste titre, comme le premier essai théorique sur le médium. Le méta-discours prend donc naissance simultanément à l'apparition du genre[317].

Nous souhaitons ici faire remarquer que cette relation avec les médias de masse n'a pas privé ces dessins de leur capacité à nous « parler », mais qu'elle est susceptible de les avoir sortis du domaine de la caricature politique, pour les faire entrer dans celui de la satire sociale, voire du divertissement. En effet, comme nous allons le voir, les considérations sociopolitiques initialement suscitées par les conditions de vie des quartiers populaires des grands centres urbains vont finir par s'effacer dans un processus de normalisation inhérent à la production de masse, en dépouillant la rhétorique graphique d'Outcault de sa probable finalité subversive initiale. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'Outcault finira par détester sa création, allant jusqu'à dire : « Quand je mourrai, ne portez pas de crêpe jaune, ne les laissez pas mettre un "Yellow Kid" sur ma pierre tombale et ne laissez pas le "Yellow Kid" lui-même venir à mes funérailles. Faites en sorte qu'il reste dans l' "East Side", là où est sa place »[318].

Le succès de l'édition dominicale du *New York World* tient, comme nous allons le voir, à la popularité de son supplément illustré. Ce succès graphique reflète, à dix ans d'intervalle, celui des œuvres de Mark Twain et notamment des *Aventures d'Huckleberry Finn*. Selon un ouvrage écrit par une historienne spécialiste de l'humour américain, Judith Yaross Lee, les stratégies stylistiques déployées par Twain à des fins de satire sont comparables à celles utilisées par Outcault :

---

[317] Sylvain Lemay, « Le "Printemps" de la bande dessinée québécoise (1968-1975) », thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, août 2010, p. 25.

[318] « When I die don't wear yellow crepe, don't let them put a Yellow Kid on my tombstone and don't let the Yellow Kid himself come to my funeral. Make him stay over on the East Side, where he belongs ». Richard F. Outcault, « How the Yellow Kid Was Born », New York World, 1 May 1898. Cité dans Rebecca Zurier, *Picturing the City : Urban Vision and the Ashcan School* (Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 2006), p. 356.

> Déformations ou formes mal dessinées, compositions chargées ou crues, points de vue hétérodoxes, couleurs anormales, stratégies de représentation parodiques ou déviantes, sont quelques-uns des artifices constitutifs d'un style visuel vernaculaire comme rhétorique comiquement absurde et anti-hégémonique. C'est-à-dire, de même que la langue vernaculaire écrite rejette les conventions rédactionnelles en valorisant un vocabulaire ou une prononciation régionales ou encore une orthographe ou une grammaire à moitié maîtrisée, la langue vernaculaire visuelle conteste les valeurs raffinées de l'art traditionnel en démystifiant le réalisme et d'autres visions orthodoxes du monde[319].

Nous partageons ce point de vue qui est tout particulièrement bien illustré dans la caricature d'Outcault présentée plus haut. Il est à regretter toutefois que l'auteur ne mentionne à aucun moment la filiation entre les dessins d'Outcault et les ouvrages de Jacob A. Riis et Stephen Crane parus respectivement en 1890 et 1893[320].

En effet, en 1890 paraît *How the other half lives* (« Comment vit l'autre moitié »), un photoreportage du journaliste Jacob A. Riis sur les conditions de vie terribles des bas-fonds de New York qui ouvrit les yeux des membres de la haute société, dont ceux de Théodore Roosevelt. Ainsi, peu de temps après la publication de son ouvrage, « [Riis] avait trouvé une carte de Théodore Roosevelt sur son bureau, sur laquelle était griffonné le message suivant : "J'ai lu votre livre et je viens apporter mon aide" »[321]. Un an plus tard, Roosevelt écrit les lignes suivantes dans le chapitre qui clôture son ouvrage sur New York, affirmant qu'une baisse de l'activité économique ne représente pas une menace pour les classes aisées à très fortunées.

> Le danger réside dans l'aggravation d'une misère noire parmi de grandes masses de population de certains quartiers et de l'accroissement réel et apparent des inégalités entre les très riches et les très pauvres. En d'autres termes, à mesure que des fortunes colossales sont amassées d'un côté, de

---

[319] « Misshapen or ineptly rendered forms, cluttered or crude compositions, unconventional viewpoints, unnatural colors, parodic or deviant representational strategies—these and other devices constitute the visual vernacular style as a comically incongruous, counterhegemonic (sic) rhetoric. That is just *as* the verbal vernacular rejects genteel values of conventional writing by valorizing regional vocabulary and pronunciation or semiliterate spelling or grammar, so the visual vernacular contests the refined values of mainstream art by debunking realism and other conventional ways of looking at the world » Lee, p. 126.

[320] Bill Blackbeard a d'ailleurs utilisé plusieurs photographies de l'ouvrage de Jacob Riis au début de chaque chapitre de sa collection de « Yellow Kid » d'Outcault. Voir Spencer, Review, p. 541. Mary Wood souligne également la possible filiation entre Outcault et les journalistes Riis et Crane. Mary Wood, « Origins of the Kid » à l'adresse suivante : http://xroads.virginia.edu/~ma04/wood/ykid/riis.htm.

[321] « Not long after its publication, he had found a card from Theodore Roosevelt on his desk, with the scrawled message, "I have read your book, and I have come to help." » Morris, p. 502.

> l'autre augmente la population des immeubles collectifs qui est en partie constituée de salariés qui n'épargnent jamais rien, et en partie de ceux qui ne gagnent jamais vraiment assez pour satisfaire même aux besoins essentiels de leur famille.
> L'augmentation inquiétante du nombre de personnes désespérément pauvres représente un des désavantages qui ont à divers degrés contrebalancé les bénéfices qui profitent au pays au cours du siècle actuel, en raison de l'immigration sans restriction en provenance d'Europe[322].

Cette réflexion fait écho aux constats de Riis lui-même qui, selon Mary Wood,

> accusait les immeubles collectifs de créer d'atroces situations de surpopulation. En 1888, les immeubles collectifs de New York hébergeaient 143 243 enfants de moins de cinq ans. Dans un immeuble collectif de 475 personnes, seuls sept enfants affirmaient aller à l'école : "Les autres faisaient toute leur éducation en courant chercher de la bière pour leurs aînés".

L'auteur ajoute que Riis

> cite un sondage dans une classe de la basse ville montrant que sur 48 étudiants, 20 n'avaient jamais vu le Pont de Brooklyn (à cinq minutes à pied) et seuls trois d'entre eux étaient allés à Central Park. D'une certaine manière, Outcault identifiait le « Kid » avec le pire de ce que les logements collectifs pouvaient offrir : sa tête est chauve comme l'était souvent celle des enfants de ces immeubles pour les débarrasser des poux[323].

Trois ans après l'ouvrage de Riis et deux ans après celui de Roosevelt, Stephen Crane publie sous un nom d'emprunt son premier roman sous le titre de *Maggie: A Girl of the Streets* (« Maggie :

---

[322] « The danger arises from the increase of grinding poverty among vast masses of the population in certain quarters, and from the real or seeming increase in the inequality of conditions between the very rich and the very poor; in other words, as colossal fortunes grow up on the one hand, there grows up on the other a large tenement-house population, partly composed of wage-earners who never save anything, and partly of those who never earn quite enough to give their families even the necessaries of life.

This ominous increase in the numbers of the class of the hopelessly poor is one among the injuries which have to a greater or less degree offset the benefits accruing to the country during the present century, because of the unrestricted European immigration. » Roosevelt, *New York*, p. 182.

[323] « Riis blamed the tenements for creating horrendous overcrowding conditions and a population that local schools could not support. In 1888 the tenements of New York housed 143,243 children under the age of five. In one tenement with 478 tenants, only seven children said they went to school: "The rest gathered all the instruction they received running for beer for their elders." He cites a poll of a downtown classroom showing that out of 48 students, 20 had never seen Brooklyn Bridge (a five-minute walk away) and only three had been to Central Park. (…) Outcault in some ways identifies the Kid with the worst the tenement has to offer: his head is bald because children's heads often were shaved to get rid of lice there. » Wood, « Origins of the Kid: Street Arabs, Slum Life, and Color Presses » en ligne à l'adresse suivante : http://xroads.virginia.edu/~ma04/wood/ykid/riis.htm#_edn7

fille des rues ») que l'on compare volontiers à l'*Assommoir* de Zola. Ces publications s'inscrivent dans le courant esthétique réaliste puis naturaliste amorcé en Europe au milieu du XX^e^ siècle et dont Zola était considéré comme le chef de file.

Dans le domaine de la peinture, cette esthétique sera à l'origine aux États-Unis de l'« Ashcan School » (« école de la poubelle »[324]) qui sera décriée par la critique en raison de sa prédilection pour les sujets « vulgaires » (ivrognes, prostituées, enfants des rues) et les scènes urbaines des quartiers pauvres. Contrairement à ce que pourrait suggérer son nom, l'« Aschcan School » n'était pas une organisation formelle dans le cadre d'un établissement d'enseignement. Il s'agissait plutôt d'un style pictural adopté par des artistes âgés entre 20 et 30 ans en 1895 en réaction à la « Genteel tradition » (« tradition distinguée ») défendue par l'élite sociale et intellectuelle de Nouvelle-Angleterre de la génération précédente. Comme le note un volumineux collectif sur l'histoire sociale américaine du XX^e^ siècle, les artistes Ashcan n'avaient pas de positionnement ouvertement réformateur, à l'exemple des « remueurs de boue », ou politique[325]. « Dans leur travail, les artistes Ashcan se préoccupaient moins des questions sociales que de représenter la vitalité et la spontanéité de la vie des classes inférieures »[326]. Parmi les représentants les plus connus de l'« Ashcan School » on note William Glackens, Everett Shinn, John Sloan ainsi que George Luks, qui dessinera le personnage du « Yellow Kid » pour le *World* après le départ d'Outcault.

Plusieurs travaux très fouillés de l'historien Joseph C. Campbell[327] permettent de faire la lumière sur la relation entre le « Yellow Kid » et le surnom fréquemment donné à la presse à sensation. Dans un ouvrage paru en 2001, il retrace l'origine de l'expression « Yellow journalism » (« journalisme jaune ») à l'éditorial du *New York Press* d'Erwin Wardman, daté du 31 janvier 1897. S'il est maintenant unanimement reconnu que Wardman a été le premier à utiliser

---

[324] Le surnom viendrait de la présence de poubelles sur les tableaux représentatifs de ce mouvement.

[325] Brian Greenberg, Linda S. Watts, *et al.*, *Social History of the United States: The 1900s*, 10 vols. (Santa Barbara, Calif. : ABC-CLIO, Inc., 2009), vol. 1, p. 276.

[326] « In their work, Ashcan artists worried less about social issues than they did about representing the vitality and spontaneity of lower-class lives ».

[327] Professeur à la Faculté de Communication de l'Université de Washington et ancien journaliste, Joseph C. Campbell tient également un blog sur Internet intitulé « Media Myth Alert » dans lequel il commente certains mythes véhiculés par la presse. Le blog publie quelques rappels de recherches antérieures, notamment sur le « Yellow Kid ». Voir le site à l'adresse suivante : https://mediamythalert.wordpress.com/

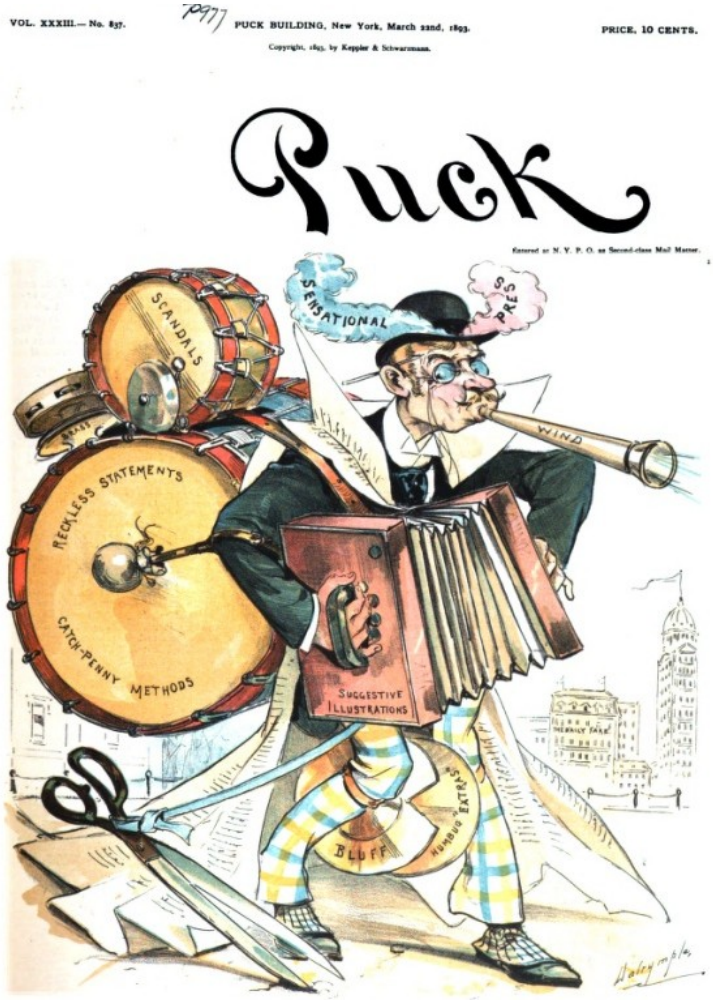
l'expression dans un document publié, Campbell retrouve des expressions voisines (« yellow-kid school of journalists », ou encore « Yellow Kid journal ») au début du mois de janvier 1897 sous la plume du journaliste Richard Harding Davis et de l'illustrateur Frederic Remington, envoyés spéciaux du *New York Journal* à Cuba. L'auteur s'attache avec un soin méticuleux à retracer l'inventeur de l'expression, mais nous laisse sans explication réellement convaincante du succès de cette expression, toujours utilisée de nos jours pour dénoncer un certain type de presse. La rivalité entre les deux magnats de la presse sur la propriété du « Yellow Kid » étant trois mois plus précoce que l'utilisation dans un éditorial de l'expression « Yellow Journalism », Campbell estime que « l'apparition et la diffusion de l'expression a coïncidé avec ce qui est devenu un effort vigoureux de la ville de New York pour dénigrer et marginaliser le *Journal* et le *World*, pour les exclure des clubs et des salles de lecture. Il s'agissait d'une campagne dans laquelle les journaux conservateurs mettaient beaucoup d'espoir »[328]. Cependant, il nous paraît difficile d'expliquer le succès d'une expression tout en reconnaissant plus tôt que la campagne sensée expliquer sa diffusion s'était « éteinte en silence ».

Par ailleurs, les attaques à l'égard du « nouveau journalisme » développé par le *World* de Pulitzer dataient des mois qui avaient suivi son installation à New York en 1883 et son ascension fulgurante, comme en témoigne plusieurs caricatures parues dans *Puck* et la quantité d'articles publiés pour dénoncer ces méthodes. À titre d'exemple, on retrouve la caricature suivante en première page de l'édition de *Puck* du 22 mars 1893. À mesure que les élections de mi-mandat de 1894 approchent, les éditoriaux n'hésitent pas à accuser cette « presse à sensation » de tous les maux de la nation et notamment de la terrible crise financière qui frappe le pays. On peut ainsi lire dans un éditorial de *Puck* du 12 juillet 1893, que « la presse sensationnelle est responsable de la grande prépondérance de nos maux financiers. Sachant que le journal prédisant la pire calamité se vend le mieux, elle n'hésite pas à déformer la vérité et à susciter une alarme vaine, chaque fois que l'occasion s'en présente »[329].

---

[328] « appearance and spread of the term coincided with what became a vigorous effort in metropolitan New York to denigrate and marginalize the *Journal* and the *World,* to exclude them from clubs and reading rooms. It was a campaign to which conservative newspapers invested great hope. » Campbell, *Puncturing the Myths*, p. 39.

[329] « The Sensational Press is responsible for this great preponderance of our financial ills. Knowing that the paper prophesying the direst calamity sells the best, it has not hesitated to distort the truth and create needless alarm, on all possible occasions. » « Concerning the Need of Confidence », *Puck* (July 12, 1893): 2.



330

Illustration 81 - L. W. Dalrymple, "HE'S GETTING WORSE AND WORSE", 1893

Une ligne toutefois dans l'argumentaire de Joseph Campbell a retenu notre attention. En effet, il rapporte la vague explication d'un éditorial de Wardman daté de 1898 : « Nous les appelons Jaune parce qu'ils sont Jaunes », que l'auteur relie, sans plus de détail à la décadence, « étant donné que la couleur jaune était parfois associée à la littérature dépravée dans les années 1890 »[331]. Il nous semble que cette piste aurait mérité d'être davantage explorée.

En effet, la publication de nouvelles choquantes et sensationnelles prend ses origines au début des années 1880 à Londres en Angleterre, où apparaît une forme de tourisme voyeuriste appelée le

[330] Louis W. Dalrymple, « He's Getting Worse and Worse », *Puck*, vol. 33, no. 837 (March 22, 1893).

[331] « "We called them Yellow because they are Yellow," [it stated in 1898. The reference] may have been to decadence, given that the color yellow was sometimes associated with depraved literature in the 1890s ».

« slumming » qui consiste pour la classe bourgeoise et aristocratique à visiter les taudis. Plusieurs motivations semblent avoir été avancées pour expliquer l'engouement pour cette activité : travail social, œuvres missionnaires, enquêtes sociales, mais également curiosité, fascination et encanaillage. Un article paru en septembre 1884, dans le très sérieux *New York Times*[332], avertit ses lecteurs de l'arrivée à New York de cette mode. L'article précise que le « slumming » britannique a pour souci d'améliorer la situation de ces quartiers, tandis que la forme américaine des « slumming parties » (que l'on pourrait traduire par « sorties dans les taudis ») n'a pour objectif que de satisfaire la curiosité. Il est également recommandé de se faire accompagner par un officier de police dont la seule présence évitera aux femmes de se faire insulter et aux hommes d'être agressés.



333

Illustration 82 - Frank Leslie's Illustrated Newspaper, "NEW YORK CITY", 1885

[332] « Slumming in this Town : A Fashionable London Mania Reaches New York », *New York Times*, September 14, 1884, p. 4.

[333] « New York City. – "Doing the Slums" – A Scene in the Five Points », *Frank Leslie's illustrated Newspaper*, v. 61, (Dec. 5, 1885): 245. Rick Marshall reproduit une affiche polychrome datant des années 1900, qui annonce le récit à paraître dans les colonnes du Jounal du récit de l'expérience de vie d'une jeune femme de la bonne société dans un immeuble collectif de New York. Voir Marshall, p. 101.

Onze ans plus tard, presque jour pour jour, la popularité de cette activité ne semble toujours pas se démentir, quoiqu'il ne s'agisse plus de sorties diurnes menées par des femmes dans le cadre des « bonnes œuvres », mais de virées nocturnes, visant à briser les vestiges d'une rigidité morale révolue. On apprend ainsi en première page du *New York Times* du 12 septembre 1895, que le fils d'un sénateur républicain du Maine, Frederick Hale avait obtenu qu'un agent de police l'escorte dans une « expédition » qu'il avait voulu faire avec des amis dans Chinatown[334]. Dans un ouvrage proposant une fructueuse mise en parallèle entre l'ouvrage de Riis et celui de Crane, Keith Gandal affirme :

> Le nouveau journalisme sensationnel des quotidiens de masse, l'attrait sans précédent pour les slumming parties, la population bohémienne grandissante de Manhattan, et donc d'une certaine manière, le fait que Riis et Crane avaient le sentiment qu'ils pouvaient fréquenter les taudis, prendre des brutes en photo et écouter leur jargon vulgaire sans mettre leur âme éternelle en danger ou du moins sans risquer la haine de leurs pairs dans la classe moyenne ; quelle que soit [la thématique] sur laquelle on choisi de focaliser, il est évident que brèche plutôt large avait été ouverte dans l'ancien régime moral de la classe moyenne et que Riis et Crane y avait pénétré pour l'agrandir encore davantage[335].

La dernière décennie du siècle semble véhiculer un sentiment de décadence morale et de dépravation des mœurs qui trouve son expression dans des publications sulfureuses, ou supposées telles, dont certaines provenant de France sont publiées en Angleterre sous une couverture jaune en guise d'avertissement au lecteur. Le 1er avril 1894, moins de deux mois avant la première apparition du « Yellow Kid » dans le magazine *Truth*, est publiée à Londres une revue trimestrielle artistique et littéraire illustrée, à la couverture d'un jaune criard, intitulée « The Yellow Book »[336]. Un ouvrage de Holbrook Jackson paru en 1913 offre une analyse détaillée de

---

[334] « Senator Hale's Son Goes Slumming » *New York Times*, September 12, 1895, p.1.

[335] « The new sensational journalism of the mass-market dailies, the unprecedented fad for "slumming parties,"' the growing bohemian population in Manhattan, and thus in some way the fact that Riis and Crane felt they could frequent the slums, take pictures of toughs, and listen to their profane vernacular without endangering their immortal souls or at least earning the hatred of their middle-class peers: whichever of these one chooses to focus on, it is clear that a rather large breach in the old middle-class moral regime was opening up and that Riis and Crane were stepping into it—and tearing it further. » Keith Gandal, *The Virtues of the Vicious: Jacob Riis, Stephen Crane, and the Spectacle of the Slum* (New York: Oxford University Press, 1997), p. 15.

[336] Le « livre jaune » qui apparaît dans *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, fait selon toute vraisemblance allusion à la revue.

l'impact de cette publication et des caractéristiques de l'esthétique « fin de siècle » d'une période consciente d'être marquée à la fois par la décadence et par la renaissance[337].

> Rien ne se comparait au « Yellow Book ». C'était la nouveauté *in excelsis* : la nouveauté nue et sans honte. Les gens étaient consternés, choqués, ravis ; et le jaune devint la couleur de l'heure, le symbole de l'esprit du temps. Elle a été associée à tout ce qui était *bizarre* et étrange[338] dans les arts et la vie, avec tout ce qui était outrageusement moderne[339].

S'il est plausible qu'Outcault, en temps qu'artiste, ait eu connaissance de cette publication, il nous semble ne faire aucun doute que Wardman y fasse allusion lorsque dans un éditorial au début du mois de janvier 1897, il fait mine de s'interroger « Pourquoi ne pas l'appeler le journalisme nu ? » (« Why not call it nude journalism ? »)[340], dans un jeu de mots avec l'expression « new journalism », et avant d'opter, quelques jours plus tard, pour l'expression « yellow journalism »[341]. La publication du « Yellow Book » n'avait pas non plus échappé à Théodore Roosevelt qui écrit en juin 1894, avec des accents victoriens typiques:

> Au fait, avez-vous vu ce « Yellow Book » de Londres ? J'estime qu'il représente le dernier degré de la déchéance. Quel misérable petit snob que ce Henry James. Ses histoires lustrées, futiles et inintéressantes, sur les classes sociales supérieures d'Angleterre font rougir à l'idée qu'il a un

---

[337] Holbrook Jackson, *The Eighteen Nineties: A Review of Art and Ideas at the Close of the Nineteenth Century* (London : Grant Richards, Ltd, 1912), p. 22. L'auteur consacre une page à l'utilisation répandue de l'adjectif « nouveau » que l'on retrouve pour ainsi dire partout : « nouveau » journalisme, « nouvelle » femme, et encore plus significativement « art nouveau ».

[338] Le mot « queer » fait également allusion à l'homosexualité, ce qui rejoint la problématique de la redéfinition du concept de masculinité que nous avons déjà abordée. Notons que la réputation sulfureuse d'Oscar Wilde, fer de lance de cette nouvelle esthétique, était étroitement liée à son homosexualité.

[339] « Nothing like the Yellow Book had been seen before. It was newness in *excelsis*: novelty naked and unashamed. People were puzzled and shocked and delighted, and yellow became the colour of the hour, the symbol of the time-spirit. It was associated with all that was *bizarre* and queer in art and life, with all that was outrageously modern » p. 46. Cité également sur un site consacré au « Yellow Book » et fournissant un accès numérique à l'ensemble de la publication qui cessa en 1897. Le site offre également l'accès aux revues contemporaines réalisées à chaque numéro. Voir Lorraine Janzen Kooistra and Dennis Denisoff, « Introduction to the Yellow Nineties », *The Yellow Nineties Online*, ed. Dennis Denisoff and Lorraine Janzen Kooistra, Ryerson University, 2012. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.1890s.ca/HTML.aspx?s=Intro_Y90s.html

[340] Campbell, p. 39.

[341] Selon Campbell, « il est indéniable que le terme « Yellow journalism » était plus évocateur, plus astucieux et plus insultant que ne l'avaient été les termes « new journalism » ou « nude journalism » et ces caractéristiques ont contribué sans aucun doute à sa rapide diffusion » (« "Yellow journalism" was undeniably a more evocative, more clever, and more disparaging term than "new" or "nude" journalism, and such characteristics doubtless contributed to its swift diffusion. ») *Loc. cit.*

> jour été un Américain. Le reste du bouquin est tout simplement malsain. Je me suis tourné vers une histoire de Kipling avec le sentiment de pénétrer dans la vie fraîche et saine en plein air[342].

Cette confrontation entre décadence intellectuelle associée aux salons littéraires et vitalité des romans d'aventures nous semble révélatrice d'un conflit interne chez Roosevelt entre l'aristocrate de l'Est et l'aventurier de l'Ouest. Si cette hypothèse s'avère exacte, certaines prises de position contradictoires pourraient peut-être trouver une explication dans la recherche d'un équilibre voué à une certaine précarité. Par ailleurs, Roosevelt l'ignore peut-être encore, mais c'est justement l'esthétique avant-gardiste représentée par le « Yellow Book » et sa traduction populaire dans les publications du «Yellow journalism » de Pulitzer et Hearst qui jouera un rôle moteur dans la construction de sa légende. En effet, comme le note Serge Ricard dans un article sur l'image de Roosevelt pendant la campagne de Cuba

> Il ne faut pas oublier que Roosevelt fut le premier président à savoir utiliser la presse à son avantage, avec un rare bonheur. Doué d'un sens étonnant de la mise en scène, il savait choisir son moment et s'était fait très tôt une spécialité des entrées remarquées. Toujours prévenant à l'égard des journalistes, disert, charmeur, jamais avare de fausses confidences, théâtral à souhait, il avait un don de la publicité exceptionnel. Cet expert en relations publiques sut soigner son image et promouvoir de ce fait sa légende. L'épisode cubain est, à ce titre, exemplaire[343].

3.2.1 Débuts du « Yellow Journalism »

On dénombre quatre premières représentations d'« Hogan's Alley » dans le magazine humoristique *Truth*, avant sa publication en 1895 dans l'édition dominicale du *New York World*, un des plus importants quotidiens new-yorkais de l'époque. Ces premières apparitions coïncident avec plusieurs facteurs qui vont favoriser le succès commercial immédiat et retentissant du « Yellow Kid » qui sera décliné sous forme de multiples produits dérivés, pour devenir un véritable support publicitaire tel que nous les connaissons de nos jours. Ainsi, Outcault va

---

[342] « By the way, have you seen that London Yellow Book? I think it represents the last stage of degradation. What a miserable little snob Henry James is. His polished, pointless, uninteresting stories about the upper social classes of England make one blush to think that he was once an American. The rest of the book is simply diseased. I turned to a story of Kipling's with the feeling of getting into fresh, healthy, out-of-doors life. » Roosevelt to James Brander Matthews, June 29, 1894 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 389.

[343] Serge Ricard, « L'histoire mythifiée : Théodore Roosevelt et la conquête de Cuba en 1898 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 34e, no. 4 (Oct. – Déc., 1987) : 662.

produire une dizaine de dessins pour le *New York World* de Pulitzer avant de rejoindre le *New York Journal*, son concurrent direct qui cherche à accaparer le lucratif marché de l'édition dominicale. En effet, en 1842, un New-Yorkais sur vingt-six achète le journal du dimanche, contre un sur sept pour l'édition journalière. À partir de 1889, ces chiffres passent à un New Yorkais sur deux pour l'édition dominicale, tandis qu'ils se maintiennent pour l'édition journalière[344].

> Le tirage du *Sunday's World* dépassait les quatre cent mille exemplaires, ce qui était bien au-dessus de n'importe quel autre journal au pays. Morrill Goddard était un des hommes à l'origine de cet important tirage. Alors qu'il était journaliste, Goddard avait découvert que la morgue de la ville recélait des histoires d'horreur susceptibles de choquer les lecteurs. Lorsqu'il devint l'éditeur de l'édition dominicale, il y introduisit un caractère sensationnaliste qui déplaisait à Pulitzer mais qui propulsa les ventes. Aucun journal dans tout le pays ne battait le *Sunday World* sur le plan du sensationnalisme. (…) Les bandes dessinées ajoutèrent au succès que Goddard apporta à l'édition du dimanche. Il élargit le titre des manchettes sur une à deux pages, accompagnant souvent celles-ci de photographies en zinc. Aucun journal ne publiait plus d'illustrations que le *Sunday World* et ses articles étaient saupoudrés de sex-appeal. Les agissements de Goddard, qui représentaient le côté obscur du journalisme, faisaient frémir Pulitzer, mais le propriétaire ne voulait pas réfréner Goddard ; le résultat en termes de ventes était tellement satisfaisant[345].

L'accélération des dates de parution des dessins d'Outcault coïncide d'ailleurs avec l'augmentation du tirage et reflète sans doute l'engouement du public pour ce personnage : la moitié des dix dessins publiés en 1895 le sera entre le 10 novembre et le 22 décembre[346]. Le 7

---

[344] Robert Bruce Clarke, « Theodore Roosevelt and the Press in their Own Right », M.A University of California State University Dominguez Hills (2002), p. 12.

[345] « The *Sunday's World*'s circulation exceeded four hundred thousand, far above that of any other paper in the country. Morrill Goddard was one of those responsible for this vast circulation. As a reporter, Goddard had discovered that the city morgue possessed stories of horror to shock readers and when he became Sunday editor, he introduced sensational features that displeased Pulitzer but brought tremendous sales increases. No paper in the country outsensationalized the *Sunday World*. (…)The comics added to the success Goddard made of the Sunday edition. He stretched headlines across one and two pages, often accompanying them with half-page zinc photographs. No paper published more illustrations than the *Sunday World*, and articles were salted with sex appeal. Pulitzer's shuddered at Goddard's doings. They represented the evil side of journalism, but the owner refused to restrain Goddard, since the circulation results were so pleasing. » Turner, p. 116.

[346] February 17, 1895 "Fourth Ward Brownies" ; March 10, 1895 "The Fate of the Glutton" ; May 5, 1895 "At the Circus in Hogan's Alley" ; July 7, 1895 "The Day after 'The Glorious Fourth' down in Hogan's Alley" ; September 22, 1895 "The Great Cup Race on Reilly's Pond" ; November 10, 1895 "The Great Social Event of the Year in Shantytown" ; November 17, 1895 "The Horse Show as Reproduced at Shantytown" ; November 24, 1895 "An Untimely Death" ; December 15, 1895 "Merry Xmas Morning in Hogan's Alley" ; December 22, 1895 "A

octobre de la même année, un riche héritier de la côte ouest, bien décidé à battre Pulitzer sur son propre terrain, William Randolph Hearst, rachète le *Morning Journal*, un quotidien new-yorkais au bord de la banqueroute. Le « chef », comme Hearst était surnommé, n'hésite pas à dépenser dans les trois mois qui suivent le double de ce que lui avait coûté l'achat du *Journal*[347].

> Dès le début, Hearst n'entendait pas faire secret de ses ambitions, plaçant le fameux *World* de Pulitzer dans sa ligne de mire. Le slogan adopté par le *Journal* fut ainsi une attaque directe contre le plus prestigieux des quotidiens de New York : « Pas moins que toute l'actualité, pas plus qu'un *cent* » (*You can't get more than all the news. You can't pay less than one cent*). En effet, alors que Hearst maintint pour sa nouvelle acquisition un prix de vente exceptionnellement bas à un cent, le *World* de Pulitzer se vendait dans le même temps au double, deux *cents*[348].

Hearst, qui aurait eu l'opportunité d'étudier les techniques de Pulitzer à titre de journaliste[349], va s'employer à les appliquer en tous points au *Journal* et à priver Pulitzer de ses meilleurs collaborateurs, et notamment des deux principaux acteurs du succès de son édition dominicale : Goddard et Outcault[350]. Comme le précise Émilie Lhoste,

> Hearst fut, dans un premier temps, particulièrement intéressé par l'édition dominicale du New York *World*. En effet, les abonnements à l'édition hebdomadaire étaient passés de 266 000 en 1893 à près de 450 000 en 1895. Cette édition était à l'origine de près de la moitié des revenus de Pulitzer[351].

Ainsi, en septembre 1896, une semaine avant d'être débauché par le patron du *New York Journal*, Outcault cherche à protéger ses droits d'auteurs en enregistrant son personnage auprès de la bibliothèque du Congrès[352]. Lee n'y voit pas seulement la « prise de conscience par Outcault de

---

Hopeless Disappointment". Voir le site consacré au « Yellow Kid » de la *R. F. Outcault Society* à l'adresse suivante : http://www.neponset.com/yellowkid/

[347] Turner, p. 123.

[348] Lhoste, p. 101.

[349] Turner, p. 120. Émilie Lhoste remarque que « La réalité de ce stage dans le célèbre quotidien new-yorkais est contestée par le biographe David Nasaw, qui met en avant des incohérences en termes d'emploi du temps ». Lhoste, p.55.

[350] *Ibid*., p. 123.

[351] Lhoste, p. 101.

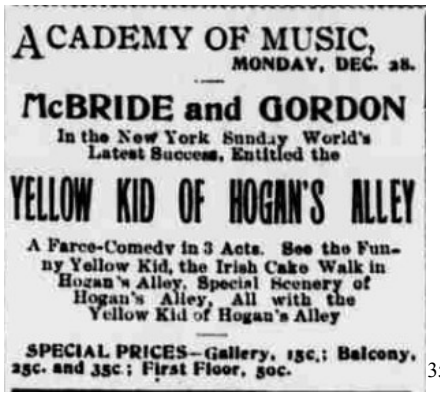
[352] Selon Ian Gordon « lorsque Outcault prit conscience qu'il ne pourrait pas conserver le contrôle exclusif du Yellow Kid, il abandonna ce personnage et Hearst mais n'abandonna pas les personnages de bande dessinée ». (« When Outcault realized he could not retain exclusive control of the Yellow Kid, he abandoned the character and

la valeur de marque de son jeune personnage iconique », mais également « que le style graphique d'Outcault, comme l'argot du marmot, puise dans la mise en parallèle vernaculaire familière entre absence d'encadrement et authenticité et discernement »[353]. Il nous semble cependant que les démarches d'Outcault trahissent des motivations financières, plus que stylistiques ou politiques. En effet, dès la fin de l'année 1896, le personnage d'Outcault sert de support publicitaire à une multitude de produits de consommation courante : savon, biscuits, alcool ou encore cigarettes. Le même processus de réification dont le « Yellow Kid » avait fait l'objet, va d'ailleurs également s'observer chez Roosevelt, préfet de police de New York, en conséquence de ses patrouilles nocturnes, que les journalistes ne manquent pas de relater avec emphase dans les journaux du lendemain. Ainsi, « il devint une telle célébrité locale que des sifflets ayant la forme "des dents de Roosey" se répandaient comme nouveauté dans les rues de New York et que la seule vue des dents pouvait mettre les policiers sur leur garde »[354]. Le phénomène du « Yellow Kid » est tel qu'il sert également de source d'inspiration à d'autres artistes qui cherchent à profiter de cette manne financière. Contrairement à ce que l'on peut lire parfois, l'engouement populaire ne se limite pas aux frontières de la grande métropole new-yorkaise et l'on note dans un quotidien de Pennsylvanie fin 1896, l'annonce d'un vaudeville ayant pour titre le *Yellow Kid of Hogan's Alley*.

Hearst but not comic strip characters ». Gordon, Ian. *Comic Strips and Consumer Culture, 1890-1945* (Washington and London: Smithsonian Institution Press, 1998), p. 37. Cité par Mary Wood, « Viva Cuba Libre » à l'adresse suivante : http://xroads.virginia.edu/~MA04/wood/ykid/yellowkid.htm

[353] « Outcault saw the brand value of his iconic youth (…), but the figure's simple yet distorted shape shows how Outcault's graphic style, like the Kid's slang drew on the familiar vernacular equation of an untutored manner with authenticity and insight. » *Ibid*., p. 126-127.

[354] « He became such a local celebrity that whistles in the shape of Roosey teeth were peddled on the streets of New York as novelties and the sight of the teeth alone could alarm cops. » Dalton, p. 151.


ACADEMY OF MUSIC,
MONDAY, DEC. 28.
McBRIDE and GORDON
In the New York Sunday World's
Latest Success, Entitled the
YELLOW KID OF HOGAN'S ALLEY
A Farce-Comedy in 3 Acts. See the Funny Yellow Kid, the Irish Cake Walk in Hogan's Alley, Special Scenery of Hogan's Alley, All with the Yellow Kid of Hogan's Alley
SPECIAL PRICES—Gallery, 15c.; Balcony, 25c. and 35c.; First Floor, 50c.
[355]

« [Roosevelt] fut même immortalisé comme personnage de vaudeville dans une satire intitulée *The Geezer* avec la célèbre actrice Lillian Russell au *Weber and Field's Music Hall* »[356]. Le succès de ce vaudeville fut d'ailleurs tel que les producteurs purent augmenter le prix des billets sans risquer de perdre de spectateurs , le public correspondant à un large éventail socioéconomique. Comme le fait remarquer Robert C. Allen,

> les femmes et certains hommes qui auraient pu se sentir gênés d'être vus pénétrer dans un théâtre burlesque n'avaient pas de tels scrupules à se rendre au Weber and Field. Comme le *Times* l'indique en 1897, "tout le monde va là-bas pour y rire à gorge déployée. Les âneries des acteurs qui y sont employés correspondent exactement à la fantaisie de l'heure"[357].

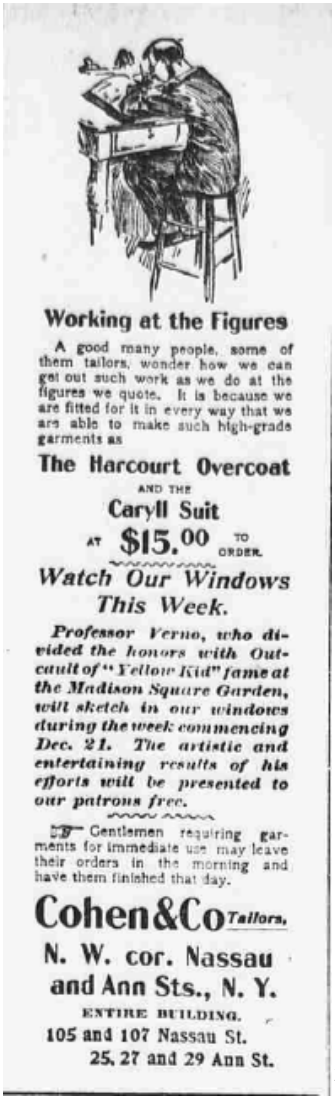
Toujours au mois de décembre 1896, il est intéressant de remarquer que l'artiste lui-même devient l'objet de la curiosité du public. En effet, la publicité d'un tailleur pour hommes, elle-même illustrée, invite les consommateurs à se déplacer à la boutique, car à compter du 21 décembre, et pour toute une semaine, Outcault « célèbre pour son "Yellow Kid" », dessinera derrière la vitrine du magasin. Les clients de la boutique auront le privilège de voir « sans frais » ce que l'artiste aura dessiné.

---

[355] « Amusements », *The Scranton Tribune*, December 26, 1896, p. 7.

[356] « He was even immortalized as a vaudeville character in a satire starring the famous actress Lillian Russell called the Geezer playing in Weber and Field's Music Hall. » Dalton, p. 151.

[357] « women and some men who would have been embarassed to be seen entering a burlesque house had no such compunction about going to Weber and Fields's. As the *Times* put it in 1897, "Everybody goes there and laughs immoderately while there. The nonsense of the performers employed there just suits the fancy of the hour." » Robert C. Allen, *Horrible Prettiness: Burlesque and American Culture* (Chapel Hill, N.C. : The University of North Carolina Press, 1991), p. 224.



Working at the Figures

A good many people, some of them tailors, wonder how we can get out such work as we do at the figures we quote. It is because we are fitted for it in every way that we are able to make such high-grade garments as

The Harcourt Overcoat

AND THE

Caryll Suit

AT **$15.00** TO ORDER.

Watch Our Windows This Week.

Professor Verno, who divided the honors with Outcault of "Yellow Kid" fame at the Madison Square Garden, will sketch in our windows during the week commencing Dec. 21. The artistic and entertaining results of his efforts will be presented to our patrons free.

☞ Gentlemen requiring garments for immediate use may leave their orders in the morning and have them finished that day.

Cohen&Co *Tailors,*

N. W. cor. Nassau and Ann Sts., N. Y.

ENTIRE BUILDING.

105 and 107 Nassau St.

25, 27 and 29 Ann St.

358

Malgré les démarches d'Outcault pour protéger sa création, une faille dans son brevet va permettre à Pulitzer d'offrir à un autre caricaturiste, George Luks[359] de poursuivre les aventures du « Yellow Kid » dans les pages du *World*. Moins d'un mois après le départ de Goddard, alors que le tirage du *Journal* n'est plus qu'à 35 000 exemplaires de celui du *World*, Pulitzer se résout à abaisser le prix du *World* à un *cent* et se voit contraint d'augmenter le prix de ses encarts

---

[358] *The Sun*, December 20, 1896, p. 2.

[359] George B. Luks (1867-1933) avait été envoyé à La Havane fin décembre 1895 par le *Philadelphia Evening Bulletin* pour fournir des illustrations de l'insurrection cubaine qui avait débuté à la mi-février de la même année. À la suite d'une beuverie, quelques mois suivant son arrivée, il est renvoyé par le journal et se retrouve sur un bateau en direction de New York. Deux semaines après avoir débarqué à New York, il est embauché par le *New York World*. Le départ d'Outcault ne représente donc très probablement pas une perte aussi importante pour Pulitzer que ne l'avait été celle de Goddard.

publicitaires pour compenser la perte de revenu qui ne manque pas de suivre. Cette chute de prix déclenche une guerre de tirage entre les deux quotidiens visant à conserver, voire à attirer, de nouveaux contrats publicitaires, guerre qui atteint son paroxysme alors qu'un conflit armé avec l'Espagne paraît imminent. L'escalade des éditoriaux va se refléter dans celle des caricatures, au point que de nombreux commentateurs, dans une attaque finale envers le style journalistique des deux journaux, iront jusqu'à dire qu'ils ont été à l'origine de la guerre. Ce point de vue est illustré dans la célèbre caricature de Leon Barritt, ci-dessous, publiée le 29 juin 1898, la veille de l'attaque des collines de San Juan, que Roosevelt décrira comme son « moment de plénitude » (« crowded hour »). On peut d'ailleurs lire l'article suivant paru quelques semaines plus tôt dans le journal français, *Le Matin*[360] :

> La guerre hispano-américaine est surtout l'œuvre de deux grands journaux de New York : le *N. Y. World* et le *N. Y. Journal.* M. Gribayedoff, un des membres les plus en vedette de la presse américaine, publie dans la *Revue des Revues* de nombreux détails inédits sur le fonctionnement de cette presse jaune, si peu connue en Europe. Comme on le sait, c'est M. Pulitzer à qui le *World* doit son énorme succès actuel. Véritable barnum de la plume, Pulitzer ne laisse échapper aucune occasion de se faire de la réclame. Le puffisme a toujours été sa force. Il a trouvé le moyen d'être à la fois l'ami de la France et de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Irlande, du vice et de la vertu. Malgré tout, il faut pourtant rendre justice à son énergie et à sa persévérance. Sans lui, la Liberté éclairant le monde serait encore privée de son socle. (…) Survient Hearst, fils unique d'un milliardaire de Californie, qui fonde le *Journal*, et y dépense une centaine de millions rien que pour couler le *World* en faisant plus fort que son rival. Mais le *World* tient bon, et les Yankees font place pour deux. A la suite de leur concurrence, New York a été envahi par les procédés des réclames inconnues, inouïes et des crimes imaginaires[361].

Cette réflexion ne manque pas de saveur, sachant que les techniques utilisées par *Le Matin* pour accroître son tirage furent sans doute inspirées par celles qu'il se propose de dénoncer.

---

[360] Il est intéressant de noter qu'à la date de parution de cet article, *Le Matin* est dirigé par l'homme d'affaires français Maurice Bunau-Varilla, frère de Philippe Bunau-Varilla qui sera impliqué dans les négociations liées au canal de Panama aux côtés de l'Administration Roosevelt.

[361] « Le journalisme jaune en Amérique », *Le Matin*, 15 mai 1898, p. 2.



[362]

Illustration 83 - L. Barritt, "THE BIG TYPE WAR OF THE YELLOW KIDS", 1898

3.2.2 Roosevelt et les Rough Riders – un cow-boy à la guerre

Pour comprendre ce qui a permis à Roosevelt de tirer le meilleur parti de sa participation au conflit cubain, il nous faut faire un retour en arrière sur ses fonctions au sein d'un poste difficile à la ville de New York, pour lequel il sera amené à élargir encore davantage ses relations avec les représentants de la presse.

Ainsi, en 1894 Roosevelt se trouve à Washington où il occupe un poste à la Commission de la fonction publique des États-Unis[363] tandis que se déroule la campagne électorale pour la mairie de New York à laquelle il aurait souhaité participer. Le contexte favorisait en effet l'élection d'un réformateur et Roosevelt bénéficiait du soutien de plusieurs républicains et

[362] Leon Barritt, « The Big Type War of the Yellow Kids », *Vim*, vol. 1, no. 2 (June 29, 1898).

[363] Le 7 mai 1889, le président Harrison avait nommé Roosevelt à la Commission de la fonction publique des États-Unis à Washington. Roosevelt avait été reconduit dans ses fonctions lors de la réélection de Cleveland en 1892.

groupes d'intérêt influents comme les *Good Government Clubs of New York* et le *Committee of Seventy*, sans parler de celui de sa propre sœur Corinne qui l'avait très fortement encouragé à participer à la course à la mairie[364]. Cependant, sa femme Edith ne souhaitant pas quitter Washington et s'inquiétant de l'avenir financier de la famille en cas d'éviction du poste, l'en avait dissuadé. Le nouveau maire souhaitait proposer un poste à la police de New York. Constatant les tensions que l'amertume de Roosevelt à l'égard de la mairie avait provoquées sur leur couple et notant qu'il « était "bien plus intéressé par le fait d'avoir Wister et Remington à souper le vendredi" que par celui d'accepter le poste à la police »[365], Edith sollicite l'intervention de Lodge[366]. L'élection de William L. Strong au poste convoité par Roosevelt au mois de novembre 1894 avait ravivé l'amertume de ce dernier. Poussé par Lodge qui orchestre désormais activement la carrière politique de son ami[367], Roosevelt démissionne fin avril 1895 de ses fonctions à Washington pour débuter dans son nouveau poste à la Commission de la police de New York à partir du 5 mai 1895. Le *Washington Post*, qui a annoncé la démission de Roosevelt le 1er mai, publie la caricature suivante en première page de son édition du 4 mai 1895 :

---

[364] Dalton, p. 147.

[365] « She fretted that in his current mood her husband was much more interested in having Wister and Remington to dinner on Friday than in taking the police job. » *Ibid.*, p. 149.

[366] On est loin de l'affirmation d'Albert Shaw selon laquelle « M. Roosevelt n'a pas hésité à accepter ce poste difficile. La nation avait les yeux braqués sur lui dans son travail, comme elle les avait eus à Albany où il avait fait face à des questions et problèmes similaires ». (« Mr. Roosevelt did not hesitate to accept this difficult office. The eyes of the country were upon him in his work, just as they had been when at Albany he was dealing with similar questions and problems »). Albert Shaw, *A Cartoon History of Roosevelt's Career* (New York : The Review of Reviews Company, 1910), p. 33. On note que Shaw sous-entend que l'intérêt populaire pour Roosevelt portait sur son travail et non sur sa personne ; ce que son implication dans le conflit hispano-américain va définitivement changer, comme nous le verrons dans une pleine page du *Sunday World* du 11 septembre 1898, intitulée « Roosevelt, Rough Rider, An Ideal Father » consacrée entièrement à Roosevelt et sa famille.

[367] Dalton, p. 148.



[368]

Illustration 84 - G. Y. Coffin, "A ROOSEVELT TO THE RESCUE", 1895

C'est à titre de préfet de police que Roosevelt se rendra incognito dans les bas-fonds new-yorkais avec Jacob Riis comme guide. Kathleen Dalton consacre d'ailleurs plusieurs pages à l'amitié entre les deux hommes et souligne qu'ils « avaient un objectif plus large que de contrôler les hommes en bleu. Ils cherchaient de la publicité »[369]. Cette analyse est particulièrement bien illustrée par une anecdote relatée par l'ami et biographe officiel de Roosevelt, le journaliste Joseph Bucklin Bishop à propos d'un[370] des trois autres membres de la Commission qu'il soupçonne d'être lié à une « petite mais vicieuse organisation politique » :

> Une fois, alors que nous avions déjeuné tous les trois et avions quitté Roosevelt, il fit quelque pas avec moi en direction de mon domicile. Dès que nous fûmes seuls, il me dit : "Vous avez une très grande influence sur

---

[368] *A Roosevelt to the rescue*. May 3, 1895. Library of Congress Prints and Photographs Division.http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o289953. Theodore Roosevelt Digital Library. Dickinson State University. Il s'agit d'une des dernières caricatures réalisées par G. Y. Coffin, l'un des artistes vedettes du *Washington Post*. Membre du « Gridiron Club », tout comme Roosevelt, il est possible que les deux hommes s'y soient déjà rencontrés.

[369] Dalton, p. 151. Voir aussi Morris, *The Rise*, p. 509.

[370] Il s'agit probablement d'Andrew D. Parker. Morris, *The Rise*, p. 540.

> Roosevelt. Je souhaiterais que vous l'arrêtiez de parler autant aux journaux. Il parle, parle, parle tout le temps. Il ne se passe pas une journée où il n'y a pas quelque chose de lui dans les journaux sur ce qu'il fait et sur ce que fait le Conseil de la police et le public commence à en être fatigué. Cela cause du tort à notre travail". Je m'esclaffais et dit : Arrêter Roosevelt de parler ? Eh bien, vous le tueriez. Il a besoin de parler. Ce qu'il y a de particulier chez lui c'est qu'il a essentiellement l'esprit d'un petit garçon. Ce qu'il pense, il le dit immédiatement ; il pense tout haut. (…) De plus, il parle avec un objectif. Il souhaite que le public sache ce que le Conseil de la police fait de sorte à lui obtenir le soutien populaire »[371].

Cette constante présence dans les journaux associée à une campagne énergique en faveur du parti provoque de folles rumeurs sur la possible désignation de Roosevelt pour la course à l'élection présidentielle de 1896. Cependant, les résultats des élections législatives du New York sont révélateurs de la profonde impopularité de Roosevelt dans sa ville natale qui tranche avec un « étonnant prestige national »[372]. En effet, « bien que les républicains aient remporté une victoire indiscutable dans tout l'État, *Tammany Hall* fait élire l'ensemble de ses candidats sur le programme municipal par une majorité écrasante »[373].

L'année 1896 est marquée par des conflits de personnalité au sein du conseil entre l'un des trois autres membres à propos duquel Bishop avait tenté d'avertir Roosevelt, mais également par l'opposition ouverte entre ce dernier et le cacique de la machine républicaine Thomas Collier Platt. Finalement, en 1897 la nouvelle Administration McKinley va lui permettre de quitter New York pour rejoindre Washington et y exercer une fonction faisant appel à son expertise au sein de la Marine. Il prend ainsi, le 19 avril 1897, le poste de secrétaire adjoint à la Marine dans un contexte où des voix de plus en plus fortes se font entendre pour pousser à l'intervention des États-Unis dans la révolte qui secoue depuis février 1895 l'île de Cuba. Décidé à moderniser la

---

[371] « On one occasion when the three of us had been dining together, he accompanied me toward my home after we had separated from Roosevelt. As soon as we were alone, he said: "You have great influence with Roosevelt. I wish you would stop him from talking so much in the newpapers. He talks, talks, talks all the time. Scarcely a day passes that there is not something from him in the papers about what he is doing and the Police Board is doing, and the public is getting tired of it. It injures our work." I laughed and said: "Stop Roosevelt talking? Why, you would kill him. He has to talk. The peculiarity about him is that he has what is essentially a boy's mind. What he thinks he says at once, thinks aloud. (…) Furthermore, he is talking for a purpose. He wishes the public to know what the Police Board is doing so that it will have popular support." » Joseph B. Bishop, *Theodore Roosevelt and His Time Show in His Own Letters,* 2 vols (New York : Scribner's, 1920), p. 62-63.

[372] Morris, *The Rise*, p. 523.

[373] « Although Republicans won overwhelmingly elsewhere in the state, Tammany Hall saw its full slate of municipal candidates elected by landslide margins. » Morris, *The Rise*, p. 530.

flotte américaine qui n'a pas beaucoup évolué, Roosevelt s'investit avec ardeur dans ses nouvelles fonctions. Par ailleurs, il entretient de bonnes relations avec un certain nombre de journalistes choisis, dont son ami Frederic Remington, et les invite à l'accompagner quand il passe la flotte en revue au large d'Hampton Roads en septembre 1897[374]. Dès les premières semaines de 1898, Roosevelt se prépare à faire partie du corps expéditionnaire en cas de conflit[375].

Depuis la découverte de Cuba par Christophe Colomb quatre siècles plus tôt, l'île était restée attachée à l'Espagne et faisait apparemment l'objet d'une exception à la célèbre doctrine énoncée en 1823 par le cinquième président James Monroe et son secrétaire d'État John Quincy Adams, selon laquelle toute intervention d'une puissance étrangère aux Amériques serait perçue comme une menace pour les intérêts et à la sécurité des États-Unis. Une première révolte entre 1868 et 1878 avait permis quelques maigres gains politiques, mais les taxes imposées à la province étaient particulièrement élevées et alimentaient le ressentiment envers Madrid. L'insurrection cubaine échappe à notre propos, mais l'on notera néanmoins l'observation d'un historien français contemporain : « Malheureusement, toutes ces réformes arrivaient trop tard, et les Cubains émettaient déjà la prétention de s'administrer eux-mêmes ; quelques-uns (…) songeaient même à secouer définitivement le joug de la métropole et à revendiquer la pleine et entière indépendance de Cuba »[376]. Bien que ne portant pas atteinte au statu quo dans les Caraïbes, la guerre à Cuba compromettait les intérêts américains dans l'île et leur commerce dans la région. Autrement dit, le désordre cubain menaçait du côté atlantique le « système américain » cher à James G. Blaine dans le cas d'Hawaï. Comme l'écrivait ce dernier, alors secrétaire d'État de James Garfield :

> L'histoire de nos relations avec l'Europe pendant les cinquante dernières années montre le soin jaloux avec lequel les États-Unis ont empêché toute

---

[374] Dalton, p. 167.

[375] *Ibid*., p. 168. Roosevelt exprime sa volonté de partir pour Cuba dès le 19 mars 1895 dans une lettre adressée au gouverneur de New York de l'époque (Roosevelt to Levi Parsons Morton, March 19, 1895 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 436). Il renouvelle son offre en septembre 1897 à un officier à qui sera confié en 1898 le 7e régiment de volontaires de New York, y ajoutant l'idée d'un régiment de volontaires. (Roosevelt to Francis Vinton Greene, September 15, 1897, in Morison and Blum, *The Letters*, p. 679). Voir également Roosevelt to C. Whitney Tillinghast, II, January 13, 1898 et Roosevelt to Francis Vinton Greene January 13, 1898, in Morison and Blum, *The Letters*, p. 758 ; Roosevelt to C. Whitney Tillinghast, II, February 25, 1898 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 784.

[376] Charles-Louis-Marie Bride, *La Guerre hispano-américaine de 1898* (Paris : Librairie militaire R. Chapelot et Co., 1899), p. 20.

> interférence étrangère dans le contrôle de leurs côtes. Leur attitude à l'égard de Cuba en est un bon exemple. Bien qu'entre les mains de l'Espagne, cette île riche, clef du Golfe du Mexique, fait partie du système commercial américain. Mon prédécesseur, M. le secrétaire Everett, a démontré que, sans prendre possession de l'île, ni même la convoiter, sa situation était essentiellement une question américaine ; que dans l'éventualité où elle cesserait d'être espagnole, Cuba devrait nécessairement devenir américaine et ne pas tomber sous la domination de tout autre pays européen ; que le mouvement incessant de ségrégation des intérêts américains du contrôle européen et l'unification dans une sphère américaine plus large d'existence autonome ne pouvait, et ne devait pas, être entravé[377].

Cette déclaration reprise dans plusieurs ouvrages publiés récemment exprime un sentiment expansionniste pérenne que la caricature suivante, parue dans *Puck* un an plus tard, illustre particulièrement bien.

[377] « The history of our European relations for fifty years shows the jealous concern with which the United States has guarded its control of the coast from foreign interference. Its attitude toward Cuba is in point. That rich island, the key to the Gulf of Mexico, is, though in the hands of Spain, a part of the American commercial system. My predecessor, Mr. Secretary Everett, showed that, without forcing or even coveting possession of the island, its condition was essentially an American question; that if ever ceasing to be Spanish, Cuba must necessarily become American, and not fall under any other European domination, and that the ceaseless movement of segregation of American interests from European control, and unification in a broader American sphere of independent life, could not and should not be checked. » Gail Hamilton (Mary Abigail Dodge de son vrai nom), *Biography of James G. Blaine* (Norwich, Conn. : The Henry Bill Publishing Company, 1895), pp 511-512 (citation tronquée au mépris des règles de ponctuation). Extrait d'une lettre de James G. Blaine à James M. Comly, que l'on trouve par exemple dans *Readings in American Foreign Policy*, eds. Robert A. Goldwin *et al.* (New York : Oxford University Press, 1959), 71–74.



[378]

Illustration 85 - L. W. Dalrymple, "PATIENT WAITERS ARE NO LOSERS", 1897

On peut y voir l'Oncle Sam, la figure allégorique des États-Unis, coiffé d'un sombrero, debout et les mains dans les poches, au pied duquel se trouve un immense panier rempli de six énormes pommes représentant chacune un État dont le Texas, la Louisiane, la Californie, l'Alaska, et la Floride. L'Oncle Sam lève les yeux vers un pommier planté derrière un solide mur dont une branche dépasse largement jusqu'au-dessus de sa tête. On dénombre cinq pommes appelées Hawaï, Canada, Cuba et Amérique centrale, la pomme cubaine étant la plus grosse et la plus

[378] Louis W. Dalrymple, « Patient Waiters Are No Losers », *Puck*, vol. 40, no. 1036 (January 13, 1897).

rouge. Le titre de la caricature « Patient waiters are no losers », que l'on pourrait traduire par « Tout vient à point à qui sait attendre » est suivi de la légende suivante : « Uncle Sam. – I ain't in a hurry. – it'll drop in my basket when it gets ripe », (« Oncle Sam : J'suis pas pressé. Elle tombera dans mon panier quand elle sera mûre »). Le caricaturiste, Louis Dalrymple, propose en quelque sorte un corollaire annexionniste à la doctrine de Monroe dans laquelle les pommes/pays se trouvent clairement sur un pommier/territoire qui ne fait pas partie du jardin/territoire de l'Oncle Sam/États-Unis, mais « empiète » sur celui-ci et laisse donc les fruits à porté de main. Le lecteur se trouve ainsi dans la position de se demander qui du propriétaire de l'arbre ou de l'Oncle Sam peut légitimement en revendiquer la possession. La présence dans le panier de l'Oncle Sam des autres pommes représentatives des territoires annexés donne la réponse : les pommes qui se trouvent encore sur l'arbre finiront dans le panier de l'Oncle Sam de la même manière et pour les mêmes raisons que celles qui s'y trouvent déjà. Cette interprétation fait d'ailleurs écho avec la rhétorique justificative de la politique expansionniste que Roosevelt ne cessera de répéter pour contrer les arguments de ses opposants sur cette question[379].

Le 7 décembre 1896, avant de quitter officiellement ses fonctions et quelques semaines avant la parution de cette caricature, le président Grover Cleveland avait adressé le message suivant au Congrès[380] :

> [L'île de Cuba] est si près de nous qu'à peine est-elle séparée de notre territoire. Nos intérêts pécuniaires engagés dans l'île occupent le second rang ; ils viennent immédiatement après ceux du gouvernement et du peuple espagnols. On calcule, sur des bases certaines, que les capitaux américains s'élèvent entre 30 et 50 millions de dollars, au moins, investis dans des plantations, chemins de fer, exploitations minières et autres entreprises à Cuba. Le mouvement commercial entre les États-Unis et

---

[379] Voir Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 232. À propos de cette métaphore arboricole, on notera que lors de la prise du pouvoir à Hawaii par les milieux d'affaires blancs en 1893, le ministre américain John L. Stevens avait écrit à ses supérieurs : « la poire hawaïenne est maintenant mûre à souhait ». « The Hawaiian pear is now fully ripe ».

[380] « It lies so near to us as to be hardly separated from our territory. Our actual pecuniary interest in it is second only to that of the people and Government of Spain. It is reasonably estimated that at least from $30,000,000 to $50,000,000 of American capital are invested in plantations and in railroad, mining, and other business enterprises on the island. The volume of trade between the United States and Cuba, which in 1889 amounted to about $64,000,000, rose in 1893 to about $103,000,000, and in 1894, the year before the present insurrection broke out, amounted to nearly $96,000,000. Besides this large pecuniary stake in the fortunes of Cuba, the United States finds itself inextricably involved in the present contest in other ways, both vexatious and costly. » Grover Cleveland, « Fourth Annual Message (second term) », December 7, 1896. Gerhard Peters and John T. Woolley, *The American Presidency Project*. Accessible à l'adresse suivante : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29537

> Cuba qui, en 1889 représentait environ 64 millions de dollars, s'est élevé en 1893 à près de 103 millions, et en 1894, un an avant le début de l'insurrection actuelle, a atteint encore 96 millions de dollars. En dehors des importants enjeux financiers liés au destin de Cuba, les États-Unis se trouvent donc inévitablement impliqués dans la lutte sur d'autres plans, à la fois vexatoires et coûteux.

Cleveland souligne également la présence de plusieurs réfugiés cubains qui « encouragent indirectement l'insurrection par l'intermédiaire de la presse, par des réunions publiques, par l'achat et l'envoi d'armes, par la collecte de fonds ainsi que d'autres moyens que l'esprit de nos institutions et la teneur de nos lois assimilent à des entreprises criminelles »[381].

Les caricatures continuent d'abonder dans les journaux et les magazines, prédisant que l'intervention des États-Unis surviendra tôt ou tard[382]. Finalement, en janvier 1898, McKinley décide d'envoyer le *Maine* protéger les ressortissants américains après que de nouvelles émeutes ont secoué l'île. Lorsque le *Maine* explose le 15 février Roosevelt s'empresse de convaincre le Congrès que cet événement ne résulte pas de l'incompétence de la marine ou d'une explosion spontanée dont ses vaisseaux de guerre sont coutumiers[383]. Malgré les pressions, dont celles de la presse à sensation, McKinley décide de différer toute déclaration de guerre aux résultats d'une commission d'enquête sur les causes de l'explosion. Roosevelt est de plus en plus exaspéré par les tergiversations présidentielles qui bénéficient toutefois du soutien de *Puck* comme l'atteste la caricature suivante :

---

[381] « Many Cubans reside in this country, and indirectly promote the insurrection through the press, by public meetings, by the purchase and shipment of arms, by the raising of funds, and by other means which the spirit of our institutions and the tenor of our laws do not permit to be made the subject of criminal prosecutions. » *Loc. cit.*

[382] On ne compte pas plus que quatre caricatures dans *Puck* sur le thème de Cuba. Elles sont toutes néanmoins éloquentes quant au sentiment général qu'il faut s'attendre à la guerre. Voir notamment Louis Dalrymple, « It's got to be sooner or later - and it looks like "sooner" » *Puck*, vol. 43, no. 1103 (April 27, 1897).

[383] Dalton, p. 169.



[384]

Illustration 86 - J. Keppler, "HONOR TO McKINLEY!", 1898

À l'inverse, plusieurs journaux publient des caricatures ridiculisant le Président dont certaines questionnent la virilité[385] tandis que la presse à sensation se déchaîne.

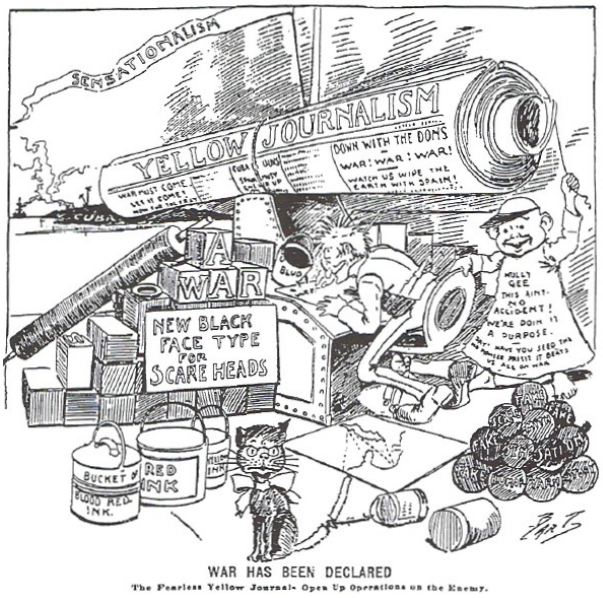
[384] J. Keppler, « Honor to McKinley! », *Puck*, vol. 43, no. 1098 (March 23, 1898).

[385] Dalton, p. 171.



386

Illustration 87 - The Herald, "MATTERS APPEAR TO BE APPROACHING A CRISIS", 1898



387

Illustration 88 - Bart, "WAR HAS BEEN DECLARED", 1898

Le 28 mars 1898[388], la commission d'enquête remet finalement un rapport concluant que l'explosion de l'*U.S.S Maine* a été causée par un dispositif externe. La veille, le gouvernement

---

[386] « Matters appear to be approaching a crisis », *The Herald* (April 01, 1898): 2. Cette caricature mériterait une étude plus complète, mais notons que la représentation de l'Espagne tient un poignard entre les dents. Nous reviendrons sur la symbolique associée à cette arme au prochain chapitre lorsqu'elle sera transférée sur l'image de Roosevelt.

[387] Tiré de Charles L. Bartholomew, *Cartoons of the Spanish-American War by Bart,* (Minneapolis, Minn. : The Journal Printing Co., 1899), p. 20. Il s'agit ici d'une critique acerbe du rôle de la « presse jaune » qui contient d'ailleurs une allusion à la caricature de Leon Barritt que nous avons vue plus tôt.

[388] Il est à noter que la guerre hispano-américaine se déroulait également sur le front des Philippines et de l'île de Porto Rico, qui avec Guam et quelques possessions dans les Indes et en Afrique, constituaient les derniers vestiges de l'ancienne thalassocratie espagnole. Il n'en reste pas moins que de nombreux Américains de l'époque ont eu les yeux braqués sur Cuba et sur les interventions terrestres en particulier. Il va sans dire que l'ampleur de la couverture médiatique entourant la participation de Roosevelt à la tête de ses pittoresques « Rough Riders » a éclipsé le fait que sur les trois batailles décisives de toute la campagne, deux seront navales. En effet, lorsqu'est lancé le 1er juillet l'engagement terrestre sur les « Collines de San Juan », auquel Roosevelt participe, la flotte espagnole stationnée aux Philippines sous les ordres de l'amiral Patricio Montojo y Parasón a déjà, le 1er mai, été défaite en six heures à peine par l'escadre américaine du commodore Dewey (il sera nommé alors amiral). Notons, toutefois que Dewey doit en partie cette victoire aux efforts de modernisation et d'approvisionnement de la marine par Roosevelt, ce dernier n'hésitant pas d'ailleurs à s'en attribuer une partie du mérite (Morris, *The Rise*, p. 644 ; Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 228). Par ailleurs, la flotte espagnole à Cuba, sous le commandement de l'amiral Pascual Cervera y Topete, dont les ports sont sous blocus maritime depuis le 21 avril, va être totalement détruite le 13 juillet par la marine américaine sous le commandement du vice-amiral William T. Sampson et du commodore Winfield Scott Schley. Santiago de Cuba tombe le 15 juillet, les Espagnols demandent un cessez-le-feu dès le 18 juillet et un protocole de paix est finalement signé le 12 août. Se référer au très complet site de la Bibliothèque du Congrès intitulé *The World of 1898 : The Spanish American War* qui a fait appel à de nombreux spécialistes, dont

américain avait envoyé un ultimatum à l'Espagne lui intimant de déclarer un armistice jusqu'au 1er octobre et de démanteler les camps de concentration. La réponse de l'Espagne dans la nuit du 31 mars, qui cède sur tous les points tout en se refusant à détailler les conditions dans lesquelles le gouvernement insulaire pourrait négocier la paix, pousse le Président à demander, le 11 avril, l'aval du Congrès pour déclarer la guerre contre l'Espagne.[389] Ainsi, McKinckley affirme devant le Congrès qu'« avec cette dernière tentative en direction d'une paix immédiate, et sa réception décevante par l'Espagne, l'exécutif est amené au bout de ses efforts »[390] et précise que

> la guerre à Cuba est d'une telle nature, qu'excepté l'assujettissement ou l'extermination, une victoire militaire définitive d'un côté ou de l'autre semble irréaliste. L'autre possibilité est l'épuisement de l'une ou de l'autre partie, voir les deux – ce qui a dans les faits mis un terme à la guerre de dix ans avec la trêve de Zanjon[391].

McKinley ajoute qu'il ne serait pas

> sage ou prudent que le gouvernement reconnaisse au moment présent l'indépendance de la soi-disant République . Une telle reconnaissance n'est pas nécessaire pour permettre aux États-Unis d'intervenir et de pacifier l'île. Engager aujourd'hui la nation à reconnaître un gouvernement cubain quelconque pourrait nous soumettre à des problèmes embarrassants d'obligation internationale à l'égard de l'organisation ainsi reconnue[392].

David Trask. Le site Internet est accessible à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/rr/hispanic/1898/. La littérature abonde sur le sujet comme en témoigne l'ouvrage de Mark R. Barnes, *The Spanish-American War and Philippine Insurrection, 1898-1902 : An Annotated Bibliography* (New York : Routledge, 2011). Voir également David F. Trask, *The War with Spain in 1898* (New York : Macmillan, 1981) ; ainsi que les entrées de l'encyclopédie suivante : Benjamin R. Beede, ed., *The War of 1898 and U.S. Interventions 1898-1934 : An Encyclopedia* (New York : Garland Publishing Inc. 1994).

[389] Nous nous sommes appuyés sur le discours présidentiel du 11 avril 1898 pour établir cette chronologie. William McKinley, « Message to Congress Requesting a Declaration of War With Spain », April 11, 1898, Gerhard Peters and John T. Woolley, ed., *The American Presidency Project*. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=103901.

[390] « With this last overture in the direction of immediate peace, and its disappointing reception by Spain, the Executive is brought to the end of his effort. » *Loc.* cit. ; French Ensor Chadwick, *The Relations of the United States and Spain: Diplomacy*, (New York : Charles Scribner's Sons, 1909), p. 577.

[391] « The war in Cuba is of such a nature that, short of subjugation or extermination, a final military victory for either side seems impracticable. The alternative lies in the physical exhaustion of the one or the other party, or perhaps both—a condition which in effect ended the ten years' war by the truce of Zanjon. » *Loc.* cit. ; Chadwick, p. 576.

[392] « it would be wise or prudent for this Government to recognize at the present time the independence of the so-called Cuban Republic. Such recognition is not necessary in order to enable the United States to intervene and pacify the island. To commit this country now to the recognition of any particular government in Cuba might

Comme le remarque Dalton, « en d'autres termes, l'objectif était l'arrêt du conflit entre Cuba et l'Espagne et non la liberté de Cuba. Les rebelles cubains estimaient qu'ils étaient si proches de chasser eux-mêmes l'Espagne qu'une intervention des États-Unis serait délétère »[393,394]. Une résolution conjointe est votée par le Congrès le 19 avril, incluant la clause Teller qui décline toute intention d'annexer l'île. La guerre est finalement officiellement déclarée le 25 avril[395] à la grande satisfaction de Roosevelt qui n'a cessé de déplorer dans sa correspondance privée les atermoiements de McKinley[396]. Roosevelt aurait d'ailleurs déclaré à propos du vingt-cinquième président qu'« il n'[avait] pas plus de colonne vertébrale qu'un éclair au chocolat »[397]. Ce commentaire méprisant si souvent cité, mais vraisemblablement apocryphe, a de quoi surprendre dans la bouche de son futur colistier. Ainsi que l'a démontré très efficacement une analyse révisionniste de Richard F. Hamilton qui en a étudié en détail la genèse, cette remarque ne peut

---

subject us to embarrassing conditions of international obligation toward the organization so recognized. » *Loc. cit.* ; Chadwick, p. 578.

[393] « In other words, suppression of the conflict between Cuba and Spain was the goal, not Cuba's freedom. Cuban rebels believed they were so close to ousting Spain by themselves that U.S. intervention would be harmful. » Dalton, p. 171.

[394] Cette opinion est partagée par plusieurs historiens cubains, comme l'indique Mark Barnes dans une bibliographie annotée de la guerre hispano-américaine. Voir Barnes, p. 4.

[395] Elle sera antidatée au 21 avril pour justifier certaines manœuvres et notamment le blocus de Cuba.

[396] Arthur Wallace Dunn souligne que les efforts de McKinley pour éviter la guerre avaient le soutien de « presque tous les membres de son administration ainsi que d'un grand nombre de sénateurs et de représentants du parti républicain. (…) Il y avait à cette époque au Congrès un certain nombre d'insurgés républicains que l'on appelait généralement des reconcentrados du nom donné au peuple cubain regroupé dans des camps entourés de fils barbelés par les soldats espagnols. À la tête de ces insurgés, on retrouvait des hommes tels que Cushman K. Davis, Joseph B. Foraker, John M. Thurston, William E. Chandler entre autres au Sénat, tandis que James A. Tawney, James R. Mann et William Alden Smith étaient parmi les meneurs des insurgés à la Chambre qui ont aidé à forcer la guerre contre l'Espagne ». (« [He was] assisted by nearly every member of his administration and a large number of Senators and Representatives of the Republican party, (…). In Congress at that time was a number of Republican insurgents who were generally called reconcentrados for the reason that the Cuban people were so termed by the Spanish soldiers when gathered in camps surrounded by barbed-wire fences. These insurgents were led by such men as Cushman K. Davis, Joseph B. Foraker, John M. Thurston, William E. Chandler, and others in the Senate, while James A. Tawney, James R. Mann, and William Alden Smith were among the leaders of the insurgents in the House, who helped to force the war with Spain. ») Arthur Wallace Dunn, *Gridiron Nights: Humorous and Satirical Views of Politics and Statemen as presented by the Famous Dining Club* (New York: Frederick A. Stokes company, 1915), p. 70. Les « reconcentrados » républicains de Reed ont fait l'objet d'une mordante caricature sous la plume de Bartholomew, surnommé Bart. La caricature intitulée « Les *reconcentrados* de Reed se sont déchaînés hier » (« Reed's Reconcentrados Broke Loose Yesterday ») est datée du 11 avril 1898 dans le recueil de dessins de Bart et du 14 mai 1898 sur le site de la Bibliothèque du Congrès. Parmi ces insurgés républicains, on note la présence du sénateur Joseph B. Foraker, qui entretient une vive inimitié à l'égard de McKinley et dont nous serons amenés à reparler dans notre prochaine étude de cas.

[397] Cette déclaration qui circule d'ailleurs sur Internet fait partie des « 25 meilleures insultes politiques de l'histoire » sur le site MSN d'actualités francophone. Voir diapositive 8 à l'adresse suivante ; http://www.msn.com/fr-ca/actualites/monde/25-des-meilleures-insultes-politiques-de-l%E2%80%99histoire/ss-AAekF7u#image=8.

raisonnablement être considérée comme authentique[398]. Néanmoins, comme le souligne Kristin L. Hoganson, l'allusion à la colonne vertébrale de McKinley est relativement répandue, et pour cause[399]. Dans une réflexion qui rejoint notre brève analyse sur le concept de masculinité, l'auteur analyse avec pertinence que

> les reproches des différents détracteurs, à savoir que le président était faible, indécis, efféminé, lâche et impuissant, étaient englobés dans l'allégation qu'il n'avait pas de colonne vertébrale. Le terme colonne vertébrale a attiré l'attention sur la masculinité du président non pas seulement parce qu'il connotait les traits de personnalité qui étaient prisés chez les hommes, mais qu'il évoquait aussi des images de rigidité ou de mollesse de son corps[400].

---

[398] R. F. Hamilton, « McKinley's Backbone », *Presidential Studies Quarterly*, vol. 36, no. 3 (September 2006) : 482–492. À titre d'exemple plus récent de perpétuation de cette déclaration apocryphe, l'une des toutes dernières biographies sur Roosevelt parue en 2013 par Doris Kearn Goodwin, cite la même source qu'Henry F. Pringle, à savoir la biographie d'Owen Wister, laquelle n'offre ni la date, ni le contexte. Doris Kearns Goodwin, *The Bully Pulpit : Theodore Roosevelt, William Howard Taft and the Golden Age of Journalism* (New York : Simon & Schuster Paperbacks, 2013), p. 212. On retrouve également le fameux éclair au chocolat sous la plume de Joseph Smith [Joseph Smith, « The Assistant Secretary of the Navy and the Spanish-American War Hero » in Serge Ricard, ed. *A Companion to Theodore Roosevelt*, (Chichester, England : Wiley-Blackwell, 2011), p. 47] qui cite Margaret Leech [Margaret Leech, *In the Days of McKinley* (New York : Harper, 1959), p. 169] sans toutefois faire mention de la note de l'auteur (p. 628) qui précise que cette réflexion « aurait été attribuée à Roosevelt à diverses dates » et ne donne aucune autre source en dehors de l'ouvrage de Dunn [Arthur Wallace Dunn, (1971) *From Harrison to Harding*, 2 vols. (Port Washington, NY: Kennikat, 1922)] dans lequel l'« éclair au chocolat » s'est transformé en « méduse » et qui n'offre pas davantage de source, de date, ni de contexte. Une recherche dans les archives de la Bibliothèque du Congrès nous a permis de retracer l'origine de cette expression à un article de quelques lignes du *Sun* daté du 15 mai 1896, intitulé « Anatomy of Conviction ». Il s'agit de la réponse du journal à une question d'un correspondant du *Sun* à Orange au sujet du positionnement de McKinley sur la question financière. Le *Sun* répond « Nous ne savons pas. Personne ne sait. Le major McKinley lui-même l'ignore. Pour prendre position vous avez besoin de plus que deux jambes et deux pieds, ou une jambe et une cane ou une béquille, ou encore une clôture sur laquelle vous appuyer. Cela prendre également une colonne vertébrale et le Napoléon de Canton, dans l'Ohio, a à peu près autant de colonne vertébrale qu'un éclair au chocolat ». (« We do not know. Nobody knows. Major McKinley himself does not know. To stand anywhere requires something more than two legs and two feet; or one leg and a cane or crutch; or a fence to lean against. It requires also a backbone, and the Napoleon of Canton, Ohio, has about as much backbone as a chocolate eclair. ». « Anatomy of Conviction », *The Sun*, May 15, 1896, p. 6. Quant à l'attribution à Roosevelt, le *Washington Post* du 29 décembre 1899 faisait allusion à la rumeur qui courait déjà, demandait à ce que si Roosevelt en était l'auteur, il présente ses excuses au *Sun* pour s'être attribué l'expression de 1896. L'article cite le *Sun* et en profite pour ajouter que « L'administration devrait prendre des mesures pour empêcher ses amis de New York de se chaparder de brillantes citations les uns les autres » (« The administration should take some action to prevent its New York friends from pilfering one another's bright sayings. ») *The Washington Post*, December 29, 1899, p. 6.

[399] Kristin Hoganson, *Fighting for American Manhood : How Gender Politics Provoked the Spanish-American and Philippine-American Wars* (New Haven, Conn. : Yale University Press, 1998), p. 91.

[400] « The critics' various complaints—that the president was weak, indecisive, effeminate, cowardly, and ineffectual—were encapsulated in the contention that he lacked backbone. (…) The term *backbone* focused attention on the president's manhood because it not only referred to character traits that were valued in men, but also evoked images of the rigidity or flaccidity of his body. » *Loc. cit.* Hoganson intitule d'ailleurs son chapitre « McKinley's Backbone : The Coercive Power of Gender in Political Debate » et reproduit une caricature du

En ce qui concerne Roosevelt, il n'avait pas attendu la déclaration de guerre officielle pour soigner son image chevaleresque de guerrier noble et viril au secours de la damoiselle Cuba[401], et appliquer les méthodes relationnelles avec les média qui lui avaient si bien profité depuis son entrée en politique seize ans plus tôt.



402

Illustration 89 - J. Udo Keppler, "THE PEACE MAKER", 1898

Ainsi le samedi 26 mars, deux jours avant la remise du rapport d'enquête, Roosevelt assiste à un dîner du « Gridiron Club »[403] au cours duquel se produira un incident auquel certains journaux

---

Chicago Chronicle « exploitant une imagerie phallique peu subtile » (« exploiting less than subtle phallic imagery ») et représente l'Oncle Sam en train d'insérer un fusil à baïonnette à l'arrière du manteau porté par McKinley. Hoganson, pp. 91-92.

[401] Voir notamment la caricature de Louis Dalrymple, « Some Time in the Future », *Puck*, vol. 37, no. 957, (July 10, 1995), Library of Congress, Prints & Photographs Division, [AP101.P7 1895], dont le sous-titre est : « Lorsque l'insurgé et l'Espagnol se seront épuisés à se battre pour Cuba, l'Oncle Sam pourra intervenir et consoler la belle damoiselle » (« When insurgent and Spaniard have worn themselves out fighting for Cuba, Uncle Sam may step in and comfort the fair damsel. »).

[402] Joseph Udo Keppler, « The Peace Maker », *Puck*, vol. 43, no. 1102 (April 20, 1898), Library of Congress, Prints & Photographs Division, [2012647557].

[403] Nous détaillerons dans la troisième étude de cas l'histoire et l'influence de ce club.

feront allusion. Le récit qu'en font deux historiens du Club, Arthur Wallace Dunn et Harold Brayman apporte un éclairage intéressant sur cet incident[404]. Soulignant la prééminence de l'Ohio dans la crise, alors que les deux sénateurs Joseph B. Foraker et Mark Hanna sont dans l'assistance, le président du Club, Frank Hosford du *Detroit Free Press* se tourne vers ce dernier et lui demande

> "Sénateur Hanna, pouvons-nous avoir cette guerre ?" Délaissant toute réplique spirituelle, Hanna se lança dans un discours grave sur la guerre. Après qu'il eut terminé, le président du Gridiron Club présenta le prochain interlocuteur en disant : "Au moins avons-nous un homme lié à l'actuelle Administration qui n'a pas peur de se battre : Théodore Roosevelt, secrétaire adjoint à la Marine (…)". Il s'agissait d'une confrontation spectaculaire entre le secrétaire adjoint à la Marine, nouvelle figure montante et le puissant leader politique qui avait fait élire l'homme de son choix comme président des États-Unis. Roosevelt se leva. "Nous aurons cette guerre, dit-il, pour la liberté de Cuba, sénateur Hanna, en dépit de la tiédeur des intérêts commerciaux"[405].

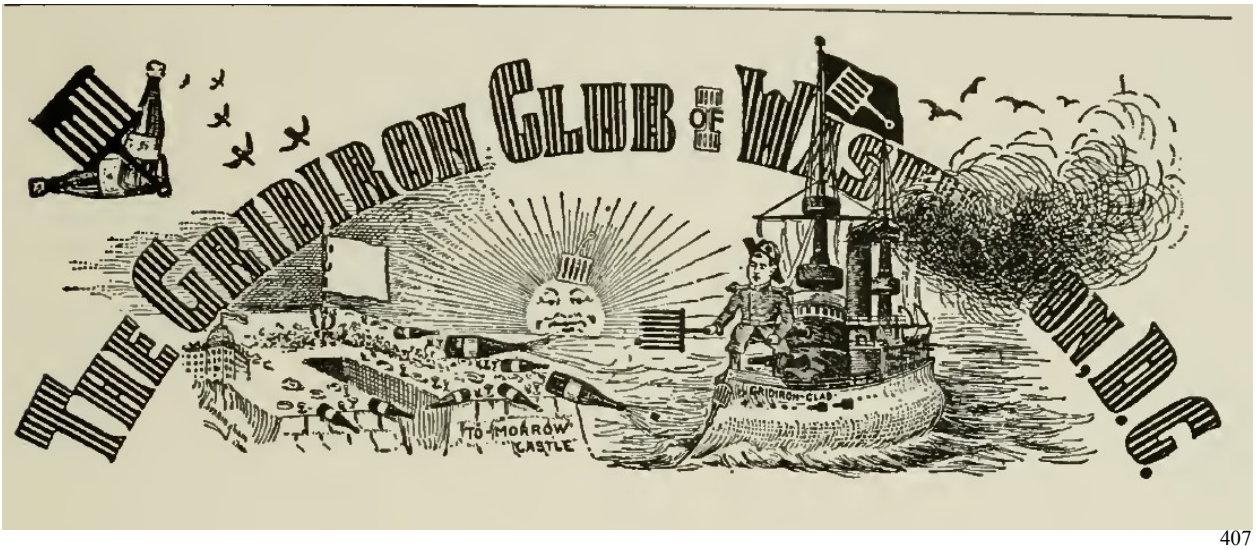
La lecture du récit qu'en fait Harold Brayman occulte une partie de la phrase prononcée par le président du Club pour présenter Roosevelt qui aurait ajouté, selon le témoignage de Dunn : « et ce soir vice-amiral par commission du *Gridiron Club* »[406]. Cette omission peut paraître triviale, mais elle revêt une certaine importance. En effet, il était de coutume de parodier l'actualité politique sur le menu de la soirée et il était fréquent de pouvoir y voir des caricatures réalisées par certains artistes employés notamment par les journaux de Washington. Le menu du samedi 26 mars se présentait comme une sorte de certificat accordant une commission à titre de vice-amiral à tous les invités et présentant la bannière suivante :

---

[404] L'incident est relaté dans la biographie de Morris qui, toutefois, la relate de manière très différente et semble-t-il incomplète (voir Morris, *The Rise*, p. 635). Nous lui avons préféré deux récits concordants de deux anciens membres et historiens du « Gridiron Club » : celui d'Arthur Wallace Dunn, représentant de l'*Associated Press*, qui avait assisté à la soirée et celui d'Harold Brayman. Ayant travaillé plus de quarante ans sur l'histoire du Club, Brayman offre l'ouvrage le plus documenté sur le déroulement de ces soirées d'humour où se côtoient, aujourd'hui encore, politiciens et journalistes.

[405] Harold Brayman, *From Grover Cleveland to Gerald Ford: the President Speaks Off-the-Record; Historic Evenings with America's Leaders, the Press, and other Men of Power, at Washington's Exclusive Gridiron Club* (Princeton, N.J. : Dow Jones Books, 1976) p. 40.

[406] « and tonight a Vice-Admiral by commission of the Gridiron Club. » Dunn, p. 72.



407

On peut y voir un navire de guerre dont le pavillon porte l'image d'un grill, que l'on retrouve dans la main d'un homme en tenue de vice-amiral, à la proue du navire, en guise de chapeau au soleil, et finalement à la gauche du dessin, entre deux bouteilles de champagne. On peut également noter l'allusion à cet emblème du Club, « Gridiron » pouvant se traduire par « grill », dans les lettres du titre. On observe la répétition du motif des bouteilles sur la forteresse (le bouchon de certaines bouteilles saute en direction du navire) qui semblent protéger au loin un bâtiment dont le drapeau et la forme générale évoquent le palais royal de Madrid. La forteresse porte l'inscription « To Morrow-Castle », en un jeu de mots phonétique entre les promesses espagnoles devant être reçues toujours « le lendemain »[408] et du nom de la forteresse située sur la côte sud de l'île de Cuba, le Château de San Pedro de la Roca, plus connu sous le nom de Castillo del Morro. Le navire est de toute évidence un cuirassé, étant donné là encore le jeu de mots phonétique entre « ironclad » (« cuirassé ») et le nom du club « [Grid] iron club ». Dans les deux cas, le jeu de mots phonétique s'appuie sur la graphie. Finalement, on note deux drapeaux, l'un sur la forteresse du côté espagnol est blanc, symbole de trêve, tandis que l'autre, du côté du navire du « Gridiron Club », et donc des Américains, est noir comme celui des pirates qui

---

407 Tiré de Dunn, p. 71.

408 On peut lire dans Morris, que McKinley « avait décidé d'envoyer sa déclaration de guerre sur la colline (du Congrès) lundi 4 avril, mais des allusions de Madrid que davantage de concessions pourraient être faite *mañana* ont repoussé [l'envoi] au mercredi six » (« [The President had decided to send his war message up to the Hill on Monday, 4 April, but hints that further concessions might be made *mañana* caused a postponement until Wednesday the sixth. ») Morris, *The Rise*, p. 638.

croisent dans les eaux des Caraïbes. L'artiste, dont la signature est illisible, laisse donc tout loisir à l'observateur pour choisir de quel bord vient l'agression : celui des Espagnols avec les bouteilles de champagne en forme de canons, malgré le drapeau blanc ; ou celui des Américains avec un cuirassé malgré l'arme dérisoire dont est munie son unique combattant.

La bannière est suivie d'un texte typographié et complété à la main du nom de l'un des invités qui se sont joints aux membres réguliers et qui débute ainsi : « À vous tous ici présents, bienvenue, Sachez, qu'accordant une confiance toute particulière à la valeur, la capacité et la splendeur personnelle de _____, je l'ai nommé vice-amiral des volontaires »[409]. Le lendemain, plusieurs journaux rapportent la rencontre, certains la titrant « Le défi de Roosevelt à Hanna », tout en respectant l'une des règles du Club quant au secret des échanges qui se déroulent pendant la soirée. Le *Washington Post* est le seul, semble-t-il, à reproduire le menu du jour d'un des soixante invités ayant reçu ce menu personnalisé. Sachant ses relations privilégiées avec les membres de la presse, il ne semble pas très étonnant que cela soit celui de Théodore Roosevelt. Il est néanmoins impossible de déterminer qui du correspondant du *Washington Post* ou de Roosevelt lui-même a pris l'initiative de cette publication. Il est fort possible que ce correspondant soit Henry L. West, qui fait également partie des invités et qui sera désigné vice-président du club lors du souper du mois de septembre 1898. Le 13 octobre 1902, Roosevelt nommera West au poste de Commissaire au conseil du District de Columbia[410] et en mars 1905, West sera également second vice-président du Comité d'inauguration de Théodore Roosevelt à la fonction présidentielle[411]. On peut néanmoins présumer de l'effet de cette publication, un dimanche, au cœur même de la capitale fédérale, alors qu'à la une du même numéro se trouve un article intitulé « Mettre un terme à la guerre » et sous-titré « McKinley pour une paix honorable ».

---

[409] « To All Who May Be Present, Greeting: Know Ye, that reposing special trust and confidence in the valor, capacity and personal pulchritude of _____, I have appointed him Vice-Admiral of Volunteers, ». *The Washington Post*, March 27, 1898, p. 10.

[410] *New York Times*, October 14, 1902, p. 8.

[411] Washington (D.C.), *Inaugural committee, Inauguration of Theodore Roosevelt as president of the United States, March 4, 1905: membership and duties of committees in charge of Inaugural ceremonies* (Washington: Headquarters of the Inaugural committee, 1905), p. 3.



WERE ADMIRALS ALL

Gridiron Club Indulges in a Patriotic Dinner.

A COMMISSION FOR EACH GUEST

The Stars and Stripes Were Lavishly Displayed and Even the Boutonnieres Contained Miniature Flags—The Dinner Was an Elaborate Affair and Many Eloquent Speeches Were Made—The List of the Club Members Present and Their Guests.

Red, white, and blue were the colors at the dinner of the Gridiron Club last night. The large banquet room of the Arlington Hotel was resplendent with national flags, which were entwined around the large electric emblem of the club, and also draped over the balcony and the entrance doors. The flags were the keynote of the evening's entertainment. Patriotism was in the air. The speeches were intensely spirited, and at times the enthusiasm reached the very highest pitch.

The floral decorations carried out the national idea. Palms and pinos were sent from California.

Vice Admiral E. G. DUNNELL, New York Times.
Vice Admiral GEORGE W. EVANS, Washington.
Vice Admiral RICHARD LEE FEARN, New York Tribune.
Vice Admiral A. Y. FORD, Louisville, Ky.
Vice Admiral EDGAR J. GIBSON, Philadelphia Press.
Vice Admiral FREDERICK H. GILLETT, Representative from Massachusetts.
Vice Admiral FREDERICK A. G. HANDY, Washington.
Vice Admiral M. A. HANNA, Senator from Ohio.
Vice Admiral WILLIAM B. HIBBS, Washington, D. C.
Vice Admiral ALBERT J. HOPKINS, Representative from Illinois.
Vice Admiral FRANK H. HOSFORD, Denver News.
Vice Admiral WILLIAM H. KING, Representative from Utah.
Vice Admiral HENRY G. KEMP, Washington.
Vice Admiral L. W. V. KENNON, Captain United States Army.
Vice Admiral A. J. LESTER, Washington, D. C.
Vice Admiral JAMES HAMILTON LEWIS, Representative from Washington.
Vice Admiral JAMES LONGSTREET, United States Commissioner of Railroads.
Vice Admiral LLOYD LOWNDES, Governor of Maryland.
Vice Admiral LEE MANTLE, Senator from Montana.
Vice Admiral DAVID H. MERCER, Representative from Nebraska.
Vice Admiral JAMES T. McCLEARY, Representative from Minnesota.
Vice Admiral BENTON McMILLIN, Representative from Tennessee.
Vice Admiral HERNDON MORRELL, Washington.
Vice Admiral RAYMOND PATTERSON, Chicago Tribune.
Vice Admiral GEORGE C. PERKINS, Senator from California.

THE GRIDIRON CLUB & W... D.C.

To all who may be Present, Greeting:

KNOW YE, That reposing special Trust and Confidence in the Valour, Capacity and Personal Fulchritude of Theodore Roosevelt, I have appointed him a VICE ADMIRAL OF VOLUNTEERS, from the twenty-sixth day of March, 1898, THE GRIDIRON CLUB making no objection. He is, therefore, carefully and diligently to discharge the responsibilities of that HIGH OFFICE by doing and performing All Manner of Things thereto belonging, or not, to wit:—

On assuming his station at the Arlington, he will at once proceed, without formal requisition, to fill his Magazines, Bunkers, Bilges and Water Tight Compartments with the following Schedule of Ammunition, Hight Explosives, Fuel and Emergency Rations:

CHESAPEAKE OSTRAS, SOPA DE CASTILLA, POTOMAC PESCADO,
CORDERO AL TOREADOR, OLLA DE TORTUGAS, PONCHE DE PARRILLAS,
PHILADELPHIA NAVY YARD PICHONES, HABANA HELADOS,
TORTILLAS DE ANTILLES, PINAR DEL RIO CAFÉ, KEY WEST CIGARROS Y CIGARRITOS,
SAGUA LA GRANDE SAUTERNE, GULF STREAM CHAMPAGNE [illegible]

While loading up, and subsequently, he will hold himself constantly in readiness for inoffensive Action, and without further orders he will participate vigorously in all complications menacing the PEACE of the GRIDIRON CLUB. He is strictly warned to listen with due humility to the advice of all Seamen and Marines, and to treat his Superior Officers, if there be any, with the ostentatious circumspection accorded by the Articles of War and the Rules and Regulations for the Government of the GRIDIRON Navy.

This Commission continues in effect four consecutive hours, or during Good Behaviour, and its acceptance constitutes an express Waiver of every Claim for prize money, bounty or eventual Disability Pension.

Given under my hand and the Seal of the Gridiron Club, at Washington, at eight o'clock post meridian, this 26th day of March, of the 13th GRIDIRON year and in the 122d year of the Independence of the United States of America.

Frank H. Hosford
PRESIDENT.

412

Un autre historien du club, James Free, relate brièvement le même incident au Club Gridiron, ajoutant juste après : « Lorsque Roosevelt a dirigé ses « Rough Riders » dans la charge sur San Juan Hill moins de quatre mois plus tard, ce n'était pas par accident que son vieil ami, le célèbre correspondant Richard Harding Davis, a pu consigner des dépêches à titre de témoin oculaire »[413].

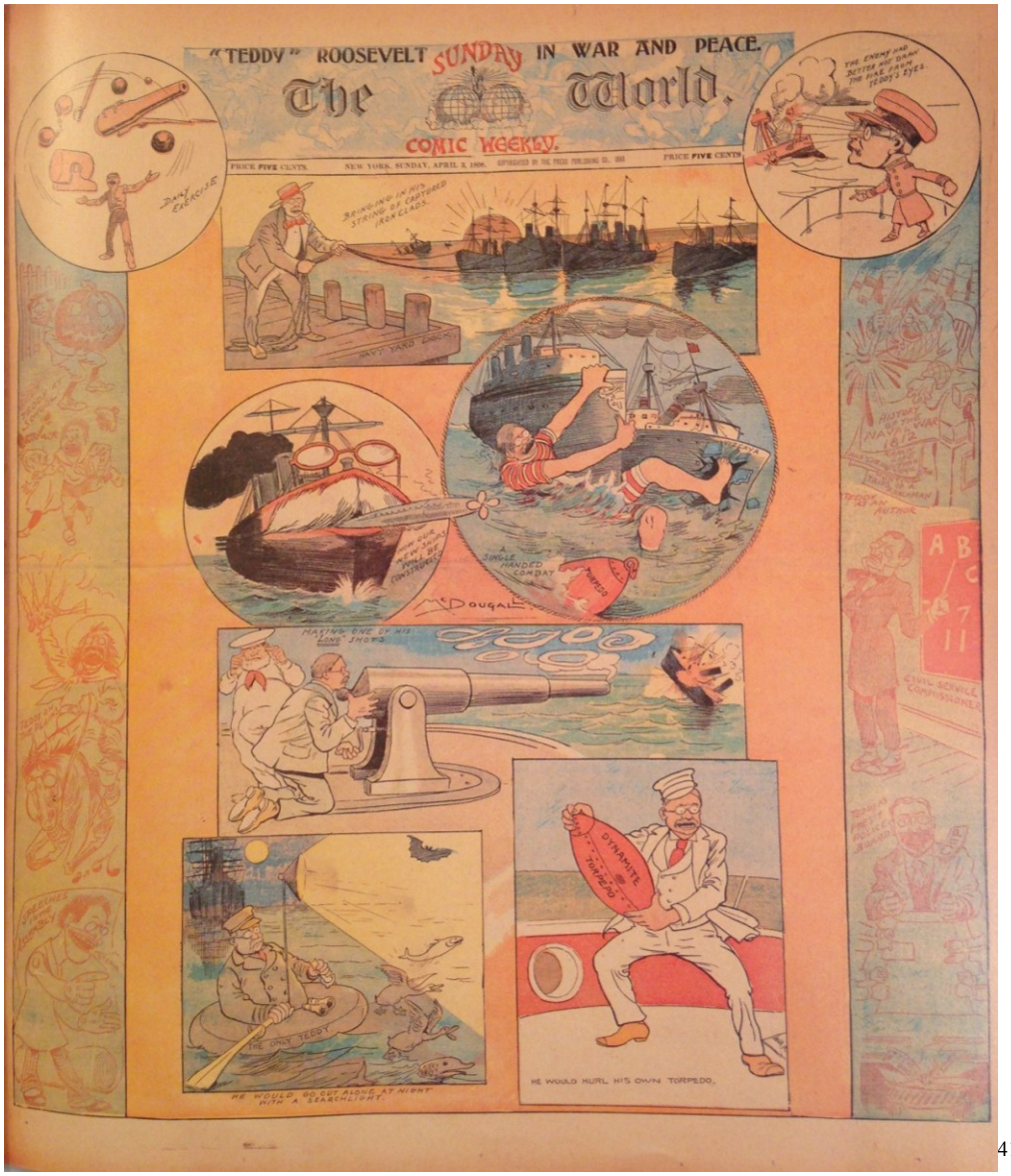
Une semaine plus tard, le 3 avril 1898, l'édition dominicale du *World* accorde une pleine page flatteuse à Roosevelt qui retrace en caricature la vie et la carrière de Roosevelt depuis l'enfance.

---

412 *The Washington Post*, March 27, 1898, p. 10. Extrait et détail de l'article.

413 « When Roosevelt led his Rough Riders charging up San Jean Hill less than four months later, it was not by accident that his long-time friend, the famous news correspondent Richard Harding Davis, could file eye-witness dispatches. » James Free, *The First 100 Years ! : A Casual Chronicle of the Gridiron Club* (Washington, D.C. : The Club, 1985), p. 56. Nous reviendrons sur le qualificatif de « vieil ami » attribué à Richard Harding Davis.

Cette composition caricaturale, qui mériterait un traitement plus approfondi, est particulièrement intéressante dans la mesure où elle anticipe la grammaire graphique qui sera dorénavant associée à Roosevelt.



414

Illustration 90 - W. H. McDougall, "TEDDY ROOSEVELT IN WAR AND PEACE", 1898

414 Tiré de Nicholson Baker and Margaret Brentano, *The World on Sunday: Graphic Art in Joseph Pulitzer's Newspaper (1898 – 1911)* (New York and Boston : Bulfinch Press, 2005), p. 11. La reproduction ci-dessous est plus petite que celle de l'ouvrage dont elle provient, elle-même trois fois plus petite que l'original. La taille réelle dépasse les 90 cm en longueur et en largeur.

Réalisée par un ami d'enfance, Walter H. McDougall[415], cette caricature a peut-être inspiré Finley Peter Dunne, auteur d'un recueil d'histoires humoristiques très populaires, parues sous forme de séries syndiquées dans plusieurs journaux et, dont le protagoniste principal est un tenancier de bar d'origine irlandaise, Mr. Dooley. En effet, le recueil paru en 1899 s'intitule : « Mr. Dooley in War and Peace ». Il est d'ailleurs intéressant de noter que le personnage de Mr. Dooley offrira dans *Harper's Weekly*, le 25 novembre 1899, une critique savoureuse de l'ouvrage que Roosevelt ne manquera pas d'écrire sur la campagne cubaine, intitulé « The Rough Riders »[416]. On peut notamment y lire :

> C'est "la biographie d'un héros par quelqu'un qui sait". Ce sont les "audacieux exploits d'un homme courageux par un authentique témoin oculaire". C'est "le récit de la destruction de la puissance espagnole aux Antilles", que l'on tient de la bouche même de Teddy Rosenfelt, recueilli par sa propre main […]. Et si Teddy a tout fait lui-même, il devrait le dire et mettre fin au suspense. Mais si j'étais lui, j'intitulerais le livre "Seul à Cuba"[417].

Dans une stratégie dorénavant bien rodée, Roosevelt écrit alors à Dunne : « Je regrette d'avoir à vous dire que ma famille et mes amis intimes sont ravis par votre recension de mon livre. À présent, je pense que vous m'êtes redevable ; et je m'attends qu'à votre prochaine visite à l'Est, vous veniez me voir. J'attends depuis longtemps l'occasion de faire votre connaissance »[418]. L'humoriste hésite, de peur de perdre sa capacité à se moquer de Roosevelt, « une cible de choix sur le plan national »[419], mais les deux hommes finiront pas se rencontrer et se lier d'amitié.

---

[415] Comme nous l'avons vu, McDougall a dessiné la célèbre caricature intitulée « The Royal Feast of Belfazaar Blaine and the Money King » publiée le 30 octobre 1884 et qui lui avait ouvert les portes du supplément illustré dominical du *World*. Le caricaturiste s'était lié d'amitié avec Roosevelt alors qu'ils étaient tous deux enfants. Après que le jeune Teddy eut révélé la myopie de McDougall, ce dernier avait investi Roosevelt d'« attributs surhumains ». (« Theodore Roosevelt now already being invested with superhuman attributes. ») Walter H. McDougall, *This is the Life*, (New York : A. A. Knopf, 1926), p. 130.

[416] Theodore Roosevelt, *The Rough Riders* (New York : Scribner's, 1899).

[417] Tiré de Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 161. L'auteur précise que la « traduction est approximative et ne rend pas justice au dialecte de l'original ». En effet, comme pour la chemise du « Yellow Kid », le texte de Dunn utilise une sorte de patois qui transcrit presque phonétiquement la « philosophie » de Mr. Dooley.

[418] « I regret to state that my family and intimate friends are delighted with your review of my book. Now I think you owe me one; and I shall exact that when you next come east you pay me a visit. I have long wanted the chance of making your acquaintance. » Roosevelt to Finley Peter Dunn, November 28, 1899, in Morison and Blum, *The Letters*, vol. 2, p. 1899. Cité dans Goodwin, p. 258.

[419] « the nation's premier target » *Loc. cit.*

On note que la critique de Dunne sera incluse dans un ouvrage intitulé « Mr. Dooley's Philosophy » publié l'année suivante en 1900 et qui comporte des caricatures de Frederic Opper. Ce dernier est l'auteur de la caricature suivante des deux hommes les plus célèbres de la guerre hispano-américaine : non pas Dewey, Shafter, Schley ou Sampson, mais Roosevelt et Davis, l'illustre reporter de guerre. La caricature est la première de l'ouvrage et apparaît au milieu de la critique de *The Rough Riders*, par Mr. Dooley. L'ouvrage ayant été publié un an et demi après la guerre, la caricature tranche avec celles parues pendant la campagne.



[420]

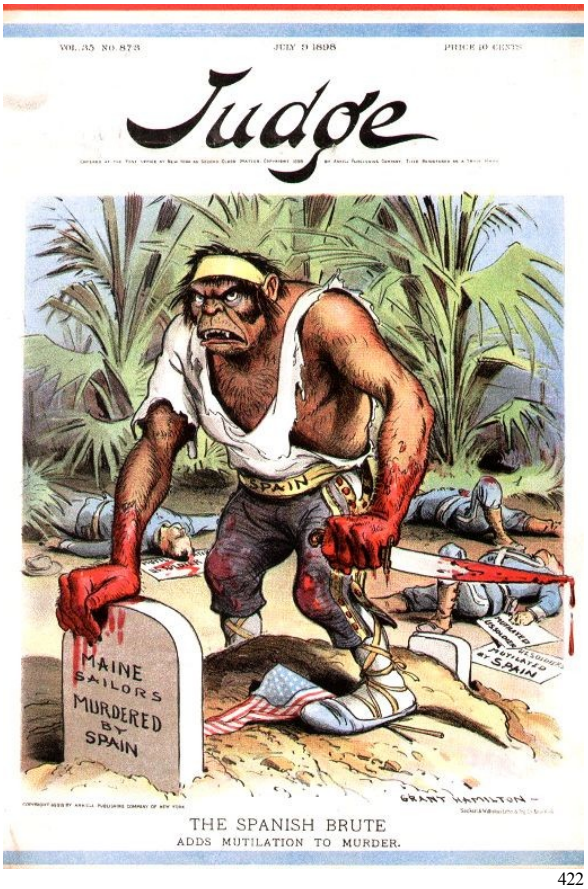
Ainsi, une revue des journaux publiés en 1898 permet d'établir que les caricatures ont progressivement cédé la place à des illustrations plus ou moins réalistes et flatteuses. En d'autres termes, à quelques exceptions près la plupart des caricaturistes de la presse quotidienne et des magazines humoristiques sont emportés par l'enthousiasme populaire que la campagne militaire leur inspire. Sur toute l'année 1898, on retrouve le nom de Roosevelt mentionné sur 9 618 pages des journaux du pays, dont 3292 entre le 1er avril et le 15 août ; la première illustration sur cette période apparaissant le 5 mai 1898 sous la forme d'un portrait sur trois colonnes à la page six du *Wheeling Daily Intelligencer*. En dehors de sept illustrations parues entre le 1er juin et le 1er juillet 1898[421], qui sont toutes des portraits on ne retrouve aucune caricature du plus célèbre des

[420] Mr. Dooley's Philosophy (New York and London : Harper's and Brothers Publishers, 1900), p. 15.

[421] Voir *The Topeka State Journal*, June 1, 1898, p. 7 ; *The Maryville Times*, June 18, 06, 1898 ; *The Herald, Los Angeles Herald*, June 27, 1898, p. 2 ; *The Salt Lake Herald*, June 27, 1998, p. 2 ; *The Valentine Democrat*, June 30,

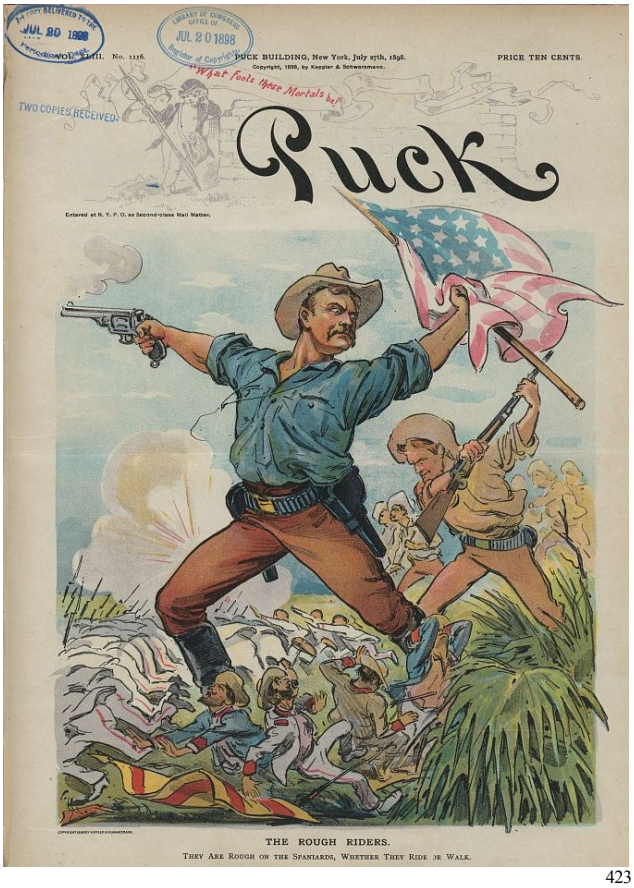
volontaires. En effet, la plume acerbe des caricaturistes s'acharne sur l'ennemi espagnol et se retrouve ainsi au service de la propagande et le traitement satirique de Roosevelt reprend en même temps que l'actualité politique domine de nouveau les médias. Ainsi, on retrouve le nom de Roosevelt mentionné sur 4881 pages de journaux entre le 1er septembre et le 31 décembre avec plusieurs caricatures moins flatteuses sur lesquelles nous reviendrons au prochain chapitre. Les caricatures qui suivent sont exemplaires de celles qui seront produites pendant la campagne par les magazines humoristiques, qui si elles ne sont pas de sanglantes dénonciations de l'ennemi, constituent des panégyriques graphiques de celui qui désormais incarne le héros national.

1898, p. 4 ; *Dakota's State Farmers' Leader*, July 1, 1898, p. 3. Accessible sur le site de la bibliothèque du Congrès qui rassemble plus de 9 millions de pages numérisées de quotidiens nationaux publiés entre 1836 et 1922 : http://chroniclingamerica.loc.gov/



422

Illustration 91 - G. Hamilton, "THE SPANISH BRUTE", 1898



423

Illustration 92 - J. Udo Keppler, "THE ROUGH RIDERS", 1898

Pour en revenir à la campagne à Cuba, Roosevelt renonce au commandement d'un régiment de volontaires pour le laisser à son ami, le docteur et capitaine Leonard Wood, médecin personnel de McKinley, qui a plus d'expérience du terrain. Wood et surtout Roosevelt sélectionnent parmi des milliers de candidats, les hommes qui feront partie du *First U.S. Volunteer Cavalry* et on retrouvera ainsi d'anciens camarades d'Harvard de Roosevelt et des fils de bonne famille aux côtés de sportifs ou de cow-boys de l'Ouest[424]. Malgré leurs manifestes différences sur le plan social, ces hommes ont un point commun qui sera déterminant pour le conflit : ils savent tous monter à cheval et tenir un fusil. Par ailleurs, alors que les élections de mi-mandat approchent, ils

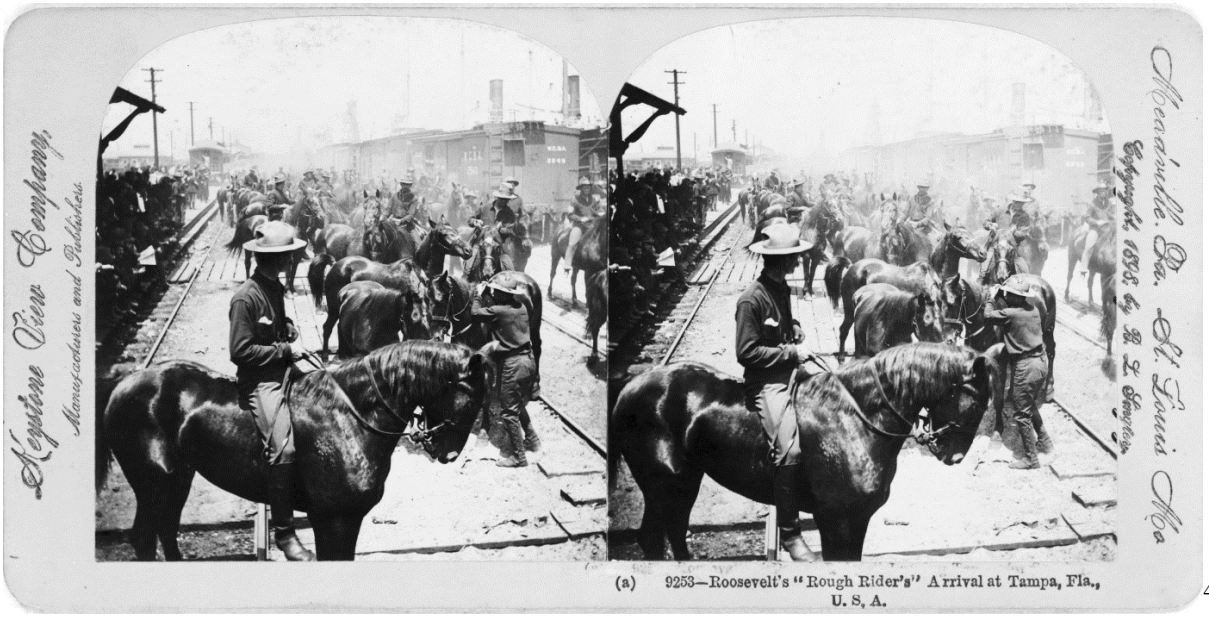
---

[422] Grant Hamilton, « The Spanish Brute », *Judge*, Vol. 35, No. 873 (July 9, 1898).

[423] Joseph Udo Keppler, « The Rough Riders », *Puck*, vol. 43, no 1116 (July 27, 1898). Library of Congress Prints and Photographs Division [AP101.P7 1898].

[424] Morris, pp. 643 ; Goodwin, p. 227.

vont permettre à la nation de s'unir pour combattre un ennemi commun et ce faisant dépasser les clivages entre les différentes « frontières » qui la divisent.



[425]

Image 4 - Roosevelt's "Rough Rider's"[sic] arrival at Tampa, Fla., U.S.A.

Comme le note Morris,

> [Roosevelt], le secrétaire d'État Alger, le Président et le Congrès pouvaient s'imaginer que Wood était le véritable commandant du régiment, mais le public américain n'était pas dupe. Déjà les journaux de l'Ouest acclamaient la formation "Les Terreurs de Teddy" et chaque jour apportait de nouvelles suggestions, ayant toutes les mêmes allitérations allusives[426].

Le surnom de « Roosevelt's Rough Riders » finira par rester et « "le Colonel Wood", comme le commenta le *New York Press*, est totalement perdu de vue dans l'éclat de Dentéadore »[427]. En

---

[425] « Roosevelt's "Rough Rider's"[sic] arrival at Tampa, Fla., U.S.A. » (Meadville, Pa. : Keystone View Company manufacturers and publishers, c1898), Library of Congress, Prints & Photographs Division, [93502138]

[426] « He, Secretary Alger, the President, and Congress might imagine Wood to be the true commander of the regiment, but the American public was not fooled. Already the Western newspapers were hailing the formation of Teddy's Terrors, and every day brought a fresh crop of suggested names, all with the same alliterative connotation » Morris, p. 643.

[427] « "Colonel Wood," commented the *New York Press* "is lost sight of entirely in the effulgence of Teethadore." » Morris, p. 643. Il s'agit d'une modeste tentative de traduction du jeu de mots entre le prénom, les dents de Roosevelt, (qui avait déjà fait l'objet, comme nous l'avons vu, de plusieurs traitements humoristiques) ainsi que de l'« adoration » (« adore ») qu'il inspire. Le mépris immodéré d'Erwin Wardman pour la presse à sensation semble

termes de couverture médiatique, les historiens s'accordent pour décrire la guerre hispano-américaine comme une « guerre-spectacle »[428]. Les soldats sont suivis par une myriade de journalistes et d'illustrateurs venus également du Canada et d'Angleterre et l'armée va devoir d'ailleurs délivrer 128 autorisations pour des journalistes. L'un d'entre eux est Richard Harding Davis, alors un reporter pour le *New York Herald*, qui avait connu Roosevelt, alors préfet de police de New York, dans le cadre des expéditions nocturnes de ce dernier qu'il couvrait pour *Harper's Weekly*. Le journaliste s'était taillé une solide réputation et sa notoriété, en plus de l'honnête couverture médiatique qu'il avait accordée à l'époque à Roosevelt, lui permettront non seulement de couvrir les événements, mais aussi de prendre une part active aux combats aux côtés du fougueux colonel[429]. L'autorisation sera étendue à un autre journaliste, Edward Marshall, correspondant pour le *Journal*, également partisan du « journalisme qui agit »[430], qui sera grièvement blessé lors de la première escarmouche et ne pourra couvrir la bataille de San Juan Hill[431]. Quant au *World*, Pulitzer choisit d'envoyer le célèbre auteur Stephen Crane[432], ignorant peut-être que Roosevelt avait pris ses distances avec le jeune écrivain en raison de ses mœurs[433]. Il sera par conséquent obligé de suivre en arrière avec le remplaçant de Marshall, Bryan Leighton. Notons au passage que Roosevelt est plus enclin à excuser le « manque total d'intelligence »[434] de Davis ou pire encore que Marshall travaille pour le *Journal* plutôt que la vie de bohème de Crane[435].

---

n'avoir eu d'égal que sa passion pour la formule qui fait mouche. Malheureusement, cette dernière « trouvaille » n'aura pas le succès de la première.

[428] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 159.

[429] Robert Bruce Clarke, « Roosevelt and the Press: In their Own Right », M. A. California State University, Domingo Hills, 2002, p. 42.

[430] Lhoste, p. 35.

[431] Richard Harding Davis, *The Cuban and Porto Rican Campaigns* (New York, Charles Scribner's Sons, 1898), p. 163.

[432] Roosevelt et Crane s'étaient déjà rencontrés deux ans plus tôt en compagnie de Jacob Riis. Voir Roosevelt to Anna Roosevelt Cowles, July 26, 1896 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 550. Crane couvrira la campagne cubaine pour le *World* et la campagne portoricaine pour le *Journal*.

[433] Voir Cambri Spear, « TR and Stephen Crane : A Short-Lived Friendship » March 15, 2015 en ligne à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Blog/2015/March/TR-and-Stephen-Crane-Part-B.aspx

[434] « He [Harding] (…) was so entirely unintelligent that it was a little difficult to argue with him, » Roosevelt to James Brander Matthews, December 6, 1892 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 299.

[435] On retrouve d'ailleurs une lettre très claire de Roosevelt au sujet de la presse à sensation, rédigée moins de 10 mois avant le conflit à l'intention d'un officier de la Marine : « À présent un mot en toute confidence. Le

Les 7 et 8 juin, après plusieurs semaines d'attente et d'inactivité, surnommées la « période *rocking-chair* de la guerre »[436] par les correspondants et dans une pagaille monumentale, on procède finalement à l'embarquement. Sur les 25 000 hommes prêts au départ, seuls 15 000 pourront réellement partir. Cependant, au moment du départ, Roosevelt précipite ses hommes à bord du *Yucatán*. Ce navire de transport avait également été prévu pour deux autres régiments, dont le *71st Regiment*, suivi par deux hommes armés d'une caméra. Il s'agit de James Stuart Blackton et Albert E. Smith, les deux jeunes fondateurs de la société de production *Vitagraph Company*. Il n'y aura pas de place pour les deux autres régiments, mais Roosevelt qui a remarqué les deux hommes et leur caméra, s'assure qu'une place leur est trouvée à bord[437].

Il est à noter que lorsque William J. Bryan, opposant malheureux de McKinley à l'élection de 1896, arrive à Tampa autour de la mi-juillet à la tête du *3rd Nebraska Volunteer Regiment*, il ne lui sera plus possible de rejoindre Cuba. Son régiment restera sur place jusqu'à la mi-septembre,

---

correspondant du *Journal* ici m'a informé qu'il allait être autorisé à accompagner votre escadron. J'estime de vous devriez être très prudent avant d'accueillir à bord un représentant du *World* ou du *Journal*. Tous deux, mais en particulier le *Journal*, tentent tout ce qu'ils peuvent pour discréditer la Marine par des histoires fictives. Ils obligent leurs correspondants à écrire ces histoires qu'ils modifient à leur convenance. Ils recherchent quelque chose de sensationnel. Ils ne s'intéresseraient pas le moins du monde à un rapport sur une expédition réussie. Ce qui les intéresserait serait des histoires imaginaires d'avarie ou d'inconduite. Si j'étais vous, je serais très prudent avec le genre de journalistes que j'autorise à bord. C'est une très bonne chose d'en prendre plusieurs pendant deux ou trois heures pendant les manœuvres de la flotte, lorsque les navires évoluent plutôt bien ; mais lors d'une expédition plus longue, je ne prendrais qu'un seul homme dont je suis absolument sûr et qui est lié à l'*Associated Press* ou un autre journal parfaitement honorable ; certainement pas un homme du *Journal* ou du *World*. » (« Now a word confidentially. The correspondent of the *Journal* here told me he was going to be allowed to go with your squadron. I think you ought to be very careful about having any representative of either the *World* or the *Journal* aboard. They both, but particularly the *Journal*, try in every way to discredit the Navy by fake stories. They make their correspondents write such stories, and they alter them to suit themselves. What they want is something sensational. They would not care a bit for the report of a successful trip. What would interest them would be a make-believe story of a breakdown, or a description of imaginary misconduct. If I were you I would be very careful what newspaper men I allowed aboard. It is an excellent thing to take out several for two or three hours with the flotilla under evolutions, when you have the boats behaving pretty well; but on a longer cruise I would only take a man of whom I was absolutely sure, and who was connected either with the *Associated Press* or with some thoroughly reputable newspaper; most certainly not a Journal or World man. ») Roosevelt to William Wirt Kimbal, September 18, 1897 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 681.

[436] « Journalists dubbed the period from April to June of 1898, the "rocking-chair period of the war." ». Gary R. Mormino, « Tampa's Splendid Little War: Local History and the Cuban War of Independence » *OAH Magazine of History*, Vol. 12, No. 3, The War of 1898 (Spring, 1998) : 39.

[437] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 159 ; Morris, *The Rise*, pp. 658-659 ; Arthur Lubow, « The Journalist and the Warrior », The *Threepenny Review*, No. 45 (Spring, 1991), p. 11. Selon Peter Hopkinson, dans *Screen of Change*, les deux hommes durent battre en retraite après qu'une balle perdue eut endommagé leur caméra. Après les premières vues du débarquement, le reste de *The Fighting With Our Boys in Cuba* et de *The Battle of Santiago Bay* va être tourné en studio à New York. Peter Hopkinson, *The Screen of Change: Lives Made Over by the Moving Image* (Londres : Uka Press, 2007), pp. 185-186.

décimé par la fièvre typhoïde[438]. Par ailleurs, comme nous allons le voir, la bataille de San Juan Hill du 1er juillet met pratiquement fin au conflit cubain. Le puissant allié de Bryan et propriétaire du *N.Y. Journal*, William R. Hearst se reprochera d'ailleurs « de n'avoir pas levé le régiment de cow-boys auquel j'avais pensé avant que Roosevelt ne lève le sien »[439]. La guerre contre l'Espagne restera l'affaire des républicains.

Après une première échauffourée au lieu-dit *Las Gúasimas*, deux jours après le débarquement des premières troupes américaines, les soldats espagnols se replient sur la première ligne de défense de Santiago de Cuba : des collines qui surplombent la ville, surnommées San Juan Hill. C'est là que l'assaut décisif sera donné à l'aube du 1er juillet 1898. Roosevelt est à la tête d'un groupe de « rudes cavaliers » privés de leur monture depuis le débarquement catastrophique à Siboney du 22 juin, au cours duquel quelques hommes et la quasi-totalité des chevaux se sont noyés. Une des montures de Roosevelt ayant échappé à la noyade, le Colonel fait partie des rares à pouvoir charger à cheval une butte surnommée *Kettle Hill*. Peu soucieux des balles qui sifflent autour de lui, il se lance tandis que ses hommes le suivent en courant.

> Oublieuse de la mesquine butte anonyme – qui dut ultérieurement son nom à la découverte sur son sommet d'une sorte d'énorme bouilloire, sans doute destinée à raffiner le sucre – la légende ne retiendra de la topographie que la colline de San Juan, crête plus conséquente, et en attribuera l'assaut victorieux à Théodore Roosevelt – promu colonel la veille – et à son régiment, alors qu'il fut l'œuvre d'une division entière. L'irrésistible attrait du mythe poussera l'histoire à l'amnésie[440].

Il est d'ailleurs pertinent de noter que ce n'est que bien plus tard que la participation et le rôle des 5 000 soldats noirs de l'armée régulière, dont les « Buffalo Soldiers », furent reconnus.

---

[438] Beede, p. 72.

[439] « Hearst berated himself for "not raising the cowboy regiment I had in mind before Roosevelt raised his." » Dalton, p. 175.

[440] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 160.

[441]

Illustration 93 - F. Remington, "The Charge of the Rough Riders At San Juan Hill", 1898

Comme le note Sarah Watts,

> Un seul soldat noir apparaît sur le tableau de Remington. Ce qui importait était que la nation en vienne à croire que la charge avait réellement eu lieu à San Juan Hill. Ce qui importait, comme l'a rapporté le *Santa Fe New Mexican*, était que les *Rough Riders* aient montré au monde civilisé que "l'Amérique possède une classe d'hommes qui, …. mis face à l'ennemi, continuent le combat jusqu'à la victoire ou la mort". Ce qui importait était que les récits de Remington et de Riis établissent la masculinité de Roosevelt comme un spectacle où les hommes visualisaient un héros à cheval, chargeant à la tête de ses troupes, en direction de l'ennemi, prêt à sacrifier sa vie pour la nation et exhibant un courage frisant une témérité suicidaire. Ce qui importait était que ces récits et d'autres semblables témoignent que les *Rough Riders* étaient les véritables héritiers de la tradition du cow-boy celle d'une virilité blanche, agressive, nationaliste. Ce qui importait était, comme s'était interrogé Riis, "Dans combien de demeures américaines cette histoire magnifique avait-elle été lue ce matin-là avec une exaltation dont on ne se remet jamais tout à fait ?"[442].

---

[441] Frederic Remington, *The Charge of the Rough Riders,* 1898, Frederic Remington Art Museum, Ogdensburg, New York. Tiré d'une exposition en ligne accessible à l'adresse suivante : https://www.nga.gov/feature/remington/remington06b.shtm

[442] « Only one black soldier appears in Remington's painting. What mattered was that the nation came to believe that the charge actually took place on San Juan Hill. What mattered, the *Santa Fe New Mexican* reported, was that the Rough Riders taught the civilized world "that America possesses a class of men who, when ... brought face to face with the enemy, never quit fighting until victory or death comes." What mattered was that Remington's and Riis's account established Roosevelt's masculinity as a spectacle where men visualized a mounted hero charging at the

4. Troisième étude de cas : Roosevelt, entre réification et controverses

Un accueil triomphal est réservé au héros de San Juan Hill lorsque le transport de troupes *Miami* jette l'ancre à Montauk Point à la pointe de l'île de Long Island, le 15 août 1898. Le Colonel Roosevelt semble, contre toute attente, « plus large et plus fort que lorsqu'il avait embarqué pour San Antonio »[443]. Les journalistes tentent en vain, de le faire parler de son avenir politique et notamment de ses chances d'être choisi comme candidat du Parti républicain aux prochaines élections au poste de gouverneur de l'État du New York. Déjà, l'opinion publique abreuvée quotidiennement des exploits des « Rough Riders », combinée au soutien de deux influents comités politiques, fait pression sur le cacique de la « machine » républicaine du New York, Thomas Collier Platt. Ce vétéran de la politique qui avait survécu à l'humiliation que sa démission fracassante de 1881 lui avait fait subir[444], voit d'un mauvais œil cette candidature, que la faction des indépendants tente également d'obtenir. « S'il devient gouverneur de New York, tôt ou tard, avec sa personnalité il sera destiné à devenir président des États-Unis … J'ai peur d'enclencher ce processus »[445]. Il finit par estimer que la candidature du populaire colonel est le moyen le plus sûr de contrer les démocrates. Dans une posture qui évoque celle qu'il avait adoptée pendant l'été 1884, Roosevelt va se donner plusieurs semaines pour arrêter son choix entre les deux propositions faites par les factions républicaines rivales, avant de choisir le soutien de la « machine ». En plus d'exaspérer Platt qui ne fait pas mystère de ses réserves, cette période d'incertitude permet à Roosevelt d'entretenir un doute, le faisant apparaître comme un homme

---

head of his troops toward the enemy, prepared to sacrifice his life for the nation and displaying a courage that bordered on suicidal recklessness. What mattered was that these and similar accounts affirmed the Rough Riders as true inheritors of the cowboy tradition of white, aggressive, nationalist manhood. What mattered as Riis wondered, "In how many American homes was that splendid story read that morning with a thrill never quite to be got over?" » Sarah Watts, *Rough Rider in the White House: Theodore Roosevelt and the Politics of Desire* (Chicago : The University of Chicago Press, 2003), p. 165.

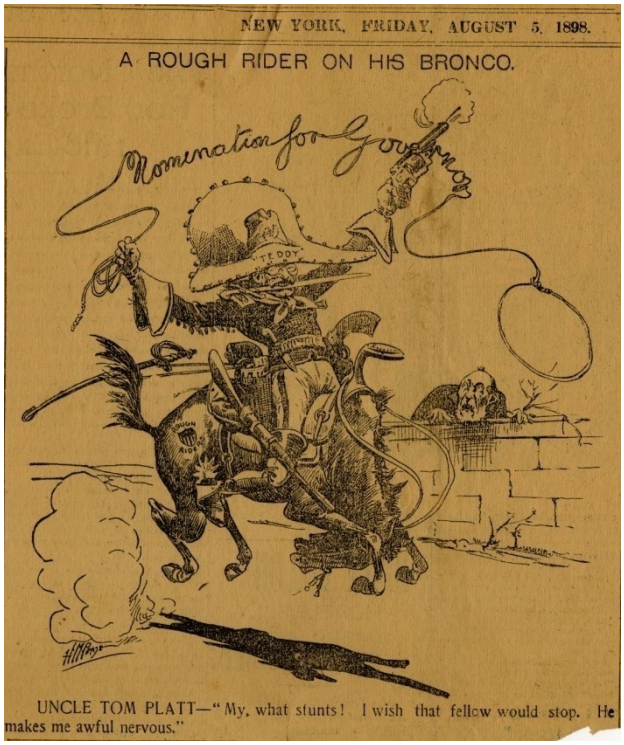
[443] Morris, p. 697.

[444] Les caricaturistes avaient ridiculisé son départ concomitant à celui de Conklin en le dessinant comme un petit chien avec une petite étiquette attachée à sa queue sur laquelle était inscrit « Me Too ». Le sobriquet ne le lâchera plus de toute sa carrière.

[445] « If he becomes Governor of New York, sooner or later, with his personality, he will have to be President of the United States… I am afraid to start that thing going. » Morris, p. 699.

réfléchi qui pèse ses options, en plus d'accroître ses chances d'obtenir l'investiture de l'appareil du parti[446].

Le 4 août 1898, deux mois presque jour pour jour avant que l'annonce n'en soit officiellement faite le 5 octobre, les caricaturistes annoncent son investiture. Dans la caricature éditoriale ci-dessous, réalisée par un artiste anonyme, l'iconographie du cow-boy est fusionnée avec celle du soldat. En effet, on peut classer comme suit les images utilisées par l'artiste :



Images du cow-boy	**Images du soldat/de la guerre avec l'Espagne**
Chapeau à larges bords qui évoque le sombrero	Gants
Mouchoir noué autour du cou	Pantalon d'officier de la cavalerie
Chemise à franges	Chemise 5 boutons
Lasso	Épaulettes d'officier
Éperons	Épée
Fusil Winchester : probablement le modèle 1876 (voir photo de Roosevelt plus bas)	Fusil Winchester
Colt probablement le modèle « Thunderer » calibre 41 (le plus gros) (2 +1)	Bottes
Poignard au ceinturon	« Rough Riders » tatoué avec le drapeau des É.-U. en forme de cocarde
Cheval indompté utilisé dans les rodéos	Épée entre les dents (voir commentaire plus bas)

[446] *Ibid*., pp. 700-706.

[447]

Illustration 94 - Theodore Roosevelt in buckskin with rifle, 1885

L'épée entre les dents a été associée pendant tout le conflit à l'ennemi espagnol. L'exemple le plus frappant est sans doute la caricature « All is Lost Save Honor » publiée le 24 juillet 1898 dans les pages de l'édition dominicale du *World*[448]. L'expression qui signifie « tout est perdu sauf l'honneur » fait allusion à une déclaration attribuée à François 1[er] après la bataille de Pavie en 1525 où il aurait été capturé avant d'être détenu par le roi d'Espagne[449]. On pourrait douter qu'il s'agisse d'une caricature politique si ce n'était le reste de l'image sur laquelle on peut voir Thomas Platt, le cacique de la « machine » républicaine new-yorkaise qui se protège derrière un muret qui symbolise à la fois la frontière politique entre les deux hommes et celle entre le nord et l'ouest. En effet, le personnage qui figure Platt a la bouche ouverte en signe d'étonnement, voire de peur. Le paratexte complète l'information déjà fournie par le dessin intitulé « Un Rough Rider sur son cheval sauvage » (« A Rough Rider on His Bronco »). On peut lire la phrase « candidat au poste de gouverneur » que dessine le lasso et le sous-titre qui rapporte les propos de l'« Oncle Platt : « Waou, quelles cascades ! J'aimerais que ce gars arrête, il me rend terriblement nerveux » (« Uncle Platt : My, what stunts ! I wish that fellow would stop. He makes me awful nervous »). Platt a raison d'être nerveux et son sentiment semble avoir été partagé par le président du comité national et grand ami de McKinley, Mark Hanna. En effet, le « rude cavalier » n'est pas encore

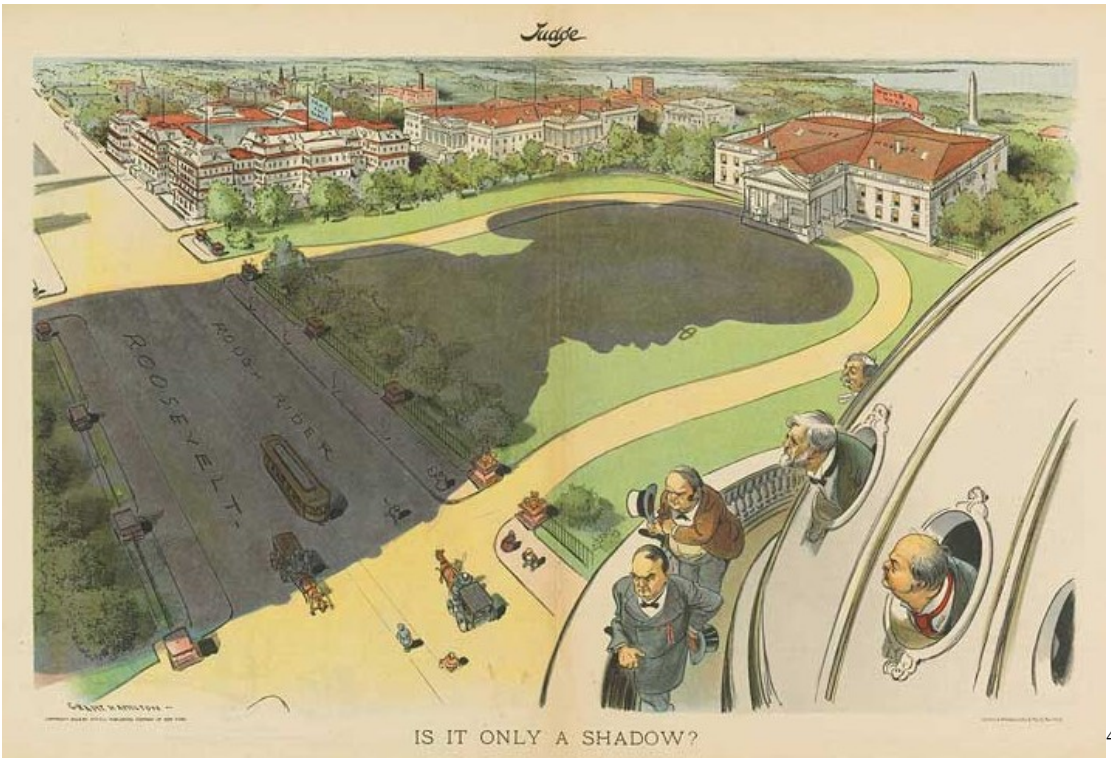
---

[447] Ludovici Studio, « Theodore Roosevelt in buckskin with rifle », 1885, Theodore Roosevelt Collection photographs: ranching in Dakota, 1883-1886 [Roosevelt Class No. 520.14, 560.14].

[448] Gambone, p.102 ; Baker and Brentano, p. 17.

[449] Paul F. Boller Jr. and John George, *They Never Said It : A Book of Fake Quotes, Misquotes, and Misleading Attributions* (New York : Oxford University Press, 1989), p. 26.

élu que déjà son ombre immense plane sur la Maison-Blanche, comme l'illustre de manière prophétique la caricature suivante, parue fin octobre 1898.



[450]

Illustration 95 - G. Hamilton, "IS IT ONLY A SHADOW?", 1898

Après une courte, mais très intense campagne, et une victoire qui s'avéra finalement plus difficile que son immense popularité ne l'aurait laissé présager[451], Roosevelt est élu au mois de novembre au poste de gouverneur de l'État du New York. Il y restera deux ans au cours desquels

> le nouveau gouverneur poursuit avec les journalistes une idylle commencée quatre ans plus tôt à Mulberry Street, rencontre prédestinée entre un animal politique extraverti et une profession avide d'inédit. Fascinée, charmée, amusée le plus souvent, indignée parfois, la presse ne le déserta jamais. Roosevelt quant à lui innova en faisant d'elle un agent de relations publiques, un instrument de démocratie directe lui permettant à l'occasion d'en appeler aux électeurs par-dessus les appareils politiques. Comme il l'écrit dans son autobiographie, à propos de son

[450] Grant Hamilton, « Is It Only a Shadow ? », *Judge*, October 29, 1898, National Portrait Gallery, Smithsonian Institution [AD/NPG.77.8]. Reproduite également dans Marshall, p. 162.

[451] Dalton, p. 180.

> action à la tête de l'exécutif du New York, la publicité constitua sa meilleure arme dans ses conflits avec les caciques du parti[452].

La caricature suivante illustre d'ailleurs ce rôle prépondérant que la presse aura joué pour conduire Roosevelt jusqu'à la Maison-Blanche.

[453]

Illustration 96 - W. H. Walker, 1902

4.1 La présidence « accidentelle »

Dès l'année 1899, plusieurs hommes vont œuvrer pour pousser Roosevelt à accepter l'investiture du Parti républicain à la vice-présidence. Il y a tout d'abord son vieil ami Henry Cabot Lodge conscient qu'« un passé militaire a contribué à faire élire tous les présidents du "Gilded Age" sauf un »[454], qui estime que la vice-présidence est un tremplin avant la magistrature suprême. Un autre homme, Thomas Platt souhaite également l'investiture, mais davantage pour se débarrasser politiquement de Roosevelt en l'orientant vers une voie de garage. En effet, traditionnellement à cette époque, le poste de vice-président ne permet généralement pas d'accéder à la présidence, à

[452] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 166.

[453] William H. Walker, « untitled », October 2, 1902, *William H. Walker Cartoon Collection*, Box 44: Public Policy Papers, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton University Library.

[454] « [Lodge] knew that war records had helped elect all the Gilded Age presidents but one ». Dalton, p. 174.

moins du décès du président en poste ; ce qui semble être une possibilité particulièrement angoissante pour le président du Comité national républicain, Mark Hanna, qui « panique complètement à la pensée que le "maudit cow-boy" puisse être choisi comme colistier de son ami, et idole, William McKinley. On connaît la célèbre apostrophe : « Aucun de vous ne se rend-il compte que seule une vie sépare ce fou de la présidence ?" »[455]. Roosevelt tente de résister, mettant en avant la modeste rémunération du poste et des moyens financiers insuffisants pour couvrir les frais de cette fonction honorifique. Il estime qu'il a plutôt bien réussi et par conséquent écrit à Lodge : « je vais déclarer avec fermeté que je souhaite être gouverneur et ne pas souhaiter être vice-président »[456].

Le 13 février, le *New York Tribune* publie le refus de Roosevelt ainsi que la caricature suivante, dans la lignée de la précédente :



[457]

Illustration 97 - New Tribune, "THE BUCKING BRONCHO", 1900

[455] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 168.

[456] Roosevelt to Henry Cabot Lodge, February 2, 1900 in Morison and Blum, *The Letters*, pp. 1160-1161.

[457] « The Bucking Broncho », *New York Tribune* (February 13, 1900): 7.

Notons que Roosevelt est ici transformé en cheval indompté dans un processus appelé zoomorphisation[458] et que la composition n'est pas sans évoquer, en contrepoint, celle que Thomas Nast offrit en 1889 à Roosevelt, alors que ce dernier exerçait son mandat à la Commission pour la fonction publique[459]. Le sous-titre de la caricature reprend une déclaration de Roosevelt qui, à la « stupeur de plusieurs journalistes, conclut en disant "que le Sénateur Platt a cordialement acquiescé à mon point de vue" »[460]. Roosevelt entend candidater à sa réélection et obtenir le soutien de la « machine » républicaine, mais rien n'est moins sûr. En plus d'avoir anéanti toute possibilité d'un soutien des indépendants, son bilan n'a pas suscité une ferveur populaire suffisante pour forcer la main de Platt. Le choix est cornélien : accepter l'investiture pour la vice-présidence et accepter « un rôle de doublure, comme au théâtre [rendant] illusoire tout espoir de se maintenir à la une des journaux pendant quatre ans »[461] ou risquer de ne pas se faire réélire, d'autant plus que son bilan à titre de gouverneur est, selon John W. Bennett « extrêmement modeste »[462]. En effet, à partir de 1900, l'aura militaire de Roosevelt commence à palir et les commentaires, même d'un journaliste aussi loyal que Lincoln Steffens du magazine *McClure*, commencent à être moins flatteurs.

---

[458] La zoomorphisation est la « transformation partielle ou complète d'un être humain sous la forme d'un animal. » Duprat, *Images et Histoire*, p. 65.

[459] Voir illustration 13 dans Goodwin.

[460] « he concluded, to the puzzlement of many reporters, "that Senator Platt cordially acquiesces in my views in the matter." »

[461] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 169.

[462] « Roosevelt's success on the whole as governor of New York was extremely moderate. » Bennett, p. 128. Cette opinion tranche avec celle des biographes plus récents et notamment de Kathleen Dalton qui souligne les efforts de protection de la nature de Roosevelt et estime qu'il a le meilleur bilan en la matière de tous les autres gouverneurs progressistes. Dalton, p. 190. Cette affirmation devra être jaugée à l'aune du peu d'intérêt que les contemporains de Roosevelt, et à fortiori la classe politique, accordaient aux considérations environnementales, sans parler des intérêts commerciaux. Il convient toutefois de noter que si le gouverneur Roosevelt a été entravé dans ses efforts de conservation par l'opposition de l'Assemblée législative du New York (Dalton, pp. 190-191), le président Roosevelt aura le mérite d'avoir créé 150 forêts nationales, les 51 premières réserves d'oiseaux, cinq parcs nationaux, les 18 premiers monuments nationaux, les quatre premières réserves de chasse, totalisant près de 230 millions d'acres, soit environ 93 millions d'hectares. Voir la page « The Conservationist » sur le site Internet de la « Theodore Roosevelt Association » accessible à l'adresse suivante : http://www.theodoreroosevelt.org/site/pp.aspx?c=elKSIdOWIiJ8H&b=8344385. Voir également Douglas Brinkley, *The Wilderness Warrior: Theodore Roosevelt and the Crusade for America* (New York : Harper Collins, 2009) qui souffre, malgré son ampleur, d'un manque de contextualisation historique, mais offre un inventaire exhaustif des actions rooseveltiennes entreprises dans l'optique de l'environnement.

En juin 1900, alors que Roosevelt a « succombé (…) à un flatteur plébiscite »[463] et accepte l'investiture à la vice-présidence, Steffens dresse un bilan mitigé de l'action du célèbre gouverneur, qu'il met sur le compte de l'absence de mesure législative d'envergure susceptible d'emporter l'enthousiasme du public[464]. Le journal *Nation*, qui s'était enthousiasmé lors de l'élection de Roosevelt, déplore en janvier 1901 que pendant les six derniers mois, ce dernier a été presque totalement absent de New York et que, sollicité pour intervenir au titre de ses fonctions, il aurait déclaré « Ne venez pas me voir. Mon travail est terminé »[465]. Ce n'est pas le cas de celui des caricaturistes dont l'activité redouble à l'occasion de la campagne. « Le travail d'un caricaturiste ne s'arrête jamais. Les habiles crayons sont encore occupés comme ils l'étaient à l'époque de Rowlandson et Gillray, à consigner et à influencer les tendances de l'histoire »[466].

Au terme d'une harassante campagne, dans laquelle on estime que Roosevelt s'est adressé à trois millions de personnes, a couvert près de 34 000 kilomètres et visité 24 États, les républicains remportent une très large victoire[467].

> Au soir du 6 novembre, il ne faisait plus aucun doute que le martial charisme de Roosevelt avait contribué substantiellement à la victoire républicaine, d'une ampleur sans précédent depuis les triomphes de Ulysses S. Grant. Le 6 septembre 1901, les balles de l'anarchiste Leon Czolgosz transformaient la trappe de la vice-présidence en tremplin. La politique extérieure des États-Unis, comme leur paysage politique, prenaient un cours nouveau[468].

4.2 Relations de Roosevelt avec le monde des caricaturistes

---

[463] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 171.

[464] Bennett, pp. 128-131.

[465] « Don't come to me. My work is done ». L'éditorial ajoute : « Roosevelt serait heureux de faire de grandes choses s'il pouvait avoir une série de films le montrant en train de les faire » (« Roosevelt would be glad to do great things if he could have a series of moving pictures to show him in the act. ») *Ibid*., pp. 128-129.

[466] « the cartoonist's work is never done. Nimble pencils are still busy, as in the days of Rowlandson and Gillray, in recording and in influencing the trend of history. » Arthur Bartlett Maurice, Frederic Taber Cooper, *The History of the Nineteenth Century in Caricature* (New York : Dodd, Mead and Company, 1904), p. 357.

[467] Dalton, p. 195.

[468] Ricard, *Théodore Roosevelt*, p. 171.

Dans son autobiographie intitulée *This is the life!*, Walter Hugh McDougall, l'artiste renommé pour sa caricature « The Royal Feast of Belfazaar Blaine and the Money King » publiée en octobre 1884, déclare qu'une des choses « surprenantes et mortifiantes » qu'il a apprises sur la nature humaine est

> que même les plus grands hommes, presque sans exception, étaient sensibles au fait d'être caricaturé (…). Un jour J. P. Morgan père a demandé par lettre à Pulitzer de me retenir de dessiner son nez dans d'extravagantes proportions et je fûs surpris qu'il me demande de tempérer mon ardeur, car je le pensais animé par les sentiments les plus acerbes à l'égard du grand banquier[469].

Roosevelt lui-même n'était pas insensible aux caricatures, mais il n'exercera jamais de pression directe sur les artistes pour altérer leur discours graphique. À la différence de Morgan, de Blaine ou de Wilson plus tard, Roosevelt perçoit probablement « l'importance et l'ampleur de ce moyen d'influencer l'opinion publique »[470]. Par ailleurs, comme l'écrit son biographe officiel, le journaliste Joseph Bucklin Bishop, Roosevelt a noté que sa popularité auprès du public ne cesse de grandir en dépit de caricatures qu'il juge peu flatteuses :

> Au cours de sa présidence, je collectionnais les caricatures faites sur lui dans les journaux et je les apportais lors de mes visites occasionnelles à la Maison-Blanche. Généralement il les regardait en présence des membres de la famille qui se trouvaient là. Ces caricatures amusaient beaucoup, lui tout autant que n'importe qui d'autre. Un jour, après avoir en avoir examiné une quantité particulièrement importante, il me dit (je le cite de mémoire) : "Cela est vraiment curieux. Depuis que je suis Président, j'ai été constamment représenté sous la forme d'une gigantesque créature avec d'énormes dents serrées, un gros bâton pointu et des pistolets plein le ceinturon – une espèce de pirate déchaîné et rugissant. Et pourtant, pendant tout ce temps, j'ai continué de gagner en popularité. Je ne le comprends pas du tout." L'explication me paraissait très claire. Tous les caricaturistes dans l'âme l'aimaient et il n'y avait que rarement, voire jamais une représentation de lui, qui soit acerbe ou véritablement hostile. Ils étaient globalement accommodants. Comme je l'ai dit, il appréciait sincèrement leurs productions et possédait plusieurs

---

[469] « One thing was the surprising and morfying fact that even the greatest men, almost without exception, were sensitive about being caricatured. (…) The elder J. P. Morgan, once asked Pulitzer by letter, to restrain me from depicting his nose in such extravagant proportions, and to my surprise, for I had believed him to be animated by the bitterest of feelings against the great banker, J. P. advised me to moderate my zeal. » Walter H. McDougall, *This is the Life*, (New York : A. A. Knopf, 1926), pp. 115-116.

[470] « the importance or the extent of this means (cartooning) of influencing public opinion » McDougall, p. 301.

> originaux encadrés et placés sur les étagères de sa bibliothèque à la Maison-Blanche et à Oyster Bay[471].

Le « gros » bâton auquel Roosevelt fait allusion était apparu sur la quasi-totalité des caricatures le représentant en position d'exercer son autorité. L'image est le résultat d'une combinaison entre le bâton de policier que l'on retrouve associé à Roosevelt depuis son poste de préfet de police à New York et l'utilisation d'un adage, « speak softly and carry a big stick », qui pourrait se traduire par « parle doucement et porte un gros bâton », qui synthétisera la doctrine rooseveltienne en matière de politique étrangère. L'image du gros bâton étant régulièrement utilisée en association avec la politique étrangère de Roosevelt, ceci pourrait conduire à penser que l'apparition de cette image était concomitante au développement des principes présidentiels en la matière. Cependant, la première utilisation de cette expression semble remonter à une lettre rédigée le 26 janvier 1900 faisant allusion à une célèbre affaire qui opposa Roosevelt, alors gouverneur du New York, à Platt sur la question du renouvellement du poste de Louis F. Payne[472]. Pour ce qui est de l'utilisation de l'image du bâton, Keppler l'utilise déjà en 1880 dans une caricature montrant l'Oncle Sam écrasant les champignons représentant l'Administration Grant à l'aide d'un gros bâton sur lequel est écrit le mot « réforme »[473]. Ce genre d'utilisation par une figure allégorique aussi puissante que celle de l'Oncle Sam, a certainement apporté par mimétisme, beaucoup de crédit à celle qu'en fit Roosevelt.

Pour en revenir à l'intérêt présidentiel pour sa couverture médiatique et notamment graphique, le récit de Bishop est confirmé par un article du célèbre journaliste James Creelman

---

[471] « During his Presidency I made collections of the press cartoons about him and took them to the White House with me on my occasional visits. Usually they were inspected by him in the presence of such members of the family as happened to be there and they were the cause of much merriment, he himself enjoying them as much as any one else. On one occasion, after a particularly large batch had been examined, he said, I give his words from memory: "It is very curions. Ever since I have been in the Presidency I have been pictured constantly as a huge creature with enormous clenched teeth, a big spiked club, and a belt full of pistol — a blustering, roaring swashbuckler type of ruffian, and yet all the time I have been growing in popularity. I don't understand it at all." The explanation seemed to me to be simple enough. All the cartoonists at heart liked him, and there was seldom or never anything bitter or really unfriendly in their portrayals of him; they were uniformly good-natured. He, as I have said, genuinely enjoyed their productions and had many of the original drawings framed and placed on the bookeases in his library, both in the White House and at Oyster Bay. » Bishop, *Theodore Roosevelt and His Time*, p. 240.

[472] Roosevelt to Henry L. Sprague, January 26, 1900 in Morison and Blum, *The Letters*, vol. II, p. 1141.

[473] Voir Stefan Lorant, *The Life and Times of Theodore Roosevelt* (New York : Doubleday & Company Inc., 1959), p. 128-129.

publié en 1907 dans *Pearson's Magazine*[474], suite à une entrevue que le Président lui avait accordée. Creelman, qui note que la pièce dans laquelle se déroulait l'entrevue était remplie de caricatures représentant sa vie politique, souligne l'intérêt que Roosevelt leur portait en relatant une anecdote que ce dernier rapportera également dans son autobiographie publiée en 1913[475]. Tenant entre les mains une caricature d'Everett E. Lowry intitulée « His Favorite Author » (« Son auteur préféré »)[476], le Président soupire et déclare : « C'est pour ce brave homme que je travaille ici à la Maison-Blanche. Je lui consacre tout mon temps. Le futur de la nation repose sur lui. Il ne demandera jamais que les lois soient mises de côté. Il n'utilisera jamais de dynamite comme argument. Il est le véritable Américain »[477]. Si l'on suit la logique présidentielle, l'image du véritable Américain est celle d'un modeste fermier qui, après une journée de labeur, lit à la lampe à pétrole un message présidentiel sous les yeux du Président lui-même, dont on peut voir le portrait encadré[478]. La caricature originale a été offerte par l'artiste à Roosevelt qui la conserve

---

[474] James Creelman, « Theodore the Meddler », *Pearson's Magazine*, vol. 17, no. 1 (January 1907): 1-28.

[475] Roosevelt, *An Autobiography*, p. 424. Il est à noter que seule l'édition originale de 1913 aux éditions Macmillan contient six caricatures et notamment de celle de Nast. Curieusement, cette édition ne comporte que deux caricatures d'artistes américains : Thomas Nast (p. 91) et Everett E. Lowry (p. 424) ; les quatre autres provenant du magazine britannique *Punch* ont été réalisées par John Bernard Partridge (« The Rough Rider » p. 398 et « The Soap-and-Water Cure » p. 433) et E. Tennyson Reed (« Kinded Spirits of the Strenous Life », p. 558 et « Confiscated by the Berlin Police » p. 562). La réédition de 1916 par la même maison d'édition ne conservera que la moitié des caricatures de l'édition originale à savoir l'œuvre de Lowry (p. 404) et celles de Reed (respectivement p. 531 et 535), tandis que la version incluse dans un des volumes des Œuvres de Théodore Roosevelt ne comporte plus aucune illustration. Voir Theodore Roosevelt, *An Autobiography* in Theodore Roosevelt *The Works of Theodore Roosevelt*, Herman Hagedorn, ed., Memorial Edition, vol. 22 (New York : Charles Scribner's Sons, 1925).

[476] *His favorite author*. n.d. 1958 Theodore Roosevelt Centennial Symposium. Dickinson State University.http://www.theodorerooseveltcenter.org/en/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o274962. Theodore Roosevelt Digital Library. Dickinson State University. Reproduite ci-contre.

[477] « "That's the old boy I'm working for in the White House. I'm working for him all the time. The future of this nation rests upon him. He will never ask to have the laws set aside. He will never use dynamite as an argument. He's the true American." » Creelman, p. 28.

[478] John Morton Blum dans *The Republican Roosevelt* rappelle que dans une lettre adressée au journaliste William Allen White à propos de l'investiture républicaine de 1904, Roosevelt avait écrit que « Si jamais mon investiture se concrétise, cela doit venir à l'initiative du peuple. Je sais que cela a des accents plutôt démagogiques, mais je ne l'entends pas de manière démagogique. Je veux dire que je souhaite que l'on comprenne que les principales forces derrière mon investiture sont des hommes tels que vous (…), tels que les fermiers, les petits entrepreneurs et les mécaniciens supérieurs qui sont mes alliés naturels – Je veux dire qui sont naturellement contre le populisme et qui soutiennent mes appels au bon sens, au courage et à l'intégrité ». (« If my nomination is to come at all, it has to come at the initiative of the people. I know that this has rather a demagogic sound, but I do not mean it in a demagogic way. What I mean is that I want it understood that the prime movers in forcing my nomination are men like you … , like the farmers, small businessmen and upper-class mechanics who are my natural allies — I mean who are naturally against populism and who sympathize with my appeal for common sense, courage and common honesty »). Blum ajoute que la plateforme électorale de Roosevelt lors des élections de 1904 avait emprunté une partie de la rhétorique démocratique de William Jennings Bryan : « "Bon sens, courage et intégrité", étayés par

dans son bureau à Sagamore Hill. Elle est considérée comme l'une des caricatures préférées de Roosevelt avec celle de Westerman intitulée « It will end this side up ».



HIS FAVORITE AUTHOR

Original of Colonel Roosevelt's Favorite Cartoon. First published in the Chicago Chronicle during his presidency. Redrawn from the original at Sagamore Hill and presented by the artist, Mr Emery E. Lowe.

Dans une lettre à l'historien James Ford Rhodes, Roosevelt révèle l'étendue de sa compréhension du pouvoir des caricaturistes, même hostiles, au sujet desquels il déclare :

> [ils] me représentaient invariablement en train de chevaucher un cheval indompté, d'attraper un bœuf au lasso, ou menaçant des pays étrangers avec un gros bâton et ce faisant, ont provoqué auprès des plus jeunes lecteurs le type même d'attrait captieux à mon endroit qui aurait été indigne de la part de mes sympathisants[479].

Par ailleurs, lorsqu'en 1902 Roosevelt apprend la détresse financière dans laquelle se trouve Thomas Nast, il décide de le nommer consul général à Guayaquil en Équateur. Comme nous l'avons vu plus tôt, l'amitié entre les deux hommes avait commencé alors que Roosevelt était préfet de police de New York. Parmi les caricatures illustrant l'autobiographie de Roosevelt parue en 1913 on retrouve celle réalisée par Nast au mois d'avril 1884, qui le montre sous les traits du jeune député d'Albany présentant les propositions de loi au gouverneur Cleveland[480].

---

d'ardents plaidoyers en faveur de la maternité vertueusement martelés, ont teinté la plateforme de Roosevelt de l'éclat de l'imagerie revivaliste de Bryan. Après tout, cela faisait partie du credo national de croire dans le "Square Deal" avant même que Roosevelt ne l'ait désigné ainsi ». (« "Common sense, courage and common honesty," buttressed with the fervent pleas for motherhood that Roosevelt issued with righteous repetition, colored bis platform with the splendor of Bryan's revivalist imagery. It was, after all, part of the national faith to believe in the Square Dea1 even before Roosevelt so named it. ») John M. Blum, *The Republican Roosevelt* (1954 ; Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1977), pp. 55-56.

[479] « " [The opposing caricaturists] invariably represented me riding a bucking broncho and roping a steer, or carrying a big stick and threatening foreign nations, and thereby made to the younger among their own readers the very kind of *ad captandum* appeal on my behalf which it would have been undignified for my supporters to have made." » Cité dans Robert Bruce Clarke, « Roosevelt and the Press: In their Own Right » (M.A., California State University, Dominguez Hill, 2002), p. 101.

[480] Roosevelt, *An Autobiography*, p. 91. Voir également page 175 de la présente étude : Thomas Nast, « Reform without bloodshed », *Harper's Weekly*, April 19, 1884.

On peut donc en conclure que Roosevelt et les caricaturistes ont entretenu une fascination réciproque qui pourrait expliquer comment s'est opérée la transformation d'une humiliante partie de chasse en un surprenant succès commercial planétaire.

4.3 L'histoire du « Teddy Bear »

Encore aujourd'hui, peu de personnes savent que le nom commun en anglais pour « ourson en peluche » (« teddy bear ») est directement issu de « Teddy » Roosevelt[481], et encore moins que l'ourson est né du succès phénoménal d'une caricature réalisée à la suite d'une infructueuse partie de chasse[482].

En novembre 1902, tandis que sa femme s'active à restaurer les pièces de la Maison-Blanche pour y accueillir toute la famille, Roosevelt est sur le départ pour une chasse à l'ours dans le Mississippi. En effet, « chasser les échantillons de chintz était l'affaire d'une femme, celle d'un homme était de tuer l'*Ursus horribilis* »[483]. Après avoir renoncé à l'invitation d'un gouverneur démocrate Andrew H. Longino lui ayant proposé de se « joindre à lui pour une chasse à l'ours en compagnie d'autres illustres politiciens de Louisiane, du Mississippi et du Tennessee »[484], en raison du nombre de participants, Roosevelt accepte l'offre de Stuyvesant Fish, président des chemins de fer « Illinois Central Railroad » qui lui offre d'organiser une « petite chasse privée »[485] de cinq jours qui aura lieu du 14 au 18 novembre. Tentant de garder le plus grand secret, Fish rassemble plusieurs hommes et Roosevelt lui écrit peu de temps avant le départ, inquiet que le groupe ne soit déjà trop important. Minor Ferris Buchanan, le biographe de l'ancien esclave et célèbre guide de chasse Holt Collier qui accompagnera le Président, rapporte la lettre que ce dernier écrit à Fish, le 6 novembre :

---

[481] Contrairement à l'entrée en anglais, l'entrée en français pour « Teddy Bear » de l'encyclopédie en ligne *Wikipédia* affirme exactement l'inverse : « Teddy Bear est le surnom donné à Théodore Roosevelt par ses contemporains américains ». Voir le site à l'adresse suivante : https://fr.wikipedia.org/wiki/Teddy_bear (ce qui montre une fois de plus que la fiabilité cet outil informatique est loin d'être totale.)

[482] Le récit de cette chasse emprunte largement à Edmund Morris, *Theodore Rex* (New York : Random House, Inc., 2002) qui s'appuie sur et Minor Ferris Buchanan, *Holt Collier: His Life, His Roosevelt Hunts, and the Origin of the Teddy Bear* (Jackson, Miss. : Centennial Press, 2002).

[483] Morris, *Theodore Rex*, p. 171.

[484] « Governor Longino invited President Roosevelt to join a Mississippi bear hunt with several other distinguished politicians from Louisiana, Mississippi, and Tennessee, » Minor Ferris Buchanan, *Holt Collier ; His Life, His Roosevelt Hunts, and the Origin of the Teddy Bear* (Jackson, Miss. : Centennial Press, 2002), p. 153.

[485] « He invited the president to join a small private hunt. » *Ibid.*, p. 154.

> Je n'ai pas pour habitude de demander des faveurs, mais je dois m'y résoudre pour des raisons qu'il est à peine nécessaire d'expliquer. Je souhaite impérativement tuer un ours moi-même. Dans des circonstances normales, chaque homme aurait bien entendu sa chance, mais je fais cette chasse pour tuer un ours et non pas pour voir quelqu'un d'autre en tuer un ; et il est malheureux que le public ne manquera certainement pas de mal interpréter ce qui se passera si ce n'est pas moi mais quelqu'un d'autre qui en tue un. Cela dit, j'espère que vous ne considérerez pas ceci comme déplacé. Cela ne l'est pas. En règle générale, quand je pars à la chasse, je n'aime pas emmener plus d'un ami avec moi car quand je chasse, je chasse. Je ne pars pas non plus pour la compagnie – je pars pour attraper le gibier et je veux l'attraper ; et le seul sentiment négatif que j'éprouve au sujet de cette excursion est lié au fait que nous ayons trop d'hommes avec nous. (…) J'espère que M. Dickinson ne verra pas d'objection à ce que la chasse soit planifiée de sorte que j'attrape l'ours. Il va sans dire qu'une fois que j'aurai tué un ours, je serai plus que ravi que nous tentions tous notre chance. Mais, comme je l'ai dit, ma seule hésitation à aller en excursion est que nous ayons trop d'hommes et qu'il devienne improbable que j'attrape un ours[486].

Au cas où son correspondant n'aurait toujours pas compris, Roosevelt ajoute à la main le post-scriptum suivant :

> En bref, je sais par expérience qu'essayer de combiner une chasse avec un pique-nique en fait généralement un mauvais pique-nique et en fait toujours une chasse gâchée. Tout homme supplémentaire sur une partie de chasse y nuit. Bien entendu la seule raison pour laquelle je viens est que je veux <u>chasser</u> – et veillez à ce que j'obtienne sans faute le premier ours[487].

Finalement, en plus des hommes sélectionnés par Fish, Roosevelt est accompagné de George B. Cortelyou, son secrétaire, et du Dr. George Lung, ainsi que d'agents des services secrets et de domestiques. De plus, toujours dans un souci d'en tirer un bénéfice médiatique maximal,

---

[486] « I have never before been accustomed to ask favors, but I find that for reasons it is hardly necessary to explain I have to. I want to kill one bear myself without fail. Under ordinary circumstances of course each man would take his chance, but I am going on this hunt to kill a bear, not to see anyone else kill it ; and unfortunately the people at large are sure to misunderstand what happens in case I don't kill it and some one else does. Now I hope you won't regard this as churlish. It is not. As a rule, when I go hunting I do not like to take more than one friend with me, because when I hunt, I hunt. I don't go for companionship – I go to get the game and I want to get it; and all I have feel unfavorable about this trip is that we should have too many men with us. (…) I hope Mr. Dickinson won't object to the hunt being arranged with a view to my getting the bear. Of course after I have killed one bear, then I am only too delighted that we should all of us take our chances. But, as I say, my only hesitancy about going on a trip was lest we should have so many men as to make it unlikely that I would get a bear. » *Ibid*., pp. 155-156.

[487] « In short, my experience is that to try to combine a hunt and a picnic, generally means a poor picnic, and always means a spoiled hunt. Every additional man on a hunt tends to hurt it. Of course I am only going because I want <u>to hunt</u> – and do see that I get the first bear without fail. » *Loc. cit.*

Roosevelt avait autorisé les représentants de trois agences de presse à se rendre au camp une fois par jour. La presse, avertie depuis le début du mois d'octobre de la partie de chasse du président, suit le convoi présidentiel jusque dans le Mississippi. La réussite de toute l'expédition repose sur Holt Collier, un ancien esclave de 66 ans qui est considéré comme le meilleur guide de toute la région et possède une meute de chiens entraînés. Le 13 novembre dans l'après-midi, Roosevelt arrive à Smedes, suivi à la trace par des journalistes qui tentent de le suivre jusqu'au camp de base dont l'emplacement est choisi avec soin sur un terrain privé, propriété d'un des actionnaires de la compagnie de Fish. Situé à plus de trente kilomètres de la gare de Smedes, il est impossible d'y accéder à pied et il a été décidé que la location de chevaux ou de mules serait interdite. Par mesure de précaution supplémentaire, l'unique chemin d'accès sera surveillé par des gardes armés chargés d'éloigner tout intrus à coup de chevrotine[488]. Ces mesures de protection, exceptionnelles pour l'époque[489], s'explique par les remous que continue de susciter le repas[490] entre Roosevelt et Booker T. Washington à la Maison-Blanche, pratiquement un an plus tôt[491].

---

[488] Morris, *Theodore Rex*, p .172.

[489] Il n'est que de mentionner l'« incident Mrs Morris » qui a pour origine l'expulsion *manu militari* de la Maison-Blanche d'une certaine Mme Minor Morris qui était venue demander une audience au Président. Les détails de cet événement sortent du cadre de notre étude, cependant, notons qu'il provoqua un scandale monumental en regard de l'événement et l'afflux de lettres haineuses dont celle d'une certaine Harriet Talbot d'Austin au Texas qui écrit au Président pour l'exhorter à présenter ses excuses en disant : « Si vous avez une once de véritable masculinité vous vous excuserez auprès des femmes du Sud pour avoir permis l'expulsion de Mme Morris d'une maison qui est autant la sienne que la vôtre ». (« If there is a thimble-ful of true manhood in you, you will apologize to the ladies of the South for having permitted Mrs. Morris to be ejected from a house which is as much hers as it is yours. ») Pour plus de détails sur ce scandale, voir Mark Twain, *Autobiography of Mark Twain*, Harriet Elinor Smith, ed. (Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 2010), vol. 1, p. 92-95, p. 124, p. 139 ; Mark Twain, *Autobiography of Mark Twain*, Benjamin Griffin and Harriet Elinor Smith, eds. (Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 2013), vol. 2, p. 3, p. 6-11.

[490] Les questions entourant la nature de ce repas (invitation officielle ou impromptue ; déjeuner, dîner ou encore repas pris sur le pouce) semblent avoir fait l'objet de nombreux débats. Une récente publication affirme qu'il s'agissait d'une invitation officielle à dîner, voir Deborah Davis, *Guest of Honor : Booker T. Washington, Theodore Roosevelt and the White House Dinner That Shocked a Nation* (New York : Simon & Schuster, Inc., 2012), pp. 189-202.

[491] Pour une analyse plus détaillée de cet événement, voir Williard B. Gatewood, Jr., *Theodore Roosevelt and the Art of Controversy : Episodes of the White House Years* (Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1970), pp. 32-61. Les opinions personnelles de Roosevelt sur le sujet des relations raciales continuent de faire l'objet d'une importante historiographie. Il semblerait toutefois que Roosevelt partageait les préjugés véhiculés à l'époque quant à la supériorité des blancs et à la possibilité, pour certains individus exceptionnels exposés à un certain environnement, d'acquérir et de transmettre les traits de la « race » supérieure. Selon Joshua David Hawley, c'est probablement à Harvard, sous l'influence de son professeur de paléontologie, que Roosevelt a été exposé, pour la première fois, à cette théorie ; laquelle allait exercer une profonde influence sur la pensée rooseveltienne. Plus connue sous le nom de « néo-lamarckisme », cette théorie avait été, selon Hawley « spécifiquement conçue pour réconcilier représentation morale et sélection naturelle, un puissant mélange associant Darwin, l'humanisme chrétien et Jean Lamarck ». (« a theory designed specifically to reconcile human moral agency and natural selection, a potent blend of Darwin, Christian humanism and Jean Lamarck ») Joshua David Hawley, *Theodore*

Sans oublier que Roosevelt vient de nommer Dr. William D. Crum à la fonction de collecteur des douanes à Charleston en Caroline du Sud.

> Roosevelt aurait difficilement trouvé pire moment pour visiter le delta Yazoo. La seule idée d'avoir Dr. Crum (riche, cultivé, consciencieux, mais…*noir*) siégeant à une fonction supérieure surplombant Fort Sumter était assez scandaleuse pour raviver les passions de l'année précédente – sans parler de l'année 1861. James K. Vardaman, un important démocrate du Mississippi avait ouvertement annoncé la recherche de "16 *coons* pour dormir avec Roosevelt." Étant donné cette propagande, les hôtes du Président craignaient qu'il ne fasse l'objet d'une tentative de meurtre[492].

Nous reviendrons plus en détail sur cette déclaration de Vardaman et sur l'insulte représentée par le terme « coon » pour désigner les Afro-Américains, car ce mot sera de nouveau utilisé lors d'un dîner au « Gridiron Club » que nous aborderons au prochain chapitre.

La veille du premier jour de « la pire partie de chasse de toute la vie de Roosevelt »[493], les attentes élevées de Roosevelt poussent Holt Collier à faire la promesse d'attraper un ours dès le lendemain. Collier prévoit d'utiliser sa meute de quarante chiens pour rabattre un ours en direction de Roosevelt, qui avec le sénateur Huger Lee Foote, une fine gâchette, seront positionnés à couvert. Alors que Collier a disparu depuis plusieurs heures, le sénateur s'impatiente et suggère « au président que Holt [est] trop loin pour revenir et qu'il se pourrait qu'il tue un ours et le ramène au camp »[494]. Les deux hommes abandonnent alors leur position

---

Roosevelt : Preacher of Righteousness (New Haven, Conn. : Yale University Press, 2008), p. 36. Voir également la synthèse proposée par Adam D. Burns qui conclut en déclarant : « Il semble, en effet, que TR est réellement resté un homme de son époque sur la question des noirs aux États-Unis et, en dépit de son approche contradictoire de la question raciale, n'a fait aucune avancée visant à réanimer le somnolent Parti républicain dans le Sud » (« Indeed, itseems that TR did indeed remain a man of his time on the question of blacks in the United States and – despite his contradictory approach to the race question – he failed to make any real progress in reviving the dormant Republican Party in the South. ») Adam D. Burns, « "Half a Southerner": President Roosevelt, African Americans and the South » in Serge Ricard, ed. *A Companion to Theodore Roosevelt*, (Chichester, England : Wiley-Blackwell, 2011), p. 212.

[492] « The idea of Dr. Crum (wealthy, cultured, conscientious, but … *black*) seated in a position of power overlooking Fort Sumter was incendiary enough to revive the passions of a year ago–not to mention the passions of 1861. James K. Vardaman, a prominent Mississippi Democrat had openly advertised for "16 coons to sleep with Roosevelt." Given such propaganda, the President's hosts worried about a possible assassination attempt. » Morris, *Theodore Rex*, p. 172.

[493] *Loc. cit.*

[494] « [Foote] suggested to the president that Holt was far too distant to return and that he might kill a bear and bring it back camp. » Buchanan, p. 168.

pour retourner au camp y déjeuner. Pendant ce temps, déterminé à prouver ses capacités de chasseur, Collier a fini par traquer un vieil ours, si gros qu'il est incapable de monter à un arbre. L'animal, acculé dans un plan d'eau, attrape Jocko, un des meilleurs chiens de la meute de Collier. Pris entre son engagement de laisser le « Colonel » tuer l'ours, et la perte de plusieurs de ses chiens, dont Jocko, Collier se positionne derrière l'animal avant de lui glisser un lasso autour du cou et l'attacher à un saule. L'ours enragé attrape un autre chien ce qui pousse Collier à se jeter sur l'animal pour l'assommer. Roosevelt finit par arriver sur place et plusieurs incitent le Président à achever l'ours, « mais comme tout chasseur honorable, Théodore Roosevelt se refuse à tirer sur un animal attaché »[495]. Les autres membres de l'expédition ne semblent pas avoir ces scrupules et réclament de pouvoir tirer sur l'ours. Collier, craignant que ses chiens ne se fassent tuer, proposa de faire payer quinze mille dollars le droit de tirer sur l'animal, ce qui les fait abandonner l'idée.

Il reste encore trois jours au cours desquels Roosevelt ne tirera pas une balle. Dans le même temps, les articles des journaux relatant en détail ses insuccès « causent l'hilarité nationale » et sont d'autant plus rageants que l'on apprend que Cleveland, l'ex-président démocrate, qui est également parti à la chasse, est désolé d'apprendre l'infortune de Roosevelt et espère que ce dernier tuera autant d'ours que lui a tué de canards[496]. Sans parler des satires visuelles dont Roosevelt fait l'objet sur le sujet sensible de ses aptitudes de chasseur, surtout depuis la diffusion, en février 1901, du film muet « Terrible Teddy, the Grizzly King »[497]. Ce film, produit par Thomas A. Edison et réalisé par Edwin S. Porter, s'inspire d'ailleurs d'une série de caricatures d'Homer Davenport publiées par le *New York Journal* les 4 et 18 février 1901. On peut voir sur le film un acteur figurant Roosevelt, qui était alors encore vice-président, dévaler une colline enneigée suivi de près par deux hommes qui tiennent des pancartes sur lesquelles ont peut lire « Mon photographe » et « Mon agent de presse ». Après avoir chuté près d'un arbre, « Roosevelt » se relève et vise en direction de la cime après s'être assuré que le photographe avait eu le temps de prendre un cliché. Un chat tombe de l'arbre et « Roosevelt » le poignarde avant de le présenter fièrement aux deux autres hommes. Le film se termine avec « Roosevelt » qui

---

[495] « like any hunter of honor, Theodore Roosevelt would not shoot the bear. » *Ibid*., p. 170.

[496] « Cleveland Bagging Ducks », *Washington Post*, November 18, 1902, p. 1.

[497] Le film d'un peu plus d'une minute peut être visionné sur le site de la Bibliothèque du Congrès à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/item/00694318

s'éloigne à cheval, suivi par les deux hommes[498]. Cette satire visuelle est intéressante, car elle permet d'inscrire la caricature dans une tendance plus large d'expression artistique populaire. Selon Charles Musser, les historiens qui ont traité du cinéma américain au tournant du siècle l'on généralement jugé « naïf, primitif et informe »[499]. Néanmoins, il propose de considérer l'écran comme un « journal visuel » « dans lequel les nouvelles, les histoires vécues, les satires politiques et de brèves saynètes à la manière des bandes dessinées, ainsi que la page des sports, pouvaient être toutes combinées dans un format de variétés »[500].



501

Illustration 98 - C. K. Berryman, "THE PASSING SHOW", 1902

[498] Pour plus de détail sur ce film, voir Charles Musser, *Before the Nickelodeon: Edwin S. Porter and the Edison Manufacturing Company* (Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 1991), p. 163.

[499] *Ibid*., p. 162.

[500] *Ibid*., p. 162-163.

[501] Clifford Kennedy Berryman, « The Passing Show », *The Washington Post* (November 16, 1902): 1.

Pour en revenir au traitement satirique suscité par cette partie de chasse, Clifford Kennedy Berryman, qui était alors caricaturiste pour le *Washington Post*, ne laisse pas passer l'occasion de croquer l'événement et illustre la clémence de Roosevelt à l'égard de l'ours, transformé en (gros) ourson. Le titre, « Drawing the Line in Mississippi » (que l'on pourrait traduire par « Fixer la limite dans le Mississippi » mais également « Tirer sur la corde »), fait encore l'objet de débats sur sa signification. Certains historiens estiment qu'il s'agit d'une allusion à la question raciale[502], ou évoquent une querelle liée à la frontière entre la Louisiane et le Mississippi[503] ; quand tout cela semble passer inaperçu pour d'autres[504], ce qui pourrait très bien avoir été le cas des lecteurs du *Post*. Cette hésitation révèle le dilemme auquel le caricaturiste est confronté, à savoir véhiculer un message trop, ou pas assez subtil. Par ailleurs, on notera que, contrairement à ce que les reproductions contemporaines pourraient laisser croire, la caricature de Berryman s'insère dans un ensemble intitulé « The Passing Show »[505] comportant quatre autres « écrans ». En effet, le titre de la composition générale nous éclaire sur la portée de l'événement aux yeux de l'artiste dans la mesure où ce titre fait allusion à une revue musicale de Broadway. Ceci rejoint la réflexion de Charles Musser et nous incite à penser qu'il existait une relation dynamique, en termes de principe organisateur, entre les caricatures et bandes dessinées d'une part, et le cinéma populaire offert dans les théâtres comme l'Eden Musée[506]. Ceci sous-entend également que l'actualité politique offre un spectacle. Mark Twain a d'ailleurs une remarque acerbe sur le sens du spectacle chez Roosevelt lorsqu'il écrit :

> M. Roosevelt est le Tom Sawyer du monde politique du vingtième siècle, toujours en train de se mettre en valeur ; toujours sur la piste d'une chance de se montrer en spectacle ; dans son imagination délirante la grande république est un vaste cirque Barnum avec lui pour clown et le reste du monde comme spectateur ; il irait jusqu'à Halifax pour la moitié

---

[502] Morris, p. 175 ; Clarke, p. 99.

[503] Buchanan, p. 179.

[504] Marshall, p. 188.

[505] Ce sera également le titre d'un magazine humoristique britannique publié entre 1915 et 1932.

[506] Musser, p. 351. Nous avons déjà rapidement parlé du « Eden Musée » à l'occasion de la caricature de Blaine, l'« Homme tatoué ». C'est également à cet endroit que bon nombre de soldats, dont une majorité de « Rough Riders », se sont rendus pour connaître les nouvelles du front en 1898. Voir Musser, p. 135.

d'une chance de se donner en spectacle et en enfer pour la totalité d'une. »[507].

Trois jours après la première caricature, et encouragé par le succès de la première, Berryman publie une satire de la « chasse au vingtième siècle » associée à cette dénonciation de la popularité de Roosevelt auprès des médias. En effet, on peut y voir Roosevelt suivi d'une armée de journalistes et de photographes. Le guide Holt Collier semble avoir été représenté sous les traits d'un jeune garçon portant un chien blessé. Notons que les pays ou les individus (ici un Noir) considérés inférieurs étaient couramment représentés sous les traits d'un enfant, dans une rhétorique d'infantilisation[508]. On observe au-dessus de l'« ambulance canine », un petit ourson tenant une pancarte sur laquelle est écrit « How can you bear to leave me ? » qui est un jeu de mots entre « bear » (« ours ») et « to bear » (« supporter »). Finalement, dans une dernière attaque, peut-être la plus dure, un ourson est tiré de force pour être « ramené au zoo », comme l'indique l'étiquette sur la corde.

---

[507] « Mr. Roosevelt is the Tom Sawyer of the political world of the twentieth century; always showing off; always hunting for a chance to show off; in his frenzied imagination the Great Republic is a vast Barnum circus with him for a clown and the whole world for audience; he would go to Halifax for half a chance to show off and he would go to hell for a whole one. » Mark Twain, *Mark Twain in Eruption : Hitherto Unpublished Pages About Men and Events* (New York and London : Harper's & Brothers, 1940), p. 49.

[508] De la même manière, Roosevelt est représenté sous les traits d'un géant, comme en témoigne la caricature de *Puck* du 27 avril 1898. Les Philippines, Cuba et Hawaii étaient d'ailleurs presque toujours représentés comme de jeunes enfants indisciplinés.



509

Illustration 99 - C. K. Berryman, "AFTER A TWENTIETH CENTURY BEAR HUNT", 1902

Il est possible que ce soit en songeant à cette autre caricature que Roosevelt écrit une note confidentielle le 24 novembre à Philip Bathell Stewart dans laquelle il reprend sa métaphore du pique-nique avant de déclarer :

> en tant que de pique-nique, ce fut assez agréable, mais en tant que chasse à l'ours, ce fut tout simplement exaspérant, et je n'ai pas tiré un seul coup de fusil. Naturellement la presse satirique a sauté sur cet échec et s'en est pas mal moqué. (J')ai dû faire un compromis et prendre trois journalistes parfaitement honorables à la gare où j'ai débarqué et les ai laissés venir à l'occasion visiter le camp. Même dans ces circonstances, ce n'est littéralement qu'avec l'aide de gardes armés de carabines que j'ai pu empêcher les hommes de la presse jaune de venir également. Ces mêmes journaux, ayant en vain essayé de pénétrer dans le camp et de nous accompagner avec kodaks et autres, sont repartis et se sont appliqués

[509] Clifford Kennedy Berryman, « After a Twentieth Century Bear Hunt », *The Washington Post* (November 19, 1902): 1.

> avec insistance à démontrer que j'avais tenté de faire de la publicité pour cette partie de chasse et que je m'évertuais ostensiblement à attirer l'attention du public[510].

Cette lettre de récrimination évoque étrangement celle qu'il avait envoyée à William Wirt Kimbal en septembre 1897[511]. Outre l'ironie de la situation, cette lettre témoigne d'un intérêt populaire inédit pour le chef de l'exécutif, ainsi que d'un changement dans les communications publiques.

Finalement, coïncidence de l'histoire, le magasin de jouets F.A.O Schwartz, qui avait appris la production en Allemagne d'un ourson en peluche articulé, en commande trois mille exemplaires, tandis que dans le même temps un fabricant de jouets de New York, Morris Michtom, en produit également[512]. La popularité de Roosevelt, des caricatures représentant l'ourson ainsi que des créations allemandes et américaines expliquent que « rapidement le Teddy bear devint l'un des jouets les plus appréciés de tous les temps »[513]. Quant à Berryman, il finit par opter pour l'ourson comme « dingbat » et va l'employer dorénavant dans toutes les caricatures qu'il dessinera de Roosevelt. C'est d'ailleurs une caricature portant sa petite mascotte qu'il réalisera pour le menu du « Gridiron Club » du 26 janvier 1907, qui sera à l'origine d'une violente altercation entre le président Roosevelt et le sénateur J. B. Foraker.

4.4 Roosevelt et le « Gridiron Club », une relation sous-estimée

Le « Gridiron Club »[514] est l'une des plus anciennes associations de journalistes aux États-Unis. Établi en 1885 en conséquence de la campagne électorale de 1884, le club n'avait d'autre objectif

---

[510] « as a picnic it was pleasant enough, but as a bear hunt simply exasperating, and I never got a shot. Naturally the comic press jumped at the failure and have done a good deal of laughing over it. [I] had to compromise on taking three thoroughly reputable newspapermen to the sation from which I got off and letting them occasionally come out to visit the camp ; and even under these circumstances it was literally only by the use of guards armed with shotguns that I prevented the yellow journal men from coming along too. These same papers, having in vain tried to get into the camp and accompany us with kodaks, etc. ; turned around and have been industriously insisting that I had been trying to advertise the hunt and was ostentatiously endeavoring to attract public attention. » Cité dans Buchanan, p. 178.

[511] Roosevelt to William Wirt Kimbal, September 18, 1897 in Morison and Blum, *The Letters*, p. 681.

[512] Morris, p.174 ; Goodwin, p. 320 ; Marshall, p. 189.

[513] « Soon the Teddy bear became one of the most cherished toys of all time. » Goodwin, p. 320.

[514] Les pages qui suivent empruntent largement à une communication non publiée , intitulée « Bad Rag Time for President Theodore Roosevelt » et présentée au Ph.D. Seminar du Roosevelt Study Center à Middelburg (Pays-Bas) le 5 avril 2013. Le déroulement du dîner est relaté avec force détail au chapitre 17 de Harry Lembeck, *Taking*

que d'organiser un dîner au cours duquel les membres et leurs amis se divertissaient « aux dépens de ceux des invités qui sont dans l'œil du public »[515]. Le lieu où se tenait ce dîner informel revêtait une importance symbolique. En effet, il est pratiquement impossible de parler du « Gridiron Club » sans mentionner la 14e Rue de Washington, D.C., plus connue sous le nom de « Newspaper Row », où se trouvait le « New Hotel Willard », lieu de ces rencontres placées sous le signe de l'humour sous toutes ses formes. Sur la carte de Washington, « Newspaper Row » représentait un groupe de bâtiments, accueillant le bureau des correspondants à Washington des principaux journaux du pays tels que le *New York Herald*, le *New York Times*, le *New York World*, le *Philadelphia Public Ledger*, le *Boston Transcript* ou encore le *Cincinnati Gazette.* L'emplacement était stratégique dans la mesure où les hommes politiques pouvaient à loisir s'arrêter avant de se rendre à la Maison-Blanche ou au Congrès, ou à leur retour. L'hôtel Willard servait également de salon politique où les journalistes et les membres du Congrès se réunissaient de manière informelle et où un groupe, surnommé plus tard « The Brain Trust », décidait de soutenir activement tel ou tel candidat à la présidence[516]. Le Club fut également organisé à la suite d'un incident lié à l'accès privilégié des correspondants à la galerie de la presse (« Press Gallery ») à la Chambre des représentants. Cet accès privilégié avait été menacé, poussant les correspondants à s'unir pour créer « une organisation unie, un syndicat, un club de presse ; en

---

on Theodore Roosevelt : How One Senator Defied the President on Brownsville and Shook American Politics, (Amherst, N.Y : Prometheus Books, 2015). On peut néanmoins déplorer l'importance que l'auteur accorde aux souvenirs du valet de Roosevelt, adorateur de la première heure dont la biographie hagiographique lui sert de base pour l'édification d'une postface intitulée « What if ? » qui constitue une tentative de justification posthume de l'action présidentielle dans laquelle Roosevelt parvient à arracher des aveux aux soldats soupçonnés. Cette interprétation révisionniste est d'autant plus malheureuse qu'à la suite de la publication, en 1970, de l'ouvrage de John Weaver, *The Brownsville Raid*, une enquête de l'armée avait été diligentée et avait permis d'innocenter les soldats et d'infirmer la décision de Roosevelt. Par ailleurs, et si l'on devait accorder le moindre crédit à l'hypothèse de Lembeck, sachant pertinemment qu'en sa qualité de Président ses notes seraient examinées par de futurs historiens, il nous semble légitime de croire que Roosevelt aurait choisi de consigner une telle justification dans un document non immédiatement accessible, permettant de s'exonérer aux yeux de l'Histoire. Or, plus de cent ans plus tard, aucune note soutenant les spéculations de Lembeck n'a été pour le moment retrouvée dans les sources premières.

[515] « at the expense of those of the guests who (are) in the public eye ». William Howard Taft, « Personal Aspects of the Presidency », *Saturday Evening Post*, Vol. 186, No. 35 (February 28, 1914) : 6-7. Cité également dans Dunn, p. 5 ; Ray Brodus Brown, *Rituals and Ceremonies in Popular Culture* (Bowling Green, Ohio : Bowling Green University Popular Press, 1980), p. 170.

[516] Le bar, qui était le point de ralliement des Américains d'origine irlandaise et des pro-Boers, était décrit comme « un lieu de rencontre pour un groupe de politiciens et de journalistes surnommés le "Brain Trust", qui décida de promouvoir la candidature de Woodrow Wilson à la présidence » (« a hangout for a group of politicians and journalists called the Brain Trust, which decided to promote Woodrow Wilson for the presidency. ») Evelyn E. Douglas, Paul Dickson and S. J. Ackerman, *On This Spot: Pinpointing the Past in Washington D.C.* (Sterling, Va.: Capitol Books, 2008), p. 74.

fait, n'importe quelle structure qui leur aurait permis de constituer une force organisée ».[517] Un groupe d'hommes fut finalement constitué pour divertir les correspondants de presse et les politiciens invités à un dîner au cours duquel les participants seraient brocardés. Le Club tire d'ailleurs sont nom de l'instrument utilisé en cuisine (« gridiron ») pour « mettre sur le gril », correspondant au fait de brocarder en français.[518]

Ainsi, dès les débuts de son existence, plus qu'une simple association de professionnels ayant des centres d'intérêt communs, le « Gridiron Club » fournissait également aux hommes politiques l'occasion de rencontrer de manière informelle les faiseurs d'opinion et leur permettait de jauger la réception de leurs idées. Ces soirées ont ainsi progressivement servi de banc d'essai pour divers projets politiques et Théodore Roosevelt a rapidement compris l'atout précieux que sa présence constituait pour favoriser sa carrière politique. Comme souligné récemment par un chroniqueur du *Washington Post*, Robert McCartney,

> Comme d'autres galas au cours desquels les médias et les représentants du gouvernement se côtoient, le dîner a fait l'objet de critiques justifiées selon lesquelles il semble cultiver une intimité excessive entre les journalistes et les personnes que nous sommes supposés tenir pour responsables (…). À sa décharge, cela fait des années que le Gridiron n'essaie plus de prétendre que rien du dîner ne sera rapporté. Dans le monde médiatique actuel, le public est suspicieux de tout ce qui est délibérément omis sur l'Internet.[519]

Ceci constitue toutefois une interprétation relativement récente des règles établies 125 ans plus tôt dont celle prescrivant qu'« au dîner du Gridiron, les journalistes sont toujours absents et les dames toujours présentes »[520]. Cette règle devait garantir qu'un certain décorum serait respecté et

---

[517] « a close organization; a union; a press club; in fact, anything which would make them an organized force. » Arthur Wallace Dunn, *Gridiron Nights: Humorous and Satirical Views of Politics and Statemen as presented by the Famous Dining Club* (New-York : Frederick A. Stokes company, 1915), p. 3.

[518] *Ibid*., p. 4.

[519] « Like other galas where media and officialdom mingle, the dinner has drawn just criticism for seeming to nurture excessive coziness between journalists and the people we're supposed to hold accountable (…). To its credit, it's been years since the Gridiron tried to pretend the whole dinner was off the record. But in today's media world, the public is suspicious of anything deliberately kept off the Web. » Robert McCartney, "Wise up, Gridiron Club, or lose your cachet », *Washington Post*, March 21, 2012. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://articles.washingtonpost.com/2012-03-21/local/35446895_1_gridiron-club-president-obama-white-house-correspondents.

[520] « at Gridiron dinners reporters are never present, but ladies always are. » Francis E. Leupp, « The Gridiron Club and its Dinner » *Harper's Weekly*, Vol. XLIII, No. 2200 (February 18, 1899) : 170.

que les propos ne seraient pas rapportés dans les journaux du lendemain. Arthur Wallace Dunn, l'un des historiens du Club déclare :

> En dehors du plaisir que [Théodore Roosevelt] en retirait, il y avait cette autre caractéristique ; la promulgation d'une nouvelle doctrine et l'utilisation de termes qui ne seraient pas cités, mais qui néanmoins constituaient un message envoyé sous la forme d'un sentiment ou en vue de préparer l'opinion publique pour un projet qu'il avait l'intention de soumettre au Congrès ou au pays. Il était fréquent que le Congrès ait vent de ce qui se préparait à la Maison-Blanche dans un message communiqué lors d'un discours du Président à un dîner du Gridiron[521].

Comme nous l'avons vu aux chapitres précédents, Roosevelt était déjà un participant régulier de ces soirées quand il fut invité à l'une d'entre elles le 27 janvier 1907. Sa toute première participation remontait au 25 janvier 1890 alors qu'il se trouvait à Washington au poste de Commissaire à la fonction publique. Dès le lendemain, le *Washington Post*, dont l'éditeur Frank Hatton ne cachait pas son hostilité envers Roosevelt, publia un long article détaillant le déroulement de la soirée, y compris l'intervention de ce dernier. Roosevelt prit immédiatement sa plume pour écrire au Président du Club, E. G. Dunnell pour se plaindre de ce qu'il considérait comme un « manquement » à l'engagement de confidentialité du Club. On ne l'y reprendrait plus et il n'offrirait plus jamais l'occasion de faire une déclaration qu'il craindrait de voir rendre publique, du moins selon toute vraisemblance, jusqu'à la fameuse soirée du 26 janvier 1907.

> 1820, Jefferson Place, dimanche
>
> Mon cher M. Dunnel;
>
> J'avais compris la nuit dernière qu'il n'y aurait aucune publication de nos discours. J'ai donc parlé avec beaucoup plus de liberté que je ne l'aurais fait dans le cas contraire. J'ai été informé que l'édition du *Post* de ce matin a publié un résumé qui déforme ce que j'ai dit. Ceci m'apparaît comme un autre manquement à la parole donnée de la part de Hatton. Pourriez-vous passer me voir demain aux bureaux de la Commission?

---

[521] « Aside from the enjoyment [Theodore Roosevelt] had, there was that other feature, the promulgation of a new doctrine, the utterance of words which would not be quoted, but were none the less a message sent forth in the nature of a feeler, or to prepare the public mind for something which he intended to submit to Congress or the country. […] Oftentimes Congress had a hint of what was coming from the White House in a message by a speech of the President at a Gridiron dinner. At times also senators and representatives were told what they would have to do, also what they could do, in the matter of legislation. » Arthur Wallace Dunn. *Gridiron Nights: Humorous and satirical views of politics and statemen as presented by the famous dining club* (New York : Frederick A. Stokes Company Publishers, 1915), p. 157.

Cordialement,

Théodore Roosevelt[522]

Rien ne mentionne qu'il est fait allusion ici au souper annuel du *Gridiron Club* qui s'est tenu la veille, … comprenne qui pourra. Il ne faut pas oublier qu'à titre d'historien, Roosevelt était parfaitement conscient que sa correspondance lui survivrait. Distillant ses conseils de politicien aguerri, il avait d'ailleurs recommandé quelques mois plus tôt à son ami Bill Merrifield qui briguait un mandat à l'Assemblée législative du Dakota du Nord de « ne rien entreprendre que vous ne seriez disposé à voir faire l'objet d'une publication à l'extérieur et à être connu de vos amis comme de vos ennemis »[523]. Cette recommandation s'insère dans le contexte d'un échange de lettres avec l'éditeur du *Sun*, Charles A. Dana, en réponse à des accusations de plagiat que James R. Gilmore avait lancées à l'encontre de son ouvrage *The Winning of the West*[524]. Il insiste à cette occasion sur la nécessité de fonder toute recherche sur des sources premières et notamment les documents d'archives. Par ailleurs, alors que Roosevelt se trouve en Louisiane en octobre 1907, à l'apogée d'une monumentale crise financière, on note le souci qu'il a de préserver son image pour la postérité quand il confesse à son épouse avoir le cœur brisé à l'idée de devoir détruire ses lettres. Il écrit ainsi : « Toutes vos chères, chères lettres sont arrivées ; je les aime tant ; et après les avoir lues et relues, j'ai du mal à me résoudre à les déchirer »[525]

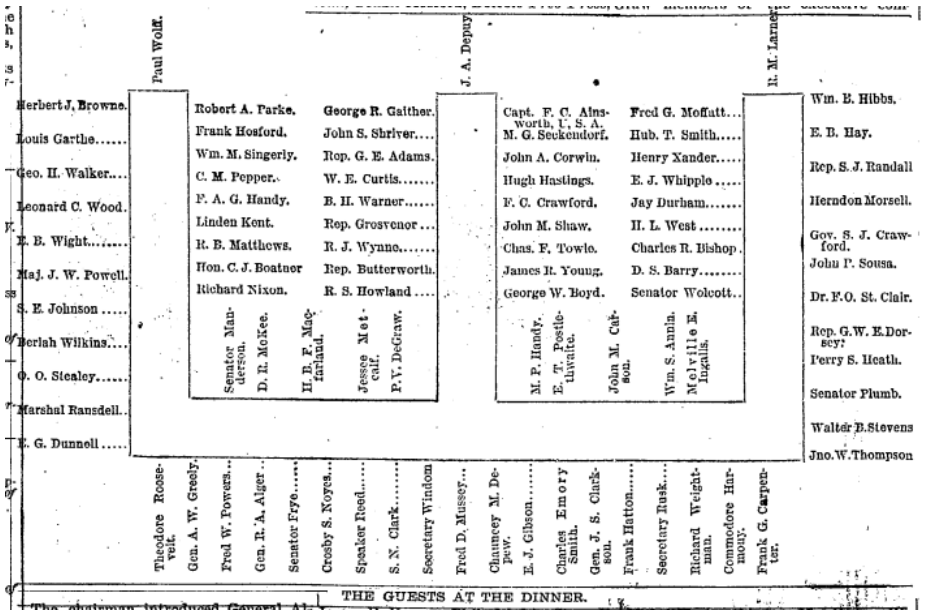
---

[522] « 1820 Jefferson Place, Sunday
My dear Mr Dunnel,
I understood that there was to be no report of our speeches last night, and so spoke much more freely than I would have done. I am informed that in this morning's Post there is a garble abstract of what I said. This seems to me like another a breach of faith on Hatton's part. Can you not drop in at the Commission Rooms to see me tomorrow?
Sincerely yours,
Theodore Roosevelt » Roosevelt, Theodore, 1858-1919. Correspondence and compositions, 1772-1946 (inclusive) 1873-1919 (bulk). MS Am 1540 (271-303). Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass. (303) Letter to G. P. Dunnell (Seq 67). Accessible à l'adresse suivante : http://nrs.harvard.edu/urn-3:FHCL.Hough:4736041.

[523] Roosevelt to Merrifield, September 25, 1890 in Morison and Blum, *The Letters*, vol. 1, p. 188. Roosevelt avait fait la connaissance de Merrifield lors de sa toute première expédition de chasse (au bison) en septembre 1883.

[524] Roosevelt to Charles Anderson Dana, October 10, 1889 in Morison and Blum, *The Letters*, vol. 1, p. 258. Voir également Morris, The Rise, pp. 418-419.

[525] « "All your dear, dear letters have come; I love them so; and after reading them again and again I can hardly make up my mind to tear them up." » Voir l'entrée correspondant au 10 octobre 1907 dans Robert J. Moore and the Theodore Roosevelt Association, 1985.

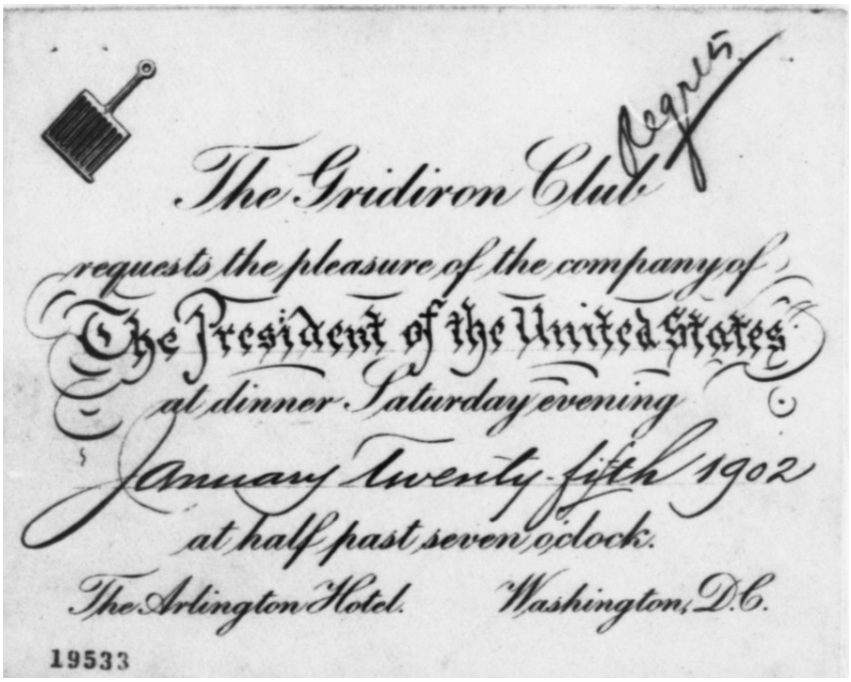


526

Illustration 100 - Exemple de disposition des tables en forme de gril - Dîner du "Gridiron Club"

La participation précoce de Roosevelt aux dîners du « Gridiron Club » et sa réaction immédiate à la fuite d'information dans la presse sont révélatrices de l'attitude de ce dernier à l'égard de son image publique et du rôle joué par le « Gridiron Club » dans cette équation ; un rôle qui a souvent été sous-estimé par les historiens contemporains cherchant à élucider la relation amour-haine que Roosevelt entretenait avec la presse. Cependant, les journalistes n'étaient pas les seuls à avoir une occasion de se moquer des hommes politiques ou d'autres figures sociales importantes habituées des projecteurs. Les caricaturistes, et en particulier les caricaturistes politiques, étaient également de la partie. Il avait été demandé à Clifford K. Berriman, dont la notoriété n'avait cessé de croître depuis la partie de chasse de 1902, d'illustrer le livre souvenir du Club contenant également le menu. C'était devenu une habitude pour les invités et les membres de conserver ce document en souvenir.

[526] Exemple de disposition des tables, en forme de gril, lors des dîners du « Gridiron Club ». Tiré de l'article du *Washington Post* du 26 janvier 1890, qui permet de voir que Roosevelt était installé non loin à la droite du président du Club. « Broiled on a Gridiron », *Washington Post*, January 26, 1890, p. 3.



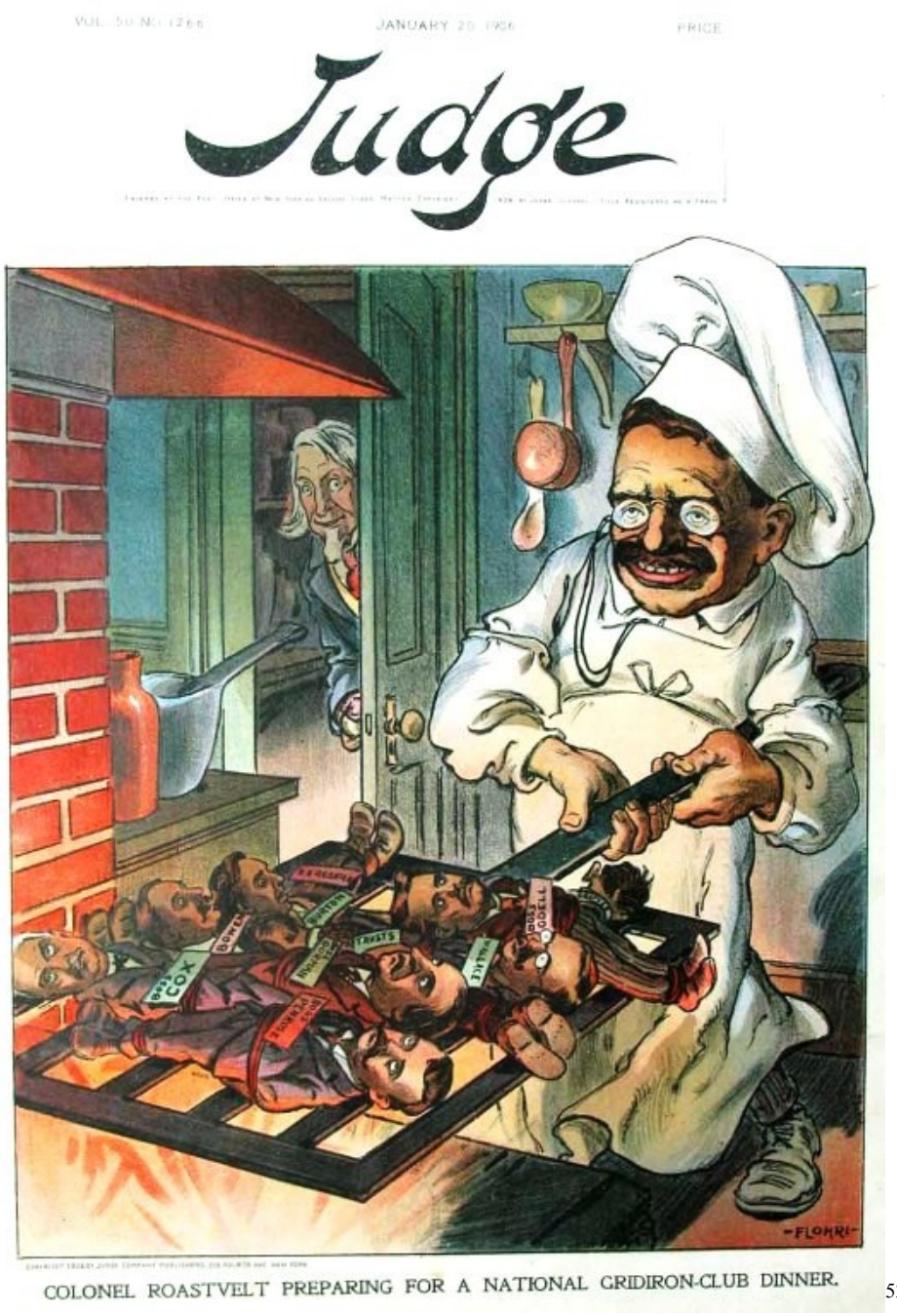
527

Illustration 101 - Carton d'invitation au président Théodore Roosevelt - "Gridiron Club", 1902

Au soir du 27 janvier 1907, et comme à son habitude, le Club rassemble les politiciens et membres les plus en vue des cercles financiers et sociaux. Le président du Club à cette date est Samuel G. Blythe, un journaliste réputé du *Saturday Evening Post*. Il note que Roosevelt est arrivé de mauvaise humeur et se met même en colère après quelques minutes seulement. L'atmosphère habituellement bon enfant de la soirée tourne rapidement au vinaigre et certains participants craignent même que cela ne tourne au pugilat. Plus de cent ans plus tard, les registres du Club témoignent des événements exceptionnels qui se produisirent au cours de cette soirée ; événements qui auront des impacts pendant les mois et les années qui suivirent et cela en dépit du rappel à chaque début du repas, par le président du Club que « les dames sont toujours présentes et les journalistes ne le sont jamais ». Rappelons, à cette occasion, que les dîners du Club étaient systématiquement organisés un samedi et que les journaux du dimanche étaient particulièrement prisés du public qui, la journée de congé aidant, avait tout loisir de les lire. Cependant, les événements de la soirée furent si exceptionnels qu'aucun interdit de publication n'aurait pu empêcher leur divulgation dans la presse.

---

[527] Carton d'invitation pour le dîner du 25 janvier 1902 auquel Roosevelt n'avait pu se rendre.



528

Illustration 102 - Florhi, "COLONEL ROASTVELT PREPARING FOR A NATIONAL GRIDIRON-CLUB DINNER", 1907

Pour mieux comprendre ce scandale, il convient de remonter à l'année 1906 qui a été marquée par plusieurs événements importants liés à la question sensible des relations raciales. Sans vouloir

---

[528] Flohri, « Colonel Roastvelt Preparing for a National Gridiron-Club Dinner », *Judge,* January 20, 1907.

détailler l'affaire « Morris », que nous avons rapidement abordée au chapitre précédent[529], il convient de noter qu'une partie de l'opinion publique avait été scandalisée par des rumeurs selon lesquelles les agents de sécurité qui auraient procédé à l'expulsion de la dame récalcitrante étaient des Noirs qui l'avaient traînée en l'empoignant par les chevilles[530].

Par ailleurs, plusieurs autres événements plus importants se produisirent au cours de l'automne et de l'hiver 1906 permettant de mieux comprendre les raisons du brusque mouvement d'humeur de Roosevelt. En effet, les efforts de son Administration pour s'attaquer aux conglomérats et monopoles rencontraient une résistance toute particulière. Sa dernière tentative pour réglementer les chemins de fer s'était heurtée à la farouche opposition du sénateur républicain Joseph B. Foraker, par ailleurs connu sous le nom de « Fire-Alarm Joe » en raison de son passé d'ardent avocat des droits des Afro-Américains, dont les ambitions présidentielles n'étaient un secret pour personne. Les quotidiens et les caricatures de l'époque témoignent des obstacles que des ploutocrates tels que J. Pierpont Morgan, H. H. Rogers, ou Edward Henry Harriman, vont dresser contre ce qu'ils estiment, à l'instar de la vieille garde, comme des mesures excessivement

---

[529] Voir note 468, p. 312.

[530] Kathleen Dalton fournit un bref paragraphe explicatif (Dalton, pp. 296-297) qui s'appuie sur un article de Willard Gatewood publié en 1966 et dans lequel l'auteur déplorait l'absence d'intérêt des biographes pour cette affaire. « Cependant, le traitement réservé à Mme Morris a déclenché une poussée de sentiment anti-rooseveltiens à un moment crucial de son Administration. En dépit de son amour pour la polémique, Roosevelt a adopté le rôle de spectateur silencieux, mais intéressé, tandis que l'affaire Morris faisait rage dans les journaux et au Congrès. La quantité de documents dans les archives de Roosevelt témoigne de son intérêt ainsi que de l'hostilité publique engendrée par l'incident. Finalement, l'affaire Morris a plus ou moins directement rejoint des questions telles que le népotisme fédéral, la protection de la personne du Président, le programme législatif de Roosevelt et ses relations avec la presse, ainsi que la vieille discorde entre le Président et le sénateur Benjamin R. Tillman de la Caroline du Sud. « Yet, the treatment of Mrs. Morris triggered an outburst of anti-Roosevelt sentiment at a critical juncture in his administration. For all his love of controversy, Roosevelt assumed the role of a silent, though interested, bystander while the agitation over the Morris affair raged furiously in the press and in Congress. Numerous items in the Roosevelt papers attest to his interest and to the public hostility engendered by the incident. Ultimately the Morris affair became involved either directly or indirectly with such issues as federal patronage, protection of the President's person, Roosevelt's legislative program and relation with the press, and the President's long-standing feud with Senator Benjamin R. Tillman of South Carolina. The anti-Roosevelt forces seized upon the incident as evidence of the President's penchant for cæsarism, others questioned his code of chivalry and condemned his callous disregard for motherhood and womanhood. In the hands of some editors, the whole affair assumed racial overtones. » Willard B. Gatewood, Jr. « Theodore Roosevelt and the Case of Mrs. Minor Morris », *Mid-America*, Vol 48, No. 1 (January 1966) : 3. Voir également Irving C. Norwood, « Exit – Roosevelt, the Dominant », *The Outing Magazine*, Vol. 53, No. 6, pp. 728-729 dont l'intérêt principal pour notre étude réside dans la grande quantité de caricatures de Berriman, à l'humour bon enfant malgré ce qu'en laisse présager le titre, dont une sur le sujet de l'affaire Morris (voir p. 729.). Les différentes ramifications de cette affaire devraient inciter à un traitement historiographique plus complet que la publication très récente de l'autobiographie de Mark Twain est de nature à encourager. Twain y aborde en effet à de très nombreuses reprises cette affaire en la liant à son souhait de frapper d'interdit cette publication pendant cent ans après son décès.

« progressistes ». L'antagonisme avec Roosevelt s'était progressivement accru tandis que l'économie nationale semblait sur le point de plonger dans une panique financière qui affecterait par la suite l'économie réelle. La présence de J. P. Morgan accompagné d'autres magnats de la finance au dîner ce soir-là, installés ensemble dans un coin et s'esclaffant sur les caricatures du livre souvenir, n'a certainement pas été de nature à calmer Roosevelt.

Un autre incident s'était également produit pendant l'automne 1906 ; incident que l'ambitieux Foraker allait tout faire pour exploiter : l'Affaire Brownsville. En effet, aux alentours de minuit dans la nuit du 13 au 14 août 1906, une fusillade d'une dizaine de minutes impliquant dix à douze hommes éclate dans une des impasses et la rue principale de Brownsville au Texas, une bourgade d'environ 6 000 habitants, majoritairement blancs. Le tenancier du bar, Frank Natus est tué et le policier M. Y. Dominguez, gravement blessé. Les soupçons se portent immédiatement sur les soldats du 25e régiment d'infanterie afro-américain stationné, non loin de la ville, au Fort Brown. Les tensions raciales entre les deux communautés n'avaient fait qu'augmenter depuis l'arrivée du régiment six semaines plus tôt et le jour même du raid, des allégations d'agression d'une femme blanche par un homme noir avaient finalement mis le feu aux poudres. Les soldats déclarent ne rien savoir et l'enquête des officiers ne parvient pas à déterminer les coupables. Le major Augustus P. Blocksom dépêché par le ministère pour poursuivre les investigations estime que les soldats ne coopèrent pas pour dénoncer les coupables et recommande qu'ils soient collectivement radiés, avec une mention de déshonneur ; ce qui aurait pour effet, en plus de l'affront, de les priver de leur retraite militaire. Malgré un télégramme du brigadier général William McCaskey qui avertit le département de la Défense que « les gens de Brownsville entretiennent une haine raciale d'une extrême virulence à l'encontre des soldats de couleur »[531], Roosevelt décide de suivre les recommandations de Blocksom et applique la sanction. Craignant des répercussions politiques, il ne rend publique sa décision que le lendemain des élections à mi-mandat du 6 novembre 1906, dans un souci de ne pas entamer le vote afro-américain qui, en dehors des États appliquant des mesures d'exclusion du vote noir, était majoritairement républicain, et de garantir la domination du Parti républicain au Congrès jusqu'à l'élection présidentielle de 1908. En parlant de cette décision de Roosevelt, le rédacteur en chef du *Richmond Planet*, John Mitchell, Jr., ouvertement défenseur des Afro-Américains dans le sud, affirme : « le fait qu'il a caché sa

[531] Cité dans Bernard Martoia, *Théodore Roosevelt, La Présidence Impériale*, Tome III, (Éditions Le Manuscrit, 2008), p. 128.

décision jusqu'après l'élection souligne qu'il est autant un politicien qu'un chef d'État »[532]. Cependant, en dépit de l'activisme des leaders afro-américains radicaux et des efforts déployés par Foraker pour maintenir la question présente dans les esprits, la plupart des Afro-Américains vont rester fidèles au Parti républicain. Comme l'analyse Emma Lou Thornbrough, dans un article intitulé « The Brownsville Episode and the Negro Vote »[533], il y avait trois raisons pour expliquer ce résultat imprévisible : l'échec des démocrates à tirer parti de ce mécontentement et leur promotion des lois « Jim Crow » permettant la ségrégation raciale et la privation effective du droit de vote pour les Afro-Américains vivant dans les États qui les appliquaient ; l'efficacité des contre-mesures de Booker T. Washington[534] et finalement, le moment choisi pour en faire l'annonce, qui accordait aux républicains deux années de grâce pour récupérer les votes éventuellement perdus.

À la nouvelle de cette décision présidentielle, Foraker milite pour la création qu'une commission parlementaire afin d'enquêter soigneusement sur l'épisode. La polémique enfle et les caricaturistes n'hésitent pas à expliciter ce que cette décision signifie pour Roosevelt. Bien que Roosevelt, le soir même des élections de 1904, ait affirmé qu'il ne se représenterait pas en 1908, l'opinion publique lui était encore acquise et de nombreux républicains souhaitaient qu'il effectue un nouveau mandat. Cependant, l'Affaire Brownsville était susceptible de diminuer les chances

---

[532] « the fact that he withheld his decision until after the election emphasizes the fact that he is about as much of a politician as he is a statesman ». *Richmond Planet*, November 10, 1906. Cité dans Lewis N. Wynne, « Brownsville: The Reaction of the Negro Press », *Phylon,* vol. 33, no. 2 (2nd Qtr., 1972) : 153-160.

[533] Emma Lou Thornbrough, « The Brownsville Episode and the Negro Vote » *The Mississippi Valley Historical Review* 44, no. 3 (Dec. 1957) : 469-493.

[534] Emma Lou Thornbrough détaille les efforts en coulisse de Booker T. Washington pour « éliminer les critiques en contrôlant la presse et les organisations de défenses des Noirs (« Washington's efforts to suppress criticism through control of the Negro press and race organization ») *Ibid*., p. 473. Elle affirme en conclusion que « l'influence de Booker T. Washington a été un facteur déterminant pour mener une campagne intelligente et efficace en vue de minimiser l'effet de l'action de Roosevelt et le réhabiliter, lui et le Secrétaire Taft aux yeux de la population de couleur. Bien que la population en générale n'ait pas eu conscience du rôle de Washington, certains leaders noirs de la campagne ont reconnu l'importance de sa participation et peu de temps après l'élection, l'un d'entre eux lui écrivit : "Sans vous montrer sur la scène politique ni faire la moindre déclaration publique si ce n'est d'ordre général, vous avez fait plus qu'une douzaine d'autres hommes au pays pour faire entendre raison à la population noire en faveur de M. Taft" ». (« the influence of Booker T. Washington had been a guiding factor in the waging of an astute and effective campaign to minimize the effect of Roosevelt's action and to rehabilitate him and Secretary Taft in the eyes of the colored population. Although the general public was unaware of Washington's role, some of the Negro leaders in the campaign recognized the importance of his contribution, and shortly after the election one of them wrote to him: "Without appearing on the stump or giving out any public utterance of more than a general character, you did more than any other dozen men in the country to bring into line for Mr. Taft the Negro masses.") *Ibid.*, p. 493.

d'élection de tout candidat républicain en 1908, comme l'attestent les nombreuses caricatures de l'époque.



535

Illustration 103 - Zim, "A WARNING", 1907



536

Illustration 104 - Flohri, "DO I LOVE MY TEDDY BEARS?", 1907

En effet, l'Affaire Brownsville se produisit dans un climat racial exacerbé par plusieurs autres incidents, ainsi que des émeutes, et l'opinion publique montrait probablement autant d'ambiguïté dans les relations raciales que le Président lui-même. En 1906, les lois « Jim Crow », traduction pragmatique et locale de la ségrégation et des préjugés raciaux à l'encontre des Afro-Américains, étaient appliquées systématiquement dans les États du sud. La notion d'inégalité raciale était largement partagée par l'élite et par la population en général. Le succès populaire des « Minstrel songs » avait répandu le concept d'infériorité des Afro-Américains, décrits comme une classe d'individus idiots, incultes, fainéants et agressifs. L'une de ces chansons populaires s'intitulait

[535] Cette caricature de Zim est parue dans le magazine *Judge*. Elle est tirée du site « Almanach of Theodore Roosevelt » accessible à l'adresse suivante : http://www.theodore-roosevelt.com/judgeframes.html

[536] Flohri, « Do I Love My Teddy Bears ? », *Judge*, vol. 53, no. 1321 (February 27, 1907). Tirée du site « Almanach of Theodore Roosevelt » accessible à l'adresse suivante : http://www.theodore-roosevelt.com/judgeframes.html

« All Coons' Look Alike to Me »[537]. Écrite en 1896 par Ernest Hogan, un compositeur noir, la chanson connut un succès important et durable. Dans le contexte d'un « culte de l'anglo-saxonisme »[538], ces chansons permettaient de valider la position des noirs aux niveaux inférieurs de la société. À une époque où le terme « negro » (« nègre ») n'avait pas encore de connotation péjorative, le terme « coon », abréviation de « raccoon » (« raton laveur »), était le terme injurieux le plus proche du « nigger » actuel. Selon l'historien James M. Salem, le terme « coon », qui désignait au début du XVIII[e] siècle « un rustre de la Frontière », remonterait à l'année 1741. Quant à son utilisation pour désigner le style musical populaire connu sous le nom de « Coon song », elle date de 1834, année de la publication d'une chanson jouée au banjo, par John Washington Dixon, « Old Zip Coon »[539]. Par métonymie et sous l'influence de ces chansons, ce terme a rapidement été utilisé pour dénigrer les Afro-Américains, descendants des esclaves dont la rumeur disait qu'ils appréciaient la chair de cet animal. Il convient à ce stade de souligner que les ratons laveurs étaient fréquemment confondus avec les opossums[540]. Si à l'origine les deux termes étaient indifféremment utilisés, le succès de la chanson de Hogan a certainement contribué à établir le terme dans l'esprit du public[541]. Ceci peut sembler un détail

---

[537] Pour écouter certaines chansons et avoir accès à leurs partitions, voir le site à l'adresse suivante : http://parlorsongs.com/content/a/allcoons.htm

[538] « the cult of 1890's Anglo-Saxonism ». Nina Silber, *The Romance of Reunion: Northerners and the South, 1865-1900* (Chapel Hill and London : The University of North Carolina Press, 1993), p. 136-137. L'historienne Nina Silber explique que le positionnement des États-Unis sur l'échiquier mondial a poussé les Américains blancs à conceptualiser cette puissance internationale en termes de supériorité raciale fournissant un terreau fertile pour ce qu'elle désigne comme le « culte de l'anglo-saxonisme », à savoir l'application du concept de suprématie anglo-saxonne au nationalisme américain. De plus, en conclusion d'un article sur la question de savoir si Roosevelt était un belliciste, Kathleen Dalton affirme que « ses positions sur la guerre n'étaient ni "folles" ni inhabituelles pour son époque. En effet, pour ceux qui vivaient dans les années 1890, une époque caractérisée par la dépression, les grèves, les émeutes raciales et un accroissement des inégalités, la période de la guerre de Sécession prit l'allure d'une époque héroïque. Nombreux furent ceux de la génération de Roosevelt qui en vinrent à faire l'éloge de la guerre comme force d'unité et d'idéalisme nationaux ». « In his attitudes toward war he was neither "insane" nor unusual for his time. Indeed, for those living in the 1890s, an era of depression, strikes, racial strife, and intensifying inequality, the Civil War era appeared to be a time of heroism. Many in TR's generation thus came to praise war as a force for national unity and idealism. » Kathleen M. Dalton, « Making Biographical Judgments: Was Theodore Roosevelt a Warmonger? », *OAH Magazine of History*, Vol. 13, No. 3, The Progressive Era (Spring, 1999) : 34.

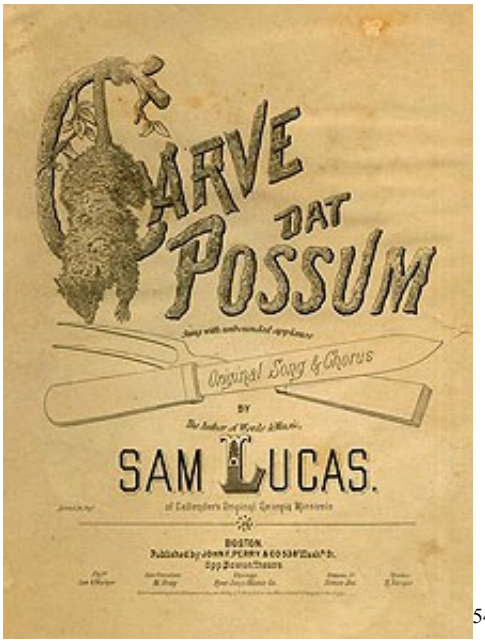
[539] James M. Salem, « African American Song Writers and Performers in the Coon Song Era : Black Innovation and American Popular Music », *The Columbia Journal of American Studies*, accessible uniquement en ligne à l'adresse suivante : http://www.columbia.edu/cu/cjas/salem1.html

[540] Richard A. Reublin and Robert L. Maine, « Question of the Month: What Were Coon Songs? », Jim Crow Museum of Racist Memorabilia, Ferris State University, http://www.ferris.edu/jimcrow/

[541] Pour plus de détail sur le rôle et l'influence des « coon song » et de celle d'Hogan en particulier, voir J. Stanley Lemons, « Black Stereotypes as Reflected in Popular Culture, 1880-1920 », *American Quarterly*, Vol. 29, No. 1 (1977) : 105-107, http://www.jstor.org/stable/2712263.

trivial, mais comme nous le verrons, cette confusion apporte un éclairage intéressant sur une note retrouvée dans un des journaux intimes de Théodore Roosevelt.

Cette double imagerie animale pourrait également s'expliquer par le fait que l'opossum avait été choisi par le Parti whig. Fondé en 1833 et dissous en 1854, le Parti whig allait voir nombre de ses membres rejoindre le Parti républicain. Il est intéressant de noter que ce parti, constitué pour s'opposer au Parti démocrate de Jackson et prônant la suprématie du Congrès sur le chef de l'exécutif, fut justement dissous en raison de divergences internes sur la question raciale[542].



543

Illustration 105 - Couverture de la partition de "Carve Dat Possum", 1876

C'est ainsi que l'on retrouve la chanson de Charles Matthews, datée de 1830 et intitulée « A Possum Up A Tree » et plus de quarante ans plus tard, « Carve Dat Possum » (1876). James

---

[542] Dans un discours prononcé le 29 septembre 1854, le sénateur de New York Daniel S. Dikinson (1800-1866) déclara : « The Whig party has for a considerable time professed anti-slavery doctrines, but this year they have planted themselves more thoroughly upon the anti-slavery policy than usual, and will most inevitably become in the end, in effect, if not in name, a party devoted entirely, in its leading idea, to abolitionism; "it is a party of most convenient capacity " is usually in favor of everything popular or plausible, and now, like the opossum, which conceals its young from danger under a false or double skin, created for the purpose, it is carrying and concealing some half dozen parties, lately littered, in its capacious bosom. » Daniel S. Dickinson, *Speeches, Correspondence, of the Late Daniel S. Dickinson of New York* (New York : G. P. Putnam & Son, 1867), Vol. 1, p. 488.

[543] Tiré du site de la Clemens Library de l'Université de Virginie qui reproduit les paroles de la couverture de la partition, accessible à partir de l'adresse suivante : http://utc.iath.virginia.edu/songs/datpossum.html. À noter que si la Librairie du Congrès propose une reproduction de la partition, celle-ci est privée de sa page de couverture. Voir le site à l'adresse suivante : http://www.loc.gov/item/sm1875.10894/

Salem estime d'ailleurs que les « coon songs » des années 1840 et 1850 étaient principalement des chansons politiques Whig, mais à partir de 1862 le terme avait fini par signifier un Noir. Ainsi, la chanson « Cave Dat Possum » de 1876 rentre dans la catégorie des « Coon Songs ». Toujours selon Salem, la question de savoir si le

> public connaissait l'origine ethnique du compositeur semble avoir été corrélée au contenu racial de la chanson elle-même. Si un Afro-Américain avait composé une chanson « décente » (selon les normes victoriennes de l'époque), la race (sic) était virtuellement éclipsée de la vue du public. (…) Lorsque la race du compositeur était identifiée par les consommateurs, la noirceur était soulignée de manière caricaturale et dégradante. La carrière d'Ernest Hogan à titre d'artiste et les caricatures grossières sur la couverture de la partition de *All Coons Look Alike To Me* en sont des exemples[544].

Écrite en 1896 par Ernest Hogan, un compositeur noir de « minstrel songs », la chanson connaît un succès fulgurant et la partition se vend à plus d'un million d'exemplaires. Ce type de chanson a donné naissance à un nouveau genre musical appelé « Rag Time » en raison de son style musical syncopé. Les paroles ont provoqué la colère de la communauté afro-américaine qui y voyait le renforcement des stéréotypes qui lui étaient associés. Dans des termes extrêmement injurieux, la chanson fait allusion à un « Négro » dont la fiancée avait changé de partenaire prétextant qu'à ses yeux « tous les Négros se ressemblaient ». Les paroles répètent cette phrase à l'envi et donne également son nom à la chanson qui s'intitule « All Coons Look Alike to Me ».

Les paroles se voulaient humoristiques tout en attaquant les Noirs sur leurs mœurs prétendument libres. Leur sexualité supposément débridée explique probablement le crédit accordé aux allégations d'agression sexuelle des femmes blanches, sanctuaires de la maternité et temples de l'ordre moral selon les codes victoriens. Il nous semble donc que l'humour provenait d'une

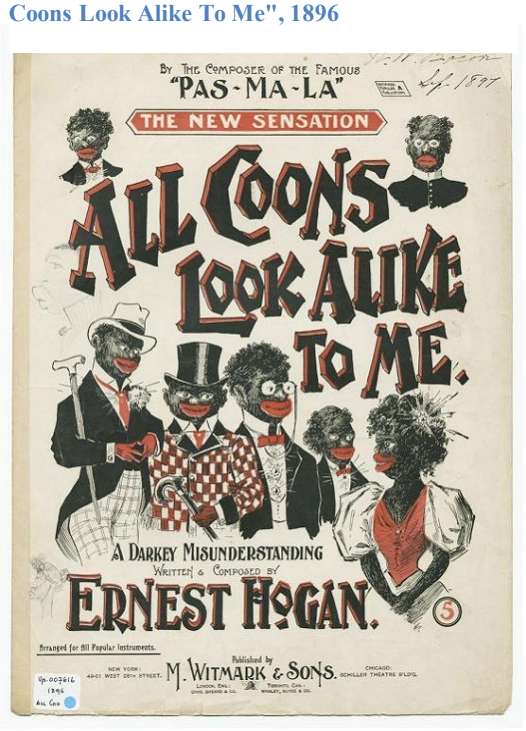
---

[544] « The extent to which the consuming public knew the ethnicity of songwriters seems to have depended on the racial content of the song itself. If an African American created a «dignified» work (by the Victorian standards of the day), race was virtually erased from public view: the sheet music cover of Gussie Davis' sentimental «Baggage Coach Ahead» featured, besides a train, a photograph of a white vocalist. When a songwriter's race *was* identified to the consuming public, blackness was exaggerated in cartoonish and degrading ways. Ernest Hogan's career as a performer and the gross caricatures on the sheet music of «All Coons Look Alike To Me» provide examples » Salem, p. 5.

double transgression, à la fois raciale et sexuelle, reflétant une période d'instabilité liée à l'émergence de nouveaux codes sociaux[545].

Par ailleurs, il convient de replacer cette chanson dans le contexte de la publication en 1899 d'un poème de Rudyard Kippling, tandis que les États-Unis sont aux prises avec une insurrection aux Philippines, dont la population n'accepte pas la domination par de nouveaux maîtres. Intitulé « The White Man's Burden » (« Le fardeau de l'homme blanc »), le poème exhorte à six reprises l'homme blanc à reprendre son fardeau. En effet l'auteur, défenseur de l'expansion coloniale, considère qu'il est du devoir des hommes blancs évolués d'apporter la civilisation aux peuples colonisés, nécessairement inférieurs et d'assumer le fardeau que l'œuvre civilisatrice comporte. Sous la plume de Peter Findley Dunn, le personnage de Mr. Dooley fait une critique satirique du poème de Kippling dans laquelle il renverse les rôles, et fait porter le fardeau aux populations colonisées[546]. Roosevelt, qui est un avide lecteur des bons mots de Mr. Dooley écrit à Dunn : « Comme vous le savez, je suis un expansionniste, mais votre phrase délicieuse sur le fait de "Reprendre le fardeau de l'homme blanc et le mettre sur les

Illustration 106 - Couverture de la partition "All Coons Look Alike To Me", 1896



[545] Comme nous l'avons noté dans une précédente étude, les « bouleversements des critères moraux affectèrent également les mœurs féminines. La « Nouvelle Femme » du début du vingtième siècle se caractérisa par une liberté de conduite préfigurant son "émancipation" dans les années vingt. Il est intéressant de noter, à l'instar de James R. McGovern, que les femmes des publicités dans les années 1900 étaient "épanouies" et arboraient des expressions de douceur maternelle avec leurs cheveux clairs et leurs mains délicates. Elles étaient généralement assises, immobiles dans leurs rigides corsets. Dix ans plus tard, la "Nouvelle Femme" personnifiée par la *Gibson Girl* est une créature plus active, qui cultive son apparence corporelle. » Magali Renault, « Théodore Roosevelt, la femme américaine et la famille », mémoire de D.E.A, Université de Provence, Aix-en-Provence (1996), p.17. Sur la question de la sexualité, Dalton note que Roosevelt, « un ardent défenseur de la sexualité et de la reproduction uniquement dans le mariage, désapprouvait les blagues sur le sexe » et l'auteur d'ajouter un peu plus loin « Personne dans la famille, à part Alice n'a vu que les déclarations de Roosevelt sur le "suicide de la race" lui avait servi de tentative de maintenir les femmes modernes à leur place ». (« An outspoken advocate for sex and reproduction only within marriage, he disapproved of jokes about sex. (…) No one in the family except Alice saw that TR's pronouncements on race suicide had stood as his attempt to keep modern women in their place. ») Dalton, p. 312.

[546] Ceci sera d'ailleurs illustré par plusieurs caricatures dans lesquelles des peuples colonisés portent deux énormes figures allégoriques représentant l'Angleterre et les États-Unis.

Négros" a très exactement touché le point sensible de ma théorie ; bien que, ne vous en déplaise, je ne sois aucunement prêt à abandonner la théorie pour le moment »[547].

Pour en revenir au dîner du « Gridiron Club » du 26 janvier 1907, Roosevelt qui doit prendre la parole vers vingt-deux heures trente s'assoie à côté du président du Club, face à J. P. Morgan et ses amis, ainsi que du sénateur Foraker. Tandis que les invités s'installent, Roosevelt ouvre le livre souvenir dans lequel on retrouve une caricature de chacun des invités réalisée par Berriman et accompagnée d'un quatrain, à la manière du pamphlet « This Is The House That Jack Built » que nous avons étudié plus tôt. Pendant que le groupe de ploutocrates s'esclaffe, Roosevelt étudie la caricature et le quatrain le concernant.

Contrairement à ce qu'affirme Lembeck, il ne s'agit pas du « programme imprimé » mais d'un livre souvenir spécialement préparé pour être conservé par les invités. Ce détail a son importance étant donné les efforts consentis par Roosevelt pour soigner son image publique. Afin de mieux comprendre la portée du scandale, nous avons choisi de reproduire la liste des invités permanents, qui comprend les correspondants ou les rédacteurs en chef des principaux quotidiens du pays.

---

[547] « As you know I am an expansionist, but your delicious phrase about "Take up the white man's burden and put it on the coons" exactly hit off the weak spot in my own theory; though, mind you, I am by no means willing to give up the theory yet. » Cité dans William Henry Harbaugh, *Power and Responsibility: The Life and Times of Theodore Roosevelt* (New York : Farrar, Strauss and Cudahy, 1961), p. 122.

WHO'S WHO

IN GRIDIRON PROSE AND RHYME

HISTORIC CHARACTERS

PORTRAYED WITH A PROFUSION OF CUTS

PUBLISHED AT THE

ANNUAL WINTER DINNER

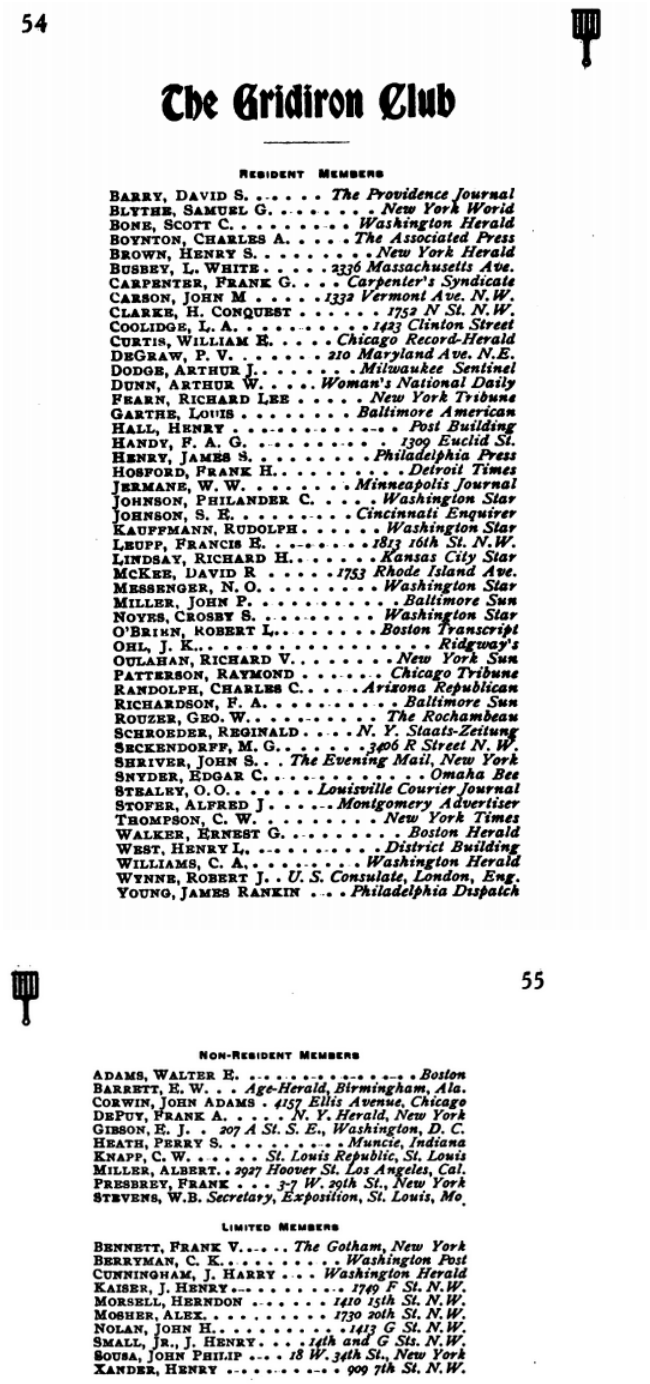
OF THE

GRIDIRON CLUB

OF

WASHINGTON, D. C.

JANUARY 26, 1907



54

The Gridiron Club

RESIDENT MEMBERS

BARRY, DAVID S. . . . . *The Providence Journal*
BLYTHE, SAMUEL G. . . . . *New York World*
BONE, SCOTT C. . . . . *Washington Herald*
BOYNTON, CHARLES A. . . . . *The Associated Press*
BROWN, HENRY S. . . . . *New York Herald*
BUSBEY, L. WHITE . . . . . *2336 Massachusetts Ave.*
CARPENTER, FRANK G. . . . *Carpenter's Syndicate*
CARSON, JOHN M . . . . . *1332 Vermont Ave. N.W.*
CLARKE, H. CONQUEST . . . . . *1752 N St. N.W.*
COOLIDGE, L. A. . . . . *1423 Clinton Street*
CURTIS, WILLIAM E. . . . . *Chicago Record-Herald*
DEGRAW, P. V. . . . . *210 Maryland Ave. N.E.*
DODGE, ARTHUR J. . . . . *Milwaukee Sentinel*
DUNN, ARTHUR W. . . . . *Woman's National Daily*
FEARN, RICHARD LEE . . . . . *New York Tribune*
GARTHE, LOUIS . . . . . *Baltimore American*
HALL, HENRY . . . . . *Post Building*
HANDY, F. A. G. . . . . *1309 Euclid St.*
HENRY, JAMES S. . . . . *Philadelphia Press*
HOSFORD, FRANK H. . . . . *Detroit Times*
JERMANE, W. W. . . . . *Minneapolis Journal*
JOHNSON, PHILANDER C. . . . . *Washington Star*
JOHNSON, S. E. . . . . *Cincinnati Enquirer*
KAUFFMANN, RUDOLPH . . . . . *Washington Star*
LEUPP, FRANCIS E. . . . . *1813 16th St. N.W.*
LINDSAY, RICHARD H. . . . . *Kansas City Star*
MCKEE, DAVID R . . . . . *1753 Rhode Island Ave.*
MESSENGER, N. O. . . . . *Washington Star*
MILLER, JOHN P. . . . . *Baltimore Sun*
NOYES, CROSBY S. . . . . *Washington Star*
O'BRIEN, ROBERT L. . . . . *Boston Transcript*
OHL, J. K. . . . . *Ridgway's*
OULAHAN, RICHARD V. . . . . *New York Sun*
PATTERSON, RAYMOND . . . . . *Chicago Tribune*
RANDOLPH, CHARLES C. . . . . *Arizona Republican*
RICHARDSON, F. A. . . . . *Baltimore Sun*
ROUZER, GEO. W. . . . . *The Rochambeau*
SCHROEDER, REGINALD . . . . *N. Y. Staats-Zeitung*
SECKENDORFF, M. G. . . . . *3406 R Street N. W.*
SHRIVER, JOHN S. . . *The Evening Mail, New York*
SNYDER, EDGAR C. . . . . *Omaha Bee*
STEALEY, O. O. . . . . *Louisville Courier Journal*
STOFER, ALFRED J. . . . . *Montgomery Advertiser*
THOMPSON, C. W. . . . . *New York Times*
WALKER, ERNEST G. . . . . *Boston Herald*
WEST, HENRY L. . . . . *District Building*
WILLIAMS, C. A. . . . . *Washington Herald*
WYNNE, ROBERT J. . *U. S. Consulate, London, Eng.*
YOUNG, JAMES RANKIN . . . *Philadelphia Dispatch*

55

NON-RESIDENT MEMBERS

ADAMS, WALTER E. . . . . *Boston*
BARRETT, E. W. . . *Age-Herald, Birmingham, Ala.*
CORWIN, JOHN ADAMS . *4157 Ellis Avenue, Chicago*
DEPUY, FRANK A. . . . . *N. Y. Herald, New York*
GIBSON, E. J. . *207 A St. S. E., Washington, D. C.*
HEATH, PERRY S. . . . . *Muncie, Indiana*
KNAPP, C. W. . . . . *St. Louis Republic, St. Louis*
MILLER, ALBERT. . *2927 Hoover St. Los Angeles, Cal.*
PRESBREY, FRANK . . . *3-7 W. 29th St., New York*
STEVENS, W.B. *Secretary, Exposition, St. Louis, Mo.*

LIMITED MEMBERS

BENNETT, FRANK V. . . . . *The Gotham, New York*
BERRYMAN, C. K. . . . . *Washington Post*
CUNNINGHAM, J. HARRY . . . *Washington Herald*
KAISER, J. HENRY . . . . . *1749 F St. N.W.*
MORSELL, HERNDON . . . . . *1410 15th St. N.W.*
MOSHER, ALEX. . . . . *1730 20th St. N.W.*
NOLAN, JOHN H. . . . . *1413 G St. N.W.*
SMALL, JR., J. HENRY. . . . *14th and G Sts. N.W.*
SOUSA, JOHN PHILIP . . . . *18 W. 34th St., New York*
XANDER, HENRY . . . . . *909 7th St. N.W.*

L'ouvrage s'ouvre par une courte introduction sarcastique signée par les auteurs de l'« ouvrage », et dont les premières lignes sont :

> Que de si brillants écrivains de fiction contemporains soient trouvés pour esquisser, à l'intention des générations futures, les caractéristiques des grandes figures historiques de notre temps, est un accomplissement que les compilateurs du présent volume ont le sentiment, qu'en toute

> modestie, ils peuvent porter à leur crédit. Il est légitime de se demander si depuis les tout débuts de la littérature, une entreprise aussi vaste et en même temps aussi unique[548], a jamais été accomplie. Chacun des noms inclus dans ce recueil de génie se perpétuera à travers les siècles et c'est une pensée réconfortante de savoir qu'aucun nom ne sera consigné pour l'immortalité par une main impie[549].

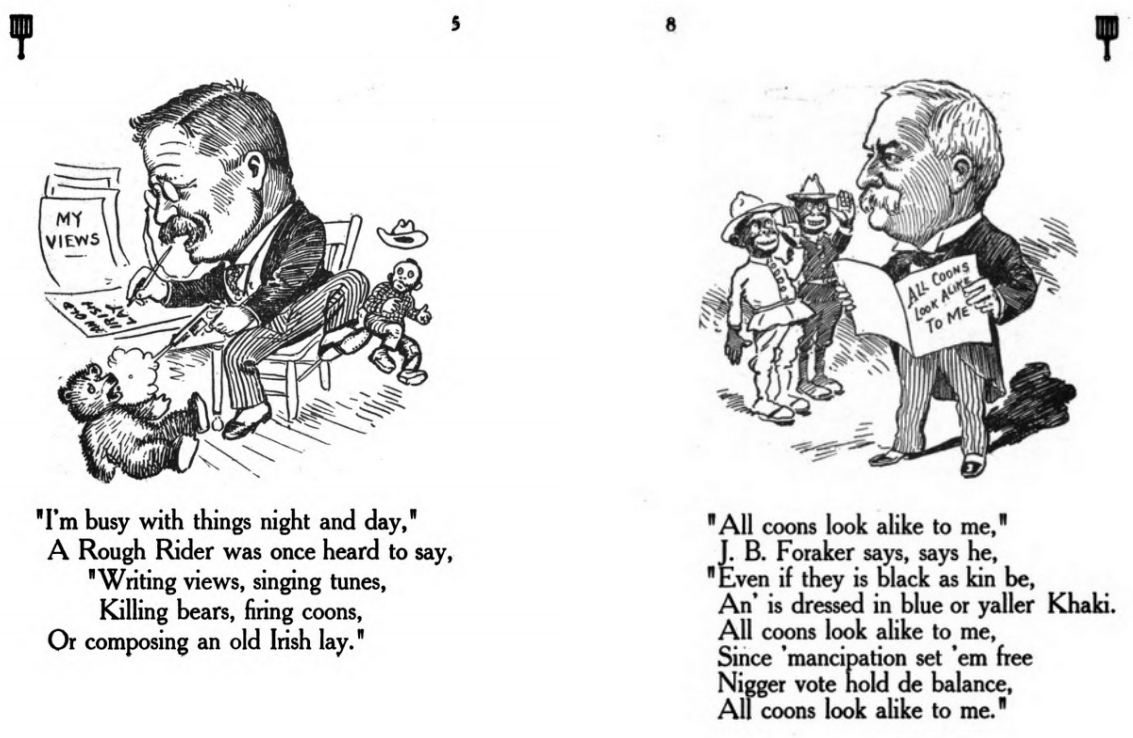
Il n'est pas certain que Roosevelt, si soucieux de la place que l'Histoire devait lui réserver, en ait apprécié l'humour. Si cela n'a suffi à l'inquiéter, la première caricature de l'ouvrage (qui en contient quarante-neuf) est celle qui le représente[550]. Elle est suivie, deux pages plus loin, de celle de son adversaire au Sénat, le sénateur républicain de l'Ohio, Joseph B. Foraker.

---

[548] Avec possiblement un jeu de mot sur « discriminating » qui veut également dire « discriminatoire ».

[549] « That the finest imaginative writers of the day should be secured to portray for future generations the characteristics of the great historic figures of the time, is an achievement for which the compilers of the present volume feel that with all due modesty they may claim credit. It may be questioned whether since the beginning of literature another enterprise so comprehensive and at the same time so discriminating, has been brought to so successful a conclusion. Each name included in this compendium of genius will go rolling through the ages, and it is a grateful thought that no name should be consigned to immortality by an unhallowed hand. » Gridiron Club, *Who's Who in Gridiron Prose and Rhyme : Historic Characters Portrayed with a Profusion of Cuts, Published at the Annual Winter Dinner … January 26, 1907* (Washington, D.C. : W. F. Roberts, 1907), p. 4

[550] John Grand-Carteret nous apprend que ce type de « grosses têtes » avait été prisé en France, notamment entre 1818 et 1825, et Daumier lui-même y avait cédé, « mais sans abuser de ce genre comme les crayonneurs de la Restauration ». John Grand-Carteret, *Les mœurs et la caricature en France* (Paris : À la librairie illustrée, 1888), p. 124 ; p. 254.



551

L'illustration permet d'élucider le double sens du vers « Killing bears, firing coons ». Bien que le dessin ne l'explicite pas clairement, on peut présumer que le petit personnage sur la droite, est une représentation d'un des soldats radiés avec mention de déshonneur, suite à l'Affaire Brownsville. En effet, « Roosevelt » lui donne, sans y prêter la moindre attention tant il est occupé à « faire des choses jour et nuit », un magistral coup de pied qui explique le « firing coons », jouant sur le double sens de la phrase qui peut se lire soit « renvoyer des négros » soit « tuer des ratons laveurs ». La première partie de la phrase fait évidemment référence à la partie de chasse humiliante de 1902, que le dessin confirme avec le petit ourson, le « Teddy Bear » sur lequel « Roosevelt » tire. En ce qui concerne l'allusion au vieil air irlandais (« Irish lays », il pourrait s'agir d'une allusion à la chanson de Hogan, mais plus probablement aux Irlandais qui cherchaient à affirmer leurs revendications nationalistes par le biais de leur culture musicale et littéraire clairement distincte de celles des Anglo-Saxons[552]. Par ailleurs, il s'agit également d'une allusion à la règlementation des tarifs ferroviaires de 1905, comme le montre la caricature

---

[551] Gridiron Club, *Who's Who*, pp. 5, 8.

[552] Voir également l'analyse proposée par Michael D. Nicholsen, « "Auld Sod" and the New Turf: Entertainment, Nationalism, and Identity in the Irish Traditional Music Community of Chicago, 1868-1999 », vol. 1, Ph.D., Loyola University, Chicago (2007), pp. 123-124.

suivante dans laquelle on peut voir le monopole des voies ferrées représenté par un énorme serpent. Il était d'ailleurs fréquent pour les caricaturistes de représenter les monopoles sous la forme de monstres marins ou de reptiles (pieuvres, lézards, serpents).



[553]

Illustration 107 - The Minneapolis Tribune, "TRYING TO BLOCK HIS WAY", 1905

Il est intéressant de noter que moins d'un mois après le dîner au « Gridiron Club, » un caricaturiste de *Life* choisisse de le représenter sous les traits de St Patrick (« Saint Theodore ») qui aurait, selon la légende, chassé les serpents d'Irlande, représentant ici les ploutocrates, dont Morgan, Rockefeller, Harriman, Hill, Rogers, Vanderbilt, et Gould. Il est à noter que le serpent « Harriman » se redresse en signe de défi à « Saint Theodore ».

[553] « Trying To Block His Way », *The Minneapolis Tribune*, vol. xxxviii, no. 218 (January 13, 1905) : 1.



554

Illustration 108 - W. H. Walker, 1907

Quant à la caricature de Foraker, elle le présente avec la partition de Hogan et deux « interprètes » que l'on suppose de « minstrel songs » en raison de leur maquillage. Le titre est ici détourné pour signifier que Blancs et Noirs se valent. L'allusion à Brownsville est renforcée par leur tenue manifestement militaire, par le fait qu'ils se tiennent au garde à vous et par l'allusion dans le quatrain d'une tenue bleue et jaune : l'une étant la couleur des militaires pendant la guerre de Sécession, l'autre étant celle de la tenue militaire pendant la guerre hispano-américaine. Il est donc vraisemblable qu'il s'agisse de nouveau d'une allusion à Roosevelt, dans la mesure où la prise de Kettle Hill avait été possible avec l'aide des « Buffalo Soldiers », dont le 25^{e} régiment d'infanterie radié à Brownsville faisait partie. Roosevelt avait d'ailleurs dit qu'il avait dû menacer ces hommes de les tuer sur place s'ils ne les suivaient pas. Finalement, le texte explicite l'importance du vote de la communauté noire qui peut « faire pencher la balance ».

---

554 William H. Walker, « untitled », March , 1907, William H. Walker Cartoon Collection, Box 12: Public Policy Papers, Department of Rare Books and Special Collections, Princeton University Library.

On comprend que Roosevelt souhaite en découdre immédiatement et qu'il ne lui sera pas possible d'attendre l'heure prévue pour son allocution. Le président du Club l'autorise à devancer son temps de parole et Roosevelt se lance dans une attaque en règle contre Foraker, assis non loin. Il commence par reprendre l'infamant titre de la chanson pour signifier que pour lui aussi les Blancs et les Noirs se valent. Malheureusement, en reprenant le titre mot pour mot de la chanson, il prononce le mot « coon » et poursuit son attaque en disant que le Sénateur s'est montré irrespectueux de la fonction présidentielle et de celle de commandant en chef des armées. Selon les historiens du Club, il n'était pas d'usage d'offrir un droit de réponse après le discours présidentiel, mais l'attaque sur Foraker avait été si brutale que Blythe le lui accorda malgré tout. Foraker se défend en soulignant que son « serment d'allégeance d'un sénateur des États-Unis est aussi sacré que celui prononcé par le président des États-Unis » et ajoute que « un sénateur peut être inspiré par un sens du devoir aussi élevé que celui qui inspire l'occupant de la Maison-Blanche »[555]. Sous un tonnerre d'applaudissements, il précise que « non seulement tous les « négros » se valent à [ses] yeux, mais toutes les personnes », reformulant ainsi le texte même de la Constitution[556]. Blythe offre au Président un droit de réponse, mais Roosevelt réitère ses arguments avant de porter un toast à Foraker. La leçon apprise en 1890 semblait avoir été totalement oubliée sous l'effet de la fureur. À ce stade, les participants étaient frénétiques ; certains s'étaient mis debout sur leur chaise pour mieux voir, tandis que d'autres, comme J. P. Morgan et ses amis fortunés, faisaient tourner leur serviette au-dessus de leur tête en soutien à Foraker. Roosevelt était furieux et retourna sa colère à l'encontre de Morgan et ses amis, « les regardant droit dans les yeux, il leur lança un avertissement qu'eux et d'autres représentants de Wall Street ne devraient pas envisager de bloquer la machine qu'il avait mise en marche et qu'il continuait d'envisager »[557]. Le dîner n'avait pas été servi, mais les participants, qui étaient tous redevenus journalistes, étaient trop énervés pour s'en soucier. « Quelle qu'ait pu être la solidité de la réputation de confidentialité que le Club avait réussi à préserver après le discours de

---

[555] "the oath of a Senator of the United States is as sacred as that taken by the President of the United States," and added that "as high a sense of duty may inspire a Senator as that which inspires the occupant of the White House."

[556] « Not only all coons, but all *persons* look alike to me ». Lembeck, version Kindle.

[557] « Looking squarely at them he sounded what was intended to be a warning that they and other men representative of Wall Street should not undertake to block the machinery he had set in motion and still had in contemplation. » "Roosevelt in Tilt," *Washington Post*, Jan. 28, 1907.

Roosevelt, "The Man with the Muckrake"[558] était démolie après la confrontation entre Roosevelt et Foraker »[559].

En effet, l'incident est inévitablement rapporté dans plusieurs journaux de Washington D.C. à la Virginie, en passant par la Floride, la Californie et même Hawaii[560]. Trois jours plus tard, le *San Francisco Call* rapporte que « (Théodore Roosevelt) « a directement pointé le doigt sur H. H. Rogers et J. P. Morgan et déclara avec emphase : "Si les entreprises n'acceptent pas la réglementation selon les termes de cette Administration, qui vise des réformes prudentes, ils doivent s'attendre à ce que les réformes viennent de la rue, oui messieurs, de la rue »[561]. « Le *Washington Post* publia un récit détaillé accompagné d'entrevues à la sortie. Le scandale était colossal, les conséquences politiques immédiates »[562]. En effet, le battage médiatique accordé à l'incident révèle que la presse remettait en question la sincérité de l'amitié de Roosevelt pour les « hommes de couleur »[563], tout comme son éthique et sa droiture et que son autorité avait été

---

[558] Comme l'explique l'historien Jean-Pierre Martin, « Muckraker » est « [Le] nom donné par dérision à un groupe d'écrivains et de journalistes spécialisés dans la dénonciation des scandales administratifs et financiers qui étaient l'inévitable contre-coup de la main-mise des trusts sur les administrations locales - ou fédérales. C'est à un auteur puritain, Bunyan, que Théodore Roosevelt empruntera, en 1906, cette appellation qui devait faire fortune: "The Man with the Muckrake... who could look no way but downward" (l'homme qui manie une fourche à fumier.., et ne saurait regarder que vers le bas). Jean-Pierre Martin, *Le puritanisme américain en Nouvelle Angleterre : 1620-1693* (Talence, France : Presses Universitaires de Bordeaux, 1989), n.13, p.18. C'est au cours d'un autre dîner du « Gridiron Club », le 27 janvier 1906, que Roosevelt avait fait ce célèbre discours ciblant clairement les journalistes d'investigation tels Lincoln Steffens et Ida M. Tarbell, qui avaient révélé le scandale du conditionnement de la viande, ou encore celui de la « Standard Oil company ». À la demande des journalistes présents, Roosevelt avait réitéré ce discours en public au mois d'avril de la même année. Voir également, Brayman, p. 65.

[559] « Whatever shaky reputation for confidentiality the club had managed to preserve after Roosevelt's "Man with the Muckrake" speech was demolished by the Roosevelt-Foraker clash ». Morris, *Theodore Rex*, p. 480.

[560] Voir notamment : *San Francisco Call,* « President in Tilt with Foraker «, January 29, 1907 ; *San Francisco Call,* « Roosevelt Names Negro for Post «, January 31, 1907 ;*The Hawaiian Star,* « Roosevelt in Stormy Incident; Said to Foraker "All Coons Look Alike to Me" and stormed at Rogers «, February 06, 1907 ; *The Richmond Planet,* « President Roosevelt's Blunder; Makes Offensive Allusions at the Gridiron Club's Dinner «, February 02, 1907 ; *The Times Dispatch,* « Foraker replies to the President: Sharp Clash at Gridiron Dinner over Brownsville Discussion », January 29, 1907 ; *The Washington Bee,* « Foraker's Resolution «, February 02, 1907 ; *The Washington Times,* « Deny President's Gridiron Debate: Club Declares Roosevelt and Foraker Did Not Engage in Crossfire , January 28, 1907 ; *Washington Post*, « Broiled on a Gridiron «, January 26, 1890 ; *Washington Post*, « Show Motley King », January 27, 1907 ; *Washington Post*, « Roosevelt in Tilt «, January 28, 1907.

[561] « [Theodore Roosevelt] pointed his finger directly at H. H. Rogers and J. P. Morgan and said with emphasis: "If corporations do not accept legislation on the lines laid down by this administration, looking to conservative reforms, they must look out for a time when reforms will come from the mob, sirs, from the mob!" » « President in Tilt with Foraker », *San Francisco Call*, January 29, 1907.

[562] Morris, *Theodore Rex*, p. 480.

[563] « the friend of colored men ». « Roosevelt Names Negro for Post » *San Francisco Call*, January 31, 1907.

défiée. Le *Times Dispatch* a conclu son article ainsi : « Nous n'avons pas fini d'entendre parler de cet incident. Mais on peut assurément déclarer que nous n'entendrons plus parler de ces dîners de la presse pendant lesquels des personnalités publiques peuvent "dire ce qu'ils pensent" »[564]. En dépit d'une déclaration du comité de direction du Club[565], publiée deux jours après l'événement dans une tentative d'apaisement, et reprise dans les principaux journaux, le scandale avait pris une ampleur considérable sur le plan politique, menaçant de déchirer le Parti républicain et conduire à l'élection d'un président démocrate en 1908.

Moins d'une semaine plus tard, le 31 janvier 1907, Roosevelt cherche à nommer Ralph W. Tyler, un Afro-Américain proche de Booker T. Washington, au poste d'inspecteur du port de Cincinnati, la ville de Foraker. En plus d'une main tendue en direction du célèbre éducateur, il s'agit d'une tentative délibérée de Roosevelt pour porter un coup à Foraker tout en essayant de minimiser les répercussions de « la bourde du siècle » sur le vote afro-américain[566]. Cependant, comme le résume parfaitement Edmund Morris,

> loin d'aggraver les tensions internes du parti, [Roosevelt] avait le sentiment qu'il avait agi au bon moment pour en éviter l'éclatement. Le sort avait mis en travers de sa route le texte d'une caricature provocante, une brochette de financiers et Foraker lui-même, l'homme le plus susceptible d'obtenir le vote de Wall Street en 1908 si quelque chose de mortel ne lui était pas infligé rapidement, face à l'auditoire le plus puissant que Washington pouvait rassembler. Cela avait représenté une occasion irrésistible, même pour un président qui adorait les bons repas. Sa leçon de morale à l'intention des ploutocrates, qui avait suivi une attaque de Foraker, avait stigmatisé le Sénateur comme un apôtre de la finance, ne serait-ce que par association[567].

---

[564] « The last of the incident has not been heard. But it is safe to say that the last has been heard of these press dinners at which public men may 'speak their minds." » « Foraker replies to the President » *The Times Dispatch*, January 29, 1907.

[565] "Deny President's Gridiron Debate," *The Washington Times,* January 28, 1907.

[566] "the blunder of the century". "Punishes Innocent with the Guilty," *Richmond Planet*, November 10, 1906.

[567] « Far from aggravating the party's inner tensions, [Roosevelt] felt that he had moved at just the right time to prevent a split. Fate had conspired to put in his way a provocative cartoon caption, a row of financiers, and Foraker himself–the man most likely to get Wall Street's vote in 1908, if something lethal was not done to him soon–in from of the most power-packed audience Washington would muster. It had bee a rhetorical opportunity irresistible event to a President who loved to eat. His lecture to the plutocrats and [segue ???] to an attack on Foraker had branded the Senator as an apologist for wealth, if only by association. » Morris, *Theodore Rex*, p. 481.

Quelques jours après le dîner, « Foraker était aussi peu le bienvenu à la Maison-Blanche que Benjamin Tillman l'avait été en 1902. Lui et sa femme commencèrent à remarquer des signes d'ostracisme social (…). On pouvait voir un journaliste, étrangement omniprésent, prendre des notes chaque fois que les Foraker sortaient. Plus inquiétant encore, Foraker avait découvert que son courrier était ouvert et lu, une expérience qui, là encore, n'était pas étrangère à Tillman[568].

Le 5 octobre 1907, plusieurs mois après l'incident au « Gridiron Club », et en dépit de la menace d'une crise financière importante, Roosevelt part pour une partie de chasse de deux semaines en Louisiane, au cœur du bayou, coupé du reste du monde. Comme sa correspondance publiée le révèle, Roosevelt semble avoir mis de côté l'Affaire Brownsville et l'incident au Club. Le jour de son retour, le 21 octobre, plusieurs journalistes attendent ses commentaires sur la crise financière qui continue de s'aggraver. Le Président décide de ne pas commenter l'inquiétante actualité économique, préférant énumérer en détail ses trophées de chasse :

> Nous avons abattu trois ours, six chevreuils, un dindon sauvage, un canard, un opossum et un chat sauvage. Nous les avons tous mangés, sauf le chat sauvage, même si plusieurs fois nous avons eu le sentiment que nous pouvions le manger aussi. "L''opossum était-il bon ?" demande-t-on au Président. "Très certainement le meilleur repas que nous avons eu, à l'exception du foie d'ours", répondit-il avec délectation[569].

Étant donné la fréquente confusion entre les opossums et les ratons laveurs mentionnée plus haut, la question de ce journaliste non identifié était relativement provocante. Quelles qu'aient pu être les intentions de ce journaliste, Roosevelt écrit dans une note étonnante sur la page de garde volante arrière (page 18) de son journal de chasse, où l'on peut lire « All coons & all whites look alike to me ».[570] Cette note manuscrite a probablement été occultée en raison

---

[568] « Foraker was about as welcome at the White House as Benjamin Tillman had been in 1902. He and his wife began to notice signs of social pariahdom (…). A "journalist" of strange ubiquity, was seen making notes whenever the Forakers went out. Most ominously, Foraker discovered—in an experience, again not new to Tillman—that his mail was being opened and read. » *Ibid*., p. 482.

[569] « "We got three bears, six deer (*sic*), one wild turkey, twelve squirrels, one duck, one opossum and one wildcat. We ate them all, except the wildcat, and there were times when we almost felt as if we could eat it. (…)
'Was the 'possum good? The President was asked'.
'Absolutely the best dish we had, except bear liver,' he responded with relish. » « Roosevelt tells of Hunting Trip », *New York Times*, October 21, 1907.

[570] Roosevelt, Theodore, 1858-1919, *Diaries and notebooks, 1868-1914*, MS Am 1454.56. Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://pds.lib.harvard.edu/pds/view/23853604?n=20&printThumbnails=no

d'une autre note, de l'autre côté de la garde volante (page 17) qui indique : « Ce journal pourrait avoir été tenu par T.R. en 1913-14 » (« This memo book may have been carried by T.R. in 1913-14 »), ce qui le ferait correspondre à l'expédition de Roosevelt en Amazonie[571]. Cependant, ceci est en contradiction totale avec la note de Roosevelt à la page 12 de ce même carnet sur laquelle on peut lire une énumération très exactement identique à celle donnée au journaliste :

> Avons tout mangé sauf le chat sauvage
> 6 chevreuils
> 3 ours
> 1 chat
> 1 possum
> 1 dinde
> 1 sarcelle
> Une douzaine d'écureuils[572]

Ceci contredit manifestement la mention également manuscrite qui date ce carnet de 1913[573]. La question du journaliste aurait-elle donc agi sur Roosevelt à la manière d'une « madeleine de Proust », évoquant l'incident du « Gridiron Club », tandis qu'il s'efforçait d'éviter tout commentaire sur la crise auquel le pays faisait face ? Il ne faut pas oublier que Roosevelt avait assisté à de très nombreux dîners du « Gridiron Club » et qu'en 1907, dix-sept années de participations plus ou moins régulières s'étaient écoulées depuis son premier dîner. On peut donc se risquer à conclure que l'éclat de Roosevelt au mois de janvier fut moins le résultat d'un accès de colère incontrôlé, que celui d'un fin tacticien politique, passé maître dans la communication publique. À la lumière de la participation de Roosevelt aux dîners du Club des mois de janvier et décembre 1908, les événements de 1907 semblent avoir été chose du passé.

---

[571] *Ibid.*, p. 17. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://pds.lib.harvard.edu/pds/view/23853604?n=19&printThumbnails=no

[572] « Ate everything except the bobcat
6 deer (sic)
3 bears
1 cat
1 possum
1 turkey
1 teal
A dozen squirrels" » *Ibid.*, p. 12. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://pds.lib.harvard.edu/pds/view/23853604?n=14&printThumbnails=no

[573] Cette note n'est pas de la main de Roosevelt et a probablement été insérée ultérieurement. Placée au recto de la page de garde volante arrière, elle précède la mention de Roosevelt au verso de cette même page, ce qui explique qu'elle n'avait jusqu'à maintenant fait l'objet d'aucun traitement.

Roosevelt assista à son dernier dîner le 30 janvier 1909, déclarant que « Washington [n'était] pas un endroit pour les ex-présidents »[574].

Pour rejoindre l'analyse d'Edmund Morris citée *supra*, on peut se demander si Roosevelt songeait moins à Foraker qu'aux financiers à qui il avait fait la leçon en janvier et qui à présent s'évertuaient à sauver l'économie américaine. L'expédition de chasse de Roosevelt, dans une région si isolée qu'il est impossible de communiquer avec lui, pourrait être considérée comme une sorte de revanche sur ces ploutocrates. En effet, on comprend mal que condamnant l'égoïsme à plusieurs reprises dans son autobiographie[575], Roosevelt ait pu quitter son poste au pire moment de la crise.

En tout état de cause, cette note récemment découverte offre un éclairage inédit sur l'Affaire Brownsville et l'incident au dîner du « Gridiron Club », ainsi que leurs répercussions sur l'opinion publique. Elle illustre également la tension grandissante entre Roosevelt et les cercles financiers, et notamment Edward Henry Harriman. Ainsi, James Creelman était allé jusqu'à affirmer qu'Harriman « avait déclaré en privé qu'il fallait coûte que coûte se débarrasser politiquement du président Roosevelt »[576]. À mesure que le terme de son mandat approchait, résolu à tenir son engagement formulé hâtivement le soir même de son élection en 1904 qu'il ne se représenterait pas, Roosevelt cherchait à prendre des mesures plus progressistes, provoquant le ressentiment de ceux-là même qui avaient largement contribué à sa campagne présidentielle[577].

Roosevelt semble avoir sous-estimé l'impact sur l'opinion publique de ce qu'il considérait comme trivial, comme en témoigne par exemple l'incident lié au repas avec Booker T. Washington. Sa réaction, provoquée semble-t-il par une petite caricature lors du dîner du « Gridiron Club », apparaît, en contraste, totalement disproportionnée. Cependant, il convient de ne pas oublier, comme le souligne George Juergens, à quel point Roosevelt était sensible à la

---

[574] « Washington is no place for ex-Presidents ». Cité dans Brayman, p. 69.

[575] Roosevelt, *An Autobiography*, p. vi ; p. 165 ; p. 175 ; p. 177 ; p. 224.

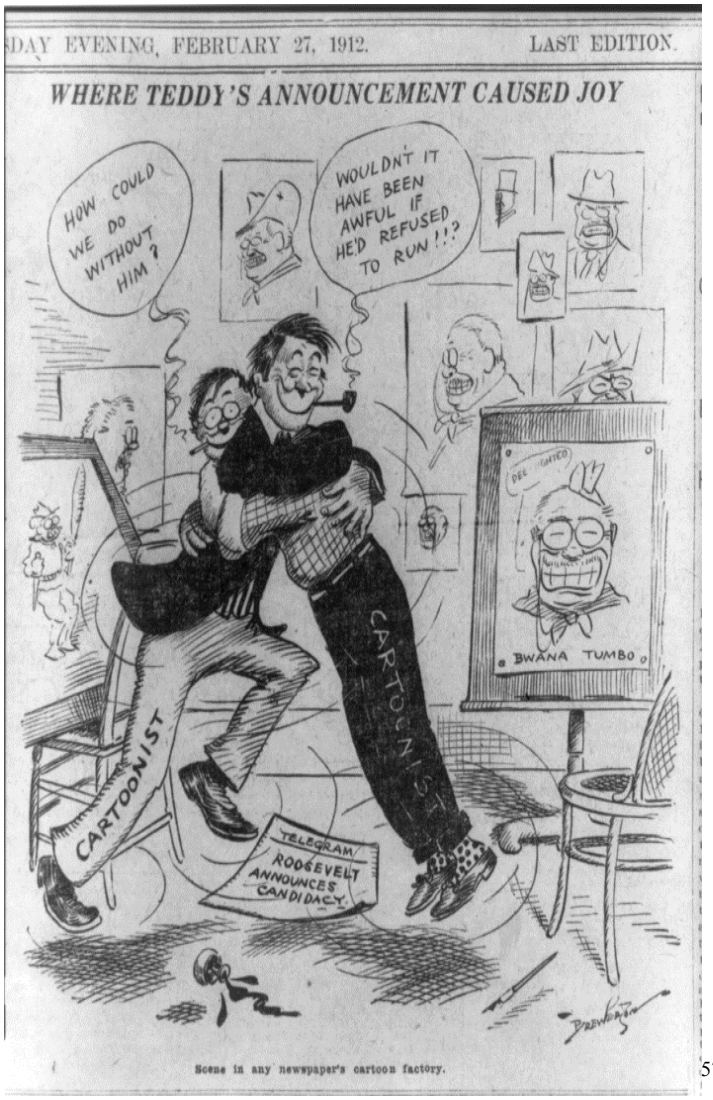
[576] « said privately that President Roosevelt must be got rid of politically at any cost. » Creelman, « Theodore the Meddler », *Pearson's Magazine*, vol. 17, no. 1 (January 1907) : 4.

[577] On notera d'ailleurs que malgré sa participation à l'expédition de chasse organisée en 1902 par Stuyvesant Fish, directeur de l'« Illinois Central Railroad » qui appartenait à Harriman, Roosevelt n'avait pas hésité à activer le *Sherman Anti-Trust Act* pour empêcher la consolidation d'un immense monopole ferroviaire devant être détenu conjointement par Harriman et Hill. Voir J. Antony Lukas, *Big Trouble, A Murder in a Small Western Town Sets Off A Struggle for the Soul of America* (1997, New York : Touchstone, 1998), p. 390.

question de son image publique[578]. Ainsi, l'incident au « Gridiron Club » devint un rappel amer qu'en dépit de son image de superhéros, sa personnalité hyperactive, quelque peu histrionique, était devenue aux yeux des médias la seule explication valable pour la radiation précipitée des soldats du 25e régiment. Foraker avait publiquement défié l'honneur, l'intégrité et par-dessus tout l'autorité de Roosevelt. Ce dernier, qui avait toujours soumis ses désirs de réforme à l'intérêt supérieur du parti, ne laissera pas Foraker compromettre l'investiture de Taft pour l'élection présidentielle de 1908 et risquer ainsi un éclatement du Parti républicain.

Dans un revirement devenu typique, Roosevelt, de nouveau candidat en 1912 et dépité de voir l'investiture de son parti lui échapper, va se faire l'artisan de la rupture et créer un tiers parti, le Parti progressiste. Si les caricaturistes sont bien entendu ravis, après le mandat comparativement terne de Taft, il est peu probable que les cadres du Parti républicain aient eu de quoi se réjouir. En effet, Roosevelt réalisera ce qu'il avait réussi à empêcher Foraker de faire : diviser le vote républicain et faire élire premier président démocrate depuis Cleveland, Thomas Woodrow Wilson.

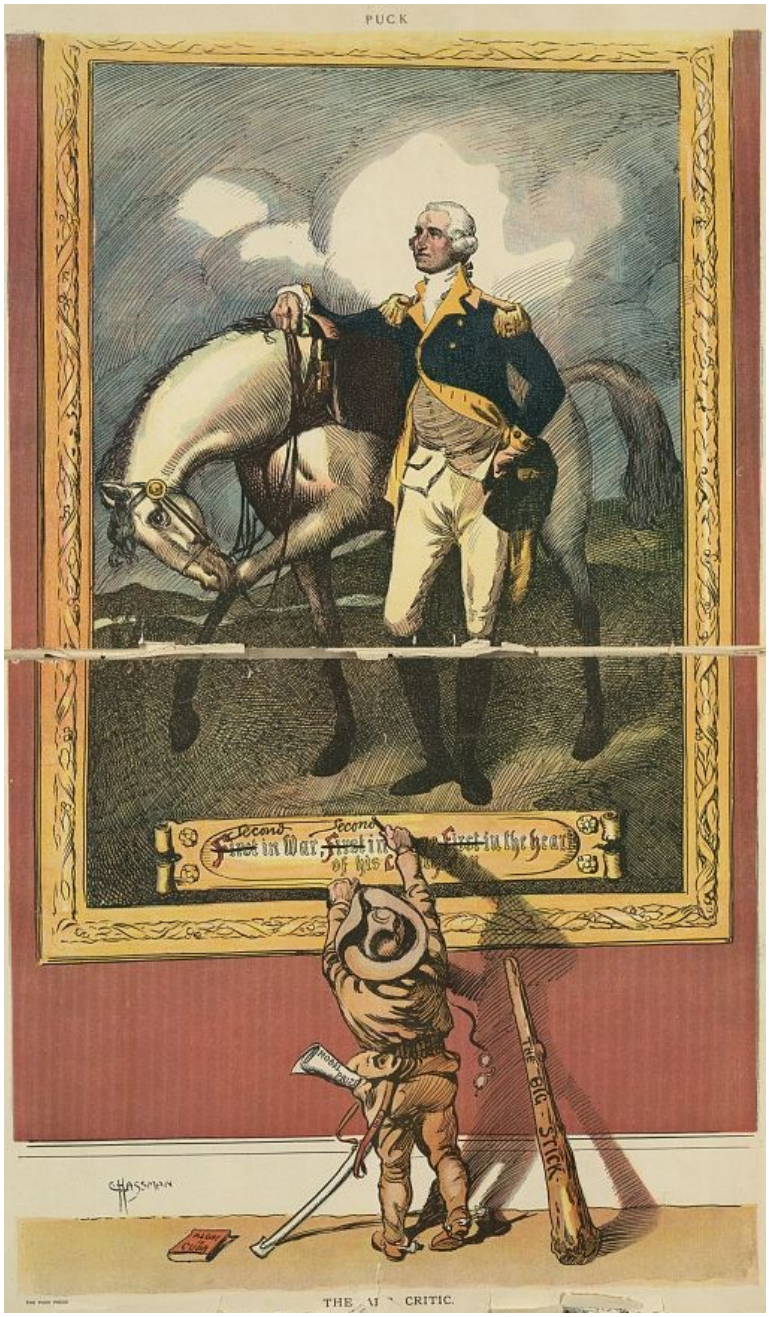
[578] George Juergens, « Theodore Roosevelt and the Press », *Daedalus* vol. 111, no. 4 (Fall 1982) : 113-133. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.jstor.org/stable/20024820.



[579]

Illustration 109 - A. W. Brewerton, "WHERE TEDDY'S ANNOUNCEMENT CAUSED JOY", 1912

[579] Alfred West Brewerton, « Where Teddy's announcement caused joy : Scene in any newspaper's cartoon factory », *Atlanta Journal*, (February 27, 1912).



Carl Hassmann, « The Art Critic », *Puck*, v. 61, no. 1564 (February 20, 1907)

5. Conclusion

Quand il y a seulement quatre ans, Arthur G. Sharp publie *The Everything Theodore Roosevelt Book: The Extraordinary Life of an American Icon*, le titre de l'ouvrage signe à la fois l'ambitieux programme que se fixe son auteur, mais également et surtout la vivacité de la légende associée à son sujet. Ainsi, dès la première page, nous est proposé un palmarès des dix choses à savoir sur Roosevelt ; la dernière étant que « les journalistes ne lui avaient été que de peu d'utilité tandis qu'il était en poste à la Maison-Blanche et qu'il avait recommandé à ses enfants de simplement les ignorer dans l'espoir qu'ils s'éloigneraient »[1008]. L'auteur poursuit dans la même veine dans une présentation en guise d'introduction qui prête quelque peu à sourire : « Lorsque Théodore Roosevelt […] mourut en 1919, c'était un curiosité médicale : sourd d'une oreille, aveugle d'un œil, une cheville enflée et une balle dans la poitrine […] en bref, ce n'était pas un homme en bonne santé »[1009]. Nous sommes bien moins étonnés du décès d'un homme qui n'était pas en bonne santé que du fait que l'auteur se sente obligé d'affirmer quelques lignes plus loin : « TR était un homme de conviction qui croyait dans les actes plutôt que dans la réflexion. Par conséquent, certains critiques l'ont décrit comme une personne difficile à vivre. Nonobstant ces sugestions, il n'était ni dieu, ni démon. Théodore Roosevelt était mortel »[1010]. Certes, mais l'icône, elle, semble encore bien vivante.

Destiné au grand public, ce genre d'ouvrage s'inscrit dans une longue tradition de biographie ou de récits « personnels » sur Roosevelt qui apparurent peu de temps après son décès et qui semblent de nos jours encore faire florès, aux côtés d'autres « très, très mauvais livres »[1011], œuvres méprisables exagérant la portée d'un obscur incident à des fins mercantiles.

[1008] « TR had very little use of the news reporters while he was in the White House and advised his children to simply ignore them in the hopes that they would go away. » Arthur G. Sharp, *The Everything Theodore Roosevelt Book : The Extraordinary Life of an American Icon* (Avon, Mass. : Adamsmedia, 2011), p. x.

[1009] « When Theodore Roosevelt […] died in 1919, he was a medical marvel. He was deaf in one ear, blind in one eye, had a swollen ankle and a bullet in his chest […] in short, he was not a healthy man ». *Ibid*., xiii.

[1010] « TR was a motivated man who believed in deeds, not thought. Thus some critics have looked at him as a hard person to live with. Despite such suggestions, he was neither a demon nor a deity. Theodore Roosevelt was a mortal. » *Ibid*., xiv.

[1011] Theodore Roosevelt cité dans Tweed Roosevelt, « Really, Really Bad Books: Forgotten Fragments # 8 », *Theodore Roosevelt Association Journal*, vol. 3, nº 3 (Summer 2010) : 12.

On constate donc que près de cent ans après sa mort, Roosevelt suscite encore une forte polarisation de l'opinion des historiens, qu'ils soient amateurs ou professionnels[1012]. Notre étude sur les caricatures politiques pourrait expliquer en partie ce phénomène dans la mesure où Roosevelt a joué un rôle notoire dans la construction de son image et s'est, semble-t-il, forgé une opinion de son vivant quant à la place qu'il souhaitait voir l'Histoire lui réserver. C'est cette caractéristique de l'image personnelle de Roosevelt, déformée par le traitement caricatural accordé à son image publique qui a singulièrement compliqué l'historiographie de cet homme complexe. Ainsi, il se pourrait que cette polarisation soit le fruit d'un traitement caricatural dépossédant l'homme pour ne laisser que son image, son personnage, et plus précisément un personnage de caricature.

Ainsi que nous l'avons vu, la caricature américaine est la digne héritière de la satire graphique européenne, dont elle a conservé une partie de la grammaire iconographique. Comme la majorité des artistes de l'époque, les caricaturistes américains ont été directement influencés par les caricaturistes britanniques et français dont ils ont hérité de l'audace. Cependant, la satire graphique est encore plus ancienne, et comme le souligne d'ailleurs John Geipel, les caricaturistes ont été

> inspirés par la même sorte d'imagerie qui, il y a des millénaires, a donné naissance aux dieux grecs et romains de l'ère pré-chrétienne. Ces divinités n'étaient pas de simples personnifications de différents éléments

[1012] Voir notamment l'« échange » par lettres interposées au rédacteur en chef du *Journal of American History* entre John A. Gable, directeur général de la *Theodore Roosevelt Association* jusqu'à son décès en 2005, et Oliviero Bergamini sur le rôle de Roosevelt au cours de la bataille des collines de San Juan. Bergamini répond à la critique de Gable qui l'accuse d'avoir déformé la réalité des faits : « Ce que je trouve frappant dans le commentaire du professeur Gable c'est qu'il estime que Roosevelt n'a jamais menti de toute sa vie, ou qu'il est uniquement allé à Cuba par pur patriotisme, sans aucune arrière-pensée sur les possibles retombées pour sa carrière politique. Ce n'est pas dire que Roosevelt ne s'est pas mis en danger (il l'a fait, et plutôt deux fois qu'une), qu'il n'était pas courageux, ou qu'il n'aimait pas son pays. Cela signifie simplement que Roosevelt était un humain et non une icône, ou pire encore une caricature. (« What I finds triking in Professor Gable's comment is that he believes that Roosevelt never lied about anything in his life, or that he went to Cuba exclusively out of sheer patriotism, without any thought about the possibile (*sic*) consequences for his political career. This is not to say that Roosevelt did not face risks(he did, very much so), that he was not brave, or that he did not love his country. It just means that TR was a human being and not an icon, or worse, a cartoon. ») John A. Gable, Oliviero Bergamini, « Letters to the Editor », *The Journal of American History*, vol. 87, nº 3 (Dec., 2000) : 1171-1172.

> et phénomènes naturels dont elles partageaient souvent le nom ; elles étaient elles-mêmes la véritable incarnation de ces éléments[1013].

Geipel explique encore qu'il n'y a qu'un pas entre l'incarnation humaine de concepts abstraits et la zoomorphisation de ces mêmes concepts, ce qui rapproche la caricature de la mythologie. Ces emblèmes, repris par des générations d'artistes, se sont « si profondément inscrits dans l'imaginaire américain que cela leur a conféré une dimension quasi totémique »[1014]. Il n'est ainsi pas très surprenant de constater que le vocabulaire utilisé pour tenter de circonscrire la caricature, et notamment la caricature politique, est investi d'une sémantique religieuse qui n'est pas étrangère à l'étymologie même du mot image[1015]. Dans le même champ lexical, on retrouve des termes tels que « culte », « dévotion », « mythe », « héros » et « icône » ; termes qui émaillent le discours associé à Roosevelt.

Comme nous l'avons vu, Théodore Roosevelt entretenait une relation privilégiée avec la presse en général et les caricaturistes en particulier. Dalton n'hésite pas à affirmer que

> Roosevelt a asservi la presse pour servir ses propres fins en lui donnant ce qu'elle cherchait : une bonne histoire. Thee lui avait enseigné à présenter avec clarté et charme des récitations et des pièces de théâtre au cours des étés passés à Oyster Bay ; et il avait appris par lui-même pendant des années de campagne électorale comment construire une relation avec son public en utilisant des thèmes simples. En effet, Roosevelt avait fini par divertir : il était devenu le grand maître présidentiel de la théâtralisation de sa personne[1016].

[1013] « they are inspired by the same sort of imagery that, millenia ago, gave birth to the gods of pre-Christian Greece and Rome. These deities were not merely personifications of the various elements and natural phenomena whose names they often shared ; they were themselves the actual embodiment of those elements. » John Geipel, *The Cartoon: A Short History of Graphic Comedy and Satire* (South Brunswick and New York : A. S. Barnes and Company, 1972), p. 27.

[1014] *Ibid*., p. 29.

[1015] Rappelons que le mot image vient du terme latin « imago » qui désignait un masque funéraire faisant l'objet d'un culte des anciens chez les Romains. Voir Duprat, *Images et Histoire*, p. 11.

[1016] « Roosevelt also turned the press into servants of his own purposes by giving them what they wanted–a good story. Thee had taught him to perform recitations and theatricals with clarity and charm during Oyster Bay summers, and he had schooled himself for years on the campaign stump to build rapport with his audiences using simple themes. Indeed, TR had grown up to entertain–he became the great presidential master of self-dramatization. As one cartoonist who covered him wrote : his genius for doing provocative, picturesque things made good copy and started discussion, stirred interest, aroused the bitterest antagonism and the most devoted loyalty. » Dalton, p. 212.

Notre analyse a en effet montré qu'il a été l'un des tout premiers politiciens à mesurer l'importance de son image publique pour s'assurer d'une réception optimale par la population de ses projets politiques et amenuiser ainsi le pouvoir des « machines ». Le traitement caricatural de la campagne électorale de 1884 par la presse humoristique de l'époque constitue, à ce titre, un « chemin de Damas » pour Roosevelt.

En 1916, Joseph Bucklin Bishop, biographe officiel et grand ami de Roosevelt, consacre une partie de son ouvrage intitulé *Presidential Nominations and Elections*, aux caricatures politiques[1017]. Au sujet de la campagne de 1884, il écrit :

> En 1884 et dans plusieurs campagnes nationales qui suivirent, *Puck*, à titre de représentant des Mugwump et des forces démocratiques, et *Judge*, à titre de représentant du Parti républicain ont exercé une influence dans la politique intérieure qui était probablement supérieure à celle de l'ensemble des quotidiens réunis. Leurs caricatures hebdomadaires étaient attendues avec impatience et passées de main en main et étaient le sujet de débats animés dans tous les cercles politiques[1018].

Alors qu'il écrit ces lignes en 1916, Bishop précise d'ailleurs que cette influence a très rapidement diminué et qu'elle est à peine perceptible à son époque, ce qu'il explique par la mort de Keppler et de l'un de ses meilleurs associés, mais « la cause principale a été l'utilisation de la caricature comme d'une arme par les quotidiens »[1019]. Bishop ajoute :

> L'influence qu'elles (les caricatures) exercent sur l'opinion publique est incalculable. Elles ont largement supplanté la page éditoriale du journal comme artisans de la pensée politique. Tandis qu'une seule personne lit un éditorial, un millier regarde une caricature. En fait, tous ceux qui prennent un journal voient la caricature et sont plus ou moins influencés par son interprétation d'un événement ou de l'action d'un individu. Généralement, le traitement est bon enfant, mais dans plusieurs cas, il est

---

[1017] Le sous-titre de l'ouvrage est d'ailleurs : « A History of American Conventions, National Campaigns and Campaign Caricature » (« Une histoire des conventions, campagnes nationales et caricatures de campagnes américaines ».

[1018] « In the 1884, and the several subsequent national campaigns, *Puck* as the representative of the Mugwump and Democratic forces, and *Judge*, as the representative of the Republican party, exerted an influence in the politics of the country which as probably greater than that all the daily press combined. Their weekly cartoons were awaited eagerly, were passed from hand to hand, and were the subject of animated comment in all political circles. » Joseph Bucklin Bishop, *Presidential Nominations and Elections* (1916, New York : Scribner's, 1971), p. 162.

[1019] *Loc. cit.*

> partisan plutôt que critique, adoptant le biais politique du journal qui le publie[1020].

Très conscient de la puissance évocatrice des images, Roosevelt va opérer très tôt dans sa carrière des choix visant à la construction de sa légende, selon ses propres termes. Cette affirmation ne repose pas tant sur des actions visibles que sur une multitude d'anecdotes qui, prises individuellement, nous renseignent moins sur l'homme que sur son avatar public. En effet, sa formation d'historien fait qu'il l'intéresse très tôt aux documents le concernant qui seront considérés comme des sources premières par les futures générations de chercheurs. On le surprend ainsi à détruire des lettres, à rédiger des messages cryptiques, ou encore à truquer des photos. Ainsi, en 1886, à quelques mois de la course à la mairie de New York, Roosevelt retourne dans les Badlands afin de mettre un terme à son expérience d'éleveur. Il se lance à la poursuite de trois voleurs de bateau, qu'il mettra beaucoup de détermination à attraper. Ce n'est pas tant la valeur de l'embarcation, que la symbolique de cette traque dont rien ne le détournera, pas même l'exceptionnel hiver qui frappe alors l'Ouest américain. Ayant conduit les voleurs en prison, il immortalisera l'événement en faisant jouer à ses deux associés, Bill Sewall et Wilmot Dow, ainsi qu'un de ses employés, le rôle des voleurs dans plusieurs poses pour la postérité. Ce trucage photo n'a d'ailleurs pas été révélé avant la publication récente d'un article en 2008, utilisant une de ces photos[1021].

[1020] « The influence which they exert upon public opinion is incalculable. They have largely superseded the editorial page of the newspaper as the moulder of political thought. Where one person reads an editorial article, a thousand look at the cartoon. In fact, every one who takes up the newspaper sees the cartoon and is influenced more or less by its interpretation of an event, or of an individual act. Usually the treatment is good-natured, but in many instances it is partisan rather than judicial, taking the political side held by the paper in which it appears. » *Ibid*., p. 163-164.

[1021] Wallace Finley Dailey, ancien conservateur de la Bibliothèque Houghton à Harvard, qui détient la *Theodore Roosevelt Collection* (*TRC*), déclare sur le sujet : « Sur le chemin de retour, Roosevelt avait agi à titre de shérif adjoint, assisté de ses deux gérants (qu'il avait rencontré dans le Maine lors de ses années universitaires), Bill Sewall et Wilmot Dow. Lorsque j'ai fourni l'image pour l'article de *Down East*, le petit-fils de Dow a écrit pour dire que ces hommes n'étaient pas des voleurs et en fait qu'il s'agissait de son grand-père, de Sewal et d'un garçon de ferme non identifié jouant le rôle des voleurs dans une reconstitution mise en scène au retour au ranch. (Les deux photos de cette reconstitution peuvent être trouvées en ligne dans la section photographie de la TRC). Bizarrement, personne n'avait apparemment remarqué ceci avant ! ». (« On the retrieval trip TR had been serving as a deputy sheriff, assisted by his two managers (whom he had met in Maine during his college years), Bill Sewall and Wilmot Dow. When I supplied the picture for the Down East article, Dow's grandson wrote in to say that these were no thieves, but in fact his grandfather, Sewall, and an unidentified ranch hand standing in for the thieves in a staged reenactment back at the ranch. (The two shots of the reenactment may be found online in the TRC's photo section.) Oddly enough apparently no one had noticed this before! »). Courrier électronique privé du 15 septembre 2015, publié avec l'autorisation de l'auteur. Voir également, Wallace Finley Dailey, « The Theodore Roosevelt Sesquicentennial at Harvard University » *Theodore Roosevelt Association Journal*, vol. XXIX, nº 4 (Fall 2008) :

On rappellera que le divorce entre ses origines et son milieu d'adoption se matérialise très tôt par cette volonté de proximité avec l'homme de la rue, sinon avec l'homme des bois, et par ses diverses racines, volontiers déclinées sélectivement en fonction de ses auditoires ou de ses interlocuteurs. Du sang hollandais, gallois, anglais, irlando-écossais, allemand, français ne coule-t-il pas dans ses veines[1022] ? Roosevelt se veut l'incarnation de l'Américain idéal, homme de toutes origines, qu'elles soient sociales ou géographiques, et dans lequel tout un chacun peut se retrouver à la manière d'un kaléidoscope, une image chère à Roosevelt. Les études de cas que nous avons retenues illustrent la part active et délibérée que Roosevelt a jouée à tous les stades de sa carrière. Les caricatures illustrent donc de manière pertinente, d'un point de vue historique, la progression, l'apogée et le début de déclin de l'image hégémonique de Roosevelt, qui n'a jamais été totalement éclipsée de la scène médiatique nationale et internationale. Cette analyse nous a également permis de mettre en valeur la participation opportune des caricatures, par l'universalité de leur langage, au creuset social et politique américain, passant tout à tour de véhicule de propagande à celui de dénonciation. Convaincu de pouvoir agir dans l'intérêt de ses concitoyens, Roosevelt a habilement tiré parti de l'attrait irrésistible qu'il représentait pour le « quatrième pouvoir » afin de mettre en œuvre un ambitieux programme de réformes qui a ouvert la voie à la société américaine du XX^{e} siècle, de même qu'il a su conduire une politique extérieure inspirée qui a modifié profondément sur l'échiquier mondial la place des États-Unis, devenus grande puissance après leur guerre avec l'Espagne. Paradoxalement, les caricaturistes même les plus agressifs ont contribué à un certain culte de la personnalité, que l'on peut mesurer à l'aune de sa popularité quasi inaltérable sur la scène politique et, de manière plus anecdotique, à celle du succès commercial du célèbre « Teddy Bear ». Un siècle et demi plus tard, on leur doit d'être

---

39-40. Une des deux poses détenues par la *TRC* est reproduite dans l'autobiographie de Roosevelt de 1913. Voir Roosevelt, *An Autobiography*, p. 128. Une observation détaillée de la seconde pose nous permet de présumer que cette pose a sans doute été écartée, car elle montre clairement que Roosevelt portait des chaussures de ville, mais surtout des lunettes, qui « étaient considérées dans les Badlands comme un signe de caractère moral défectueux » (« (glasses) were regarded in the Badlands as a sign of defective moral character »). (Morris, *The Rise*, p. 198). On constate que sur la photo publiée, le corps du chevreuil a été habilement déplacé pour camoufler les pieds de Roosevelt et que ce dernier ne porte plus ses lunettes.

[1022] Carleton Putnam, *Theodore Roosevelt: The Formative Years, 1858-1886* (New York : Scribner's, 1958), pp. 1-19.

impressionné par l'exceptionnelle modernité de ce président « empressé de créer un monde meilleur »[1023] et son prestige intact.

[1023] Dalton, p. 109.

6. Bibliographie

6.1 Sources primaires

6.1.1 Sources primaires non publiées

Diary kept by Theodore Roosevelt during the New York Assembly (1882), Theodore Roosevelt Inaugural National Historic Site. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Research/Digital-Library/Record.aspx?libID=o283076.

Documents of the Assembly of the State of New York : One Hundred and Sixth Session (Albany : Weed, Parsons and Company, 1883), vol. 1, p. 169.

Moore's Chronology. Robert J. Moore and the Theodore Roosevelt Association (1985).

Theodore Roosevelt Clipping Scrapbooks, 1862-1899. (Roosevelt R951.R67t). Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.

Theodore Roosevelt Correspondence and compositions. Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.

Theodore Roosevelt Diaries and notebooks, 1868-1914. (MS Am 1454.56 1454.31-1454.35, 1454.37-1454.39, 1454.55-1454.57). Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.

Theodore Roosevelt Miscellaneous Correspondence, 1883-1970 (MS Am 1454).Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.

Theodore Roosevelt Political Cartoons : Original Cartoon Drawings, 1896-1942. (MS Am 1895-1895.1). Theodore Roosevelt Collection, Houghton Library, Harvard University, Cambridge, Mass.

6.1.2 Sources primaires publiées

An exhibition of drawings illustrating scenes and incidents during our late war with Spain : John T. McCutcheon, William Schmedtgen, Walter Marshall Clute : for the Chicago record and the Chicago daily news, exhibited at Art Institute, Chicago, January 9 to 23, 1899. Chicago : Art Institute, 1899.

Bartholomew, Charles L. *Cartoons of the Spanish-American War by Bart*. Minneapolis, Minn. : The Journal Printing Co., 1899.

Basler, Roy P. *et al*, ed. *Collected Works of Abraham Lincoln*. The Abraham Lincoln Association. New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press, 1953, vol. 5, p. 389. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://quod.lib.umich.edu/l/lincoln/

Basler, Roy P. *et al*, ed. *Collected Works of Abraham Lincoln*. The Abraham Lincoln Association. New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press, 1953, vol. 5, p. 389. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://quod.lib.umich.edu/l/lincoln/

Cartoons of the war of 1898, with Spain, from leading foreign and American papers. Chicago, Illinois : Belford, Middlebrook& Co., 1898.

Cartoons Portraits and Biographical Sketches of Men of the Day : The Drawings by Frederick Waddy (London : Tinsley Brothers, 1873), p. 10.

Dailey, Wallace Finley, ed. *Pocket Diary 1898 : Theodore Roosevelt's Private Account of the War with Spain : A Facsimile Edition of the Manuscript Accompanied by Extracts from His Published Recollections and Illustrated with Photographs*. Worcester, MA : Mercantile Printing Company, 1998.

Dickinson, Daniel S. *Speeches, Correspondence, of the Late Daniel S. Dickinson of New York*. Vol. 1. New York : G. P. Putnam & Son, 1867.

Leicester Ford, Paul, ed. *The Writings of Thomas Jefferson*, vol. VII, 1795-1801. New York and London : G. P. Putnam's Sons, 1896. Accessible à l'adresse suivante : http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-31-02-0460 (Founders Online, National Archives).

Library of Congress, *The American Revolution in drawings and prints : a checklist of 1765-1790 graphics in the Library of Congress*, Washington : U.S. Library of Congress : for sale by the Supt. of Docs., U.S. Govt. Print. Off., 1975.

Nelan, Charles. *Cartoons of our War with Spain*. New York : F.A. Stokes Co., 1898.

Roosevelt, Theodore. *An Autobiography*. New York : Macmillan, 1913.

Roosevelt, Theodore. *The Letters of Theodore Roosevelt*, ed. Elting E. Morison and John M. Blum, 8 vols. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1951-1954.

Roosevelt, Theodore. *The Letters of Theodore Roosevelt*. Morison, Elting E., Blum, John M., and Chandler, Alfred D., eds. 8 vols. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1951-1954.

Roosevelt, Theodore. *The Rough Riders*. New York : Scribner's, 1899.

Roosevelt, Theodore. *The Works of Theodore Roosevelt*. Herman Hagedorn, ed., Memorial Edition, 24 vols. (New York : Charles Scribner's Sons, 1923-1926).

The Reports of Committees of the House of Representatives, Made During the Third Session of the Fortieth Congress. 2 vols. Washington : Government Printing Office, 1869.

Twain, Mark. *Autobiography of Mark Twain*. Harriet Elinor Smith, ed., vol. 1. Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 2010.

Twain, Mark. *Autobiography of Mark Twain*. Benjamin Griffin and Harriet Elinor Smith, eds., vol. 2. Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 2013.

Twain, Mark. *Mark Twain's Letters*. Fisher, Victor. and Frank Michael B., eds, Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1995.

Twain, Mark. *Mark Twain in Eruption : Hitherto Unpublished Pages About Men and Events*. New York and London : Harper's & Brothers, 1940.

6.1.2.1 Journaux et magazines

Barrier Miner
Brisbane Courier
Daily Illinois State Journal
Daily Press, Newport News
Dakota's State Farmers' Leader
Emporia Weekly News
Evening Bulletin, Honolulu
Frank Leslie's illustrated newspaper
Harper's Weekly
Judge
Le Matin
Le Petit Français illustré
London Times
Los Angeles Herald
Nashville Union and American
National Republican
New York Times
New York Tribune
New York World
Pearson's Magazine
Public Ledger
Puck
Punch in Canada
Punchinello
Rail Splitter
Shenandoah Herald
Spectacles
The American Monthly Review of Reviews
The Commoner
The Daily Sun, Gainesville, Florida
The Evening Star
The Evening Telegraph
The Evening Times
The Hawaïan Star
The Judge
The Los Angeles Herald
The Maryville Times
The Minneapolis Journal
The National Sunday Magazine
The Richmond Planet
The Rock Island Argus
The Salt Lake Herald
The Salt Lake Tribune

The San Francisco Call
The Scranton Tribune
The Sun
The Tazewell Republican
The Times Dispatch
The Topeka State Journal
The Valentine Democrat
The Washington Bee
The Washington Post
The Wasp
The Wheeling Intelligencer
The World
Truth
Vim

6.2 Sources secondaires

6.2.1 Ouvrages généraux

Ackerman, Kenneth D. *Boss Tweed : The Rise and Fall of the Corrupt Pol Who Conceived the Soul of Modern New York*. New York : Carroll and Graf Publishers, 2005.

Allen, Robert C. *Horrible Prettiness: Burlesque and American Culture*. Chapel Hill, Car. du N. : The University of North Carolina Press, 1991.

Bartlett, John Russell. *Dictionary of Americanism : A Glossary of Words and Phrases Usually Regarded as Peculiar to the United States* (1848 ; 1859 ; 1860). Boston: Little, Brown and Company, 4e édition, 1877.

Baudelaire, Charles. « De l'essence du rire, et généralement du comique dans les arts plastiques », dans *Curiosités esthétiques.* Paris : Michel Levy frères, 1868.

Baudelaire, Charles. « Quelques caricaturistes français », dans *Curiosités esthétiques*. Paris : Michel Levy frères, 1868.

Beard, Charles A., et Mary R. *The Rise of American Civilization*. 2 vols. New York : Macmillan, 1927.

Beckert, Seven. *The Monied Metropolis : New York City and the Consolidation of the American Bourgeoisie, 1850-1896.* New York : Cambridge University Press, 2001.

Boller, Paul F. Jr. and John George. *They Never Said It : A Book of Fake Quotes, Misquotes, and Misleading Attributions.* New York : Oxford University Press, 1989.

Boucicault, Dion. *Led Astray, A Comedy in 5 Acts.* New York and London : Samuel French, 1873, Act I.

Boyer Xambeu, Marie-Thérèse. Deleplace, Ghislain. Gillard, Lucien. « Les marchés de l'or et de l'argent à Paris au XIXe siècle » dans *Aspects quantitatifs des acteurs et des instruments à la Bourse de Paris*, dir. George Gallais Hamonno, volume 2 de *Le marché financier français au XIXe siècle*, dir. Pierre-Cyrille Hautcœur. Paris : Publications de la Sorbonne, 2007.

Brown, Ray Brodus. *Rituals and Ceremonies in Popular Culture*. Bowling Green, Ohio : Bowling Green University Popular Press, 1980.

Buchanan, Minor Ferris. *Holt Collier: His Life, His Roosevelt Hunts, and the Origin of the Teddy Bear*. Jackson, Miss. : Centennial Press, 2002.

Cable, Mary. *Top Drawer: American High Society from the Gilded Age to the Roaring Twenties*. New York : Atheneum Press, 1984.

Campbell, William J. *Yellow Journalism: Puncturing the Myths, Defining the Legacies*.Westport, Conn. : Praeger Publishers, 2001.

Carteret, L. *Le trésor du bibliophile : époque romantique, 1801-1875*. Paris : L. Carteret, éditeur, 1927.

Cashman, Sean Dennis. *America in the Gilded Age: From the Death of Lincoln to the Rise of Theodore Roosevelt*. New York: New York UP, 1984.

Caxton, « Questions and Answers », Miscellaneous Notes and Queries, with Answers, vol. II, no 42 (December 1885).

Conrad, Philippe. trad. *Les guerres américaines : La Sécession*. Paris : Éditions Atlas, 1985.

Dandrey, Patrick. *Molière ou l'esthétique du ridicule*. Paris : Klincksieck, 1992

De Callataÿ François. « Histoire monétaire et financière du monde grec », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques*, n° 139, 2008.

De Laveleye, Émile. *La monnaie et le bimétallisme international*. Paris : Félix Alcan, éditeur, 2e éd., 1891.

Deborah Davis, *Guest of Honor : Booker T. Washington, Theodore Roosevelt and the White House Dinner That Shocked a Nation* (New York : Simon & Schuster, Inc., 2012)

Dickens, C. *A Christmas Carol in Prose: Being a Ghost Story of Christmas*. Illustrated by John Leech. London : Chapman and Hall, 1843.

Douglas, Evelyn E., Paul Dickson and S. J. Ackerman. *On This Spot: Pinpointing the Past in Washington D.C.* Sterling, Va.: Capitol Books, 2008.

Dunning Macleod, Henry. *The Element of Banking*. London : Longmans, Green, and Co., 1878.

Eckes, Alfred E. Jr. *Opening America's Market : U.S. Foreign Trade Policy Since 1776*. Chapel Hill: University of North Carolina Press.

Ésope (trad. Émile Chambry), *Fables*. Paris : Société d'édition « Les Belles Lettres », 1927.

Fletcher Johnson, Willis. *Life of James G. Blaine "The Plumed Knight" : Editor, Representative, Speaker, Senator, Cabinet Minister, and True Patriot*. Philadelphia : Atlantic Publishing Co., 1893.

Freeman, Edward A. Hunt, William, ed. *Historic Towns*. London and New York : Longmans, Green, and Co., 1891.

Frost, John. *Life of Daniel Webster, the Statesman and the Patriot.* Philadelphia : Lindsay and Blakiston, 1853.

Gaddis, John Lewis. *The Landscape of History : How Historians Map the Past*. 2002. New York : Oxford University Press, 2004.

Gandal, Keith. *The Virtues of the Vicious: Jacob Riis, Stephen Crane, and the Spectacle of the Slum.* New York: Oxford University Press, 1997.

Golway, Terry. *Machine Made : Tammany Hall and the Creation of Modern American Politics*. New York and London : Liveright Publishing Corporation, 2014 .

Goyau, George. *Bismarck et l'Église, Le Culturkampf 1870- 1878*, Tome premier. Paris : Perrin et Cie, 1922.

Greenberg, Brian. Watts, Linda S. *et al. Social history of the United States: The 1900s*, 10 vols. Santa Barbara, Cal. : ABC-CLIO, Inc., 2009.

Hacket Fischer, David. *Paul Revere's Ride*. New York : Oxford University Press, 1994.

Hamilton, Gail. *Biography of James G. Blaine*. Norwich, Conn. : The Henry Bill Publishing Company, 1895.

Haynes, Kevin J. « Dr. Alexander Hamilton » in Kevin J. Haynes, ed., *The Oxford Handbook of Early American Literature*. New York : Oxford University Press, 2008.

Hershkowitz, Leo. *Tweed's New York: Another Look*. New York: Anchor Books-Doubleday, 1977.

Hofstadter, Richard. *Anti-intellectualism in American Life*. c1963. New York : Random-Vintage, 1966.

Hopkinson, Peter. *The Screen of Change: Lives made over by the moving image.* Londres : Uka Press, 2007.

Hugo, François-Victor. trad., *Œuvres complètes de W. Shakespeare*, Tome 2, Féeries. Paris : Pagnerre, Libraire-éditeur, 1865.

Huhtamo, Erkki. *Illusions in Motion : Media Archaeology of the Moving Panorama and Related Spectacles*. Cambridge, Mass. : The MIT Press, 2013.

Jackson, Holbrook. *The Eighteen Nineties: A Review of Art and Ideas at the Close of the Nineteenth Century.* London : Grant Richards, Ltd, 1912.

Karel, David. *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord : Peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes et orfèvres*. Québec : Presses de l'Université Laval et Musée du Québec, 1990.

Lachman, Charles. *A Secret Life : The Lies and Scandals of President Grover Cleveland*. New York : Skyhorse Publishing, 2011.

Leech, Margaret. *In the Days of McKinley*. New York : Harper, 1959.

Lehn, Mathias. *Le Personnage de Puck : Du modèle shakespearien à l'opéra contemporain (Britten, Vreuls, Delannoy, Gerber)*. Paris : Éditions Publibook, 2012.

Lemay, J. A. Leo. *Men of Letters in Colonial Maryland* (Knoxville : The University of Tennessee Press, 1972).

Lesquereux, Léo. *Lettres écrites d'Amérique destinées aux émigrants*. Neuchâtel : Imprimerie de H. Wolfrath, 1849.

Lewis Pattee, Fred. *A History of American Literature since 1870* (New York : The Century Co; 1915).

Lukas, J. Antony. *Big Trouble, A Murder in a Small Western Town Sets Off A Struggle for the Soul of America* (1997, New York : Touchstone, 1998), p. 390.

Lynch, Denis Tilden. *"Boss Tweed": The Story of a Grim Generation*. New York: Boni and Liveright, 1927.

Magnin, Charles. *L'histoire des marionnettes en Europe, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*. Paris : Michel Lévy Frères, 1852.

Martin, Jean-Pierre. *Le puritanisme américain en Nouvelle Angleterre : 1620-1693*. Talence, France : Presses Universitaires de Bordeaux, 1989.

Musser, Charles. *Before the Nickelodeon: Edwin S. Porter and the Edison Manufacturing Company*. Berkeley and Los Angeles, Calif.: University of California Press, 1991.

Orchard Halliwell, James. *The Nursery Rhymes of England : Collected Chiefly from Oral Tradition*, 4th ed. London : John Russel Smith, 1846, no. 398.

Pinckney Wildner, Marshall, ed. *The Wit and Humor of America*. New York and London : Funk and Wagnalls Company, vol. VI, 1911.

Ramussen, R. Kent. *A Critical Companion to Mark Twain : A Literary Reference to his Life and Work*, 2 vols. 1995, New York : Facts on File, 2007.

Roche, Bruno. *Le Rire des libertins dans la première moitié du XVII*^{e} *siècle,* Paris : Honoré Champion, coll. « Libre pensée et Littérature clandestine », 2011

Roeckelein, Jon E. *The Psychology of Humor: A Reference Guide and Annotated Bibliography*. Westport, CT : Greenwood Press, 2002.

Roosevelt, Robert B. *Five Acres Too Much.* New York : Harper and Brothers, 1869.

Rubinaccio, Michael. *Abraham Oakley Hall : New York's Most Elegant and Controversial Mayor*. Seattle, Wash. : Pescara Publishing, 2011.

Safire William, *Safire's Political Dictionary*. New York : Oxford University Press, 2008.

Schlup, Leonard C. Ryan, James Gilbert, ed., *Historical Dictionary of the Gilded Age*. New York : M. E. Sharpe, 2003 .

Schram, Sanford F. « États-Unis d'Amérique », dans *Guide des pays fédéraux*, dir. Ann Griffith, trad. Louise Archambault et coll. Montréal : McGill-Queen's University Press, 2005.

Sée, Paul. *La question monétaire*. Paris : Félix Alcan, éditeur, 1898.

Stephens, H. L. *The Bookseller : A Handbook of British and Foreign Litterature*, June 2, 1868.

Sullivan, Mark. *Our Times : The United States 1900-1925*. 6 vols. New York : Charles Scribner's Sons, 1926-1935.

_____. Vol. 1 : *The Turn of the Century, 1900-1904*.
_____. Vol. 2 : *America Finding Herself*.
_____. Vol. 3 : *Pre-War America*.

_____. Vol. 4 : *The War Begins, 1904-1919*.

Tenaille, Marie. Barker, Édith. *Comptines d'hier et d'aujourd'hui.* Paris : Éditions Fleurus, 1974.

Tindall, William. *Standard History of the City of Washington from a Study of the Original Sources*. 3rd ed. Knoxville, Tenn.: H. W. Crew & Co., 1914.

Von Hayek, Freidrich A. *et al.*, *Nobel Prize-Winning Economist Friedrich A. von Hayek Interviewed by Earlene Graver, Axel Leijonhufvud, Leo Rosten, Jack High, James Buchanan, Robert Bork, Thomas Hazlett, Armen A. Alchian, Robert Chitester*. Los Angeles, University of California, 1983.

White, E. B. Preface to *A Sub-Treasury of American Humor* by E. B. White and Kathrine S. White, eds. New York : Coward-McCann, Inc., 1941.

White, Richard. *Railroaded: The Transcontinentals and the Making of Modern America*. New York and London : W. W. Norton and Company, 2011.

Whitman, Walt. *L'Homme et son Œuvre*. Paris : Société du Mercure de France, 1908.

Whitman, Walt. *Selections from the Prose and Poetry of Walt Whiman*, ed. Oscar Lovell Triggs. Boston : Small, Maynard & Co., 1898, Introduction.

Whitmore Robertson, Andrew. *The language of democracy : political rhetoric in the United States and Britain* (1995). Charlottesville : University of Virginia Press, 2005, p. 189.

Whyte, Kenneth. *The Uncrowned King: The Sensational Rise of William Randolph Hearst*.

Witte, Anne. « Shakespeare et le folklore de l'âne : la métamorphose de Bottom dans *Le Songe d'une nuit d'été* », *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, 2002, vol. 55.

Yaross Lee Judith. *Twain's Brand: Humor in Contemporary American Culture.* Jackson, Miss. : University Press of Mississippi, 2012.

Zarca, Alexis. *L'égalité dans la fonction publique.* Bruxelles : Éditions Bruylant, 2014.

Zola, Émile. « Nos peintres au Champ-de-Mars » [1867], *Écrits sur l'art*, Paris, Gallimard, 1991.

6.2.1.1 Ouvrages sur la présidence

Bailey, Thomas A. *Presidential Greatness : The Image and the Man from George Washington to the Present*. 1966. New York : Appleton, 1968.

Bishop, Joseph Bucklin. *Presidential Nominations and Elections*. 1916. New York : C. Scribner's Sons, 1971.

Cunliffe, Marcus. *The Presidency*. 1968. 3rd ed., rev. and enl. Boston : Houghton, 1987.

Dunn, Arthur Wallace. (1971) *From Harrison to Harding*, 2 vols. Port Washington, NY: Kennikat, 1922.

Genovese, Michael A. *Memo to a New President: The Art and Science of Presidential Leadership*. New York: Oxford University Press, 2008.

Hatfield, Mark O. with the Senate Historical Office, *Vice Presidents of the United States, 1789-1993*. Washington : U.S. Government Printing Office, 1997.

Healy, Gene. *The Cult of the Presidency: America's Dangerous Devotion to Executive Power*. Washington, D. C.: 2009.

Milkis, Sidney M., and Michael Nelson. *The American Presidency: Origins and Development, 1776-2011*. Washington: CQ Press, 2012.

Neustadt, Richard E. *Presidential Power and the Modern Presidents: The Politics of Leadership from Roosevelt to Reagan*. New York: The Free Press, 1990.

Parker, George F. *Recollections of Grover Cleveland.* New York : The Century Co., 1909.

Ragone, Nick. *Presidential Leadership: 15 Decisions that Changed the Nation*. New York: Prometheus Books, 2011.

Robinson, Peter McClelland. *The Dance of the Comedians: The People, the President, and the Performance of Political Standup Comedy in America*. Miami University, 2006.

Rockman Bert A., and Richard W. Waterman, eds. *Presidential Leadership: The Vortex of Power*. New York: Oxford University Press, 2008.

Romero, Francine Sanders. *Presidents from Theodore Roosevelt through Coolidge, 1901-1929: Debating the Issues in Pro and Con Primary Documents*. Westport Conn.: Greenwood Press, 2002.

Schlesinger, Arthur M., Jr. *The Imperial Presidency*. 1973. London : André Deutsch, 1974.

Skowronek, Stephen. *Presidential Leadership in Political Time: Reprise and Reappraisal*. Lawrence, Kans.: University Press of Kansas, 2011.

Thompson, Charles Willis. *Presidents I've Known and Two Near Presidents*. Indianapolis : Bonns-Merrill, 1929.

Wahlgreen Summers, Mark. *Rum, Romanism, and Rebellion : The Making of a President*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 2000.

Wolf, Simon. *The Presidents I have Known from 1860-1918*. Washington, D.C.: Press of Byron S. Adams, 1918.

6.2.1.2 Ouvrages sur la caricature

Adler, John and Hill, Draper. *Doomed by Cartoon: How Cartoonist Thomas Nast and The New York Times Brought down Boss Tweed and His Ring of Thieves*. Garden City, N. Y. : Morgan James Publishing, 2008.

Baker, Nicholson and Brentano, Margaret. *The World on Sunday: Graphic Art in Joseph Pulitzer's Newspaper (1898-1911).* New York : Bulfinch Press, 1st ed., 2005.

Bartlett Maurice, Arthur and Taber Cooper, Frederic. *The History of the Nineteenth Century in Caricature*. New York : Dood, Mead and Company, 1904.

Bigelow Paine, Albert. *Th. Nast: His Period and His Pictures* (1904). New York : B. Blom, 1971.

Blackboard, Bill, Williams, Martin, eds. *The Smithsonian Collection of Newspaper Comics*. New York : Harry N. Abrams, Inc., 1977.

Blaisdell, Thomas C. Jr., Peter Selz et séminaire. *The American Presidency in Political Cartoons : 1776-1976*, 1976. Rev, ed. Salt Lake City and Santa Barbara : Peregrine Smith, Inc., 1976.

Blum, André. *Caricature révolutionnaire*. Paris : Jouve et Cie, éd., 1916.

Bouchard, Anne-Marie. « Le marché de l'art vu par l'Assiette au beurre : quelques perspectives ouvertes par un regard oblique », in *L'art de la caricature* sous la direction de Ségolène Le Men. Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest, 2011.

Bouchot, Henri. *La lithographie*. Paris : Librairies-imprimeries réunies, 1895.

Bunker, Gary L. *From Rail-Splitter to Icon: Lincoln's Image in Illustrated Periodicals, 1860-*1865. Kent : The Kent University Press, 2001.

Bunner, H.C, ed. *A Selection of Cartoons from Puck by Joseph Keppler*. New York : Keppler and Schwarmann, 1893.

Campbell, Gordon et Mary Campbell. *The Pen, Not the Sword*. Nashville: Aurora Publishers, 1970.

Chalmers Vinson, John. *Thomas Nast: Political Cartoonist*. Athens, Ga : University of Georgia Press, 2014.

Champfleury, [Pseud. pour Jules-François Félix Husson Fleury], *Histoire de la caricature antique* (1865). Paris, E. Dentu, 1866.

Costantini, Michel. « Pertinence de la sémiotique visuelle dans la recherche historique » dans Hélène d'Almeida Topor, Michel Sève, dir. *L'historien et l'image : de l'illustration à la preuve*, Centre de recherche histoire et civilisation de l'Université de Metz, Actes du Colloque tenu à l'Université de Metz, 11 – 12 mars 1994.

Daumier, Honoré. « L'écriture du lithographe », Fiche pédagogique, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2008.

Denenholz Morse, Deborah and Danahay, Martin A. eds., *Victorian Animal Dreams: Representations of Animals in Victorian Literature and Culture*. Aldershot, Hampshire, England and Burlington, Verm., United States : Ashgate Publishing Company, 2007.

Dewey, Donald. *The Art of Ill Will : The Story of American Political Cartoons*. New York and London : New York University Press, 2007.

Dixmier, Michel *et al.* eds, *Quand le crayon attaque : Images satiriques et opinion publique en France 1814-1918*. Paris : Éditions Autrement, 2007.

Donald Dewey, *The Art of Ill Will: The Story of American Political Cartoons*. New York et Londres : New York University Press, 2007.

Donald, Diana. *The Age of Caricature : Satirical Prints in the Reign of George III* (New Haven and London : Yale University Press for the Paul Mellon Centre for Studies in British Art, 1996).

Duprat, Annie. « Circulation des images en Europe et aux Amériques » dans Association des Historiens Modernistes des Universités Françaises, *Révoltes et Révolutions en Amérique et en Europe*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005.

Duprat, Annie. « De l'iconologie savante à l'étude (sémiologique ?) des caricatures politiques (1789-1835) » dans Hélène d'Almeida Topor, Michel Sève, éd. *L'historien et l'image : de l'illustration à la preuve*, Centre de recherche histoire et civilisation de l'Université de Metz, Actes du Colloque tenu à l'Université de Metz, 11–12 mars 1994.

Duprat, Annie. *Images et Histoire : Outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*. Paris : Éditions Belin, 2007.

Duprat, Annie. *Les rois de papier : La caricature de Henri III à Louis XVI*. Paris : Belin, 2002.

Finlay, Nancy, ed. *Picturing Victorian America : Prints by the Kellogg Brothers of Hartford*, Connecticut, 1830-1880 (Hartford, Conn. : The Connecticut Historical Society, 2009).

Fischer, Roger A. *Them Damned Pictures: Explorations in American Cartoon Art*. North Haven CT: Archon Books, 1996.

_____. *Tippecanoe and Trinkets Too: The Material Culture of American Presidential Campaigns, 1828-1984*. Urbana and Chicago : University of Illinois Press, 1988.

Gambone, Robert L. *Life on the Press: The Popular Art of George Benjamin Luks*. Jackson, Miss. : University Press of Mississippi, 2009.

Geipel, John. *The Cartoon: A Short History of Graphic Comedy and Satire*. South Brunswick and New York: A. S. Barnes and Company, 1972

Grand-Carteret, John. *Les mœurs et la caricature en France*. Paris : À la librairie illustrée, 1888.

Grimes, Kyles, ed. *The Political House that Jack Built by William Hone with engravings by George Cruikshank*, Romantic Circles Electronic Edition, March 1998. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.rc.umd.edu/editions/hone/intro.htm

Hess, Stephen, et Milton Kaplan. *The Ungentlemanly Art*. 1968. New York : Macmillan, 1975.

Hifzi Topuz, *Caricature et société.* Tours, France : Mame, 1974.

Hoffman, Werner. *Caricature from Leonardo to Picasso*. New York: Crown Publishers, 1957.

Houfe, Simon. *Dictionary of British Book Illustrators and Caricaturists 1800–1914*. Farmington Hill, MI : Gale Group, 1978.

John, Richard R. « Markets, Morality, and the Media : The Election of 1884 and the Iconography of Progressivism » in Gareth Davies and Julian E. Zelizer, *America at the Ballot Box : Elections and Political History* (University of Pennsylvania Press, 2015).

Kahn, Michael Alexander and West, Richard Samuel. *What Fools These Mortals Be!* San Diego, Calif. : IDW Publishing, 2014.

Keller, Morton. *The Art and Politics of Thomas Nast*. London: Oxford UP, 1968.

Lamb, Chris. *Drawn to Extremes : The Use and Abuse of Editorial Cartoons*. New York : Columbia University Press, 2004.

Lethève, Jacques. *La caricature sous la III^e^ République*, Paris, 1986.

Michel Dixmier *et al.*, eds. *Quand le crayon attaque : Images satiriques et opinion publique en France 1814-1918*. Paris : Éditions Autrement, 2007.

Morton, Keller. *The Art and Politics of Thomas Nast* (1968). New York : Oxford University Press, 1975, p. 180.

Murrell, William. *A History of American Graphic Humor*. New York, Whitney Museum of American Art, 2 vols., 1963.

Nast, Thomas. *Thomas Nast : Cartoons and Illustrations, with Text by Thomas Nast St Hill*. New York : Dover Publications, 1974.

Neely, Mark E. Jr., Holzer Harold, Borrit Gabor S., *The Confederate Image: Prints of the Lost Cause* (19870. Chapel Hill and London: University of North Carolina Press, 2000.

Nevins, Allan et Frank Weitenkampf. *A Century of Political Cartoons : Caricature in the United States from 1800 to 1900*. New York: Charles Scribners' Sons, 1944.

Norton Ray, Gordon. *The Illustrator and the Book in England from 1790 to 1914*. Mineola, N.Y. : Dover Publications, 1992.

Paine, Albert Bigelow. *Th. Nast: His Period and His Pictures*. 1904. New York : B. Blom, 1971.

Philippe, Robert. *Political Graphics. Art as a Weapon*, trans. James Ramsay. Oxford, Oxfordshire : Phaidon, 1982.

Press, Charles. *The Political Cartoon*. Rutherford, NJ : Fairleigh Dickinson University Press, 1981.

Renault, Jean-Michel. *Censure et caricatures : Les images interdites et de combat de l'histoire de la Presse en France et dans le monde*. Montpellier, France : Pat à pans, 2006.

Robert Philippe, *Political Graphics. Art as a Weapon*, trans. James Ramsay. Oxford, Oxfordshire : Phaidon, 1982.

Roberts-Jones, Philippe. *La caricature du Second Empire à la Belle Époque, 1850-1900*, Paris, 1963, p 21. Cité dans Laurence Van Ypersele, « La caricature et l'historien ».

Shikes, Ralph E. *The Indignant Eye: The Artist as Social Critic in Prints and Drawings from the Fifteenth Century to Picasso*. Boston: Beacon Press, 1969.

Sloane, David E.E. *American Humor Magazines and Comic Periodicals*, ed. David E.E. Sloane. New York: Greenwood Press, 1987.

Somers, Paul P. Jr. *Editorial Cartooning and Caricature : A Reference Guide*

Spielmann, M. H. *The History of "Punch"*. London, Paris and Melbourne : Cassell and Co. Ltd, 1895.

Topuz, Hifzi. *Caricature et société*. Tours : Mame, 1974.

Van Ypersele, Laurence. « La caricature et l'historien », dans Luc Courtois et Jean Pirotte (dir.), *Images de la Wallonie dans le dessin de presse (1910-1961). Une enquête dans la presse d'action wallonne*, Louvain-la-Neuve, Fondation wallonne Pierre-Marie et Jean-François Humblet, 1993.

Weitenkampf, Frank. *American Graphic Art*. New York : Henry Holt and Company, 1912.

West, Richard Samuel. *Satire on Stone : The Political Cartoons of Joseph Keppler*. Urbana and Chicago : University of Illinois Press, 1988.

Wright, Grant. *The Art of Caricature*. New York : Baker Taylor Co., 1904.

Wright, Thomas. *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, 2e éd. (1867). Paris : Alphonse Delahays, 1875.

6.2.1.3 Ouvrages généraux sur la presse

Brayman, Harold. *From Grover Cleveland to Gerald Ford: the President speaks Off-the-Record; Historic Evenings with America's Leaders, the Press, and other Men of Power, at Washington's Exclusive Gridiron Club*. Princeton, N.J. : Dow Jones Books, 1976.

Curtis, William Eleroy. *A Truthful Statement of the Transactions of the Gridiron Club From Its Origins to the Present Time: Tenth Annual Dinner, MDCCCLXXV-MDCCCXXCV [sic], the Arlington, Washington, January 26.* Washington, D.C. : The Club, 1895

Dunn, Arthur Wallace. *Gridiron Nights: Humorous and Satirical Views of Politics and Statemen as presented by the Famous Dining Club*. New York: Frederick A. Stokes company, 1915.

Free, James. *The First 100 Years ! : A Casual Chronicle of the Gridiron Club*. Washington, D.C. : The Club, 1985.

Gridiron Club, Washington, D.C. *A Truthful Statement of the Transactions of the Gridiron Club From Its Origins to the Present Time: Tenth Annual Dinner, MDCCCLXXV-MDCCCXXCV[sic], the Arlington, Washington, January 26.* Washington, D.C. : The Club, 1895.

_____. *American Journalism. A History of Newspapers in the United States through 250 years,* vol. 1 : 1690 to 1940. Routledge, Thoemmes Press, 2000.

_____. *The Gridiron Club of Washington, D.C.: Organized January 24, 1885 : Fifteenth Anniversary January 27, 1900.* Washington, D.C. :W. F. Robert, 1900.

_____. *The Gridiron Club, 1885-XX-1905, Annals: Twentieth Anniversay Dinner, Saturday, January 28, 1905, the New Willard, Washington.* Washington, D.C. : The Gridiron press, W. F. Roberts company, makers, 1905.

_____. *.XXth Century Gridiron Primer: Wherein Are Laid Down the Principles of Patriotic Politics*. Washington, D.C. : W.F. Roberts, 1901.

_____. *The Simple Speller And Gridiron Dikshunary : Being a Kompilation of Wordz Now Properly Spelt for the First Time In History With Their Korrekt Definishunz : to Which Are Appended Wize Sayingz Uv All Ajez.* Washington, D.C., 1906.

_____. *Who's Who in Gridiron Prose and Rhyme: Historic Characters Portrayed with a Profusion of Cuts, Published at the Annual Winter Dinner – January 26, 1907*. Washington, D.C. : W.F. Roberts, 1907.

Harper, J. Henry. *The House of Harper: A Century of Publishing in Franklin Square*. New York and London: Harpers and Brothers Publishers, 1912.

Juergens, George. *News from the White House*. Chicago : The University of Chicago Press, 1981.

Lemay, J. A. Leo. *The Life of Benjamin Franklin : Journalist 1706–1730*, vol. 1. Philadelphia, Pa. : University of Pennsylvania Press, 2006.

McDougall, Walter H. *This is the Life*, New York : A. A. Knopf, 1926.

Milton, Joyce. *The Yellow Kids, Foreign Correspondants in the Heyday of Yellow Journalism.* New York : Harper & Row, Publishers, Inc. 1989, Reprint New York : Harper Perennial, 1990.

Mott, Frank L. *A History of American Magazines, 1865-1885*. Vol. 3, Cambridge: The Belknap Press of Harvard University Press, 1938.

Pollard, James E. *The Presidents and the Press*. New York : The Macmillan Company, 1947.

Ponder, Stephen. *Managing the Press: Origins of the Media Presidency, 1897-1933*. New York: St. Martins Press, 1999.

Ritchie, Donald A. *Press gallery : Congress and the Washington correspondents*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1991.

Spencer, David R. *The Yellow Journalism, the Press and America's Emergence as a World Power*. Evanston, Ill. : Northwestern University Press, 2007.

Stone, Melville E. *Fifty Years a Journalist*. New York : Doubleday, Page and Co., 1921.

Turner, Hy B. *When Giants Ruled : The Story of Park Row, New York's Great Newspaper Street*. New York : Fordham University Press, 1999.

6.2.2 Théodore Roosevelt : Ouvrages et biographies

Bishop, Joseph B. *Theodore Roosevelt and His Time Show in His Own Letters*. 2 vols. New York : Scribner's, 1920.

Blum, John M. *The Republican Roosevelt*. 1954 Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1981.

Brinkley, Douglas. *The Wilderness Warrior: Theodore Roosevelt and the Crusade for America*. New York : Harper Collins, 2009.

Burns, Adam D. « "Half a Southerner": President Roosevelt, African Americans and the South » in Serge Ricard, ed. *A Companion to Theodore Roosevelt*. Chichester, England : Wiley-Blackwell, 2011.

Chessman, G. Wallace. *Theodore Roosevelt and the Politics of Power*. Boston : Little, 1969.

Cobb, William T. *The Strenous Life: The "Oyster Bay" Roosevelts in Business and Finance*. New York: William E. Rudge's Sons, 1946.

Collins, Michael L. *That Damned Cowboy : Theodore Roosevelt and the American West, 1883-1898*. New York : Peter Lang, 1991.

Dalton, Kathleen M. *Theodore Roosevelt: A Strenous Life*. New York : Alfred A. Knopf, 2002.

Davis, Deborah. *Guest of Honor : Booker T. Washington, Theodore Roosevelt and the White House Dinner That Shocked a Nation*. New York : Simon & Schuster, Inc., 2012.

Delahaye, Claire et Serge Ricard, eds. *L'héritage de Théodore Roosevelt : impérialisme et progressisme, (1912-2012)*. Paris : L'Harmattan, 2012.

Dyer, Thomas G. *Theodore Roosevelt and the Idea of Race*. Baton Rouge : Louisiana University Press, 1980.

Gatewood, Williard B. Jr. *Theodore Roosevelt and the Art of Controversy : Episodes of the White House Years*. Baton Rouge : Louisiana State University Press, 1970.

Goodwin, Doris Kearns. *The Bully Pulpit: Theodore Roosevelt, William Howard Taft and the Golden Age of Journalism*. New York: Simon & Schuster Paperbacks, 2013.

Harbaugh, William Henry. *Power and Responsibility: The Life and Times of Theodore Roosevelt*. New York : Farrar, Strauss and Cudahy, 1961.

Hawley, Joshua David. *Theodore Roosevelt : Preacher of Righteousness*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 2008.

Kohn, Edward P. *Heir to the Empire City : New York and the Making of Theodore Roosevelt*. New York : Basic Books, 2014.

Lembeck, Harry. *Taking on Theodore Roosevelt : How One Senator Defied the President on Brownsville and Shook American Politics*. Amherst, N.Y : Prometheus Books, 2015.

Lorant, Stefan. *The Life and Times of Theodore Roosevelt*. New York : Doubleday & Company Inc., 1959.

Martoia, Bernard. *Theodore Roosevelt : La présidence impériale*. Paris : Editions Le Manuscrit, 2008.

McCullough, David. *Mornings on Horseback*. New York : Simon, 1981.

McFarland, Philip. *Mark Twain and the Colonel*. Lanham, MA : Rowman and Littlefield Publishers, Inc., 2012.

Morris, Edmund. *The Rise of Theodore Roosevelt*. New York : Coward, McCann and Geoghegan, 1979. Reprint New York : Random House, Inc., 2001.

_____. *Colonel Roosevelt*. New York: Random House, Inc., 2010

_____. *Theodore Rex*. New York: Random House, Inc., 2002.

Neustadt, Richard E. *Presidential Power and the Modern Presidents : The Politics of Leadership from Roosevelt to Reagan*. New York: The Free Press, 1990.

Powel, Jim. *Bully Boy : The Truth about Theodore Roosevelt's Legacy*. New York : Crown Forum, 2006.

Pringle, Henry F. *Theodore Roosevelt, A Biography*. New York : Harcourt, Brace and Company, 1931.

Putnam, Carleton. *Theodore Roosevelt: The Formative Years, 1858-1886.* New York : Scribner's, 1958.

Rauchway, Eric. *Murdering McKinley : The Making of Theodore Roosevelt's America*. New-York : Hill and Wang, 2003.

Ricard, Serge, ed. *A Companion to Theodore Roosevelt.* Chichester, West Sussex: Blackwell Publishing, 2011.

Ricard, Serge. *Théodore Roosevelt : Principes et pratique d'une politique étrangère*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 1991.

Roscoe Thayer, William. *Theodore Roosevelt, an Intimate Biography*. Boston and New York : Houghton Mifflin Company, 1919.

Smith, Joseph. « The Assistant Secretary of the Navy and the Spanish-American War Hero » in Serge Ricard, ed. *A Companion to Theodore Roosevelt*. Chichester, R.-U. : Wiley-Blackwell, 2011.

Watts, Sarah. *Rough Rider in the White House: Theodore Roosevelt and the Politics of Desire*. Chicago : The University of Chicago Press, 2003.

Wood, Frederick S, ed. *Roosevelt as We Knew Him: The Personal Recollection of One Hundred and Fifty of His Friends and Associates*. Philadelphia and Chicago: John C. Winston Co., 1927.

6.2.3 Théodore Roosevelt et les caricatures

Gros, Raymond, ed. *T.R. in cartoon*. New York: Saalfield Publishing Co., 1910.

Marschall, Rick. *Bully!, The Life and Times of Theodore Roosevelt*. Washington, D.C. Regnery Publishing, Inc., 2011.

McCutcheon, John T. *T.R. in Cartoons*. Chicago: A. C. McClurg & co., 1910.

Shaw, Albert. *A Cartoon History of Roosevelt's Career*. New York: The Reviews of Reviews Company, 1910.

Valaik, David. *Theodore Roosevelt, An American Hero in Caricature*. Buffalo, N.Y.: Canisius College, 1993.

6.2.4 Théodore Roosevelt, héros militaire : La guerre hispano-américaine

America's war for humanity, related in story and picture : embracing a complete history of Cuba's struggle for liberty, and the glorious heroism of America's soldiers and sailors : compiled from the letters and personal experience of noted writers and correspondents : a thrilling and wonderful record of human heroism and patriotic devotion. Introduction by John J. Ingalls. New York and St. Louis, Missouri: N. D. Thompson PublishingCompany, 1898.New York : N.D. Thompson Publishing Company, 1898.

Barnes, Mark R. *The Spanish-American War and Philippine Insurrection, 1898-1902 : an Annotated Bibliography*. New York : Routledge, 2011.

Beede, Benjamin R, ed., *The War of 1898 and U.S. Interventions 1898-1934 : An Encyclopedia*. New York : Garland Publishing Inc. 1994.

Bride, Charles-Louis-Marie, *La Guerre hispano-américaine de 1898*. Paris : Librairie militaire R. Chapelot et Co., 1899.

Brown, Charles H. *The Correspondent's War : Journalists in the Spanish-American War*. New York : Scribner's, 1967.

Chadwick, French Ensor. *The Relations of the United States and Spain: Diplomacy*. New York : Charles Scribner's Sons, 1909.

Davis, Richard Harding. *The Cuban and Porto Rican Campaigns*. New York, Charles Scribner's Sons, 1898.

Everett, Marshall (pseud). *Exciting Experiences In Our Wars With Spain And the Filipinos*. Chicago: The Educational co., 1900.

Gould, Lewis. *The Spanish-American War and President McKinley*. 1980. Lawrence : University Press of Kansas, 1982.

Green, Martin. *Dreams of Adventure, Deeds of Empire*. New York : Basic Books, Inc., Publishers, 1979.

Hamilton, Richard F. *President McKinley, War and Empire*. New Brunswick, N.J. ; London, U.K. : Transaction Publishers, 2006.

Hoganson, Kristin L. *Fighting for American Manhood : How Gender Politics Provoked the Spanish-American and Philippine-American Wars*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1998.

Konstam, Angus. *San Juan Hill 1898 : America's emergence as a world power*. 1998. Oxford, R. –U. : Osprey Publishing Ltd., 2005.

Miller, Bonnie M. *From Liberation to Conquest : the Visual and Popular Cultures of the Spanish-American War of 1898*. Amherst MA : University of Massachussetts Press, 2011.

Milton, Joyce. *The Yellow Kids, Foreign Correspondants in the Heyday of Yellow Journalism*. New York : Harper & Row, Publishers, Inc. 1989. Reprint New York : Harper Perennial, 1990.

Mormino, Gary R. « Tampa's Splendid Little War: Local History and the Cuban War of Independence » *OAH Magazine of History*, vol. 12, no. 3, The War of 1898 (Spring, 1998) : 39.

Trask, David F. *The War with Spain in 1898*. New York : Macmillan, 1981.

Wecter, Dixon. *The Hero in America: A Chronicle of Hero-Worship*. New York: Charles Scribners' Sons, 1941.

6.3 Articles

6.3.1.1 Articles généraux

Blantz, Thomas E. « James Gillespie Blaine, his family and "Romanism" », *The Catholic Historical Review*, vol. 94, n° 4 (Oct., 2008).

Bonnet, François. « Les machines politiques aux États-Unis : Clientélisme et immigration entre 1870 et 1950 », *Politix*, 4, n° 92 (2010).

Brander Matthews, J. « The Comic Periodical Literature of the United States » in *The American Bibliopolist* (Aug. 1875).

Buton, François. « Erik Neveu, La société de communication », *Genèses*,. 21, n° 1 (1995) : 163.

Davis, Janet M. « The Circus Age :Culture and Society Under the Big Top ». Chapel Hill and London : The University of North Carolina Press, 2002.

Dhal, Véronique. « Rire de soi, quelle thérapie ! », laNouvelleRépublique.fr, 11 avril 2015. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.lanouvellerepublique.fr/France-Monde/Actualite/Sante/n/Contenus/Articles/2015/04/11/Rire-de-soi-quelle-therapie-!-2290766

Dostaler, Gilles. « Keynes et Bretton Woods », *Interventions économiques : Pour une alternative sociale*, no 26, automne 1994 – hiver 1995, pp. 53-78. Accessible à l'adresse suivante : http://classiques.uqac.ca/contemporains/dostaler_gilles/Keynes_et_Bretton_Woods/bretton_woods.html).

Doyon, Jacques. « Littératie visuelle / Visual Literacy » dans *Ciel variable : art, photo, média, culture*, n° 80, 2008-2009.

Duffus, R. L. « The Tangled Tale of our Political Zoo : Elephant and Donkey, Moose and Rooster Are Symbols Evolved by Cartoonists », *New York Times* (Nov. 27, 1932).

Fischler, Marcelle S. « Unraveling the Great Teddy Bear Mystery. (Long Island Weekly Desk) » *New York Times* 24 March 2002: 4(L).

Ford Rhodes, James. *The History of the United States from Compromise of 1850 to the McKinley Campaign of 1896*. New York : The Macmillan Company, 1920, vol. 8.

Friedman, Milton. « Bimetallism Revisited », *The Journal of Economic Perspectives*, vol. 4, no. 4 (Autumn 1990).

Friedman, Milton. « The Crime of 1873 », *The Journal of Political Economy* 98 (December 1990).

Hamilton, R. F. « McKinley's Backbone », *Presidential Studies Quarterly*, vol. 36, no. 3 (September 2006) : 482–492.

Hartzman, Marc. *American Sideshow : An Encyclopedia of History's Most Wondrous and Curiously Strange Performers*. New York : Jeremy P. Tarcher and Penguin, 2005.

Jenks, Tudor. « What the books say », *Pearson's Magazine*, vol. 7 (April 1902).

Laugel, August. « Un homme d'État américain : Le sénateur Charles Sumner », *Revue des deux mondes*. Paris : Imprimerie J. Claye, 15 juin 1874.

Le Goff, Jacques, « Une enquête sur le rire », in Annales : Histoire, Sciences sociales. 52e année, no. 3. Paris : Armand Colin, 1997.

Le Monde.fr, « Des "pigeons" aux "bonnets rouges" : bestiaire des contestations » accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.lemonde.fr/politique/article/2013/11/13/des-pigeons-aux-bonnets-rouges-bestiaire-des-contestations_3512888_823448.html#O4CQr1yI2qXbtyMS.99

Lineberry, Cate. « Tattoos : The Ancient and Mysterious History », Smithsonian.com (January 1, 2007). Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.smithsonianmag.com/ist/?next=/history/tattoos-144038580/

Llamas, Manuel. « La leçon britannique de 1815 », *Contrepoints*, 5 janvier 2012. Accessible à l'adresse suivante : https://www.contrepoints.org/2012/01/05/63342-la-lecon-britannique-de-1815

McCartney, Robert. "Wise up, Gridiron Club, or lose your cachet" *Washington Post*, March 21, 2012. Consulté le 18 octobre 2012. http://articles.washingtonpost.com/2012-03-21/local/35446895_1_gridiron-club-president-obama-white-house-correspondents.

Pomian, Joanna. « Le monstre de Victor Frankenstein : une créature communicante », *Quaderni*, vol. 15, no. 15 (1991).

Sahay, M. « Pregnancy in chronic kidney disease » *Indian Journal of Nephrology*, 2015; 25(4): 199-200 ; doi: 10.4103/0971-4065.147768

Stulman Dennett, Andrea. *Weird and Wonderful : The Dime Museum in America*. New York and London : New York University Press, 1997.

Taft, William Howard « Personal Aspects of the Presidency », *Saturday Evening Post*, Vol. 186, No. 35 (February 28, 1914) : 6-7.

Terrell, Ellen. « Robber Barons : Gould and Fisk » in *Inside Adams*, Library of Congress, September 26, 2012. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://blogs.loc.gov/inside_adams/2012/09/robber-barons-gould-and-fisk/.

Van Elewick, Ernest. « La monnaie et la loi », *Revue de Belgique* 40 (1882).

Weaver, Suzanne R. « Defending the Boss » review of *Tweed's New York : Another Look* by Leo Hershkowitz, *Commentary*, March 1, 1977. Accessible en ligne à l'adresse suivante : https://www.commentarymagazine.com/article/tweeds-new-york-another-look-by-leo-hershkowitz/

6.3.1.2 Articles sur la caricature

Bertrand-Dorléac, Laurence. « L'histoire croquée sur le vif », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire* N°27, juillet-septembre 1990.

Burns, Sarah. « Thomas Nast, William Holbrook Beard, and the Bears of Wall Street », *American Art Journal*, vol. 30, no. 1/2 (1999).

Caswell, Lucy Shelton. « The Funnies and More ». *The Ohio State University Cartoon Research Library*. Phi Kappa Phi Forum, vol. 84, no. 3 (2004) : 28-32.

Chapin Buzby, Judy. « The Illustrated Chapin: John Reubin Chapin » (1823-1904) » in *Western New York Heritage*, vol. 7, no. 3 (Fall 2004).

Doezma, Marianne. « Voices of Dissent: Art and Politics. » Rev. of *Satire on Stone*, by Richard Samuel West. *American Quarterly* 41 (1989): 376-381.

Elsig, Frédéric. « L'image satirique comme arme de propagande massive », *Le journal de l'UNIGE*, n° 80, du 1 au 24 octobre 2013.

Floorwalker, Oliver. « The Making of "Judge" », *Art of Advertising*, vol. IV, n° 3 (1891): 89-90

Godkin, Edwin Lawrence. « The Comic-Paper Question » in *Reflections and Comments, 1865-1895*. New York: Charles Scribner's Sons, 1895.

Jenks, Tudor. « What the Books Say ». *Pearson's Magazine*, 7, no. 4 (April 1902)

Lamb, Chris. « Drawing Power », *Journalism Studies*, 2007, 8 (5), p. 719.

Lane, Christopher W. « The Kellogg Menagerie of Civil War Cartoons, » *Magazine Antiques*, vol. 152 (July 2006).

Lemay, J. A. Leo. « The American Aesthetic of Franklin's Visual Creations », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 61, no. 4, October 1987.

Lord, Denis. « Bandes dessinées: le phylactère francophone célèbre ses 100 ans », *Le Devoir*, 28 mars 2004, accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.ledevoir.com/culture/actualites-culturelles/45950/bandes-dessinees-le-phylactere-francophone-celebre-ses-100-ans

Makenson, Harlen. « One Misdeed Evokes Another: How Political Cartoonists Used "Scandal Intertextuality" Against Presidential Candidate James G. Blaine », Media History Monograph vol. 7, n° 2 (2004-05).

Makepeace Thackeray, William. « John Leech's Pictures of Life and Character », *Quarterly Review*, 191 (December 1854) : 82.

Melot, Michel. *Daumier dans l'histoire de France : La cause républicaine*, en ligne à http://expositions.bnf.fr/daumier/arret/04_1.htm.

Melville Baker, George. « Seeing the Elephant », *All the World's a Stage : The Amateur Drama*, no. 10 (Boston : Geo. M. Baker & Co, 1873).

Mitchell, J. A. « Contemporary American Caricature ». *Scribner's Magazine*, vol. 6, issue 6 (December 1889).

Monoghan, Jay. « Origin of Political Symbols », *Journal of the Illinois State Historical Society*, vol. 37, no. 3 (Sep., 1944).

Murrell, William. « The Rise and Fall of Cartoon Symbols », *The American Scholar*, vol. 4, no. 3 (Summer 1935).

Nations Unies, « "Désapprendre l'intolérance" : la responsabilité des caricaturistes en débat aux Nations Unies », Centre d'actualités de l'ONU, 17 octobre 2006. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.un.org/apps/newsFr/storyF.asp?NewsID=13096

Navasky, Victor S. « Why are Political Cartoons Incendiary ?», *New York Times*, November 12, 2011, accédé le 5 février 2013, http://www.nytimes.com/2011/11/13/opinion/sunday/why-are-political-cartoons-incendiary.html?_r=1&#

Petitfaux, Dominique. « Chinoiseries à propos du "Yellow Kid" », BDZoom.com, 14 octobre 2010, accessible en ligne à l'adresse suivante : http://bdzoom.com/7279/patrimoine/chinoiseries-a-propos-du-yellow-kid/

Reaves, Wendy Wick. « Thomas Nast and the President ». *American Art Journal* 19 (1987): 60-71.

Spencer, David R. Review of *R. F. Outcault's The Yellow Kid* by Bill Blackbeard. *American Journalism* 14, Iss. 3-4 (1997).

The Quarto. « America in a Mirror: Caricature as History », The Clements Library Associates, vol. 1, no. 3, April 1995.

Thivolet, Marc. « Caricature », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 3 janvier 2012 à l'adresse suivante : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/caricature/

Thomas, Samuel J. « Mugwump Cartoonists, the Papacy, and Tammany Hall in America's Gilded Age », *Religion and American Culture : A Journal of Interpretation*, vol. 14, n° 2 (Été 2004): 213-250.

_____. « The Tattooed Man Caricatures and the Presidential Campaign of 1884 ». *Journal of American Culture* 10 (Winter 1987): 1-20.

_____. « Teaching America's GAPE (Or Any Other Period) with Political Cartoons: A SystematicApproach to Primary Source Analysis ». *The History Teacher* 37, no. 4 (August 2004): 425-446.

Voss, Frederik S. « Adalbert Volk : The South's answer to Thomas Nast », *Smithsonian Studies in American Art*, 2 (3) (Autumn, 1988).

Weitenkampf, Frank. « Our Political Symbols », *New York History*, vol. 33, no. 4 (October, 1952).

West, Richard Samuel. « Wild Oats (1870-1881) – edited by George Small, aka Bricktop », *Yesterday's Paper*, 29 juin 2012. Accessible à l'adresse suivante : http://john-adcock.blogspot.ca/2012/06/wild-oats-1870-1881.html.

William Reese Company, « The Civil War », *Americana Bulletin*, no. 28, (N.D.) : 30.

Wood, « Origins of the Kid: Street Arabs, Slum Life, and Color Presses » en ligne à l'adresse suivante : http://xroads.virginia.edu/~ma04/wood/ykid/riis.htm#_edn7

6.3.1.3 Articles sur l'Affaire Brownsville

Creelman, James. « Theodore the Meddler ». *Pearson's Magazine*, 17, no. 1, (January 1907).

Dalton, Kathleen M. « Making Biographical Judgments: Was Theodore Roosevelt a Warmonger? » *OAH Magazine of History*, Vol. 13, No. 3, The Progressive Era (Spring, 1999): 31-36.

Garna, L. Christian. « Brownsville raid of 1906 ». *Handbook of Texas Online.* Published by the Texas State Historical Association. Consulté le 17 octobre 2012. http://www.tshaonline.org/handbook/online/articles/pkb06.

Lemons, J. Stanley. « Black Stereotypes as Reflected in Popular Culture, 1880-1920. ». *American Quarterly* 29 (1977).

Reublin, Richard A. and Robert L. Maine. « Question of the Month: What Were Coon Songs? ». Jim Crow Museum of Racist Memorabilia, Ferris State University (May 2005).

Thornbrough, Emma Lou. « The Brownsville Episode and the Negro Vote ». *The Mississippi Valley Historical Review* 44, no. 3 (1957).

Wynne, Lewis N. « Brownsville: The Reaction of the Negro Press ». *Phylon* 33, no. 2 (1972).

6.3.1.4 Articles sur Theodore Roosevelt

Barseness, John A. « Theodore Roosevelt as Cowboy : The Virginian as Jacksonian Man » (*American Quarterly*, vol. 21, no. 3 (Autumn, 1969).

Burroughs, John. « Theodore Roosevelt », *Natural History : The Journal of the American Museum,* vol. 19, 1919.

Cambri, Spear. « TR and Stephen Crane : A Short-Lived Friendship » March 15, 2015. Article accessible uniquement en ligne à l'adresse suivante : http://www.theodorerooseveltcenter.org/Blog/2015/March/TR-and-Stephen-Crane-Part-B.aspx

Collins, Michael L. « The Education of Theodore Roosevelt », in *A Companion to Theodore Roosevelt*, Serge Ricard, ed. Chichester, West Sussex: Blackwell Publishing, 2011.

Dalton, Kathleen M. « Making Biographical Judgments: Was Theodore Roosevelt a Warmonger? », *OAH Magazine of History*, Vol. 13, No. 3, The Progressive Era (Spring, 1999) : 34.

Gatewood, Willard B. Jr. « Theodore Roosevelt and the Case of Mrs. Minor Morris », *Mid-America*, Vol 48, No. 1 (January 1966) : 3.

Hayes, Catherine. « Walter Hubbell and Theodore Roosevelt » in *University of Rochester Library Bulletin*, vol. XIV, n° 2 (Winter 1959).

Juergens, George. « Theodore Roosevelt and the Press », *Daedalus*, 111, no. 4, Print Culture and Video Culture (Fall 1982).

Kohn, Edward. « Crossing the Rubicon : Theodore Roosevelt, Henry Cabot Lodge, and the 1884 Republican National Convention », *Society for Historians of the Gilded Age and Progressive Era*. 5, no. 1 (Jan., 2006).

Malin, James C. « Roosevelt and the elections of 1884 and 1888 ». *The Mississippi Valley Historical Review*. 4, no. 1 (June 1927).

Norwood, Irving C. « Exit – Roosevelt, the Dominant », *The Outing Magazine*, 53, no. 6 (1909).

Ricard, Serge. « L'histoire mytifiée : Théodore Roosevelt et la conquête de Cuba en 1898 ». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. 34e, no. 4 (Oct. – Déc., 1987) : 662.

Ricard, Serge. « Theodore Roosevelt et l'avènement de la présidence médiatique aux États-Unis ». *Vingtième Siècle, revue d'histoire* 51 (juillet – septembre 1996) : 15-26.

Shannon, William V. « The Essential Teddy Roosevelt », *Commonweal*, LX (June 4, 1954).

6.3.1.5 Articles sur la guerre hispano-américaine

Evered, Kyle T. « Fostering Puerto Rico: Representations of Empire and Orphaned Territories During the Spanish-American War ». *Historical Geography*, vol. 34 (2006) : 109–136.

Miller, Bonnie M. « The World of 1898 : The Spanish-American War ».*The Journal of American History*, 98, no. 3, (December 2011).

Ricard, Serge. « War and Myth : Rough Riding at San Juan ». *Interface : Essays on History, Myth and Art in American Literature,* ed. Daniel Royot (Montpellier : Publications de l'Université Paul-Valéry (1985) : 61-69.

Sumpter, Randall S. « Censorship Liberally Administered » : Press, U.S. Military Relations in the Spanish American War. 4 Commm. L. and POL'Y (1999) : 463-481.

Vaughan, Christopher A. « Cartoon Cuba: Race, gender and political opinion leader leadership in Judge, 1898 ». *Equid Novi* 24, no. 2 (2003) : 195-217.

6.3.1.6 Articles présentés lors de conférences ou de colloques

Broder, Alain. « Le tarif de 1892 et les industries nouvelles : une première approche ». Présenté au colloque « Le commerce extérieur français de Méline à nos jours » organisé par le Comité pour l'histoire économique et financière le 3 juin 1992. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://www.um.es/hisminas/wp-content/uploads/2014/05/Broder-1992-Tarif-1892.pdf

Gunthert, André. « L'historien et les images ». Colloque organisé par l'École normale supérieure de Paris du 31 janvier au 3 février 2006 à à Paris. Programme du colloque Accessible en ligne à l'adresse suivante: http://www.arhv.lhivic.org/index.php/2006/01/26/100-colloque-l-historien-et-les-images

Renault-Monin, Magali. « Bad "Rag"-Time for President Theodore Roosevelt ». Présenté au *Ph.D. Seminar* du *Roosevelt Study Center* à Middelburg (Pays-Bas) le 5 avril 2013.

6.3.2 Mémoires et thèses

Atkins, Martha. « The Relationship of Political Caricatures Published in Selected American Magazines to the Presidential Elections in the United States for Years 1876, 1880, and 1884 ». San Jose State College, 1971.

Caroll, Laura Mitchell. « Communication of Humor and Meaning in Editorial Cartoons ». University of New Mexico, 1983.

Clarke, Robert Bruce. « Theodore Roosevelt and the Press in their Own Right », M.A University of California State University Dominguez Hills (2002).

Collins, Richard H. « The Image of Theodore Roosevelt in Americain History and Thought, 1885-1965 ». Diss. New York University, 1966.

Couper, Robert Campbell. « The Impact of the Political Cartoon in America ». San Jose University, 1974.

Dentler, Jonathan. « In the Shadow of the White Man's Burden : Black Americans and the Philippines, 1898-1903 ». Columbia College, 2011.

Lemay, Sylvain. « Le "Printemps" de la bande dessinée québécoise (1968-1975) ». Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, août 2010.

Lhoste Émilie, « William Randolph Hearst : Un magnat de la presse en politique, 1887-1907 ». Thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 2012.

Nicholsen, Michael D. « "Auld Sod" and the New Turf: Entertainment, Nationalism, and Identity in the Irish Traditional Music Community of Chicago, 1868-1999 », vol. 1, Ph.D., Loyola University, Chicago, 2007.

Overton Wesson, John. « Buried in Hyperbole: Searching for Theodore Roosevelt Through Political Cartoons ». Cambridge, MA : Harvard UP, 1990.

Makenson, Harlen. « Images of Scandal: Political Cartooning in the 1884 Presidential Campaign », Ph.D., University of North Carolina, Chapel Hill, 2002.

Philips-Anderson, Michael Andrew. « A Theory of Rhetorical Humor in American Political Discourse ». University of Maryland, 2007.

Quinones-Perdomo, Joan. « A Splendid Little (Postcolonial) War : Colonial Theory and Popular Culture ». University of Iowa, 2003.

Renault, Magali. « Théodore Roosevelt, la femme américaine et la famille », mémoire de D.E.A, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1996.

Singh Khalsan, Puran. « Thomas Nast and *Harper's Weekly* : 1862-1886 », Ph. D., University of California, Santa Barbara, 1984.

Trittschuh, Travis Edward. « The Semantics of Political Cartoon and Slogan in America: 1876-1884 » Ph. D., The Ohio State University, 1952.

Wesson, John Overton. « Buried in Hyperbole: Searching for Theodore Roosevelt Through Political Cartoons ». Cambridge, Mass. : Harvard UP, 1990.

Wicky Érika, « La notion de détail et ses enjeux, 1830-1890 », Ph. D. Université de Montréal, 2010.

6.3.3 Vidéos, podcasts

« As It Happened: Spanish-American War ». Films On Demand. 1998. Accessible en ligne à l'adresse suivante : http://digital.films.com.proxy.bib.uottawa.ca/PortalPlaylists.aspx?aid=14541&xtid=42376.

Martinez, Jean-Luc. conservateur du Louvre, dans une entrevue radiophonique accordée à RFI le 17 avril 2007.

6.3.4 Principaux sites internet consultés

Bases de données du site du Centre de documentation Censier :
ProQuest, Jstor, Absolute Shakespeare, EBSCO, America's Historical Newspapers (Readex)
http://saone.univ-paris3.fr/primo_library/libweb/action/search.do?vid=SCD&openFdb=true&searchType=AZ&searchMethod=CONTAIN

Bibliothèque du Congrès :
http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84026844/

Musée du Louvre consacré à Hogarth et Rembrandt à l'adresse suivante :
http://mini-site.louvre.fr/hogarth-rembrandt/

Sénat américain :
https://www.senate.gov/reference/reference_item/gilded_age.htm.

Université d'Heidelberg :
http://digi.ub.uni-heidelberg.de Consulté le 25 février 2014.

Jim Crow Museum of Racist Memorabilia, Ferris State University
http://www.ferris.edu/jimcrow/

Annexe 1 – Chronologie sommaire de la caricature

1838	Naissance de Joseph Keepler père (mort en 1894)
1839	Découverte de la photographie en noir et blanc
1840	Naissance de Thomas Nast (mort en 1902)
1840	Naissance d'André Gill (mort en 1885)
1840	Début des romans illustrés de Rodolphe Töppfer
1841	Création du magazine *Punch*
1843	Le magazine *Punch* utilise le mot « cartoon » pour la première fois dans le sens d'une caricature.
1859	Naissance de Bernard Gillam (mort en 1896)
1861	Création à Vienne du magazine *Kikeziki*
1865	Publication de « Histoire de la caricature » de Champfleury (pseud.)
1865	Publication de « A History of caricature and grotesque » de Thomas Wright
1866	Naissance d'Art Young (mort en 1943)
1867	Le journal *New-York Evening Telegram* est le premier quotidien qui utilise des caricatures sur une base journalière
1867	Naissance de Charles Dana Gibson (mort en 1944)
1868	Création à Londres du magazine *Vanity Fair*
1876	Création du magazine *Puck* par Joseph Keppler
1881	Création du magazine *Judge* par James A. Wales
1883	Création du magazine *Life*
1885	Publication à Londres d'un hebdomadaire pour les garçons et les filles : *Jack and Jill*
1887	Naissance de H.M. Bateman (mort en 1969)
1894	Publication à Londres du « Yellow Book »*"* et à Paris du magazine *Le Rire*
1895	Ouverture du premier cinéma
1895	Introduction de la méthode de reproduction en demi-ton
1896	Première bande dessinée en couleur créée par Outcault : le « Yellow Kid »
1897	Création par Rudolph Dink de la bande dessinée « The Katzenjammer Kids »
1901	Naissance de Walt Disney (mort en 1966)
1902	Création par Outcault de la bande dessinée « Buster Brown »

THÉODORE ROOSEVELT, PERSONNAGE DE CARICATURE : LES MOMENTS CLÉS DE LA SATIRE POLITIQUE

Plusieurs études de la « couverture » médiatique accordée à la vie personnelle, publique et privée, de Théodore Roosevelt montrent qu'il attira plus d'attention journalistique que nombre de ses successeurs. L'on ne saurait sous-estimer la contribution capitale des caricaturistes, même les plus sévères, à l'inaltérable popularité de Roosevelt pendant quelque trente ans. Il y a lieu de penser que nul autre président ne fut pour eux une source d'inspiration aussi constante et aussi réjouissante. Le but de la présente thèse est de replacer l'émergence de l'image caricaturée de Roosevelt dans le contexte d'une prise de conscience globale du pouvoir de la caricature sur l'opinion publique. L'humour devenant un formidable outil d'opposition ou de propagande lorsqu'il est associé à la politique, il convient d'explorer les caractéristiques de l'humour politique à l'époque de Roosevelt, et notamment en quoi il se distingue d'autres formes de critique du pouvoir en place. Est proposé dans un premier temps une rétrospective historique de la caricature politique en Europe et son émergence au États-Unis, suivie de l'analyse en détail du « moment décisif », avec le très célèbre Thomas Nast, de l'histoire de la caricature américaine. Vient ensuite une évaluation de l'impact des caricatures sur la carrière politique de Théodore Roosevelt au moyen de plusieurs études de cas, identifiés comme les moments clés, dont la finalité est de vérifier s'il existait une véritable corrélation entre les actions du président et son image médiatique : cow-boy légendaire, homme politique au destin national, héros militaire, chef de l'exécutif controversé.

THÉODORE ROOSEVELT ; CARICATURES ; POLITIQUE ; MÉDIA ; HUMOUR ; OPINION PUBLIQUE.

THEODORE ROOSEVELT AS A CARTOON CHARACTER: DEFINING MOMENTS OF POLITICAL CARICATURE

Several studies of the media coverage of Theodore Roosevelt's personal, public and private life reveal that he attracted more media attention than many of his successors. The importance of the contribution of even the most caustic cartoonists to his enduring popularity for thirty years should not be underestimated. There are reasons to believe that no other President offered a more constant and delightful source of inspiration. The objective of this dissertation is to contextualize several cartooned images of Roosevelt within the growing awareness of the power of cartoons on public opinion. When combined with politics, humor becomes a tremendous tool for the spreading of official propaganda or of the opposition's creed. We will assess the characteristics of political humor during Roosevelt's age and how it is distinct from other types of criticism of the establishment. We will first present a brief history of political cartoons in Europe and their rise in the United States, followed by a detailed assessment of the legacy of the famous cartoonist Thomas Nast, which represents a « defining moment » in the history of American political cartoons. It will be followed by an evaluation of their impact on Theodore Roosevelt's political career by means of several study cases of decisive moments. The objective will be to determine whether there is correlation between Roosevelt's actions and his media image: mythical cowboy, politician of national destiny, war hero, controversial Chief Executive.

THEODORE ROOSEVELT; CARTOONS; POLITICS; MEDIA; HUMOR; PUBLIC OPINION.

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3
ED 514 - EDEAGE - Études anglophones, germanophones et européennes
EA 4399 — Center for Research on the English-Speaking World (CREW)
Institut du Monde Anglophone
5, rue de l'école de médecine
75006 PARIS
Courriel : ed514@univ-paris3.fr